



HAL
open science

Un conquistador à la découverte de l'autre. Les Naufragios d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca

Catherine Mariani

► **To cite this version:**

Catherine Mariani. Un conquistador à la découverte de l'autre. Les Naufragios d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca. Géographie. Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III, 2012. Français. NNT : 2012PA030081 . tel-01547185

HAL Id: tel-01547185

<https://theses.hal.science/tel-01547185>

Submitted on 26 Jun 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE - PARIS III

ÉCOLE DOCTORALE 122 « EUROPE LATINE-AMÉRIQUE
LATINE »

UFR D'ÉTUDES HISPANIQUES ET LATINO-AMÉRICAINES

THÈSE DE DOCTORAT ÈS LETTRES

Présentée par

Catherine MARIANI

**UN CONQUISTADOR À LA DÉCOUVERTE DE L'AUTRE :
LES *NAUFRAGIOS* D'ALVAR NUÑEZ CABEZA DE VACA**

DIRECTEUR DE RECHERCHE :

Monsieur le Professeur **Bernard LAVALLÉ**

Soutenue le 28 juin 2012

Jury

M. **Bernard LAVALLÉ** Professeur Émérite, Université Sorbonne Nouvelle-Paris III

Mme **Louise BENAT-TACHOT** Professeur des Universités, Université Sorbonne Paris IV

M. **Gérard BORRAS** Professeur des Universités, Université Rennes II

UN CONQUISTADOR À LA DÉCOUVERTE DE L'AUTRE : LES *NAUFRAGIOS* D'ALVAR NUÑEZ CABEZA DE VACA

Résumé

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca (1490-1557), hidalgo de la meilleure noblesse espagnole, est l'auteur d'une relation de voyage très significativement intitulée *Naufragios* (1542) qui constitue le cœur de cette thèse intitulée : « *Un conquistador à la découverte de l'autre : Les Naufragios d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca* ». Elle vise à démontrer que le caractère exceptionnel de ce texte réside tout autant dans son contenu que dans la personne de son auteur, brutalement et bien malgré lui confronté au choc de l'altérité, du fait d'une immersion involontaire, prolongée et totale parmi différentes ethnies de l'actuel continent nord-américain. À son retour en Europe, il retranscrit dans un mémoire les différentes étapes de cette découverte et de sa prise de conscience de l'humanité pleine et entière des Indiens, cet « *autre* » qu'il évoque longuement après l'avoir attentivement observé. Pour Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, les Indiens sont en tous points ses semblables, des hommes qu'il convient de traiter comme tels et dont il devient, contre toute attente, l'ardent défenseur devant la plus haute autorité temporelle et spirituelle d'Espagne, le Roi. Son texte, à la qualité littéraire inclassable, ne relate pourtant pas une aventure unique. C'est à lui cependant qu'il doit sa postérité. Considéré tour à tour comme le premier écrivain américain, un ethnologue avant l'heure ou comme le premier défenseur authentique des Indiens, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, à l'issue d'un périple de près de 10 ans au cours duquel il a parcouru le continent américain d'Est en Ouest connaît la déchéance sociale et n'a pas vu ses idées triompher de son vivant.

Mots clés : Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, *Naufragios*, Conquistador, Nouveau Monde, Littérature, Altérité.

A CONQUISTADOR EXPLORING THE OTHER : THE *NAUFRAGIOS* OF ALVAR NUÑEZ CABEZA DE VACA

Abstract

Alvar Nunez Cabeza de Vaca (1490-1557), gentleman of the highest Spanish nobility, is the author of a travel very significantly entitled *Naufragios* (1542) which is the heart of this thesis entitled "*A conquistador exploring the other: the Naufragios of Alvar Nuñez Cabeza de Vaca*". It aims to demonstrate that the exceptional nature of this text lies as much in its content and in the person of its author, in spite of himself and suddenly confronted with the shock of otherness, as a result of accidental flooding, and prolonged total among different ethnic groups of the current north American continent. Upon his return to Europe, he transcribed in a memory the different stages of this discovery and its awareness of the full humanity of the Indians, that "other" that evokes long after having carefully observed. For Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, the Indians are in all respects his fellow men should be treated as such and which he became, against all odds, the advocate before the highest temporal and spiritual authority of Spain, the King. His text, the literary quality unclassifiable, yet not only tells a unique adventure. To him, however he has his posterity. Considered in turn as the first American writer, an ethnologist or before the time as the first true defender of the Indians, Alvar Nunez Cabeza de Vaca, after a journey of almost 10 years during which he traveled the American continent from East to West knows the social decline and has not seen his ideas triumph during his lifetime.

Keywords : Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, *Naufragios*, Conquistador, New World, Litterature, Otherness/Altécity.

UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE-PARIS 3
École doctorale 122 « Europe Latine-Amérique-Latine »
UFR D'Études hispaniques et latino-américaines
13, rue de Santeuil - 75005 Paris

Toute ma plus grande gratitude va, tout d'abord, à Monsieur le Professeur Bernard Lavallé dont le constant soutien, pendant toutes ces années de recherche, m'a été des plus précieux. Qu'il soit particulièrement remercié pour sa patience et sa compréhension.

Pour toi papa !
Jean MARIANI (+2004)

Pour maman, Stéphanie MARIANI, pour mes sœurs, Isabelle et Marie-Luce MARIANI, pour ma grand-tante, Lucie SANTUCCI (1887-1984), pour mon oncle, François SANTUCCI (+2007),
En témoignage de ma profonde affection et avec toute ma reconnaissance.

Kety

« J'avais vingt ans et, outre la poésie, dévorais atlas, récits d'aventures et d'explorations. Cabeza de Vaca, Melville et Defoe ! »

*Jean-Luc COATALEM
(La consolation des voyages¹)*

« Aujourd'hui, où nous nous rapprochons de la Croix du Sud, elle resplendit, et c'est pour nous tout un symbole. Bientôt, lorsque nous aurons dépassé l'équateur, elle éclipsera tous nos livres et nos rêves. Car c'est vers nos livres et nos rêves que nous voyageons... »

Friederich Wilhelm MURNAU²

¹ Jean-Luc COATALEM, *La consolation des voyages*, Paris, Editions Grasset, 2004, 181 p., p. 28.

² *Ibid.*, p. 7.

Les conquérants

*« Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,
Fatigués de porter leurs misères hautaines,
De Palos de Moguer, routiers et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.*

*Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines,
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du monde Occidental.*

*Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré ;*

*Ou penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles »*

*José-Maria de HEREDIA, Les Conquérants
(Les Trophées, 1893¹)*

¹ José-Maria de HEREDIA, *Les Trophées*, Edition d'Annie Detalle, Paris, NRF, Gallimard, 2002, 371 p., p. 135.

À un fondateur de ville

*« Las de poursuivre en vain l'Ophir insaisissable,
Tu fondas, en un pli de ce golfe enchanté
Où l'étendard royal par tes mains fut planté,
Une Carthage neuve au pays de la Fable.*

*Tu voulais que ton nom ne fût point périssable
Et tu crus l'avoir bien pour toujours cimenté
À ce mortier sanglant dont tu fis ta cité ;
Mais ton espoir, soldat, fut bâti sur du sable.*

*Carthagène, étouffant sous le torride azur,
Avec ses noirs palais voit s'écrouler ton mur
Dans l'océan fiévreux qui dévore la grève ;*

*Et seule à ton cimier brille, ô conquistador,
Héraldique témoin des splendeurs de ton rêve,
Une ville d'argent qu'ombrage un palmier d'or »*

*José-Maria de HEREDIA, Les Conquistadors
(Les Trophées, 1893¹)*

¹ *Op. cit.*, p. 140.

« Alvar Nuñez Cabeza de Vaca. (...)

Soy espanol, soy andaluz, soy extremeño. (...)

Nafrago eterno, peregrino desafortunado, caminante. (...)

Fui el conquistador desnudo, el peaton.

(...) hoy recuerdo (...).

Estaba en calzoncillos ante la inmensidad de la noche fría y estrellada.

Habia perdido vestiduras e investiduras. El mar se había tragado la espada y la cruz.

Quedábamos solo cuatro en el amanecer de aquel 5 de noviembre. Solo cuatro de la poderosa flota de Narvaez.

Ése fue el verdadero naufragio : desnudo y sin España »

Abel Posse, El largo atardecer del caminante¹, 1992

¹ Abel POSSE, *El largo atardecer del caminante*, Buenos Aires, Emecé Editores, 1992, 260 p., pp. 16-18-65.

AVANT-PROPOS

- Toutes les citations des *Naufragios* proviennent de l'édition espagnole établie par Juan Francisco Maura.
- Toutes les citations en français des *Naufragios* sont, sauf exception signalée, extraites de l'édition établie par Jean-Marie-Saint-Lu.

SOMMAIRE

INTRODUCTION

PREMIÈRE PARTIE : L'HOMME DE GUERRE

CHAPITRE PREMIER : LES QUALITÉS DU CONQUÉRANT

- A/ Le conquérant tel qu'en lui-même
- B/ Les qualités physiques d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca
- C/ Les qualités morales d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca

DEUXIÈME CHAPITRE : LES ACTIONS DU CONQUÉRANT

- A/ Héros historique ou héros littéraire
- B/ Les actions telles qu'elles nous apparaissent à travers les *Naufragios*
- C/ Les actions telles qu'elles nous sont présentées par Alvar Nuñez Cabeza de Vaca

DEUXIÈME PARTIE : LA DÉCOUVERTE DE L'AUTRE

CHAPITRE PREMIER : L'AUTRE

- A/ Les Indiens
- B/ Les Indiens et le Conquistador
- C/ Les Indiens et le soldat perdu

DEUXIÈME CHAPITRE : LE TRIOMPHE DE L'ALTÉRITÉ

- A/ L'humanisation du guerrier
- B/ Le défenseur des Indiens

CONCLUSION

INTRODUCTION

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca (1490-1557)¹, hidalgo de la meilleure noblesse espagnole, est l'auteur d'une relation de voyage très significativement intitulée *Naufragios* (1542)². Cette thèse intitulée, « *Un conquistador à la découverte de l'autre : Les Naufragios d'Alvar Nuñez Cabeza de vaca* », trouve sa source dans cette œuvre littéraire produite par un personnage historique hors du commun, auteur d'une pensée d'exception pour son temps. Elle vise à démontrer que le caractère exceptionnel de ce texte réside tout autant dans son contenu que dans la personne de son auteur.

Soldat aguerrri, parti dans le Nouveau Monde pour combattre, conquérir et soumettre, ce militaire de haut rang n'a que très peu connu le champ de bataille en terre indienne. La faillite de son expédition a rapidement fait de lui un « vaincu »³ dominé et soumis. Ainsi, ce témoignage met à mal une opinion communément admise formulée, entre autres, par Nathan Wachtel dans son essai *La vision des vaincus*⁴ : « *Dans notre mémoire collective, l'aventure des conquistadors évoque des images de triomphe, de richesse, de gloire, et fait figure d'épopée* ».

Brutalement et bien malgré lui confronté au choc de l'altérité, du fait d'une immersion involontaire, prolongée et totale parmi différentes ethnies de l'actuel continent nord-américain, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca découvre concomitamment l'« Amérique » et les « Américains ». À son retour en Europe, il retranscrit dans un mémoire les différentes étapes de cette découverte et de sa prise de conscience de l'humanité pleine et entière des Indiens, cet « autre » qu'il évoque longuement après l'avoir attentivement observé. Le texte rassemble d'ailleurs une somme de renseignements et d'informations inestimables. Il annonce bien avant l'heure des ouvrages ethnologiques comme celui, par exemple, que Jacques Soustelle devait consacrer à l'organisation sociale, économique et politique des Aztèques et dont le titre de référence demeure *Les Aztèques à la veille de la conquête espagnole*⁵.

Sous la plume du conquérant, les adversaires d'hier, redoutables et particulièrement meurtriers, ou encore les maîtres, cruels et brutaux, s'effacent peu à peu pour laisser la place à

¹ Cf. *infra* Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et son temps (1490-1557), Chronologie détaillée.

² Alvar Nuñez CABEZA DE VACA, *Naufragios*, Edición de Juan Francisco Maura, Madrid, Edición Catedra, 2000, 224 p.

³ Au plan militaire ce terme est impropre, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca ne devant pas sa situation à l'issue funeste d'un combat malheureux.

⁴ Nathan WACHTEL, *La vision des vaincus*, Paris, Gallimard, folio histoire, 1971, 395 p., p. 35.

⁵ Jacques SOUSTELLE, *Les Aztèques à la veille de la conquête espagnole*, La vie quotidienne, Paris, Hachette Littératures, Pluriel Histoire, 1955, 318 p.

des hommes dont le comportement, à quelques exceptions près, et les qualités et les défauts sont communs à l'humanité entière. Ce constat, conduit, en outre, le guerrier à tenir un discours très original. Pour Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, les Indiens, qualifiés non sans paradoxe par le chroniqueur jésuite A. Perez de Ribas de : « *Las gentes las mas barbaras y fieras del Nuevo Orbe* »¹ (*sic*)², sont en tous points ses semblables, des hommes qu'il convient de traiter comme tels et dont il devient, contre toute attente, l'ardent défenseur devant la plus haute autorité temporelle et spirituelle d'Espagne, le Roi. Et le conquérant d'oser conseiller le souverain en des termes mesurés mais sans ambiguïté : « (...) *por donde claramente se ve que estas gentes todas, para ser atraidas a ser cristianos y a obediencia de la impérial majestad, han de ser llevados con buen tratamiento, y que este es camin muy cierto, y otro no* »³.

Ces mots, bien d'un Conquistador⁴, datent de la première partie du XVI^e siècle ! Il y est clairement question de « *bons traitements* », de « *douceur* » préfère H. Ternaux-Compans⁵, traducteur de la première version française des *Naufragios*⁶ en 1837, le moyen le plus sûr sinon le seul d'amener à la conversion et à la soumission les populations indigènes. L'instauration de la *pax hispanica*⁷ s'en trouverait *de facto* facilitée et éviterait l'extermination de populations déjà menacées. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca a d'ailleurs le triste privilège d'avoir été souvent le premier mais aussi le dernier observateur de petits groupes d'Indiens définitivement disparus après son passage. Son témoignage n'en est que plus précieux. Les *Capoques*, les *Hans*, les *Charrucos*, les *Deaguanes*, les *Mariames*, les *Quevenes* ou encore les *Iguaces*, pour ne citer qu'elles⁸, sont autant d'éthnies¹ rencontrées sur sa route dont il ne reste aujourd'hui que les

¹ A. PEREZ de RIBAS, dans son œuvre d'édification de la foi chrétienne, *Historia de los Triumphos de nuestra Santa Fee entre gentes las mas barbaras y fieras del nuevo orbe*, Mexico, XXI, 1992 (Madrid 1645).

² Curieux oxymore, qui trouvera son explication dans la suite de ce travail, de l'homme d'église qui dans la même formule associe le dernier stade de l'humanité sinon le premier stade de l'animalité et l'expression non dissimulée d'une certaine admiration pour la prestance, les qualités physiques ou encore le courage des Indiens.

³ *Naufragios*, Édition établie par Juan Maura, *op. cit.*, Cap. XXXII, « *De como nos dieron los corazones de los venados* », p. 199.

⁴ Et non, à rebours, d'un anti-militariste doublé d'un pacifiste.

⁵ H. TERNAUX-COMPANS, *Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique*, Recueil de pièces sur la Floride, Paris, Arthus Bertrand, 1841.

⁶ *Op. cit.*

⁷ Pour reprendre la terminologie employée par Christophe GIUDICELLI dans son article « La double trahison de Mateo Canelas, Leader métis de la guerre des Tepehuan » in « Les autorités indigènes entre deux mondes. Solidarité ethnique et compromission coloniale », C.R.A.E.C., n°5, Université de La Sorbonne-Nouvelle, PARIS III, 2004, pp. 131-146.

⁸ Il rencontre successivement les *Capoques*, les *Han* (Cap. XV, p. 130), les *Charrucos*, les *Deaguanes* (Cap. XVI, pp. 133, 136), les *Mariames*, les *Quevenes* (Cap. XVII, pp. 138, 139), les *Iguaces* (Cap. XVIII, p. 139), les *Anagados*, les *Camones* (Cap. XIX, pp. 149, 150), les *Avavares* (Cap. XX, p. 151), les *Cutalches*, les *Malicones*, les *Coayos*, les *Susolas*, les *Atayos*, les *Cutalchiches*, « *a quien nosotros llamamos* » de los higos », les *Maliacones*, les *Arbadaos* (Cap. XXII, pp. 156, 158, 160, 161), les *Agenes* (Cap. XXIV, p. 168), les *Coaques*, les *Doguenes*, les *Mendica*, les *Guaycones*, les *Acubadaos*, les *Quitoles*, les *Comos* (Cap. XXVI, p. 171) et les *Primahaitu* (Cap. XXXIV, p. 205), *Naufragios*, édition établie par Juan MAURA, *op. cit.*

noms, scrupuleusement répertoriés dans un récit qui transforme l'homme d'épée en homme de plume. Peut-il être, cependant, considéré comme le premier écrivain américain ? D'aucuns n'hésiteront pas à l'affirmer². Appréciation qu'il convient, toutefois, d'analyser à l'aune du texte lui-même.

Document inclassable, témoignage historique, épopée chevaleresque, autobiographie, les *Naufragios*³ peuvent-ils se rattacher à un genre littéraire précis ? Le succès public qu'ils ont rencontré et l'usage auquel les destinait l'auteur pousse légitimement à se poser cette question. Pour autant, l'oeuvre en elle-même ne demeure pas essentielle. C'est plutôt le cheminement intellectuel qu'elle reflète qui va guider cette thèse, comme le montrent les premiers repères posés par une précédente recherche⁴.

Son écriture, jugée parfois maladroite, gauche dans sa forme, n'empêche pas, pour ce qui est du fond, un propos argumenté plutôt bien articulé pour l'essentiel et dans l'ensemble compréhensible en dépit de ses maladroites. Il en ressort très clairement qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, au cours d'une expédition particulièrement calamiteuse et restée comme telle dans toute l'histoire de la conquête⁵, où l'incurie du commandant suprême le dispute à son

¹ Au sujet desquelles Roberto FERRANDO, in Alvar Nuñez CABEZA de VACA, *Naufragios y Comentarios*, Edición de Roberto Ferrando, Madrid, Historia 16, 1984, 318 p., apporte quelques précisions non négligeables : « Posiblemente existirían lenguas tunicas en tribus ya extinguidas, como los atapacas, que convivirían con los caraucavas que se extendían hasta la orilla izquierda del río Grande » (Cap. XV, p. 79) ; « El etnólogo Baudelaire ha hecho un estudio en este sentido entre los indios guaras », « Cabeza de Vaca se quedaría con los mayeye de los caravaucas, mientras Lope de Oviedo se quedaba para siempre con una tribu de origen tunica » (Cap. XVI, p. 81, p. 83) ; « De los toncavas », « Puede ser uno de los pueblos caddos, de las praderas », « Es el clásico tipi, de los pueblos cazadores de las praderas » (Cap. XVIII, p. 87, p. 89, p. 90) ; « Pueblo perteneciente a los coahuiltecas, situados desde la orilla izquierda del Río Grande, hasta el Noroeste de México » (Cap. XIX, p. 93) ; « De los caddos, una de tantas familias sioux » (Cap. XX, p. 94) ; « Tribus pertenecientes a los caddos » (Cap. XXII, p. 97) ; « Familia de los tunicas », « De los caravaucas » (Cap. XXVI, p. 107) ; « Responde al tipo shoshon, que ocupaba una gran parte de la meseta norteamericana, o sea, los Estados de Nevada, Utah e Idaho, por completo ; y gran parte de los de Montana, Oregon, Wyoming, Colorado, Nuevo Méjico, Tejas, Arizona y la parte Nordeste de California » (Cap. XXVIII, p. 112) ; « Sipanes, pertenecientes a los atapascos, que vivían a orillas del Río Grande » (Cap. XXX, p. 121) ; « Indios pueblos », « Los indios pueblos ocupan tres zonas : la más característica, la más oriental, es la del Río Grande ; una segunda, la del Nordeste de Arizona ; y, por último, la zona limitrofe entre los Estados de Nuevo Méjico y Arizona, junto a un afluente del Río Colorado », « En esta región de Nuevo Méjico se reúnen, sin mezclarse, gentes de tres familias distintas lingüísticamente y rodeadas por las tribus atapascas de apaches y navajos » (Cap. XXXI, p. 123, p. 124, p. 125) ; « Indios tarahumara » (Cap. XXXII, p. 126) ; « Cahistas, del grupo de los sinaloas » (Cap. XXXIV, p. 132).

² Cf. *infra*.

³ *Op. cit.*

⁴ Cf. *infra*.

⁵ Cf. Joseph PÉREZ, *Histoire de l'Espagne*, Fayard, 1996, 921 p., « Combien d'expéditions se sont (...) terminées par un désastre ? L'une des plus célèbres est celle de Panfilo de Narvaez, parti du port de San Lucar de Barrameda, en Andalousie, le 17 juin 1527, avec cinq bateaux et six cents hommes. Après avoir fait escale à Cuba et à la Trinité, il débarque sur les côtes de la Floride en avril 1528. La troupe est anéantie en quatre mois. Il ne reste que quatre survivants. L'un d'eux, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, vivra pendant huit ans parmi les Indiens de Floride (...) », p. 209.

impéritie, va effectivement connaître la soumission et subir la domination exercée sur sa personne par des Indiens.

Dans l'œuvre d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, le comportement des Indiens est observé et décrit avec minutie sans qu'aucun jugement de valeur négatif, mouvement de rejet ou manifestation de mépris, ne soit jamais ouvertement exprimé alors qu'ils auraient dû demeurer ses plus farouches ennemis sinon le devenir davantage encore. Pour l'essentiel, ces hommes dont il note d'emblée le physique admirable, la taille élancée, la force et l'agilité, ne sont pas si différents des Espagnols. Ils s'aiment, s'unissent, se quittent, donnent la vie, chérissent leurs enfants, mais sont aussi capables de les tuer¹, d'en faire commerce et de pratiquer sur eux l'inceste. Certains sont homosexuels quand d'autres ne se montrent pas toujours respectueux des personnes âgées. Le plus souvent regroupés en villages, vivant en parfaite harmonie avec la nature, ils chassent, pêchent et retirent de la terre de quoi subvenir à leurs besoins vitaux. Des araignées, des salamandres, des vipères, entre bien d'autres choses encore, se substituent en période difficile à une nourriture plus ordinaire qui fait souvent défaut dans un environnement résolument hostile dans lequel il s'agit avant tout de survivre. En dépit d'une rude existence, ils rient, s'enivrent, dansent. Dans un même mouvement, ils savent aussi mentir, voler, être violents, brutaux, alors même qu'ils peuvent être généreux, dociles voire crédules et soumis.

Sans être tous pacifiques, ils ne sont pas systématiquement belliqueux. Ils sont de bons guerriers et leurs armes sont redoutables. Leurs croyances les montrent sensibles au surnaturel, ils croient à une divinité, un être supérieur immanent au monde qu'ils craignent mais ne sont pas idolâtres ou de dangereux fanatiques. Les sacrifices leur sont inconnus. Le cannibalisme n'est pas leur fait et n'entre pas dans leur mode de vie². Il leur répugne même. Sociables, allant volontiers à la rencontre de l'autre, sensibles ou, au contraire, radicalement indifférents à la souffrance d'autrui ils se montrent accueillants, hospitaliers et bienveillants envers celui qui les soulage de leurs maux. Ils sont avides de soins. Curieux de tout, ils sont enclins à écouter, entendre. Les mauvais traitements les font fuir et la contrainte brutale les effraient, les désespèrent et peut les pousser à préférer la mort. En un mot, pour paraphraser Térence, rien de ce qui est humain ne leur est étranger.

Entre bouleversements littéraires, économiques et scientifiques, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, « (...) *homme d'épée contraint à l'écriture pour sauver son nom* (...) », selon la formule

¹ *Naufragios, op. cit.*, Cap. XVIII, pp. 142-147.

² Ce que contredit la carte intitulée « *Peuples d'Amérique qui pratiquaient l'anthropophagie* » où l'aire géographique parcourue apparaît touchée par le phénomène. Cf. *infra* Cartes et Documents.

empruntée au Professeur Patrick Menget dans son édition critique des *Naufrajes*¹, entreprend donc la conquête des esprits. En écrivant, notamment, les *Naufragios*² il plaide sa propre cause mais en appelle également à la compréhension de ses contemporains envers les Indiens. Cette œuvre est avant tout le récit d'un échec militaire retentissant. Or, les vaincus prennent rarement la plume. Les *Naufragios*³ contiennent non seulement l'aveu, courageux, de l'impuissance d'un militaire de haut rang confronté à une situation inédite qui le laisse désarmé dans tous les sens du terme, mais également l'absence de rancœur et, surtout, de toute volonté de revanche et de désir de vengeance. Ce souhait, qui serait légitime et compréhensible, s'efface devant la découverte de l'autre qui trouve toute sa place dans l'aventure d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca y jouant un rôle décisif. De ce point de vue, il opère dans ce texte une révolution multiple.

Le propos si singulier parmi les gens de guerre est encore bien audacieux pour son temps, en dépit de la promulgation, par le pape Paul III, en 1537, de la bulle *Sublimis Deus*⁴, contenant l'affirmation officielle de la nature humaine des Indiens argumentée en 1539 par le Dominicain et humaniste chrétien Francisco de Vitoria. Celui-ci, professeur de théologie à l'université de Salamanque, et tel que le philosophe Alain Guy le souligne, proclame dans : « (...) sa fameuse *Relectio de Indis* (...) la pleine vigence inaliénable d'un droit universel, au-dessus de tous les peuples et véritablement intangible »⁵. Il y affirme que puisque certains droits fondamentaux sont attachés aux hommes en tant qu'hommes et non du fait de leur origine, de leur foi ou de leur couleur de peau, en un mot de leur humanité, les Indiens sont au moins aussi doués de raison que les Espagnols.

Dans ce contexte, l'argumentation d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca connaît un large écho. Lorsque le texte des *Naufragios*⁶ est publié en 1542, la couronne d'Espagne promulgue en effet, cette même année, les « *Nuevas Leyes* » qui visent à instaurer une colonisation plus humaine, Charles Quint ayant aboli l'esclavage des Indiens en 1530⁷. Elles succèdent aux

¹ Alvar Nuñez CABEZA de VACA, *Naufrajes et relation du voyage fait en Floride – Commentaires de l'adelantado et gouverneur du Rio de la Plata*, Introduction, notes et traduction revue par Patrick Menget, Paris, Fayard, La Bibliothèque des voyageurs, 1980, 383 p., p. 41.

² *Op. cit.*

³ *Ibid.*

⁴ Silvio ZAVALA, *Amérique latine, Philosophie de la Conquête*, Paris Mouton, 1977, Contrairement à ceux qui prétendent que « les Indiens des terres occidentales et des terres méridionales et tous les gens des régions récemment découvertes doivent être réduits par la force (...) et traités comme des animaux sauvages », Paul III, les sachant hommes véritables, déclare « que ces Indiens et tous les gens qui dorénavant seraient découverts par les chrétiens, bien qu'ils vivent en dehors de la foi du Christ, ne sont pas dépourvus de liberté et ne sauraient en être privés, pas davantage de la souveraineté sur leurs biens », pp. 163-164.

⁵ Alain GUY, *La philosophie espagnole*, Paris, PUF, 1995, 120 p., p. 33.

⁶ *Op. Cit.*

⁷ Louis SALA-MOLINS, *Le Code Noir ou le calvaire de Canaan*, Paris, PUF, Pratiques Théoriques, 1987, 287 p., « Charles Quint déclare notamment que les Indiens n'avaient jamais donné prétexte ni à

« *Leyes de Indias* » par lesquelles Isabelle la Catholique¹ proclamait l'Indien converti entièrement l'égal des sujets d'Espagne.

1542 voit également la publication, quarante-neuf ans après la Découverte, du réquisitoire implacable que le Dominicain Bartolomé de Las Casas adresse à Charles Quint. Dans ce mémoire au titre éloquent, *Brevisima Destruccion de las Indias*,² il accuse : « *Daremos por cuenta muy cierta y verdadera que son muertos en los dichos cuarenta anos, por las dichas tiranias e infernales obras de los cristianos, injusta y tiranicamente, mas de doce cuentos de animas, hombres y mujeres y ninos ; y en verdad que creo, sin pensar enganarme, que son mas de quinze cuentos* »³. Il dénombre donc plus de quinze millions de morts ! Il demande surtout que les Indiens, victimes innocentes, soient traités en hommes. Bartolomé de Las Casas qui lançait déjà en 1531 un véritable cri d'alarme dans une Lettre adressée au Conseil des Indes, à Séville, dans laquelle il suppliait : « *Le cri de tant de sang versé monte maintenant jusqu'au ciel. La terre ne peut plus souffrir d'être si copieusement arrosée. Dieu lui-même et les anges de la paix doivent en pleurer* »⁴.

À cet égard Tzvetan Todorov consacre un article à la modernité du propos de l'homme d'église. Pour lui, Bartolomé de Las Casas inaugure le débat d'idées sur les relations entre peuples de culture et de puissance différentes⁵. Ceci par opposition aux conquistadors qui : « (...) s'enivrent de leur propre puissance, jouissent d'avoir sur les autres le droit de vie et de mort ». Ce qui n'est justement pas le cas d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, authentique conquistador et, du moins sous sa plume, sincère défenseur des Indiens.

mériter l'esclavage ni à perdre la liberté qu'ils avaient et qu'ils ont de droit naturel. Il est interdit, dans l'avenir, toute « possibilité de captiver et réduire à l'esclavage les Indiens au cours des guerres, fussent-elles justes, les Indiens et naturels eussent-ils donné ou dussent-ils donner un prétexte à cela (...). Personne ne devra donc réduire à l'esclavage aucun Indien, ni au cours d'une guerre ni en temps de paix ; ni garder aucun esclave sous prétexte d'acquisition par guerre juste, ou de rachat, ou d'achat, ou de troc ni sous quelque titre ou prétexte que ce soit, même s'il s'agissait de ces Indiens que les aborigènes de ces îles et ces terres continentales considèrent eux-mêmes comme des esclaves », p. 28.

¹ Dont le testament contient le codicille suivant, rédigé en 1503 un an avant sa mort en 1504, et demeuré célèbre : « *En conséquence, je supplie le Roi, mon seigneur très affectueusement et je commande et ordonne à ladite princesse ma fille, et audit père de son mari, d'accomplir fidèlement notre volonté (...) et de n'admettre ni de permettre que les indigènes desdites îles et Terre-Ferme, conquises ou à conquérir, subissent le moindre tort dans leurs personnes ni dans leurs biens, mais au contraire, de mander qu'ils seront traités avec justice et humanité (...)* ».

² Bartolomé de Las Casas, *Brevisima Relacion de la Destruccion de las Indias*, Edicion de André Saint-Lu, Madrid, Ediciones Catedra, 1982, 180 p.

³ *Ibid.*, p. 74. Sur l'évaluation chiffrée des massacres de populations indiennes voir *Infra*.

⁴ Jean-Louis RIEUPEYROUT, *Le Conquistador perdu, La fabuleuse odyssée indienne de Cabeza de Vaca (1528-1538)*, Paris, Romans Payot, Éditions Payot, 1992, 480 p., p. 463. Cette citation relevée par Jean-Louis Rieupeyrou permet de mettre en évidence l'acuité de la perception de la situation par Alvar Nuñez Cabeza de Vaca.

⁵ Tzvetan TODOROV, « Las Casas, notre contemporain », *Le Monde des livres*, Vendredi 8 novembre 2002.

Aussi, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca déroge-t-il à la convention en tout. Son originalité est autant politique que littéraire. Inversant de nombreux paramètres, il met notamment à mal le schéma traditionnel du vainqueur qui, au soir d'une vie tumultueuse et bien remplie, dicte et rassemble dans un volume conséquent, ses souvenirs militaires. Dans ces mémoires de guerre, et de tout temps, de hauts faits d'armes occupent généralement une place de choix. Ils sont immanquablement accomplis au cours d'une épopée héroïque où l'adversaire, méprisé, est terrassé sans merci.

Au XVI^e siècle, les récits de ce genre décrivaient une geste dont découlaient la gloire et les honneurs. La rédemption des péchés aussi. Avec pour figures emblématiques les chevaliers du Moyen-Âge dont les grands textes épiques perpétuaient notamment le modèle et les idéaux. Ici, alors que cette influence littéraire est patente, en dépit d'un parcours manifestement christique, où la souffrance endurée, constante, incessante et intense¹ a pu avoir valeur rédemptrice, rien de tout cela. Le guerrier n'a pas trouvé la gloire sur de périlleux et prestigieux champs de bataille américains. Ses combats, le plus souvent défensifs, n'ont jamais débouchés sur d'éclatantes victoires. Par surcroît, aucun acte héroïque n'est venu saluer les rares assauts qu'il a eu à mener. Modestie du grand homme mêlée d'honnêteté intellectuelle extrême plaçant la vérité au-dessus de tout ? Volonté délibérée de ne pas apparaître avec du sang Indien sur les mains et des morts innocentes sur la conscience ? Il est difficile de trancher. Les *Naufragios*² sont aussi l'un de ces rapports d'expéditions militaires et autres *Relaciones/Informacion de méritos y servicios*, usuels dans l'administration espagnole de l'époque, dans lequel il aurait peut-être délibérément exagérée la valeur des Indiens pour mieux justifier son impuissance toute relative au combat.

Un fait cependant demeure. Le défi relevé n'est pas là. Par extraordinaire, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca en a réchappé et retrouvé l'Europe sain et sauf. Ni couvert d'honneurs et encore moins d'or, il n'est pas davantage salué en héros. N'a-t-il pas failli ? La Floride n'est pas conquise. Il demeure d'ailleurs pour la postérité, du moins pour les historiens, et selon la formule très juste de Carlos Lacalle qui lui consacre une étude présentée comme un reportage, « *Un conquistador que no conquista* »³. Aussi, son texte aux exploits guerriers bien peu

¹ Avec l'omniprésence du sang et de la douleur, le message du Christ étant tout entier dans sa mort dans la souffrance – mystique doloriste qui a marqué l'iconographie et les rites de l'Église du Moyen-Âge à la Contre-Réforme et favorisé le culte du martyr, sinon le fanatisme, avec pour finalité la mort rédemptrice.

² *Op. cit.*

³ Carlos LACALLE, *Noticia sobre Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, Hazanas Americanas de un Caballero Andaluz, 1492-1992, Quinto centenario, Sociedad Estatal Quinto Centenario, Ediciones Siruela, 1990, 142 p., p. 11. Cet ouvrage publié dans le cadre de la commémoration du cinq centième anniversaire de la découverte de l'Amérique ne prétend être ni une biographie ni une chronique érudite. Il se présente comme un reportage réalisé sur les exploits accomplis par un cavalier andalou : Alvar Nuñez Cabeza de Vaca.*

probants, voire quasi inexistants, ne contient-il pas le témoignage attendu d'un héroïsme exemplaire éprouvé dans une lutte acharnée.

En effet, c'est à travers les épreuves, les souffrances décrites par les *Nafragios*¹, que se dégagent les traits d'une personnalité complexe dont la psychologie, notamment restituée dans le contexte général de son temps, ne laisse pas d'étonner. La modernité du propos, au risque de l'anachronisme, lui confère une certaine actualité. Il est par conséquent important de situer d'abord historiquement l'homme et son temps.

Dans l'Histoire de L'Espagne, 1492 voit deux événements de taille se produire : la prise de Grenade par les Rois Catholiques et le premier voyage transatlantique de Christophe Colomb². Tandis que l'un met un terme à la Reconquête³, l'autre provoque pour l'historien Jean Cassou l' : « *Une des plus grandes œuvres de l'humanité (...) : la découverte et la conquête du Nouveau Monde* »⁴, geste dans laquelle réside, selon le Professeur Pierre Vilar : « *la plus extraordinaire épopée de l'histoire humaine* »⁵. Plus précisément, le Professeur Vilar, qu'il est, sur ce point, intéressant de citer *in extenso*, de façon à la fois très exhaustive et très synthétique, établit une distinction entre découvreurs, conquérants et colonisateurs. Les premiers sont animés par un esprit scientifique, les seconds sont préoccupés par l'annexion de nouveaux territoires et les troisièmes sont guidés par la rationalisation économique :

« Ce n'est pas un romantisme facile qui a auréolé les noms de Colomb, Pinzon, la Cosa, Hojeda, Balboa, Orellana, Mendoza, Magellan, Elcano, (les « découvreurs »), ceux de Cortès, Pizarro, Almagro, Valdivia, Montero (les « conquérants »). Leurs courses passionnées, leurs surprises éblouies, leur soif d'or et d'évangélisation, constituent bien « la plus extraordinaire épopée de l'histoire humaine ». Et nullement d'ailleurs une simple aventure, ici déshonorée par l'avidité, là magnifiée par la foi. Découverte et conquête participent de l'esprit du XVIe siècle. Esprit scientifique : les « découvreurs », dans les « Relaciones de Indias » se montrent remarquables observateurs. Esprit impérial : les conquérants malgré querelles et ambitions, enregistrent leurs acquisitions territoriales devant notaire, gardent au roi la souveraineté, le monopole, le « quinto » (ou cinquième part des gains) ; les plus grands aventuriers, Colomb

¹ *Op. cit.*

² Par là-même, comme le souligne l'Encyclopaedia Universalis, « (...) le règne des Rois Catholiques constitue la charnière entre le Moyen-Âge et les Temps modernes ».

³ Qui chasse bon nombre de Maures du territoire, et alors qu'à cette même date, les Juifs d'Espagne doivent choisir entre la conversion et l'expulsion.

⁴ Selon l'expression de Jean CASSOU, dans son article « Littérature espagnole » pour l'Encyclopaedia Universalis. Y compris la littérature améraincaine qui, pour certains, trouve son origine dans les *Nafragios*. Cf. *infra*.

⁵ Pierre VILAR, *Histoire de l'Espagne*, Paris, PUF, 1973, 127 p., Chap. III « Les grands traits de l'Histoire classique », pp. 26-42, II « L'élan colonial et économique », pp. 34-35.

et Cortès, sont au besoin remis dans le rang. L'armature administrative coloniale durera trois siècles. Les **colonisateurs** ne sont pas moins conscients dans le domaine matériel ; ils se font suivre d'instruments et de techniciens ; ils donnent des soins passionnés à ces graines, à ces plantes en pots, à ces animaux, origine de tous les champs de blé, de tous les troupeaux d'Amérique. Cependant que les mines américaines bouleversent l'économie sous un autre aspect. Là non plus, il ne faut pas retenir que le travail forcé des Indiens. C'est d'une innovation technique, l'amalgame par le mercure, que les mines de Potosi tirent, au milieu du XVI^e siècle, la possibilité de leur développement final ».

Analyse qui s'oppose toutefois radicalement à celle développée par Pierre Chaunu quant au sens même à donner au mot de *conquista* dans son indispensable *Conquête et exploitation des nouveaux mondes*¹ : « La Conquista, non la conquête. La Conquista, à nos yeux, c'est sans doute ce qui s'oppose le mieux à la conquête. La Conquista n'implique aucune action sur le sol ; elle n'entraîne aucun effort en profondeur pour entamer un nouveau dialogue entre l'homme et la terre. La Conquista ne vise pas la terre, mais uniquement les hommes »². Il n'en demeure pas moins que de cet événement considérable, ajoute Jean Cassou, il naîtra « (...) des littératures nouvelles »³.

Car, les bouleversements que l'expédition de Christophe Colomb⁴ entraîne à sa suite ne sont pas uniquement politiques, économiques, philosophiques ou scientifiques, comme en atteste en la matière la somme que constituent les deux volumes de l'*Histoire du Nouveau Monde* établie par Carmen Bernard et Serge Gruzinski⁵. Ils sont également littéraires. Ils se produisent à un moment où les nouvelles valeurs humanistes font irruption dans un univers encore profondément féodal et alors que le monde apparaît à travers une histoire déjà ancienne, une langue, des catégories de structures mentales⁶.

¹ Pierre CHAUNU, *Conquête et exploitation des nouveaux mondes (XVI^e siècle)*, Paris, PUF, Nouvelle Clio, 26bis, 1969, 445 p.

² *Ibid.*, p. 135.

³ Jean CASSOU, « *Littérature espagnole* », *op. cit.*

⁴ Cf. *infra* cartes et documents qui permettent de prendre toute la mesure de ces différents bouleversements.

⁵ Carmen BERNARD et Serge GRUZINSKI, *Histoire du Nouveau Monde*, 1- De la découverte à la conquête, une expérience européenne, 1991, 762 p., 2- Les métissages (1550-1640), 1933, 791 p., Paris, Fayard.

⁶ Blandine KRIEGEL, *État de droit ou Empire ?*, Paris, Bayard, 2002, 231 p., pp. 7-8. Dans son approche sociologique, historique et philosophique de la notion d'État, l'auteur insiste d'emblée sur le fait que notre compréhension du monde ne peut se construire qu'à partir de cadres conceptuels préétablis et dont il est impossible de s'extraire. Et elle ajoute, « Autrement dit, si aventureux ou mégalomane que nous soyons, il n'y a pas de commencement absolu, de table rase, de page blanche parce que l'ordre du discours qui nous précède ou nous excède, inscrit nos réflexions dans des paradigmes déjà constitués, des logiciels déjà programmés ».

La compréhension de ce Nouveau Monde dépend des traditions transmises, des habitudes et des valeurs acquises par des soldats convaincus de leur supériorité. Aussi, les témoignages de ces conquérants, quant aux civilisations inconnues qu'ils ont rarement admirées, quand ils ne les ont pas tout simplement rejetées voire détruites, et dont ils ont le plus souvent violemment affronté les représentants, sont-ils indissociables de leur temps tant ils s'inscrivent indéniablement dans une Histoire et une tradition littéraire espagnoles des plus riches et pareillement prégnantes dans leurs œuvres, notamment dans leur essence chevaleresque avec tout ce que cela comporte de démesure, de fantastique, de fracas et de combats héroïques.

« *L'Amérique* », les « *Indes* », ce continent lointain, les hommes et les femmes qui y vivent, ne tardent pas à intéresser au plus haut point l'esprit créateur espagnol. Les nombreux écrits consacrés aux « *Indes* » et aux « *Indiens* », publiés peu après le retour de Christophe Colomb (v. 1451-1506)¹, témoignent en ce sens. L'Amiral lui-même, comme avant lui Marco Polo (1254-1324)² - qui, à la fin du XIIIe siècle, après avoir parcouru le monde, plus précisément l'Orient, et relaté son voyage dans *Le livre des merveilles*³ : « (...) clôt l'ère des géographes du légendaire pour ouvrir celle des précurseurs, des explorateurs et des colonisateurs des temps modernes »⁴ - publie son journal de bord, *Diario* (1492-1493)⁵, qui contient tous les détails de son périple⁶. L'ouvrage, tel que dans un souci de grande précision le soulignent Gérard Walter et Jean Cassou, succède à la : « (...) publication immédiate, en diverses capitales, du récit sommaire (de son premier voyage transatlantique), connu sous le nom de Lettre à Santangel⁷ (...) » et qui eut, de même que son retour triomphal, « (...) dans toute l'Europe une énorme résonance »⁸.

¹ Chaque auteur est ici situé dans le temps. De même, chaque ouvrage cité est suivi de sa date de parution.

² Dont il a annoté le texte, sans toutefois s'en inspirer, Juan GIL, *El libro de Marco Polo anotado por Cristobal Colon. El libro de Marco Polo de Rodrigo de Santaella*, Madrid, Alianza Universidad, 1987.

³ Marco POLO, *Le devisement du monde, Le livre des merveilles*, I, II, Paris, La Découverte/Poche, Littérature et voyages, 1998, 554 p.

⁴ *Ibid.*, quatrième de couverture.

⁵ In Cristobal COLON, *Textos y documentos completos, relaciones de viajes, cartas y memoriales*, Prologo y notas de Consuelo Varela, Alianza Universidad, Madrid, 1989. Trad. Par Jean-Pierre Clément et Jean-Marie Saint-Lu, sous le titre *Œuvres complètes*, éd. La Différence, 1992.

⁶ L'ouvrage vient de bénéficier de deux nouvelles éditions françaises, la seconde, moins complète, comprend une importante et belle iconographie :

- Christophe COLOMB, *La découverte de l'Amérique, I. Journal de bord et autres récits, 1492-1493, II. Relations de voyages et autres récits, 1494-1505*, Traduit par Soledad Estorach et Michel Lequenne, Avec des textes complémentaires traduits par Jean-Pierre Clément et Jean-Marie Saint-Lu, Introduction historique de Michel Lequenne, Cartes de Jacques Péron, Paris, La Découverte/Poche, Littérature et voyages, 2002, 351 p. et 433 p.

- Christophe COLOMB, *Journal de bord, 1492-1493*, Traduction Soledad Estorach et Michel Lequenne, Présentation Michel Balard, Paris, Imprimerie nationale Éditions, 2003, 250 p.

⁷ Il s'agit du marrane Luis de Santangel, Membre du Conseil Royal, Trésorier de La Santa Hermandad, Chancelier et Contrôleur général du Royaume d'Aragon, qui avait particulièrement bien défendu la cause de Christophe Colomb auprès d'Isabelle la Catholique, cf. Jean CASSOU, *op. cit.*, p. 54.

⁸ *Le mémorial des siècles*, établi par Gérard Walter, Les événements, Quinzième siècle, La découverte du Nouveau Monde, vue d'ensemble par Jean CASSOU, Relations contemporaines des voyages de

D'autres recueils, parmi les plus représentatifs, sinon les plus importants, de la production littéraire ibérique des XVe et XVIe siècles consacrée au Nouveau Monde, seront évoqués *infra*, dans un choix à dessein quelque peu arbitraire. Au terme de ce survol des œuvres et des auteurs fruits de la découverte des Amériques, parmi lesquels se détachent d'emblée les héros, les vainqueurs et leurs exploits légendaires, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca apparaîtra, à plus d'un titre, comme une figure marginale. En effet, parmi les œuvres les plus marquantes de cette période, rédigées par un conquistador, les *Naufragios* (1542)¹ de l'hidalgo Alvar Nuñez Cabeza de Vaca constituent une relation de voyage bien étonnante, parce que vide d'exploits, qui occupe une place à part aux côtés des ouvrages des autres militaires espagnols partis à la conquête du continent américain. Elle ne ressemble effectivement en rien aux différents textes cités. De même, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca n'a rien de commun avec les soldats précisément mentionnés à cette occasion.

C'est dans un climat d'effervescence institutionnelle et culturelle qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, conquistador parmi d'autres, s'embarque pour son premier voyage transatlantique et qu'il livre son témoignage, si peu ordinaire, dès son retour. Il est donc indispensable de rappeler les grandes dates de sa vie et de son œuvre en montrant quelle est leur place dans la chronologie des événements politiques en Espagne au XVIème siècle et comment elles s'insèrent dans le mouvement intellectuel et artistique espagnol et européen de cette même période².

1490 : - Naissance probable d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca en Espagne, à Jerez de la Frontera, en Andalousie, dans la province de Cadix.

- *Mariage de l'infante d'Espagne Isabelle avec l'héritier du trône du Portugal, Alphonse.*
- L'humaniste néo-platonicien, Marsile Ficin, affronte à Florence le procès en hérésie lancé contre lui par Rome.

1492 : - Fin de la Reconquête avec la Prise de Grenade par les Rois Catholiques.

- *Expulsion des Juifs d'Espagne.*
- *Premier voyage transatlantique de Christophe Colomb à bord de deux caravelles et d'un navire amiral, La Nina, La Pinta et La Santa Maria.*
- *Arrivée de la flotte, le 11 octobre, à l'île de Guanahani (dans les actuelles Bahamas), qui reçoit le nom de San Salvador, avant d'atteindre les Grandes Antilles, Cuba et Haïti, nommée Hispaniola (« La Espanola »).*
- *Globe terrestre de Martin Benhaïm, dit Globe de Nüremberg, le plus ancien connu d'occident, matérialisant la conception du monde du cosmographe florentin Paolo Toscanelli et celle de Christophe Colomb.*

Christophe Colomb, Amerigo Vespucci, Vasco de Gama, Jean de Béthancourt et une suite d'images : Les colonisateurs vus par un colonisé, Paris, Éditions Albin Michel, 1966, 418 p., p. 60.

¹ *Op. cit.*

² Ces différentes étapes sont matérialisées en gras pour les premières, en italique pour les deuxièmes et en caractères romains pour les dernières.

- Naissance de Francisco de Vitoria. Ce théologien *thomiste* de Salamanque, qui se réfère au système théologique et philosophique de Saint Thomas d'Aquin exposé dans la « *Somme théologique* », jouera un rôle essentiel dans les débats sur la nature des Indiens et les droits de la découverte.

1493 : - *Bulle Inter Caetera* du Pape Alexandre VI Borgia départageant, en fonction du 38° méridien, l'Espagne et le Portugal quant aux terres découvertes par les deux pays au-delà de cette ligne, à l'Ouest et au Sud pour l'un, à l'Est pour l'autre.

- Second voyage de Christophe Colomb consacré à l'exploration des Antilles. La flotte comprend 17 navires et compte près de 1 200 hommes d'équipage.

- Découverte de la Dominique, de la Guadeloupe, de Porto Rico, de la Jamaïque et de la côte Sud-Ouest de Cuba.

- Paix de Senlis : les Pays-Bas rejoignent la Couronne espagnole.

- Fernando Gallego achève la fresque de la voûte de la bibliothèque de l'Université de Salamanque. Elle représente le soleil et les planètes, bilan des connaissances de l'univers.

1494 : - *Traité de Tordesillas* repoussant, en faveur du Portugal, la ligne de partage de « 300 milles marins plus à l'Ouest » et réglant le conflit quant au partage de l'Atlantique avec l'Espagne (révision du traité d'Alcaçovas de 1479).

- Début des « *Guerres d'Italie* », qui vont notamment opposer l'Espagne et la France quant au royaume de Naples et au Milanais.

1495 : - Découverte des mines d'or du Cibao.

- Juan Rodriguez de Fonseca est chargé d'organiser tous les voyages espagnols dans le Nouveau Monde.

- Antonio de Torres ramène en Espagne plusieurs centaines d'Indiens destinés à l'esclavage. 200 d'entre eux meurent durant le voyage.

1496 : - Défilé triomphal, à son retour en Espagne, de Christophe Colomb dans les rues de Séville ; Toutes les richesses des Indes y sont exhibées : Indiens, or...

- Bartolomé Colomb fonde Saint-Domingue.

1497 : - *La Cène*, de Léonard de Vinci.

- Excommunication du prédicateur italien Savonarole qui prône une morale intransigeante sinon absolue.

1498 : - Troisième voyage de Christophe Colomb en direction de la côte Nord-Est de l'Amérique du Sud. Découverte des îles du Cap Vert, des îles de la Trinité, de Tobago, de Grenade avant de toucher le delta de l'Orénoque.

- *La calomnie*, de Botticelli, particulièrement influencé par les prédications de Savonarole.

- Savonarole est condamné à mort, pendu puis brûlé à Florence.

1499 : - Alonso de Hojeda longe les côtes du sud du Vénézuéla (la « *petite Venise* ») aux côtés de Juan de la Cosa et Amerigo Vespucci.

- Cristobal Guerra et son pilote Peralonso Nino atteignent La Côte des Perles, au-delà de Paria, et arrivent jusqu'à l'île Margarita.

- Vincente Yanes Pinzon longe la côte nord du Brésil, depuis le cap Saint-Augustin jusqu'à l'embouchure de l'Amazone, et Juan Diez de Solis le Honduras.

- Diego de Lepe effectue un voyage entre l'embouchure de l'Amazone et les îles Guyanes.

- Arrivée à Cadix, en présence d'Isabelle la Catholique, de 300 Indiens esclaves. La souveraine ordonne leur retour à Hispaniola.

- *La tragi-comédie de Calixte et Mélibée*, c'est-à-dire *La Célestine*, de Fernando de Rojas, est imprimée à Burgos.

1500 : - « *Las leyes de Indias* » : Isabelle la Catholique proclame l'Indien converti entièrement l'égal des sujets d'Espagne.

- Découverte, le 24 août, du Brésil par le navigateur portugais Pedro Alvarez Cabral.

- Amerigo Vespucci atteint la Patagonie.

- Rodrigo de Bastidas et Alonso Velez de Mendoza continuent d'explorer la côte orientale de l'Amérique du Sud.

- Retour à Cadix, le 25 novembre, de Christophe Colomb enchaîné tant son pouvoir dans le Nouveau Monde, où il a essayé de mater une révolte, est contesté.

- Le roi de Texcoco annonce à l'empereur aztèque Ahuitzotl l'arrivée prochaine des « Fils du Soleil », qui ne seront autres que les Espagnols.

- Juan de la Cosa établit une mappemonde comportant les différentes découvertes opérées jusque-là par l'Espagne. C'est la plus ancienne représentation des Indes Occidentales.

1501 : - Début de l'importation d'esclaves africains aux Amériques.

- *La Pietà* de Saint-Pierre, de Michel-Ange.

1502 : - Quatrième et ultime voyage de Christophe Colomb consacré à la reconnaissance de la côte de l'Amérique centrale, du Honduras jusqu'au Cap Mosquitos, à l'entrée du Golfe Darien.

1503 : - Création de la Casa de Contratacion de Séville qui accorde les licences pour partir dans le Nouveau Monde.

- Le 6 janvier, Christophe Colomb, après avoir suivi la côte du Panama, fonde Belen (Béthléem) en souvenir des Rois mages.

- Rodrigo de Bastidas explore le Darien (isthme de Panama).

- Nicolas de Ovando met en œuvre à Hispaniola le système de l'« encomienda » par lequel en échange du financement de leur évangélisation, le propriétaire d'un domaine se voyait attribuer en même temps que celui-ci des droits sur les Indiens vivant dans les limites de ce territoire et qui lui avaient été attribués, « recommandés », en récompense de ses mérites dans la conquête.

1504 : - Mort d'Isabelle la Catholique.

- Ferdinand d'Aragon reprend possession du Royaume de Naples, conquis par Charles VIII de France en 1494.

- *Le David*, de Michel-Ange.

- Publication du *Mundus Novus*, d'Amerigo Vespucci.

1506 : Mort de Christophe Colomb.

- Fondation de l'Université d'Alcalà de Henares. Créée sur décision de l'archevêque Francisco Jimenez de Cisneros, afin de former l'élite du clergé espagnol et spécialisée dans le thomisme, elle devient, avec Salamanque et Valladolid, l'un des principaux centres universitaires espagnols.

1507 : - L'archevêque de Tolède, Francisco Jimenez de Cisneros, confesseur d'Isabelle la Catholique, est nommé Cardinal et Grand inquisiteur de Castille.

1508 : - Conquête de Porto Rico.

- Diego de Nicuesa atteint la Varagua (Colombie).

- Publication à Saragosse de *l'Amadis de Gaule*, de Garci Ordenez de Montalvo, l'un des textes fondateurs du roman de chevalerie.

- Michel-Ange commence les fresques du plafond de la Chapelle Sixtine.

1511 : - Conquête, par Diego Vélasquez et Hernan Cortès, puis colonisation de Cuba.

- *Sermon Ego Vox Clamantis in deserto*, « La voix qui clame dans le désert » : le dominicain Antonio de Montesinos dénonce en chaire, en l'église d'Hispaniola, la barbarie des colons devant les autorités locales dont le Vice-Roi, l'amiral Diego Colomb.

- *Éloge de la folie*, d'Érasme.

1512 : - Incorporation d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca dans les Armées Royales.**- Participation possible à la Bataille de Ravenne, en Italie.**

- *Lois de Burgos, premier ensemble législatif sur l'organisation du Nouveau Monde.*

- *Conquête de la Jamaïque.*

1513 : - *Découverte de la Floride, le jour de « Pâques fleuries » (Les Rameaux), par Juan Ponce de Leon.*

- *Découverte du Pacifique (« La Mer du Sud »), le 25 septembre, par Vasco Nuñez de Balboa qui franchit l'isthme de Panama, (la Castille d'Or).*

- *L'Eglogue de Placida et Vitoriano, de Juan del Ecina qui marque la naissance du théâtre espagnol.*

1514 : - *La variole, apportée par les Espagnols, commence à décimer les populations indiennes.*

- *Publication de La Bible polyglotte d'Alcalà.*

1515 : - *Fondation de la Havane.*

- *Expédition au Paraguay de Diaz de Solis.*

1516 : - *Mort de Ferdinand d'Aragon ; Régence du cardinal Francisco Jimenez de Cisneros.*

- *Expédition en Floride de Diego Miruelo.*

- *Diaz de Solis s'avance dans le milieu des terres du Rio de la Plata.*

- *Le Prince, de Machiavel.*

- *L'Utopie, de Thomas More.*

- *Le Roland furieux, de l'Arioste.*

- *Le Nouveau Testament, d'Érasme.*

1517 : - *Charles Ier, futur Charles Quint, est proclamé Roi d'Espagne.*

- *Première expédition du Yucatan d'Hernandez de Cordoba qui atteint à son tour la Floride.*

- *Expédition sur les côtes mexicaines de Juan de Grijalva.*

- *Propaladia, de Bartolomé de Torres Navarro dont la Comedia Himenea, qui tire son argument de La Célestine, annonce la comédie de cape et d'épée du Siècle d'Or.*

1518 : - *Seconde expédition au Yucatan de Juan de Grijalva.*

1519 : - *Charles Quint est élu Empereur.*

- *Départ, le 20 septembre, de l'expédition de Magellan pour le compte de l'Espagne.*

- *Escale en Floride d'Alvarez de Pineda qui découvre le Mississipi et rentre à Panuco au Mexique : la Floride n'est plus une île mais un continent.*

- *Exploration de l'Amérique centrale jusqu'au Sud des Etats-Unis actuels.*

- *Fondation de Veracruz par Hernan Cortès après qu'il ait débarqué au Yucatan d'où il entreprend sa marche sur Mexico où il entre le 8 novembre et prend le pouvoir.*

1520 : - **Participation possible d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca à l'expédition d'Hugo de Moncada à Djerba, en Afrique du Nord.**

- **Engagement dans l'armée du Duc de Medina Sidonia de Séville.**

- **Participation possible à l'écrasement de la Révolte des Comuneros à Séville (1520-1521).**

- **Participation possible à la bataille de Tordesillas.**

- **Mariage possible.**

- *La « Noche triste ». Au lendemain d'une insurrection dans la capitale Aztèque (Mexico), où l'Empereur Moctezuma est tué, les Espagnols sont contraints de quitter la ville dans la nuit du 30 juin au 1er juillet.*

- *Révolte des Comuneros à Séville.*

- *L'Art de la guerre, de Machiavel.*

1521 : - Conquête de Mexico, qui tombe le 13 août, et de l'empire aztèque (qui devient La Nouvelle-Espagne) par Hernan Cortès, nommé Capitaine général.
- Premier conflit entre Charles Quint et François Ier quant à l'Italie.

1522 : - Retour de l'expédition de Magellan (+ 1521), commandée par Juan Sebastian Elcano : Première circumnavigation.
- Conquête du Nicaragua par Gil Gonzalez Davila.

1523 : - Conquête du Guatemala, par Pedro de Alvarado, du Salvador, du Honduras et du Yucatan.

1524 : - Création en Espagne du Conseil des Indes, institution compétente pour les affaires américaines.
- Première expédition de Francisco Pizarro, de Panama aux côtes de la Colombie.
- Séville reçoit le monopole du commerce colonial espagnol.

1525 : - Bataille de Pavie. François Ier prisonnier de Charles Quint.
- Expédition au Paraguay du portugais Alejo Garcia, survivant de l'expédition Diaz de Solis.
- Fondation de Santiago de Guatemala par Pedro de Alvarado.

1526 : - L'Espagne est à nouveau en guerre contre la France.
- Traité de Madrid, dénoncé par François Ier une fois libre.
- Expédition de Vasquez de Ayllon en Floride.
- Deuxième voyage de Pizarro qui atteint les côtes de l'Équateur.
- Exploration du Honduras par Hernan Cortès et du Yucatan par Francisco de Montejo.
- Publication de l'Histoire naturelle des Indes, premier ouvrage majeur sur l'Amérique, de Gonzalo Fernandez de Oviedo.

1527 : - Départ pour la Floride, le 17 juin, d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, Trésorier du Roi et Officier de justice, à bord de l'expédition de Panfilo de Narvaez.
- Sac de Rome par les mercenaires luthériens de Charles Quint.
- Pizarro atteint le Pérou avant de retourner au Panama.

1528 : - Début du périple nord-américain d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et de trois autres survivants de l'expédition de Panfilo de Narvaez.
- Sébastien Cabot remonte le Parana et le Paraguay.
- Le Courtisan, de Balthazar de Castiglione.

1529 : - Traité de Sargosse départageant l'Espagne et le Portugal quant au Pacifique et à l'Extrême-Orient.
- « Paix des Dames » de Cambrai par laquelle François Ier renonce à tous ses droits sur l'Italie tandis que Charles Quint met fin à ses prétentions sur la Bourgogne.
- De la concorde et de la discorde dans la race humaine, de l'humaniste Juan Luis Vives, dédié à Charles Quint.
- De la pacification, de Juan Luis Vives, dédié à l'Archevêque de Séville.

1530 : - Abolition de l'esclavage des Indiens, prononcée le 2 août, par Charles Quint.
- Gonzalo Fernandez de Oviedo est nommé chroniqueur général des Indes de Charles Quint.

1531 : - Troisième voyage de Pizarro.
- Lettre du dominicain Bartolomé de Las Casas adressée Conseil des Indes, à Séville, véritable cri de révolte contre le massacre systématique et à grande échelle des Indiens.
- De l'instruction et Des arts, de Juan Luis Vives.

1532 : - Pizarro se lance à la conquête de l'empire inca.

- Paix religieuse de Nuremberg entre catholiques et protestants face au péril Turc.

1533 : - Pizarro fait pendre Atahualpa, Souverain de Quito, fait prisonnier un an plus tôt.
- Les Espagnols pénètrent dans Cuzco le 15 novembre.

1534 : - Début de la Contre-réforme, appelée aussi Réforme catholique.
- Création de la Vice-Royauté de la Nouvelle-Espagne.
- Fondation de la Compagnie de Jésus par Ignace de Loyola.
- Traduction en espagnol, par le poète catalan Boscan, du *Courtisan* de Castiglione.

1535 : - Conquête de la Colombie par Gonzalo Jimenez de Quesada.
- Fondation de Lima.
- Arrivée de Pedro de Alvarado en Équateur.
- Échec d'Almagro dans sa conquête du Chili.
- Antonio de Mendoza est nommé 1er Vice-roi de Nouvelle-Espagne.
- Campagne de Charles Quint contre Barberousse. Prise de Tunis.

1536 : - Arrivée d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et des trois autres survivants de l'expédition de Panfilo de Narvaez à Mexico.
- Troisième conflit de l'Espagne avec la France.
- Fondation de Buenos Aires par Pedro de Mendoza, son lieutenant, Juan de Ayolas, est chargé de la reconnaissance de l'intérieur des terres.

1537 : - Retour d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, le 9 août, en Europe.
- Fondation d'Asuncion du Paraguay par Juan de Salazar.
- Domingo de Irala établit la base des futures conquêtes au Paraguay.
- Proclamation par le pape Paul III de la Bulle *Sublimis Deus* contenant l'affirmation officielle de la nature humaine des Indiens.

1538 : - Fondation de Bogota par Jimenez de Quesada.
- Armistice de Nice entre Charles Quint et François Ier.

1539 : - Début de la colonisation de la Floride par Hernando de Soto.

1540 : - Départ d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, le 2 novembre, de Cadix à la tête d'une expédition pour le Rio de la Plata. Élevé par l'Empereur au rang de Gouverneur, *Adelantado* et Capitaine général de cette province.
- Confirmation de la Compagnie de Jésus par Paul III.
- Débuts d'arrivages massifs d'argent américain.
- Pénétration de Valdivia au Chili.

1541 : - Arrivée d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, le 25 mars, au Brésil.
- Fondation de Santiago du Chili par Pedro Valdivia.
- Francisco de Orellana découvre l'Amazonie.

1542 : - Arrivée d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, le 11 mars, à Asuncion. Début de son gouvernement.
- Publication à Zamora, en Espagne, des *Naufragios* qui contiennent le récit de son aventure nord-américaine.
- Début du gouvernement d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca au Rio de la Plata.
- Quatrième guerre entre Charles V et François Ier.
- Promulgation des « *Nuevas Leyes* », visant à instaurer une colonisation plus humaine, grâce à Bartolomé de Las Casas.

1543 : - Fondation de la Vice-royauté du Pérou avec Lima pour capitale.

- Charles Quint déclare les Indiens vassaux directs de la Couronne.
- Exploration du Haut-Amazone par Francisco de Orellana.

1543 : - *Revolutionibus orbium coelestium*, de Copernic.

1544 : - **Mutinerie, le 25 août, des hommes d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca.**

- Paix de Crépy, François Ier renonce à Naples.
- Las Casas est nommé Évêque du Chiappas, au Mexique.

1545 : - **Destitution d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca par ses officiers.**

- **Départ le 7 mars du Rio de la Plata, enchaîné, pour l'Espagne.**
- **Arrivée, en septembre, à Séville.**
- **Ouverture de son procès en décembre.**
- **Condamnation à huit ans de prison.**
- **Début d'une série d'emprisonnements.**
- Concile de Trente, réformant l'Église.

1546 : - Fondation de Potosi, centre minier (argent) au Pérou.

1547 : - Mort de François Ier.

1551 : - **Sortie de prison d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca après plusieurs années de détention.**

- Antonio de Mendoza est nommé Vice-Roi du Pérou.

1555 : - **Publication conjointe à Valladolid des *Nafragios* et des *Comentarios*, qui retracent les séjours Nord et Sud-américain d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca.**

- Paix religieuse de Augsbourg, partageant l'empire de Charles Quint, parvenu à ce compromis avec les princes luthériens, entre les confessions catholique et luthérienne selon le principe *cujus regio, ejus religio* (« Tel prince, telle religion »). Dès lors, le prince décide seul de la religion de ses sujets.
- Premier Concile mexicain.

1556 : - **Abdication de Charles Quint.**

- Ferdinand II, après l'abdication de son frère aîné, est le nouvel Empereur d'Allemagne.
- Philippe II, fils de Charles Quint, devient Roi d'Espagne. Son règne est communément désigné comme le « Siècle d'or » tant le mouvement intellectuel et culturel est particulièrement bouillonnant et des plus prolifiques durant cette période.
- Guerre de l'Espagne et de l'Angleterre contre la France.
- Instruction royale quant aux explorations : il est recommandé, à compter de cette date, de substituer le mot *descubrimiento* à celui de *conquista*. Le terme *conquistadores* est également proscrit du vocabulaire officiel.

1557 : - **Date probable de la mort d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca en Espagne, à Séville.**

- Victoire espagnole de Saint-Quentin défendu par Coligny.
- Banqueroute du Roi d'Espagne.
- Début de la construction du palais de l'Escorial.

Dans ce contexte, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, l'homme de guerre (I) le conquérant soumis à de terribles épreuves va, en réalité, partir à la découverte de l'autre (II) et, à défaut de conquête militaire, va connaître le triomphe de l'altérité.

PREMIÈRE PARTIE : L'HOMME DE GUERRE

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, homme de guerre, doit, outre les Indiens, affronter de terribles ennemis dans un combat qui, lui, n'a rien de militaire. En effet, il doit d'abord lutter contre les éléments, un environnement hostile et sa propre faiblesse physique tout en maintenant un semblant de corps expéditionnaire qui se délite peu à peu. C'est à partir des descriptions, plus ou moins précises qu'en font les *Naufragios*¹, qu'il est possible de trouver les raisons de sa survie et d'en déduire les différentes qualités de cet homme de guerre.

CHAPITRE PREMIER : LES QUALITÉS DU CONQUÉRANT

L'aventure vécue par Alvar Nuñez Cabeza de Vaca révèle *a posteriori* que celui-ci possède, sans conteste, toutes les qualités du conquérant, tant au plan physique qu'au plan moral. Sa constitution, qui s'avèrera plus que robuste, lui permet en effet de surmonter toutes les épreuves tandis que, moralement, sa force est présentée comme particulièrement éclatante. Son texte, qui comprend pourtant de nombreux non-dits, est, sur ce point, des plus explicites. L'homme de guerre y apparaît dans toute sa splendeur parfois jusqu'à la caricature, tant il se pare de qualités hautement vertueuses. Ainsi, la raison, la décision et l'action sont-elles résolument partie intégrante de sa geste qu'il mène avec courage, honneur, sens du devoir et une foi inébranlable.

À la lecture des *Naufragios*², le conquérant apparaît tel qu'en lui-même à travers ses qualités physiques qui se doublent indiscutablement de qualités morales.

A/ Le conquérant tel qu'en lui-même

Un découpage détaillé des *Naufragios*³ met tout particulièrement en évidence à quel point Alvar Nuñez Cabeza de Vaca n'a jamais cessé de se présenter comme un conquérant.

a/ Repères biographiques

Avant toute chose, quelques repères biographiques doivent être précisés car, bien que nombreuses, les informations relatives à Alvar Nuñez Cabeza de Vaca sont éparées, lacunaires, invérifiables, voire fantaisistes comme en atteste l'étude très documentée de Juan Francisco

¹ *Op. cit.*

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

Maura : « *Nuevas aportaciones documentales para la biografía de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca* »¹. Aussi, à l'exception des rares indications que ses écrits contiennent, la biographie d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, que le Dictionnaire Universel des noms propres réduit à n'être qu'un « *Navigateur et colonisateur espagnol du XVIème siècle* »², demeure quelque peu complexe à établir. Elle repose le plus souvent sur des supputations et s'élabore sur la base de recoupements guidés par la recherche de la plus grande cohérence.

1- Les informations disponibles

Ainsi, la date et le lieu de sa naissance sont-ils des plus incertains. Il est néanmoins probable qu'il vit le jour vers 1490, à Jerez de la Frontera, en Andalousie, dans la province de Cadix, avant de s'éteindre, vraisemblablement, entre 1556 et 1564 à Séville. Il aurait par conséquent atteint, sinon dépassé, l'âge, remarquable pour l'époque et tout à fait exceptionnel pour un conquistador, de soixante ans. Son haut lignage, en revanche, fait partie des certitudes. Une récénsion, de 1652, dûe à Joseph Pellicer de Trovar, *Genealogia de la noble, y Antigua Casa de Cabeza de Vaca sacada del teatro genealogico, de los reyes, grandes, titulos, y senores de vassalos de Espana*³, en atteste. Les recherches plus récentes de José Rodriguez Carrion, *Apuntes para una biografía del jerezano Alvar Nuñez Cabeza de Vaca*⁴, la complètent.

Quelques éléments de la généalogie d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, mentionnés par ses soins, figurent à la fin des *Naufragios*⁵ et semblent bien le prédestiner aux exploits guerriers outre-mer : « (...) *Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, hijo de Francisco de Vera y nieto de Pedro de Vera, el que gano a Canaria, y su madre se llamaba dona Teresa Cabeza de Vaca, natural de Jerez de la Frontera (...)* »⁶.

¹ *Op. cit.*

² « *CABEZA de VACA (Alvar Nuñez). Navigateur et colonisateur espagnol du XVIe siècle. Il fut l'un des seuls survivants de l'expédition de P. de Narvaez en Floride (1528-1529), et, pendant cinq ans, se faisant passer pour « homme-médecine » auprès des autochtones, il explora les régions du Mississipi, de l'Arkansas, du Colorado, du Nouveau-Mexique, de l'Arizona et parvint en Californie (1536). Nommé peu après gouverneur du Paraguay, il fut destitué en 1544, en raison, semble-t-il, de la manière tyrannique dont il exerçait ses fonctions, puis renvoyé en Espagne et déporté en Afrique. Cherchant à se justifier, il publia un mémoire (Valladolid, 1555)* ». Le Petit Robert 2, Dictionnaire universel des noms propres qu'il est intéressant de citer ici *in extenso* car si l'essentiel est dit, à trop vouloir synthétiser rien n'est véritablement exact sans être tout à fait faux.

³ Joseph PELLICER DE TROVAR, *Genealogia de la noble, y Antigua Casa de Cabeza de Vaca sacada del teatro genealogico, de los reyes, grandes, titulos, y senores de vassalos de Espana*, Madrid, Domingo Garcia y Moras, 1652.

⁴ José RODRIGUEZ CARRION, *Apuntes para una biografía del jerezano Alvar Nuñez Cabeza de Vaca*, Jerez de la Frontera : Publicaciones del Centro de Estudios Historicos Jerezanos, 1985.

⁵ *Op. cit.*

⁶ *Ibid.*, p. 222.

Son grand-père paternel, Pedro de Vera, conquiert donc les Canaries en 1480. Sa propension à massacrer des autochtones, en l'occurrence les Guanches¹, ou à les ramener comme esclaves, pour le plus grand bénéfice du patrimoine familial, lui valurent cependant, indique Patrick Menget, d'être rappelé à la cour². Son père, Francisco de Vera, a quant à lui un destin plus confidentiel. Peut-être a-t-il été Conseiller municipal de la ville de Jerez de la Frontera. C'est ainsi du moins qu'il est présenté par Pier Luigi Crovetto dans son édition critique italienne des *Naufragios*³. Enfin, sa mère, Dona Teresa Cabeza de Vaca porte un nom illustre s'il en est, « (...) un titre de belle et bonne noblesse espagnole », souligne Jean-Louis Rieupeyrou dans le roman que devait lui inspirer le conquérant, *Le conquistador perdu*⁴.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est le troisième des six enfants du couple, orphelins très tôt de père et de mère, précise Hipolito Sancho de Sopranis qui a travaillé à l'établissement de la filiation du conquistador⁵.

Le patronyme maternel pour le moins curieux puisqu'il signifie littéralement « *Tête de Vache* », qu'Alvar porte à son tour, de même que les armes qui y sont attachées, trouve son origine dans un épisode glorieux de l'Histoire espagnole. Au début du XIII^e siècle, Pierre II d'Aragon, Sanche V de Navarre et Alphonse VIII de Castille lancent, avec la bénédiction du Pape Innocent III, leurs troupes réunies dans la reconquête du territoire sur les Maures⁶. Alors qu'il leur faut traverser la Sierra Morena, au-dessus de Grenade, un berger navarrais, Martin Alhaja, à l'aide d'un crâne de vache placé sur un pieu, leur indique la voie par laquelle ils vont pouvoir fondre, le 12 juillet 1212, sur l'armée des Almohades⁷ menée par le quatrième calife, Muhammad al-Nasîr. Les Chrétiens signent par là-même l'une des plus éclatantes victoires que

¹ « ... » population, sans doute d'origine berbère, qui habitait les îles Canaries à l'arrivée des Espagnols (XV^e siècle). Les Guanches semblaient encore être à l'âge de pierre », *Le Petit Robert 2*, op. cit.

² Patrick Menget, op. cit., « (il) s'illustra particulièrement en passant au fil de l'épée la population entière de l'île de Gomara, à la suite de l'assassinat d'un seigneur espagnol qui la gouvernait ; lorsqu'il voulut parachever son œuvre en débarrassant les Canaries des derniers gomériens émigrés de la Grande Canarie, l'évêque du lieu, après s'y être opposé en vain, obtint son rappel à la cour », op. cit., p. 9.

³ Alvar Nuñez CABEZA DE VACA, *Naufragios*, a cura di Pier Luigi Crovetto, Note al testo di Daniela Carpani, Milano, Istituto Editoriale Cisalpino-La Goliardica, 1984, 164 p.

⁴ Jean-Louis RIEUPEYROU, op. cit., p. 9.

⁵ Hipolito Sancho de SOPRANIS, « Datos para el estudio de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca » et « Notas y documentos sobre Alvar Nuñez Cabeza de Vaca », in *Revista de Indias*, 27 (1947), pp. 69-100 ; 91-92, (1963), pp. 207-241, en particulier p. 212.

⁶ La *Reconquista* s'achève en 1492 avec la prise par « *Rois Catholiques* », Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille, du royaume de Grenade, dernier « *bastion* » tenu par les Maures en terre espagnole.

⁷ « *Souverains berbères qui régnerent sur la moitié de l'Espagne et la totalité du Magreb de 1147 à 1269. (...) Les Almohades commencèrent à décliner après la défaite contre les chrétiens du quatrième calife Muhammad al-Nasîr à Las Navas de Tolosa* », *Le Petit Robert 2*, op. cit.

l'Espagne ait jamais connue : Las Navas de Tolosa. Ce berger, annobli, reçoit un nouveau nom et un blason¹ marquant on ne peut mieux sa participation décisive à ce haut fait d'armes².

Désormais, ce nom va se confondre avec l'Histoire de l'Espagne avec, dans la généalogie proposée par Carlos Lacalle, un homonyme parfait du futur conquérant et un ancêtre plus que probable, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, *Senor de Arenillas*, qui trouve la mort mais aussi la gloire à la bataille d'Aljubarrota, en 1385, ou encore, autre ancêtre possible, Fernan Ruiz Cabeza de Vaca³, qui sert Ferdinand III (1452-1516)⁴.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est donc « *bien né* ». Pour le reste, il embrasse une carrière militaire. Après avoir été incorporé dans les armées royales, il a, peut-être, pris part à la Bataille de Ravenne - qui voit, le 11 avril 1512, la victoire des Français sur les Espagnols alliés aux troupes pontificales de Jules II⁵ - puis combattu à Naples avec le grade de porte-enseigne. Il aurait également, selon Juan Francisco Maura, participé, en 1520, à l'expédition de Hugo de Moncada à Djerba⁶. Il fait effectivement allusion à l'Italie (chap. XXIV) et à l'Afrique du Nord (chap. VII) dans les *Naufragios*⁷. Entré dans l'armée du duc de Medina Sidonia de Séville, il aurait, en outre, participé à l'écrasement de la révolte des Comuneros⁸ à Séville, en 1520, et

¹ Le blason officiel de la famille Cabeza de Vaca est particulièrement chargé, « *baroque* ». Sa signification, pour le moins obscure pour un public non averti est quelque peu complexe à décrypter. Des crânes de bovidés - deux - y sont néanmoins bien présents et très nettement reconnaissables.

Il existe un autre blason, non officiel, réduit à sa plus simple expression, puisqu'il contient uniquement en son centre un damier entouré de six têtes de vaches stylisées. Le nom de Cabeza de Vaca souligne le tout. Il s'agit d'un blason fantaisiste dont il est possible de se procurer un exemplaire à Santa Fe au Nouveau-Mexique, où il figure aux côtés de nombreux autres blasons, comme, entre autres, ceux de Montoya, Luna, Romero.... Cf. *infra*.

² Alvar Nuñez CABEZA DE VACA, *Relation et Commentaires du gouverneur Alvar Nuñez Cabeza de Vaca sur les deux expéditions qu'il fit aux Indes*, Traduction de H. Ternaux-Compans, Edition présentée et annotée par Jean-Marie SAINT-LU, Paris, Mercure de France, Le Temps Retrouvé, 1980, 300 p., p. 15.

³ Carlos LACALLE, *op. cit.*, p. 29.

⁴ Ferdinand II d'Aragon, époux d'Isabelle de Castille, roi de Naples sous le nom de Ferdinand III. La fondation de l'Inquisition (1479), l'expulsion des Juifs d'Espagne (1492) et l'achèvement de la *Reconquête* (1492), valurent au couple de se voir décerner par le Pape le titre de Rois Catholiques (*Reyes Catolicos*).

⁵ Entre 1494 et 1559, plusieurs expéditions, « *Les Guerres d'Italie* », opposent la France, qui revendique le royaume de Naples et le Milanais, aux espagnols et au Pape puis à la maison d'Autriche et à l'Angleterre. Le traité de Cateau-Cambrésis, en 1559, par lequel l'Italie passe sous la domination des Habsbourg, met un terme aux velléités françaises, L'Encyclopaedia Universalis.

⁶ Alvar Nuñez CABEZA DE VACA, *Relation de voyage*, Traduction et commentaires de Bernard Lesfargues et Jean-Marie Auzias, Préface d'Yves Berger, Paris, Terres d'Aventure, Actes Sud, 1989, 195 p., p. 16. Cet ouvrage a été réédité en 1994 sous le même titre, cette même forme, dans la même collection et toujours par Actes Sud mais chez Babel, 227 p., p. 22.

⁷ *Op. cit.*

⁸ « *(Les) Comuneros, partisans de l'autonomie des communautés locales (comunidades) face au pouvoir central* » avaient dirigé leur révolte contre l'entourage flamand de Charles Quint auquel ce dernier avait confié le gouvernement de l'Espagne. Leur mouvement (1520-1521) devait culminer lors de l'accession au trône de l'Empereur, Jean-Marie Saint-Lu, *op. cit.*, p. 296.

affronté les Français en Navarre. Enfin, il aurait été présent à la bataille de Tordesillas¹ et, toujours en 1520, se serait marié, selon l'hypothèse de Cleve Hallenbeck, un pionnier des études « cabeziennes »², avec une sévillane du nom de Maria Marmolejo, ajoute et révèle Juan Gil in « Notas prosopograficas »³. Les autres dates marquantes de son existence peuvent, en revanche, être retenues sans conteste.

1527 marque son premier départ pour le Nouveau Monde. Son rang et, peut-être, son passé militaire expliquent la charge et non des moindres qu'il se voit confier. Il est, en effet, le Trésorier du Roi et l'Officier de justice de l'expédition de l'illustre Panfilo de Narvaez, le « conquérant borgne »⁴, qui part conquérir la Floride. Découverte en 1512 par Juan Ponce de Leon, le jour des Pâques fleuries⁵, *Pascua Florida*, d'où son nom, elle est alors, comme l'écrit le chroniqueur Francisco Lopez de Gomara⁶ : « très renommée pour le grand nombre

¹ L'*Encyclopaedia Universalis*.

² « He married about this time (1520), but the record of his marriage has not been found. Nothing is known of his wife except that after his return under arrest from South America she spend all her property in defender his honor. There is no record of any issue of this marriage (...) », Cleve HALLEMBECK, *Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, The Journey and Route of the First European to cross the Continent of North America, 1534-1536*, The Arthur H. Clark Co. Glendale, California, 1940, p. 19, cité par Juan Francisco Maura, *op. cit.*, pp. 16-17. « Il s'est marié à peu près à cette date (1520), mais son acte mariage n'a pas été retrouvé. On ne sait rien de son épouse sinon qu'après son retour d'Amérique du Sud, dont il revient detenu, elle a dépensé toute sa fortune pour défendre son honneur. Il n'y a aucun acte quant à une suite quelconque de ce mariage ».

³ Juan GIL in « Notas prosopograficas ». Suplemento de Anuario de Estudios Americanos : Historiografía y bibliografía. 47.1 (1990) : 23-58.

⁴ Panfilo de NARVAEZ (Valladolid v. 1470-1529) n'en n'est effectivement pas à son premier voyage transocéanique. Lieutenant du gouverneur de Cuba, Diego de Velasquez, aux côtés duquel il entreprit la conquête de l'île entre 1511 et 1518, il a, tel que le dénonce Bartolomé de Las Casas dans sa *Brevisima Relacion de la Destruccion de Las Indias*, *op. cit.*, perpétré plus d'un massacre d'Indiens où la violence la plus extrême le disputait à la cruauté la plus gratuite. Il avait auparavant servi à la Jamaïque. Son parcours est également marqué par un épisode mexicain bien peu glorieux. En 1520, chargé par le gouverneur de Cuba de mettre au pas Hernan Cortés, il perd le combat qui les oppose, y laisse un œil, d'où son surnom, et, comble du ridicule, est fait prisonnier par son adversaire qui le retient captif deux années durant.

« El año de mil y quinientos y once pasaron a la isla de Cuba (...), comenzaron y acabaron de las maneras susodichas y mucho mas y mas cruelmente. Aquí acaecieron cosas muy señaladas ». (p. 87)

« Una vez, salieron a recibir con mantenimientos y regalos diez leguas de un gran pueblo, y llegados alla nos dieron gran cantidad de pescado y pan y comida con todo lo que mas pudieron. Subitamente se les revistió el diablo a los cristianos, y meten a cuchillo en mi presencia (sin motivo ni causa que tuviesen) mas de tres mil animas que estaban sentados delante de nosotros, hombres y mujeres y niños. Allí vide tan grandes crueldades que nunca los vivos tal vieron ni pensaron ver ». (pp. 88, 89)

« Otra vez, desde a poco dias, envié yo mensajeros, asegurando que no temiesen, a todos los señores de la provincia de La Habana, porque tenían por oídas de mi credito, que no se ausentasen, sino que nos saliesen a recibir, que no se les haría mal ninguno, porque de las matanzas pasadas estaba toda la tierra asombrada, y esto hice con parecer del capitán (Panfilo de Narvaez). Y llegados a la provincia salieronnos a recibir veinte y un señores y caciques, y luego los prendió el capitán, quebrantando el seguro que yo les había dado, y los quería quemar vivos otro día, diciendo que era bien, porque aquellos señores algun tiempo habían de hacer algun mal. Videme en muy gran trabajo quitállos de la hoguera, pero al fin se escapade ». (p. 89).

⁵ Le jour des Rameaux.

⁶ Voir *infra*.

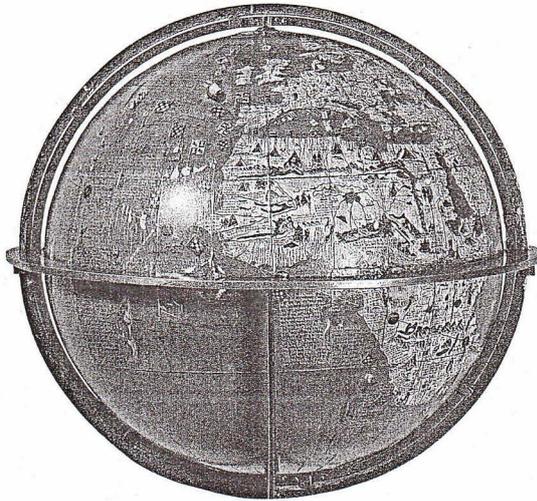
d’Espagnols qui y ont trouvé la mort ». Elle demeure pourtant des plus attirantes. La Fontaine de Jouvence, source d’éternelle jeunesse, s’y trouverait.

Il passe, bien malgré lui, neuf années de sa vie dans cette région du monde qu’il est l’un des premiers à parcourir de part en part, d’Est en Ouest - soit sept mille kilomètres - jusqu’à arriver non loin des rives du Pacifique. De fait, il est l’un des premiers européens à atteindre le Sud-Ouest des Etats-Unis actuels après avoir traversé successivement la Floride, l’Alabama, le Mississipi, la Louisiane, le Texas et, enfin, le Mexique où il rencontre Hernan Cortès. À ses côtés, se trouvent Andres Dorantes de Carranza, Alonso del Castillo Maldonado et Estebanico, trois autres survivants de l’expédition de Panfilo de Narvaez qu’il avait fini par retrouver au Texas avant de les entraîner, le 15 septembre 1534, dans la dernière étape de cette longue marche qui s’étendra sur plus de 2 500 kilomètres.

2- Ses expéditions

Au plan géographique, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca avance dans l’inconnu. Les représentations du Nouveau Monde sont, effectivement, bien lacunaires aux XVIème et XVIIème siècles, comme en attestent les documents suivants, en particulier le globe de Behaïm.

Les cartes du Nouveau Monde reproduites ici, celle de Juan de la Cosa, de Sebastian Munster, de Belognino Zaltieri, sont pourtant les plus complètes de l’époque. Seules les informations postérieures pourront établir la réalité des aires culturelles, des ethnies et des groupes linguistiques présents en Amérique à cette période. L’Amérique Espagnole au XVIème siècle, avec le partage du Monde entre Espagnols et Portugais et leurs zones d’influence respectives, résulte d’un certain nombre d’expéditions qui ont, pour certaines d’entre elles, été confrontées à l’anthropophagie.

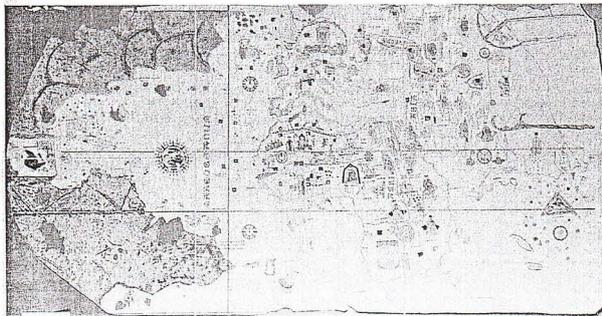


Globe de Martin Behaim, dit de Nuremberg. (1)

Réalisé en 1492, ce globe terrestre est le plus ancien connu d'Occident. La répartition des terres et des mers matérialise la conception du monde du cosmographe florentin Paolo Toscanelli et celle de Christophe Colomb.

Mappemonde de Juan de la Cosa, 1500. (2)

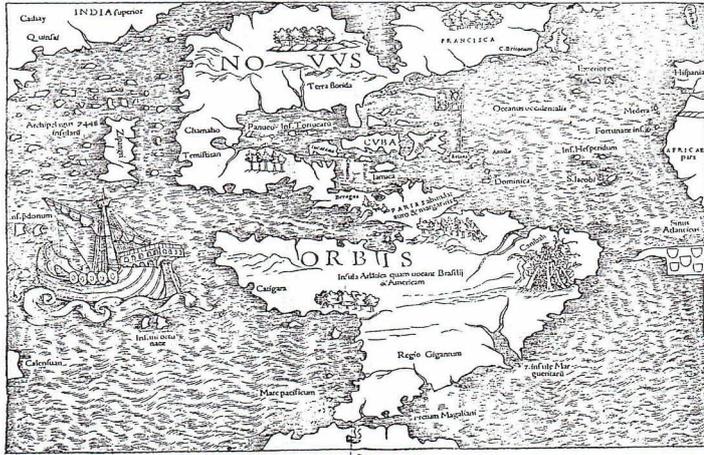
Plus ancienne représentation des Indes occidentales.



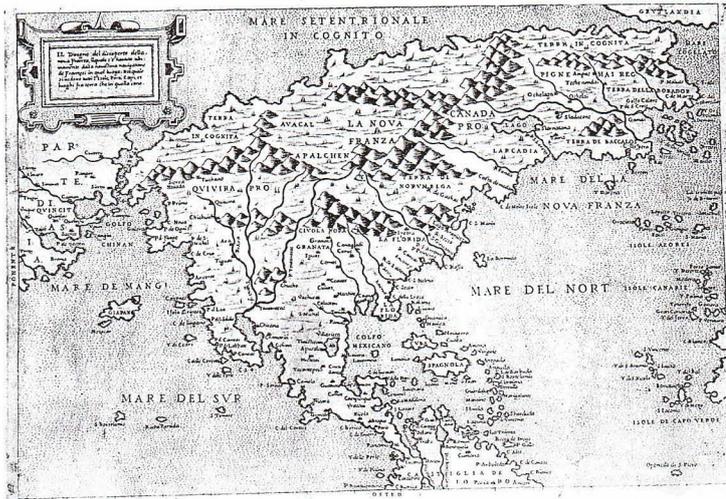
¹ L'État du monde en 1492, sous la direction de Guy MARTINIÈRE et Consuelo VARELA, Éd. La Découverte/Sociedad Estatal para la ejecución de programas del Quinto Centenario, 1992, 638 p., p. 401.

² Ibid.

NOVAE INSVLAE XVII·NOVA TABVLA



Mapa del Nuevo Mundo. Según el grabado de Sebastián Münster. (Cortesía de la John Carter Brown Library, Brown University). (1)



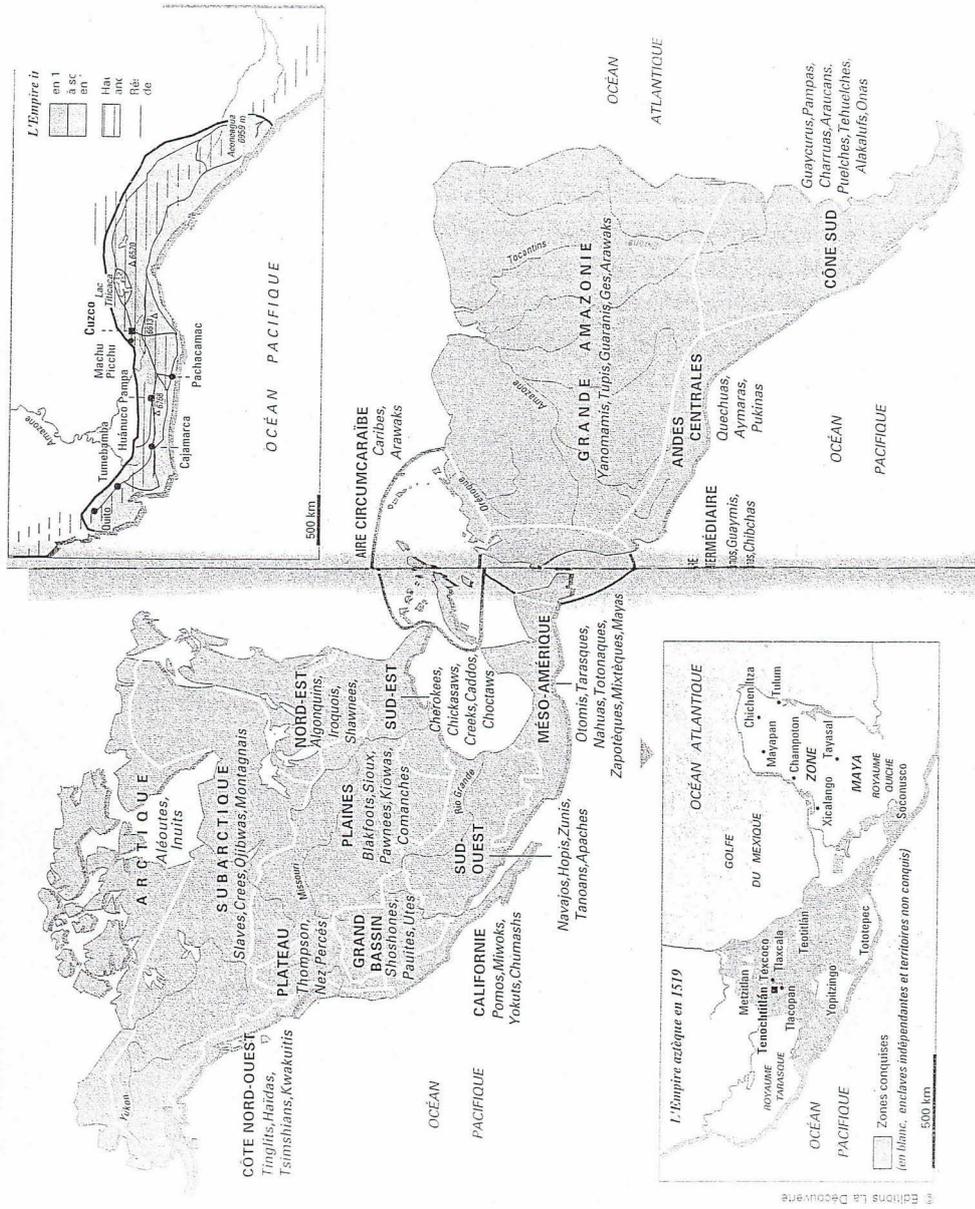
Mapa de Norteamérica según Belognino Zaltieri. Venecia, 1566. (Cortesía de la John Carter Brown Library, Brown University). (2)

¹ Alvar Nunez CABEZA de VACA, Los Naufragios, Edición de Enrique Pupo Walker, Op. cit., p. 229.
² Ibid.



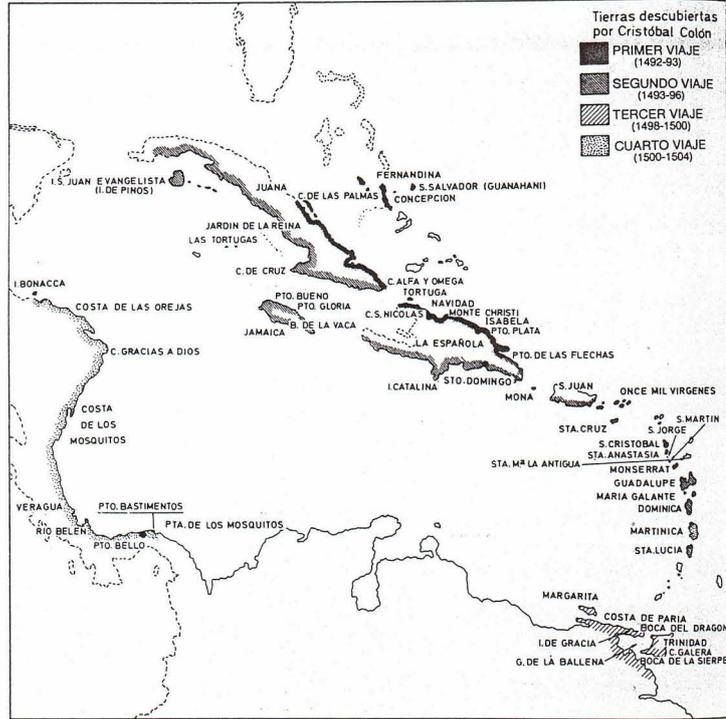
(1) Carte de l'Amérique du Nord de Belognino Zaltieri, 1566.

L'Amérique avant la conquête
Aires culturelles, ethnies, groupes linguistiques (1)



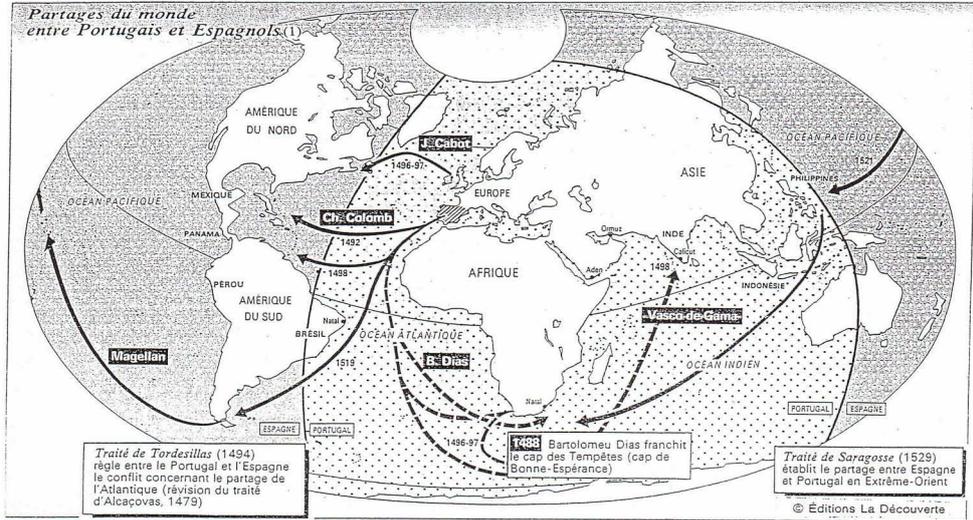
¹ L'État du Monde en 1492, Op. cit., p. 356.

Terres découvertes par Christophe Colomb (1)



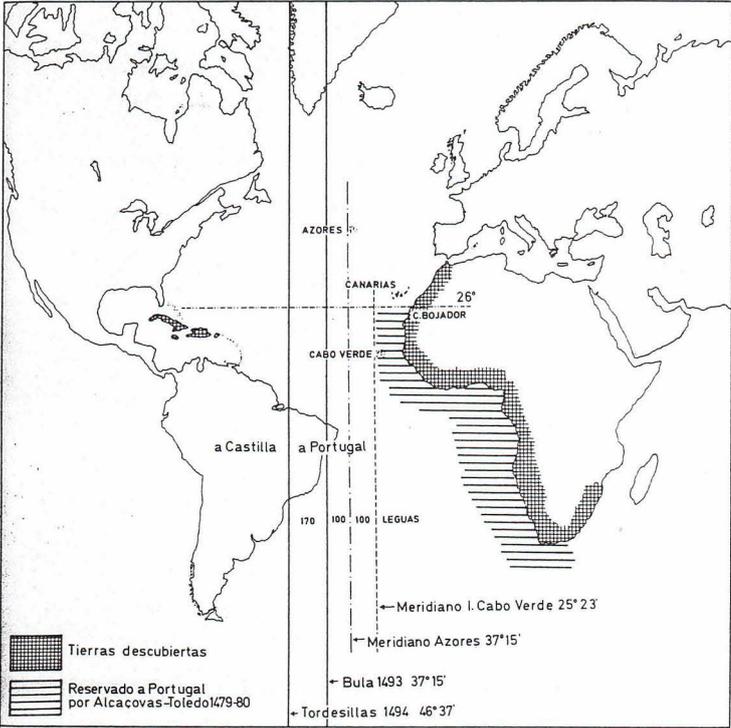
Source : Francisco Morales Padrón, *Atlas histórico cultural de América*, Las Palmas de Gran Canaria, 1988.

¹ Thomas GOMEZ et Itamar OLIVARES, *La formation de l'Amérique hispanique*, Paris, Armand Colin, U Histoire, 1993, 268 p., p. 238.



¹ L'État du Monde, Op. cit., p. 232.

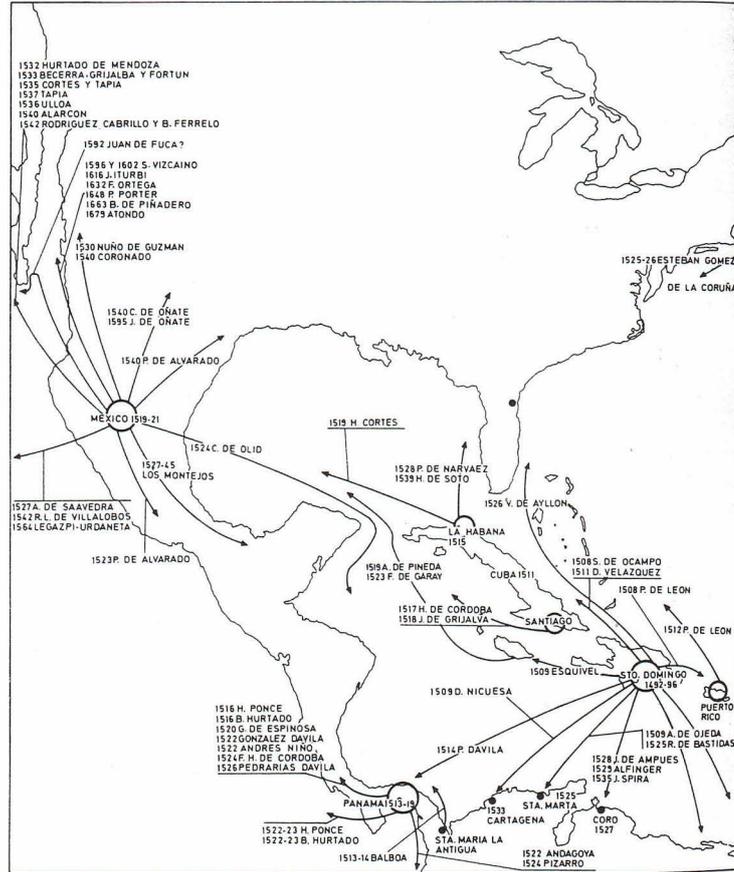
Partage des zones d'influence espagnole et portugaise (1)



Source : Francisco Morales Padrón, *Atlas histórico cultural de América*, Las Palmas de Gran Canaria, 1988.

¹ Thomas GOMEZ et Itamar OLIVARES, *La formation de l'Amérique hispanique*, Op. cit., p. 237.

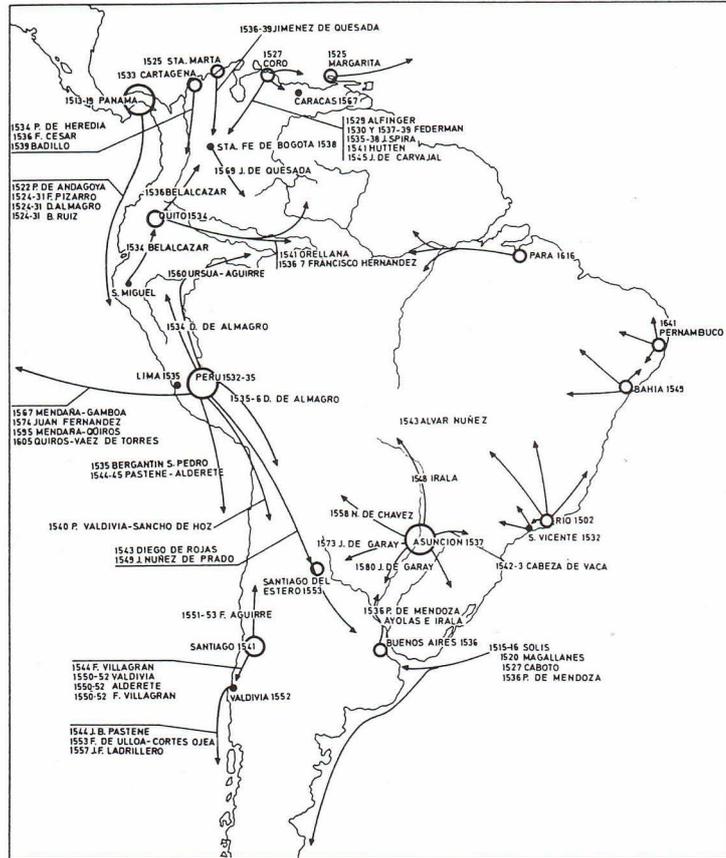
Noyaux de colonisation aux Antilles et en Mésoamérique (1)



Source : Francisco Morales Padrón, *Atlas histórico cultural de América*, Las Palmas de Gran Canaria, 1988.

¹ Thomas GOMEZ et Itamar OLIVARES, *La formation de l'Amérique hispanique*, Op. cit., p. 240.

Noyaux de colonisation en Amérique du Sud (1)



Source : Francisco Morales Padrón, *Atlas histórico cultural de América*, Las Palmas de Gran Canaria, 1988.

¹ Thomas GOMEZ et Itamar OLIVARES, *La formation de l'Amérique hispanique*, Op. cit., p. 243.



¹ Hans STADEN, Nus, féroces et anthropophages, Op. cit., p 16.

Parmi les cartes retraçant son périple et qui diffèrent sensiblement les unes des autres mais s'accordent sur l'essentiel, certaines permettent même de dire qu'il a atteint le Nouveau-Mexique et l'Arizona.

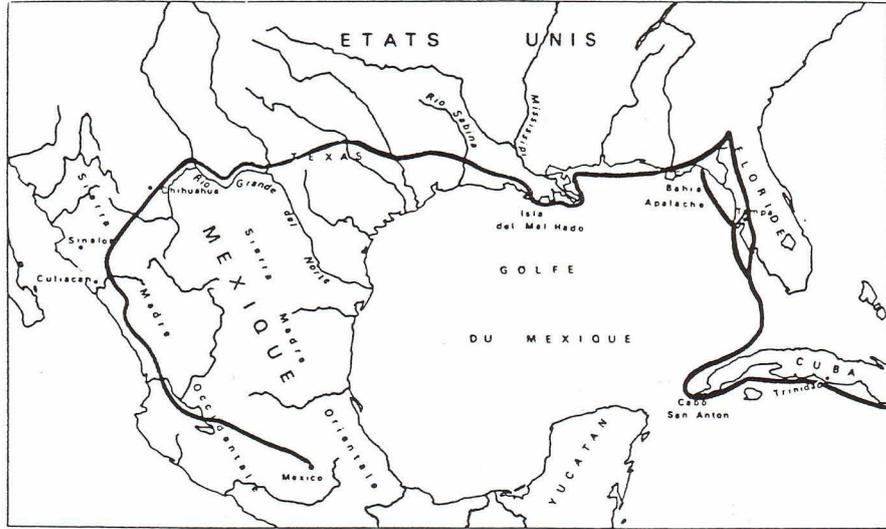
Il y sera tour à tour soldat, esclave d'Indiens : « (...) *qu'il subjugué par ses connaissances pratiques (...)* » Bernard Lavallé¹ *dixit*, colporteur - « *Le premier blanc (sic) qui ait jamais commercé avec les Indiens sur l'actuel territoire des Etats-Unis* » d'après Yves Berger² - thaumaturge mais aussi « *ethnologue* » bien avant l'heure. Il ne retrouve l'Europe qu'en 1537, débarquant très précisément à Lisbonne le 9 août de cette même année. Il regagne peu après l'Espagne et y demeure un peu plus de trois ans avant de repartir pour un ultime voyage en Amérique (1540-1545).

Les périples Nord et Sud-américains d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca sont sujets à discussion, l'accord se faisant seulement sur un itinéraire probable. Pour ce qui est de l'Amérique du Nord, des données géographiques plus complètes comprenant le découpage actuel des États-Unis d'Amérique et comportant les noms des différentes ethnies rencontrées par Alvar Nuñez Cabeza de Vaca pour la période qui va de 1528 à 1534 a pu être établi.

Quant à l'Amérique du Sud, l'itinéraire probable d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca lors de son gouvernement de La Plata, augmenté de données géographiques plus précises, rendu plus net par un tracé couvrant l'ensemble de son parcours, et complété par les noms des différentes ethnies qu'il a pu rencontrées, a également été établi pour la période 1535-1536.

¹ Bernard LAVALLÉ, *L'Amérique espagnole de Colomb à Bolivar*, Paris, Éditions Belin Sup Histoire, 2004, 317 p., p. 27.

² Yves BERGER, *in Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, Relation de voyage*, op. cit., p. 16.



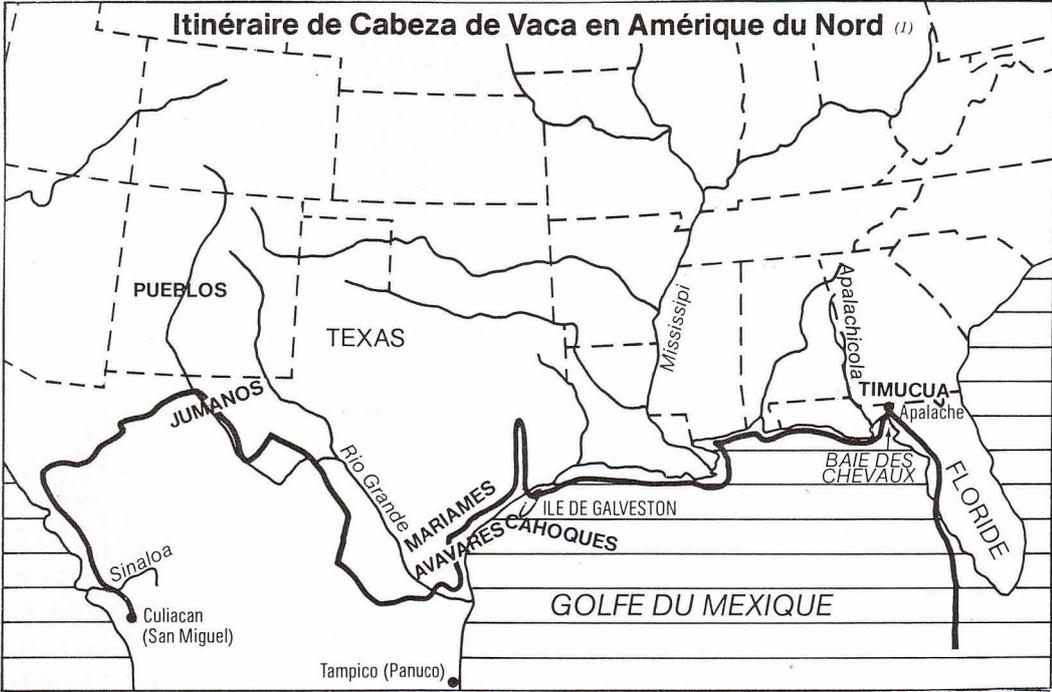
Itinéraire probable de Alvar Nuñez de la Floride à Mexico.(1)



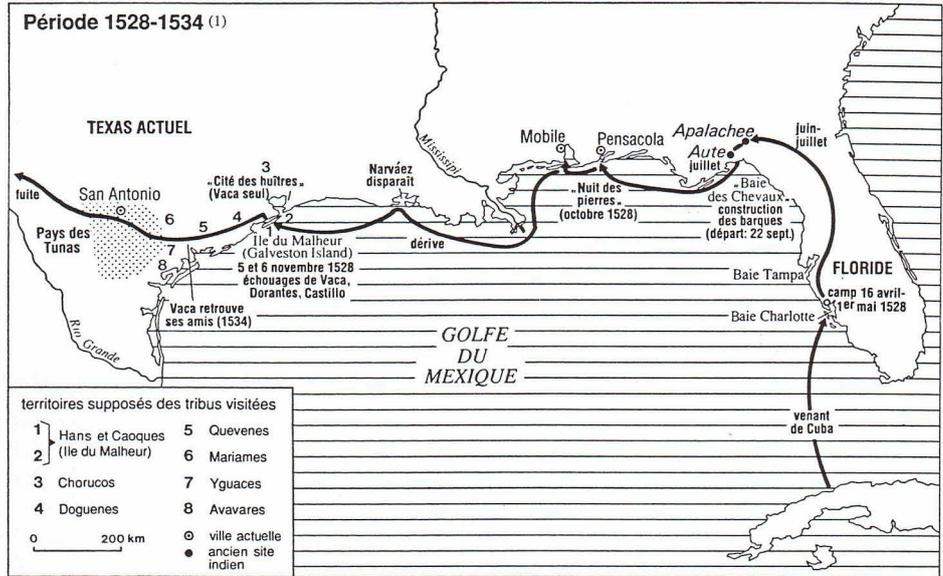
ITINERARIO DE CABEZA DE VACA (2)

¹ Alvar NUNEZ CABEZA DE VACA, Relation et Commentaires du gouverneur Alvar Nunez Cabeza de Vaca sur les deux expéditions qu'il fit aux Indes, éd. de Jean-Marie Saint-Lu, Op. cit., p. 7.

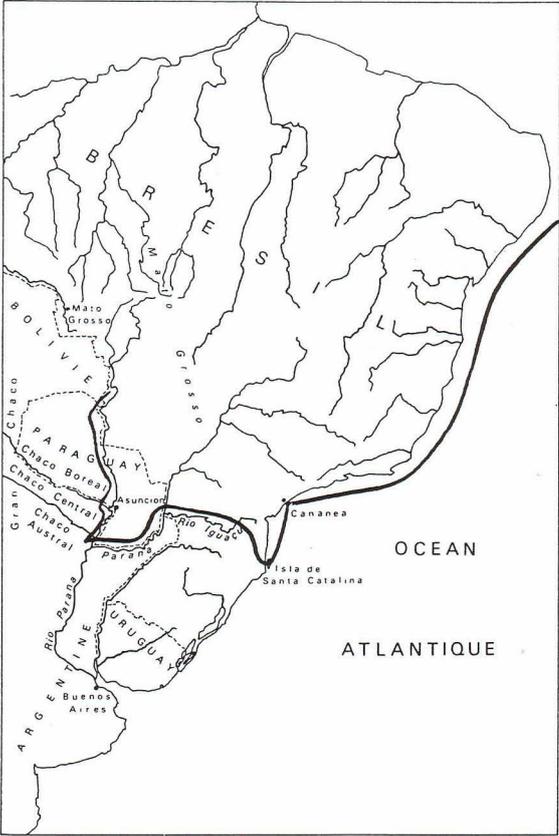
² Alvar NUNEZ CABEZA DE VACA, Naufragios y Comentarios, Edición de Roberto Ferrando, Op., cit., p. 40.



¹ Alvar NUNEZ CABEZA DE VACA, Naufrages et Relation du voyage fait en Floride. Commentaires d'Alvar Nunez Cabeza de Vaca, adelantado et gouverneur du Rio de la Plata, éd. de Patrick Menget, Op. cit., p. 54.

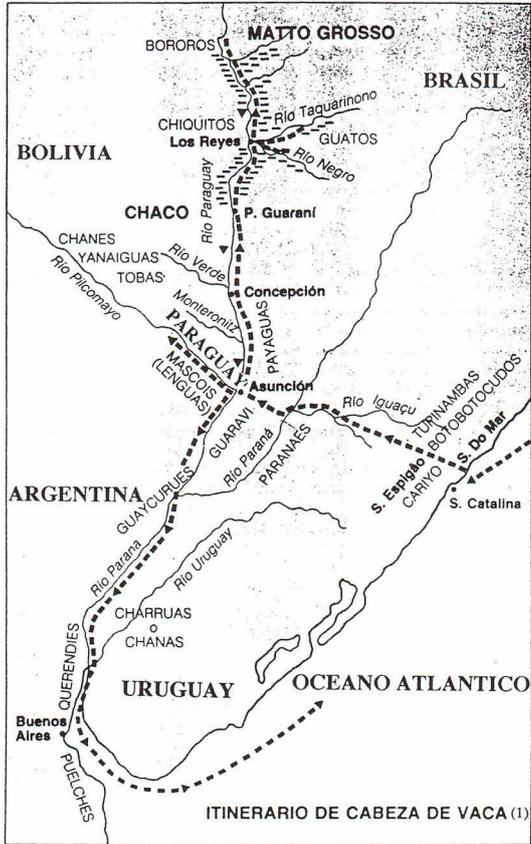


¹ Jean-Louis RIEUPEYROUT, *Le conquistador perdu. La fabuleuse odyssée indienne de Cabeza de Vaca*, Op. cit., p. 12.

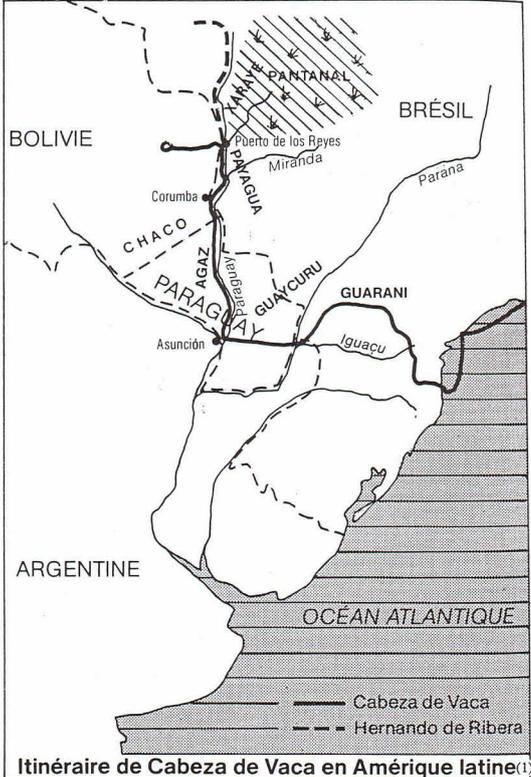


Itinéraire probable de Alvar Nuñez lors de son gouvernement de La Plata. (1)

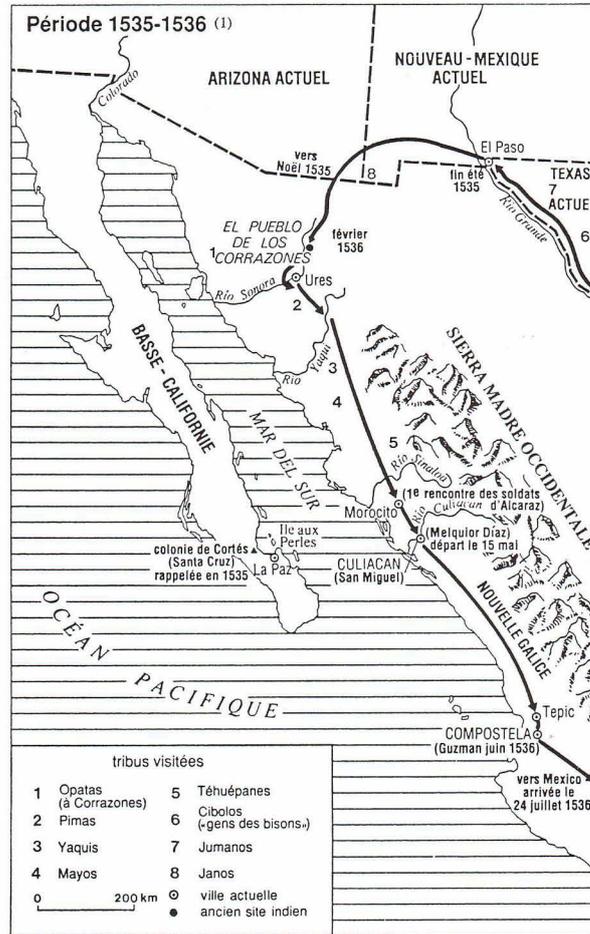
¹ Alvar Nunez CABEZA DE VACA, Relation et Commentaires du gouverneur Alvar Nunez Cabeza de Vaca sur les deux expéditions qu'il fit aux Indes, éd. de Jean-Marie Saint-Lu, Op. cit., p. 8.



¹ Alvar Nunez CABEZA DE VACA, Naufragios y Comentarios, Edición de Roberto Ferrando, Op. cit., p. 144.



¹ Alvar Nunez CABEZA DE VACA, Naufrages et Relation du voyage fait en Floride. Commentaires d'Alvar Nunez Cabeza de Vaca, adelantado et gouverneur du Rio de la Plata, éd. de Patrick Menget, Op. cit., p. 206.



¹ Jean-Louis RIEUPEYROUT, *Le conquistador perdu. La fabuleuse odyssée indienne de Cabeza de Vaca*, Op. cit., p. 13.

3- Sa chute

Le 2 novembre 1540, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca quitte Cadix à la tête d'une expédition financée par ses soins, à hauteur de huit mille ducats, à destination du Rio de la Plata, l'actuel Paraguay, l'Empereur l'ayant élevé au rang de Gouverneur, Adelantado¹ et Capitaine général de cette province : « (...) *c'est-à-dire à la fois gouverneur, capitaine général et magistrat suprême* »² comme le précise Patrick Menget. Ce qui signifie qu'outre ses prérogatives militaires et administratives, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca a le pouvoir de dire le droit, il est la loi. Ceci alors qu'il a décliné l'offre du premier Vice-Roi de la Nouvelle-Espagne, Antonio de Mendoza (v. 1490-1552), qui lui proposait d'entrer à son service afin d'exploiter ses découvertes et refusé de participer à la désastreuse expédition de Francisco de Coronado qui arrivera jusqu'au Kansas mais au prix de massacres, famines, anthropophagie et autres destructions. Il aurait également repoussé l'offre du conquérant Hernando de Soto (1500-1542) qui partait à son tour conquérir la Floride et souhaitait en faire son second.

*Comentarios*³, le deuxième et ultime texte qu'il laisse, rend compte de ce second périple⁴ en Amérique et de son gouvernement au Rio de la Plata qui va s'achever, en 1544, de la plus étonnante façon puisque ses propres subordonnés se mutinent et le renvoient enchaîné en Espagne. Cet *opus*, qui contrairement au premier n'est pas de sa main, puisqu'un notaire du Roi⁵ a été affecté à son service pour sa rédaction, se voit précédé de la réédition de la Relation, et s'intitule : « *La Relacion y Comentarios del gobernador Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, de lo acaescido en las jornadas que hizo a las indias* »⁶. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca l'adresse respectueusement à son souverain, l'Infant Don Carlos, alors âgé de dix ans : « *Al serenísimo, muy alto y muy poderoso señor el Infante Don Carlos, N. S.* »⁷. Il est publié de son vivant, en 1555, à Valladolid, et n'est autre qu'un récit doublé d'un plaidoyer *pro domo* justifiant ses actes et sa conduite au Paraguay. De fait, ce second séjour transatlantique est tout aussi mouvementé que le premier quoique dans un genre très différent.

¹ Titulature qui peut désigner différentes fonctions officielles selon les circonstances. « *Adelantado* : III. 1. (autrefois) : gouverneur d'une marche. 2. (autrefois) a) grand juge (en temps de paix) ; b) général en chef (en temps de guerre) ». Dictionnaire espagnol/français, français/espagnol, *op. cit.*

² Patrick MENGET, *op. cit.*, p. 11, tient manifestement, et à juste titre, à préciser qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca reçoit la charge de « *magistrat suprême* ».

³ *Op. cit.*

⁴ Cf. *supra* les cartes des périple Nord et Sud-Américains d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca.

⁵ Pedro Hernandez, *escribano* et secrétaire de la province du Rio de la Plata, Patrick MENGET, *op. cit.*, p. 8.

⁶ Juan MAURA, *op. cit.*, p. 63.

⁷ Roberto FERRANO, *op. cit.*, p. 146.

Pour ce qui est de ce deuxième voyage, tout commence pourtant sous les meilleurs auspices. Arrivé au Brésil le 25 mars 1541, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca atteint Asuncion le 11 mars 1542 sans avoir livré un seul combat contre les nombreuses tribus guaranis dont il traverse le territoire. Un exploit ! Aussitôt, il prépare et lance plusieurs expéditions, pacificatrices et d'évangélisation – en direction, entre autres groupes rebelles, des belliqueux et féroces Guaycurus du Chaco - punitives - contre les Agaces par exemple - ou encore d'exploration comme celle qu'il mène vers le Haut Pérou, en remontant le fleuve Paraguay, afin de trouver l'*Eldorado*¹. À titre anecdotique, il est aussi, pour la postérité, le découvreur des Chutes d'Iguazu à la frontière de l'Argentine et du Brésil.

Surtout, sa prise de fonction est suivie d'un certain nombre de mesures en faveur des Indiens. Elles manifestent son souci de légalité et de justice. Elles provoqueront sa chute. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca abolit en effet le servage, interdit le vol, proscrit les violences physiques et les mauvais traitements et condamne les viols, crimes et délits perpétrés par les Espagnols. Ce faisant, il ne fait qu'appliquer les Instructions Royales et officielles de la colonisation émanant de la couronne d'Espagne et tendant à prohiber, entre autres, l'esclavage et la déportation des Indiens. Il entend par là-même mettre un terme à la traite des femmes. Il ne réussit qu'à susciter le mécontentement de ses subordonnés qui fomentent un complot contre lui.

La mutinerie éclate le 25 août 1544. Attaqué, critiqué pour sa « *gestion* », il subit alors les accusations partiales et fallacieuses - il serait brutal, cassant et usurperait le titre de prince - de ses hommes qui se rebellent violemment pour finalement le destituer de sa charge. Mis aux fers et traité de la plus ignominieuse façon, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, « (...) *intègre – sans doute trop – autoritaire – sans doute pas assez – et inattaquable sur son attitude envers les Indiens* »², connaît alors onze mois de cellule avant de repartir pour l'Espagne enchaîné. Il arrive à Séville en septembre 1545. Là, il est « (...) *traîné devant les tribunaux par ceux qui n'ont pas supporté sa mansuétude pour les Indiens et qui le traitent de tyran parce qu'il ne leur a pas donné licence de commettre leurs exactions habituelles et lucratives* »³.

¹ El Dorado (« le « Doré »), ce supposé « *pays de l'or* », que les Espagnols situaient entre l'Amazone et l'Orénoque, a suscité nombre d'expéditions dont la plus connue reste la première, celle menée en 1541 sur les rives de l'Amazone par un ancien compagnon de Pizarro, Francisco de Orellana. Pour Annie Detalle, la croyance dans l'existence de ce pays aurait eu une origine très ancienne et aurait ressurgi avec les récits de Marco Polo. En tout état de cause, la découverte de la région de Bogota qui regorgeait d'objets en or massif donnait du crédit à de tels mythes, in José Maria de Heredia, *Les Trophées*, Édition présentée, établie et annotée par Annie DETALLE, *op. cit.*, p. 352, note n°5.

Plus précisément, « *Beaucoup de ces expéditions avaient comme objectif le royaume de l'homme d'or (El Dorado), pays fabuleux dont le roi, à certains jours, s'enduisait le corps de térébentine, puis se roulait dans de la poussière d'or, montait dans un canot et jetait dans un lac, par poignées, de l'or et des émeraudes...* », Joseph PÉREZ, *Histoire de l'Espagne, op. cit.*, p. 209.

² Jean-Marie SAINT-LU, *op. cit.*, p. 24.

³ Jean-Marie SAINT-LU, *op. cit.*, p. 14.

Dès lors, il n'a de cesse de se battre. Ainsi, en décembre 1545, sous le titre de « *Relation générale que moi, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, je fais pour informer le Roi et les gentilshommes de son Conseil Royal des événements de la province de la Plata* »¹, traduit Patrick Menget, il présente les arguments de sa défense. Il n'est pas entendu et un procès, pour lequel le procureur du Conseil des Indes retient jusqu'à trente-quatre chefs d'accusation contre lui², minutieusement recensées par Morris Bishop, bien légers pour la plupart³, constate Patrick Menget, sa moralité même n'ayant pu être mise en cause, est instruit contre lui. À l'issue de la procédure, il est condamné à une peine des plus sévères comportant notamment huit ans de prison et une période d'exil à Oran.

Plus précisément, le premier arrêt du Conseil des Indes, rendu le 18 mars 1551⁴ à Valladolid, dans la traduction qu'en donne Patrick Menget, décide qu'il est : « *condamné à la perte perpétuelle dudit office de gouverneur et adelantado des provinces du susdit Rio de la Plata, et de tous les droits et propriétés que ledit Cabeza de Vaca alléguait tenir de ce gouvernement ; de même (il est suspendu) perpétuellement de l'office de gouverneur, adelantado ou toute autre charge judiciaire dans toutes les Indes de sa Majesté (...). En outre, il est à jamais banni des Indes sous peine de mort, et condamné à servir pour cinq ans, et à ses frais, le roi à Oran en Barbarie* »⁵.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca conteste avec la plus vive énergie ce jugement et fait appel. Ce dernier est rejeté en août 1551. Il voit toutefois son bannissement limité au seul Rio de la Plata et son obligation de servir à Oran est annulée. Incarcéré⁶, et alors qu'il a déjà accompli une grande partie de ses huit années de détention, il fait rouvrir son procès en novembre 1551. Ce nouvel épisode judiciaire ne connaît cependant pas de développements notables et ne lui

¹ Seule source disponible sur ce point, Patrick MENGET, *op. cit.*, p. 14.

² Morris BISHOP, dans son ouvrage *The Odyssey of Cabeza de Vaca*, New York, 1933, comme l'indique Patrick MENGET, *op. cit.*, p. 13, « cite un grand nombre des arrêts, décisions, pétitions du Conseil consultés à l'Archivo General de las Indias (Séville) ».

³ Patrick Menget, *op. cit.*, p. 14, « Le plus grave semble être d'avoir usurpé la qualité princière, Cabeza de Vaca aurait déclaré être « prince et maître de cette terre ».

⁴ « (...) le suspendemos perpetuamente del oficio de gobernador, adelantado u otro cualquier oficio de justicia en todas las Indias y tierra firma de su Majestad ... le condenamos a destierro perpetuo de todas las dichas indias y no lo quebrante bajo pena de muerte y asi mismo le ondanemos que por tiempo y espacio de cinco anos cumplidos siguientes sirva a su Majestad en Oran con sus armas y caballos a su costa y este en el dicho servicio por el dicho tiempo so pena de que sea doblado el dicho tiempos otros cinco anos mas ... Valladolid a viente dias del mes de marzo del ano de 1551 anos. » A.G.I., Justicia, Legados 1131, in Juan Francisco Maura, *Naufragios*, *op. cit.*, p. 20.

⁵ Il s'agit-là de la seule source actuellement disponible sur la question, Patrick MENGET, *op. cit.*, pp. 14-15.

⁶ Après avoir été « (...) en avril 1546 (...) assigné à résidence dans une auberge de Madrid (...) », et « (...) en 1547, (...) probablement libre, puisque l'historien Oviedo le rencontre « pobre y fatigado », Patrick MENGET, *op. cit.*, p. 14.

épargne pas l'accomplissement de sa peine dans sa totalité. Enfin, une dernière protestation, ultime manifestation de sa part devant la justice, en date de 1555, demeure sans suite.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca n'a donc gagné aucun de ses différents procès. Surtout, il n'a pas été grâcié¹, pas plus qu'il ne s'est vu octroyer de pension par l'Empereur : « (...) tout au plus (s'est-il vu attribuer) une « libéralité » par acte royal, en septembre 1556, dernière trace documentaire d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, de 12 000 maravédis « pour soigner sa maladie » et qui s'apparente davantage à « (...) un acte de charité au conquérant vieilli », rétablit Patrick Menget². De même, il n'a reçu aucune charge et n'a jamais été nommé juge à la cour suprême de Séville comme cela a pu être écrit³. Aussi : « contrairement (...) à une légende tenace Cabeza de Vaca n'est pas réhabilité, on ne lui rend ni son commandement ni son honneur ni sa fortune »⁴.

Le contenu de son coffre personnel, saisi comme tous ses biens, est sur ce point particulièrement éloquent. Son inventaire, implacable, sec et précis, repris *in extenso* par Morris Bishop, figure dans son dossier judiciaire. Il fait état de : « - Un demi-cierge blanc ; -une aiguille (brisée) de réparateur de voile ; - une seringue de métal ; des vêtements splendides d'apparat ; la *Relacion de Florida* (manuscrite) ; un carnet de la généalogie des Vera »⁵. Bien hétéroclite, étrange et maigre « trésor » dans lequel, pour Patrick Menget, quelque peu lyrique dans son commentaire, « (...) voisinent la somme de son honneur et de son lignage, la gloire énigmatique de sa survie et peut-être les précieuses épaves de son errance, gages d'une fidélité à soi-même dont le sens nous échappe »⁶.

À défaut d'une réhabilitation officielle, il est déjà entré dans l'Histoire. Piètre consolation pour cet homme recru d'épreuves, peut-être brisé par elles, mais demeurant digne comme les dernières lignes de *Comentarios*⁷ en témoignent : « (...) y por algunas causas (...) le quitaron la gobernacion (...); (...) y asi se la quitaron, con todo lo demas, sin haberle dado recompensa de lo mucho que gasto en el servicio que hizo en la ir a socorrer y descubrir.»⁸.

¹ Contrairement à ce que prétendent Jean-Marie Auzias et Bernard Lesfargues dont la position est contestée par Patrick Menget, Cf. Jean-Marie AUZIAS et Bernard LESFARGUES, *Relation de voyage*, *op. cit.* p. 26, « Huit ans plus tard, grâcié, Cabeza de Vaca rentre en Espagne (...) ».

² Patrick MENGET, *op. cit.*, p. 15.

³ Cf. Jean-Marie SAINT-LU, *op. cit.*, p. 16, et Jean-Marie AUZIAS et Bernard LESFARGUES, *op. cit.*, p. 26, « (...) Cabeza de Vaca (...) fut nommé juge à la Cour suprême de Séville » et enfin Juan MAURA, *op. cit.*, p. 20, « (...) paso a ser nombrado juez de la Casa de Contractacion de Sevilla (...) ».

⁴ *Ibid.*, p. 15.

⁵ Patrick MENGET, *op. cit.*, p. 42.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Op. cit.*

⁸ Roberto FERRANDO, *op. cit.*, p. 304.

Le nom d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca ne s'éteint cependant pas avec sa mort, intervenue entre 1556 et 1564 à Séville, car, si lui-même n'a probablement pas eu d'enfant, l'un de ses descendants indirect arborait encore récemment ce patronyme si singulier, Alfonso Cabeza de Vaca, Marquis de Portago. Pilote automobile entré dans la légende, par atavisme familial sans doute, après une mort tragique lors d'une course particulièrement disputée, Alfonso Cabeza de Vaca « (...) dit « Fon » a laissé la nonchalante image d'un dandy déguenillé dans le monde de la course automobile qu'il traversa en trombe entre 1954 et 1957 »¹. La trace qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca laisse à la postérité est, par conséquent, tout entière contenue dans les *Naufragios*².

b/ Les *Naufragios*

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est donc l'auteur de deux ouvrages d'aspect autobiographique, les *Naufragios*³ et les *Comentarios*⁴. Les *Naufragios*⁵ constituent son œuvre maîtresse. Ils relatent son premier et pour le moins original séjour en terre indienne. Ce texte, résultat d'un échec militaire retentissant, est destiné au Roi⁶, et s'ouvre ainsi : « *Sacra, Cesarea y Catolica, Majestad* »⁷. Il rassemble de multiples et précieuses informations concernant son expédition qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca a déjà eu l'occasion de communiquer auparavant mais ni sous sa plume et ni sous son seul nom.

De fait, à son retour en Espagne Alvar Nuñez Cabeza de Vaca s'est rendu à la cour afin de présenter *viva voce* le compte-rendu circonstancié de son voyage. Ce compte-rendu reprend, pour l'essentiel, des déclarations liminaires produites à Mexico en 1539 et envoyées à l'Audencia de Saint-Domingue. Cette « *Relacion de conjunto* », ou « *Rapport de mission* », comprend également les témoignages des hidalgos Andres Dorantes de Carranza et Alonso del Castillo Maldonado, le quatrième survivant, Estebanico, « *negro alarabe* » et esclave, n'ayant pas eu droit à la parole.

De cet exercice, auquel devait se soumettre tous les conquérants exerçant quelque responsabilité, le chroniqueur Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdes devait tirer, en 1539, un

¹ Alfonso Cabeza de Vaca, Marquis de Portago, 1- Un clochard magnifique (60') ; 2- La fin des Seigneurs (52'), Documentaire, Réalisation Philippe Alfonsi, France, 1998. (Copie VHS disponible auprès de la maison de production Taxi Productions, taxi-prod@taxi-production.com).

² *Op. cit.*

³ *Op. cit.*

⁴ *Op. cit.*

⁵ *Op. cit.*

⁶ En l'occurrence ce qu'est pour l'Espagne l'Empereur Charles Quint.

⁷ *Op. cit.*, p. 75.

récit¹ qui *a posteriori* montre que le texte des *Naufragios*², est déjà tout entier, à quelques détails près, compris dans cette version des faits. Simplement, dans les *Naufragios*³, les figures de Dorantes et Maldonado passent au second plan tandis qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca place son personnage au cœur même de la narration. L'ouvrage est publié à Zamora en octobre 1542 sous le titre suivant : « *La relacion que dio Alvar Nuñez Cabeza de Vaca de lo acaescido en las Indias en la armada donde yva por governador Paphilo de Narbaez, desde el ano de veynte y siete hasta el ano de treynta y seys que bolvio a Sevilla con tres de su compania* »⁴.

1- Un titre évocateur

Le titre des *Naufragios*⁵, sous lequel il est le plus fréquemment réédité mais aussi le plus connu, s'est substitué à celui de *Relacion* dans l'édition espagnole de 1749⁶. Ce changement résulte d'un choix éditorial évident. L'accroche dramatique que sous-entend « *naufragios* » est plus saillante que le très administratif et bien commun « *relacion* ». Il tend surtout à jouer sur le double sens que possède le mot de « *naufragio* »⁷, car si Alvar Nuñez Cabeza de Vaca a échoué dans son entreprise de conquête, il ne s'est pas échoué au sens propre du terme⁸. Le terme *naufragios* est stylistiquement intéressant parce qu'il offre l'image du désastre le plus absolu. Toutefois, même s'il y a un fond de réalité dans l'expression, il faut avant tout le considérer comme une métaphore. Aucun des bâtiments de l'expédition de Panfilo de Narvaez n'a effectivement fait naufrage en mer. C'est la raison pour laquelle d'aucuns, dont Rolena Adorno et Patrick Charles Pautz, qui consacrent un ouvrage entier au conquérant, *Alvar Nuñez Cabeza de Vaca*⁹, choisissent par exemple de donner à « *naufragios* » le sens de « *calamité* »¹.

¹ Gonzalo FERNANDEZ de OVIEDO, *Historia general y natural de las Indias*, tome IV, Livre XXXV, Chap. I à VII, édité par Juan Perez de Padela Bucso, B.A.E., CXX, Madrid, 1959.

² *Op. cit.*

³ *Op. cit.*

⁴ Patrick MENGET, *op. cit.*, p. 8, reproduit le titre original qui comporte une petite erreur de date. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca retrouve effectivement l'Europe en 1537 et non en 1536. Ce qui n'a pas échappé à Jean-Marie Saint-Lu : « *La relation qu'a donnée Alvar Nuñez Cabeza de Vaca de ce qui s'est passé aux Indes au cours de l'expédition du gouverneur Panfilo de Narvaez depuis l'année vingt-sept jusqu'à l'année trente-sept où il revint à Séville avec trois compagnons* ».

⁵ *Op. cit.*

⁶ Jean-Marie SAINT-LU, *op. cit.*, p. 27-28, consacre un long paragraphe de son introduction à l'historique des différentes éditions des deux textes d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca.

⁷ « *Naufragio* : naufrage (prop. et fig.) », *Dictionnaire espagnol/français, français/espagnol*, Denis, Maraval, Pompidou. « *Naufragare* : 1. faire naufrage, 2. (fig) sombrer (faillire) échouer », *Dictionnaire Garzanti, francese-italiano, italiano-francese*. « *Nauffrage* : lat. *naufragium de navis* « bateau » et *frangere* « briser ». 1. Perte totale ou partielle d'un navire par un accident de navigation. 2. Fig. Destruction totale, ruine, effondrement ». *Le Dictionnaire de la Langue Française*. Ce double sens, littéral et figuré, est donc commun aux principales langues latines.

⁸ Plus précisément, deux vaisseaux ont été drossés sur le rivage du port de la Trinité par la tempête alors qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca se trouvait à terre.

⁹ Rolena ADORNO et Patrick Charles PAUTZ, *Alvar Nuñez Cabeza de Vaca*, The University of Montana Press, Lincoln, 1999.

2- Une expédition militaire

Ce premier voyage transatlantique d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est, sans conteste, le plus remarquable non seulement au regard de sa propre expérience mais également par rapport à tous les autres conquérants partis d'Europe pour atteindre l'Amérique. Le 17 juin 1527, une expédition quitte l'Espagne en vue d'atteindre le Nouveau Monde. À sa tête, un conquérant aguerri, Panfilo de Narvaez². Élevé au rang de Général en chef et de Gouverneur³ par Charles Quint, il est chargé de conquérir et de gouverner la terre qu'il part explorer, la Floride. La flotte, composée de cinq vaisseaux, comprend près de six cents hommes. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, Trésorier et Alguacil mayor⁴, compte au nombre des officiers qui les commandent. Après une escale à Saint-Domingue, afin de procéder au ravitaillement et se procurer des chevaux, les conquérants se dirigent vers Cuba. Une tempête des plus violentes s'y déchaîne et détruit deux embarcations, soixante personnes et vingt chevaux. Le gouverneur, sollicité en ce sens par les équipages, consent alors à un hivernage sur la côte sud de l'île⁵. Au terme de cette attente, les troupes embarquent. Plusieurs jours durant des difficultés de navigation et de mauvaises conditions climatiques compromettent dangereusement l'arrivée en Floride. Celle-ci intervient toutefois le 12 avril 1528⁶.

L'ancre jetée, les premiers contacts avec les Indiens ont lieu. Ils sont sans heurts mais restent sans suite. Faute d'interprète, une importante barrière linguistique empêche toute compréhension mutuelle et, *a fortiori*, toute communication verbale⁷. Les Espagnols parviennent cependant à s'informer sur la provenance d'objets en or en leur possession. Par signes, les Indiens leur font comprendre qu'une province très reculée, nommée Apalache, regorge de ce métal. Il s'agit dès lors de commencer la pénétration et l'exploration de l'intérieur des terres. Pour ce faire, Panfilo de Narvaez décide de laisser les bateaux à un groupe de marins et de partir sans plus attendre avec les trois cents hommes qui composent l'armée. La majorité des officiers l'approuvent. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, en revanche, s'oppose à un tel projet.

¹ « Comme le fait remarquer Rolena Adorno, *Naufragios* est à prendre dans le sens de « calamité » drame maritime autant que terrestre car il n'y a pas eu à proprement parler de naufrage, l'expédition, abandonnée à terre, s'est égarée mais les bateaux n'ont pas coulé. (Alvar Nuñez Cabeza de Vaca : his account, his life and the expedition of Panfilo de Narvaez, Rolena ADORNO et Patrick PAUTZ, Lincoln (neb.) University of Nebraska press, cop. 1999, 3 vols) in Louise BÉNAT-TACHOT "L'errance de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca : Odyssée christique ou canular exotique? ", Travaux de Marne-La-Vallée n° 5, Presses Universitaires de Marne-La-Vallée, 2002, 21 p.

² Voir *supra*, p. 40.

³ Adelantado.

⁴ Officier de justice, chargé de la discipline dans la troupe.

⁵ Alvar Nuñez CABEZA DE VACA, *Naufragios*, *op. cit.*, Capitulo primero, «En que cuenta cuando partio la armada, y los oficiales y gente que en ella iba », pp. 77-81.

⁶ *Ibid.*, Cap. II, « Como el gobernador vino al puerto de Xagua y trajo consigo a un piloto », pp.82-83.

⁷ *Ibid.*, Cap. III, « Como llegamos a la Florida », pp. 84-85.

Il préférerait, avant toute chose, trouver un port sûr et habité. Comme il se permet d'insister, le gouverneur, qui ne revient pas sur sa décision, lui propose de rester avec les vaisseaux. Il refuse. Et plutôt que de voir son honneur remis en cause, sa prudence pouvant passer pour de la couardise, choisit résolument de se joindre à la troupe¹.

Dès lors, tandis que les navires suivront la côte par mer, les soldats feront de même par voie terrestre. Simplement, les premiers arrivés à l'emplacement idéal pour les vaisseaux, attendront les autres. Au bout de quinze jours de marche, la traversée d'une rivière s'impose. Sur l'autre rive, des Indiens viennent à la rencontre des conquistadors, les emmènent chez eux et leur donne du maïs. Quelque peu affaiblis par la faim et fatigués de marcher, les conquérants s'octroient trois jours de repos. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca n'en continue pas moins de penser qu'il faut trouver un port pour la flotte. Panfilo de Narvaez finit par céder : quarante hommes accompagneront l'officier de justice dans sa quête. Elle se révélera vaine et, désormais, Apalache devient le seul but à atteindre pour tous².

Deux mois, au cours desquels la faim et la fatigue épuisent la troupe, sont nécessaires aux Espagnols pour rallier cette contrée lointaine. L'endroit, contrairement à ce qui leur avait été dit, est bien misérable et de nombreux affrontements avec les autochtones s'y déroulent³. Vingt cinq jours passent et les conquérants reprennent la route. Ils se dirigent, sur les indications des Indiens, vers le lieu-dit Aute. Sur le chemin qui les mène à ce village, où ils espèrent trouver des vivres, ils rencontrent à plusieurs reprises des Indiens hostiles qui les harcèlent de leurs flèches et blessent, notamment, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca. À Aute, la désolation règne. Les maisons sont abandonnées et brûlées. Les soldats y découvrent néanmoins du maïs, des Calebasses et des haricots. Toutes choses qui leur permettent de reprendre des forces.

Le gouverneur charge alors Alvar Nuñez Cabeza de Vaca d'aller à la recherche de la mer. Celui-ci s'exécute et part avec cinquante-neuf hommes. Le soir même, il atteint une baie et le sur-lendemain sa mission de reconnaissance s'achève sur la constatation suivante : l'extrémité de la côte est trop éloignée. Il ne reste plus qu'à retourner vers Panfilo de Narvaez qu'il retrouve malade comme la plupart de ses compagnons d'armes⁴. La troupe réussit malgré tout à quitter Aute. Mais très vite, ne sachant plus que faire ni de quel côté aller, le désespoir gagne l'ensemble du groupe. Affaiblis par la maladie, ne pouvant plus marcher, tous voient en la mort la seule issue possible. À ce stade du périple, le gouverneur décide de consulter tout le monde

¹ *Ibid.*, Cap. IV, « *Como entramos por la tierra* », pp. 86-90.

² *Ibid.*, Cap. V, « *Como dejo los navios el gobernador* », pp. 91-95.

³ *Ibid.*, Cap. VI, « *Como llegamos a Apalache* », p. 96.

⁴ *Ibid.*, Cap. VII, « *De la manera que es la tierra* », pp. 97-102.

afin de savoir comment quitter le pays. De la discussion qui suit, une solution s'impose : construire des embarcations et partir.

Bien que cela paraisse à tous irréalisable, ils n'ont aucune idée des règles de fabrication et aucun outil, chacun se met à l'ouvrage avec des moyens de fortune. Et le 22 septembre 1528, ils quittent le rivage à bord de cinq canots. Ils laissent derrière eux quarante hommes morts de maladie, de faim ou tués par les Indiens¹. Sept jours s'écoulent. La navigation, dont personne ne connaît les rudiments, s'avère difficile. Une île, peu éloignée de la terre, finit cependant par poindre à l'horizon. Ils y trouvent de la nourriture qu'ils embarquent et continuent d'avancer. Mais les vivres diminuent et l'eau manque. Au terme de trente jours d'errance, ils aperçoivent un canot. Pour attirer l'attention de ses occupants, ils poussent des cris. Ceux-ci restent sans réponse et leur voyage vers l'inconnu se poursuit.

Un matin, ils atteignent une petite île. Ils débarquent et cherchent de l'eau pour soulager leur soif. En vain. Une tempête les retient six jours durant à cet endroit où ils finissent par absorber de l'eau salée tant leur soif est intenable. Cinq hommes meurent d'avoir bu trop goulûment. Bravant les intempéries, ils embarquent à nouveau et doublent un cap au-delà duquel ils débouchent sur un abri. Là, des Indiens, sans arcs ni flèches, viennent jusqu'à eux, leur parlent et s'en vont sans les attendre. Les Espagnols, toujours embarqués, suivent leurs canots. À terre, où ils les rejoignent, ils sont leurs hôtes. Le chef offre au gouverneur tout ce qu'il a et le gouverneur lui fait à son tour des présents. Or, une demi-heure après le coucher du soleil, les Indiens attaquent les Espagnols. Des combats répétés ont lieu dans le courant de la nuit pour finalement cesser à l'avantage des conquistadors qui ont raison de leurs adversaires.

Le lendemain, une tempête éclate. Le calme revenu, ils se dépêchent d'embarquer et trois jours de navigation, où la soif se manifeste une nouvelle fois, les conduisent à une lagune. Ils y rencontrent des Indiens qui acceptent de leur donner de l'eau si quelqu'un vient la prendre. Un soldat se propose de les suivre. Ses compagnons essaient, sans y parvenir, de l'en dissuader. Il part avec un autre homme de la troupe tandis que les Indiens laissent deux des leurs en otages. Le soir, les Indiens reviennent mais sans eau et sans les deux soldats. Les otages tentent alors, sans y réussir, de prendre la fuite et au matin, un grand nombre de canots viennent les réclamer. Les Espagnols demeurent intransigeants : ils veulent d'abord récupérer leurs compatriotes. Quand la situation dégénère, les conquistadors, affectés de n'avoir pu obtenir satisfaction quant à leurs deux compagnons, décident de gagner le large².

¹ *Ibid.*, Cap. VIII, « *Como partimos de Aute* », pp. 103-106.

² *Ibid.*, Cap. IX, « *Como partimos de bahia de Caballos* », pp. 107-111.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, le premier, atteint une île. Il s'y arrête et attend les autres barques. Elles ne viendront pas. Panfilo de Narvaez ne veut pas rejoindre son Officier de justice. Il entre plutôt dans une baie, peu éloignée, remplie d'îlots. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca l'y retrouve. Les Espagnols tentent alors de remonter un fleuve mais le courant les pousse vers la mer. Deux jours durant, ils essaient de se rapprocher du rivage. Lorsque leurs efforts sont enfin récompensés, il fait nuit et une importante fumée à terre leur fait craindre le pire. Ils se résolvent donc à attendre le lever du jour. Au matin, toutes les embarcations ont été séparées. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca continue d'avancer pour finalement apercevoir deux autres barques dont celle du gouverneur. Celui-ci désire aborder et engage pour ce faire tout le monde à ramer. Au coucher du soleil, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses hommes ne parviennent plus à suivre la cadence. Panfilo de Narvaez, à qui l'officier demande de l'aide, ne fait rien pour les secourir. Au contraire, il les abandonne à leur triste sort.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca choisit alors de revenir en arrière où l'attendent une autre barque et d'autres soldats. Ils naviguent de conserve et le 6 novembre, finissent par toucher terre¹. Sur le rivage, des Indiens, pacifiques², leur apportent à maintes reprises des vivres. Ils leur permettent ainsi de constituer des provisions et d'envisager un nouveau départ. Mais, à peine sur l'eau, une vague les fait chavirer et ils se retrouvent au même point. Leurs vêtements qu'ils avaient quittés pour déterrer une de leurs barques enfoncée dans le sable, ne tardent pas à leur faire cruellement défaut. Nus, transis de froid, ils n'ont d'autre possibilité que de demander asile aux Indiens, visiblement apitoyés par tant de malheurs³. Auprès d'eux, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca apprend qu'il y a des Chrétiens non loin delà : ce sont des hommes de l'expédition de Panfilo de Narvaez. Les Espagnols veulent alors les rejoindre. Trop faibles, un hivernage leur semble cependant préférable.

Quatre hommes partent néanmoins afin de savoir où ils se trouvent⁴. L'hiver est redoutable et cinq « chrétiens », logés près du rivage, se mangent les uns après les autres tant la faim est grande. Ils laissent derrière eux un seul survivant. Les Indiens sont scandalisés. En peu de temps, sur les quatre-vingts conquérants, il n'en reste plus que quinze. Une maladie emporte en outre la moitié de la population indigène qui croit que les Espagnols sont responsables des maux qui l'accablent et décide de les tuer. Un Indien empêche un tel projet d'être mis à exécution : s'ils avaient le pouvoir de donner la mort, dit-il aux siens, pourquoi les leurs mourraient-ils aussi ?⁵ Peu après, une chose étrange se produit. Les Indiens persuadent les

¹ *Ibid.*, Cap. X, « *De la refriega que nos dieron los indios* », pp. 112-116.

² *Ibid.*, Cap. XI, « *De lo que acaecio a Lope de Oviedo con unos indios* », pp. 117-118.

³ *Ibid.*, Cap. XII, « *Como los indios nos trajeron de comer* », pp. 119-122.

⁴ *Ibid.*, Cap. XIII, « *Como supimos de otros cristianos* », pp. 123-124.

⁵ *Ibid.*, Cap. XIV, « *Como se partieron los cuatro cristianos* », pp. 125-128.

Espagnols qu'ils sont médecins et leur présentent des malades. Les soldats, stupéfaits, acceptent de leur donner satisfaction en échange de nourriture. Ils leur font le signe de la croix, leur soufflent dessus et récitent deux prières, le *Pater Noster* et l'*Ave Maria*. Les « patients » se disent aussitôt guéris¹. Les conquérants décident alors de partir.

3- L'exploration du continent

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, souffrant, ne peut les suivre. Au bout d'une année et parce qu'il subit de mauvais traitements de la part des Indiens, qui lui infligent en outre un travail accablant, il prend la fuite et devient colporteur. Cette fonction lui convient parfaitement. Il va où il veut, n'a pas d'occupation obligée et n'est l'esclave de personne. Six ans s'écoulent à vivre ainsi, toujours tout nu². Il finit néanmoins par retrouver trois Espagnols, Alonso del Castillo, le capitaine Andres Dorantes et Estebanico³. Ces survivants comme lui de l'expédition de Panfilo de Narvaez lui racontent notamment la fin de ce dernier. Une nuit, n'ayant pas voulu descendre à terre mais demeurer dans sa barque, le gouverneur fut surpris par une tempête qui devait emporter son embarcation en pleine mer. Personne ne devait plus jamais le revoir⁴.

Les trois hommes évoquent également les conditions dans lesquelles ils ont survécu⁵. Et, après quelques mois d'attente, le 15 septembre 1534, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca commence à leurs côtés une longue marche qui les conduira à Mexico⁶. Leur renommée de guérisseurs⁷ les précède partout et des Indiens viennent de toutes parts se faire soigner⁸. Un jour, on demande à Alvar Nuñez Cabeza de Vaca de venir au chevet d'un malade. Il est trop tard. L'homme a déjà trépassé. Or, un véritable miracle se produit, le mort ressuscite⁹. Plus avant, sur la route, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca opère un Indien atteint d'une flèche. Son intervention est à nouveau couronnée de succès. Et l'admiration des Indiens pour les conquistadors va grandissant. Ceux qui les accompagnent chaque fois jusqu'à la peuplade suivante ont d'ailleurs beaucoup de mal à les quitter et voudraient les garder avec eux¹⁰.

¹ *Ibid.*, Cap. XV, « *De lo que nos acaescio en la isla de Mal Hado* », pp. 129-131.

² *Ibid.*, Cap. XVI, « *Como se partieron los cristianos de la isla del Mal Hado* », pp. 132-136.

³ Les deux premiers sont des Hidalgos, comme Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, tandis que le troisième est un Maure du Maroc, esclave de sa condition.

⁴ *Ibid.*, Cap. XVII, « *Como vinieron los indios y trajeron a Andres Dorantes y a Castillo y a Estebanico* », pp. 137-141.

⁵ *Ibid.*, Cap. XVIII, « *De la relacion que dio Esquivel* », pp. 142-147.

⁶ *Ibid.*, Cap. XIX, « *De como nos apartaron los indios* », pp. 148-150.

⁷ *Ibid.*, Cap. XX, « *De como nos huimos* », pp. 151-152.

⁸ *Ibid.*, Cap. XXI, « *De como curamos aqui unos dolientes* », pp. 153-155.

⁹ *Ibid.*, Cap. XXII, « *Como otro dia nos trajeron otros enfermos* », pp. 156-163.

¹⁰ *Ibid.*, Cap. XXIII, « *Como nos partimos despues de haber comido los perros* », pp. 164-165.

Durant le périple, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses compagnons observent les mœurs des Indiens qu'ils côtoient¹, leur façon de combattre², leurs différences, leurs langues³, leur bon accueil⁴, ceux de l'intérieur étant plus accueillants que les habitants du rivage⁵, ou encore leurs coutumes quant au mensonge et au vol⁶. Arrivés à certain point, les Indiens refusent de les conduire là où ils veulent aller. Les Espagnols font mine de se fâcher. La nuit, huit Indiens meurent. La terreur se répand alors parmi les Indiens qui sont persuadés qu'ils tuent par leur seule volonté. Les Espagnols, convaincus qu'il faut continuellement marcher vers le couchant, repartent peu après l'incident⁷. Les différentes nations traversées croient qu'ils viennent du ciel et du côté où se lève le soleil⁸ et leur font des présents, par exemple des émeraudes mais aussi jusqu'à plus de 600 cœurs de cerfs ouverts⁹, selon Alvar Nuñez Cabeza de Vaca.

Au mois de mars 1536, ils rencontrent finalement quatre « chrétiens » à cheval fort étonnés du spectacle qu'ils offrent¹⁰. Conduits à leur chef, le capitaine Diego de Alcaraz, ils apprennent que les Espagnols veulent faire des Indiens qui les suivent des esclaves. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca s'y oppose et invite les Indiens à retourner chez eux. Mais tandis qu'il est emmené avec ses trois compagnons d'infortune dans des montagnes, où ils manquent mourir de soif égarés, les Espagnols pourchassent les Indiens pour essayer de les rattraper. De tels agissements révoltent Alvar Nuñez Cabeza de Vaca¹¹. Il s'en ouvre à l'Alcalde mayor et capitaine de la province, Melchior Diaz, qui vient de réserver, en son nom et en celui du gouverneur, Nuno de Guzman, son meilleur accueil aux quatre hommes¹². Peu après, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses compagnons demandent aux Indiens qui leur apportent des présents de bâtir des églises et d'y mettre des croix. Ils procèdent également à des baptêmes¹³. Enfin, le 24 juillet 1536, ils arrivent à Mexico où ils rencontrent l'illustre Hernan Cortès. Et, le 9 août de l'année suivante, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca débarque à Lisbonne après avoir parcouru plus de deux mille cinq cents kilomètres à pied et avoir passé près de dix années de sa vie aux Indes¹⁴.

¹ *Ibid.*, Cap. XXIV, « *De las costumbres de los indios de aquella tierra* », pp. 166-168.

² *Ibid.*, Cap. XXV, « *Como los indios son prestos a un arma* », pp. 169-170.

³ *Ibid.*, Cap. XXVI, « *De las naciones y lenguas* », pp. 171-173.

⁴ *Ibid.*, Cap. XXVII, « *De como nos mudamos y fuimos bien recibidos* », pp. 174-176.

⁵ *Ibid.*, Cap. XXVIII, « *De otra nueva costumbre* », pp. 177-180.

⁶ *Ibid.*, Cap. XXIX, « *De como se robaban los unos a los otros* », pp. 181-185.

⁷ *Ibid.*, Cap. XXX, « *De como se mudo la costumbre de recibirnos* », pp. 186-192.

⁸ *Ibid.*, Cap. XXXI, « *De como seguimos el camin del maíz* », pp. 193-196.

⁹ *Ibid.*, Cap. XXXII, « *De como nos dieron los corazones de los venados* », pp. 197-201.

¹⁰ *Ibid.*, Cap. XXXIII, « *Como vimos rastro de cristianos* », pp. 202-203.

¹¹ *Ibid.*, Cap. XXXIV, « *De como envié por los cristianos* », pp. 204-207.

¹² *Ibid.*, Cap. XXXV, « *De como el alcalde mayor nos recibio bien la noche que llegamos* », pp. 208-211.

¹³ *Ibid.*, Cap. XXXVI, « *De como hicimos hacer iglesias en aquella tierra* », pp. 212-214.

¹⁴ *Ibid.*, Cap. XXXVII, « *De lo que acontecio cuando me quise venir* », pp. 215-218.

La première édition des *Naufragios*¹ date de 1542, soit cinq ans après le retour de l'auteur en Espagne. L'édition conjointe des *Naufragios*² et des *Comentarios*³ intervient quant à elle en 1555 comme en atteste la reproduction de l'autorisation accordée pour cette nouvelle édition.

¹ *Op. cit.*

² *Ibid.*

³ *Op. cit.*

c/ Un texte de combat

La lecture des *Naufragios*¹ doit systématiquement se faire dans la double perspective de l'œuvre littéraire mais également du rapport militaire circonstancié. De ce point de vue, il se présente comme un ensemble de renseignements pointilleux organisés d'après une structure chronologique approximative mais qui se veut méthodique et rigoureuse comme le montre cette présentation synoptique de l'ouvrage. Il est composé de trente-huit chapitres très courts, moins de dix pages, comportant chacun un titre décrivant une action ponctuelle ou un événement précis.

Chapitre I : « *Départ de la flotte - Quels sont les officiers et les soldats embarqués* » :

Lorsque le gouverneur Panfilo de Narvaez quitte le port de **San Lucar de Barrameda** le **17 juin 1527** pour conquérir et gouverner la Floride, il est à la tête de **5 vaisseaux** et d'environ **600 hommes**. Il est secondé par : **Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, trésorier et alguacil mayor, Alonso Enriquez, comptable, Alonso de Solis, facteur et contrôleur du roi** et par le **Frère Juan Suarez, commissaire**. **4 frères de l'ordre de Saint-François** sont également à bord. Leur mission : Ils sont chargés de pouvoirs donnés par le Roi d'Espagne pour **conquérir et gouverner les provinces qui s'étendent depuis la rivière des Palmes jusqu'au cap de la Floride, et qui sont en terre ferme**. Arrivés à **Saint-Domingue**, où ils demeurent près de **45 jours** et procèdent à l'**approvisionnement**, plus de **140 hommes** choisissent de rester sur l'île et **abandonnent la flotte**. L'expédition gagne alors **Cuba** et s'établit **quelques jours à Santiago** où le gouverneur procède au **remplacement des défailants**. Il achète également des **armes** et des **chevaux** avant d'appareiller pour la **Trinité** où **1 gentilhomme, Vasco Porcallo**, doit lui fournir des vivres. À mi-chemin du trajet, le gouverneur charge **1 capitaine** nommé **Pantoja** de cette expédition. Pour plus de sûreté, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, à la tête d'un autre bâtiment, l'accompagne. **Le gouverneur**, qui a acheté **1 navire à Saint-Domingue**, reste avec **4 vaisseaux** au lieu dit « **le cap de Santa-Cruz** ». À la **Trinité**, les bateaux de Pantoja et d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, qui se trouvent à terre au moment des faits, s'abîment dans une **tempête** de très grande ampleur. **60 hommes** et **20 chevaux périssent** dans cet **ouragan** qui laisse environ **30 survivants**. Le **5 novembre**, **Panfilo de Narvaez** arrive à son tour à la **Trinité**, donne la **garde** des **4 vaisseaux** qu'il commande et des **troupes** à **Alvar Nuñez Cabeza de Vaca** qui va **hiverner à Xagua**, l'actuel port de Cienfuegos sur la côte sud de Cuba, jusqu'au **20 février (1528)**.

¹ *Op. cit.*

Chapitre II : « *Le gouverneur se rend à Xagua et emmène un pilote avec lui* » : Le **gouverneur**, qui s'est porté acquéreur d'**1 brigantin** à la Trinité, arrive à son tour à **Xagua**. Il emmène avec lui **1 pilote**, **Miruelo**, probablement Diego Miruelo qui avait touché la Floride en 1516, qui prétend connaître **la rivière des Palmes**. **1 bâtiment** acheté à la Havane, **commandé par le capitaine Alvaro de la Cerda** et qui compte à son bord **40 hommes** et **12 chevaux**, rejoint la flotte. Deux jours après son arrivée, le gouverneur rembarque. Il emmène **400 hommes**, **80 chevaux**, **4 vaisseaux** et **1 brigantin**. Le **mardi 12 avril**, l'expédition jette l'ancre dans une baie, la **baie de Tempa**, sur la côte ouest de la Floride.

Chap. III : « *Nous arrivons à la Floride* » : Le comptable Alonso Enriquez établit les premiers contacts avec les **Indiens** dont l'une des cases, « **buhios** », est si vaste qu'elle peut contenir plus de **300 personnes**. Après que l'étendard royal ait été planté et que la cérémonie de prise de possession du pays se soit déroulée, le gouverneur donne l'ordre de débarquer. Les **42 chevaux** qui restent sont également amenés à terre.

Chapitre IV : « *Nous pénétrons à l'intérieur* » : La **reconnaissance** du **pays** commence tandis que le commandant du brigantin a ordre de longer la côte et de gagner un port indiqué par Miruelo. S'il se trouvait dans l'impossibilité d'y parvenir, il lui faudrait passer à la Havane, en ramener un vaisseau appartenant à Alvaro de la Cerda, charger des vivres et venir rejoindre la troupe. Le **gouverneur** part avec **Alvar Nuñez Cabeza de Vaca**, le **commissaire**, le **contrôleur** et **40 hommes** dont **6 cavaliers**. Après une **seconde incursion**, effectuée avec **quelques soldats de plus**, le gouverneur retourne auprès des vaisseaux, du comptable, des pilotes et de la troupe. Le **1^{er} mai**, il réunit le commissaire, le comptable, le contrôleur, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, **1 marin**, **Bartolomé Fernandez**, et l'**écrivain Hieronymo de Alaniz**. Il souhaite décider de conserve avec ses officiers s'il faut poursuivre plus avant dans l'intérieur des terres plus précisément en direction d'Apalache où les Indiens indiquent qu'il y a tant d'or. C'est l'option qu'il défend avec succès alors que la situation est confuse. Les pilotes prétendent notamment n'être pas à plus de dix lieues de **Panuco**, qui se situe en réalité au Mexique, à l'embouchure du fleuve San Juan, entre les États de Veracruz et de Tamaulipas. Panfilo de Narvaez, en désaccord avec Alvar Nuñez Cabeza de Vaca qui n'approuve pas sa décision, désigne pour lieutenant **1 alcalde**, **Caravallo**, qui restera avec les bâtiments, mission refusée par le Trésorier.

Chapitre V : « *Le gouverneur quitte sa flotte* » : Le samedi 1^{er} mai, le gouverneur fait délivrer à chacun de ceux qu'il emmène avec lui **2 livres de biscuit** et **1/2 de lard**. **300 hommes** composent la troupe dont le commissaire, le frère Juan Suarez, **1 autre religieux**, **Juan de Palos**, **3 prêtres**, les **officiers** et **40 cavaliers**. Après **15 jours de marche** sans apercevoir un

seul autochtone, la troupe rencontre pacifiquement près de **200 Indiens**. Au terme de **3 jours de repos**, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, mandaté par le gouverneur qu'il a sollicité en ce sens, le capitaine Alonso Castillo et **40 soldats** de sa compagnie partent à **pied** chercher un port. Au retour du soldat et alors qu'il n'a rien trouvé le gouverneur ordonne au **capitaine Valenzuela** de partir à la tête de **60 hommes** et de **6 cavaliers** avec le même but. Cette mission n'est pas davantage couronnée de succès. La troupe reprend sa marche et avance jusqu'au **17 juin** date à laquelle **1 chef indien, Dulchanchellin**, vient à sa rencontre. Après l'**échange de présents, chapelets et grelots** contre **peau de cerf**, l'expédition repart. **1 cavalier, Juan Velasquez, natif de Cuellar**, et sa monture sont emportés par le courant d'une rivière traversée à grand peine par les soldats. **1 Chrétien** est attaqué à coups de flèches, mais n'est pas atteint, tandis qu'alentour les **Indiens** semblent **en guerre**. Le **25 juin**, la troupe arrive non loin d'Apalache sans être aperçue par les Indiens.

Chapitre VI : « *Nous arrivons à Apalache* » : Sur ordre du gouverneur, **Alvar Nuñez Cabeza de Vaca**, accompagné du **contrôleur** et à la tête de **9 cavaliers** et de **50 fantassins**, entre dans **Apalache**. Les Indiens attaquent et tuent le cheval du contrôleur.

Chapitre VII : « *De la nature du pays* » : Le lendemain de l'arrivée à Apalache, et tandis que le gouverneur retient **1 cacique prisonnier**, les hostilités reprennent. Elles vont devenir incessantes sans pour autant empêcher **3 voyages dans l'intérieur** des terres. Au terme de **25 jours**, la troupe lève le camp. Entre-temps, les Indiens ont tué **1 gentilhomme de Tezcuco, don Pedro**, qui accompagnait le commissaire, blessé de nombreux soldats et des chevaux mais **perdu 2** des leurs. Les soldats se dirigent vers Aute, un village situé près de la mer où, d'après les Indiens, les vivres sont censés abonder. Sur la route, les combats se multiplient. **2 Indiens**, des **Séminoles**, et **1 gentilhomme, Avellaneda**, sont **tués**. Après **9 jours de marche**, les soldats atteignent Aute et s'y reposent **2 jours** durant. Le gouverneur envoie **Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, le commissaire, le capitaine Castillo, Andres Dorantes, 7 cavaliers** et **50 fantassins** à la recherche de la mer qu'un très grand cours d'eau, qu'ils ont baptisé le « **Rio de la Magdalena** », la rivière Apalachicola, leur laisse deviner. Arrivés à une baie, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca envoie **20 hommes** reconnaître la côte. Parce qu'ils ne ramènent pas d'informations probantes, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca revient vers le gouverneur qu'il retrouve malade comme beaucoup de ses hommes. Ils ont subi durant la nuit l'attaque d'Indiens qui ont **tué 1 cheval**.

Chapitre VIII : « *Nous partons d'Aute* » : La plupart des **cavaliers**, qui comptent de nombreux **nobles** et de **gens riches**, ont des velléités de **désertion** pour finalement se raviser et demeurer **solidaires** de leurs compagnons d'armes **malades** ou dans un piètre état. Après que le

gouverneur les ait consultés, tous s'engagent dans la **construction d'embarcations** de fortune. Les étriers, les éperons, les arquebuses seront transformées en autant de clous, scies, haches et autres outils. Du **4 août au 20 septembre**, avec **1** seul **charpentier**, **5 canots de 22 coudées de longueur** sont terminés. **1 Grec, Teodoro**, extrait de la poix des pins qui sert à les goudronner. Dans le même temps, les **attaques d'Indiens**, qui n'ont pas cessé, tuent **10 hommes** en dépit de leurs armures. Au **total**, au moment d'embarquer, **40 hommes** sont **morts de maladie, de faim** ou **tués** par les **Indiens**. Le **22 septembre (1528)**, la troupe achève de manger les chevaux. Il n'en reste plus qu'**1**. Le même jour, **49 hommes** montent dans la barque du gouverneur. **49** prennent place dans celle du comptable et du commissaire. Le capitaine Alonso del Castillo, Andres Dorantes et **48** hommes occupent la troisième. Dans la quatrième, se trouvent **2 capitaines, Tellez et Penalosa** et **47** hommes. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est à bord de la cinquième avec le contrôleur et **49** hommes. (**Au total, 251 hommes et 1 cheval**)

Chapitre IX : « *Nous partons de la baie des Chevaux* » : Le **départ** du lieu qu'ils nomment « *la baie des chevaux* », la baie d'Apalachicola, est suivi de **7 jours de navigation**. Quelques haltes, notamment le **29 septembre** non loin d'un **détroit** qu'ils baptisent « *San Miguel* », du nom du saint du jour, ponctuent leur périple. Il va s'étaler sur **30 jours** alors que la faim et la soif les taraudent. La barque d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca ouvre la marche. Mis à part **6 jours** passés dans une île du fait d'une violente **tempête**, où **5 hommes** meurent après avoir bu de l'eau salée pour étancher leur soif endurée **5 jours** durant, la navigation se poursuit jusqu'à un abri, la **baie de Pensacola**. Des **Indiens**, après les avoir reçus amicalement et auxquels Panfilo de Narvaez fait quantité de présents, les **attaquent**, s'en prennent aux plus faibles et blessent le gouverneur, hôte du cacique. Les soldats rembarquent tandis que **50 hommes**, dont Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, restent à terre pour tenir tête à l'ennemi. Les Indiens lancent **3 assauts** dans la nuit. Tous les Espagnols sont blessés. Les capitaines Dorantes, Penalosa et Tellez se placent alors en **embuscade** avec **15 hommes**, attaquent les Indiens sur leurs positions arrières et les forcent à cesser le combat. Le lendemain Alvar Nuñez Cabeza de Vaca détruit plus de **30 canots indiens**. Après avoir levé l'ancre et **3 jours** de navigation, les barques arrivent dans une lagune, la **baie de Mobile**. Là, des Indiens proposent de l'eau aux soldats s'ils viennent la chercher. **1 Chrétien grec, Doroteo Teodoro**, que beaucoup, dont le gouverneur, tentent de dissuader, décide de les suivre. Il emmène **1 nègre** avec lui. Les **Indiens** laissent **2** des leurs en **otages**.

Chapitre X : « *De notre échauffourée avec les Indiens* » : Au matin, un grand nombre de canots Indiens, avec à leur bord **5** ou **6 chefs**, viennent réclamer les leurs tandis que le gouverneur demande les deux Chrétiens en échange. Une multitude d'autres canots arrivent à leur tour. La transaction n'aboutit pas pour autant. À midi, les Indiens attaquent avec des

pierres, des **frondes** et des **bâtons** avant de s'en aller quand le vent se lève. Les Espagnols, qui ont perdu leurs 2 compagnons, reprennent alors leur voyage et aperçoivent un très grand fleuve, **le Mississippi**. Au bout de **quelques jours** de navigation, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca n'arrive plus à suivre et s'en ouvre au gouverneur. Celui-ci lui répond qu'il n'est plus temps de donner des ordres, que chacun n'a qu'à agir au mieux pour se sauver et s'éloigne. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca retourne alors vers une autre barque, celle des capitaines Penalosa et Tellez. Après **4 jours** à naviguer de conserve, celle-ci chavire. À bord de la barque d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca qui n'a pas sombré, il ne reste que **5 hommes valides**. Le soir, ils ne sont que **2**, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et le patron de la barque, en état de manœuvrer l'embarcation. Le **6 novembre**, la houle les projette brutalement à terre.

Chapitre XI : « *De ce qui arriva à l'ope de Oviedo avec des Indiens* » : **Lope de Oviedo**, à la demande d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, constate qu'ils sont dans une île, l'**île de Galveston**. **3 Indiens**, des **Dakotas**, puis **100** autres, armés d'arcs et de flèches, s'approchent. **6 Espagnols** seulement sont **sur pied**. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et le contrôleur tentent de rassurer les Indiens et de se rassurer eux-mêmes. Ils leur donnent des **chapelets** et des **grelots** et reçoivent en échange des **flèches**, **gage d'amitié**.

Chapitre XII : « *Les Indiens nous apportent des provisions* » : Peu après avoir rembarqué, leur barque chavire à nouveau. **Le contrôleur et 2 hommes se noient**. **Nus, squelettiques** et alors qu'ils ont tout perdu, les survivants saisis par le froid de novembre versent d'abondantes larmes. Leur apparence est telle qu'ils effraient les Indiens qui s'enfuient en les voyant avant de revenir pour voir **2 Espagnols** rendre l'âme. Les pleurs des **Indiens**, compatissants, se mêlent à ceux des Espagnols. Ces derniers sont d'autant plus affligés de susciter la pitié d'**hommes « si privés de raison, si cruels et semblables à des brutes »**. Lorsque Alvar Nuñez Cabeza de Vaca évoque, s'il obtient l'accord de tous, son intention de demander aux Indiens de les emmener chez eux, des Espagnols qui avaient été à la Nouvelle-Espagne, le Mexique, l'en dissuadent craignant d'être sacrifiés à des idoles. L'alguacil mayor passe outre.

Chapitre XIII : « *Nous avons des nouvelles d'autres chrétiens* » : Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses hommes retrouvent le capitaine Andres Dorantes, Alonso Castillo et les occupants de leur barque échouée le **5 novembre**. Ils décident de radouber celle-ci afin que ceux qui en ont la force embarquent. Les autres, une fois rétablis, suivront la côte ou attendront. **1 gentilhomme, Tavera**, meurt avant que la barque soit mise à flot pour sombrer aussitôt. Parce qu'ils pensent que Panuco est proche, en réalité à plus de 1000 klm de là, ils décident d'y envoyer les plus solides d'entre eux, **4 hommes**, tous excellents nageurs : **Alvaro, charpentier et matelot, Mendez, Figueroa, de Tolède, et Astudillo, natif de Zafra**.

Chapitre XIV : « *Départ des quatre chrétiens* » : Dans cette même île qu'ils baptisent « *L'Île du Malheur* », **5 Chrétiens, Sierra, Diego Lopez, Corral, Palacios et Gonzalo Ruiz**, installés près du rivage, **se mangent les uns après les autres. 1 seul en réchappe**, n'ayant personne pour le dévorer. En quelques jours, les **effectifs fondent**, passant de **80 à 15 hommes**. Les Indiens qui gardent Alvar Nuñez Cabeza de Vaca gagnent la terre ferme et y restent jusqu'à la fin du mois d'avril. **Dès lors, les Espagnols seront tributaires des naturels.**

Chapitre XV : « *Ce qui nous arriva au village del Malhado* » : Les Espagnols, devenus entre-temps **médecins** par la grâce des Indiens, sont dispersés. Alonso Castillo, Andres Dorantes et les autres survivants sont aux mains d'une peuplade qui reste sur les côtes jusqu'au **1^{er} avril** puis regagne l'île éloignée de **2 lieues, large d'1/2 lieue et longue de 5.**

Chapitre XVI : « *Les chrétiens quittent l'île de Malhado* » : De retour sur l'île, Dorantes et Castillo réunissent tous les **Chrétiens, 14** au total, **Alvar Nuñez Cabeza de Vaca**, malade, reste en terre ferme. **12 hommes, Alonso del Castillo, Andres Dorantes, Diego Dorantes, Valdivieso, Estrada, Tostado, Chaves, Guttierrez, Esturiano, prêtre, Diego de Huelva, Estebanico le nègre et Benitez**, se rendent à son chevet. Ils trouvent en route **Francisco de Leon** tandis que **Hieronymo de Alaniz et Lope de Oviedo**, trop faibles, sont restés dans l'île. **Plus d'1 an passe (1529)**. **Alvar Nuñez Cabeza de Vaca**, qui n'a pu les suivre, prend la fuite de l'île où des Indiens l'ont emmené et gagne la terre ferme. Il se fait **colporteur 6 années** durant et pénètre dans l'intérieur du pays. Ses différentes **incursions** l'éloignent de **40 ou 50 lieues de la côte**. De Alaniz mort, il compte emmener avec lui Lope de Oviedo afin de rechercher d'autres Chrétiens. Quand enfin ce dernier se décide, ils passent, entre autres, une baie, l'actuelle **baie de Matagorda**, et rencontrent, non loin d'une rivière, **le Colorado, 1 Indien**. Celui-ci leur indique qu'il y a **3 hommes** comme eux plus avant et que d'autres sont morts de faim et de froid. Il ajoute que des Indiens ont tué par passe-temps **Diego Dorantes, Valdivieso et Diego de Huelva** tandis qu'**Esquivel et Mendez** ont été tués par d'autres Indiens à la suite d'un songe. **Lope de Oviedo** choisit de revenir en arrière.

Chapitre XVII : « *Les Indiens arrivent et emmènent avec eux Andres Dorantes, Castillo et Estebanico* » : Alvar Nuñez Cabeza de Vaca retrouve **Andres Dorantes, Castillo et Estebanico**. Par eux, il apprend dans quelles conditions la **barque du comptable** et des **religieux** a fait **naufrage**. Après que **4 hommes** soient **morts noyés** en mer et que **2** autres aient péri dans un **voyage de 60 lieues**, les survivants de cette barque avaient retrouvé **Figueroa**, l'un des envoyés à Panuco. Sur les 4 hommes désignés pour cette mission, **2 étaient morts de faim** tandis que le **3^e, Mendez**, avait été **tué** par des **Indiens**. Figueroa devait apprendre d'**Hernando**

de Esquivel, natif de Badajoz, qui voyageait avec le commissaire, les circonstances de la disparition du gouverneur, du comptable et des autres. Ayant fait échouer leur barque, ces derniers avaient retrouvé celle du gouverneur et de ses hommes sur le rivage. **Panfilo de Narvaez**, après avoir rejoint une grande baie dans sa barque, avait fait embarquer la troupe et l'avait transportée sur une rive opposée avant de revenir chercher le comptable, les religieux et tous les autres. Après le débarquement, il avait révoqué le comptable de sa charge de lieutenant pour nommer en lieu et place le capitaine Pantoja. Demeuré à bord avec le **patron** et un **mousse** malades, un vent violent devait les emporter à minuit en pleine mer où ils **disparurent**. Quant à ceux qui en avaient réchappé, ils devaient mourir les uns après les autres saisis par la rigueur du mois de novembre ou plus brutalement. Ainsi, le maître de camp **Sotomayor, frère de Vasco Porcallo, natif de l'île de Cuba**, révolté par les mauvais traitements infligés par Pantoja aux hommes, devait lui asséner un coup de bâton et le tuer. Réduits à la pire extrémité, les **survivants**, pour assouvir leur faim, **faisaient rôti les morts**. Sotomayor, le dernier à succomber devait servir de repas à Esquivel jusqu'au **1^{er} mars**. Ce dernier devenu l'esclave d'Indiens devait refuser de suivre Figueroa et de s'enfuir avec lui.

Chapitre XVIII : « *Relacion donnée par de Esquivel* » : Le **destin** de la **flotte** et d'une grande partie des **effectifs établis**, l'**expédition** se réduit dès lors à **Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, Dorantes, Castillo et Estebanico**. Esquivel, ayant tenté de prendre la fuite, sera, en effet, poursuivi et massacré par ses maîtres qui, entre autres choses, conserveront de lui son épée, son chapelet et un livre.

Chapitre XIX : « *Comment les Indiens nous séparèrent* » : Après **six mois d'attente**, les 4 hommes étaient sur le point de s'enfuir quand, à la suite d'une dispute entre Indiens, ils s'étaient retrouvés séparés pendant **une année**. **Alvar Nuñez Cabeza de Vaca** devait prendre la **fuite à 3 reprises**. Alors qu'il avait retrouvé ses compagnons à l'issue d'une poursuite avec les Indiens, il devait en être à nouveau séparé au moment de partir, **le 1^{er} septembre**. Il avait cependant eu le temps de déterminer un autre rendez-vous fixé au **13 septembre**. Andres Dorantes et Estebanico étaient arrivés les premiers. Ils avaient ensuite retrouvé Castillo. Des Indiens devaient leur apprendre que tous les **Espagnols** qui se trouvaient à bord de la **barque de Penalosa et Tellez**, la **5^e** et dernière **embarcation**, avaient été tués par des naturels.

Chapitre XX : « *Nous prenons la fuite* » : Deux jours après leurs retrouvailles, le **15 septembre (1534)**, les 4 hommes s'enfuient.

Chapitre XXI : « *Comment nous guérissons des malades* » : Devenus **médecins**, car décrétés tels par leurs hôtes, ils n'en demeurent pas moins des **militaires** et se renseignent sur

les contrées, les habitants, les vivres, les éléments, toutes choses qui leur permettent de régler leur **marche**.

Chapitres XXII : « *On nous emmène d'autres malades* » : Les « **consultations** » qui se résument à **une bénédiction** et à **une recommandation à Dieu**, sont toujours plus nombreuses. Elles ralentissent, parfois jusqu'à **8 mois**, la progression des quatre hommes qui calculent le temps par lunes.

Chapitre XXIII : « *Nous partons après avoir mangé les chiens* » : 2 **chiens**, obtenus précédemment lors d'échanges avec des Indiens et mangés avec appétit, redonnent des forces aux fugitifs qui trouvent sur leur route **50 cabanes** et des Indiens accueillants auxquels, quelques jours durant, ils vont, à nouveau, délivrer leurs **cures**.

Chapitre XXIV : « *Sur les mœurs des Indiens de ce pays* » : Dès lors, depuis l'**île de Malhado**, ils vont **observer** attentivement leur **environnement** et, surtout, les **Indiens dans tous les domaines de leur vie**. Ils remarquent, notamment, que ces derniers ont tous, jusque-là, un **comportement** identique dans leur **vie privée**, leur **vie sociale** ou encore à la guerre. De **nombreux exemples** tendent à le démontrer.

Chapitre XXV : « *Les Indiens sont d'une vigilance extrême pendant la guerre* » : En **bon soldat**, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca s'intéresse, et pour une très large part, aux **guerriers**. La **tactique** adoptée, les **armes** portées, les **munitions** utilisées, le mode de **combat** choisi, la **préparation à l'attaque**, à la **réplique** ou à la **défense**, l'**assaut** lui-même, tout est décrit avec minutie. Un point, en particulier, retient l'attention du conquistador. Ainsi, et de toutes les nations qu'il a vues au monde, aucune ne se montre aussi prudente que celle des **Aguenes** lorsqu'une **attaque ennemie** se dessine. Et de décrire, avec force détails, le mode opératoire de ces hommes.

Chapitre XXVI : « *Des différentes nations et de leurs langues* » : Au total, **27** « **nations** » différentes, parmi les « **inombrables** » rencontrées et demeurées sans nom, sont ici « **inventoriées** ». Les Espagnols vont effectivement rencontrer les **Caoques**, les **Han**, les **Charrucos**, les **Doguenes**, les **Mendicas**, les **Quevenes**, les **Mariames**, les **Guayacones**, les **Yguaces**, les **Acubadaos**, les **Quitoles**, les **Avavares**, auprès desquels ils demeurent **8 mois**, les **Maliacones**, les **Cutalchiches**, les **Susolas**, les **Comos**, les **Camones**, les **Capoques**, les **Deaguanes**, les **Anagados**, les **Cutalches**, les **Malicones**, les **Coayos**, les **Atayos**, les **Arbadaos**, les **Aguenes** et les **Prima-Haïtu**. Toutes ces ethnies ont des langues différentes.

Chapitre XXVII : « *Nous changeons de pays et nous sommes bien reçus* » : Certains hôtes réservent, parfois, aux quatre rescapés leur meilleur accueil : **danses, réjouissances** et autres **agapes** ponctuent alors leur séjour. Les quatre hommes n'en continuent pas moins d'avancer, traversant même « *une rivière aussi large que celle de Séville* » ! Ils trouvent sur l'autre rive **100 cabanes** et reçoivent un accueil des plus chaleureux des Indiens qui se pressent pour recevoir, notamment, leur **bénédiction**.

Chapitre XXVIII : « *Les naturels qui nous accompagnent changent de manière d'agir* » : Arrivés à un grand nombre de cabanes, les quatre hommes remarquent que les Indiens qui les suivent, et sur lesquels ils n'ont **pas grande autorité**, maltraitent et dépouillent leurs hôtes. Ils en sont peiné mais **n'osent intervenir**. C'est à compter de cet endroit que les montagnes, situées à **15 lieues** de la mer, selon les Indiens, commencent à être visibles. Les quatre hommes partent dans leur direction alors que les vols se multiplient autour d'eux. Des **coquillages**, de **l'ocre** et quelques **petites bourses d'argent**, sont autant de présents qu'ils reçoivent pour aussitôt les redonner à ceux qui les suivent selon l'usage qu'ils ont établi. Tous les habitants du rivage étant cependant **très méchants**, les 4 hommes repartent dans l'intérieur des terres. Outre la tranquillité espérée, ce choix est guidé par la volonté de se livrer à loisir à **l'observation** de tout ce qui les entoure afin d'en donner, s'ils en réchappent, **une relation exacte**. Après avoir remonté le cours d'une rivière, ils passent la nuit dans un petit village composé de **20 cabanes** et se restaurent de **tunas**.

Chapitre XXIX : « *Comment les Indiens se volent entre eux* » : **3 jours de marche** permettent à Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et à ses compagnons de rejoindre un **pays très peuplé**. Depuis cet endroit, ils suivent le flanc des montagnes, pénètrent à plus de **50 lieues** dans l'intérieur des terres et atteignent **40 cabanes**. Le lendemain, ils traversent une montagne de **7 lieues** dont les rochers sont des **scories de fer**. Le soir même, ils s'établissent près de très nombreuses cabanes dont les occupants leur offrent des **bourses de marcassite, d'antimoine en poudre**, beaucoup de **coquillages**, de nombreuses **peaux de vache** et un grand nombre de **présents**. Dans cette contrée, où abondent les **petits pins**, la nourriture consiste, pour l'essentiel, en **tunas** et **pignons**. Cependant, la marche reprend et les quatre hommes croisent **tant de peuples** et entendent **tant de langues différentes**, que la mémoire, souligne Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, ne peut suffire à s'en souvenir. Un trait du caractère des Indiens rencontrés à l'occasion de ce périple frappe néanmoins les esprits d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et de ses compagnons : les **Indiens** – qui sont souvent **3 à 4000** à les suivre - se volent les uns les autres et les volés sont aussi contents que les voleurs !

Chapitre XXX : « *Les indiens changent leur manière de nous recevoir* » : Plus avant, les Indiens adoptent une autre attitude : le pillage cesse et le vol n'a plus cours. Conduits pendant **50 lieues** dans un **pays désert, aride et couvert de montagnes très escarpées** pour ensuite traverser une **rivière** avant d'atteindre une **plaine**, les 4 hommes veulent se diriger vers l'Ouest et attendent pour ce faire **5 jours** durant le retour de **2 Indiennes** parties en éclaireurs. Là, l'attitude des 4 hommes - qui se montrent simplement fâchés de ce contre-temps - provoque la frayeur autour d'eux, cela-même alors que leurs hôtes, les meilleurs de tout le pays, sont bien faits et particulièrement obéissants ! Au terme de **15 jours de halte** dans ce climat plutôt tendu, la **marche** reprend. **3 journées de marche** plus loin, ils atteignent des demeures, les premières qui « *ressemblent à des maisons et en méritent le nom* ». Là, **haricots, courges, maïs** et autres **calebasses**, améliorent l'ordinaire des 4 hommes dorénavant habitués à un régime alimentaire des plus rudimentaires. **Un nouvel usage** les frappe : les Indiens ne viennent plus au-devant d'eux. Pour les recevoir, et alors qu'ils leur ont construit des maisons, ils sont chez eux, assis, le visage tourné contre les murs, la tête baissée et les cheveux rabattus sur les yeux. Au milieu de leurs habitations, ils ont réuni tout ce qu'ils possèdent. Les 4 hommes reçoivent un grand nombre de **couvertures de peau** et les Indiens leur offrent tout ce qu'ils possèdent. Ces hommes, qui vont nus et sont **les mieux faits**, sont **très adroits et très vifs**. Ils comprennent et répondent mieux que tous les autres aux 4 Espagnols qui leur donnent un nom : les « **gens des vaches** » tant il y a de bovidés dans les environs. Ils leur indiquent surtout où trouver du maïs.

Chapitre XXXI : « *Nous voyageons dans la direction du maïs* » : S'étant informés de l'endroit où les Indiens se procurent leur maïs, qu'ils ne cultivent pas du fait du manque d'eau et des taupes, les 4 hommes, après **2 jours de halte**, marchent continuellement **vers le couchant**, traversant toute la contrée **jusqu'à la mer du Sud** à la recherche de cette denrée. **10 jours** durant, ils souffrent de la **faim** et ne vivent que d'une poignée de graisse de cerf. **1 rivière** traversée, **17 jours de marche d'affilée** pour finalement arriver dans de **grandes vallées** au milieu de **montagnes très élevées**, où ils trouvent pour toute nourriture de la poudre de paille, sont autant d'étapes avant d'atteindre d'autres **maisons d'Indiens fixes, en terre ou encore en nattes de roseaux**. Là, les réserves de maïs sont importantes. Alors qu'ils ont précédemment reçu des **couvertures en cuir de vaches, farine, calebasses, haricots et étoffes de coton**, sont autant de présents que les 4 hommes reçoivent pour aussitôt les rétrocéder aux Indiens qui les accompagnent. Ils quittent cependant ce pays riche en vivres pour s'avancer de **100 lieues** dans l'intérieur des terres où ils reçoivent des **cerfs**, des **étoffes de coton**, « *meilleures que celles de la Nouvelle-Espagne* », des **coquillages**, des **coraux** qui viennent de la mer du Sud et un grand nombre de **turquoises** que les Indiens se procurent dans le Nord. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca reçoit, pour sa part, **5 émeraudes** que les Indiens échangent habituellement contre des panaches

et des plumes de perroquet. Il se **renseigne** sur leur provenance : elles viendraient de montagnes à haute altitude situées dans le Nord. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca **s'enquiert** alors de ces montagnes pour apprendre qu'elles sont très peuplées et comptent de très grandes maisons. Il **remarque** parallèlement que les femmes qui les entourent sont traitées avec plus d'égards que partout ailleurs et, dans un **soin du détail extrême**, décrit leurs vêtements et la façon dont ils sont portés. Autour d'eux, les Indiens - très intelligents, propres à tout et pacifiés dès qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses compagnons arrivent - ne cessent de les solliciter au point de les importuner sérieusement : malades, bien portants, nouveaux-nés, tous veulent être bénis ! D'où le regret du conquérant de ne pouvoir les convertir faute de pouvoir s'en faire parfaitement comprendre. Sur plus de **1000 idiomes différents**, les 4 hommes n'en maîtrisent que **6**. C'est Estenanico qui est chargé de communiquer avec les Indiens. Sa mission consiste à recueillir des informations sur la route à suivre et sur les peuplades à venir. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, Dorantes et Castillo s'adressent, quant à eux, rarement à leurs hôtes envers lesquels ils font preuve d'autorité.

Chapitre XXXII : « *On nous donne des cœurs de cerfs* » : Dorantes reçoit **plus de 600 cœurs de cerfs ouverts**, dont les Indiens font provision pour se nourrir. L'endroit, qui permet de gagner nombre de provinces de la mer du Sud, est aussitôt baptisé « *Le village des cœurs* ». Le conquérant note que la côte ne recèle **pas de maïs**, seulement de **la poudre de paille de blette et des poissons** pêchés à partir de **radeaux**, les Indiens ne construisant pas de canots. Chez ces Indiens, dont il note qu'ils sont très tristes et peureux, la nudité des femmes est dissimulée par de l'herbe et de la paille. Ceci avant d'en revenir très vite à son observation du pays. Ainsi, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca estime qu'à partir de la côte, dans la direction des villages jusque-là traversés, il doit y avoir **plus de 1000 lieues habitées**. Il note l'**abondance des vivres**, les Indiens, dont les **maisons** qu'ils nomment « *buhios* » sont **fixes, semant 3 fois par an des haricots et du maïs** et chassant **3 espèces de cerfs différentes**. Un usage, en particulier, retient son attention. Les Indiens retirent des **poisons** d'un arbre et en frottent leurs **flèches** ou en extraient la sève pour un même usage. Beaucoup d'arbres de la contrée sont si vénéneux qu'il suffit d'en écraser les feuilles, de les mettre dans l'eau pour tuer, à l'instant, les cerfs et les animaux qui en boiraient. Après **3 jours** passés dans ce village, **1 journée de marche** suffit à en rejoindre un autre où la pluie tombe à verse et grossi le lit de la rivière qu'il fallait traverser à un point tel que **15 jours d'attente** seront nécessaires avant de pouvoir accéder à l'autre rive. Durant ce temps, Castillo voit au cou d'un Indien une **boucle de ceinturon**. Les **Indiens interrogés** sur la provenance de cet objet, répondent qu'**il vient du ciel**, la boucle ayant été apportée par des hommes qui portent la barbe, comme eux, arrivés du ciel sur les bords de cette rivière, qu'ils ont des chevaux, des lances, des épées et qu'ils ont tués **2 naturels** à coups de lance. Et l'espoir renaît chez les 4 survivants qui s'enquière de ces

hommes, repartis sur l'eau selon les Indiens, bien qu'ils redoutent avoir à faire à des découvreurs. Une grande distance déserte parcourue, les habitants ayant fui dans les montagnes, abandonnant leurs cultures dans la crainte des Chrétiens, désole les 4 hommes qui ne voient que des villages abandonnés, réduits en cendres, et quand il y en a, des habitants peu nombreux, décharnés, malades et fugitifs se nourrissant d'écorces d'arbres et de racines. Pourtant, les Indiens leur donnent des couvertures sauvées des mains des Chrétiens responsables de ces destructions et de la disparition de la population qu'ils ont en partie emmenée. Les naturels, qui leur semblent décidés à se laisser mourir plutôt que d'être traités aussi cruellement, reçoivent, cependant, les 4 hommes avec plaisir mais avec la même crainte et le même respect que les autres. **Alvar Nuñez Cabeza de Vaca en déduit que la douceur est le seul traitement dont il faut user à leur égard afin d'en obtenir ce que le roi en attend.** Conduits sur les hauteurs très escarpées d'une montagne, bien reçus par leurs nouveaux hôtes, ils reçoivent, entre autres, **plus de 2000 charges de maïs**, redistribués aux « *misérables* » qui les ont accompagnés jusque-là. Le lendemain, ils expédient **4 messagers** afin de rassembler le plus de monde possible dans un village des environs et repartent. Les **traces de Chrétiens** se multiplient. Ils rassemblent les Indiens qui redoutent les Chrétiens, les tranquillisent et rencontrent, enfin, au **Rio Petutan**, des cavaliers et leurs montures, soit **80 lieues** après avoir entendu parler d'eux. Dans ce périmètre se trouve, pêle-mêle, entre autres métaux, **or, antimoine, fer et cuivre**. Une partie de la contrée est dépeuplée, déserte et très pauvre. La famine y règne et les Indiens y sont très cruels. Certains d'entre eux n'attachent aucune importance à l'or et à l'argent et ne pensent pas qu'il puisse en être tiré quelque avantage.

Chapitre XXXIII : « *Nous voyons des traces de Chrétiens* » : Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses compagnons devinent, « à certains **indices** », la présence de « **Chrétiens** ». L'Alguacil mayor et Etebanico partent à leur recherche accompagnés de **11 Indiens**. Ils traversent **3 villages**, où les « *Chrétiens* » ont dormi, avant de rencontrer, non loin d'une rivière, **4 cavaliers** qui conduisent Alvar Nuñez Cabeza de Vaca à leur chef, **le capitaine Diego de Alcaraz**. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca demande à ce dernier de certifier l'année, le mois et le jour où il a été trouvé et dans quel état. **3 cavaliers, 50 Indiens** et Estebanico, qui leur servira de guide, partent afin de ramener Dorantes et Castillo. **30 lieues** séparent le point d'eau, où se déroulent ces événements, de la ville de **San Miguel**, chef-lieu du gouvernement de la **Nouvelle-Galice**.

Chapitres XXXIV : « *J'envoie chercher les chrétiens* » : **5 jours** après, Andrés Dorantes et Alonso Castillo arrivent. Ils amènent avec eux **600 Indiens d'un même village**. A la demande de Diego de Alcaraz, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses compagnons envoient des **messagers** afin que les Indiens des villages riverains du fleuve apportent des vivres. **600**

Indiens, des **Prima-Haïtus**, dont la langue est parlée sur une large partie du territoire, plus de **400 lieues**, chargés de maïs, arrivent. Cette halte, dans cette **contrée fertile** où s'effectuent **3 récoltes par an** et où Alvar Nuñez Cabeza de Vaca détecte **des indices de mines d'or et d'argent**, est de courte durée. Il leur faut repartir et traverser encore des forêts, des déserts et des montagnes.

Chapitre XXXV : « *Comment nous fûmes reçus par l'alcalde major le soir de notre arrivée* » : Les 4 rescapés sont envoyés auprès d'**1 alcade, Cebreros**, qui les laisse pour rejoindre à **Culiacan**, dans l'**État de Sinaloa**, **Melchior Diaz, alcade major et capitaine de la province de Nouvelle-Galice**, le nord du Mexique actuel, à l'est du golfe de Californie. Celui-ci part aussitôt à leur rencontre et leur offre au nom du **gouverneur Nuno de Guzman** son meilleur accueil.

Chapitre XXXVI : « *Nous faisons faire des églises* » : Arrivés à **San-Miguel**, où ils restent jusqu'au **15 mai**, ils y font un long séjour avant de gagner la **ville de Compostelle** où ils sont reçus par le gouverneur. **10 jours plus tard**, ils partent pour **Mexico**. Ils y entrent **la veille de la Saint-Jacques**, le **24 juillet 1536**, soit **plus de 8 ans après avoir touché la Floride et parcouru plus de 2 500 kilomètres à pied**. Ils y rencontrent le **vice-roi, Hernan Cortés**.

Chapitre XXXVII : « *De ce qui m'arriva quand je voulus retourner en Espagne* » : Après **2 mois** passés à **Mexico**, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca souhaite embarquer en **octobre** pour l'Espagne. Le mauvais temps le contraint à renoncer. L'**hiver** passé, il se rend avec Andres Dorantes à **La Veracruz** où ils attendent **le jour des Rameaux** pour embarquer. Le **10 avril**, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est en mer. Le **4 mai**, il arrive à la **Havane**. Le **9 août 1537**, après **dix ans d'épreuves**, il entre dans le port de **Lisbonne**.

Chapitre XXXVIII : Le sort des vaisseaux et des autres membres de l'expédition est également connu. Les rescapés ont retrouvé quelques-uns de leurs compagnons en Nouvelle-Espagne puis en Castille. C'est par eux qu'ils apprennent que lorsque la troupe a laissé les **3 vaisseaux**, **1 étant perdu** sur la **côte Brava**, les navires portaient jusqu'à **100 personnes** et peu de vivres. **10 femmes mariées** y étaient embarquées. **Panfilo de Narvaez** devait faire **fi** de la **prédiction funeste** de l'une d'entre elles. Le gouverneur lui avait même rétorqué que lui et tous les siens entendaient combattre, conquérir de très nombreux et très extraordinaires pays sauvages. Les pertes, il en était convenu, seraient grandes mais ceux qui en reviendraient seraient très heureux et très riches, Panfilo de Narvaez connaissant les richesses du pays. **C'est le gouverneur qui devait révéler le contenu de cette conversation**. Avant d'entrer dans les terres, il avait laissé avec rang de **lieutenant et capitaine** de tous les navires, **Cavallo, natif de**

Cuenca de Huete. Sur son ordre, tous les bâtiments devaient se diriger vers **Panuco** en longeant la côte. Ils devaient chercher un port, y entrer et attendre la troupe. Bredouilles, ils devaient cependant retourner en arrière pour entrer tous les **3** dans la **baie de Tempa**. Enfin, **1 vaisseau** revenu de la **Havane** avec **1 brigantin** avaient en vain cherché la troupe pendant une année puis avaient gagné la Nouvelle-Espagne. Les **4 rescapés** de l'expédition terrestre sont donc, dans cet ordre et selon cette présentation : le premier, **Alonso del Castillo, natif de Salamanque, fils du docteur Castillo et de dona Aldonza Madonado** ; le second, **Andres Dorantes, fils de Pablo Dorantes, natif de Béjar, bourgeois de Gibrleon** ; le troisième, **Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, fils de Francisco de Vera, petit-fils de Pedro de Vera, le conquérant des Canaries dont la mère se nommait dona Teresa Cabeza de Vaca, de Xeres de la Frontera** ; le quatrième, **Estebanico, un nègre arabe, natif d'Azamor**.

B/ Les qualités physiques d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca

À l'issue de son récit, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca apparaît à plus d'un titre comme un survivant. Contre toute attente, car sa condition physique est mise à rude épreuve faisant parfois apparaître plus de faiblesses que de force, il réalise un périple épuisant qui, après coup, devient un exploit. Les qualités physiques du conquérant apparaissent explicitement dans les *Naufragios*¹ mais elles se déduisent également de l'analyse du texte, en l'absence de toute représentation fiable de la personne d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca.

a/ Ce qu'en disent les *Naufragios*

Les *Naufragios*² ne contiennent aucune description physique d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca qui n'accompagne son texte d'aucune information quant à sa propre personne. Il est, par conséquent, impossible de présenter cet homme dans son aspect physique. Aussi est-il périlleux de déterminer, parce que rien ne le permet à la lecture des *Naufragios*³, s'il était grand, de stature imposante. Correspondait-il aux canons esthétiques propres aux conquistadores⁴, ou du moins tels qu'ils se peuvent imaginer, et plus généralement aux militaires contemporains d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, tels qu'ils apparaissent dans leurs portraits, quand ils sont

¹ *Op. cit.*

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ Curieusement, les conquistadores projettent ces canons esthétiques sur les Indiens le plus souvent décrits comme grands.

représentés, avec des carrures larges et plutôt massives¹ dont la riche iconographie de l'ouvrage de Michael Wood, *Conquistadors*², donne quelques exemples éloquentes.

Le peu d'informations données par les *Naufragios*³ quant à ses qualités physiques peuvent cependant être exploitées. Il apparaît, en effet, que quelques passages, rares et très brefs, évoquent quelques-uns des tourments qu'il a eu à affronter. À défaut d'être révélatrices d'une constitution quelconque, ces blessures font exister ce corps, qui apparaît attaqué, affaibli, amoindri le plus souvent, et confère une existence corporelle au héros qui prend forme autrement que par l'intellect. La substance du récit d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est tout entière contenue dans la faiblesse d'un corps meurtri.

Les épreuves qu'il affronte, et surmonte, sont de celles qu'à l'époque tout un chacun peut mesurer concrètement. En l'occurrence, en dehors des aspects purement militaires qui concernent directement ses supérieurs ou ses compagnons d'armes, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca montre de façon réaliste, sur lui, sa troupe et sur les populations rencontrées, les effets de la faim, de la soif, du froid et de la maladie, fléaux meurtriers qui frappent régulièrement une grande partie de la population en Europe au XVIème siècle. L'universalité de son aventure se situe peut-être là dans la lutte pour parvenir à satisfaire des besoins vitaux, combat de chaque jour que beaucoup, sans avoir à traverser les océans, mènent dans leur vie quotidienne. Tout cela s'ajoute bien sûr aux épreuves directement liées à la conquête et aux contacts plus ou moins heureux avec les Indiens. La multiplication des épreuves physiques et leur dépassement semblent conduire Alvar Nuñez Cabeza de Vaca à se représenter en martyr, miraculé⁴, sinon en nouveau messie⁵, et certains de ses contemporains à le regarder comme un saint, voire comme un miraculé.

Les souvenirs d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca font donc une large part à des souffrances récurrentes qui sont essentiellement la faim, la soif, le froid, la maladie et les mauvais traitements subis de la part des Indiens. Toutefois, plutôt que de s'en plaindre, de se lamenter ou de s'apitoyer rétrospectivement sur son sort, il choisit d'en décrire les effets physiques sur lui-même comme sur la troupe : « *Dejo aqui de contar mas largo, porque cada uno puede pensar lo*

¹ Les portraits étant trompeurs, tout à la gloire du modèle, il conviendrait plutôt de se fier à la taille des armures qui sont généralement petites. Cf. Musée de l'Armée des Invalides.

² Michael WOOD, *Conquistadors*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 2000, 288 p.

³ *Op. cit.*

⁴ *Cf. infra.*

⁵ Juan Francisco MAURA, *op. cit.*

que pasaria en tierra extrana y tan mala, y tan sin ningun remedio de ninguna cosa, ni para estar ni para salir de ella »¹.

C'est ainsi qu'est dépeinte crûment la progressive détérioration des organismes. Les chairs se flétrissent, les cheveux allongent, les barbes croissent et c'est une petite bande de squelettes hirsutes qui s'enfonce en territoire hostile. À travers ces détails il ne dissimule en rien l'extrême rudesse des épreuves qu'il affronte : « *Los trabajos que en esto pasé seria largo de contarlos, asi de peligros y hambres, como de tempestades y frios, que mucho de ellos me tomaron en el campo y solo, donde por gran misericordia de Dios nuestro Senor escapé »².*

Toutes les épreuves modifient son apparence physique, apparemment sans trop d'incidence sur sa santé si ce n'est qu'il maigrit : « (...) *y nosotros tales que con poco dificultad nos podian contar los huesos, estabamos hechos propria figura de la muerte »³. Son aspect physique, comme celui de ses compagnons, se détériorera considérablement et se délabrera au point de provoquer l'affliction d'Indiens secourables : « (...) *se espantaron mucho de vernos de la manera que estabamos, y recibieron muy gran pena por no tener qué darnos (...) »⁴. Son apparence physique doit effectivement être bien surprenante pour les Indiens : « (...) *se espantaban de vernos y mostraban mucho temor, y despues que estuvieron algo sosegados de nosotros, allegabannos con las manos al rostro y al cuerpo, y despues traian ellos sus mismas manos por su caras y sus cuerpos, y asi estuvimos aquella noche »⁵. Ses cheveux doivent être bien longs : « (...) *me cubria en aquel hoyo, y de esta manera me amparaba del frio de las noches. Una de ellas el fuego cayo en la paja con que yo estaba cubierto (...) saqué senal en los cabellos del peligro en que habia estado »⁶. Il porte la barbe : « (...) *respondieron que unos hombres traian barbas como nosotros (...) »⁷. Son apparence est telle qu'après avoir effrayé ou attendri les Indiens, elle laisse les soldats espagnols rencontrés au terme de sa longue marche longtemps sans voix : « *Este dia anduve diez leguas, y otro dia de manana alcancé cuatro cristianos de caballo, que recibieron gran alteracion de verme tan extranamente vestido y en compania de indios. Estuevieronme mirando mucho espacio de tiempo, tan atonitos, que ni me hablaban ni acertaban a preguntarme nada »⁸.******

¹ Cap. VIII, p. 103.

² Cap. XVI, p. 134.

³ Cap. XII, p. 120.

⁴ Cap. XIII, p. 123.

⁵ Cap. XXIII, pp. 164-165.

⁶ Cap. XXI, pp. 154-155.

⁷ Cap. XXXII, p. 198.

⁸ Cap. XXXIII, p. 202.

1- Un survivant

La faim et son corollaire, l'obsession de la nourriture, occupent une grande partie de son récit et il décrit plus volontiers ce qu'il a pu manger plutôt que son propre état physique. Très vite, par exemple, un régime très frugal le nourrit un mois entier sans toutefois l'anéantir. Il y survit comme il survivra à la privation totale de nourriture. Son corps s'adapte vite au jeûne qui ne lui est pas épargné : « *Fue tan extremada la hambre que alli se paso, que muchas veces estuve tres dias sin comer ninguna cosa (...)* »¹. Il ne tombe pas pour autant malade à ce moment-là et même, surmonte ce régime alimentaire – il est cependant « *squelletique* » – auquel il s'adapte sans conséquence majeure : « *De mi sé decir que desde el mes de mayo pasado yo no habia comido otra cosa sino maiz tostado, y algunas veces me vi en necesidad de comerlo crudo ; porque aunque se mataron los caballos entretanto (...) yo nunca pude comer de ellos, yo no fueron diez veces las que comi pescado*², « (...) *comimos moras de zarzas todo el mes (...)* »³. Son organisme est, apparemment, plein de ressources : « (...) *comimos moras de zarzas todo el mes (...)* »⁴.

De tous les maux dont il souffre, la faim est, sans doute le plus pénible à endurer : « *Fue tan extremada la hambre que alli se paso, que muchas veces estuve tres dias sin comer ninguna cosa (...) y pareciam ser cosa imposible durar la vida, aunque en otras mayores hambres y necesidades me vi despues, como adelante diré* »⁵. La faim demeure sa plus dure épreuve : « (...) *pareciam ser cosa imposible durar la vida, aunque en otras mayores hambres y necesidades me vi despues como adelante diré (...)* »⁶. C'est bien un homme parmi tant d'autres que la faim n'épargne pas davantage : « (...) *como eramos nuevos en los trabajos, allende del cansancio que traimos, veniamos muy fatigados de hambre (...)* »⁷. Toutefois, il prétend s'y être accoutumé. Son corps se plie à cette discipline : « *Entretanto que con estos anduvimos caminamos todo el dia sin comer hasta la noche, y comiamos tan poco, que ellos se espantaban de verlo. Nunca nos sintieron cansancio, y a la verdad nosotros estabamos tan hechos al trabajo, que tampoco lo sentiamos* »⁸.

¹ Cap. XV, p. 130.

² Cap. XII, p. 120

³ Cap. XIV, p. 128.

⁴ Cap. XIV, p. 128.

⁵ Cap. XV, p. 130.

⁶ Cap. XV, p. 130

⁷ Cap. V, p. 92.

⁸ Cap. XXXI, p. 195.

Durant sa longue marche vers le Panuco, il survit tant bien que mal à cette véritable torture : « *De ocho meses que con ellos estuvimos, los seis padecimos mucha hambre (...)* »¹, « *Con estos padecimos mas hambre (...), porque en todo el dia no comimos mas de dos punos de aquella fruta, la cual estaba verde ; tenia tanta leche, que nos quemaba las bocas (...)* »², « *Como la hambre fuese tanta (...)* »³. Il survit également à un régime alimentaire, composé de chiens et de feuilles : « *Tambien nos acontecio con estos (...) darnos un pedazo de carne y comernoslo asi crudo, porque si lo pusieramos a asar, el primer indio (...) se lo llevaba y comia* »⁴, « *Despues que comimos los perros, pareciendonos que teniamos algun esfuerzo para ir adelante (.)* »⁵, « *(...) cogimos muchas hojas de tunas y asamoslas aquella noche en un horno que hicimos, y dimosles tanto fuego, que a la manana estaban para comer* »⁶, « *(...) eran ojas de tunas y tunas verdes asadas* »⁷, « *(...) dabanos mucha harina de mezquiquez. Este mezquiquez es una fruta que cuando esta en el arbol es muy amarga, y es de la manera de algarrobas, y comese con tierra, y con ella esta dulce y bueno de comer* »⁸.

Son organisme est solide. Résistant. Son régime va cependant s'améliorant : « *(...) nos dieron (...) venados (...)* »⁹, « *(...) trajeronnos (...) harina de mais (...)* »¹⁰, « *(...) pinones(...). (...) los pinones son mejores que los de Castilla (...). (...) verdes, muelenlos y hacenlos pellas, y asi los comen ; y si estan secos los muelen con cascarras, y los comen hechos polvos* »¹¹, « *(...) liebre (...)* »¹², « *(...) venados, y pajaros y codornices, y otras cosas (...)* »¹³, « *(...) todo cuanto aquella gente hallaban y mataban nos lo ponía adelante (...)* »¹⁴, « *(...) tunas y arañas y gusanos (...)* »¹⁵. La faim ne lui pas épargnée pour autant, par intermittence : « *(...) por mas de cincuenta leguas de despoblado de muy asperas sierras, y por ser tan secas no habia caza en ellas, y por eso pasamos mucha hambre (...)* »¹⁶, « *(...) frisoles y muchas calabazas para comer (...)* »¹⁷, « *Nuestro mantenimiento era cada dia tanto como una mano de unto de venado (...)* »¹⁸, « *De esta hambre a nosotros alcanzaba parte en todo este camino (...)* »¹. Il manque

¹ Cap. XXII, pp. 160-161.

² Cap. XXII, p. 161.

³ Cap. XXII, p. 161.

⁴ Cap. XXII, p. 162.

⁵ Cap. XXIII, p. 164.

⁶ Cap. XXXIII, p. 164.

⁷ Cap. XXIII, p. 165.

⁸ Cap. XXVII, p. 174.

⁹ Cap. XXVII, p. 176.

¹⁰ Cap. XXVIII, p. 179.

¹¹ Cap. XXIX, p. 182.

¹² Cap. XXIX, p. 184.

¹³ Cap. XXIX, p. 184.

¹⁴ Cap. XXIX, p. 184.

¹⁵ Cap. XXIX, p. 185.

¹⁶ Cap. XXX, p. 186.

¹⁷ Cap. XXX, p. 190.

¹⁸ Cap. XXXI, p. 193.

même de mourir de faim alors qu'il est sur le point de rencontrer des cavaliers espagnols et touche enfin au but : « *De esta hambre a nosotros alcanzaba parte en todo este camino (...)* »², « *(...) donde pasamos grande e increible hambre* »³.

La soif l'assaille également : « *(...) el agua se nos acabo (...)* »⁴, « *(...) la necesidad del agua era en extremo (...)* »⁵, « *(...) y como habia cinco dias que no bebiamos, la sed fue tanta, que nos puso en necesidad de beber agua salada (...)* »⁶, « *(...) todos pensamos perecer de sed (...)* »⁷. Il survit à l'absorption d'eau salée, tant il est raisonnable : « *(...) algunos se desatentaron tanto en ello, que subitamente se nos murieron cinco hombres* »⁸. La privation d'eau, « *Como vimos que la sed crecia, acordamos de encomendarnos a Dios nuestro Senor, y aventurarnos antes el peligro de la mar que esperar la certinidad de la muerte que la sed nos daba* », ajoutée aux autres vicissitudes, le fait beaucoup souffrir. Néanmoins, il demeure vaillant : « *(...) entre todos ellos a estar hora no habia cinco hombres en pie. Cuando vino la noche quedamos sino el maestre y yo que pudiesemos manear la barca (...)* »⁹, « *(...) a dos horas de la noche em maestre me dijo que yo tuviese cargo de ella (...)* »¹⁰. Il s'accommode pourtant de ce fléau : « *En todo el tiempo que comiamos las tunas teniamos sed (...)* »¹¹.

Il éprouve le froid : « *(...) el frio que hacia era muy grande (...)* »¹², « *(...) el frio muy grande (...)* »¹³, « *Por el gran frio que hacia (...)* »¹⁴. Le froid met à mal sa personne : « *Y como entonces era por noviembre, y el frio muy grande (...)* »¹⁵, « *Por el gran frio que hacia, y temiendo que en el camin alguno no muriese o desmayase (...)* »¹⁶, « *(...) el tiempo tan recio (...)* »¹⁷. Il est marqué à vif par la rigueur du climat : « *(...) y con el Sol y el aire haciansenos en los pechos y en las espaldas unos empeines muy grandes, de que recibiamos muy gran pena por razon de muy grandes cargas que traimos, que eran muy pesadas ; y hacian que las cuerdas se nos metian por los brazos* »¹⁸.

¹ Cap. XXXII, p. 199.

² Cap. XXXII, p. 199.

³ Cap. XXXII, p. 201.

⁴ Cap. IX, p. 107.

⁵ Cap. IX, p. 108.

⁶ Cap. IX, p. 108.

⁷ Cap. XXXIV, p. 207.

⁸ Cap. IX, p. 108.

⁹ Cap. X, p. 115.

¹⁰ Cap. X, p. 115.

¹¹ Cap. XIX, p. 149.

¹² Cap. XII, p. 119.

¹³ Cap. XII, p. 120.

¹⁴ Cap. XII, p. 121.

¹⁵ Cap., XII, p. 120.

¹⁶ Cap. XII, p. 121.

¹⁷ Cap. XIII, p. 124.

¹⁸ Cap. XXII, p. 162.

Au-delà de ces différents maux, dès les premiers pas en Amérique, il apparaît qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca n'est pas doué d'une force surhumaine puisqu'il a besoin des autres pour affronter les éléments déchaînés : « (...) *era necesario que anduviesemos siete o ocho hombres abrazados unos con otros para podernos amparar que el viento no nos llevase* »¹. Sa faiblesse, dépeinte sans détour, contraste d'ailleurs grandement avec son « *mental* » toujours fort pour emprunter, au risque de l'anachronisme, cette terminologie aux sportifs de haut niveau. Cela lui permettra d'affronter victorieusement le froid, la maladie et les mauvais traitements des Indiens. Il se révèle bien solide. Alors que l'aventure ne fait que commencer la maladie l'épargne contrairement à beaucoup de ses frères d'armes qui commencent à être décimés les uns après les autres : « (...) *antes que nos embarcasemos, sin los que los indios nos mataron, se murieron mas de cuarenta hombres de enfermedad y hambre* »².

Il est confronté d'emblée, comme ses compagnons, à la souffrance physique : « (...) *pisando por encima de ostiones, de las cales recibimos muchas cuchilladas en los pies (...)* »³. Il est même gravement malade, « (...) *donde me habian dado tan gran enfermedad, que ya que alguna otra cosa me diera esperanza de vida, aquella bastaba para del todo quitarmela* »⁴. À la maladie s'ajoutent les mauvais traitements des Indiens et le travail dont ils l'accablent, mettant à mal sa résistance décidément très grande : « *Mi enfermedad (...) el mucho trabajo que me daban y mal tratamiento que me hacian, determiné de huir de ellos (...)* »⁵.

Les blessures dont il souffre sont particulièrement douloureuses et n'épargnent aucune partie de son corps tout entier couvert de meurtrissures : « (...) *entre otros trabajos muchos, habia de sacar las raices para comer de bajo del agua y entre las canas donde estaban metidas en la tierra. De esto traia yo los dedos tan gastados, que una paja que me tocase me hacia sangre de ellos, y las canas me rompian por muchas partes, porque muchas de ellas estaban quebradas y habia de entrar por medio de ellas con la ropa que he dicho que traia* »⁶. Au cours de son périple, il a probablement été blessé sérieusement puisqu'il a été soigné par des « *médécins* » Indiens : « *Lo que el medico hace es dalle unas sajas adonde tiene el dolor, y chupanles alrededor de ellas. Dan cauterios de fuego, que es cosa entre ellos ténida y por muy provechosa, y yo lo he experimentado, y me sucedio bien de ello (...)* »⁷.

¹ Cap. I, p. 79.

² Cap. VIII, p. 106.

³ Cap. V, p. 92.

⁴ Cap., XVI, p. 132.

⁵ Cap. XVI, pp. 132-133.

⁶ Cap. XVI, p. 133.

⁷ Cap. XV, pp. 129-130.

À cela s'ajoutent les morsures d'insectes, dont lui-même et ses compagnons sont couverts. Elles sont sévères puisqu'elles leur donnent l'apparence de lépreux : « *Cuando parentales van de los mosquitos, que parece que tienen la enfermedad de San Lazaro* »¹. Les moyens de les combattre se révèlent cependant aussi douloureux que le mal : « *Hallamos por la tierra muy gran cantidad de mosquitos (...) que son muy malos y enojosos, y todo lo mas del verano nos daban mucha fatiga ; y para defendernos de ellos hacíamos al derredor de la gente muchos fuegos de lena podrida y mojada. Esta defension nos daba otro trabajo, porque en toda la noche no hacíamos sino llorar, del humo que en los ojos nos daba, y sobre eso, gran calor que nos causaban muchos fuegos, y salíamos a dormir a la costa. Si algune vez podíamos dormir (...)* »². Malgré tout, son épiderme se régénère bien : « *(...) por toda esta tierra anduvimos desnudos ; y como no estábamos acostumbrados a ello, a manera de serpientes mudábamos los cueros dos veces en el ano (...)* »³.

2- Un résistant

Lorsqu'il s'agit de s'enfuir, ce qui lui reste de force, demeure au service de ses compagnons : « *Andrés Dorantes respondio que muchos dias habia que el rogaba a Castillo y a Estebanico que fuesen adelante, y que no lo osaban hacer porque no sabian nada, y que temian mucho de los rios y ancones por donde habian de pasar, que en aquella tierra hay muchos. Y pues Dios nuestro Señor habia sido servido de guardarme entre tantos trabajos y enfermedades, y al cabo traerme en su compania, que ellos determinaban de huir, que yo los pasaria de los rios y ancones que topasemos* »⁴. Avant cet épisode, il n'hésite pas à révéler que peu après l'abandon des troupes par Panfilo de Narvaez, son état de faiblesse, comme celui des autres soldats, est tel qu'il nécessite l'appui et l'aide d'Indiens pour se déplacer : « *Desde que veian que habíamos tomado alguna fuerza y calor, nos llevaban hasta el otro tan aprisa, que casi con los pies no nos dejaban poner en el suelo (...)* »⁵. Tout au long de son périple, il est particulièrement manifeste qu'il doit essentiellement sa survie à sa solide constitution tant les éléments sont contre lui. À une occasion au moins, la maladie freine sa course et son mal semble grave : « *(...) me habian dado tan gran enfermedad, que ya que alguna otra cosa me diera esperanza de vida (...)* »⁶, « *Mi enfermedad estorbo que no les pude seguir ni los vi* »⁷.

¹ Cap. XVIII, p. 147.

² Cap. XVIII, p. 146.

³ Cap. XXII, pp. 161-162.

⁴ Cap. XVII, p. 138.

⁵ Cap. XII, pp. 121-122.

⁶ Cap. XVI, p. 132.

⁷ Cap. XVI, p. 132.

Elle l'immobilise une année durant : « *Yo hube de quedar con estos (...) indios (...) mas de un ano* »¹

Il survit également aux mauvais traitements que lui infligent les Indiens, parmi lesquels figurent des violences physiques et des violences morales : « *Porque viesemos que lo que nos habian dicho del mal tratamiento de los otros era verdad, estando con ellos dieron al companero mio de bofetones y palos, y yo no quedé sin mi parte, y de muchos pellazos de lodo que nos tiraban, y nos ponian cada dia las flechas al corazon, diciendo que nos querian matar como a los otros nuestros companeros* »², sans oublier « *l'arrachage de barbe* », qu'il qualifie de passe-temps : « *(...) no contentos con darles muchas bofetadas y apalearlos y pelarles las barbas por su pasatiempo (...)* »³. Ce qui le pousse au désespoir : « *Y pues Dios nuestro Senor habia sido servido de guardarme entre tantos trabajos y enfermedades (...)* »⁴. L'épreuve est intense : « *En este tiempo yo pasé muy mala vida, asi por la mucha hambre como por mal tratamiento que de los indios recibia (...)* »⁵. Il survit non seulement aux maux internes mais aussi aux maux infligés par les Indiens : « *insupportables* », ce qui dénote une vaillance à toute épreuve : « *(...) por el mucho trabajo que me daban, mal tratamiento que me hacian, determinado de huir (...) porque yo no podia sufrir la vida que (...) tenia (...)* »⁶.

Toutes choses qui s'ajoutent naturellement aux déboires proprement militaires. En effet, au combat, il n'est pas invincible : « *(...) hierieronme a mi (...)* »⁷, « *(...) yo lo fui (herido) en la cara (...)* »⁸. Mais il reste vaillant : « *(...) entre todos ellos a esta hora no habia cinco hombres en pie. (...) no quedamos sino el maestre y yo que pudiesemos manear la barca (...)* »⁹, « *(...) yo reposé un poco muy sin reposo, ni habia cosa mas lejos de mi entonces que el sueño* »¹⁰. Dans l'organisation de la troupe, un homme le surpasse physiquement : « *(...) mandé a Lope de Oviedo, que tenia mas fuerza y estaba mas recio que todos (...)* »¹¹. De la même façon, quand il s'agit de désigner des hommes pour partir en éclaireurs, choisis parmi les plus robustes, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca n'en fait pas partie. Est-ce parce qu'il dirige la troupe ou parce que lui-même fait partie des moins valides ? : « *Acordamos tambien que cuatro hombres, que mas*

¹ Cap. XVI, p. 132.

² Cap. XVI, pp. 135-136.

³ Cap. XVIII, p. 142.

⁴ Cap. XVII, p. 138.

⁵ Cap. XIX, p. 148.

⁶ Cap. XVI, pp. 132-133.

⁷ Cap. VII, p. 101.

⁸ Cap. IX, p. 110.

⁹ Cap. X, p. 115.

¹⁰ Cap. X, p. 115.

¹¹ Cap. XI, p. 117.

recios estaban (...) »¹. Malgré tout, il a la force de subir les traitements physiques brutaux et le harcèlement moral des Indiens : « (...) dieron al companero mio de botefones y palos, y yo no quedé sin mi parte, y de muchos pellazos de lodo que nos tiraban, y nos ponian cada dia las flechas al corazon, diciendo que nos querian matar como a los otros nuestros companeros »². Dans les premiers temps de l'aventure, bien que physiquement sérieusement diminué, son état lui permet cependant d'aider un de ses compagnons à passer une baie et de continuer à marcher : « En fin, al cabo lo saqué y le pasé el ancon y cuatro rios que hay por la costa, porque el no sabia nadar (...) y fuimos (...) adelante (...) »³.

Son état de faiblesse lui sera néanmoins préjudiciable plus d'une fois : « A las veces acontecio hacer lena donde, despues de haberme costado mucha sangre, no la podia sacar ni acuestas ni arrastrando »⁴. Son corps est vraiment las : « (...) aunque cada uno de ellos lo pudiera hacer mejor que yo, por ser mas recios y mas mozos (...) »⁵.

Et pourtant, envers et contre tout, il se bat sans relâche contre cet environnement particulièrement hostile. Son corps, plus précisément son épiderme, en attestent : « La tierra es tan aspera y tan cerrada, que muchas veces haciamos lena en montes, que cuando la acababamos de sacar nos corria por muchas partes sangre, de las espinas y matas con que topabamos, que nos rompian por donde alcanzaban »⁶. Son sang s'écoule de son corps pourtant bien affaibli depuis longtemps déjà : « (...) como traia los pies descalzos, corriome de ellos mucha sangre (...) »⁷. Et il lui faut encore souffrir : « Desde aqui nos comenzo mucha de la gente que traíamos a adolecer de la mucha hambre y trabajo que por aquellas sierras habian pasado, que por extremo eran agras y trabajosas »⁸.

Enfin, au terme de son aventure, il met du temps à se remettre : « (...) el gobernador (...) nos dio de vestir ; lo cual yo por muchos dias no pude traer, ni podiamos dormir sino en el suelo »⁹.

¹ Cap. XIII, p. 124.

² Cap. XVI, pp. 135-136.

³ Cap. XVI, pp. 134-135.

⁴ Cap. XXII, p. 162.

⁵ Cap. XXXIII, p. 202.

⁶ Cap. XXII, p. 162.

⁷ Cap. XXI, p. 155.

⁸ Cap. XXX, p. 186.

⁹ Cap. XXXVI, pp. 213-214.

b/ Ce que laissent transparaître les *Naufragios*¹

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca se présente comme un chef. Du moins, il laisse entendre qu'il est toujours demeuré à la tête de l'expédition en partie parce qu'il est, envers et contre tout, resté solide, quasiment invincible. Les qualités physiques d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca sont donc nombreuses et bien réelles. Même s'il ne se décrit jamais, il apparaît particulièrement désireux d'être perçu comme un être doté d'une constitution physique en tout point exceptionnelle. C'est de ce point de vue qu'il faut examiner les thèmes récurrents qui transparaissent dans les *Naufragios*², c'est-à-dire un périple harassant, une aventure qui semble sans issue, la disparition de ses hommes et la question de sa propre survie.

Plutôt que de mettre en évidence simplement la difficulté de progresser à pied dans un milieu hostile, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca préfère très souvent indiquer concrètement les distances parcourues. Ces indications permettent au lecteur de déduire que le conquérant résiste aux longues marches, plusieurs lieues ou plusieurs jours à chaque fois, plus de 2 500 kilomètres au total : « (...) *andadas cuatro leguas (...)* »³, « (...) *andadas diez o doce leguas (...)* »⁴, « (...) *anduvimos (...)* *quince dias (...)* »⁵, « (...) *caminamos ocho dias (...)* »⁶, « (...) *caminamos todo el dia (...)* »⁷, « *Caminamos con ellos veinte y cinco leguas (...)* »⁸. Il affronte et surmonte la fatigue dûe à la marche : « (...) *eramos nuevos en los trabajosos allende del cansancio que traíamos, veníamos muy fatigados de hambre (...)* »⁹. En dépit de tout, le plus souvent après quelques jours, et non quelques heures, de repos nécessaires pour récupérer, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et la troupe ont la force de repartir : « *Descansamos alli dos dias (...)* »¹⁰. Peu après l'abandon de la troupe par Panfilo de Narvaez, il est l'un des rares à tenir encore debout, un exploit, laisse-t-il entendre, à ce stade du périple : « *Entre nosotros, excusado era pensar que habia quien se defendiese, porqué dificilmente se hallaron seis que del suelo se pudiesen levantar* »¹¹. Mais, même avant cet épisode, l'effort physique est soutenu : « (...) *nos llevaron por tierra muy trabajosa de andar (...)* »¹², « (...) *la gente pudiera pasar adelante, por estar los mas enfermos, y tales, que pocos habia de quien se pudiese haber algun provecho* »¹³. Enfin,

¹ *Op. cit.*

² *Op. cit.*

³ Cap. IV, p. 86.

⁴ Cap. IV, p. 87.

⁵ Cap. V, p. 91.

⁶ Cap. VII, p. 101.

⁷ Cap. VIII, p. 103.

⁸ Cap. XXXIV, p. 207.

⁹ Cap. V, p. 92.

¹⁰ Cap. VII, p. 101.

¹¹ Cap. XI, p. 118.

¹² Cap. V, p. 94.

¹³ Cap. VIII, p. 103.

lorsqu'il entame son long périple jusqu'à Mexico, il doit, à nouveau, affronter de longues et pénibles marches et supporter la faim : « *Andadas cinco jornadas con muy grande hambre (...)* »¹. Quand il retrouve des Espagnols, il lui faut encore marcher. Il réussit à se réadapter relativement vite : à l'issue d'un repos de seulement deux mois, alors qu'il vient de vivre dix ans dans des conditions extrêmes, de survie, et alors qu'il vient de parcourir plus de 2 500 kilomètres à pieds, il souhaite, en effet, regagner l'Espagne, pour revenir au plus tôt.

Dans le cours de son aventure, à la fatigue physique répond la fatigue nerveuse, le surmenage : « (...) *derramando muchas lagrimas, habiendo cada uno lastima, no solo de si, mas de todos los otros, que en el mismo estado veian* »². Alvar Nuñez Cabeza de Vaca n'est jamais en repos, preuve s'il en est qu'il est robuste, même si la tension nerveuse peut expliquer cet état de fait : « (...) *y reposé un poco muy sin reposo, ni habia cosa mas lejos de mi entonces que el sueño* »³. Sa force, bien réelle, même amoindrie, demeure, quasi inaltérable : « (...) *pasasemos gran trabajo para echarla al agua, porque nosotros estabamos tales, que otras cosas muy mas livianas bastaban para ponernos en el* »⁴.

Épuisé mais aussi privé de nourriture, donc d'énergie, il échappe au désespoir qu'il aurait pu légitimement éprouver : « (...) *y antes que embarcasemos, sin los que los indios nos mataron, se murieron mas de cuarenta hombres de enfermedad y hambre* »⁵. Il fait partie des survivants : « *Finalmente, en muy poco tiempo, de ochenta hombres que de ambas partes alli llegamos que daron vivos solo quince* »⁶. Il envisage froidement son état de survivant et paraît s'accoutumer à son nouvel environnement : « (...) *anduve de esta manera cinco dias (...)* »⁷, « *En este tiempo no comi bocado ni hallé cosa que pudiese comer (...)* »⁸.

Finalement, émancipé de l'esclavage le plus rude subi chez des Indiens brutaux, et après avoir affronté seul les tourments les plus divers : « (...) *peligros y hambres, como de tempestades y frios, que muchos de ellos me tomaron en el campo solo (...)* »⁹, il en réchappe.

¹ Cap. XXI, p. 153.

² Cap. XII, p. 120.

³ Cap. X, p. 115.

⁴ Cap. XII, p. 119.

⁵ Cap., VIII p. 106.

⁶ Cap. XIV, p. 125.

⁷ Cap. XXI, p. 154.

⁸ Cap. XXI, p. 155.

⁹ Cap. XVI, p. 134.

c/ Ébauche d'un portrait

Un tableau d'honnête facture que quelques ouvrages encyclopédiques ne manquent pas de reproduire¹ et dont l'auteur, qui n'a pas signé son œuvre, n'est pas identifié, exécuté à une date inconnue mais peut-être réalisé au XVI^e siècle, du vivant du modèle, tant celui-ci paraît prendre la pose, mais rien ne l'atteste, contient peut-être le buste du conquérant représenté, ou imaginé, de trois quarts et offrant son profil gauche au spectateur. Ce cadre, qui n'est sans doute pas l'œuvre d'un peintre majeur, au format et aux dimensions indéterminés, à l'existence mystérieuse - d'où provient-il ? Où est-il ? À qui appartient-il ? - est le seul et unique portrait connu du conquistador. Présenté comme tel, il ne peut être ignoré.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, outre deux textes contenant l'essentiel de sa vie, les *Naufragios*² et les *Comentarios*³, a-t-il par là-même souhaité laisser son image à la postérité⁴ ? Une trace de plus de lui dans l'Histoire ? Ou, autre hypothèse plausible, léguer plus simplement une œuvre appelée à rejoindre la galerie de portraits des glorieux ancêtres de la famille ? Bien qu'il s'agisse de la reproduction d'une photocopie en noir et blanc, qui plus est de piètre qualité et, par conséquent, difficilement exploitable, ce portrait, par là-même discutable, contient néanmoins quelques éléments de réponse, même supposés, quant à la constitution physique prêtée à Alvar Nuñez Cabeza de Vaca bien qu'il n'apparaisse pas de pied en cap. Il s'agit des éléments les plus saillants puisqu'ils sont ceux qu'un tel traitement n'a pu gommer, la photocopie semblant, au contraire, avoir conservé l'essentiel et effacé l'accessoire.

Le conquérant, dont l'image seule remplit la toile jusqu'au buste, sans arrière plan et sans décorum, semble représenté dans la force de l'âge, sans qu'il soit toutefois possible de déterminer précisément celui-ci. Il apparaît dans toute sa splendeur, richement vêtu d'une lourde étoffe, de l'épais velours sans doute. Travaillé, celui-ci est vraisemblablement parsemé de couleurs, de contrastes, et comporte des effets recherchés avec des empiècements savamment dessinés, cousus et symétriquement distribués sur sa poitrine. Ce vêtement de qualité, sans être ostentatoire, n'est pas pour autant austère. Il semble plutôt d'une sobriété étudiée, voulue par un homme soucieux, mais pas outre mesure, de son apparence, contrôlée, et en adéquation avec son statut.

¹ Selon l'affirmation de Patrick Menget, *op. cit.*, p. 41, qui ne cite cependant aucune source.

² *Op. cit.*

³ *Op. cit.*

⁴ Enrique PUPO-WALKER, est le seul à en proposer une reproduction dans son édition des *Naufragios*, *op. cit.*, accompagnée d'un remerciement laconique et lacunaire : « *Agradecemos a la casa Mc Graw-Hill la localisation del retrato* », p. 225.

Celui qui le porte paraît ce qu'il est et il est ce qu'il paraît. Un lourd pendentif autour du cou, presque massif mais aux proportions raisonnables - une décoration militaire ? l'insigne d'un ordre ? - sans doute en or comme les boutons de sa veste, et la tête couverte, il pose comme il sied et comme il est de tradition aux gens de qualité ayant rang et fortune au XVI^e siècle en Espagne. Il prend la pose dans un habit de cour et non en armure de soldat ; Tenue guerrière dont la représentation la plus parfaite est offerte au XVI^e siècle par le peintre vénitien Giorgione (1477-1510) dans une de ses œuvres les plus marquantes « *Le guerrier et son page* » et, un peu plus tard, par le Titien (1490-1576) avec le « *Portrait d'Alfonso D'Avalos, marquis del Vasto* » (1533), « *Une œuvre majeure en ce qu'elle est de celles qui fixent pour longtemps le type du portrait du chef de guerre* », estime l'écrivain et critique Pierre Assouline¹, et dont de nombreux artistes postérieurs vont s'inspirer². Sur ce choix vestimentaire, il est à noter que Cortés et Pizarro ont indifféremment été représentés dans les deux postures. Le soldat ne posait donc pas forcément revêtu de ses atours guerriers. Ici, rien n'indique d'ailleurs que le personnage censé représenter Alvar Nuñez Cabeza de Vaca soit militaire. L'allure n'en est pas moins martiale.

Le port altier laisse deviner, outre la noblesse, le haut personnage fier et plein d'allant. Impression grandement due au torse large et plein, bombé, comme contenant toute la puissance de l'homme résolument portraituré, figé, dans cette attitude. Les pommettes sont hautes mais pas saillantes. Le visage, de forme allongée, est légèrement émacié, comme l'ombre sur la joue droite l'indique. Le regard est droit, perçant et volontaire avec des yeux vifs, quelque peu enfoncés dans les orbites et que des sourcils, fournis et imperceptiblement surélevés sur le haut des paupières, rendent plus grands encore. Le nez fort, à la fois droit et un peu busqué, lui donne un profil de lame. Les lèvres sont fines, ourlées et fermées. Elles n'esquissent pas le moindre sourire. Le front est haut et large. Une barbe, coiffée, est ramenée en avant. Très soignée et au dessin étudié, comme le tracé sur la poitrine en atteste, elle dissimule le menton. Telles sont les caractéristiques de ce visage. Bien proportionné, pas encore marqué et indemne de toute blessure ou cicatrice, il est celui d'un homme mûr, paraissant sûr de lui et désireux d'afficher un caractère inflexible.

Son élégance, sa belle prestance et sa distinction sont pareillement évidentes. Et, en dépit d'une certaine distance, instauré par le regard intense qu'il lance au spectateur - il semble toiser son vis-à-vis - l'arrogance ou le mépris, la superbe ou la supériorité affichée ou encore la morgue n'apparaissent pas chez cet homme. Il semble au contraire plein de retenue et ses

¹ Pierre ASSOULINE, « Adieu Titien », *Le Monde* 2, 22-23 février 2004.

² Voir, par exemple, la première de couverture de l'édition française des *Naufragios* établie par Jean-Marie Saint-Lu, *op. cit.*, sur laquelle figure une gravure d'A. Collaert d'après Stradan, et l'illustration choisie par Jean-Louis Rieupeyrou pour son ouvrage *Le conquistador perdu, op. cit.*, due à Oscar Pereira da Silva (1867-1939), intitulée « *Débarquement de Cabral À Port Seguro* ».

sentiments paraissent si contrôlés, contenus, bridés presque, qu'ils produisent une expression difficilement définissable, quelque peu énigmatique, ambiguë, presque désabusée, avec une certaine tristesse, un soupçon de mélancolie. Étrangement, il n'inspire ni sympathie ni antipathie ni ne fascine de prime abord, si ce n'est qu'il paraît peut-être un peu hautain et son expression sévère.

Il retient cependant l'attention et suscite une série d'interrogations pour peu qu'il soit l'objet d'une étude. Son apparence, hiératique, forme un contraste saisissant avec les portraits d'autres conquérants comme ceux de Cortès¹, de Garcilaso de la Vega² ou encore celui de Francisco Pizarro³, aux regards et aux expressions si convenus. Enfin, le témoignage suivant, que Trinidad Barrera est la seule à produire dans son édition critique des *Nafragios*⁴, contient la description suivante : « *El Maestre Juan Ocampo lo describio como « animoso, noble, arrogante, los cabellos rubios y los ojos azules y vivos, barba larga y crespa, era Alvar un caballero y un capitan a todo lucir ; y las mozas del Duero enamorabanse de el y los hombres temian su acero »*⁵. Il ressort qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca aurait été blond, aux yeux bleus, contrairement à ce que laisse supposer naturellement traitreusement la photocopie noir et blanc de son portrait peint qui lui donne un regard sombre, ténébreux même, des cheveux foncés et une barbe épaisse et lisse.

Il confirme bien, en revanche la séduction et le respect sinon la crainte qu'un tel homme, « *courageux* », « *noble* », « *altier* » et prompt à faire chavirer les cœurs (*sic*), Trinidad Barera *dixit*, semblait pouvoir inspirer autour de lui et qui ne laisse, comme trace intangible et indiscutable, qu'une signature. « *Majestueuse et compliquée* »⁶, elle s'étire dans un mouvement ample. Son tracé assuré et appuyé, est encadré par un graphe aux contours manifestement recherchés, étudiés, presque un dessin, qui enserme des lettres consciencieusement et avec application formées, lisibles sans peine et soulignées. Un paraphe à la mesure de son rang ? Résolu, singulier et voulu tel pour justement marquer et son caractère et sa qualité ? Une énigme de plus d'un homme qui savait incontestablement manier la plume autant que l'acier.

Par souci d'exhaustivité, mais à simple titre d'information, il convient également d'évoquer un long-métrage qui donne une apparence physique au conquistador. Cette personnification, qui se veut des plus réalistes, est surtout axée sur le corps du conquérant qui,

¹ *Histoire Générale des Littératures, op. cit.*, p. 82.

² *Ibid.*

³ *Atlas historique, op. cit.*, 138.

⁴ *Op. cit.*

⁵ Trinidad BARRERA, dans son édition des *Nafragios, op. cit.*, p. 12, dont cette citation est extraite, ne précise pas qui est « *El maestro Juan de Ocampo* ».

⁶ Telle qu'elle est qualifiée par Patrick Menget, *Nafragios, op. cit.*, p. 41.

meurtri de toutes parts, devient rapidement décharné, squelettique tandis que son visage, mangé par la barbe et les cheveux, est creusé. Cette image, très vraisemblable, correspond bien aux descriptions qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca offre de lui-même dans les *Naufragios*¹. Elle permet de visualiser et de rendre plus concret ce que les mots donnent à imaginer. Ce film mexicaino-espagnol assez étrange s'inspire (librement) des *Naufragios*². Véritable objet de curiosité, diffusée en France en 1994 par la chaîne franco-allemande Arte³, cette fiction de 106mn a pour titre *Cabeza de Vaca*⁴ et a été réalisée dans l'optique de la célébration, en 1992, du cinquième centenaire de la découverte de l'Amérique.

La reproduction du portrait supposé d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca accompagné de la copie de la requête autographe adressée au Conseil des Indes en 1551 et comportant sa signature ainsi que son blason authentique illustrent parfaitement le rang et la position sociale du conquérant. La trace qu'il a laissé dans l'histoire se révèle dans la présence d'un crâne de vache sur un balson de fantaisie.

¹ *Op. cit.*

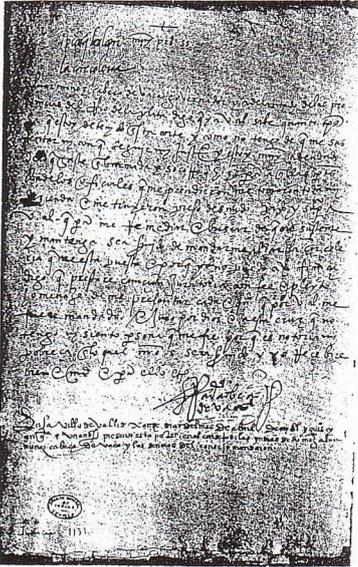
² *Ibid.*

³ Le vendredi 27 mai 1994 à 23h10.

⁴ *Cabeza de Vaca*, Film mexicain-espagnol de Nicolas Echeverria, Producciones Iguana en coproduction con El Instituto mexicano de cinematografía, La Television Espanola, S.A., La Sociedad Estatal Quinto Centenario 1442-1992, Channel Four Television, The American Playhouse Theatrical Films... y con el apoyo del Gobierno del Estado de Nayarit, y del Gobierno de Coahuila, 1990, 106mn.



Alvar Núñez Cabeza de Vaca (1491-1539). Se desconoce el autor y la ubicación actual de esta rara pieza. Agradecemos a la casa McGraw-Hill la localización del retrato. (1)



Petición autógrafa de Alvar Núñez Cabeza de Vaca al Consejo de Indias, 1551, en la que solicita que se le libre de encarcelamiento. (Cortesía del Archivo de Indias). (2)

¹ Alvar Nunez CABEZA DE VACA, *Los Naufragios*, Edicion de Enrique Pupo-Walker, Op. cit., p. 224 et suivantes.
² *Ibid.*



Escudo de armas de Alvar Núñez Cabeza de Vaca, según aparece en los documentos de acusaciones que se hicieron contra él. (Cortesía del Archivo de Indias.)⁽¹⁾



Représentation fantaisiste du blason d'Alvar Nunez Cabeza de Vaca⁽²⁾

¹ Alvar Nunez CABEZA DE VACA, *Los Naufragios*, Edición de Enrique Pupo-Walker, Op. cit., p. 224 et suivantes.

² Collection personnelle de l'auteur. Santa Fé, Nouveau-Mexique, 1991.

d/ Son image pour l'Histoire

En 1990, un musicien et documentariste mexicain, Nicolas Echeverria, réalise un long-métrage d'art et essai, *Cabeza de Vaca*¹, dont le conquérant est le héros.

« *La conquête du Nouveau Monde une épopée picaresque d'après Cabeza de Vaca* » annonce, très succinctement, le programme télévisé du Figaro qui classe l'œuvre, très sommairement résumée², dans la catégorie « *Aventure* ». Le Monde Radio-Télévision, outre un article très développé sur trois colonnes plutôt bien documenté signé Claude Aziza, « *Le conquistador perdu* »³, est en revanche plus complet. « *En 1536, (dit-il) quatre hommes sont retenus dans un camp, sur la côte du Pacifique, au milieu de soldats espagnols. Huit ans plus tôt, ils avaient débarqué en Floride avec une troupe de six cents hommes. Retour en arrière pour leur histoire. Ce premier long-métrage d'un musicien et documentariste mexicain est une épopée de la conquête du Nouveau Monde et un appel à la tolérance et à la cohabitation des cultures. Inédit en France, il a été remarqué au Festival de Berlin 1991 (...)* ». Enfin, le site internet d'Arte-Canal Satellite, en fait une présentation plus conforme : « *Cabeza de Vaca de Nicolas Echeverria (1990). 1528 : À la suite de l'échec d'une expédition lancée vers la Floride, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, trésorier de Charles Quint, est fait prisonnier d'un chaman. Initié à ses secrets et à la langue indienne, libéré celui qui était venu en conquérant ira vers le monde indien, celui du Mexique* »⁴. Les grandes lignes du texte y sont en effet bien présentes.

1- L'adaptation des *Naufragios*⁵

Cette coproduction mexicano-espagnole⁶ s'ouvre sur une date, 1536, un lieu, San Miguel de Culiacan, et des hommes qui s'activent autour d'une construction massive en phase

¹ Nicolas ECHEVERRIA, *Cabeza de Vaca*, Film mexicano-espagnol, Producciones Iguana en coproducción con El Instituto mexicano de cinematografía, La Televisión Española, S. A., La Sociedad Estatal Quinto Centenario 1492-1992, Channel Four Television, The American Playhouse Theatrical Films... y con el apoyo del Gobierno del Estado de Nayarit, y del Gobierno de Coahuila, 1990, 106mn.

² « *1536, côte pacifique, San Miguel de Culiacan. Quatre hommes sont retenus dans un camp. L'un d'eux, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, est l'ancien trésorier du roi d'Espagne. Huit ans plus tôt naufragés, ils foulaient le sol d'une terre inconnue* ».

³ Claude AZIZA, « *Le conquistador perdu* », Le Monde Radio-Télévision, Dimanche 22-Lundi 23 mai 1994.

⁴ Site « *Toutes les télés* ».

⁵ *Op. cit.*

⁶ Sorti en salle en France uniquement en 2010. T.S., « L'épopée hallucinée du conquistador devenu chaman », Le Monde, Mercredi 22 Décembre 2010. Un article du Monde, consacré au film de Nicolas Echeverria, « *Cabeza de Vaca* », à l'occasion de sa sortie en salle en décembre 2010, présente les *Naufragios* comme « (...) l'un des récits les plus célèbres de la conquête espagnole des Amériques ». Alvar Nuñez Cabeza de Vaca y est, lui, : « (...) après que son armada eut sombré dans le golfe du Mexique (...) et après être devenu « chaman », l'auteur d'un récit imaginaire parce qu'écrit : « (...) d'après des souvenirs invérifiables ». Le texte comme le personnage auraient pareillement inspiré le

d'édification, les bases d'un fort peut-être, érigée en pierres de taille. Certains portent des casques de soldat et sont armés de lances. Non loin de là, quatre hommes, maigres et dénudés, se voient distribuer des vêtements. L'un d'eux, visiblement éprouvé, ébahi d'entendre la date de 1536, rit, pleure, frappe avec force de son poing décharné un poteau de bois sur lequel il s'appuie et se souvient.

Huit ans plus tôt, en Floride, un radeau avance dans la nuit noire. Recouvert d'hommes épuisés et pour certains délirants, le frêle esquif s'enfonce dans l'obscurité quand surgit, impromptu, un autre radeau. Aussitôt, de part et d'autre, le dialogue s'engage. Il oppose, tel que les deux protagonistes l'indiquent, le capitaine Panfilo de Narvaez à son trésorier Alvar Nuñez Cabeza de Vaca qui porte à son cou une grande et massive croix d'argent au bout d'une lourde chaîne du même métal. Le trésorier demande de l'aide à son supérieur, entouré d'hommes encore sur pied et vaillants quand les siens sont à l'article de la mort. Il suggère une solution. Une corde pourrait relier les deux embarcations. Il exhorte surtout Panfilo de Narvaez à accomplir son devoir et lui signifie qu'il est responsable de ces hommes.

L'échange est bref, heurté et brutal. Les deux officiers crient plus qu'ils ne parlent. Panfilo de Narvaez, un bandeau noir sur l'œil gauche et déguenillé, finit, excédé, par envoyer son second au diable, se refusant à donner la moindre directive ou à prendre une initiative quelconque. Cynique, « *Dieu pour tous et chacun pour soi* » dit-il, sarcastique et violent, il lui lance qu'il n'est plus temps de donner des ordres, qu'il n'y a plus d'autorité puisque : « *Ici s'achève l'Espagne, Alvar !* » avant de s'éloigner pour retourner à la nuit et n'en plus sortir.

Lorsqu'ils touchent terre, les survivants du radeau d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca meurent les uns après les autres, d'épuisement, de maladie ou encore tués par les Indiens qui ne tardent pas à se manifester. Après avoir donné des sépultures chrétiennes aux défunts, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, l'épée au côté, et ses hommes, s'avancent dans les terres. La recherche d'eau, de nourriture, s'effectue dans un univers grandiose, chatoyant mais hostile, difficile à pénétrer et effrayant quand des objets de « *sorcellerie* » y sont parsemés par les « *idolâtres* ».

réalisateur et : « (...) *fait naître en lui le désir de faire un film sur l'abandon de la civilisation, sur une « conquista à l'envers » qui verrait le triomphe du Nouveau Monde sur l'explorateur* ». Cela se traduit par un parti-pris esthétique qui fait que son film : « *est plus tourné vers la contemplation des corps, des rites et des paysages* ». C'est dans ce cadre que le conquérant, campé par un acteur particulièrement habité, souligne le journaliste, apparaît comme : « *une figure mystique qui se défait progressivement de sa culture chrétienne pour se fondre dans le monde chamannique des tribus* ».

Le Canard enchaîné du mercredi 22 décembre 2010, ne dit pas autre chose, qualifiant le film de « *pépite d'or cinématographique, aux frontières de l'absolu* ». L'aventure du conquérant, « (...) *prisonnier des Indiens, puis initié et (devenu) chaman guérisseur (...)* », ne serait autre que : « *Une tentative folle et superbe pour donner à voir le paradis perdu des cultures indiennes anéanties, dans un chatoiement de couleurs* ».

Quand la maigre troupe découvre des caisses de bois qui contenaient des objets de pacotille et autres verroteries que Panfilo de Narvaez destinait aux Indiens, c'est avec effroi qu'elle y trouve des cadavres en état de décomposition et de putréfaction avancée et dont les visages sont transpercés de différents objets. Le prêtre, un dominicain sans doute, qui accompagne le groupe, une grande croix de bois en main qui se détache de sa lourde robe de bure, fait aussitôt ériger un bûcher et tout brûler y compris un soldat que la frayeur a terrassé. Ce à quoi Alvar Nuñez Cabeza de Vaca s'oppose avec force, souhaitant plutôt creuser une tombe à ce dernier, mais en vain.

Au feu purificateur, succède l'attaque d'Indiens qui, invisibles, lancent des flèches de toutes parts et déciment le groupe. Tandis qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca qu'aucun projectile n'a atteint est attrapé et emmené dans un filet, le moine, le dos transpercé et hérissé de flèches, tel Saint Sébastien, s'enfonce dans la forêt et rejoint, toujours brandissant sa croix devant lui, un halo de lumière enveloppé de brume qui perce l'obscurité et semble l'attirer irrésistiblement.

Peu après, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, prisonnier avec trois de ses compagnons et enfermé dans une cage de bambous, est entouré d'Indiens qui s'activent et préparent un repas aux mets variés. Le spectacle de ces êtres, de leur allure élancée et de leurs coiffes et colliers de plumes très étudiées est interrompu par le bruit d'une calebasse secouée par un homme au visage peint et à l'accoutrement étrange et impressionnant. Une pièce de cuir recousue d'un large pectoral de coquillages blancs en forme de coquilles Saint-Jacques et autres breloques, recouvre son torse. La pirogue à bord de laquelle il se trouve, après avoir traversé le village composé de maisons sur pilotis, accoste. Le curieux équipage qu'il forme avec un nain privé de bras en descend. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses compagnons nomment ce dernier « *mala cosa* ». Celui-ci s'approche des captifs, prostrés, silencieux et dans l'expectative. Il s'arrête devant Alvar Nuñez Cabeza de Vaca grimace, maugréé, vocifère, grogne. L'homme à la calebasse qui le suit, arrache alors violemment le crucifix du cou du guerrier, s'empare de lui sans ménagement et l'extrait brutalement de sa prison végétale. Dès lors, le conquérant, en dépit de ses cris d'orfraie, de ses protestations et de son incompréhension totale de la situation : « *Qu'est-ce qu'ils me veulent ces chiens ?* » interroge-t-il, devient l'esclave, l'homme à tout faire, de cet étrange duo. Les derniers mots qu'il aura le temps de hurler à ses compagnons sont une injonction : « *Vers Panuco, toujours !* ».

Son esclavage l'affaiblit au plus haut point. Son corps est meurtri de toutes parts et quoi qu'il fasse, il se blesse. Il porte notamment de lourdes charges, cherche des racines dans l'eau, nourrit son maître bouchée par bouchée, subit, stoïque et patient, ses coups, ses moqueries et ses

crachats au visage. Il finit cependant par s'emporter quand tout cela lui devient par trop insupportable et essaye de s'enfuir. Mais, la magie aidant, l'homme à la calebasse, un chaman, obtient son retour.

Le guerrier, désespéré, implore alors Dieu : « *Je suis l'esclave d'un fils de p... d'Indien* », « *D'un sorcier* », « *Un être monstrueux !* ». Puis, il interroge : « *Mon Dieu qu'est-ce que je fais ici ? Dans ces terres ? Dans ce monde ?* ». Plein de rage, il prend alors son maître à parti : « *Ris ! Dans mon pays on t'aurait déjà empalé* ». Il ajoute : « *Je parle parce que je suis plus humain que vous, parce que j'ai un monde même si je suis un naufragé. J'ai un monde et un Dieu. Vous aussi il vous a créés* » et entame le *Credo*. Enfin, tourné vers la mer, il se remémore mi-chantonnant mi-murmurant et quelque peu incohérent : « *La mer était étale, la lune pleine. Un Maure, né sous ce signe, ne saurait mentir. Quand j'étais enfant et adolescent, ma mère me le disait : dire des mensonges, c'est grande vilénie* ». « *Questionne-moi roi, car la vérité je te dirai. Je te la dirai, sire, même si cela me coûte la vie. Si tu voulais, Grenade, avec toi je me marierais et comme dot, je te donnerais Cordoue et Séville. Je suis mariée Roi Don Juan et non veuve ! et le Maure dont je suis l'épouse grand bien me voulait* ». Agenouillé, secoué de sanglots, il s'interrompt, se laisse tomber à terre, se recroqueville, se replie sur lui-même et s'abandonne à sa peine sans retenue aucune.

Peu après le chaman, demeuré comme « *mala cosa* » impassible, imperturbable devant un tel spectacle, dessine une silhouette humaine à terre, lance des imprécations et fiche une lance de bois dans le haut du dessin qui figure le crâne. Au même moment, un Indien court en criant vers son village. Une de ses mains recouvre son œil gauche en sang. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, son maître et le chaman choisissent ce moment pour arriver. Le chaman, à ses côtés Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, intervient aussitôt. Les deux hommes unissent leurs efforts. L'opération est réussie. Le chaman a constaté que son « *assistant* », « *son élève* », qui a littéralement par l'imposition des mains extraie, extirpé le mal, a un pouvoir. Il lui trace alors un signe de peinture rouge sur le front, entre les deux yeux, ôte le grand crucifix d'argent de son cou, le rend à son propriétaire légitime et tend le bras l'index pointé en direction de l'horizon. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, qui embrasse le bijou, est libre. Son maître difforme est ému. Il pleure et le regarde partir.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca se retrouve peu après seul dans des montagnes arides, froides, glaciales, quelques peaux de bêtes pour tout vêtement. Il marche difficilement sur ses maigres jambes qui peinent à le porter, s'appuyant sur un grand bâton, quand il trouve une grotte, abri de fortune. Une nuit, un cauchemar l'assaille. Dans l'obscurité des entrailles de la terre, le rouge et le jaune flamboient et alternent avec le noir profond dans lequel il est plongé. Il

revoit le radeau dans la brume et entend à nouveau ces mots : « *Ici s'achève l'Espagne !* ». Le moine de l'expédition apparaît, sa grande croix en bois en main, à ses côtés. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca se lève et le suit au bord d'un gouffre quand, incontinent, son grand-père, de Vera, surgit des ténèbres en armure et hurle dans sa direction : « *Tu renies encore ton grand-père Alvar. Or, il n'y a pas d'autre façon de conquérir !* », « *Je suis en enfer pour avoir conquis les Canaries, avoir accru la fortune de l'Espagne et ouvert la voie à l'Église* ». Et le vieil homme de se lancer dans une danse indienne, piétinant, martelant le sol sur lequel il trace un cercle tandis que ses pas sont rythmés par une mélodie qu'il chante sans répit : « *A qui chi a, A qui chi a...* ». Son petit-fils le rejoint pour frapper, accroupi, le sol de ses mains et chanter avec lui à l'unisson.

Après les flammes de l'enfer, le froid, la neige, un arbre en flammes embrase et rougoie la nuit devant le guerrier qui lève les bras en croix puis au ciel. Il parle seul, nomme les choses, un oiseau, pour entendre le son de sa voix quand enfin il retrouve et ses compagnons - Dorantes, Castillo, Estebanico, Esquivel - et la captivité. Attachés, retenus par des liens, ils sont les hôtes d'une fête. Les Indiens, aux corps peints de motifs géométriques parfaitement dessinés et aux couleurs multiples, préparent un festin. « *Dans ces contrées, il n'y a pas de vertu, il n'y a pas d'hommes* » lance Esquivel, qui révèle à Alvar Nuñez Cabeza de Vaca avoir mangé de la chair humaine prélevée sur des compagnons morts. Il en a manifestement perdu la raison.

Les préparatifs du repas, selon toute apparence cannibale, vont bon train quand le camp est attaqué par d'autres Indiens. Les Espagnols, mis à part Esquivel, en réchappent. Un captif Indien a en revanche une flèche fichée en plein cœur. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca l'opère puis à genoux l'immerge à bout de bras dans les eaux d'une rivière rouge sang et, contre toute attente, le sauve. Dès lors une grande renommée de guérisseurs va précéder les Espagnols dans leurs différents déplacements. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca va même procéder à un miracle ressuscitant une jeune femme grâce à ses transes et à une pierre blanche qu'il passe sur son corps. L'admiration est grande autour de lui.

Plus avant, les Espagnols qui souhaitent ardemment retrouver leurs compatriotes et n'ont entamé cette longue marche vers le couchant qu'à cette fin, arrivent dans un village dont les habitants sont tous massacrés. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca prélève une balle d'arquebuse sur un cadavre et comprend qu'il s'agit de conquistadors qui ne doivent plus être très loin. Alonso se moque alors de lui : « *Et celui-là Alvar, tu ne le ressuscites pas !* ». Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est par là-même mis en garde, menacé presque, quant à ses miracles et autres résurrections. Ses compagnons lui recommandent, lui intiment même, de se taire car il ne sera

pas cru. Il risque de passer pour fou et de revenir en Espagne couvert de chaînes. Le soldat, amer, comprend qu'il va lui falloir mentir.

Il continue d'avancer avec ses compagnons. Arrivé à un certain point, il repousse les Indiens qui ne veulent pas les quitter et les exhorte à rentrer chez eux. Dans un geste de rage, il ôte sa croix d'argent de son cou et la jette au ciel. Les quatre hommes avancent désormais seuls dans une immense étendue déserte écrasée de soleil et balayée par les vents quand quatre cavaliers en armures rutilantes et aux puissants destriers surgissent de nulle part. Ce sont des chrétiens qui les ramènent à leur chef.

Dans le campement sommaire, aux nombreuses cages qui emprisonnent très exactement 178 Indiens, des hommes s'activent pour construire une cathédrale qui se résume pour l'heure à ses fondations. Une discussion s'engage entre le capitaine et Alvar Nuñez Cabeza de Vaca quant aux Indiens. Le premier demande au rescapé d'appeler les populations indiennes à les rejoindre, tant elles lui sont attachées et lui obéiront, afin de disposer d'une main-d'œuvre conséquente qui fait cruellement défaut aux Espagnols. Les deux hommes dialoguent. Ils ne se comprennent cependant pas.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est abasourdi par une telle requête qui, à ses yeux, est une injure, une offense véritable faite à la foi catholique. De quelle foi s'agit-il, s'entend-il répondre par le capitaine : « *De celle-ci ou de la nôtre, la catholique, celle de l'Espagne ?* ». Squellettique, les bras en croix, interloqué et impuissant face à un interlocuteur grand, fort et si sûr de lui qui le met aussitôt sous la garde d'un soldat, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca ne peut que répondre que l'Espagne c'est aussi l'immensité qui les entoure. « *Votre justice...* » tente-t-il encore d'argumenter, se dissociant par-là même de ses compatriotes, quand, sans ménagement, le capitaine, péremptoire, réplique par un argument difficilement réfutable : « *Nous sommes des soldats !* ». Le soir autour du feu, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, encore défait et qui n'est toujours pas vêtu, il n'a pas réussi, même aidé, à enfiler la chemise qui lui était donné, est assis à l'écart. Il écoute, ébahi, les propos de Dorantes, entièrement habillé, la barbe et les cheveux taillés et impeccablement coiffés.

Devant des hommes attentifs, avides et égrillards, il évoque une cité d'or qui l'a ébloui deux jours durant. Il mentionne des temples, des rues, des maisons en or massif. Il ajoute à son inventaire fabuleux la source de jeunesse éternelle, des rivières de réglisse et des femmes dorées. Il parle aussi, pour le plus grand plaisir de son auditoire, qui porte beau et n'est pas encore rompu à la fatigue, à la rudesse du pays ou aux combats contre les Indiens, d'onguents aphrodisiaques. Concoctés par un sorcier, ils seraient d'une efficacité extraordinaire dans les

bras d'Indiennes pourvues de trois seins ! Il provoque l'émoi des hommes, flatte leurs instincts les plus bas, aiguise leurs appétits et désespère Alvar Nuñez Cabeza de Vaca qui en est désormais convaincu : il va falloir mentir ! lorsqu'un bruit de calebasse attire son attention. Il provient d'un corps inerte, sans vie, ballotté par une cariole sur laquelle il gise étendu. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca s'en saisit pour reconnaître aussitôt l'Indien à qui il avait retiré une flèche du cœur. Dans la main crispée du cadavre, il découvre serré son crucifix d'argent qu'il récupère une fois encore et porte à nouveau à sa bouche alors qu'il hurle sa douleur.

Le lendemain de ces retrouvailles, qui plongent Alvar Nuñez Cabeza de Vaca dans un abîme de perplexité et dans une profonde affliction, une immense croix de métal argenté portée par des dizaines d'esclaves Indiens se détache de l'horizon et s'avance dans l'immensité. Sa progression est lente, lourde mais assurée. À aucun moment, rien ni personne ne vient l'empêcher ou l'entraver. Toutefois, le ciel, tout d'abord bleu, devient nuageux puis sombre et plein de menace quand soudain, alors que la lourde charge continue d'avancer, dans le silence puis au son d'un tambour, le tonnerre gronde et annonce une tempête grandiose et démesurée qui ne va pas tarder à éclater.

2- L'analyse

Ce film, parfois déconcertant dans le fond comme dans la forme, s'inspire librement des *Naufraios*¹. Nicolas Echeverria, réalisateur de fiction novice, livre ici, sans conteste, un long-métrage d'un caractère expérimental évident. Son film pâtit toutefois d'une esthétique par trop affectée très en vogue dans les années 70, formellement dépouillée sur le modèle du « *Médée* » (1969) ou plus encore de « *L'Évangile selon St Matthieu* » (1964) de Pier Paolo Pasolini, par exemple.

Dès les premières minutes, les couleurs mates, sombres, sourdes, annoncent le drame. Une musique instrumentale, aux accents parfois wagnériens, que l'IRCAM ne renierait pas, rompt le plus souvent brutalement le silence et participe également de l'effroi. Des hommes harassés, rivés au même destin dans la même tempête, qui n'ont plus rien de superflu, de ce qui les reliait encore à la multitude, sont perdus dans l'inconnu et l'obscurité profonde de la nuit. Leur errance, leur perte, symbolique et réelle est d'une très grande intensité dramatique, renforcée par le silence assourdissant et angoissant qui les entoure. Leur radeau, jonché de corps lourds, abîmés de fatigue, n'est pas sans rappeler « *Le radeau de la Méduse* » de Géricault (1819).

¹ *Op. cit.*

La justesse de l'image qui rend bien l'atmosphère pesante décrite dans l'ouvrage et le désarroi prégnant qui en découle tranche cependant avec le jeu outré des acteurs. C'est en particulier le cas du comédien qui incarne Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, figure centrale de ce film qui, hormis les Indiens, laisse bien peu de place aux autres protagonistes de l'aventure. Apparemment habité par le rôle, moins cependant que Klauss Kinski dans *Aguirre ou la colère de Dieu* de Werner Herzog, il gesticule la plupart du temps plus que de raison et hurle davantage qu'il ne parle d'une voix puissante et passablement éraillée. Dès lors, son interprétation alterne les registres, du surjoué au minimalisme quand il prend par moments la pose.

Juan Diego qui campe le conquérant et dont la maigreur est impressionnante frôle bien souvent l'hystérie. Il traduit en revanche parfaitement les moments d'abattement et de désespoir qui ont immanquablement assailli le guerrier et dont les *Naufragios*¹ font état à plusieurs reprises. Comme dans les *Naufragios*², la forêt est un lieu hostile. Le réalisateur, comme l'auteur, n'est pas peintre et ne brosse pas de vastes tableaux. Il est en cela très loin de l'Amérique luxuriante du film hollywoodien à grand spectacle de Ridley Scott, *Christophe Colomb* (1992), aux couleurs chatoyantes et autres merveilleux oiseaux de paradis aux plumages fantastiques ; fiction qui avait pareillement été réalisée la veille de la célébration du cinquantième centenaire de la découverte de l'Amérique mais pas dans la même optique et sans économie de moyens. Ici l'homme est écrasé par l'immensité et les paysages, à l'image de sa propre désolation, n'ont rien d'idyllique. Ils ne l'étaient déjà pas trop dans les *Naufragios*³ où Alvar Nuñez Cabeza de Vaca les voyait en homme pratique et non en poète comme Chateaubriand plus tard par exemple dans *Atala* (1801)⁴, et surtout dans les *Mémoires d'outre-tombe* (1841)⁵ où la description des paysages américains atteint son apogée dans le lyrisme et le merveilleux avec des tableaux superbes où la magnificence le dispute au grandiose⁶.

Sur ce point, l'adaptation du texte littéraire est parfaitement conforme, fidèle. Le décor, sommaire, posé, très vite, comme dans le récit, les Indiens entrent en scène. Guerriers féroces aux flèches redoutables, ils sont roués, violents, cruels et brutaux. Belliqueux à souhait, ils ne laissent aucun répit à la troupe sans cesse harcelée et qu'ils ne tardent pas à décimer. Aucun

¹ *Op. cit.*

² *Ibid.*

³ *Op. cit.*

⁴ François-René de CHATEAUBRIAND, *Op. cit.*

⁵ François-René de CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe*, Préface de Jean D'Ormesson, Introduction, notes et variantes par Jean-Paul Clément, Paris, Quarto Gallimard, Deux tomes, 376 documents, 1998, 1848 p.

⁶ Un exemple : « *Vers l'Orient, au fond de la perspective, le soleil commençait à paraître entre les sommets brisés des Appalaches (...); à l'occident, le Meschacebé roulait ses ondes dans un silence magnifique, et formait la bordure du tableau avec une inconcevable grandeur...* » p. 143

contact, a fortiori verbal, n'est établi avec eux. Or, tandis que jusque-là le film restitue, reconstitue le livre, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca devient, inexplicablement, l'esclave d'un être difforme, « *monstrueux* » dit-il, un nain privé de bras qu'accompagne un chaman ! Cet aspect grotesque de l'œuvre, qui relève de l'invention pure, est pour le moins inattendu, incongru et incompréhensible.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca note plutôt dans les *Naufragios*¹ la grande taille de ces hommes, bien faits, et vante leur beauté. À ce contre-sens caricatural, qui contient tous les préjugés de l'époque qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca entend précisément combattre, s'ajoute une contre-vérité. Ces Indiens l'initient au chamanisme ! Détenteur d'un pouvoir, d'une puissance qui s'empare de lui, parce qu'apparemment disposé à l'être – lui qui ne cesse d'en appeler à Dieu, de prier et de voir dans la religion catholique sa seule et unique planche de salut ! - il connaît des transes qui le laissent ahuri, illuminé sinon halluciné ! Or, le guerrier, au regard des lois espagnoles, est coupable à ce stade de la pire des hérésies et passible du plus grand bûcher de l'Inquisition. Dans le film, en revanche, il est affranchi par ses maîtres. Un chaman ne peut être réduit en esclavage !

Dès lors, il erre seul, perdu dans l'immensité inhabitée alors que sans cesse l'horizon recule. Il commence son voyage d'exploration du monde et sa migration spirituelle, appuyé comme un pénitent - ou comme Moïse dans sa traversée du désert ? - sur un long bâton de pèlerin. Comme dans un tableau de Delacroix pour le souffle tragique, il affronte, stoïque, la solitude jusqu'au vertige, la faim, le froid – qui constituent les différentes étapes de son calvaire ? - quand le feu, tel le Buisson ardent de la Bible, embrase un arbre - pour lui révéler sa mission ?... Aux multiples influences cinématographiques et picturales manifestes se mêlent en effet des références bibliques bien présentes dans le texte.

Une incise, cohérente dans le cours de la narration mais imaginée puisqu'il n'en est pas question dans le récit, évoque la folie qui l'aurait guetté une nuit. Son grand-père de Vera, à la conscience lourdement chargée et qui brûle en enfer où il expie ses crimes contre les Guanches qu'il a à lui seul quasiment exterminés, dépeuplant de sa seule épée presque entièrement les Canaries - mais rien de tout cela n'est dit d'où l'incompréhension qui doit saisir le spectateur non averti - lui apparaît telle la statue du *Commandeur*. Très théâtral, il lui lance : « *C'est ça la conquête Alvar !* ».

¹ *Op. cit.*

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, en proie au délire semble alors torturé par sa conscience et rongé par le repentir. Mais pourquoi ? Il n'a pas de sang sur les mains et apparaît vierge de tout péché ! Souhaite-t-il, balayant tout déterminisme ou la fatalité, simplement être dissocié de son aieul, criminel avéré dont il ne porte pas le nom ? Or, dans les *Naufragios*¹, il le mentionne dans sa généalogie ! Effrayé par ces réminiscences, il ne veut manifestement pas être confondu avec les autres conquérants tous coupables de meurtres et d'ignominies. Étendu sur le sol, il gît tel le « *Christ en croix* » de Zurbaran² pour la douleur qui s'imprime sur son visage et comme dans « *La Crucifixion de Saint-Pierre* » (1601) du Caravage³ pour la posture du corps renversé en arrière et le violent contraste des couleurs qui enveloppent la scène, le rouge et le jaune mêlés des flammes de l'enfer venant alternativement et avec force lécher son visage et heurter l'obscurité qui l'enveloppe. Cette photographie crépusculaire est une parfaite illustration, quasi académique, du « *ténébrisme* » ou « *caravagisme* ».

Quand il finit par retrouver trois de ses compagnons, il est devenu Homme-médecine et prodigue, et lui seul, il n'est pas question ici de Dorantes, de Castillo et encore moins d'Estebanico, ses soins avec succès. Il opère d'une flèche fichée en plein cœur, se saisit du blessé telle « *La Pietà* » (1499) de Michel-Ange⁴, l'immerge dans l'eau, pour ôter le sang ? le baptiser dans un élan syncrétique à souhait ? Il ressuscite une jeune morte (et non un homme comme dans les *Naufragios*⁵) au corps recouvert de peintures du plus bel effet, peintures corporelles dont les *Naufragios*⁶ à aucun moment ne font état. Il provoque tour à tour l'admiration, la perplexité mais aussi la moquerie de ses compagnons qui lui montrent un jour un mort et lui lancent goguenards « *Et celui-là tu ne le ressuscites pas !* », ce qui n'est pas dans les *Naufragios*⁷ et que l'hidalgo, l'officier, loin de toute familiarité, n'aurait sans doute pas toléré.

Les retrouvailles avec d'autres soldats, où l'incompréhension domine, sont puissamment mises en abîme pour montrer à quel point elles sont douloureuses et déchirantes pour le conquérant. Les Espagnols interrogent et écoutent plutôt les extravagances et les plaisanteries douteuses de Dorantes qui parle de cités tout en or regorgeant d'or qu'il atteste avoir vu et d'Indiennes peu farouches à trois seins et autres aphrodisiaques, toutes choses dont

¹ *Op. cit.*

² « *Le Caravage espagnol* » a envoyé beaucoup d'œuvres d'atelier à une clientèle d'Amérique du Sud où il a vraisemblance fait école.

³ Gilles LAMBERT, *Caravage* (1571-1610), Édité par Gilles Néret, Paris, Taschen, 2001, 96 p., p. 68. Curieusement l'auteur de cette monographie intitule cette toile « *Le Crucifiement de Saint-Pierre* ».

⁴ Gilles NÉRET, *Michel-Ange* (1475-1564), Paris, Taschen, 2001, 96 p., p. 16.

⁵ *Op. cit.*

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*

les *Naufragios*¹ ne font à aucun moment mention. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca philosophe et désabusé en conclut : « *Il va falloir dire des mensonges !* ». D'une part parce qu'il ne serait pas cru et ensuite parce que ce qu'il pourrait dire ne correspond pas à ce que ces compatriotes veulent entendre.

3- Une lecture très originale de l'œuvre

La prise de conscience est formellement radicale. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, esprit sans corruption et au caractère sans souillure, apparaît alors comme un être pur. À son côté, il n'y a pas de place pour la bassesse. Néanmoins, comme tous les hommes profondément idéalistes ou orgueilleux, il apparaît incapable à ce moment-là de s'adapter à la réalité avec laquelle il est en décalage complet. Une succession de contrastes saisissants marque d'ailleurs les oppositions qui ne cessent de se multiplier. La conversation avec le capitaine, un solide gaillard à l'embonpoint plus que prononcé et à la vaste chemise plissée alors qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca dans sa pathétique fragilité est plus que décharné et quasiment nu, se déroule tandis que les deux hommes sont l'un en face de l'autre mais séparés par un fossé physiquement creusé dans la terre, symbole concret de tout ce qui les éloigne. L'un pense en militaire et ne voit que la force, la subordination qui ici signifie servitude et autorité même si elle est tyrannie. L'autre pense humanité et altérité. Les mots n'ont plus pour eux, qui parlent pourtant la même langue, le même sens et tout dialogue est impossible.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca se dissocie d'ailleurs de ses compatriotes : « *Vous* » dit-il au capitaine pour désigner les Espagnols dans lesquels il ne se reconnaît plus. Parmi les Indiens captifs, retenus dans de frêles cages de bambous, les Espagnols ont rasé une croix sur le crâne de l'un d'eux, imprimant dans les corps une religion qu'ils veulent imposer aux esprits car la conquête, telle que la veut la Couronne, est avant tout, officiellement, spirituelle. Quant à lui, un bijou, un crucifix, un symbole, une croix, n'ont cessé de lui être ôté puis rendu ponctuant par-là même les basculements de sa conscience. Quand il la porte, il se conduit en chrétien, en européen. Quand elle disparaît de son cou, il est autre, chaman, guérisseur. Quand, finalement, elle demeure, alors qu'il retrouve avec ses semblables son identité, elle impose l'idée de la coexistence possible des deux croyances qui se rejoignent dans la recherche du bien.

À ce stade, en tant qu'homme, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca ne vit plus que dans sa rencontre avec le divin et peut-être davantage. Dieu n'a-t-il pas envoyé son fils fait homme sur terre pour le rachat des péchés de la multitude ? La dernière image, surréaliste et visiblement

¹ *Op. cit.*

inspirée de Dali, quichottesque presque, voit s'avancer une immense croix en aluminium portée par des hommes qui avancent résolument dans une étendue désertique, sans fin, sans but précis alors qu'une tempête s'annonce. Va-t-elle affronter victorieusement les éléments déchaînés et s'imposer ? Ou être engloutie par la furie du ciel ?

Pour toutes ces raisons, ce film, de prime abord déroutant, ne peut être compris sans la lecture préalable des *Naufragios*¹ avec lesquels le réalisateur prend bien des libertés au risque de troubler, de brouiller même, le message d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca sans toutefois le trahir tout à fait ou le rendre par trop incompréhensible à force d'ellipses qui le font parfois verser dans l'hermétisme. Cependant, ce parti-pris d'une œuvre très visuelle, les silences sont bien plus nombreux que les dialogues, très théâtrale sinon baroque dans sa forme, très savante par ses références, exigeante même, est très marquée et s'adresse plutôt à un public averti, de « *connaisseurs* » à même de juger de sa pertinence intellectuelle car il ne s'agit pas à proprement parler d'une œuvre de fiction mais plutôt d'une œuvre documentaire, au sens propre du terme, à la portée politique, sinon « *politiquement correcte* », manifeste.

Les Indiens y sont, à juste titre, des victimes dont l'humanité même si elle n'est pas niée : « *Dieu vous a également créés* » dit Alvar Nuñez Cabeza de Vaca après en avoir traité un de : « *filz de p...* », voient leur culture bafouée et leur altérité niée et méprisée. Rejetés, incompris dans leurs mœurs, ils sont intellectuellement inaccessibles aux Espagnols qui n'apprennent même pas leurs langues et n'ont qu'un but les réduire en esclavage afin de disposer d'une main-d'œuvre essentielle à leur survie. À l'évidence, leur but n'est pas d'aller vers l'autre et de mettre en pratique la miséricorde, la compassion ou la fraternité.

L'empathie de Nicolas Echeverria pour le combat du conquérant, le seul à aller courageusement vers l'autre qu'il reconnaît pleinement comme son semblable, de même que l'adhésion du réalisateur à la cause Indienne, le conduisent à un constat. Très explicitement ici les conquérants ne rêvent que d'or et n'évoquent Dieu que pour soulager leur conscience quand ils l'évoquent. La puissante émotion mystique qui se dégage du film n'est d'ailleurs pas le fait d'élans passionnés vers Dieu. Elle vient plutôt du pouvoir surnaturel, d'une essence autre, qui investit le guerrier. S'agit-il pour Nicolas Echeverria de mettre à bas, à rebours, l'hyprocrisie d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca qui préfère faire l'apologie de la religion catholique plutôt que de reconnaître être devenu un « *porteur* » entre deux mondes ? Les foudres de l'Inquisition, à l'époque redoutables, sont loin à présent. Est-ce pour autant la bonne interprétation à donner au récit ? L'anachronisme n'est-il pas flagrant ?

¹ *Op. cit.*

Le cinéaste livre en tout cas sa propre lecture des *Naufragios*¹, celle d'un créateur engagé dont l'œuvre, davantage une fresque angoissante qu'un grand film d'aventures, répond à une exigence autoriste radicale. Toutefois, si ce film correspond parfaitement à la culture espagnole et même latino-américaine, à la forte identité catholique, il n'a rencontré que peu d'écho en France notamment, pays de tradition laïque et républicaine, où l'idée de rédemption et de rachat par la souffrance ne prévaut plus depuis longtemps.

C/ Les qualités morales d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca

Les qualités morales d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca n'apparaissent pas directement dans les *Naufragios*². Elles se révèlent plutôt par contraste avec l'impéritie de Panfilo de Narvaez et la disparition très rapide de toute autre personnalité de premier plan susceptible de mener le corps expéditionnaire. Sans cesse mis à l'épreuve, il ruse avec le lecteur pour dissimuler ses cas de conscience. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca lui-même ne se présente pas de façon explicite comme un homme vertueux. L'introspection n'est pas son fort. Toutefois, il a l'habileté de décrire son action de telle sorte que le lecteur en arrive naturellement à discerner ses qualités morales.

Les qualités morales d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca ne peuvent être que celles d'un combattant c'est-à-dire qu'il ne s'agit ici ni de charité ni de compassion ni de piété mais de vertus plus concrètes tenant à la raison, à la capacité de décision, au courage dans l'action et à la légitimité du pouvoir. En outre, les circonstances vont mettre à l'épreuve, plus que chez tout autre soldat, l'honneur, le devoir et la foi.

a/ C'est un homme de raison, de décision, d'action, de pouvoir

Parmi les membres de l'expédition, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca apparaît très rapidement comme étant le seul doué de discernement, celui qui le premier prend conscience des défaillances du commandement. Empêché par sa hiérarchie mais contraint par les circonstances, sa capacité de décision est immédiatement mise à l'épreuve. Il développe alors la plus vive énergie dans l'action, ce qui va lui permettre de légitimer son pouvoir.

¹ *Op. cit.*

² *Ibid.*

1- Un homme de raison

Pour Descartes (Méthode I, 1), tel que Lalande le restitue, la raison réside dans la « *Faculté de bien juger, c'est-à-dire de discerner le bien et le mal, le vrai et le faux (...)*¹. Il est plus communément admis qu'un être doué de raison, outre cette capacité de discernement, se conduit avec bon sens et mesure, d'une manière réfléchie. Judicieux, sage, sont autant d'adjectifs qui permettent de le qualifier.

Cette disposition d'esprit est particulièrement prégnante dans le portrait qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca brosse indirectement de lui tout au long des *Naufragios*². Elle y est même omniprésente. Dès l'arrivée de la flotte dans le Nouveau Monde, le conquérant, qui en est à son premier voyage transatlantique, prend toute la « *mesure* » du continent américain aux plans climatique, géographique et humain, un ordre qui, selon toute vraisemblance, ne doit rien au hasard. Sa compréhension, son entendement d'un univers qu'il découvre résolument hostile et dépeint comme étant des plus inhospitaliers, est étonnante puisqu'elle intervient alors qu'il a à peine touché terre et effectue là son premier voyage transatlantique ! Elle découle de sa confrontation brutale à un phénomène météorologique d'une ampleur et d'une violence inconnues en Europe et qui l'impressionne apparemment au plus haut point sans pour autant entamer sa lucidité. Le premier ennemi, laisse-t-il entendre, sans le dire clairement tant l'argument ne peut être entendu par la Couronne (Alvar Nuñez Cabeza de Vaca ne doit en aucun cas effrayer les candidats au départ) c'est, dans un premier temps, l'Amérique³ elle-même.

Particulièrement dévastatrice, cette tempête surprend l'expédition à la Trinité, à Cuba. La description des faits, longue et très détaillée, par laquelle Alvar Nuñez Cabeza de Vaca

¹ André LALANDE, *Vocabulaire Technique et Critique de la Philosophie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1976, 1323 p.

² *Op. cit.*

³ L'illusion d'une fortune rapide est un élément déterminant dans la Conquête dans la mesure où cette propagande, plus ou moins maîtrisée par Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, est destinée à encourager de nouveaux départs au détriment de la description de la dure réalité. Le Professeur Pilkington ne dit pas autre chose lorsqu'il affirme, dans sa postface à la traduction des *Naufragios* par Cyclone Covey, Alvar Nuñez CABEZA de VACA, *Adventures in the Unknown Interior of America*, Translated and Edited by Cyclone Covey with an Epilogue by William T. Pilkington, University of New Mexico Press, Albuquerque, 2001, p. 145 : Les aventures des quatre Espagnols dans les territoires non identifiés ont suscité une cupidité et des ambitions considérables quand les quatre survivants sont réapparus à Mexico en 1536. Les récits que les voyageurs rapportaient avec eux, dans lesquels ils insistaient sur le fait qu'ils avaient vu les preuves, tout au long de leur chemin, de présence d'or, d'antimoine, de fer, de cuivre et autres métaux, furent écoutés avec une excitation grandissante. Ces histoires, sans aucun doute grandement exagérées au fur et à mesure qu'elles se transmettaient d'une personne à l'autre, ont rapidement ressuscité les rumeurs sur les sept cités de Cibola et, en fin de compte, ont accéléré l'expédition de Coronado. Les aventures de Cabeza de Vaca et de ses compagnons, alors, furent la première étape dans un enchaînement d'événements dont le résultat fut la colonisation espagnole du Sud-Ouest des Etats-Unis actuels.

plante en quelque sorte le décor d'entrée de jeu, contient tout entière l'impuissance des hommes à dompter ou même à affronter les forces de la nature. Elle illustre aussi combien la maîtrise de la situation peut très vite leur échapper s'ils n'y prennent garde. La puissance de l'ouragan est telle que le paysage s'en trouve considérablement bouleversé pour le plus grand effroi des hommes. Dans une vision d'apocalypse, les arbres sont déracinés. Les forêts sont dévastées. Toutes les maisons et les églises sont renversées. Les troupeaux égarés provoquent en outre une famine qui va durer plusieurs jours.

À ces premières épreuves, consciencieusement consignées dans un procès-verbal adressé au Roi, rassemblées dans le Chapitre Premier¹ qui ouvre le récit, s'ajoutent différents incidents de navigation évoqués au Chapitre II². Les bâtiments, pourtant théoriquement aux mains d'un pilote expérimenté, touchent à plusieurs reprises et réchappent à trois tempêtes. Quand enfin l'arrivée en Floride intervient, au Chapitre III³, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca prend conscience, là aussi très vite, d'une autre donnée américaine d'importance : l'immensité des terres qu'il faut « gérer » avec sagesse et bon sens, conseille-t-il à Panfilo de Narvaez. Ainsi, n'a-t-il de cesse de prôner la prudence au gouverneur qui veut se dépêcher d'entrer dans l'intérieur du pays et laisser, entre autres imprudences, les vaisseaux sans avoir auparavant trouvé un lieu sûr pour le mouillage et par conséquent un point de repli pour la troupe en tant que de besoin.

Ses arguments, nombreux et pertinents – les pilotes sont peu fiables, ils ne savent pas exactement où ils sont, les vivres vont manquer, la nature du lieu est totalement inconnue de chacun, etc...⁴ - sont frappées du plus élémentaire bon sens et écartent toute précipitation qui d'ailleurs ne s'impose pas. Sa démonstration, complète et pleine de rigueur militaire, est celle d'un soldat qui sait qu'une campagne se gagne si elle est menée dans les meilleures conditions possibles. Elle est aussi et surtout celle d'un homme prévoyant et mesuré dans sa perception du

¹ Cap. I, p. 77.

² Cap. II, p. 82.

³ Cap. III, p. 84.

⁴ « Yo respondia que me parecia que por ninguna manera dejar los navios sin que primero quedasen en puerto seguro y poblado, y que mirase que los pilotos no andaban ciertos, ni se afirmaban en una misma cosa, ni sabian a qué parte estaban ; y que allende de esto, los caballos no estaban para que en ninguna necesidad que se ofreciese nos pudiesemos aprovechar de ellos ; y que sobre todo esto, ibamos mudos y sin lengua, por donde mal nos podiamos entender con los indios, ni saber lo que de la tierra desque ninguna relacion teniamos, ni sabiamos de qué suerte era, ni lo que en ella habia, ni de qué gente estaba poblada, ni a qué parte de ella estabamos ; y que sobre todo esto, no teniamos bastimentos para entrar adonde no sabiamos ; porque, visto lo que los navios habia, no se podia dar a cada hombre de racion para entrar por la tierra mas de una libra de bizcocho y otra de tocino, y que mi parecer era que se debía embarcar y ir a buscar puerto y tierra que fuese mejor para poblar, pues la que babiamos visto, en si era tan despoblada, y tan pobre, quanto nunca en aquellas partes se habia hallado. », *op. cit.*, Cap. IV « Como entramos por la tierra », p. 88.

Nouveau Monde. Or, étonnement, Chapitre IV¹, alors que son jugement et le discernement dont il fait preuve sont indéniablement ceux d'un homme de raison qui devrait être entendu sans peine, il n'est, à aucun moment perçu comme tel par Panfilo de Narvaez. Le gouverneur rejette son discours dans sa totalité. Il en va de même de ses pairs dont aucun ne prend fait et cause pour lui et ne se range à ses côtés.

Le troisième élément, qui met parfaitement en relief ce trait de caractère si saillant chez Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, concerne l'élément humain, les Indiens, et plus particulièrement dans un premier temps la barrière linguistique qui sépare très nettement l'Europe et l'Amérique. Toute communication verbale est, en effet, impossible. Cette constatation est particulièrement frappée de bon sens. Et si les premiers Indiens rencontrés ne font preuve d'aucune hostilité, ils ne sont d'aucune utilité aux conquérants qui ne peuvent en obtenir des informations ou en faire des auxiliaires utiles et sûrs pour la pénétration des terres. D'ailleurs quand les premières « *menaces* » viendront, elles se feront par signes².

Aussi, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca a-t-il l'intelligence de comprendre, de penser le continent américain, fût-ce à rebours, avant de tenter de le saisir et d'aller vers ceux qui le peuplent et sans lesquels rien n'est possible. Vaste et mystérieux, il risque de demeurer impénétrable pour peu que la raison s'égaré. Or, jamais, à aucun moment, cela ne concernera Alvar Nuñez Cabeza de Vaca qui, sous sa plume, reste en toutes circonstances et de façon saisissante plein de mesure et maître de sa faculté de bien juger et d'appliquer ce jugement à l'action.

2- Un homme de décision

S'il est un fait particulièrement marquant tout au long du récit d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, c'est bien cette capacité à toujours, quelles que soient les circonstances, décider de son propre destin en considération de ce qu'il estime être l'intérêt général de la troupe y compris lorsque cela le conduit à s'opposer au gouverneur. Cette propension à prendre des décisions qui concernent le groupe et non lui seul apparaît en effet dès les premières pages des *Naufragios*³ pour ne jamais disparaître au cours du récit. Il se montre le plus souvent, et durant tout son périple comme un homme résolu, volontaire, aux décisions (presque toutes) sans appel et particulièrement solidaire de la troupe. Cette force de caractère se manifeste dès ses premiers pas en Amérique. Au chapitre Premier, par exemple, il est déterminé à ne pas quitter la flotte

¹ Cap. IV, p. 86.

² Ces signes sont interprétés comme des menaces. Ils n'en sont peut-être pas.

³ *Op. cit.*

pour se rendre à terre comme il y est invité pour s'y procurer des vivres. Sa décision est bien arrêtée lorsque, finalement, il entend les arguments des pilotes et de l'équipage et finit par céder à leurs instances. Il démontre par là-même qu'il n'est pas homme à s'arquebouter sur une décision qui pourrait contrarier ses soldats et retarder la marche de l'expédition.

Sa décision la plus spectaculaire intervient cependant au Chapitre IV¹ lorsqu'il s'agit de trancher la question d'un point de mouillage pour la flotte tandis que l'expédition progresserait par voie terrestre, option choisie par le gouverneur. Son point de vue n'est partagé par personne et surtout pas par son supérieur hiérarchique. Or, contre toute attente et alors qu'il sait le choix de Panfilo de Narvaez risqué et qu'il pressent l'échec, il décide résolument de rester aux côtés de la troupe et d'avancer à l'intérieur des terres aux côtés de ses hommes. Cette prise de position courageuse et cette décision qui porte en elle toute sa détermination se fait à son détriment. Il sait qu'elle est porteuse de grands dangers pour lui mais parce qu'elle ne le concerne pas exclusivement et surtout parce qu'elle n'engage pas que lui, il l'assume pleinement.

Chapitre X², lorsque le gouverneur l'abandonne à son triste sort avec ses hommes, il prend la tête de la troupe et décide de la marche à suivre pour tous. Cela semble se faire le plus naturellement du monde, sans contestation. En outre, ses décisions, nombreuses et judicieuses Chapitre XI³ - il faut reconnaître le pays, chercher des vivres... - sont toujours écoutées, exécutées et surtout suivies d'effet tant elles découlent d'un jugement qui apporte une solution. Par la force des choses, celui qui décidait de tout jusque-là, Panfilo de Narvaez, est désormais défaillant, autant que par ses qualités propres, il devient rapidement le seul chef légitime de l'expédition. Il est vrai aussi qu'il est à ce stade du récit le seul officier de haut rang et que les hommes exécutent ses décisions parce qu'ils lui doivent obéissance. Pourtant, au sein de cette troupe des personnalités éminentes, ou de grade adéquat, qui auraient pu prendre la direction des opérations ne devaient pas manquer. C'est cependant lui qui s'impose en décidant d'autant qu'il se trompe rarement dans les choix qui lui incombent. Ainsi, Chapitre XII⁴, il tranche sans hésitation : s'ils veulent survivre, lui et ses hommes, doivent suivre les Indiens qui leur proposent leur aide.

Quand, Chapitre XVI⁵, le sort s'acharne contre lui - la maladie le laissant sans défense, sans force - il est contraint de subir avant de prendre la décision courageuse de fuir et de partir dans la forêt dont il ne sait rien, à ses risques et périls, et qui plus est seul, pour devenir

¹ Cap. IV, p. 86.

² Cap. X, p. 112.

³ Cap. XI, p. 117.

⁴ Cap. XII, p. 119.

⁵ Cap. XVI, p. 132.

« *colporteur* », un « *commerçant* », lui un *hidalgo*, avec pour seuls « *clients* », les Indiens qu'il est censé combattre et soumettre¹. Au terme de six années de cette vie, il décide de partir afin de retrouver certains de ses compagnons. Cette décision est à nouveau la bonne puisque cela ne manque pas de se produire. Chapitre XII², il retrouve ses compagnons qui adhèrent à son projet pour partir, ce qui advient Chapitre XX³, fin de retrouver des chrétiens. C'est donc lui qui décide, une nouvelle fois, du sort du groupe.

Enfin, Chapitre XXXIII⁴, sa décision de partir à la rencontre des chrétiens en dépit de la fatigue et du danger de s'aventurer presque seul est couronnée, une fois de plus, de succès. Il est le premier du groupe à rencontrer, retrouver des compatriotes.

3- Un homme d'action

Mû, en bon militaire, par le désir de mener à bien sa mission mais peut-être aussi par des motifs plus personnels qui devront être développés plus loin, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca ne ménage jamais ses efforts et apparaît toujours pleinement engagé dans l'action.

Il n'est contraint à l'inaction que par la force d'événements indépendants de sa volonté, comme la maladie par exemple, contre lesquels il ne peut lutter et sur lesquels il n'a aucune prise. Quand l'expédition arrive dans le Nouveau Monde, Chapitre Premier⁵, il ne paraît nullement affecté physiquement par la longue traversée qui vient de s'achever. Il s'active sur plusieurs fronts. Il est aussitôt chargé d'une mission par Panfilo de Narvaez : il doit apporter son concours à un capitaine de la flotte. Il prend ensuite les dispositions nécessaires pour pallier son absence à bord du bâtiment dont il a la charge pour se rendre à terre en vue du ravitaillement des troupes. Il prend même le temps de dresser un procès-verbal, envoyé comme preuve au Roi, à propos d'une tempête, un ouragan, particulièrement redoutable et impressionnant, que les hommes essuient. Ceci avant d'entreprendre une action de recherche et de sauvetage d'éventuels survivants de la tempête.

À peine arrivé en Floride, et tel que détaillé Chapitre V⁶, il pénètre avec l'ensemble de l'expédition dans l'intérieur des terres afin de procéder à la reconnaissance du pays. Volontaire et plein d'allant, il s'informe avec ses compagnons, tant bien que mal, auprès des Indiens

¹ Il se méprend sur son activité au sein du monde indien et confond commerce, troc et don. *Cf. infra*.

² Cap. XII, p. 119.

³ Cap. XX, p. 151.

⁴ Cap. XXXIII, p. 202.

⁵ Cap. I, p. 77.

⁶ Cap. V, p. 91.

trouvés en chemin et marche plusieurs lieues avec une partie de la troupe. Puis mandaté par le gouverneur et à la tête de quelques hommes, il mène une mission de reconnaissance des côtes afin de trouver un point d'ancrage pour les vaisseaux avant de se livrer à un compte-rendu de ce qu'ils ont vu et appris des Indiens. Ses jours sont donc désormais rythmés par la marche, des missions de reconnaissance, des rapports faits au gouverneur, des rencontres avec les Indiens avec lesquels il faut tenter de palabrer mais aussi auxquels il s'agit d'offrir des chapelets, des grelots et autres objets d'échange.

La construction d'un canot, plutôt que l'emploi de radeaux peu sûrs, la capture d'Indiens pour les utiliser comme guides, la confection d'embarcations de fortune, comme indiqué au Chapitre VIII¹, les combats avec les autochtones, qu'il rencontre Chapitres VI² et VII³, par exemple, les observations quant aux lieux, aux hommes qui y vivent, la destruction de plus de trente canaux ennemis, Chapitre IX⁴, les heures consacrées à la navigation sur les fleuves, Chapitre X⁵, sont autant d'actions qui ne lui laissent aucun repos. Il ne paraît jamais s'arrêter, jamais rester sans rien faire. Pas un seul instant, il ne demeure immobile à contempler le paysage qui l'entoure, qu'il décrit pourtant abondamment et qu'il a, par conséquent, regardé avec attention.

Sa geste est toute faite d'action et réside dans un mouvement perpétuel. Ceci pourrait s'expliquer, a priori, par son statut de militaire solidaire de sa troupe, inséré dans une hiérarchie. Toutefois, comme relaté dans le Chapitre XVI⁶, lorsque, seul, dans la forêt, il échappe aux Indiens qui le retenaient, il se montre tout aussi actif. Foin de contemplations ou de méditations sur des paysages grandioses. Il s'improvise colporteur à travers le pays. Là, encore il multiplie les activités, troquant, fabricant de ses mains ou chassant lui-même les produits dont il fait commerce. Ainsi, Chapitre XXII⁷, il fournit aux Indiens des arcs, des flèches et des filets, leur fait des peignes, leur confectionne des nattes et racle les peaux qu'il leur propose afin de les rendre plus souples.

« *« Ce qui n'agit pas n'est pas » célèbre formule, citée par Lalande, qui peut signifier que la réalité dépend de l'action, c'est-à-dire de l'effort* »⁸ et qui trouve toute son expression dans l'aventure d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca tant celui-ci semble vouloir expliquer sa

¹ Cap. VIII, p. 103.

² Cap. VI, p. 86.

³ Cap. VII, p. 97.

⁴ Cap. IX, p. 107.

⁵ Cap. IV, p. 86.

⁶ Cap. XVI, p. 132.

⁷ Cap. XXII, p. 156.

⁸ *Op. cit.*

situation en énumérant toutes ses actions plutôt qu'en développant ses sentiments purement subjectifs. Par là se retrouve sans doute aussi l'habitude du militaire d'adresser des rapports détaillés à sa hiérarchie.

4- Un homme de pouvoir

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est, à plus d'un titre, un homme de pouvoir. Il est tout d'abord l'un des officiers de l'expédition et compte au nombre de ceux qui commandent. Son grade est particulièrement élevé et sa charge lourde puisqu'il est Trésorier et Officier de justice. Aussi a-t-il plein pouvoir sur la troupe qui comprend environ six cents hommes pour cinq vaisseaux, ce qui est loin d'être négligeable et donne toute la mesure de la lourde responsabilité qui lui incombe et l'étendue du pouvoir qui lui échoit. Il n'a pour supérieur direct que le gouverneur, seul échelon intermédiaire entre lui et le Roi, représentant sur terre de Dieu. Comme il prend soin de bien le préciser Chapitre IV¹, son grade élevé, qui lui assure une position de force, lui confère le pouvoir d'enjoindre, au nom du Roi, au gouverneur de ne pas abandonner les vaisseaux, s'opposant par là-même à l'autorité supérieure, sans crainte aucune et sans faiblir.

Cependant, le pouvoir est, dans son cas, une qualité morale en ce sens qu'en toute circonstance, il semble l'exercer toujours pour faire le bien et pour le bien de tous. Il n'exerce pas le pouvoir qu'il détient de façon résolument autoritaire, bien qu'il lui arrive de faire preuve d'autorité, semblant plutôt préférer s'offrir en exemple apparemment convaincu que l'exemplarité du chef a une influence positive sur les hommes². C'est ainsi qu'au Chapitre X³, ses hommes l'imitent se saisissant comme lui d'une rame et se mettent comme lui à ramer sans qu'il ait eu besoin d'en donner l'ordre. Toutefois, trop habitué sans doute à exercer une autorité naturelle, il ne semble pas toujours mesurer les limites de son pouvoir. C'est ainsi qu'à la fin de son aventure, il va jusqu'à usurper l'autorité légitime du gouverneur de la province pour assurer, Chapitre XXXII⁴, les Indiens de sa protection, disant qu'il va intimer aux Chrétiens qui les malmènent de cesser leurs agissements alors qu'il n'a pas le pouvoir de le faire.

À ce pouvoir détenu naturellement par son statut et son grade, renforcé par le charisme d'un meneur d'hommes, s'ajoute un pouvoir plus grand encore, celui de vie et de mort. Pouvoir surnaturel qui se développera au moment de son séjour parmi les Indiens. Seul, sans arme et

¹ Cap. IV, p. 86.

² Alvar Nuñez Cabeza de Vaca sera cependant plus tard l'objet d'une mutinerie pour autoritarisme au Rio de la Plata. C'est le motif des *Comentarios*.

³ Cap. X, p. 112.

⁴ Cap. XXXII, p. 197.

sans troupe, il détient, en effet, le pouvoir magique du thaumaturge qui guérit ses « *patients* » à force de prières. Qu'il se fâche et le lendemain, huit Indiens sont retrouvés morts quand il ne ressuscite pas l'un d'entre eux !

Au surplus, il est à deux doigts de s'arroger le pouvoir de convertir les Indiens dont il béni déjà les enfants, Chapitre XXXI¹.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est indiscutablement un homme de raison, de décision, d'action et de pouvoir. Or, toutes ces qualités qui requièrent d'ordinaire une capacité à communiquer et une maîtrise rhétorique - la raison se fonde sur la parole, la décision s'incarne dans une parole, l'action, notamment militaire, repose sur la parole lorsqu'elle se fait propagande et le pouvoir va le plus souvent aux chefs charismatiques qui sont en général de grands orateurs - n'apparaissent pas chez lui. Rien de tout cela dans les *Naufragios*². Ni harangue, ni discours. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, hormis l'échange fondateur avec Panfilo de Narvaez où sa parole ne porte pas, Chapitre IV³, donne des ordres à ses hommes, parlemente ou négocie avec les Indiens et c'est tout. Au demeurant, les autres ne semblent pas lui parler non plus. Il n'y a pas de dialogue construit dans les *Naufragios*⁴ tout au plus quelques échanges rapportés au style indirect.

b/ C'est un homme de courage, d'honneur, de devoir, de foi

Les épreuves subies par Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, pendant son périple, forgent son courage, éprouvent son honneur, lui imposent son devoir et renforcent sa foi. Se comporter en soldat lui sera déjà très difficile, mais, outre ses qualités de combattant, ce sont ses qualités humaines qui vont être sollicitées. Il les mettra au service de sa survie en ne perdant toutefois jamais de vue ses obligations envers la couronne espagnole. Bien qu'il n'en révèle rien, du moins de façon explicite, ses valeurs morales personnelles vacilleront bien souvent au cours de son expédition.

¹ Cap. XXXI, p. 193, *Cf. infra*.

² *Op. cit.*

³ Cap. IV, p. 86.

⁴ *Ibid.*

1- Un homme de courage

Pour Platon, note le philosophe André Comte-Sponville dans son ouvrage intitulé *Petit traité des grandes vertus*¹, la perfection morale comporte quatre vertus cardinales : la sagesse, le courage, la tempérance et la justice. Le tempérament d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca embrasse sans aucun doute les quatre mais laisse cependant une place de choix à la seconde. Cette force morale le caractérise en effet au plus haut point tant le soldat a du cran et l'homme est audacieux. Trois étapes comportent, à des degrés différents, ces marques de courage : le courage du militaire face à sa hiérarchie, la valeur du combattant dans les affrontements et l'attitude de l'homme seul confronté à l'hostilité du pays et de ses habitants.

En tant que militaire, qui a tout d'abord le courage de s'embarquer pour l'Amérique, son acte de bravoure demeure le comportement téméraire qu'il adopte face à Panfilo de Narvaez. Il l'affronte seul lorsqu'il pense qu'il est de son devoir d'intervenir pour exprimer une opinion qui va à l'encontre de ce qu'à décider son chef, le mettant ainsi en porte-à-faux, sinon en accusation, devant les autres officiers qui assistent en silence à l'altercation.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca frôle même l'insubordination lorsqu'il s'entête avec hardiesse et invoque une réquisition au nom du roi pour infléchir son supérieur. Son courage est encore plus manifeste quand il décide de se plier à cette décision dont il répète au gouverneur, après l'avoir dit publiquement, qu'elle n'est pas la bonne mais qu'il s'y pliera plutôt que de passer pour un couard et risquer de se voir accusé de pusillanimité. Cette présentation des événements ne pouvant, bien évidemment, être réfutée par le principal intéressé. Il s'expose donc vaillamment au danger qu'il devine et s'engage avec ardeur dans l'inconnu alors même qu'il n'a pas grand espoir de réussite. Il met dès lors toute son énergie dans cette marche de reconnaissance et de conquête et fait taire ses états d'âme. Intrépide au combat contre les Indiens, soldat valeureux, il est celui qui se dresse contre l'ennemi à chaque attaque² et sans relâche lorsque les affrontements redoublent allant jusqu'à l'héroïsme lorsqu'il détruit plus de trente canots Indiens lors d'une seule attaque³.

Lorsque le militaire s'efface devant l'homme qui se retrouve seul, il a le courage d'affronter la solitude mais aussi un univers des plus vastes et hostile, la forêt, et enfin les Indiens dont il devient l'esclave taillable et corvéable à merci et, surtout, leurs traitements

¹ André COMTE-SPONVILLE, *Petit traité des grandes vertus*, Paris, PUF, Perspectives critiques, 1995, 222 p., p. 66.

² Cap. V, p. 91 et Cap. VII, p. 97.

³ Cap. X, p. 112.

parfois bien cruels. Le courage va lui permettre de fuir à trois reprises¹ et finalement de partir plus loin encore à la recherche d'autres chrétiens, ce que d'aucuns n'ont pas osé faire. Lope de Oviedo², revient en effet sur ses pas et renonce à la fuite tant il craint un nouveau départ pour l'inconnu et redoute le pire. Par contraste, l'audace d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca à entreprendre encore une fois, à avancer envers et contre tout et à affronter l'adversité et les épreuves qui ne vont pas manquer de se multiplier, est particulièrement éclatante.

En définitive, les hommes comme les faits ont éprouvé son courage sans jamais l'entamer. Il en fait une dernière fois la démonstration au terme de son aventure lorsqu'il a le courage, lui qui a échoué et n'aurait que le droit de se taire sinon de faire preuve de l'humilité la plus grande, d'affronter ses compatriotes. Il le fait même sans ménagement puisqu'il les admoneste prenant, incroyablement, fait et cause pour les Indiens contre les Espagnols puis leur défense chez l'Alcalde³.

2- Un homme d'honneur

L'honneur est probablement la qualité morale qui expliquera à elle seule la rédaction et le contenu des *Naufragios*⁴. S'il est en effet établi que le conquistador prend la plume pour différents motifs, il est plus que probable qu'il le fait avant toutes choses pour retrouver estime et considération dûes à son rang et à son statut et quelque peu mis à mal par l'échec retentissant de son expédition. À son retour en Espagne, les *Naufragios*⁵ doivent vraisemblablement rétablir Alvar Nuñez Cabeza de Vaca dans son honneur de militaire et d'homme. Le soldat est déjà procédurier et annonce le plaideur des *Comentarios*⁶.

Cette vertu s'attache dès les premières lignes du récit à sa réputation. Il ne permet à quiconque de l'entacher ou de la remettre en cause, fût-ce le gouverneur en personne auquel il doit respect et obéissance. Cet épisode, presque une mutinerie puisqu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca va jusqu'à contredire son supérieur, la violence contenue mais prégnante qui l'entoure, est des plus significatifs. Sa réputation de militaire pourrait effectivement, s'il ne prenait en compte les dangers de l'entreprise, être sérieusement entamée et lui faire endosser une part de responsabilité dans la suite des événements. La présentation qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca fait de son intervention rejoint la conception moderne selon laquelle un officier se doit en effet

¹ Cap. XVI, p. 132 ; Cap. XIX, p. 148 ; Cap. XXII, p. 156.

² Cap. XVI, p. 132.

³ Cap. XXXIV, p. 204.

⁴ *Op. cit.*

⁵ *Ibid.*

⁶ *Op. cit.*

de ne pas exposer inutilement la troupe, de la mener au succès, de le faire dans les meilleures conditions possibles et enfin la ramener, tant que faire se peut, saine et sauve. Aussi, mettre en garde sa hiérarchie, qu'il pense dans l'erreur et bien imprudente, et s'opposer à elle est tout à son honneur puisqu'il agit pour le bien de l'expédition et conformément aux règles et aux lois du commandement militaire supérieur. Avec dignité, et à rebours peut-être avec fierté, il consigne sans aucun doute ce fait d'entrée de jeu pour se dédouaner mais aussi et surtout pour regagner manifestement l'estime de son souverain, ce qui, en tant que membre de l'aristocratie, lui importe au plus haut point. S'il en tire quelque mérite, c'est finalement d'avoir avancé les bons arguments et d'avoir eu raison. Il est d'ailleurs tout à son honneur de ne pas accabler davantage Panfilo de Narvaez. Par là-même, les faits restitués dans leur sécheresse, sans commentaire négatif sur la personne du gouverneur, participe du respect dont il souhaite sans conteste entourer son personnage.

Son honneur est d'autant plus sauf qu'il ne se désolidarise pas de la troupe, dont il sait l'échec et alors qu'il aurait la possibilité de le faire qui plus est dans des conditions qui pourraient être acceptables. Il indique très clairement qu'il ne supporterait pas de pouvoir être accusé de lâcheté en restant avec la flotte tandis que la troupe se lancerait à la conquête de la Floride. Or, son supérieur hiérarchique, qui va faillir à plusieurs reprises et montrer toute l'étendue de son incompétence¹ à jauger la situation avant, comble d'ignominie et de forfaiture, d'abandonner lâchement la troupe à son triste sort, n'est pas le seul à avoir une conduite dégradante. Des hommes, et non des moindres, des cavaliers et parmi eux des « *nobles* » et des « *riches* », ont des velléités de désertion. Eux aussi compromettent gravement leur honneur tandis que celui d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca n'en ressort que plus éclatant. Sans doute est-ce plus frappant encore lorsque ses compatriotes², dont il se dissocie à nouveau, le retrouvent et disent aux Indiens qui les suivent qu'il est, comme ses compagnons rescapés, sans valeur ni courage. Il n'intervient pas et laisse dire. Ce qu'il vient de vivre et de relater est suffisamment éloquent. Il relève cependant les faits et les mentionne d'autant plus simplement qu'il rapporte par ailleurs combien les Indiens prennent sa défense et se font d'ardents défenseurs de leur bienfaiteur qu'ils couvrent de compliments, lui attribuant toutes les vertus. Une fois de plus, une ultime fois, tenter de porter atteinte à son honneur aura été vain. Cela n'est pas advenu au cours de son aventure, cela ne se produira pas davantage au terme de son périple et encore moins dans son récit.

¹ Cap. IV, p. 86.

² Cap. XXXIV, p. 204.

3- Un homme de devoir

Les *Naufragios*¹ dans leur entier attestent qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est un homme de devoir. Il s'embarque pour découvrir et conquérir la Floride. Il doit le faire pour son roi, pour l'Espagne et pour l'Église. Le respect de cette obligation morale ne cessera à lui seul de guider la plupart de ses actes.

En toutes circonstances - qu'il seconde le gouverneur, qu'il participe puis prenne la tête d'une mission de reconnaissance ou qu'il affronte les Indiens - il semble, en effet, s'attacher inmanquablement à faire ce qu'il doit. Et, parce que l'homme demeure avant toutes choses un militaire, même lorsqu'il est, par la force des événements, dépourvu de sa charge, c'est le devoir qui semble lui commander de recueillir les informations les plus nombreuses possibles sur le pays et les Indiens afin d'éclairer ceux qui viendront à sa suite en ces territoires inconnus.

C'est également le devoir qui semble lui commander de retrouver ses compagnons avant d'entamer sa longue marche. Des compagnons qu'il n'a jamais abandonnés et avec lesquels le devoir lui avait dicté de s'engager dans les terres conformément à l'option choisie par le gouverneur. Partir seul n'aurait effectivement aucun sens pour l'officier de justice de l'expédition qui faillirait en laissant derrière lui des soldats dont il a la charge morale et la responsabilité. Il est aussi, probablement, guidé par l'intérêt qu'il y a à se regrouper pour affronter le danger qui guette et dont il a pu mesurer la réalité pendant toutes ces années passées à arpenter le territoire.

Rien ne paraît jamais le détourner du devoir même lorsqu'il prend la plume pour éclairer son souverain ou l'opinion publique et qu'il ne semble rien vouloir taire ou si peu. Ainsi, le devoir de vérité et de transparence auquel il paraît se soumettre, le conduit à relater des faits qui ne sont pas tout à l'honneur de leurs auteurs. C'est cette obligation morale qui paraît notamment l'amener à décrire les comportements les plus méprisables qui ont eu à se produire parmi la troupe. Ainsi, dénonce-t-il les déserteurs potentiels qu'il se fait un devoir de ramener à la raison².

Aussi, selon toute apparence, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca s'assigne-t-il le devoir de sauver, par une conduite qu'il décrit comme admirable, voire exemplaire, et un texte courageux, le peu qui reste d'une expédition pour le moins ratée en Floride, demeurée impénétrable et imprenable. À le suivre, rien n'est tout à fait perdu. Son devoir serait effectivement, même dans

¹ *Op. cit.*

² Cap. VII, p. 97.

une moindre part, accompli puisque des hommes, riches d'informations inestimables et de témoignages d'importance, reviennent et peuvent par là-même assurer le succès de ceux qui suivront inmanquablement tant la Floride est riche de promesses. Car son devoir est aussi de veiller à ce que son souverain, qui avait placé toute sa confiance en lui et mis beaucoup d'espairs dans cette expédition, et l'Espagne n'aient pas à pâtir de cet échec qu'il convient donc, à l'entendre, de relativiser.

4- Un homme de foi

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est un homme résolument croyant. Son catholicisme fervent et sa foi en Dieu chevillée au corps, n'ont de cesse d'être manifestes tout au long de son récit. Toutefois, sa foi, incontestable, sera mise à l'épreuve à plus d'un titre. Ainsi, lorsqu'il sera parmi les Indiens, il va être investi, malgré lui, de pouvoirs qu'il n'est pas capable d'identifier. D'aucuns évoqueront le schamanisme, lui-même ne peut que craindre la sorcellerie et reste énigmatique sur les manifestations surnaturelles auxquelles il est mêlé. Il n'a de cesse de placer son action et sa survie sous l'égide du dieu des Chrétiens mais, parmi les Indiens, se sent investi d'un pouvoir quasi-divin puisqu'il est parvenu à rendre la vie à un homme considéré comme mort. À priori, il n'est pas suffisamment armé, intellectuellement, pour propager la foi. En règle générale, les expéditions font d'ailleurs appel à des religieux pour cette tâche trop complexe pour des militaires. Cependant, il n'a de cesse de rappeler combien il a agi pour faire connaître sa religion aux Indiens, sinon pour les convertir. Il n'a manifestement pas été le seul. Par exemple, durant le périple qu'il effectue avec les trois autres survivants, il écrit que les Indiens leur expliquent que des Espagnols leur ont fait comprendre par signes qu'il y a dans le ciel un être qu'ils appellent Dieu, qu'il a créé le ciel et la terre, qu'ils l'adorent et le regardent comme leur maître, que toutes les bonnes choses viennent de lui, qu'ils lui obéissent et que, s'ils font de même, ils s'en trouveront fort bien : « *Por todas estas tierras, los que tenian guerras con los otros se hacian luego amigos para venirnos a recibir y traernos todo cuanto tenian, y de esta manera dejamos toda la tierra en paz, y dijimosles, por las senas por que entendian, que en el cielo habia un hombre que llamabamos Dios, el cual habia criado el cielo y la tierra, y que este adorabamos nosotros y tenemos por Señor, y que haciamos lo que nos mandaba, y que de su mano venian todas las cosas buenas, y que si asi ellos lo hiciesen, les iria muy bien de ello (...)* »¹. Enfin, même s'il ne les critique pas ouvertement, lorsqu'il décrit sans rien en dissimuler, les agissements de ses compatriotes envers les Indiens au nom du christianisme, sa conscience en est troublée.

¹ Cap. XXXI, pp. 195-196.

La matière même du texte d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca semble trouver sa source dans la foi catholique. Les *Naufragios*¹ ont, en effet, une dimension christique et sont quelque peu doloristes comme il sied aux œuvres saintes. Le conquérant, confronté à une ordalie selon Yves Berger², se donne toutes les apparences d'un messie ou d'un pèlerin pénitent qui, après avoir connu la chute, subit un calvaire et vit une passion avant de connaître une rédemption cathartique, nécessaires il est vrai à l'édification d'une stature de saint. Ce récit pourrait également être interprété comme une œuvre messianique à l'aspect sacrificiel particulièrement accentué. Toutes choses qui laissent Louise Benat-Tachot sceptique au plus haut point³.

Qu'il remercie le ciel, qu'il fasse appel et se recommande à Dieu, qu'il prie avec ardeur, qu'il multiplie les récitations des *Pater Noster* et des *Ave Maria*, les bénédictions à destination des Indiens, qu'il leur distribue des chapelets et des croix, qu'il leur ordonne la construction d'églises et qu'il les baptise à tour de bras, tout ceci participe pleinement de sa geste. « *Dios* » ou indifféremment « *Senor* », « *Jesucristo* » ou encore « *Deus* », apparaissent à 86 reprises dans son texte. Cette omniprésence, qui scande et rythme son aventure à l'envi, peut être interprétée comme la marque d'une confiance absolue en Dieu ou comme le rejet d'une responsabilité personnelle.

Cette foi, pour laquelle il se fait prosélyte et qu'il propage sans relâche, est même consubstantielle et indissociable du parcours du militaire et de l'homme.

Rien ni personne, les épreuves comme les hommes – Espagnols et Indiens confondus - ne semblent d'ailleurs pouvoir le détourner de Dieu ou le conduire à douter. En effet, pas une seule fois et tel que cela apparaît, il n'insulte le ciel et ne laisse éclater sa colère contre Dieu dans lequel il a résolument placé toute sa confiance et entre les mains duquel il a définitivement remis son sort. C'est notamment le cas au cours des moments les plus difficiles qu'il aura à surmonter, tant moralement que physiquement, par exemple lorsqu'il subit les plus mauvais traitements chez les Indiens qui ont fait de lui un esclave. Bien au contraire, il ne manque jamais de remercier « *le créateur* » en toute occasion et semble épargné par toute velléité d'apostasie, en ce qu'elle est l'abandon de la foi et de la vie chrétienne et avec ce qu'elle implique de reniement, ce qu'il aurait de toute façon beaucoup de difficulté à justifier devant son souverain.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est un conquérant qui calque sans relâche son cheminement sur celui du Christ, objet de dévotion, expression de sa foi, mais aussi un modèle

¹ *Op. cit.*

² *Op. cit.*

³ Louise BÉNAT-TACHOT, "L'errance de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca : Odyssée christique ou canular exotique ?", *op. cit.*

dont il ne cesse apparemment de s'inspirer pour traverser les épisodes les plus pénibles de son périple. Ne va-t-il pas jusqu'à oser une comparaison des plus audacieuses lorsqu'il évoque Dieu, sa couronne d'épines, le sang versé pour lui (*sic*) et accomplissant son chemin de croix en regard duquel ce qu'il est en train de vivre est bien peu de choses ?¹

Finalement, l'aventure d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, telle qu'il la présente, est celle d'un croyant dont la foi n'est jamais ébranlée, jamais ouvertement remise en cause, est renforcée par les épreuves qu'il vient de surmonter et dont il attribue tous les mérites à Dieu qui ne cesse de lui venir en aide, de lui procurer un soutien moral et s'attache, par conséquent, à son sort. Toute victoire sur l'adversité est en effet à mettre au compte d'une intervention divine dans sa direction ! Jamais la miséricorde du créateur ne manquera de se manifester. C'est qu'il en vaut donc la peine ! Lui qui, comme Dieu, a pouvoir de vie et de mort et provoque des miracles. Ne relève-t-il pas un mort au tombeau ?² Il est d'ailleurs parmi les thaumaturges, celui qui apparaît sans péchés et peut donc intervenir avec le plus d'assurance et de réussite. Ainsi, il se plaît à rapporter que l'un de ses compagnons sollicité pour une guérison se désiste tant les péchés dont son âme est entachée le conduiraient à l'échec³. Ce qui, en revanche, n'est pas son cas et lui permet de prodiguer ses soins sans crainte. Il va donc, tel qu'il se décrit, sans peur puisqu'il est sans reproches. Cette présomption et ce manque d'humilité, qui devrait être le signe premier du Chrétien, et qui sont peut-être le fait d'une maladresse d'expression, sont étonnants chez un homme à l'existence austère, ascétique, avec notamment l'absence totale de vie intime ou du moindre vice majeur. C'est du moins la description qu'il fait de lui et en laquelle il faut bien croire.

¹ Cap. XXII, p. 156.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

DEUXIÈME CHAPITRE : LES ACTIONS DU CONQUÉRANT

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca produit une œuvre dans un contexte, historique, culturel et littéraire décisif : l'Europe humaniste. Au plan historique, la complexité du phénomène, auquel Jean Delumeau devait consacrer l'ouvrage de référence¹, est cernée par Pierre Vidal-Naquet avec une particulière acuité. Il en propose la chronologie suivante, comportant les différentes dates marquant le développement de l'humanisme en Europe, et définit le contenu de la notion : « *Née en Toscane dès le XIVe siècle, parvenue à son plein épanouissement au XVe et déferlant au XVIe sur l'ensemble de l'Europe occidentale, vécue par les contemporains comme une véritable révolution destinée à liquider cent ans de barbarie médiévale et à renouer avec les splendeurs de l'Antiquité classique, la Renaissance est d'abord un phénomène intellectuel et culturel* »². Elle véhicule surtout : « *Le concept (...) d'humanisme. Stricto sensu, il se réduit aux *Studia humanitatis* (philologie, langues, littératures anciennes), par opposition à la soldatesque médiévale* »³. Ceci tandis que : « *Au sens large, l'humanisme est un système de pensée qui place l'homme au centre d'un univers conçu pour la gloire de l'homme* »⁴.

Au plan littéraire, c'est : « *Dans les œuvres gréco-latines, (ses œuvres de prédilection que) l'humaniste cherche un modèle de perfection humaine - morale, esthétique et sociale* »⁵ sans toutefois se détourner de son temps. Bien au contraire. Cet homme de sciences et de lettres, aux attentes multiples, outre l'analyse historique ou philologique de textes anciens, porte un intérêt des plus prononcés non seulement aux gouvernements, aux mœurs et croyances des peuples tout juste découverts, mais également à la faune, à la flore, aux climats, aux mers, aux fleuves ou encore au mode de culture des sols. Par là-même, et alors que la curiosité intellectuelle la plus grande marque le siècle de Christophe Colomb, pour ensuite dominer le XVIe siècle dans son entier, la Renaissance créée dans l'Ancien Monde un environnement particulièrement propice à la circulation d'informations, la nouveauté le disputant à la diversité, dont la propagation rapide et la diffusion très large sont, entre autres, le fait d'une imprimerie naissante et déjà des plus performantes⁶.

¹ Jean DELUMEAU, *La civilisation de la Renaissance*, Paris, 1967. Voir aussi, *La peur en Occident (XIVe-XVIIIe siècles)*, Paris, Fayard, 1978, 485 p.

² Atlas historique, *Histoire de l'humanité, de la préhistoire à nos jours*, Textes sous la direction de Pierre VIDAL-NAQUET, Cartographie sous la direction de Jacques Bertin, Paris, Hachette, 1987, 339 p., « L'Europe et la Renaissance », pp. 146-147, p. 146.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ *Atlas historique, op. cit.*

⁶ La Découverte bénéficie donc de cette avancée technologique majeure encore récente.

A/ Héros historique ou héros littéraire

Cette quête de savoir se manifeste, notamment et de façon particulièrement aigüe, en direction de l'Amérique, *Terra Incognita*, assimilée au paradis terrestre pour ses paysages indomptés, qui plus est peuplé d'hommes et de femmes non corrompus, « *intouchés* », et par conséquent, peut-être, humainement parfaits. La fascination qui en résulte est telle que certains beaux esprits s'empareront du sujet sans avoir jamais gagné le Nouveau Monde. Dans cette période de bouillonnement intellectuel, l'homme de guerre, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca attire d'autant plus l'attention que son récit fait la part belle au nouveau continent.

a/ L'Amérique : historiens, chroniqueurs et « *écrivains improvisés* »

Le contexte culturel et intellectuel de l'époque, lui-même sujet à de multiples mutations, se prête particulièrement à la diffusion de recueils, chroniques et autres relations de voyage dans les Amériques. De fait, l'engouement le plus vif que suscite le texte de Christophe Colomb se produit au moment même où le roman de chevalerie est un genre qui s'épuise. Il est vrai que Jacques Rébersat dans une présentation raisonnée de la littérature espagnole relève que : « (...) *la réalité de la découverte et de la conquête de l'Amérique dépasse en merveilleux héroïque la fiction romanesque. Aussi fabuleux que les livres de chevalerie, mais plus émouvants parce que vrais sont (entre autres) les récits des explorateurs et des conquérants* »¹. En outre, la publication de ce premier opus américain intervient alors que la Renaissance, marquée par la philosophie humaniste, irradie peu à peu l'ensemble du Vieux Continent.

Dès le début du XVI^e siècle, un écho des plus favorables est réservé non seulement aux travaux des premiers « *historiens américains* » et aux différents textes des chroniqueurs, aussitôt dépêchés sur place pour le compte de la Couronne, mais aussi, et presque dans le même temps, aux écrits des conquistadors qui, à la suite de Christophe Colomb², prennent la plume. De fait, les ouvrages publiés en Espagne durant cette période, qui ont pour objet l'Amérique, donnent sa pleine expression à : « *La littérature didactique (qui) abonde en ce siècle d'exploration de la terre et de l'esprit* », telle que la désigne Charles Aubrun³. Ils sont effectivement le plus souvent l'œuvre d'historiens, de chroniqueurs. Ils sont également le fait de

¹ Jacques REBERSAT, in *Histoire Générale des Littératures*, Tome II, Le XVI^e siècle européen : L'aube des temps nouveaux, Chapitre IV, « Littérature espagnole », pp. 80-90, Paris, Librairie Aristide Quillet, 1961, 839 p., p. 82.

² Bien que la découverte décisive de l'amiral marque incontestablement le début de la conquête, il n'y prend pas une part active et demeure un découvreur et non un conquérant.

³ Charles V. AUBRUN, *La littérature espagnole*, Que sais-je ?, Paris, PUF, 1988, 127 p., Chapitre III – « Le XVI^e siècle », pp. 22-41, IV- « Les bilans de l'histoire », pp. 39-40.

ces « *écrivains improvisés* »¹ que sont devenus certains conquistadors, auteurs de textes souvent littérairement inclassables et, parfois même, bien plus précieux que certaines chroniques. Sur ce point, Benveniste, dans sa définition de l'historiographie, fait une distinction entre « *discours* » et « *récit* », qu'il convient de prendre en compte ici. L'historiographie : « (...) *est un récit qui fonctionne en fait comme un discours organisé par la place des « interlocuteurs » et fondé sur celle que se donne l'« auteur » par rapport à ses lecteurs. C'est la place d'où elle se produit qui autorise le texte, et, avant tout autre signe, le recours à la chronologie l'arme* »².

De son côté, l'historien Pierre Vidal-Naquet, qui évoque ces hommes, le cadre institutionnel dans lequel ils intervenaient et leurs motivations, marque bien cette chronologie : « *Après le temps des découvreurs, (vint) l'âge des conquistadors. Forts de la bénédiction papale (bulle *Inter Caetera*, 1493³) et de l'accord des chancelleries (traité de Tordesillas, 1494⁴), poussés par le goût du lucre et de l'aventure, par le zèle missionnaire aussi, des hommes intrépides partent à la conquête des nouveaux mondes* »⁵. Et pour quelques-uns d'entre eux, sans préméditation aucune, la conquête des esprits commence.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca⁶ militaire de haut rang choisit, pour sa part, d'apparaître dans toute la réalité pathétique d'un perdant jamais défait les armes à la main mais submergé de malheurs et d'avanies. En outre, il est le premier, parmi ses pairs, à adopter un jugement original parce qu'humain et nuancé quant aux Indiens dont il devient l'ardent défenseur, ce qui fait tout le prix de cette œuvre au contenu parfois surréel alors qu'il participe, en 1527, à une expédition en Floride : « (...) *peut-être la plus catastrophique de toutes* » constate fort justement Luis Mizon dans son ouvrage *L'Indien, Témoignages d'une fascination*⁷ presque en paraphrasant l'auteur tant Alvar Nuñez Cabeza de Vaca ne dit pas autre chose tout au long de son récit.

¹ Pour reprendre une terminologie employée Madame le Professeur Marie-Cécile BENASSY qui désigne ceux qui écrivent mais ne sont pas partis pour ça, les conquistadors, les soldats.

² In Michel de CERTEAU, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Bibliothèque des Histories, NRF, Editions Gallimard, 1975, 358 p. Cet essai éponyme se compose de quatre grandes parties portant chacune un titre synoptique : I- Productions du lieu, II- Production du temps : une archéologie religieuse, III- Systèmes de sens : l'écrit et l'oral, IV- Ecritures freudiennes. p. 106.

³ Bulle *Inter Caetera*, promulguée par le pape Alexandre VI, qui reconnaît, ou plus précisément « *fait don* », aux Castillans, les Rois Catholiques, de la souveraineté sur les terres découvertes et à découvrir au-delà d'une ligne imaginaire passant à 100 lieues à l'ouest et au sud des Açores et du Cap vert.

⁴ 1494 : *Traité de Tordesillas* : le Portugal et l'Espagne se partagent le Nouveau Monde.

⁵ Atlas historique, *op. cit.*, p. 138.

⁶ Qu'ESTEVE BARBA range parmi les « *Viajeros y Descubridores* », « *Voyageurs et Découvreurs* », et non parmi « *Los Conquistadores* » pour ce qui est de son périple Nord-américain. Quant à son aventure Sud-américaine, en revanche, Esteve Barba, dans le Chapitre X. « *Historiadores del Rio de la Plata* », le classe, aux côtés d'Ulrico Schimel, parmi « *Los Conquistadores* ». *op. cit.*

⁷ Luis MIZON, *L'Indien, Témoignages d'une fascination*, Paris, La Découverte, 1992, 292 p., p. 25.

Dans son cas, la seule qualité de conquistador est d'ailleurs quelque peu réductrice. Au-delà du conquérant, du soldat, dont Luis Mizon esquisse le portrait suivant : « *Ce petit-fils du conquérant des Canaries (qui) représente le mélange d'aventure, d'obstination, de vie active, de réflexion et de littérature, propre à beaucoup d'hommes de lettres du XVIe siècle* »¹, n'est-il pas aussi un grand voyageur doublé d'un découvreur et d'un explorateur ? N'est-il pas également, lui si prompt à observer et à s'informer sur tout du fait d'une curiosité intellectuelle particulièrement exacerbée, un ethnologue et un anthropologue bien avant l'heure ? N'est-il pas enfin un « *avocat* », un écrivain, même improvisé, et un visionnaire doué d'un sens politique aigü ? Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, en homme de son temps, est, par conséquent, « *multiple* » comme le sont les productions littéraires de cette époque. Il ne peut donc être réduit au seul bâtisseur de son propre mythe comme tente de le démontrer Juan Francisco Maura dans son essai *Los Naufragios de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca : o el arte de la automitificación*², sa seule conquête, prétend Julio Cesar Montané Marti dans son ouvrage *El mito conquistado. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca*³.

1- Témoignages, inventions et littérature

Le vocable assez neutre de « *recueil* » semble le mieux à même de désigner ces œuvres hétérogènes tant par le fond que par la forme qui n'appartiennent effectivement pas toutes à un même genre et sont, par conséquent, difficilement classables dans une catégorie unique. Quel terme pourrait, en effet, désigner de façon générique l'ensemble des écrits des chroniqueurs, (qui n'ont toutefois pas l'exclusive de la chronique), des conquérants et des religieux espagnols de cette époque pareillement engagés dans l'aventure américaine ? Source documentaire considérable, en tous points inestimables, au plan géographique, ethnographique, anthropologique et littéraire, au-delà des témoignages chaque fois uniques qu'ils constituent parce que résultant d'une geste individuelle, précise, déterminée, ces textes sont-ils véritablement des chroniques ? Des annales ? Des mémoires ? Des récits ? Chacun de ces substantifs, n'excluant pas nécessairement l'autre, le fait que nombre d'ouvrages de cette période recèlent à la fois les qualités d'une chronique, d'un récit, d'annales ou de mémoires, font que tous sont intrinsèquement corrects et peuvent s'appliquer, indifféremment parfois, à bien des documents de cette époque.

¹ *Ibid.*

² Juan Francisco MAURA, *Los Naufragios de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca : o el arte de la automitificación*, Diss. University of New Mexico, UMI 1987. 8808135. Publicado por el Frente de Afirmación Hispanica, México, 1988.

³ Julio Cesar MONTANÉ MARTI, *El mito conquistado. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca*, Universidad de Sonora, México, 1999.

Sur ce point, cette thèse s'inscrit dans la logique de précédents travaux universitaires consacrés au personnage d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et à son œuvre la plus marquante, *Naufragios*¹, travaux qui s'attachaient à définir le genre littéraire de ce document. Il s'agit du mémoire pour l'obtention du Diplôme de l'Institut des Hautes Études de l'Amérique Latine, option Littérature, et du mémoire pour l'obtention du Diplôme d'Études Approfondies, « *Étude des sociétés Latino-américaines* », option Littérature, pareillement délivré par l'Institut des Hautes Études de l'Amérique Latine. Ils s'intitulent respectivement : « *Le modèle épique et « l'épopée » de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, Naufragios* »² et « *L'humanité d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, Conquistador, à travers le récit autobiographique de ses aventures dans le Nouveau Monde, Naufragios* »³.

Le premier tend à démontrer que les *Naufragios*⁴, à défaut d'être une épopée au sens strict du terme, sont un texte épique tout entier dédié à célébrer un héros digne d'une épopée, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca. De fait, la figure, la geste du héros, trouvent sans nul doute leur plus parfaite expression dans un genre littéraire tout entier voué à les célébrer : l'épopée. C'est même là, selon le *Dictionnaire de l'Académie*, la caractéristique principale de cette : « (...) grande composition en vers, où le poète raconte quelque action héroïque, qu'il embellit d'épisodes, de fictions et d'événements merveilleux »⁵.

Or, de même que l'épopée est, selon Mikhaïl Bakhtine, dans l'essentiel *Esthétique et théorie du roman*⁶, un « genre précis »⁷, « sur codifié » pour Daniel Madelénat dans son étude éponyme⁸, qui comporte des traits constitutifs qui lui sont propres⁹, le héros, dont l'épopée

¹ *Op. cit.*

² Catherine MARIANI, « *Le modèle épique et « l'épopée » de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, Naufragios* », Mémoire pour l'obtention du Diplôme de l'Institut des Hautes Études de l'Amérique Latine, Option Littérature, Université de la Sorbonne-Nouvelle-PARIS III, préparé sous la direction de Madame le Professeur Marie-Cécile BENASSY, octobre 1989, 84 p.

³ Catherine MARIANI, « *L'humanité d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, Conquistador, à travers le récit autobiographique de ses aventures dans le Nouveau Monde, Naufragios* », Mémoire pour l'obtention du Diplôme d'Études Approfondies, « *Étude des sociétés latino-américaines* », Option Littérature, de l'Institut des Hautes Études de l'Amérique Latine, Université de la Sorbonne-Nouvelle-PARIS III, Directeur de recherches : Madame le Professeur Marie-Cécile BENASSY, octobre 1990, 42 p.

⁴ *Op. cit.*

⁵ *Dictionnaire de l'Académie*, 1835, 6^e éd., à l'entrée « *épique* », in Daniel MADELÉNAT, *L'épopée*, Paris, PUF, Littératures modernes, 1986, 264 p., p. 18. Cette définition, toujours d'actualité, que Daniel Madelénat cite parmi d'autres, a l'avantage de comporter les « *deux « sèmes »* : narrativité (longue) (et) action et thèmes exceptionnels (l'héroïsme et le merveilleux) » qui n'apparaissent pas toujours dans les différentes définitions de ce terme.

⁶ Mikhaïl BAKHTINE, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1987, 488 p.

⁷ *Ibid.*, p. 449.

⁸ Daniel MADELÉNAT, *op. cit.*, p. 19.

⁹ Pour Mikhaïl BAKHTINE, par exemple, « (...) l'épopée, genre précis, comporte trois traits constitutifs : 1° Elle cherche son objet dans le passé épique national, le « passé absolu », selon la terminologie de Goethe et de Schiller. 2° La source de l'épopée, c'est la légende nationale et non une expérience individuelle et la libre invention qui en découle. 3° Le monde épique est coupé par la distance

n'a toutefois pas l'exclusive, possède une personnalité et des qualités bien définies ainsi qu'un parcours déterminé qui n'appartiennent qu'à lui. Ainsi, comme le *Littré* l'indique, doté, tel qu'il apparaît notamment chez Homère : « (...) d'un courage et d'un mérite supérieurs (et) favori particulier des dieux (...) »¹, le héros dont les figures emblématiques sont, entre autres, Achille, Ulysse mais aussi Rodrigue ou encore Jeanne d'Arc, est, avant toute chose, un être d'exception. Historique ou légendaire, il est, en effet, celui que tout détache et distingue de la foule des hommes ordinaires. Ses qualités physiques et morales sont ainsi pareillement remarquables. Mais, surtout, le héros est celui qui fait fi des nombreux obstacles qu'il rencontre tout au long de sa vie et qu'il surmonte de la plus éclatante façon, accomplissant-là une part essentielle du destin hors du commun qu'il connaît. De fait, protagoniste, parce que prédestiné à l'être, d'une histoire tumultueuse et grandiose, les multiples épreuves qui jalonnent son existence sont autant d'épreuves constitutives de sa personnalité héroïque.

Sur ce point, en l'an 2000, Juan Francisco Maura établit une nouvelle édition critique des *Naufragios*², et dans une longue introduction de 64 pages, accompagnée d'une bibliographie très fournie, se penche sur plusieurs aspects, et non des moindres, de l'œuvre du conquistador. Divisé en six parties, cet incipit s'attache successivement à reprendre, dans un grand I, différents éléments de la biographie de l'hidalgo, concernant notamment son service auprès du Duc de Medina Sidonia ; à étudier, dans un grand II, les éléments qui relèvent de la fable ou difficilement crédibles, avec un long passage consacré à la présentation des habitants du Nouveau Monde par le conquérant ; à présenter les *Naufragios*³ comme genre littéraire, dans un grand III ; à se pencher sur la figure du nouveau messie, dans un grand IV ; à détacher les caractéristiques du héros chrétien, dans un grand V ; avant de s'arrêter sur la notion de personnage de roman dans un grand VI.

Les si singulières expériences de l'hidalgo ne cessent, il est vrai de susciter nombre d'articles quant à la nature même du texte qu'il devait ramener de son périple américain et tournent autour de cette interrogation : les *Naufragios*⁴ constituent-ils une œuvre littéraire ou s'agit-il d'une chronique appartenant à l'Histoire ?

Pour Juan Francisco Maura, pas de place au doute, il est bien question d'une création littéraire ayant une dimension de témoignage historique et il entend le démontrer. Il commence

épique absolue du temps présent : celui de l'aède, de l'auteur et de ses auditeurs », in *Esthétique et Théorie du roman*, op. cit., p. 449.

¹ *Littré*, Dictionnaire de la langue française.

² *Op. cit.*

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

tout d'abord par exposer son opinion sur l'oeuvre en elle-même : « *La impresion final después de haber leído la obra no es otra que una tremenda admiracion y respecto por todas las vicisitudes y pericias por las que tuvo que pasar el protagonista para salir con vida después de nueve anos de haber estado perdido* »¹.

Juan Francisco Maura s'attache ensuite à la matière même du texte. D'après lui, ce dernier comprend une somme, détaillée et objective, d'informations d'importance sur les habitants du Nouveau Monde. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est, en effet, celui qui a vécu « *du dedans* » la culture qu'il « *narre* » avec des accents de vérité mâtinés, cependant, d'éléments propres à la narration littéraire qui le font apparaître comme le « *bon pasteur* » des Indiens évoluant dans une « *Vita Christi* » visant à convaincre l'Empereur de l'importance de son entreprise américaine. Sous sa plume, pas de jugement tranché : « *Los indios que nos presenta Alvar Nuñez, no eran ni « mejores » ni peores » que los espanoles que llegaron a sus costas* »².

Pour autant, le conquérant, qui a pu être comparé à Las Casas, quant au traitement réservé aux Indiens, sans oublier que : « *Se le ha llamado « arquetipo humano de la hispanidad* »³, « *el primer cirujano de Tejas* »⁴ y una larga lista de epitetos que hacen extraño que no se le haya canonizado todavía »⁵, est bien, pour Juan Francisco Maura, parti chercher la gloire et la richesse dans le Nouveau Monde et a donné une dimension fabuleuse à son aventure par endroits difficile à croire.

À cet égard, l'édition de 1542 comporte une adresse des plus explicites à Charles Quint : « *(...) y justamente traerlos a conocimiento de la verdadera fe y verdadero señor y servicio de vuestra majestad. Lo cual yo escribi con tanta certinidad/ que aunque en ella se lean algunas cosas muy nuevas y para algunos muy dificiles de crer/pueden sin duda creellas : y créer por muy cierto que antes soy en todo mas corto que largo : y bastara para est aver lo yo offrescido a vuestra majestad port al : A la qual siplico resciba en nombre de servicio : pues este todo es el que un hombre que salio desnudo pudo sacar consigo* »⁶.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, d'une certaine façon, prévient que : « *el que avisa no es traidor* ». Il a, par conséquent, conscience que certains passages de son récit comprennent des

¹ *Op. cit.*, p. 10

² *Ibid.*, p. 12.

³ Carlos LACALLE, *Noticia sobre Alvar Nuñez Cabeza de Vaca : asanas americana de un Caballero andaluz*, Coleccion Nuevo Mundo, Madrid, 1961, p. 10.

⁴ Nancy HAMILTON, « *Painting Depicts Cabeza de Vaca, First Texas Surgeon* », Texas Times, The University of Texas System, mayo-junio, 1983, p. 2.

⁵ *Op. cit.*, p. 10.

⁶ *Ibid.*, pp. 24-25.

aspects qui relèvent de la fable tant certains éléments sont purement fantastiques et surnaturels. Et comment pourrait-il en être autrement ? Le conquistador ne dispose en effet d'aucune information économique susceptible de susciter l'intérêt. Aussi, pour capter l'attention du lecteur a-t-il recours aux éléments de substitution que sont d'une part : la conversion des Indiens, par laquelle il acquiert une fonction apostolique et, d'autre part, la description ... de gens et de territoires. Sur ce point précis, Juan Francisco Maura est perplexe : « *Todo ello hecho con tal precision, que es dificil créer en la exactitud de datos, nombres, fechas, cantidades, distancias e incluso numero de lenguas – seis – de las que se hace sabedor. Todo esto claro esta, con la unica ayuda de su admirable memoria* »¹. Ce sont pourtant les informations, pour le moins confuses sur les Indiens comme sur les richesses, contenues dans les *Naufragios*², qui vont motiver les expéditions postérieures de Fray Marcos de Niza et de Francisco Vasquez de Coronado qui ne vont trouver que pauvreté et désillusion sur leur route respective.

Loin de toutes les polémiques que cela suscite et suscitera, il convient néanmoins de souligner, selon Juan Francisco Maura, l'objectivité du conquérant dans sa présentation des habitants du Nouveau Monde, connus dès le premier moment sous le nom d'« *Indiens* ». C'est notamment grâce à lui qu'il est possible aujourd'hui de cerner une réalité souvent falsifiée ou exagérée pour des motifs et des intérêts politico-économiques dans certains cas et littéraires dans d'autres. La découverte, la conquête et l'évangélisation de l'Amérique étaient, en effet, entourées d'une auréole négative d'excessive cruauté et d'abus quant aux indigènes, relayée par une fantastique propagande diffusée par les ennemis de l'Espagne au nombre desquels se trouvaient l'Angleterre, la France et la Hollande.

Pour autant, il serait absurde de penser le contraire, les premiers contacts entre l'Ancien et le Nouveau Monde furent, c'est certain, brutaux mais d'une cruauté moindre que celle dépeinte, la majorité des Indiens ayant été décimés par les épidémies et non par des morts violentes. Et Juan Francisco Maura d'ajouter que la conquête espagnole, dans de nombreux cas, dépasse même en « *chaleur humaine* » d'autres occupations européennes postérieures du continent américain. Les titres des ouvrages publiés à cette époque et qui sont, à cet égard, des plus symptomatiques, comme la *Brevissima relacion de la destruccion de las Indias*³ de Las Casas et le *Tratado sobre las justas causas de la guerra contra los indios*⁴ de Juan Ginés de Sepulveda, ont d'ailleurs suscité un appareil législatif qui protège l'Indien en tant qu'« être

¹ *Op. cit.*, p. 26.

² *Op. cit.*

³ *Op. cit.*

⁴ Juan Ginés SEPULVEDA, *Sobre las ajustas causas de la guerra contra los indios*, México, Fondo de Cultura Econmica, 1941.

humain ». La Couronne espagnole devait, en effet, promulguer, en 1512, « *Las Leyes de Burgos* » soit trente-cinq articles définissant une législation « *indienne* ».

Par ailleurs, la vision superficielle et paternaliste d'un monde peuplé d'êtres « *bons par nature* », « *non contaminés* » est absurde et qui mieux qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca pour dire comment étaient réellement ces hommes si multiples car, quoi de commun entre un Indien Seminola de Floride et un Guarani ? Et Juan Francisco Maura de préciser sa pensée : « *Existen indios buenos y malos, tontos e inteligentes, ni mas ni menos que los europeos, cada uno adaptado a su propio medio. Se sabe por los mismos cronistas que existieron guerras entre diferentes grupos de indios, con castigos que nada tenían que envidiar a los europeos, y que muchas de estas tribus tenían esclavos* »¹.

Sous la plume d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, dont le jugement est, du moins en apparence, dépourvu de préjugés, les Indiens ont, par conséquent, bel et bien les mêmes qualités et défauts que leurs « *visiteurs* » espagnols. Son objectivité sur ce point, consciente ou inconsciente, est, toutefois, proportionnelle à une impartialité rarement atteinte par un homme de son temps même si tout cela a un but pratique dans le déroulement de son œuvre. À l'appui de sa démonstration, Juan Francisco Maura reprend les vers suivants d'Ercilla extraits de *La Araucana*² : « *Son de gestos robustos, desbarbados/bien formados los cuerpos y crecidos/espaldas grandes, pechos levantados/recios miembros de nervios bien fornidos/agiles, desenvueltos, alentados/animosos, valientes, atrevidos/duros en el trabajo y sufridores/de frios mortales, hambres y calores* »³.

Pour ce qui est du genre littéraire auquel appartiennent les *Naufragios*⁴, Juan Francisco Maura souligne tout d'abord tout l'intérêt que ce type de récit suscite à l'époque. De fait, à l'aube de la Renaissance, une réalité si proche du merveilleux mêle dans un même genre l'imagination et une expérience propre. Dans un panorama esthétique dominé par la poésie épique d'Homère et de Virgile, où la vérité historique se mélange à la mythologie classique, le lecteur est habitué aux légendes, aux fables, aux récits de voyages et aux livres de chevalerie. D'ailleurs : « *Seria casi imposible encontrar una sola cronica de viajes de los siglos XVI y XVII, que no contuviese en alguna medida cierta dosis de leyenda, de situaciones sobranaturales (...)* »⁵.

¹ Juan Francisco MAURA, *op. cit.*, pp. 30-31.

² Alonso de Ercilla, *La Araucana*, Coleccion Austral, Espasa Calpe, Mexico, 1978, p. 32.

³ Juan Francisco MAURA, *op. cit.*, p. 32.

⁴ *Op. cit.*

⁵ Juan Francisco MAURA, *op. cit.*, pp. 37-38.

Dans ce cadre précis, une donnée d'importance entre en jeu : « *Cada nacion necesita su epopeya, muchas veces adobada al gusto de los intereses determinados de un pueblo y de su historia. El autor conoce su publico, por tanto si el publico pide heroes le dara heroes, si el publico pide oro y aventuras, el autor hara lo maximo posible por complacerle* »¹. C'est précisément ce qui se produit avec les *Naufragios*² : « *Llega un momento, y asi pasa en los Naufragios, en que no se sabe si el autor se esta recreando en una obra hecha de memoria, quitando aqui poniendo alla, o si esta presentando los hechos como crudamente pasaron. « Cien, docientos anos mas tarde no encontramos testigos de ninguna historia, dependemos unicamente de la palabra escrita que no sabemos si se trata de fabulas o de historias verdaderas* »³.

Aussi la part des choses est-elle difficile à faire mais s'explique très bien : « *Ficcion y realidad se confunden en una misma cosa especialmente en el siglo XVI, donde lo fantastico de los Libros de Caballeria no se diferenciaba mucho de lo que estaba aconteciendo en el Nuevo Mundo* »⁴. Et, d'une manière générale, un juste équilibre a toujours été maintenu : « *Un equilibrio entre realidad y ficcion parece ser la formula mas acorde entre los testimonios de los navegantes que sin ser « literatos » se vieron en la encrucijada de escribir su « odisea personal* »⁵. Il suffit de songer à *La Araucana*⁶ de Alonso de Ercilla y Zuniga, très influencé par l'Arioste. Cette œuvre est, à la fois, un poème épique et historique notamment de par l'emploi de la nomenclature de la mythologie classique. En effet, éléments réels et légendaires s'entremêlent, obéissant à un ordre esthétique sans lequel de nombreux passages n'auraient qu'un intérêt purement historique.

Cependant, force est de constater que ces récits, indifféremment qualifiés d'historiques ou de fabuleux, sont le fruit d'une démarche difficile à cerner : « *Poner en una balanza todas las razones que motivaron a escribir a estos « hidalgos » no seria tarea facil. Acaso la respuesta mas objetiva sea la de querer construir un relato que les aportara los favores del monarca y todo lo que conlleva estar cerca de la Corte* »⁷.

Quant au nouveau messie, Juan Francisco Maura est des plus sévères dans son jugement : « *En Cabeza de Vaca tenemos, por un lado, un ser de carne u hueso que es capaz de « vender su alma al diablo » por « un plato de lentajes », y por otro, a un hombre que va*

¹ Juan Francisco MAURA, *op. cit.*, p. 39.

² *Op. cit.*

³ Juan Francisco MAURA, *op. cit.*, p. 39.

⁴ *Ibid.*

⁵ Juan Francisco MAURA, *op. cit.*, p. 40.

⁶ *Op. cit.*

⁷ Juan Francisco MAURA, *op. cit.*

predicando la moral cristiana a aquéllos con los que se tropieza »¹. Le conquérant, dans sa façon de mettre en avant les qualités des hommes de son expédition, qu'il oppose aux défauts et exactions de ses compatriotes, reprend à la lettre l'Évangile selon Saint Jean, les mots du Christ paraissant même avoir été écrits pour saluer au plus haut les survivants de l'expédition de Panfilo de Narvaez : « *Y cuando ha hecho salir sus propias ovejas, va delante de ellas, y las ovejas le siguen, porque concen su voz. Mas a un extraño no le siguen, sino que huyen de él, porque no conocen la voz de los extraños... Todos los que hasta ahora han venido son ladrones y salteadores, y así las ovejas no los han escuchado... El ladrón no viene sino para robar y matar, y hacer estrago. Mas Yo he venido para que las ovejas tengan vida, y la tengan en mas abundancia. Yo soy el buen pastor* » (Juan 10, 1-12)².

Capable de survivre à tout ce qui est imaginable, prodiguant des soins aux malades, allant nus et déchaussés – ce qui est somme toute normal après un naufrage et neuf ans de « *pèlerinage* » - les quatre hommes apparaissent bien comme des émules de Jésus-Christ. La comparaison d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca avec le Christ est plus particulièrement évidente au chapitre XII avec l'épisode de la résurrection d'un mort. Juan Francisco Maura s'en étonne : « *Las propiedades milagrosas de este buen hidalgo son francamente alucinantes. Todo ello narrado con una parcimonia y candidez tal que parece que fuera cosa de todos los dias (...)* »³. Il est surtout, avec beaucoup d'humour cependant, très dur dans son jugement : « *La verdad es que solo le falta caminar sobre las aguas y multiplicar los panes y los peces* »⁴.

Juan Francisco Maura en conclue qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca n'a pas simplement écrit une « *relation* » ou un « *journal* » des années passées en Amérique du Nord. Ce qu'il fit, et au demeurant très bien, c'est de créer « *un roman d'aventures* », un « *Évangile du Nouveau Monde* » où en tant que protagoniste, il a autant de qualités que Jésus-Christ lui-même si ce n'est que le Christ n'a pas écrit sa propre histoire alors qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca si. Nombreux, d'ailleurs, seront ceux qui croiront aux éléments magiques et miraculeux de l'œuvre et aux facultés « *surnaturelles* » de l'auteur.

Néanmoins, du point de vue de Juan Francisco Maura, pour croire il manque la « *foi* », Alvar Nuñez Cabeza de Vaca n'ayant pas trouvé les mots pour cela. Ceci alors qu'à l'inverse, il a le talent de « *romancier* » (« *novelista* ») qu'il s'agisse de l'épisode de la prophétie de la bohémienne ou du « *fabuleux* » conte de Mala Cosa, mi-homme, mi-monstre, en tout cas figure diabolique. Dans le déroulement chronologique élaboré des différents épisodes, dans les coffres

¹ Juan Francisco MAURA, *op. cit.*, p. 42.

² *Ibid.*, p. 43.

³ *Ibid.*, p. 44.

⁴ *Ibid.*

espagnols contenant chacun des cadavres recouverts de peaux de bêtes comme dans d'autres passages qui n'ont pas forcément un caractère « *extraordinaire* », il y a une bonne dose de fiction. À l'appui de sa démonstration, Juan Francisco Maura cite le Professeur Wagner : « *Today they present more the aspect of romance than of historical fact* »¹. L'oeuvre n'est donc pas le fait d'un menteur avec préméditation. Simplement : « *Su obra corresponde como se vio anteriormente, a un genero comun de literatura de la época, de tipo autobiografico, donde los viajes, naufragios y aventuras de todo tipo estan a la orden del dia* »².

Dans le cas de la figure du héros chrétien, il faut bien prendre en compte le contenu picaresque des œuvres contemporaines des *Naufragios*³ telles qu'elles apparaissent notamment dans *El Lazarillo* de Tormes, œuvre de fiction qui donne naissance par là-même au « *roman réaliste* ». Tout l'inverse du récit d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca qui part d'un fait historique pour élaborer une « *fiction vraisemblable* » totalement cohérente avec l'expérience de son auteur de par les terres américaines.

En réalité, l'élément picaresque n'est pas dans la narration et vouloir faire une analyse des *Naufragios*⁴ comme « *discours narratif du naufrage* » limiterait grandement l'œuvre. Tout d'abord, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca ne démythifie pas la figure du conquistador, pourtant quasiment nu une grande partie du périple, et c'est précisément sous cette forme qu'il crée son propre mythe, pas plus que la réalité américaine de l'indigène ne change par l'information contenue dans son œuvre.

Sur ce point précis, inutile de chercher des implications politiques ou idéologiques chez Alvar Nuñez Cabeza de Vaca : « *El hecho de que Alvar Nuñez-protagonista, se haga pasar por martir y defensor de la causa del indigena no implica que Alvar Nuñez-autor lo fuera. Mas bien al contrario, ya que el « oportunismo » del autor de los Naufragios es manifesto* »⁵.

Juan Francisco Maura dénonce avec force un opportunisme manifestet d'autant plus patent que, peu de temps après son retour en Espagne, il sollicite une nouvelle mission : « *Poco tiempo después de su regreso a Espana ya estaba en la Corte intentando conseguir el favor real para una nueva empresa y est avez bajo su mando* »⁶ et cette fois-ci sous son autorité dans un but bien précis : « *Efectivamente consigue la Gobernacion y Capitania General del Rio de la*

¹ Juan Francisco MAURA, *op. cit.*, p. 46.

² *Ibid.*

³ *Op. cit.*

⁴ *Ibid.*

⁵ Juan Francisco MAURA, *op. cit.*, p. 50.

⁶ *Ibid.*, p. 52.

Plata, y no precisamente para seguir haciendo de « martir » sino para sojuzgar a los indios rebeldes e imponer su autoridad frente a sus compatriotas »¹.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est bien envoyé au Rio de la Plata comme « conquistador » avec le titre d'« Adelantado » et ce que cela suppose. Aussi, parler d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca comme le démythificateur de la figure du conquistador « par excellence » est pour le moins risqué : « Si bien no pudo llegar a ser un « héroe » en el sentido mas amplio de la palabra, ya que su expedicion resulto en fracaso y no hubo oportunidad de mostrar su valor y arrojo en ninguna batalla singular, si pudo crearse la imagen de « héroe » en su dimension « cristiana »².

S'il avait pu être un « Cortés » ou un « Pizarro », nul doute qu'il l'aurait été : « Es mas, utilizara su « desnudez » y su « martirio » tan magistralmente que sera « vestido » con los titulos de Adelantado, Gobernador y Capitan General »³. N'ayant pu être un « héros » au sens le plus large du terme, son expédition ayant connu la faillite tandis qu'il n'a pu montrer sa valeur dans aucune bataille singulière, il a pu créer l'image de « héros » dans sa dimension plus « chrétienne ». Alvar Nuñez Cabeza de Vaca-protagoniste travaille comme un esclave, souffre comme un martyr et Dieu occupe ses pensées. Son arme est son amour du prochain et son « amada » les Indiens qu'il soigne et protège.

Il offre l'image d'un sur-homme qui a créé sa propre épopée dans son œuvre et si les trois premiers motifs fondamentaux de la conquête furent « or, gloire et évangile », Alvar Nuñez Cabeza de Vaca a d'abord parlé de l'Évangile et après de l'or. Il acquiert la gloire après avoir présenté sa version des faits. Son intuition de comment réussir à toucher la sensibilité des membres de la Cour est réellement magique. La même « magie » apparaît dans l'épisode du « buisson ardent ». Pour une fois qu'il se perd seul dans tout le récit, il a la chance « fantastique » de se trouver face à un buisson ardent ! Il n'existe pas tant de possibilités de trouver un arbre en feu de façon naturelle !

Pour Juan Francisco Maura : « Es sintomatico, sin embargo, que ponga a Dios por medio en cada momento. Creo que esto indica hasta cierto punto falta de escrúpulos religiosos para un hombre de esa época, sobre todo si la informacion es pructo exclusivo de su imaginacion. Pero el autor prefiere hacer recaer esta cualidad de « fantasiosos » en los propios indios, « porque toda esta gente de indios son grandes amigos de novelas y muy

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*, p. 53.

³ *Ibid.*

mentirosos, mayormente donde pretenden algun interés »¹. Là aussi, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca ne trouve pas davantage grâce aux yeux de Juan Francisco Maura : « (...) *el exquisito cinismo de un personje opuesto diametralmente al « caballero andante » : el « picaro andante » que ademas tiene la osadia de hacerse pasar por « santo* »².

Juan Francisco Maura a également une opinion très tranchée quant à Alvar Nuñez Cabeza de Vaca-personnage romanesque. Il juge la figure de cet hidalgo, capable des entreprises les plus insoupçonnées, certaines relevant d'un profond machiavélisme, très intéressante à maints égards. Il cite, pour commencer, le portrait qu'en dresse un certain Maestre Juan de Ocampo avec lequel le conquérant a, apparemment, partagé quelques aventures : « *Animoso, noble, arrogante, los cabellos rubios y los ojos azules y vivos, barba larga y crispa, mozo de teinta y seis anos, agudo de ingenio, era Alvar un Caballero y un capitán a todo lucir ; las mozas del Duero enamorabanse de él y los hombres temian su acero* »³.

Juan Francisco Maura reprend ensuite un passage de *La Florida* del Inca Garcilaso de la Vega où celui-ci évoque Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et les *Naufragios*⁴ en des termes bien peu élogieux : « (...) *como lo cuenta en sus Naufragios Alvar Nuñez Cabeza de Vaca que fue con él por tesorero de la Hacienda Real. El cual escape con otros tres espanoles y un negro y, habiendoles hecho Dios Nuestro Señor tanta merced que llegaron a hacer milagros en su nombre, con los cuales habian cobra do tanta réputation y credito con los indios que les adragante como dioses, no quisieran que darse entre ellos, antes en pudiendo, se salieron a toda priesa de aquella tierra y se vinieron a Espana a pretendaine nue vas gommés-résines, y, habiendolas alcanzado, les sucedieron las cosas de manera que acabaron tristement, como lo cuenta todo el mismo Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, el cual murio en Valladolid, habiendo venido preso del Rio de la Plata, donde fue por gobernador* »⁵.

Le conquistador se serait donc dépêché de rentrer en Espagne pour demander de nouvelles fonctions plutôt que de rester à faire des miracles parmi les Indiens. Ceci alors que le pays présenté dans les *Naufragios*⁶ n'a rien à voir avec la Floride d'autres auteurs de la même période : Vasquez de Ayllon, René de Laudonnière et Garcilaso. Sous la plume d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, cette terre est pauvre et désolée. Par contraste, la figure du protagoniste, élevé au rang de martyr, prend du relief quant à sa lutte contre l'adversité. Une comparaison des

¹ Juan Francisco MAURA, *op. cit.*, p. 55.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 57.

⁴ *Op. cit.*

⁵ Juan Francisco MAURA, *op. cit.*, p. 58.

⁶ *Op. cit.*

textes d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et de Garcilaso de la Vega aboutit notamment au constat suivant : les deux hommes décrivent deux pays complètement différents !

Tout ceci ne fait que confirmer, une nouvelle fois, le caractère littéraire de l'œuvre du conquérant. Seul un homme doué de cette ingéniosité a pu, entre autres, présenter en un « *tout* », à première vue cohérent, la relation de ses expériences et imiter la figure du Christ ou donner de fausses informations quant à ce qu'il a vécu ou réalisé. Il rappelle en cela une figure universelle, un mythe, que Tirso de Molina annonce, en 1630, avec *El burlador de Sevilla*. Le personnage baroque de Tirso est un rebelle à tous les niveaux, sans morale, un être jusqu'à un certain point diabolique par son incroyable capacité à ne pas se donner vaincu y compris devant la mort même. Don Juan conquiert les femmes à l'aide de tous les recours possibles comme Alvar Nuñez Cabeza de Vaca conquiert la géographie américaine et les faveurs de ses supérieurs pour mener ses plans à terme et rien ne pourra l'arrêter : « *Ni el hambre, la intemperie, los indios, el ocelot, la selva, la moral cristiana o el mismo rey frenan a este animoso hidalgo en luchar por algo que él cree que le pertenece por méritos y por linaje. El no darse por vencido después de la tragedia que vivió en Norteamérica, demeure algo. Una determinación y perseverancia a prueba de fuego que solo cientos de acusaciones y finalmente la cárcel pudieron poner fin* »¹.

2- Héroïsme et autobiographie

Trois grandes subdivisions, dégagées par Joseph Campbell dans le classique *Le héros aux mille et un visages*² - « (...) *séparation-initiation-retour* »³, synthétisent ces différentes phases - recencées par le psychanalyste Charles Baudouin dans *Le Triomphe du héros*⁴ - « (...) *rythmée(s) par l'alternance naissance-mort-rennaissance* », rappelée par Philippe Sellier dans son ouvrage didactique *Le mythe du héros*⁵. Pour l'essentiel, de naissance illustre, thème plus particulièrement étudié par Otto Rank⁶, dans son essai *Le mythe de la naissance du héros*¹, mais

¹ Juan Francisco MAURA, *op. cit.*, p. 62.

² Joseph CAMPBELL, *Le héros aux mille et un visages*, traduit de l'américain par H. Crès, éd. Robert Laffont, Paris, 1978, 359 p.

³ *Ibid.*, p. 36, « *Le héros et le dieu* », pp. 36-43.

⁴ Charles BAUDOUIN, *Le triomphe du héros. Étude psychanalytique sur le mythe du héros et les grandes épopées*, Paris, Plon, 1952, pp. I-II. Il convient également de citer sur ce point l'ouvrage de Jan de VRIES, *Heroic Song and Heroic Legend*, New York, Arno Press, 1978, 325 p., qui, à partir de la présentation de littératures épiques diverses, fournit nombre d'exemples de ces différentes phases de la vie héroïque, pp. 211-225.

⁵ Philippe SELLIER, *Le mythe du héros*, Paris, Bordas, 1985, 207 p., p. 15, « *L'analyse des épopées ou des fragments épiques (...) conduit (en effet) à discerner sous les variations un thème fondamental : la manifestation de plus en plus éclatante du héros par des naissances successives, jusqu'à sa naissance immortelle. (Ainsi), La séquence héroïque est rythmée par l'alternance naissance-mort-rennaissance* ».

⁶ Il faut noter ici l'intérêt que la psychanalyse a porté au thème du héros et à la littérature héroïque ainsi que sa contribution remarquable au développement des études sur le sujet. Ainsi, Otto Rank était l'un des premiers disciples de Freud tandis que Charles Baudouin était un disciple de Jung.

rejeté et abandonné par sa famille pour laquelle, selon des présages, il représente une menace, le héros *exposé*, est condamné à mourir dès sa naissance.

Ne devant son salut qu'à la providence, il connaît dès lors une enfance mystérieuse et cachée. Néanmoins, cette mort apparente, cette *occultation*, prennent fin lorsqu'il réalise des exploits, des *travaux* éclatants, qui lui permettent de se révéler au monde. Cette *épiphanie*, par laquelle il manifeste sa qualité héroïque, réside, notamment, dans le combat contre le monstre, *épreuve* dont il sort vainqueur. Il apparaît alors comme le libérateur, le sauveur que tout un peuple attendait. En outre, sa victoire fait de lui un *initié*. Elle lui confère effectivement, tandis qu'il a triomphé de la mort, l'immortalité par une nouvelle naissance, c'est l'*apothéose*.

Mais au-delà de cette vie, toute faite d'action, de grandeur et d'éclat, le héros est un modèle de comportement, une figure morale. Le don de soi, la sagesse, l'énergie, le courage, comptent, en effet, au nombre des valeurs qu'il porte en lui et qu'il défend pour les mettre au service de la patrie. Ceci alors même qu'il tend à être asocial, à échapper aux lois et connaît, souvent, une coexistence difficile avec le pouvoir politique pour lequel il représente une menace, sa grandeur l'imposant comme un chef. La biographie d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et le texte des *Naufragios*², ne contiennent pas autre chose.

Les *Naufragios*³, doivent aussi être examinés sous l'angle du récit autobiographique, le conquérant n'apparaissant réellement et toujours de façon indirecte qu'à travers celui-ci. Le second mémoire, qui recensait d'ailleurs tous les éléments de ce type de récit, à travers l'étude de toutes les qualités et de toutes les actions du conquérant, contient la démonstration de l'humanité d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca. Le 17 juin 1537, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est un militaire sûr de son droit, un soldat, un guerrier rompu au combat qui quitte l'Europe pour un premier voyage transatlantique. Il a pour mission de conquérir, coloniser mais aussi civiliser, ou plutôt « *soumettre* », et évangéliser des êtres « *Sin fey, sin ley, sin senor* », selon la formule de l'époque reprise dans l'essai *Barbaros, paganos, salvajes y primitivos* des anthropologues Joan Bestard et Jesus Contreras⁴. Une fois dans le Nouveau Monde, il va pourtant offrir l'exemple unique pour son temps, du moins parmi les gens de guerre, d'un homme qui va connaître, outre une adaptation physique pour le moins extraordinaire, une évolution intellectuelle en tous points remarquable.

¹ Otto RANK, *Le mythe de la naissance du héros*, suivi de *La légende de Lohengrin*, Paris, Payot, 1983, 343 p., plus précisément, le Chapitre III, pp. 89-150.

² *Op. cit.*

³ *Op. cit.*

⁴ Joan BESTARD, Jésus CONTRERAS, *Barbaros, paganos, salvajes y primitivos, Una introduccion a la antropologia*, Barcelona, Editorial Barcanova, 1987, 393 p.

Les épreuves physiques et morales métamorphosent effectivement le conquistador qui fait preuve d'une force de caractère peu commune. Car plus Alvar Nuñez Cabeza de Vaca avance dans sa connaissance des Indiens, plus il s'humanise. Il éprouve notamment la souffrance, ressent de la compassion, de la pitié à l'endroit de ses ennemis d'hier pour finalement développer à leur égard ce « *Sentiment actif de bienveillance pour tous les hommes* »¹ qui désigne l'humanité. Et le guerrier, le conquistador, de devenir le défenseur des Indiens, en Amérique même tout d'abord, où il prend fait et cause pour eux contre ses compatriotes et frères d'armes, en Espagne ensuite, face au Roi, le suppliant de les traiter avec bienveillance, autrement que par la force, et enfin face à l'opinion publique en Europe avec la publication puis la traduction en différentes langues des *Naufragios*².

Cette œuvre et le discours pour le moins original qu'elle contient n'ont donc pas d'équivalent et ne se retrouvent chez aucun de ses pairs. Publiée en 1542, elle le rapproche en revanche singulièrement de Bartolomé de Las Casas, qui demeure pour la postérité le premier et le plus illustre défenseur des Indiens, « *L'Apôtre des Indiens* » et qui adresse la même année le mémoire à Charles Quint, évoqué plus haut³, *Brevisima relacion de la destruccion de las Indias*⁴. Or, si cette attitude est conforme aux principes de l'homme d'Église qu'est Bartolomé de Las Casas, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, bien que très croyant, est un guerrier. Un guerrier, et ce n'est pas le moindre des paradoxes, que la tradition populaire a révééré comme un *saint* : « *Si por alguna razon Nuñez Cabeza de Vaca ha pasado a la historia popular ha sido por ser el unico conquistador al que se ha podido calificar de « santo »* », dicit Juan Francisco Maura dans son article « *Nuevas aportaciones documentales para la biografia de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca* »⁵. Les *Naufragios*⁶, manifestation éclatante et extraordinaire de l'humanité d'un soldat, et son auteur n'en sont que plus remarquables et dignes d'intérêt.

Deux textes, aux points de vue particulièrement originaux sur la question de l'héroïsme et l'auto-célébration du personnage, nuancent et complètent quelque peu cette lecture.

¹ Littré, Dictionnaire de la langue française.

² *Op. cit.*

³ *Supra.*

⁴ Bartolomé de LAS CASAS, *Op. cit.*

⁵ Juan Francisco MAURA, « Nuevas aportaciones documentales para la biografia de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca », Bulletin Hispanique 2004, Publié avec le concours du Centre National de la recherche Scientifique, N°2-Décembre 2004, Université Michel de Montaigne, Bordeaux, Éditions Bière, Bordeaux, 2004, 740 p., pp. 645-685.

⁶ *Op. cit.*

De fait, dans l'introduction de l'une des éditions italiennes de l'ouvrage, *Naufrazi*¹, signée Cesare Acutis, plusieurs éléments sont mis en exergue afin de mieux souligner la complexité du texte laissé par Alvar Nuñez Cabeza de Vaca. L'auteur s'arrête notamment sur le contenu du coffre du conquistador à son retour du Rio de la Plata. Il remarque que parmi de menus objets, bien insignifiants comme une demi-bougie par exemple, se trouve un habit de cérémonie qu'il qualifie de « *splendide* ». Deux ans auparavant, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca avait publié l'un des plus « *inquiétants* » témoignages de la grande aventure de la Conquête : « (...) *una relazione della sciagurata spedizione in Florida della flotta capitanata da Panfilo de Narvaez* »².

Et Acutis de livrer son analyse. Selon lui, l'ouvrage recèle l'histoire de la « *destrutturazione* », néologisme qui pourrait se traduire par « *destruction* » d'une entité, en l'occurrence une expédition navale, instrument efficace et éprouvé depuis plusieurs années de la Conquête. L'aventure commence, en effet, sous les meilleurs auspices. S'appuyant sur la solidité de l'Institution qu'est la royauté espagnole, qui donne pouvoir à ses soldats de conquérir et de gouverner la Floride, la flotte rejoint sans encombre le Nouveau Monde. Or, la structure que constitue cinq bâtiments et six cents hommes va, l'océan à peine traversé, commencer à se désagréger. Cent cinquante hommes désertent à Saint-Domingue et, dès lors, pour différents motifs, leur nombre ne va cesser de décroître jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que quatre. Ces derniers, dès leurs premiers pas vers Mexico, deviennent chamanes, fils du soleil parmi les Indiens. Leur réputation de guérisseurs les précède partout. Ils sont comblés de dons, vénérés et craints. Le courant qui les transporte, et à l'intérieur duquel semble se diluer leur désir de retour à la culture, finit par les rendre à l'institution lorsqu'ils retrouvent des troupes espagnoles. Pour Acutis, de retour en Espagne, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca relate, de l'intérieur de l'institution, son histoire hors de l'institution, autrement dit, habillé, il raconte l'histoire d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca nu.

Aussi, pour Acutis, l'écriture du conquérant est, inévitablement, censurée et ambiguë : « *Chi tiene uno splendido vestito di gala nel proprio baule non puo confessare e neanche confessarsi che, seppure in una situazione limite - nudo -, ha rinnegato la cultura di cui quell'abito è il segno più alto* »³. Ce reniement à sa culture, inavoué et inavouable, dont ce riche vêtement retrouvé dans son coffre est le signe le plus grand, est pourtant perceptible parce que bien présent sous sa plume. Par exemple, après les débris de l'expédition, comme les embarcations de bois brisées, ce sont différents objets, notamment magiques, de l'autre culture

¹ Alvar Nuñez CABEZA DE VACA, *Naufrazi*, A cura di Luisa Pranzetti, Introduzione di Cesare Acutis, Torino, Giulio Einaudi editore, 1989, 152 p.

² *Ibid.*, p. V.

³ *Ibid.*, p. VI.

qui sont décrits comme les courges séchées remplies de pierres que les guérisseurs secouent en dansant quand ils prodiguent leurs soins aux malades. Le retour à l'institution intervient avec la découverte d'un objet en fer trouvé au cou d'un Indien.

Le moment critique de la transition des naufragés dans l'autre culture tient dans le bouleversement des structures de l'institution. Le premier d'entre eux réside dans l'effondrement des hiérarchies qui met d'autant plus en évidence le constat suivant : « *Una cultura pesante di storia si confronta con una cultura senza storia, e della prima si scopre la drammatica fragilità* »¹. En d'autres termes, la confrontation d'une culture riche d'histoire à une culture sans histoire, provoque la découverte de la « *dramatique* » fragilité de la première.

Surtout, après la chute de la hiérarchie, avec la nudité, c'est le monde à l'envers. Les Espagnols, partis pour conquérir et gouverner, deviennent les esclaves des barbares et si le verbe « *prendre* », marque dans un premier temps les rapports des espagnols avec les Indiens, le même verbe décrit le rapport inversé. En outre, alors que la légende dit les populations américaines cannibales, ce sont des Chrétiens qui se mangent entre eux, suscitant l'horreur et la colère des Indiens.

Pour Acutis, les espagnols, qui ont donc perdu leurs barques et leurs vêtements, sont dans leur nudité tels des nouveaux-nés et c'est le début, à travers la souffrance et la mort, d'une nouvelle vie. Il précise que lorsque les Indiens les trouvent si démunis, ils pleurent selon un rituel d'accueil et non d'affliction comme l'écrit le conquistador. À l'aube de cette nouvelle vie et après la diffusion parmi les Indiens de la conviction selon laquelle ils tuent par magie, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca déclare que les Indiens veulent faire d'eux des chamanes.

Selon Acutis, ce n'est en rien surprenant. Il suffit de lire entre les lignes pour comprendre comment les Indiens ont vécu la rencontre. Ils ont vu la mer leur apporter après le naufrage des êtres différents, étranges et souffrants. Ils les ont vus mourir, en proie à la maladie, ils ont assisté à cette aventure initiatique de souffrance, de mort et de résurrection qui signe l'accès, dans leur culture, à la condition de chamane. Contre toute attente, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca déclare avoir refusé d'assumer ce rôle et s'être persuadé d'avoir accepté, contraint par la faim. Or, l'imposition du rôle contre la volonté du marqué est un trait convenu du chamanisme. Mais les distorsions et les censures du récit interviennent tout de suite après. De fait, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca ne déclare pas avoir subi une intervention pratique alors même qu'un passage de son récit le laisse penser lorsqu'il cède à la demande d'un Indien et

¹ *Ibid.*, p. VII.

accepte d'intervenir auprès d'un malade. En outre, après avoir guéri toutes sortes de maladies, il ressuscite un cadavre.

Pour le reste, les trois guérisseurs, que les Indiens appellent fils du soleil bien que leurs capacités thaumaturgiques ne soient pas garanties par cette seule croyance, prennent soin de maintenir autour d'eux un halo sacré. Ils mangent la nuit et parlent rarement. Ils délèguent à l'« *esclave noir* » (Estenanico), le soin d'obtenir des informations pratiques. Dans chaque village, les Indiens se bousculent pour les toucher et mangent uniquement la nourriture qu'ils ont bénie. Trois à quatre mille individus les suivent. Or, selon Acutis, c'est précisément dans ces pages que les souvenirs d'Alvar Nuñez Cabeza sont le plus censurés par l'écriture et sa faute est double. Il a, en effet, renié sa propre culture pour accéder à une culture différente. Il a aussi pu croire à la possibilité d'un rapport direct entre lui et Dieu sans l'intermédiaire de l'institution et a pu avoir la présomption que la divinité lui ait déléguée, à lui, hors la médiation de l'Église, le pouvoir de guérir et d'opérer des miracles.

Le mécanisme de censure, selon Acutis, intervient souvent en masquant le récit de l'expérience sous couvert de la chronique officielle : « *Ho voluto riferire queste loro usanze, per soddisfare, da un lato, la naturale curiosità degli mini sugli altrui costumi e, dall'altro, per far sapere a chi in seguito si imbatte in loro quanto coraggio e quanta scaltrezza adoperino contro i nemici* »¹. Il élimine, par là-même, des articulations logiques. Aussi, les différents épisodes relatés se juxtaposent-ils sans cohérence apparence. Pourtant, des lapsus subsistent. Et Acutis d'en relever deux non sans humour : « *Cominciamo con l'Alvar Nuñez figlio di dio e, in nome suo, senza mediazioni, padrone della vita e delle morte* »². Le premier intervient lorsque des Indiens tombent malades et meurent pour certains « *parce que* » les Espagnols ont manifesté leur colère. Le deuxième réside dans un pronom qui trahit dans les dernières pages de l'ouvrage l'expérience d'intégration dans l'autre culture. Le conquérant n'oppose pas le « *nous* » aux « *Indiens* » mais aux « *Chrétiens* ».

Pour toutes ces raisons, pour Acutis, le naufrage, dans l'aventure du conquistador aura été une catastrophe qui a dispersé, avec les instruments de sa survie civile, les signes de sa culture, le vêtement. Porteur d'un modèle culturel, il privilégie précisément la sphère des signes, le corps nu du naufragé le réduisant à une existence biologique, à l'état de nature, contrairement à Robinson Crusoé, le puritain, l'émancipé de la servitude et de la grandeur des signes, qui reconstruit, dans les mêmes conditions, ses propres structures techniques et économiques. Par conséquent, pour Acutis, il ne fait aucun doute que le soldat a vécu une utopie irracontable :

¹ *Ibid.*, pp. IX-X.

² *Ibid.*, p. X.

« Alvar Nuñez invece, dispersa con l'Abito la sua identità sociale, era entrato in una nuova cultura, tra nuovi segni dove aveva vissuto un'inconfessabile utopia »¹.

De son côté, Luisa Pranzetti, dans cette même édition italienne des *Naufragi*², commence par replacer l'œuvre du conquérant dans un contexte historique précis. Ainsi, quand la flotte de Panfilo de Narvaez quitte l'Espagne, le premier cycle d'exploration et de conquête (1492-1530) du Nouveau Monde est en voie d'achèvement. Dans le même temps, la Renaissance est en plein essor dans le Vieux Continent avide de journaux, lettres, chroniques et autres relations ayant trait à la *Terra Incognita*. D'ailleurs dans ce type de récit, qui relate les aventures exceptionnelles des conquérants, la volonté de souligner la valeur scientifique de l'entreprise espagnole est toujours manifeste.

Luisa Pranzetti souligne également que lors de l'impact avec le monde « autre », la langue et le mythe jouent un rôle fondamental. Pour les Espagnols, dans la vision qu'ils ont du monde, il y a un « dedans » et un « dehors » qui correspondent à leur organisation sociale propre et à l'autre. Pour les Indiens, isolés dans leurs structures de société fermée, le dedans concerne uniquement leur propre monde et le dehors, l'altérité, ne peut que correspondre à la sphère de la divinité. Et les Indiens de s'interroger : les Espagnols sont-ils des dieux ou des hommes ? La lutte pour leur survie et différents facteurs expliquent la « défaillance » de leur mémoire quant à leur passé : « *La continua migrazione e la lotta per la sopravvivenza diventano fattori che attenuano e confondono la memoria tradita. Infatti, la dura vita tra le foreste e le paludi, alla continua ricerca di cibo, sempre all'erta per difendersi dalle irruzioni esterne, concentra l'attenzione di quelle popolazioni sulla memorizzazione del quotidiano, piuttosto che su quella del passato* »³.

Pour ce qui est du texte en lui-même, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca commence par évoquer les fonctionnaires royaux qui entourent Panfilo de Narvaez. Par là-même, le conquérant décrit les structures administratives de contrôle de la Conquête par la Couronne espagnole : « *Nelle prime venti righe dei Naufragios, si condensa il riferimento a tutte le strutture amministrative di controllo della Conquista : l'autorizzazione da parte della Corona a Narvaez, uno dei piu incapaci tra i conquistatori, uno dei piu intriganti ; il porto d'imbarco San lucar de Barrameda ; il titolo di adelantado conferito insieme all'autorizzazione che ne limita e circonscrive i poteri ; la presenza dei funzionari della corona, di cui ben tre addetti ai controlli fiscali della spedizione ; la copertura religiosa della Conquista con la presenza di un*

¹ *Ibid.*, p. XI.

² *Op. cit.*

³ *Ibid.*, p. 135.

commissario religioso e di un seguito di quattro frati ; il numero delle navi e il motivo della spedizione : conquista e governo delle terre scoperte »¹.

Puis la narration se concentre sur la vie des quatre survivants, des quatre Chrétiens en terre « *autre* », dans un contexte social organisé différemment dans lequel ils sont contraints de s'intégrer. Selon Luisa Pranzetti, si Cabeza de Vaca passe très vite sur le voyage et la conquête, c'est plutôt pour aborder longuement la lutte pour la survie qui précède le souhait de retrouver d'autres Chrétiens. Il est vrai aussi, note-t-elle, que la concision de la première partie s'explique par le fait qu'il s'agit-là de choses communes, les traversées de l'océan ayant déjà été décrites. Aussi, sous la plume du conquérant, le voyage commence-t-il à Saint-Domingue. La nouveauté réside plutôt dans les ouragans ou le combat contre les courants, par exemple, phénomènes inconnus du narrateur et la réalité se fait métaphore et hyperbole presque sans intention littéraire mais avec un procédé analogue à celui de la tradition poétique baroque. Les *Naufragi*² sont une métaphore de la survie dont les termes sont l'homme espagnol et le contexte autre ou plutôt, l'homme espagnol dans le contexte autre.

La dimension de personnage-héros, construite par ses soins, trouve, quant à elle, sa source dans le compte-rendu d'une vie vécue non plus avec les vêtements de conquérant mais de conquis quasiment assimilé au contexte autre. Pour autant, dans son récit, après la disparition des hiérarchies, tant chez les Espagnols que chez les Indiens, le paysage donne une idée d'organisation sociale plus connue. C'est même là que la connotation espagnole y est la plus intense. Ainsi, le paysage fertile, riche, beau, est toujours comparable à l'Espagne. L'aride, le pauvre, le sauvage, renvoie automatiquement à la connotation indienne.

Pour Luisa Pranzetti, l'auteur réduit néanmoins au maximum le recours à des paramètres de sa propre culture. En général, les analogies et autres comparaisons concernent la sphère de la religion et de l'alimentation. Pour ce qui est de la première, pour Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, une quelconque transgression dans le champ religieux serait impossible. En revanche, dans le domaine alimentaire, alors que les comparaisons apparaissent comme des notations spontanées et non comme oppositions de deux cultures différentes, le contraste entre la civilisation du cru et du cuit s'atténue pour disparaître quand la faim devient un obstacle à la survie et fait des Espagnols des cannibales en terre « *barbare* ». C'est précisément l'expérience de la faim, la plus dure de tout le voyage, que le chroniqueur partage avec les Indiens, qui rend aussi convainquante et aussi réaliste la description soit de la recherche angoissée de nourriture soit des différents moyens de s'alimenter.

¹ *Ibid.*, pp. 138-139.

² *Op. cit.*

Quant à valeur anthropologique de l'œuvre, elle réside, pour l'essentiel, dans la savante alternance de la narration des aventures personnelles et des notations sur les us et coutumes des multiples populations rencontrées. C'est à partir du récit de sa propre expérience qu'irradie la description de la vie des Indiens. Cette description s'offre au lecteur comme une coupe verticale de l'intérieur parce que durant ce long séjour de sept années en terre américaine, c'est ce qui a constitué « *son monde* », son unique contexte culturel. C'est la raison pour laquelle Alvar Nuñez Cabeza de Vaca peut affirmer, sans aucun délai et sans aucune honte, d'avoir vécu nu comme à sa naissance. Le fait que sa condition d'esclave et de prisonnier des Indiens soit connue en Espagne ne le préoccupe pas davantage puisque il a réussi à passer à une autre, plus importante, de marchand tout d'abord puis de guérisseur ensuite atteignant par le processus d'amélioration le même contexte auquel parviennent les natifs de la terre.

Même la mesure du temps en fonction de la saison des figues devient vite sa propre scansion temporelle et se substitue à l'autre, liée au cycle de la lune. Quand Alvar Nuñez Cabeza de Vaca parle de la triste condition de l'Indien, il parle de ses propres conditions de vie et, quand il parle de lui, il parle de l'Indien.

Et Luisa Pranzetti de se faire l'écho de la critique qui se plaint, en général, du silence total sur les rapports des quatre Chrétiens avec les femmes indiennes l'attribuant à l'excès de pudeur ou au caractère modéré et ascétique de l'auteur. Elle n'y voit, pour sa part, qu'une « *ellyphicité* » sémantique de l'évidence plutôt que de pruderie de la part du conquérant. Cette hypothèse serait confirmée par Ruggiero Romano dans son ouvrage *I conquistatori : meccanismi della conquista*¹, qui ajoute à l'or et à la gloire, le sexe. Une référence particulière de ce genre ne serait d'aucune utilité du point de vue anthropologique puisque l'auteur décrit, en revanche, de façon détaillée les normes qui régissent les unions entre les Indiens.

Pour Luisa Pranzetti, il faut, en outre, relever le vide important concernant le lexique indien. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca ne recourt pas plus souvent à la terminologie locale, au contraire, il traduit là où il aurait été spontané de conserver l'original, comme dans le cas de « *Mala Cosa* » ou du dieu Aguar. Le conquérant ne perd pas l'usage de sa propre langue. Nonobstant, la perte graduelle de la connotation culturelle de provenance, sa propre langue reste la langue du vainqueur, instrument de pouvoir même si, dans la réalité, sa condition est celle du vaincu. Il y a deux raisons à cela : Alvar Nuñez Cabeza de Vaca a toujours eu la possibilité de communiquer dans sa propre langue avec ses compagnons survivants, l'isolement n'ayant

¹ Ruggiero ROMANO, *I conquistatori : meccanismi della conquista*, Mursia, Milano, 1974.

jamais eu des durées excessivement longues. Ne pas valoriser la langue de l'autre signifie ne pas valoriser la culture autre.

Ces Indiens qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca regarde avec une sympathie sincère, toujours généreux et pleins d'ingéniosité, ne sont que des barbares primitifs qui vivent à l'état de nature, un état bien différent de celui, utopique du « *bon sauvage* » rousseauiste. Pour Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, le message est clair : connaître la langue signifie posséder quantité d'informations indispensables pour la conquête. Pour le reste, des gestes sont bien suffisants.

À ce stade de son analyse, Luisa Pranzetti s'arrête sur la forme pour remarquer et souligner combien la lecture de l'œuvre est souvent pénible et, malgré le charme de l'incroyable aventure, certains passages sont laborieux à cause de la structure apparemment incohérente. De fait, parfois, entre un énoncé et l'autre, il est impossible d'établir une « *conséquentialité* » thématique et la sensation la plus immédiate est celle d'une énumération chaotique, non littéraire. La chronique procède souvent par association d'idées comme un monologue direct. Cela est sans doute dû à la distance entre le temps de l'action et celui de l'écriture. Parfois aussi, la juxtaposition chaotique des énoncés contraste avec la structure générale de la chronique. Le récit est circulaire et se ferme lui-même, retournant au point de départ.

Pour en revenir au fond, Luisa Pranzetti note que, lors des retrouvailles avec les Espagnols, ceux-ci représentent le nouvel obstacle, les nouveaux ennemis, prédateurs qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca n'épargne pas. Ces aventuriers ignorent que les Indiens peuvent être soumis par l'usage de bonnes manières. C'est seulement s'ils sont bien traités qu'ils s'adapteront aux travaux des champs, respecteront Dieu et le roi en vivant en paix. Si tout cela n'advient pas, ce sera la faute seule des Espagnols.

Surtout, pour Luisa Pranzetti, l'aspect le plus intéressant du texte du conquérant réside dans sa valeur de primeur littéraire. Le voyage n'est pas un voyage de conquête mais une dramatique péripétie de voyage de survie avec de fortes implications dans la perte de sa propre identité et dans la découverte d'une identité neuve, dans l'adaptation à l'espace autre et dans la transgression de l'espace de provenance. Les *Naufrazi*¹ constituent non seulement l'archétype du récit de voyage mais aussi l'un des modèles de la littérature de naufrages très représentée dans le roman anglais du XVIIIème siècle, l'un des thèmes plus obsessionnellement présent dans la littérature latino-américaine. L'aspect exceptionnel de l'aventure fait de l'auteur-

¹ *Op. cit.*

protagoniste-héros un homme moderne très semblable aux personnages d'une certaine littérature d'aventure – la littérature picaresque – qui naît précisément en Espagne.

La lutte du naufragé n'est plus celle d'un homme seul contre la nature hostile qu'il ne sait pas pénétrer mais dans l'adaptation à cette nature et à une nouvelle image de l'homme « *naturel* », c'est-à-dire l'Indien. La description de l'incroyable expérience vécue et des choses vues font du texte une sorte d'autobiographie romancée où l'auteur est dans le même temps témoin et héros. S'il est vrai que biographie-recherche et autobiographie-voyage dominent la naissance du roman, au moins trois de ces éléments sont présents en germe dans cette brève relation.

Ici, le roman naît de la simple circonstance réelle de la double odyssee de conquérant et de naufragé. Le texte reflète une intense « *colorature* » romanesque. Mais de cette aventure fantastique, presque incroyable, ce qui attire le plus, c'est l'attitude culturelle de l'auteur qui oppose aux formes canoniques de colonisation espagnole, le problème de la connaissance et de la compréhension du monde « *autre* » et substitue à l'opposition culture-nature, celle de culture vers une culture autre.

Il s'agit évidemment de ce rapport avec le monde autre, mis si soigneusement en relief par le conquérant qui est à l'origine des Ariel, des Caliban, des bons sauvages et des Robinson. Et Luisa Pranzetti de conclure qu'une analyse consacrée à déterminer une source probable de ces personnages dans les *Naufragios*¹ serait, cependant, arbitraire et stérile. C'est la métaphorisation et la symbolique du naufrage comme espion du propre point de vue de chaque auteur face à une reposition du contexte opposant culture propre et culture autre.

b/ Les chroniques du Nouveau Monde

Pour différents motifs, les militaires partis dans le Nouveau Monde rapportent d'Amérique, des textes riches d'informations les plus diverses, d'où le merveilleux n'est pas tout à fait exclu, tout imprégnés encore de la geste chevaleresque dont ils procèdent. Quelle que soit leur qualité, difficile parfois à déterminer², les différents « *auteurs* » de l'époque sont donc, souvent, concomitamment ceux qui font l'Histoire ou accompagnent sa marche. Parmi eux, à titre exemplaire et non exhaustif, reflétant la diversité la plus grande qui règne durant cette période, Ramon Pané, un religieux catalan, qui s'intéresse aux Indiens dès 1493. Il publie un

¹ *Op. cit.*

² À titre d'exemple, Tzvetan TODOROV classe P. Martyr, Gomara, Oviedo et Las Casas parmi les premiers historiens de l'Amérique tandis que pour Charles AUBRUN, Oviedo et Gomara sont des chroniqueurs.

ouvrage majeur intitulé : *Relacion acerca de las antiguëdades de los Indios* (1498)¹ après s'être rendu sur place. Il débarque effectivement sur l'île d'Hispaniola au tout début de l'année 1494 alors qu'il participe au second voyage transatlantique de Christophe Colomb. Là, il s'emploie à observer mais aussi à recueillir auprès d'eux, avant de les consigner par écrit, les récits des différentes croyances et « idolâtries » des Indiens, la façon dont ils voient leurs Dieux². Ces autochtones sont, en l'occurrence, des Taïnos, de la famille des Arawaks. Par là-même, ce premier « ethnographe » de l'Histoire moderne se livre à une enquête de terrain des plus intéressantes et précieuses³. Tout aussi tôt, dès 1493, Pedro Martyr Anghiera (1457 ?-1526), un humaniste italien de la cour de Charles Quint, rédige, le premier, une œuvre d'ensemble où il évoque pour la première fois l'Âge d'or à partir des Indiens. Elle s'intitule *De Orbe Novo*, en espagnol, *Decadas del Nuevo Mundo* (1511)⁴. Mais il n'est jamais allé en Amérique. Un peu plus tard : « Gonzalo Fernandez de Oviedo (1478-1557) et Francisco Lopez de Gomara (1511-1572 ?) (...) deux chroniqueurs des Indes (...) rapportent des histoires aussi étonnantes que celles des livres de chevalerie »⁵, juge Charles Aubrun.

À cet égard, Michel de Certeau, alors Directeur d'Etudes à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, propose sa lecture de *L'écriture de l'histoire*⁶. Sa démonstration s'appuie notamment sur le cas d'Amerigo Vespucci, le Découvreur qui arrive de la mer : « *Debout, vêtu, cuirassé (et qui) porte les armes européennes du feu...* »⁷. C'est avec lui qu'émerge « *l'écriture conquérante* » qui s'inscrit dans l'étude de l'écriture comme pratique historique qui va évoluer au fil des siècles. Ainsi, au XVIe siècle, ce sont des historiographes liés au pouvoir, auquel ils doivent leur fonction, qui écrivent l'histoire qui doit être utile à l'Etat et servir le bien public. Eduquer et mobiliser relèvent pareillement de leur mission sous une forme précise : « *jusque-là, l'histoire se développe en introduisant partout un clivage entre la materia (les faits, la simplex historia) et l'ornamentum (la présentation, la mise en scène, le commentaire)* ». Aussi, l'histoire viserait à retrouver une vérité des faits sous la prolifération des « *légendes* », et à instaurer ainsi un discours conforme à l'« *ordre naturel* » des choses, là où proliféraient les mélanges de l'illusion et du vrai »⁸.

¹ Ramon PANÉ, *Relacion acerca de las antiguëdades de los Indios*, México, Siglo Veiteiuno, 1988, 83 p.

² *Ibid.*, p. 3, « *Yo, fray Ramon (...), escribo lo que he podido saber y entender de las creencias e idolatrias de los indios (...)* ».

³ Qui vient de bénéficier d'une nouvelle édition française : Ramon PANÉ, *Relation de l'histoire ancienne des Indiens*, Traduit de l'italien, présenté et annoté par André Ughetto, Paris, Minos, La Différence, 2003, 63 p., p. 13.

⁴ Pedro Martyr ANGHIERA, *Decadas del Nuevo Mundo*, Buenos Aires, Coleccion de Fuentes para la Historia de América, Editorial Bajel, 1944, 675 p.

⁵ Charles AUBRUN, *La littérature espagnole, op. cit.*, pp. 39-40.

⁶ *Op. cit.*

⁷ *Ibid.* p. 4.

⁸ Michel de CERTEAU, *op. cit.* p. 19.

Dans la première partie de son ouvrage, intitulée « *Productions de lieu* », Michel de Certeau se penche tout d'abord, sous le titre « *Faire de l'histoire* », sur les « *Problèmes de méthode et problèmes de sens* ». Il y énonce une donnée fondamentale : « *Bien que ce soit une lapalissade, il faut rappeler qu'une lecture du passé, toute contrôlée qu'elle soit par l'analyse des documents, est induite par une lecture du présent* »¹. De même, existe-t-il, pour reprendre la terminologie de Claude Lévi-Strauss, la société pensée par opposition à la société vécue. Ainsi, faut-il lire l'histoire, dans le cas de la relation de l'historien avec un vécu, à travers un genre littéraire propre, celui du récit. Le discours de l'histoire sous cette forme est-il alors différent de la narration imaginaire, telle qu'elle existe dans l'épopée, le roman ou le drame, s'interroge Roland Barthes². Et Michel de Certeau de répondre : « *Vouloir répondre à cette question sur le seul examen de quelques « historiens classiques » - Hérodote, Machiavel, Bossuet et Michelet – n'est-ce-pas (entre autres) supposer trop vite l'homologie entre ces discours (...)* »³. Ceci tandis que, pour Roland Barthes, l'historien : « (...) *a l'air de raconter des faits, alors qu'effectivement il énonce des sens (...)* »⁴.

Michel de Certeau précise alors davantage sa pensée et met en évidence combien cette évolution prend en compte les autres et plus précisément l'autre : « *Sans doute est-ce la raison pour laquelle l'histoire a pris le relais des mythes « primitifs » ou des théories anciennes depuis que la civilisation occidentale a cessé d'être religieuse et que, sur le mode politique, social ou scientifique, elle se définit par une praxis qui engage également ses rapports avec elle-même et avec d'autres sociétés. Le récit de cette relation d'exclusion et de fascination, de domination ou de communication avec l'autre (...) permet à notre société de se raconter elle-même grâce à l'histoire* »⁵.

Sur ce point précis, une définition de l'altérité s'impose. Elle pourrait être la suivante : « *Même si l'ethnologie a partiellement relayé l'histoire dans cette tâche d'instaurer une mise en scène de l'autre dans le présent – raison pour laquelle ces deux disciplines entretiennent des relations toujours très étroites –, le passé est d'abord le moyen de représenter une différence. L'opération historique consiste à découper le donné selon une loi présente qui se distingue de son « autre » (passé), à prendre de la distance par rapport à une situation acquise et à marquer ainsi par un discours le changement effectif qui a permis cette distanciation* »⁶.

¹ *Ibid.*, p. 31.

² *Ibid.*, p. 54

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, p. 58.

⁶ Michel de CERTEAU, *op. cit.*, p. 100.

Des « *histoires* » qui reposent, toutefois, bien sur la réalité et sur une expérience vécue dans le cas de Gonzalo Fernandez de Oviedo. Cet ancien captif des Indiens, au-delà d'extravagances relevant du merveilleux, s'attache plus particulièrement à décrire la réalité locale dans l'ouvrage *Sumario de la natural historia de las Indias* (1526)¹, qui annonce et précède son titre majeur : *Historia general y natural de las Indias, islas y Tierra firme del Mar Oceano* (1535)². Ceci tandis que Francisco Lopez de Gomara, auteur d'une *Historia de las Indias y conquista de Mexico* (1552)³, n'a jamais traversé l'Océan. Il n'a d'ailleurs que neuf ans lorsque Cortès, dont il sera l'aumônier des années durant après que le Marquis⁴ ait définitivement rejoint l'Europe, rentre dans Tenochtitlan dévastée. Leurs ouvrages respectifs côtoient le texte du conquistador Pedro Cieza de Leon (1418-1560), auteur de *La cronica del Perù* (1553)⁵, arrivé quant à lui très tôt aux Indes. Il est effectivement à peine âgé de 13/14 ans lorsqu'il aborde le Nouveau Monde. « *Je ne suis pas un écrivain mais un témoin exact* », déclare-t-il, livrant une vision tragique de l'Histoire tant les hommes dont il a vu les lâchetés, les vilénies, sont à ses yeux les artisans de leur propre malheur.

Il est vrai que Cieza de Leon, arrivé au Pérou au moment où des guerres civiles déchirent le pays, y a vu beaucoup trop d'horreurs. Horreurs recensées et dénoncées par Bartolomé de Las Casas (1474-1566), prêtre et dominicain, auteur d'une *Historia de las Indias* (1559)⁶, qu'une polémique des plus vives quant au sort des Indiens et à leur âme - *La controverse de Valladolid*⁷ - oppose à partir de 1550 à l'humaniste Juan Ginès de Sepulveda (1490 ?-1573). Juan Ginès de Sepulveda et Bartolomé de Las Casas ne peuvent trouver de compromis tant leurs positions, synthétisées par le Professeur Aubrun, sont tranchées : « *Le premier (qui publie un Tratado sobre las Justas causas de la guerra contra los indios (1541)⁸), parlant sous le nom de Democrates voudrait sauver les âmes des Indiens à toute force ; l'autre*

¹ Gonzalo FERNANDEZ DE OVIEDO, *Sumario de la natural historia de Las Indias*, Edicion, introduccion y notas de José Miranda, Mexico, Fondo de Cultura Economica, 1950, 279 p. L'ouvrage bénéficie également d'une édition madrilène, présentée par Manuel Ballesteros, Historia 16, 1986.

² Gonzalo FERNANDEZ de OVIEDO, *Historia general y natural de las Indias, islas y Tierra firme del Mar Oceano*, 5 vol., Madrid, Biblioteca de Autores Espanoles, 1959.

³ Francisco LOPEZ de GOMARA, *Historia de Las Indias y conquista de Mexico*, Mexico, P. Robredo, 1943. L'ouvrage bénéficie d'une édition plus récente, Barcelona, Obras Maestras, 2 vol., 1965.

⁴ Hernan Cortès, après sa disgrâce, portait le titre de *Marquis del Valle de Oaxaca*.

⁵ Pedro CIEZA DE LEON, *La Cronica del Perù*, Madrid, Biblioteca de Autores Espanoles, n° 27, 1947, pp. 354-458.

⁶ Bartolomé de LAS CASAS, *Historia de Las Indias*, Madrid, Ed. Perez de Tudela Bueso (J.), 5 vol., 1959.

⁷ À laquelle Thomas GOMEZ, *in Droit de conquête et droits des Indiens*, Paris, Armand Colin, Collection U, 1996, 281 p., consacre un long développement, pp. 101-123.

⁸ Juan Gines de SEPULVEDA, *Tratado sobre las Justas causas de la guerra contra los Indios*, édit. Par M. Garcia-Pelayo, Mexico, FCE, 1979.

refuse la violence des soldats, accuse les abus des colons ; il veut confier cette tâche, qu'il juge également nécessaire, aux religieux (...) »¹.

Parmi ces « *écrivains improvisés* », toujours cité par Charles Aubrun, figure aussi le conquistador, le chroniqueur, « (...) *l'historien Bernal Diaz del Castillo (1492-1581)*², qui, (après avoir participé à la découverte du Yucatan avec Fernandez de Cordoba puis à la conquête du Mexique avec Cortès), se laisse guider par son génie verbal, par son expérience de soldat et par l'indignation morale dans *Verdadera historia de los sucesos de la conquista de la Nueva Espana*³ (1568 mais rédigée à partir de 1551) ; il rappelle (...) que les soldats du rang ont découvert et conquis le Mexique, ce qu'on oublie dans l'histoire officielle et en haut lieu»⁴.

Il convient également et tel qu'Esteve Barba dans son anthologie du personnel de la conquête, *Historiografia Indiana*⁵, les regroupe dans une même catégorie des historiens de la Nouvelle-Espagne, d'ajouter Hernan Cortès, qui relate ses hauts faits d'armes mexicains dans l'ouvrage intitulé *Cartas y documentos (1522-1523-1525)*⁶, Alonso (ou Francisco) de Aguilar, Bernardino Vasquez de Tapia, Andrés Tapia, rédacteurs chacun d'une *Relacion*⁷, J. Diaz, Diego Godoy qui laissent des chroniques plus brèves⁸, ou encore « *El Conquistador Anonimo* », « (...) auteur d'une relation courte mais curieuse et estimable (...) », dicit Jean Rose dans son édition critique du texte intitulé à l'origine : *Relatione d'un Gentilhuomo di Fernando Cortese*⁹.

¹ *Op. cit.*, pp. 39-40.

² Plus vraisemblablement (1495 ou 1496-1584), cf. Bernal DIAZ del CASTILLO, *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, T. I, II, Traduit de l'espagnol par D. Jourdanet, Préface et choix des textes par Bernard Grunberg, Cartes de Pierre Simonet, Paris, La Découverte/Poche, Littérature et voyages, 2003, 260 p, 265 p.

³ Bernal DIAZ del CASTILLO, *Historia verdadera de la Conquista de la Nueva Espana*, 2 vol., Mexico, Porrúa, 1955. L'ouvrage bénéficie d'une traduction française, qui comprend quatre volumes, signée José Maria de Heredia qui, le 19 août 1880, alors qu'il en a commencé la traduction en 1876 pour l'achever en 1887, découvre le manuscrit original de *La Véridique Histoire* au Guatemala, in José MARIA DE HEREDIA, *Les Trophées*, *op. cit.*, p. 231.

⁴ Charles AUBRUN, *op. cit.*, pp. 39-40.

⁵ Francisco ESTEVE BARBA, *Historiografia Indiana*, CREDOS, 1964, 715 p., V, « Historiadores de La Nueva Espana, 1 ». « Los conquistadores », pp. 137-156.

⁶ Hernan CORTÈS, *Cartas y documentos*, (1522, 1523, 1525), édit. Par Mario Hernandez Sanchez-Barba, Mexico, Porrúa, 1963.

⁷ - Alonso (ou Francisco) de AGUILAR, *Relacion breve de la Conquista de la Nueva Espana*, Mexico, Porrúa, 1954.

- Andrés TAPIA, *Relacion de la conquista de Mexico*, in J. Garcia Icazbalceta, Coleccion de documentos para la historia de Mexico, T. 2, Mexico, 1866, pp. 554-594.

⁸ - J. DIAZ, *Itinerario...*, in J. Garcia Icazbalceta, Coleccion de documentos para la historia de Mexico, T. I, Mexico, 1858, pp. 281-308 (avec l'« original » italien). Trad. fr. : H. Ternaux-Compans, Recueil de pièces relatives à la conquête du Mexique, Paris, 1838.

- Diego GODOY, *Relacion a H. Cortes*, in Historiadores primitivos de Indias, T. I, Madrid, Biblioteca de Autores Espanoles, T. 22, 1877, pp. 465-470. Trad. fr. : H. Ternaux-Compans, Recueil des pièces relatives à la conquête du Mexique, Paris, 1838.

⁹ LE CONQUISTADOR ANONYME, *Relation de quelques-unes des choses de la Nouvelle-Espagne et de la grande ville de Temistitan Mexico, écrite par un gentilhomme de Fernando Cortès*, Édition bilingue

c/ Gloire militaire, gloire littéraire

Au panthéon des conquistadors, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca n'est l'égal ni d'Hernan Cortés ni celui de Francisco Pizarro, deux des plus illustres conquérants du XVI^e siècle, sinon les deux plus grandes figures de la conquête espagnole. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, qui a toute sa place dans ce monument consacré à la mémoire des grands hommes d'une nation, n'a pourtant rien à leur envier.

Il partage toutefois bien peu avec ces deux grands aventuriers (dans tous les sens du terme y compris et surtout péjoratif) hors du commun qui ont su faire de leur vie guerrière un matériau historique de premier plan. Très tôt, ils ont résolument traversé des océans incertains, mené avec une détermination sans faille des expéditions pour beaucoup meurtrières, avancé, fortement poussés par le lucre, en direction de contrées mythiques aux hypothétiques richesses, commandé sans trembler des hordes de soldats avides, brutaux et sanguinaires, affronté sans faiblir des Indiens, combattu avec courage, traité avec des rois, presque d'égal à égal après en avoir obtenu des titres les distinguant de la plèbe. Ils ont surtout réduit des empires à néant. Ils demeurent d'ailleurs comme des « *destructeurs d'empires* ».

À leurs côtés, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, conquistador sans conquête, fait pâle figure pour quasiment disparaître de l'Histoire pour laquelle il est essentiellement, et de façon très réductrice, le rédacteur d'une chronique¹. Celle de son propre voyage à travers l'Amérique du Nord traversée d'Est en Ouest depuis la Floride qu'il était censé découvrir et conquérir. L'hagiographie même ne le retient pas. Il est vrai qu'elle est tout entière conçue dans un esprit d'apologie et d'édification. Elle ne peut par conséquent s'attacher à un homme que les honneurs et la gloire ont si peu touché. D'autant que, contrairement à Hernan Cortés ou Francisco Pizarro, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca n'a pas bénéficié, du moins dans un premier temps, d'écrits admiratifs, louangeurs ou plus neutres de chroniqueurs prompts à fixer la gloire des grands acteurs de la conquête dont ils s'appliquaient à broser la fresque.

italien-français, Traduction, notes et étude critique de Jean Rose, Mexico, Institut Français d'Amérique Latine, 1970, 31 p., J. Francisco Javier Clavigero, quatrième de couverture.

¹ Mais il aura une postérité inattendue, puisqu'il sera considéré comme le premier écrivain américain. Ce n'est donc pas son œuvre elle-même qui sera retenue, ni même son aventure, mais l'alliance des deux qui conduira à un nouveau genre littéraire : la littérature américaine.

1- Chronique officielle et mémorial individuel

Peu de chroniqueurs contemporains ont retenu le nom d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et évoqué sa geste alors même que Francisco Lopez de Gomara, Gonzalo Fernandez de Oviedo, Pedro Cieza de Leon, Bernal Diaz del Castillo, se sont indifféremment attachés à Cortés et à Pizarro qu'ils ont fait entrer dans l'Histoire.

Le professeur Bernard Lavallé ne manque pas de le souligner dans une biographie monumentale consacrée à Pizarro, *Francisco Pizarro, Conquistador de l'extrême*¹. Le Professeur Lavallé retrace le parcours quelque peu fascinant, au sens premier du terme, d'un homme sortit du néant. Pizarro était le fils illégitime d'un hidalgo d'Estrémadure. Analphabète, il ne savait et ne sut jamais ni lire ni écrire. Au terme d'un apprentissage américain d'une vingtaine d'années, de Saint-Domingue à Panama, il va se lancer avec une volonté d'acier à la conquête du Pérou, s'emparer de fabuleuses richesses, se retrouver à la tête d'un empire avant de finir assassiné mais titré, il avait été fait marquis, et élevé au rang de héros. Sa mort même, intervenue en 1541 et qui devait signer la fin des conquistadors située aux alentours de 1548, participe de sa légende.

Dans ces conditions, il est compréhensible que l'Histoire, la chronique aient très peu retenu, quand elles ne l'ont pas tout simplement ignoré, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et son épopée, qui peut être considérée de piètre envergure, en terme de gloire guerrière, peu apte à susciter l'engouement des foules, à soulever l'enthousiasme de tout un peuple et à flatter l'orgueil d'une nation.

À cet égard, l'ouvrage de Stefan Czarnowski, *Le culte des héros et ses conditions sociales*², est des plus explicites. L'auteur, ancien élève de Marcel Mauss, s'appuyant sur l'histoire réelle, légendaire et positive de Saint Patrick, entend mettre en lumière les relations entre le culte du héros et l'organisation sociale. Sa thèse, qui comprend, entre autres, une étude approfondie de toutes les catégories et valeurs incarnées par le héros, tend à démontrer que le héros est une incarnation de la société qui, dans une forme de consentement collectif, se réclame de lui. Il en devient dès lors le symbole, l'emblème vivant dont la représentation a valeur pratique. En un mot, « *Ne devient pas héros (...) qui veut (...)* »³.

¹ Bernard LAVALLÉ, *Francisco Pizarro, Conquistador de l'extrême*, Paris, Biographie Payot, Éditions Payot et Rivages, 2004, 351 p.

² Stefan CZARNOWSKI, *Le culte des héros et ses conditions sociales, Saint Patrick Héros national de l'Irlande*, Travaux de l'année sociologique publiés sous la direction de M. É Durkheim, Paris, Librairie Félix Alcan, 1919, 329 p.

³ Stefan CZARNOWSKI, M. H. HUBERT *dixit* dans la préface de l'ouvrage, p. II.

Le héros personnifie la valeur sociale fondamentale du groupe et en reflète le lien constitutif. « *Hommes, ils ont été surhumains, morts, ils se distinguent de la foule des morts par le souvenir qui s'attache à eux et la force qu'on leur prête encore* »¹. Pour cet ensemble de raisons, il est concevable que l'Espagne de la conquête ait très peu pris en compte les *Naufragios*², qui ne contiennent ni bravoure, ni combat héroïque, ni victoire étincellante mais viennent au contraire assombrir un tableau plein de fracas et de démesure, empli de triomphes accomplis par des hommes d'une dimension exceptionnelle dans lesquels tout un peuple se reconnaît.

Sidney Hook, dans son essai intitulé *The Hero in History*³, ne dit pas autre chose. Toute organisation sociale a besoin d'un « *leadership* », de personnalités supérieures qui provoquent et suscitent l'adhésion. Sidney Hook, qui s'intéresse plus particulièrement aux limites de l'action que de telles personnalités peuvent connaître, s'interroge plus précisément et se demande si une démocratie peut faire confiance à un héros⁴. À rebours, la royauté espagnole semble avoir fait preuve de défiance face à ses héros qui, en dépit d'une organisation administrative rigoureuse et particulièrement étendue, ont très tôt échappé à son contrôle.

2- La postérité littéraire

Des écrivains ne se sont pas montrés aussi sévères et ont prêté un intérêt constant aux *Naufragios*⁵ et à Alvar Nuñez Cabeza de Vaca dont le texte n'a cessé d'être publié. Haniel Long (1888-1956), auteur d'un texte original⁶ intitulé *La merveilleuse aventure de Cabeza de Vaca*⁷, est l'un d'entre eux. Tel que le présente son traducteur français, dans l'édition la plus récente de l'ouvrage qui comprend également un texte consacré à la traductrice et compagne de Cortés, la Malinche, *La merveilleuse aventure de Cabeza de Vaca*, suivi de *Malinche (Dona Marina)*⁸, Haniel Long est « (...) un écrivain américain, à peu près inconnu en France (mais) dont

¹ *Ibid.* M. H. HUBERT, p. VIII.

² *Op. cit.*

³ Sidney HOOK, *The Hero in History*, New York, 1943, 267 p.

⁴ *Ibid.*, Chapitre XI, « The Hero and Democracy », pp. 229-245.

⁵ *Op. cit.*

⁶ Paru pour la première fois en 1936 sous le titre : *Interlinear to Cabeza de Vaca* alors qu'une seconde édition intervient en 1944 avec un titre différent : *The Power within us, Cabeza de Vaca relation of his Journey from Florida to the Pacific 1528-1536*, suivie d'une édition anglaise en 1946.

⁷ Haniel LONG, *La merveilleuse aventure de Cabeza de Vaca*, Traduit de l'américain par F.-J Temple, Préface par Henry Miller avec 5 lithographies de Arthur Secunda, Montpellier, Éditions de la Licorne, 1954, 66 p.

⁸ Haniel LONG, *La merveilleuse aventure de Cabeza de Vaca*, suivi de *Malinche (Dona Marina)*, Préface par Henry Miller, Traduit de l'américain et présenté par F.-J Temple, Honfleur, Éd. Pierre Jean Oswald, Collection « *La source de la liberté* » ou « *La solution intégrale* », 1970, 123 p.

quelques livres sont considérés aux États-Unis comme des classiques du genre »¹. Ancien élève d'Harvard, ex-Directeur des Études Anglaises, ce fils de missionnaire méthodiste, une fois retiré à Santa Fé, au Nouveau-Mexique, devait se passionner pour les conquérants espagnols, en particulier Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, « *El primer caminante en America* »², que dans un raccourci saisissant, voire audacieux, F.-J. Temple dans son avant-propos à l'ouvrage rapproche du « *poverello d'Assise* »³, autrement dit à Saint-François d'Assise (*sic*).

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca a inspiré à l'écrivain un « récit » qu'Henry Miller dans sa préface qualifie « *d'interlinéaire* »⁴, procédé pour lequel Haniel Long utilise la première personne afin de personnifier son héros et transcrire « (...) ce que lui a dicté son silencieux commerce avec (Alvar Nuñez Cabeza de Vaca) : un message profond adressé à travers les siècles », F.-J. Temple dixit⁵.

Haniel Long, qui ne se veut en aucun cas hagiographe, mais prétend rester fidèle au texte originel dont il respecte les grandes lignes, restitue les différentes étapes de l'expédition du conquistador et met plus particulièrement l'accent sur l'aventure spirituelle du conquérant touché par la grâce, frappé par l'illumination jusqu'à opérer des miracles et même provoquer une résurrection : « *Cet explorateur du XVIe siècle, ballotté par la tempête, égaré dans une terre d'épines parmi des sauvages à peau cuivrée, tourné vers un avenir morne et sans horizon, découvre que la religion est une réalité à laquelle il n'avait jamais songé* »⁶, dit-il.

Pour Henry Miller « *La simple histoire de son illumination, de son irrévocable conversion, efface les chroniques sanglantes de Pizarre et de Cortés, et de tous les conquérants de la terre depuis un temps immémorial* »⁷. Et le personnage historique de devenir pour Haniel Long un symbole, « (...) un saint François de la Conquête, aux antipodes d'Hernan Cortés », persiste F.-J. Temple⁸.

D'autres écrivains se sont emparés de son histoire édifiante et en ont fait une figure de roman héroïque ou se sont librement inspirés de son aventure. Chronologiquement, un roman signé Franck Slaughter, *L'amour est au bout du voyage*, également paru sous le titre de *L'or des conquistadors*, a été publié en 1955. Par la suite, le roman de l'écrivain argentin Juan José Saer,

¹ *Ibid.*, p. 9.

² *Ibid.*, p. 11.

³ Haniel LONG, *La merveilleuse aventure de Cabeza de Vaca*, suivi de *Malinche (Dona Marina)*, *op. cit.*, p. 13.

⁴ *Ibid.*, p. 18.

⁵ *Ibid.*, p. 14.

⁶ *Ibid.*, p. 29.

⁷ *Ibid.*, p. 23.

⁸ *Ibid.*, p. 13.

*L'ancêtre*¹, raconte les péripéties, quelque vingt ans après la découverte des Amériques, d'un jeune garçon, seul rescapé d'un naufrage, qui devient le candide prisonnier d'une tribu d'anthropophages au milieu desquels il va vivre presque dix ans ! Jean-Louis Rieupeyrou, retrace, quant à lui, le périple du soldat dans *Le conquistador perdu, La fabuleuse odyssee indienne de Cabeza de Vaca (1528-1536)*² ; ce que fait également l'écrivain argentin Abel Posse dans *El largo atardecer del caminante*³.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est également perçu par certains comme le pionnier de la littérature américaine, le premier écrivain américain. Son texte serait l'archétype du récit des « *travellers* », dont la figure la plus emblématique demeure Jack Kérouac bien que Steinbeck et Dos Passos, entre autres, aient particulièrement bien utilisé ce procédé littéraire. Il ne faut pas oublier que les *Naufragios*⁴ dans leur version anglaise ont été édités dans la série « *Trails Makers* », « *Pionniers* ».

Cyclone Covey, dans la préface de sa traduction des *Naufragios*⁵, qualifie également l'œuvre d'Odyssee⁶: « *This sixteenth-century odyssey of Cabeza de Vaca's is one of the great true epics of history* ». Aussi, a-t-il toute sa place dans la littérature américaine. La première ? À défaut d'une place pleine et entière dans l'Histoire. C'est en tout cas la théorie de l'universitaire américain, William T. Pilkington telle qu'il l'expose, notamment⁷, dans la postface de l'une des traductions en langue anglaise des *Naufragios*⁸ par Cyclone Covey : *Adventures in the unknown interior of America*⁹.

Pour William T. Pilkington, comme les grands conquérants, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca a marché « *au nom du Roi* », découvrant un « *pays fameux* » et souffrant des « *épreuves inconnues* ». Les seuls ennemis qu'il a combattus et soumis furent son propre corps et sa volonté. Par conséquent, selon Pilkington, la conquête d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca s'est

¹ Juan José SAER, *L'ancêtre*, (*L'Entenado*, Gandhi S.A., Folios Ediciones, 1983), Traduit de l'espagnol (Argentine) par Laure Bataillon, Paris, Flammarion, 10/18, Domaine étranger, 1987, 188p.

² Jean-Louis RIEUPEYROU, *op. cit.*

³ Abel POSSÉ, *op. cit.*

⁴ *Op. cit.*

⁵ *Ibid.*

⁶ Cyclone COVEY, *op. cit.*, p. 7.

⁷ Cf. William T. PILKINGTON, *State of Mind*, Texas A & M University Press, Texas, 1998, 192 p. L'auteur tend à démontrer que les *Naufragios* sont l'œuvre fondatrice de la littérature américaine, p. 8 : « *I realize I leave out of consideration here the ancient oral literature in what is now Texas, as well as the folk literature of various ethnic and racial groups within the state, not to mention the occasional exception to the rule such as Cabeza de vaca's sixteenth century La Relacion* ».

⁸ *Op. cit.*

⁹ Alvar Nuñez CABEZA de VACA, *Adventures in the Unknown Interior of America*, Translated and Edited by Cyclone Covey with an Epilogue by William T. Pilkington, University of New Mexico Press, Albuquerque, 2002.

faite dans le domaine de l'esprit plutôt qu'en termes de territoires et de trésors. Il n'en demeure pas moins, ajoute l'universitaire américain, que la signification historique des errances d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et de ses trois compagnons sur les six mille miles de distance et pendant huit années est, quant à elle, incontestable.

En conséquence, la plus grande signification de l'aventure d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, poursuit Pilkington, n'est pas historique mais littéraire et culturelle. À rebours, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca apparaît non seulement comme un pionnier au sens physique mais aussi comme un novateur littéraire. Aussi mérite-t-il d'être appelé le premier écrivain américain. Et, Pilkington de préciser que son récit se présente comme le prototype de beaucoup d'écrits américains ultérieurs. Les *Naufragios*¹ possèdent, en effet, beaucoup des attributs d'un bon roman, en particulier la présentation subtile des personnages, et sa tension dramatique qui est le développement naturel d'une histoire vraie. Sa nature, qui correspond à sa fonction officielle de « *rapport* », est assez vague pour inclure de nombreuses informations sur le pays traversé, la variété du climat, sa flore, sa faune et les coutumes des indigènes. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca fut apparemment un observateur intéressé, même dans les conditions les plus extrêmes, et ses descriptions des hommes et de la nature du Sud-Ouest pré-européen sont utiles pour les historiens, les anthropologues et autres chercheurs actuels.

Pilkington relève également que le style des *Naufragios*² est laconique. Masquant souvent plus qu'ils ne révèlent, ce sont les non-dits qui attestent le mieux de la réalité, de la façon la plus suggestive, tout en étant implicites. Il souligne que, bien qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca soit, par naissance, un européen, sa narration a été façonnée par les exigences d'un environnement nouveau et étrange, et elle apparaît comme un document singulièrement américain. Par exemple, un de ses thèmes sous-jacent est la lutte physique et psychologique pour une entente entre les peuples, un conflit qui n'a jamais été effacé de la conscience américaine et qui a toujours été un élément de réflexion chez les meilleurs et les plus essentiels auteurs américains.

En outre, aux yeux de Pilkington, le récit penche incontestablement vers la métaphysique. Enfin, les *Naufragios*³ sont, selon lui, placés dans un cadre allégorique (pour Alvar Nuñez Cabeza de Vaca il s'agissait aussi de la structure de la réalité) qui a souvent été employée par les écrivains américains, illustres ou obscurs. Dans cette perspective, les aspects

¹ *Op. cit.*

² *Ibid.*

³ *Op. cit.*

formels ou les thématiques des *Naufragios*¹ concernent des domaines importants de la littérature américaine contemporaine. Et Pilkington est formel : les *Naufragios*² en rendant compte de la différence raciale, des malentendus et des conflits engendrés par cette différence, anticipent la littérature américaine la plus récente. Autrement dit, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est un précurseur.

William T. Pilkington, remarque également que ce récit a été ostensiblement composé comme la chronique d'une épreuve physique. Mais, beaucoup de lecteurs qui ont cherché des sens plus profonds, y ont trouvé une odyssée de l'esprit et y ont vu une sorte de « *parabole* » vraie. De fait, un des motifs récurrents de la littérature américaine est le voyage d'exploration, de la découverte physique ou spirituelle, le voyage de l'intérieur, dans lequel la figure dominante est l'homme isolé, seul dans le désert, seul avec lui-même. Cette thématique et ce mécanisme structurel apparaissent avec une grande fréquence dans la littérature de ce continent. Voyages et expéditions de découverte, comme le suggère Harry Levin, cité par William T. Pilkington, dans « *The power of Blackness* » : « (...) ont servi comme des véhicules réels et imaginaires pour notre littérature de John Smith à Ernest Hemingway ». L'affirmation de Levin est incontestable mais, précise Pilkington, les Américains doivent remonter bien avant le capitaine anglais John Smith pour trouver le premier compte-rendu d'un voyage à l'intérieur de l'Amérique : Les *Naufragios*³ sont, en fait, le prototype de ce type d'ouvrages.

De l'avis de Pilkington, les canons du monde littéraire américain, la littérature américaine, sont ce qu'ils sont parce que, étant donné l'expérience nationale, il ne pouvait en être autrement. L'exploration et le peuplement de vastes étendues « *vides* » sont un élément crucial de l'héritage américain et spécialement à l'Ouest. Et, ces faits historiques doivent être examinés et interprétés avec un caractère authentiquement national. Le voyage de découverte s'est avéré alors un medium convenable pour leur mise en fiction. Comme convention littéraire, cela permet à l'écrivain de juxtaposer les dangers objectifs de l'isolement physique avec les subtiles douleurs éprouvantes de l'isolement spirituel. Le voyage américain de découverte se termine de deux façons possibles : dans l'espoir ou dans le morne désespoir. À l'heure actuelle, William T. Pilkington pense que ce type d'errance se conclut, généralement, par une course éperdue vers nulle part. Ce que les vagabonds modernes découvrent généralement, c'est du vide, l'équivalent spirituel du paysage nihiliste qu'ils ont traversé.

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

Dans le cas d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, cependant, l'aboutissement semble avoir été de faire de lui une personne plus sage et plus noble que ce qu'il était au départ. L'Espagnol n'enrage pas et ne tempête pas contre le destin qui l'a condamné à s'échouer au milieu de sauvages et d'éléments déchaînés. Il a accepté les souffrances et les forces malignes qui se sont abattues sur lui. Il en est résulté qu'il a grandi et a appri. Le pays l'a fasciné, mais, surtout, cela lui a permis de prendre conscience de sa parenté avec les Indiens. Il est devenu le premier Américain, sa citoyenneté ayant été forgée par la peine et les privations. Il est également celui qui a expérimenté et a rendu compte d'une série d'événements qui, avec des variations, continuent à irriguer la littérature américaine dans un flôt ininterrompu. Aussi, sur ce point précis, pour le Professeur William T. Pilkington, le récit d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est un des textes essentiels pour une compréhension correcte de la culture et de la littérature américaines.

Et, le Professeur Pilkington de rendre hommage à Haniel Long en ajoutant que l'une des explications les plus intéressantes est contenue dans son curieux petit livre intitulé *Entre les lignes de Cabeza de Vaca* (republié sous le titre moins heureux : *Le pouvoir à l'intérieur des Etats-Unis*). Pour lui, la théorie Whitmanienne de Long est certainement provocatrice dans sa croyance qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca a trouvé dans la nature sauvage le secret d'accéder au réservoir de pouvoir qui est en chacun de nous. Un pouvoir que peu d'entre nous sont capables d'exercer. Dépouillé, mis à nu, spirituellement comme physiquement, l'Espagnol a été poussé : « (...) à l'intérieur d'un monde où rien, s'il est fait pour quelqu'un d'autre, ne semble impossible ». Il a reconnu, à la fin de son voyage, que : « (...) le pouvoir de maintenir la vie dans d'autres vies à l'intérieur en chacun de nous, et à partir de chacun d'entre nous, s'éloigne quand on ne s'en sert pas ».

Cette interprétation littéraire, audacieuse, du récit d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca a emporté l'adhésion de nombreux lecteurs parmi lesquels, et non des moindres, figure le romancier Henri Miller¹. Particulièrement enthousiaste, celui-ci, tout en regrettant le caractère confidentiel des *Naufragios*², célèbre la figure héroïque injustement oubliée d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et salue l'œuvre d'Haniel Long : « (...) Si seulement notre histoire avait pris son orientation définitive à cet instant crucial ! Si seulement cet Espagnol, avec toute la puissance et la gloire qui lui furent révélées, était devenu le précurseur de l'Américain à venir ! Mais non, ce personnage qui devrait nous inspirer, cet authentique guerrier, est si

¹ Henry MILLER, *Les livres de ma vie*, Paris, Gallimard, 1994. L'auteur des *Tropiques du cancer*, se livre, dans cette œuvre très personnelle à un exercice d'admiration et présente les œuvres qui l'ont marqué.

² *Op. cit.*

profondément enfoui qu'on ne le voit presque plus. Bien qu'auréolé de lumière, il est absent des chroniques que l'on donne à lire à nos enfants. Peu de gens ont écrit sur lui. Très peu. L'un d'eux, Haniel Long, a interprété pour nous le document historique de de Vaca lui-même. C'est une « traduction interlinéaire » de premier ordre. Le vrai récit a été exhumé et tout ce qu'il comporte d'essentiel a été rendu avec toute la liberté que peut prendre un poète. Comme un phare puissant, ce récit illumine la confusion sanglante, le cauchemar atroce de nos débuts ici, sur la terre du Peau-Rouge »¹.

3- La fiction historique

La postérité littéraire a donné de nombreux successeurs aux *Naufragios*² ; une lignée romanesque qu'il est utile, sans souci d'exhaustivité, d'établir tant en Amérique qu'en Europe.

α. Dans la littérature américaine

Poètes, romanciers populaires, exégètes extravagants ou interprètes scrupuleux de la version originale, les *Naufragios*³ demeurent une source d'inspiration intarrissable en Amérique. Ainsi, en est-il d'Haniel LONG, auteur de *La merveilleuse aventure de Cabeza de Vaca*⁴. Il imagine que par sa voix Alvar Nuñez Cabeza de Vaca donne enfin la véritable version de son aventure.

• *La merveilleuse aventure de Cabeza de Vaca*⁵ d'Haniel LONG

Dans cet ouvrage, après un « mémoire », en l'occurrence les *Naufragios*⁶, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca rédige un récit adressé également au roi d'Espagne auquel il demande d'être un « lecteur indulgent ». Il y expose un phénomène étrange qui se serait emparé de lui à plusieurs reprises, à différentes périodes de sa vie et dont il n'a pas parlé dans les *Naufragios*.

Adolescent, c'est à Ravenne en 1512 qu'il aurait appris : « (...) combien il est facile de détruire un homme (...) ». Au plus fort de sa « détresse », il perçoit alors : « (...) une clarté, une palpitation musicale ». Quelques années plus tard, en 1521, une : « (...) musique aérienne et lointaine (...) » se fait à nouveau entendre à Séville. Puis cette : « (...) fulgurance intime (...) »

¹ Henry MILLER, *Les livres de ma vie*, op. cit.

² Op. cit.

³ Ibid.

⁴ Haniel LONG, op. cit., Éd. Oswald.

⁵ Ibid.

⁶ Op. cit.

reste sept années durant sans se manifester quand intervient le départ pour la Floride. En une phrase, tout est dit et les responsabilités du désastre à venir clairement établies : « *Notre plus grande infortune, hors notre cupidité et notre ignorance, fut d'avoir pour commandant Pamfilo Narvaez lui-même* », « (...) *chef vieillissant, adipeux et crédule* ».

À rebours, et alors qu'il se souvient : « *Nous avons été une orgueilleuse troupe, confiants en nos forces unies, notre armement et nos chevaux* », le constat est amer : « (...) *578 d'entre nous allaient vers un complet désastre. Croyant que sur la page de l'Histoire nous partagerions la gloire de Cortes et de sa bande homicide...* ». Il est également douloureux : « *Sait-on qui fut perdu dans ces barques ? Un second Magellan, un autre Camoëns, un autre Cervantès, un nouveau saint Jean de la Croix...* ». Entre autres horreurs, il voit : « (...) *des hommes déchiqueter des cadavres(...)* ». Or, contre toute attente : « (...) *ces hommes étaient des Espagnols* » et non des « *Peaux-Rouges* ».

Réduit à la dernière extrémité : « *Pour comprendre ce que signifie n'avoir rien, il faut réellement ne rien avoir* », il entend témoigner et fait part, sans détour, de son désarroi : « *Je peux le dire, c'est difficile de n'avoir rien sur quoi compter, et personne que soi-même* ».

Une fois encore : « (...) *cette musique, cet élan paisible et cette clarté (...)* » se manifeste. Le renoncement marque alors son existence : « *Le pire consistait à renoncer peu à peu aux pensées qui habillent l'âme d'un européen, et qui plus est, à l'idée qu'un homme obtient le pouvoir par le poignard (...)* ». Mais alors que le dénuement le plus grand constitue son quotidien : « *Privations, nudité, esclavage (...)* », « *Rien à manger (...)* », « *Rien pour nous protéger (...)* », « *Personne qui comprenne mon langage...* », une pensée nouvelle se fait jour dans son esprit : « *C'est dans cette période (...) que je commençais à penser aux Indiens comme à des frères humains* ».

Puis, après avoir été colporteur, il devient « *guérisseur* » quand devant un moribond : « (...) *quelque chose en moi se déchira comme une membrane* ». L'homme revient à lui ! Alvar Nuñez Cabeza de Vaca a conscience de faire « *preuve d'irreligion* » en agissant ainsi, lui qui tient à préciser que : « *À Séville dans ma jeunesse, (...) j'ai vu les hérétiques brûler entre les mains des inquisiteurs intraitables* ». En outre : « *l'idée de guérir des Indiens nous répugnait, comme comprendra Votre Majesté* ». Aussi la prudence est-elle de mise : « *Il est possible que Votre Majesté soit (...) importunée par ce récit de nos médications et guérisons, pratiquées en marge de la Sainte Église, et pour le seul bénéfice de pauvres Indiens* ».

Pourtant : « *Ce nouveau récit devient nécessaire à la compréhension de tant (...) d'événements, tel un personnage réel marchant au côté d'un esprit* ». Quand enfin : « *Des mois passèrent (...)* ». Il n'était plus possible de distinguer si nous avions fait partie du monde européen. Nous le trouvions (...) *de plus en plus étrange ; étranges aussi nos compatriotes* ». L'auteur requiert toute l'intelligence du souverain pour saisir son message : « *La lucidité de Votre Majesté se joue de ce qui est allusif et caché. Mais je commençais à peine à me rendre compte que j'avais en mon pouvoir de donner vie et santé aux autres...* ». Il se livre totalement : « *C'était une griserie ce sentiment naissant que je pouvais rendre la vie et le bonheur aux autres* » et évoque : « (...) *une puissance particulière qui d'elle-même me traversait (...)* ». Tout ceci l'exalte au plus haut point : « (...) *heureux l'homme (...) si, en étant doué, il peut prodiguer santé et joie* ».

L'enthousiasme qui l'étreint le pousse à envisager l'avenir. Et, à son retour en Espagne, il entend changer la marche des choses : « *Je dis à Dorantes (...) j'enseignerai au monde comment la douceur est victorieuse et non le massacre* ». Car : « (...) *ce n'est pas de miracles que ces gens ont besoin (...)* ». Il ne pouvait, par conséquent, passer sous silence une telle expérience si riche d'enseignement et que la Couronne ne pouvait ignorer : « *Sire, telles étaient les scènes où je me surprénais à traiter d'égale manière tous les êtres humains. Je prends mon courage à deux mains pour l'avouer. Peut-être est-ce le destin secret de la vie - une longue marche sur la route, rencontrer des gens, entrer en relation avec eux, recevoir des demandes (...) sans être aidé par un mystérieux, impossible pouvoir (...)* ».

Le roi doit aussi prendre conscience que ses soldats nuisent à la politique du royaume : « *Votre Majesté se rappellera mon indignation* ». Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est d'ailleurs très dur avec ses anciens frères d'arme : « (...) *En ces maraudeurs, force me fut de reconnaître le gentilhomme espagnol que j'avais été moi-même huit ans auparavant* ». Il se reconnaît pourtant en eux : « *Qu'y a-t-il d'aussi triste, Majesté, que d'être confronté avec son ancien moi irréfléchi et impitoyable ?* ».

Le retour en Espagne le laisse partagé : « *Tant que j'étais avec les Indiens, je ne pensais qu'à leur faire du bien. Mais à mon retour, j'ai dû bel et bien me surveiller pour ne pas faire de mal à mes compatriotes* ». De plus : « (...) *là où tout abonde, nous abandonnons notre générosité (...)* ». Néanmoins : « (...) *le pouvoir de sauvegarder la vie des autres sommeille en chacun de nous* ».

• *L'amour est au bout du voyage*¹ de Frank Gill SLAUGHTER

En 1955, un écrivain américain particulièrement prolifique, Frank Gill Slaughter (1908-2001), médecin de son état, publie un roman intitulé *Apalachee gold*, en français *L'amour est au bout du voyage*, très largement inspiré de l'aventure nord-américaine d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca. L'auteur est, il est vrai, particulièrement inspiré par les hommes et les événements exceptionnels comme ses différents ouvrages, destinés plutôt à un public populaire et aux titres choisis, en attestent. Les affaires de cœur y tiennent également une place prépondérante quand elles n'en sont pas l'objet principal comme dans *Non pas la mort mais l'amour*, *Le désir est roi* ou encore *Nuit des Caraïbes*. Ses héros évoluent le plus souvent dans l'univers médical comme dans *Docteur Land*, *Chirurgien au long cours*, *À la pointe du bistouri* ou encore *L'hôpital de la haine*. Parfois, quand ils n'évoluent pas dans une période donnée de l'Histoire, comme, par exemple, au moment où la lutte entre Cromwell et le roi Charles fait rage dans *Amour aux Bahamas*, les héros de Frank Gill Slaughter sont des personnages historiques comme Henri le navigateur dans *De galère en palais*, ou encore Alvar Nuñez Cabeza de Vaca dans *L'amour est au bout du voyage*².

Pourtant, le conquistador n'est pas tout à fait le personnage central de ce long roman de 375 pages. Il s'agit plutôt de son neveu, un certain Pedro Morales, « *commis aux écritures* ». Ce n'est pas la première et encore moins la dernière des libertés prises par l'auteur. À cet égard, la quatrième de couverture est quelque peu trompeuse. L'œuvre y est présentée de la façon suivante : « *Alvar Nuñez Cabeza de Vaca n'était pas un homme ordinaire. Échappé par miracle à un naufrage, ayant déjoué les traîtrises qui se faisaient jour autour de lui, aguerri par une vie dure, mais demeuré bon et pieux, il entreprit, avec quatre autres rescapés, de se rendre à pied de Floride jusqu'aux rives du Pacifique en passant par Mexico. Ces cinq hommes eurent à lutter contre la faim, la soif, la température et les Indiens hostiles – en particulier un sorcier jaloux, qui obligea Cabeza de Vaca à accomplir des exploits extraordinaires de guérisseur. Dans cette belle histoire, la note sentimentale est donnée par les aventures de Pedro, l'un des jeunes « conquistadores », dont le chemin fut jalonné de curieuses invites féminines, mais qui, vertueusement, resta fidèle à la belle Espagnole aux yeux noirs avec qui il voulait fonder son foyer sur les terres merveilleuses du Nouveau Monde* ».

Tout commence par un bal donné par l'alcalde de Xagua, Melchior Diaz. Le jeune Pedro, âgé de dix huit ans, y admire la fille de ce dernier dont il est secrètement éperdument épris. Il accompagne dans le Nouveau Monde son oncle, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca : « *grand*

¹ Frank Gill SLAUGHTER, *op. cit.*

² *Ibid.*

sénéchal commissaire royal et trésorier de l'expédition de Panfilo de Narvaez », un adelantado aux « durs procédés » qui « a un brevet de gouverneur pour toute la Floride (...) » et : « (...) est aussi chargé d'établir deux colonies de cent hommes chacune et de construire trois forts »¹ mais également de trouver la richesse tant il est vrai que : « Tout le monde sait qu'en Floride les Indiens portent des colliers d'or, que les enfants jouent avec des pierres précieuses grosses comme des glands et que les femmes ont aux oreilles des perles de la taille des œufs de pigeon »².

Dès les premiers pas en Floride, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et Panfilo de Narvaez s'affrontent et ne sont pas d'accord sur la marche à suivre quant à la pénétration du pays. Néanmoins, le grand sénéchal s'incline et suit la troupe, sans qu'un port soit trouvé pour la flotte, afin que son honneur ne soit entaché. Très vite, Panfilo de Narvaez, dans sa hâte de trouver de l'or et de gagner Apalachee, qui est censée en regorger, multiplie les erreurs de commandement et commet les plus grandes imprudences mettant la troupe en péril comme lors d'un premier incident. L'intrépide Pedro avance en effet dans l'intérieur des terres, un peu à l'écart du groupe, lorsqu'il découvre avec effroi des soldats de l'arrière-garde tombés dans une embuscade tendue par les « Peaux Rouges » et dont les crânes mais aussi le bas ventre sont scalpés ! Pedro n'en continue pas moins d'avancer tout en ne cessant de penser à sa bien-aimée comme le Maure Estavanico car : « (...) un esclave peut avoir un cœur aussi bien qu'un cerveau »³.

Pendant ce temps, le gouverneur charge Alvar Nuñez Cabeza de Vaca de toutes les « aventures hasardeuses », dont il parvient toujours à se sortir, comme de conduire à l'assaut neuf cavaliers et cinquante fantassins dans Apalachee. À son retour, Panfilo de Narvaez l'interroge frénétiquement : « Où est l'or, de Vaca ? »⁴ et un dialogue s'instaure entre les deux hommes qui ne poursuivent manifestement pas le même but : « Votre excellence n'est-elle donc venue en Floride que pour en extraire de l'or ? », « Et pourquoi, justes cieux ! viendrait-on dans ce désert maudit, je vous le demande ? (...) »⁵. Un échange qui se répètera plus avant : « Et l'or ? Et l'or... En votre qualité de trésorier du roi, je vous l'ai déjà rappelé, señor de Vaca, la récolte de l'or devrait être votre préoccupation essentielle », « Ma préoccupation essentielle, je vous l'ai dit, Excellence, est que le plus grand nombre possible de ceux qui dépendent de nous

¹ Frank Gill SLAUGHTER, *op. cit.*, pp. 12-13.

² *Ibid.*, pp. 13-14.

³ *Ibid.*, p. 57.

⁴ *Ibid.*, p. 58.

⁵ *Ibid.*, p. 59.

parviennent vivants à Cuba ou en Nouvelle-Espagne. Il n'y a pas d'or en Floride » (...) », « Et moi ! brailla-t-il, la fureur étranglant sa voix, et, moi, je dis qu'il y en a ! (...) »¹.

Parallèlement à ses tensions du haut commandement, la vie de la troupe devient vite insupportable, la faim, la soif, les marches harassantes dans un univers hostile, la maladie, les attaques des Indiens, le plus souvent des raids soudains, sont autant d'éléments qui épuisent les hommes. Beaucoup meurent. La révolte gronde. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca demeure cependant calme et obéissant, s'attirant le respect des soldats cependant que Panfilo de Narvaez « *égoïste et incompetent* » est honni de tous. Toutes choses qui ne détournent pas les pensées de Pedro qui vont toujours vers sa dulcinée.

Panfilo de Narvaez commet alors le comble de l'ignominie : il abandonne ses hommes à leur triste sort à bord d'embarcations de fortune. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca devient dès lors le chef d'une petite expédition qu'il entraîne à sa suite, assisté de son jeune neveu. Dieu le guide et par les soins qu'il prodigue aux Indiens, il s'attire également le respect de ses ennemis comme « *homme-médecine* ». Il n'hésite d'ailleurs pas à leur demander l'hospitalité pour lui et la troupe afin de survivre coûte que coûte. Là, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et son neveu observent les mœurs et coutumes des Indiens, notamment les danses et rituels d'un shaman : « *À coups rapides de son couteau, Areytas égratigna la peau des deux côtés de l'abdomen sans que le malade manifestât la moindre réaction, bien que le sang coulât des plaies. Le shaman se pencha, appliqua ses lèvres aux incisions qu'il avait faites et cracha sur les braises enflammées le sang noir qui emplissait sa bouche. Quatre fois il recommença, suçait et cracha le sang des plaies, puis il marcha vers le foyer et, à l'aide de baguettes, également puisées au fond d'une de ses poches, il retira un chardon de bois ardent et revint vers le malade. (...) Revenu près de la litière, il commença une danse rituelle, chargée d'intentions incompréhensibles aux Blancs, traînant les pieds, puis se livrant à un vigoureux piétinement, finalement piaffant autour du corps étendu et ponctuant à intervalles ses cabrioles des cris habituels aux Indiens dans toutes leurs cérémonies : « Hai-y-yah ! »².*

Lorsque les Espagnols reprennent la route, après qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca a relevé le défi d'un shaman en menant à bien des guérisons, beaucoup d'hommes sont morts. Le sénéchal, dont l'attitude a : « *quelque chose d'évangélique* »³, n'en continue pas moins de mener la maigre troupe avec une certitude : « *Ce soir, pour la première fois, j'ai senti*

¹ *Ibid.*, p. 66.

² *Ibid.*, p. 125.

³ *Ibid.*, p. 127.

l'assurance, une assurance absolue, venue d'En-Haut, que quelques-uns au moins d'entre nous rentreront sains et saufs de cette périlleuse expédition »¹.

Avant de le laisser partir à la tête d'une expédition pour le Panuco, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca confie à son neveu : « (...) *tes yeux ont vu dans ces pays neufs des possibilités que les nôtres n'avaient pas su reconnaître. Quand tu arriveras en Nouvelle-Espagne – ou dans notre patrie - dis-leur qu'il n'y a point d'or ici et qu'il ne faut pas sacrifier des vies humaines dans une recherche sans objet. La richesse de la Floride est dans son sol, ses forêts, ses lacs, ses fleuves, dans la mer qui l'entoure et dans le chaud soleil qui les baigne. Les hommes de bonne volonté, les hommes au cœur pur peuvent vivre ici comme Dieu l'a voulu quand Il nous a créés à Son image. Et cela vaut mieux, infiniment mieux ! que les richesses »².*

Durant son voyage, jouissant de la notoriété de guérisseur de son oncle, les Indiens lui demandent de faire de même. Il s'exécute et plein d'angoisse et de ferveur, il récite ses prières, touche le « *patient* » qui lui est présenté et fait le signe de la croix. Or, le malade meurt. Il parvient cependant à repartir et à retrouver Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et les autres hommes de la troupe. Là Pedro face face à un homme qui n'a pas changé : « *Pedro savait que son oncle avait toujours été un homme pieux et il se rendait compte que les années de difficultés, de privations et de périls, depuis leur départ d'Espagne, loin d'en faire un incroyant ou simplement un révolté, n'avaient fait qu'accentuer la tendance naturelle de son esprit. Tels les martyrs d'autrefois, de qui Pedro avait appris l'histoire au collège, Nuñez de Vaca sentait sa foi se renforcer dans l'adversité »³. Sur le chemin, qu'ils reprennent tous ensemble, ils croisent d'autres Indiens, les Acubadaos, par exemple, devant lesquels ils s'extasient : « *Les Acubadaos étaient peut-être, de tous, les plus proches de la civilisation – très certainement les seuls qui eussent le sentiment réel du confort et de l'art. Ils étaient au surplus magnifiques, élancés et vigoureux, d'une beauté régulière, un peu froide quant aux traits, mais avec, dans les yeux, une flamme de passion contenue, une force de volonté, une intelligence que les Visages Pâles n'avaient point rencontrées encore chez leurs frères »⁴. Ils les trouvent : « *bien dressés* » et sensibles à la foi catholique : « *Ils acceptaient la religion nouvelle avec ardeur, apparemment convaincus – en dépit des protestations de Nuñez qui leur répétait qu'il n'y a qu'un Dieu Unique, et que le Grand Esprit n'est qu'un autre nom donné au Dieu des Visages Pâles – que la Divinité qu'adoraient les voyageurs devait être plus puissante que la leur puisqu'Elle accordait à Son Messager la permission de disposer à sa guise du feu du Ciel »⁵.***

¹ *Ibid.*, p. 128.

² *Ibid.*, p. 149.

³ *Ibid.*, p. 244.

⁴ *Ibid.*, p. 258.

⁵ *Ibid.*, p. 264.

Durant leur périple, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, réalise un miracle en sauvant un Indien gravement blessé : « *Pour ses disciples, le miracle était double celui de Dieu et celui de son Messager* »¹. Il est tout entier tourné vers Dieu : « *Le visage doux et bienveillant du commissaire de Sa Majesté très Catholique rayonnait de félicité : pour une fois, ce modeste eut une bouffée de contentement où entrainait une légitime fierté. Il se disait que, comme Espagnol et comme chrétien, il avait fait au milieu de ce peuple un séjour utile et bienfaisant* »².

Au bout de cinq ans de pérégrinations, toujours résolu à gagner la mer du Sud, et selon le même rituel - « *Chaque tribu qui, après avoir été leur hôte, les passait à la tribu suivante, en exigeait toujours un très lourd sacrifice avant de laisser aller les Messagers. Mais la réputation des guérisseurs espagnols était devenue telle que les chefs indiens donnaient volontiers, pour obtenir le privilège de leur présence, les trésors qui leur étaient le plus chers, assurés que, lorsque leurs visiteurs envoyés par le Ciel émigreraient vers la tribu suivante, celle-ci remplacerait tout ce qu'eux-mêmes avaient donné à la précédente* »³ - Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est auréolé d'une gloire sans pareil : « *Et comme tous les cinq voyaient s'accroître leur prestige (...) à mesure qu'ils se déplaçaient, avec un bagage moral de plus en plus impressionnant, inévitablement, naturellement, les Indiens attribuaient à leur chef un rang plus élevé, une plus noble origine qu'aux autres : de Vaca fut bientôt connu par les sauvages aux âmes simples comme le « Fils du Soleil »* »⁴.

Contre toute attente, et en dépit de toute vraisemblance, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, comme ses compagnons, n'est pas trop changé par le voyage et les épreuves : « *Malgré les voyages, la fatigue, l'espoir toujours déçu de se trouver en Nouvelle-Espagne « la fois prochaine », ces années ne les avaient pas énormément marqués. Nuñez avait toujours sa courte barbe presque noire (...)* »⁵. Il fait un bilan positif de son aventure : « *(...) je commence à penser que le fait d'amener des païens à la connaissance du Seul et Unique Vrai Dieu vaut plus et mieux que tout l'or que nous pourrions découvrir ou toutes les terres que nous pourrions annexer à la couronne d'Espagne* »⁶.

C'est ainsi que les rescapés retrouvent, durant l'été 1536 alors que Panfilo de Narvaez est mort en 1528, des compatriotes qu'ils découvrent, avec effroi et colère, chasseurs

¹ *Ibid.*, p. 276.

² *Ibid.*, p. 287.

³ *Ibid.*, p. 288.

⁴ *Ibid.*, p. 289.

⁵ *Ibid.*, p. 289.

⁶ *Ibid.*, p. 294.

d'esclaves ! Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, toujours confiant en la nature humaine, ne désespère cependant pas : « (...) nous autres, Espagnols, servons tous la même foi, sommes tous de la même Sainte Eglise (...). Quand ces hommes verront comment nous sommes parvenus à convertir ces Indiens, à les amener au christianisme, nous pourrons, je pense, les persuader d'abandonner cette terrible pratique de la chasse aux esclaves »¹. Les cinq survivants trouvent encore l'énergie et la force de s'opposer aux Espagnols qui veulent s'emparer des centaines d'Indiens qui les suivent. Ils contrarient par là-même les plus hauts représentants de la couronne, « *Caramba !* », qui tentent de s'en débarrasser sans y parvenir et au lendemain d'ultimes péripéties, où ils manquent périr égarés et Pedro d'être pendu, ils peuvent enfin songer à regagner l'Ancien Monde pour Alvar Nuñez Cabeza de Vaca : « *Il est probable que je devrai retourner en Espagne, pour faire mon rapport au Conseil des Indes. Après quoi, j'espère, moi aussi, revenir dans le Nouveau Monde et y installer mon foyer (...)* »², et les bras de sa belle pour Pedro qui a su résister aux tentations indiennes !

• *El largo atardecer del caminante*³ d'Abel POSSE

Dans la « *Noticia del Cabeza de Vaca* »⁴ qui ouvre son roman publié, en 1992, l'écrivain argentin Abel Posse présente son héros de la façon suivante : « *Se sabe poco porque sus libros eran para la Corte y el peligroso mundo de aquella Espana grande y terrible. Por elegancia natural o por extrana pasion subversiva, se separo del tipo humano del « Conquistador ». A pie, desnudo como un indio, desarmado y sin cruces ni evangelios (visibles), se lanzo a la caminata mas descomunal de la historia (ocho mil kilometros a través de lo desconocido) tal vez tratando de demostrarse a si mismo que el hombre no es lobo del hombre. Fue el verdadero descubridor de los Estados Unidos (...): La Florida, Alabama, Mississipi, Luisiana hasta Galveston, Texas cruzando el territorio de la hoy tan populosa Houston, Nueva Mexico, el Arizona hasta la region de Mesa. Entro en Mexico por Sonora y Chihuahua donde se detuvo entre el pueblo de videntes, los Tarahumaras, cuadro siglos antes Antonin Artaud. Cuando llego a la ciudad de Mexico se dio cuenta que ya tenia pie de indio : no le entraban las botas. De regreso (triumfal) a Espana fue premiado por Carlos V con el cargo de Adelantado y Gobernador del Rio de la Plata. (...) Henry Miller, que odiaba la retorica de la Conquista, escribio de Cabeza de Vaca que « su iluminacion borra las chronicas sangrientes de Pizarro y Cortés ». (...) Nacio rico y feliz (hacia 1490) y murio pobre y solo (...) probablemente a fines de 1558 ».*

¹ *Ibid.*, p. 305.

² *Ibid.*, p. 369.

³ Abel POSSE, *op. cit.*

⁴ *Ibid.*, p. 11.

Cette œuvre de fiction, qui a remporté « *El concurso Extremadura-America 92 convocado por la Comision Espagnola del V Centenario* »¹, relate, en effet : « (...) *el destino secreto de uno de los hombres mas extraordinarios de la conquista espanola (Alvar Nuñez Cabeza de Vaca). (...) Viejo, arruinado pero no vencido, escribe en Sevilla una version secreta de su odisea y de su intima experiencia de América. Pero entre renglones del recuerdo vuelve a filtrarse la vida real, con su llamado de amor y su amenaza de muerte. Pasado y presente se conjugan para un dramatico y sorprendente desenlace* »².

L'auteur privilège donc l'intériorité du conquistador. Ruiné, désormais âgé de 67 ans, il s'exprime ici à la première personne et se souvient. Héritier d'un nom et d'un passé familial héroïque, élevé dans l'orgueil par une mère qui le veut fort et puissant comme un aigle, le jeune garçon grandit en Estrémadure. Il écoute, notamment, les récits des aventures de son « terrible » grand-père de Vera : « *Se decia que ordenaba colgar a los caciques guanches de las orejas y de los pulgares contra el muro ardiente del castillo. Agonizaban hasta resultar solo pellejos salados por el aire del Atlantico, desgarrados por los buitres. En Canarias se invento el Imperio Atlantico que hoy goza nuestro nuevo Rey, Imperio donde nunca se pone el sol, como tan atinadamente se dijo. Mi abuelo senalo el camino en Canarias que luego seguirian el genovés y sus hermanos ; y Cortés, los Pizarros y todos los otros. Como a las Canarias, a America llego solo el dios de los senores. La unica cruz que refulgia por alla era la de las empunaduras de las espadas toledanas* »³.

C'est pour l'adorable Lucinda, rencontrée dans une bibliothèque où il venait en tant que magistrat consulter des cartes où figurent quelques côtes de Floride, que le vieil homme solitaire revient sur ce qu'il fût. La jeune femme, qui a lu ses œuvres, l'amène, en effet, à revisiter son passé. Il revient, notamment, sur ses huit années passées entièrement dévêtu, sans uniforme, sans « investiture » donc, et vivant d'impostures, ses « *successifs lui-même* » mourant en route. Il se souvient aussi de son périple sud-américain.

Tout entier absorbé par ce travail de mémoire, il lui arrive néanmoins de passer devant le palais familial qui ne lui appartient plus et où tout a bien changé, tout comme Séville où il se souvient avoir rencontré Gonzalo Fernandez de Oviedo venu recueillir son récit et, surtout, les omissions qu'il contiendrait. Lors de cette rencontre, l'historien, comme le conquistador, est très âgé. Aussi souhaite-t-il obtenir du soldat une troisième et secrète version de son extraordinaire voyage depuis la Floride jusqu'à Mexico qui, selon ses informations, existerait bien. Alvar

¹ *Ibid.*, Deuxième de couverture.

² *Ibid.*, Quatrième de couverture.

³ *Ibid.*, p. 18.

Nuñez Cabeza de Vaca le détrompe. Hormis celle produite à l'Audience royale, qu'Oviedo a utilisé pour son *Histoire des Indes*, et celle, plus littéraire, publiée à Valladolid et dont le militaire a retiré quelque argent, il n'existe aucun autre texte. Oviedo : « (...) *el conquistador de los conquistadores, el deposito de la verdad* »¹, insiste. Cette troisième version contiendrait le récit d'un voyage secret aux « *Siete Ciudades* », ce qui est bien peu crédible car alors le vieux soldat ne vivrait pas aussi pauvrement. De plus, pour Oviedo, le lecteur de l'ouvrage en retire la sensation que bien des choses y sont occultées, tant d'années contenues en si peu de pages, souligne-t-il. Enfin, Oviedo l'interroge sur la distinction opérée par le conquistador entre les Chrétiens, les Indiens et un bien mystérieux « *Nous* » dont il ne parvient pas à savoir à quoi il correspond.

C'est à Lucinda qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca révèle que ce qu'il a écrit n'est pas la vérité, tout au plus « *la pauvre vérité* », et c'est sur les feuillets de papier qu'elle lui remet qu'il se livre à un nouvel exercice de style. Au gré de ses réflexions, il apparaît clairement qu'il ne peut rester pour l'Histoire : « *! Don Alvar el Navegante !* » mais plutôt : « *Don Alvar, el Naufrago* »² tant sa carrière navale fut catastrophique. Aussi le titre de son ouvrage reflète-t-il son honnêteté ! Surtout, tout, à rebours, lui semble ridicule, la tragédie s'étant transformée en farce comique. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca revoit, par exemple, le héros qui se noie en tendant la main à un ami mais aussi celui qui se sauve en laissant son fils partir à la dérive ou encore celui qui se noie pour ne pas avoir lâché son épée ou sa croix ou, le plus souvent, ses ducats d'or. Il n'a pas oublié non plus les regards des mourants, lui qui a survécu – « *Esas miradas no se olvidan : son los ojos de Corvalan que muchas veces se me aparecion entre sueños* »³.

Un brin facétieux, il feint alors de prendre des notes et rédige un récit convenu pour, finalement, se persuader lui-même et se lancer dans une large introspection : « *Por fin, ya seguro de que el mio podria ser un libro absolutamente secreto, como lo sera, empecé a lograr que la punta de la pluma mas o menos calcase la voz interior. Empecé a caer en mi mismo, lo cual no es facil* »⁴.

Il n'en continue pas moins de sillonner Séville et assiste, notamment, au débarquement de précieuses cargaisons en provenance du Nouveau Monde. Là, au bord du Guadalquivir, ce n'est pas sans anxiété qu'il rencontre des Indiens, l'un d'eux pouvant être son fils ! Il fréquente également une maison close. Bien qu'il soit croyant, « *Aunque mal cristiano, cristiano soy* »⁵, et

¹ *Ibid.*, p. 33.

² *Ibid.*, p. 35.

³ *Ibid.*, p. 36.

⁴ *Ibid.*, p. 38.

⁵ *Ibid.*, p. 48.

sente sa mort prochaine, il est, en effet, plein de vigueur en dépit d'une vie sentimentale bien pauvre. Il avoue d'ailleurs n'avoir quasiment rien appris dans ce domaine.

À ce stade du récit, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, qui est un homme bien désabusé dans cette nouvelle Espagne - « *Una Roma que pronto se ira deshaciendo en Babel* »¹ - raconte que Charles Quint l'a envoyé chercher presque en secret pour qu'il aille le retrouver à Yuste : « (...) *el viejo Emperador, al retirarse abdicando en favor de su hijo Felipe II, eligio Yuste, el monasterio de los Jeronimos, para acomodar sus cuentas con Dios, y seguramente y en especial, la del saqueo de Roma en 1527* »². Alvar Nuñez Cabeza de Vaca ne manque pas de souligner combien le vieil empereur est redevable à ses soldats : « *Nosotros, los Conquistadores, y la legion anonima de sus soldados, eramos la fuente de su grandeza* »³. Il l'accueille par ces mots : « *Tu eres el famoso caminante...* »⁴, se livre à quelques réflexions : « (...) *son muy pocos los que regresaron o no se volvieron locos o criminales... Tu eres uno de los menos claros, un caballero andante caido a Conquistador. Estas en el otro extremo de ese demente, el Lope de Aguirre (...)* Y tampoco eres como tu abuelo Pedro de Vera que tanto bien hizo a la Corona. Fue un hombre muy cruel y muy eficaz : acababa con guanches o moros, segun donde se lo mandara. Vosotros, los conquistadores sois hombres demasiado poderosos. Sois, por naturaleza, de la raza de los grandes. La Corona tiene que ganar tierras y almas, pero después solo puede haber orden y obediencia »⁵, puis l'interroge : « *Por la Corte decian que tu guardabas un gran secreto que solo a mi o a mi hijo el Rey confiarías...* »⁶ et encore « *? Hay algo que tengas que pedirme ?* »⁷ questions auxquelles Alvar Nuñez Cabeza de Vaca répond simplement : « *Absolutamente nada, Majestad (...)* »⁸ avant de se retirer.

Le conquistador nu, le « piéton », se souvient pourtant. Des images de la barque qui chavire sur l'île du Mal-Hado, les cris, les suppliques, les blasphèmes des hommes qui se noient et les efforts vains pour sauver ce qui peut l'être, lui reviennent à l'esprit : « *En la noche helada de noviembre habiamos tratado de salvar las ropas, armas, yelmos y corazas, dejandolos en la barca. Alli estaba todo el material fino, de guerrero de buena familia que se lanzo como un Amadis a la aventura del mundo (...)* »⁹. Au lendemain du désastre, ils ne sont que quatre survivants de la puissante flotte de Narvaez, le premier naufrage résidant toutefois dans le fait d'avoir suivi cet homme : « *Panfilo de Narvaez tenia mala estrella y para colmo habia elegido*

¹ *Ibid.*, p. 53.

² *Ibid.*, p. 54.

³ *Ibid.*, p. 55.

⁴ *Ibid.*, p. 57.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, p. 58.

⁷ *Ibid.*, p. 59.

⁸ *Ibid.*

⁹ *Ibid.*, pp. 63-64.

el peligroso rumbo del odio. La obsesion de su vida fue imitar, superar, vencer, aniquilar a Hernan Cortés a quien le dedico ese rancor continuo e ingenioso del que solo son capaces los cornudos. (...) era bruto, valiente, desafortunado »¹.

De troublantes coïncidences lui reviennent également en mémoire. Il embarque pour la Floride de 17 juin 1527, soit un mois après le sac de Rome auquel Pedro de Mendoza, son prédécesseur au Rio de la Plata, devait activement participer. À Trinidad, il descend à terre pour assister à la messe quand un ouragan dévaste une partie de la flotte. C'est d'ailleurs là qu'il prend conscience de la réalité américaine : « *Creo que fue alli que comprendi que aquellas tierras en las que queriamos repetir nuestro mundo, eran en realidad otro planeta, con leyes propias e incomparables* »². Il se fait alors fataliste : « *Curioso destino : haber llegado con voluntad e investidura de conquistador y enseguida haber caido en una posicion inferior y mas pensa que la del ultimo conquistado* »³, et constate que, sans les Indiens, ils n'auraient pu survivre, eux, les conquérants, les « *civilisés* », qui sont ravalés au rang de véritables monstres lorsque les Dakotas découvrent, horrifiés, qu'ils sont pour certains cannibales.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, qui a vu mourir 585 hommes sur les 600 que comptait l'expédition de Narvaez, se remémore aussi ses six années d'esclavage évoquées en une page et demie dans ses *Naufragios*⁴. Il ne peut en effet raconter qu'à lui-même sa vraie vie à ce moment-là. Il confesse, notamment avoir accepté cette situation de servitude et ces années non pas dans un Nouveau Monde mais dans un autre monde où il est considéré comme un pauvre médiocre du fait de son manque d'habileté et de son incapacité à se débrouiller seul. Prudent, il apprend aux Indiens, pour mieux se préserver, le commerce qu'il obtient de pratiquer acquérant par là-même une liberté, toute relative, des plus appréciables. Il essaie aussi de propager la foi catholique et parle théologie mais l'évocation de la Sainte Trinité provoque l'hilarité tout comme sa présentation de la genèse.

En osmose avec le rythme cosmique, grâce à un cacique qui le prend en amitié, il se retrouve « *marié* » et père de deux enfants, Amadis et Nube, qu'il baptise. Il avoue en avoir noyé un troisième, une fille, afin que selon la coutume, elle n'épouse pas un ennemi et renforce ainsi les rangs des adversaires. Un curé l'a absout de ce terrible secret. Faisant foin de son orgueil, il lève par là-même le voile sur un large pan de sa vie américaine. Devenu en outre conseiller militaire du cacique, mais aussi sorcier ou guérisseur après avoir été « *initié* », il est donc probablement le plus coupable pour les feux du grand autodafé décrété par la sainte

¹ *Ibid.*, pp. 68-69.

² *Ibid.*, p. 72.

³ *Ibid.*, p. 74.

⁴ *Op. cit.*

inquisition auquel il assiste dans les rues de Séville tant d'années après son périple. Il est simplement et désormais définitivement autre et ne partage plus rien avec ses semblables dont tout l'insupporte, la grâce comme la haine, l'hypocrisie comme la joie...

Tandis qu'il est bouleversé et souffre douloureusement après avoir aperçu Lucinda dans les bras d'un homme, il entame le récit de son évasion puis son départ avec Dorantes, Castillo et Estebanico pour Mexico. Il livre là une version secrète de son aventure où il reconnaît avoir eu peur pour sa vie. Afin d'éloigner tout danger de lui, il a d'ailleurs livré le secret de la roue ou encore de la poudre aux Indiens qui connaissent, désormais, les exactions des Espagnols. Après l'« *experiencia de la Tierra sustentadora* »¹, durant laquelle les Indiens lui apprennent à survivre dans le désert, après avoir embrassé sa compagne et ses enfants qu'il se refuse à emmener avec lui, à arracher à leur terre, à leurs paysages et à leurs Dieux, il revit le sentiment joyeux de partir une autre fois pour l'inconnu.

Il doit cependant convaincre ses compagnons d'abandonner leurs couteaux, leurs « *vêtements* » de peaux, leurs « *scapulaires* » et la Bible afin de se présenter aux Indiens nus, désarmés et sans se prévaloir de Dieu. Ils ne parlent d'ailleurs ni d'Espagne ni de Castille ni du Christ mais d'« *Hisperia* » et d'« *El Señor* ». Ils sont, dès le départ, reconnus comme thérapeutes. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca ressuscite d'ailleurs un mort. Et tandis que leur route croise celle de monstres, Estebanico a vu, par exemple, des dragons, ils ont approché Ahacus qui serait la première des « *Siete Ciudades* » dont les rues et les palais sont en or, croient Castillo et Dorantes.

Le vieux soldat se souvient aussi d'avoir une ultime fois rencontré Cortès à Séville peu avant sa mort. Cortès, à son tour, l'interroge sur les « *ciudades segretas* ». Alvar Nuñez Cabeza de Vaca évoque uniquement la vision d'Ahacus, une ville éphémère, secrète et inaccessible, dont les murs veinés de métal doré – du cuivre ou du fer oxydé – éclairés dans la nuit par des torches, semblent couverts d'or et où se déroulent des rites sacrés. Lorsque, enfin, les quatre survivants suivent la route du maïs, ils découvrent une grande variété de populations dont Alvar Nuñez Cabeza de Vaca note les principales caractéristiques.

Pourtant, finalement, le constat est amer. Ils n'ont rien découvert aux Indes sinon l'Espagne dans ce qu'elle a d'affreux. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca a, pour sa part, découvert une autre dimension. Quand il opère avec succès un jeune chef qui a une flèche fichée près du cœur, il est en effet « *initié* » par les Tarahumaras. Il est l' élu pour la cérémonie ou rite de

¹ Abel POSSE, *op. cit.*, p. 135.

Ciguri au cours duquel, après inhalation de fumée et ingestion de différentes substances, il voyage dans l'espace et dans le temps, se séparant de son corps et vivant des péripéties plus nombreuses que celles des livres de chevalerie ! Révélations qui, insiste-t-il, pourraient lui valoir les foudres de l'inquisition. Il est dès lors et pour toujours un autre. Cortès, qu'il rencontre à Mexico et qui lui demande s'il ne s'est pas trompé, le conforte dans cette idée et l'amène à cette définition de lui-même : « *Habia sido un conquistador inutil. No habia tomado posesion ni servilizado subditos. No habia rebautizado las sierras, los rios, el paisaje. Pensandolo bien, ahora, habia algo de comico en todo lo mio* »¹. Il a surtout appris une chose terrible : « *En donde nosotros entrabamos el mundo inmediatamente perdia su inocencia* »².

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est alors saisi d'une envie de meurtre envers celui qui a ravi le cœur de Lucinda et dont il est affreusement jaloux. Il n'en continue pas moins d'écrire et évoque ce qui aurait pu être un ultime naufrage avec beaucoup d'humour. Il revient notamment sur son audience à la Cour devant les hauts fonctionnaires du Conseil des Indes devant lequel il est reçu lui qui : « *en diez anos de andanzas no habia matado un solo indio* »³. Il se souvient : « *Habia un clima tan extraordinariamente humano, que en mi relacion ante la Real Audiencia me permiti senalar que en dos mil leguas recorridas y en diez anos entre los indios aquellos, no habia visto un solo sacrificio humano. Y agregué, para el Emperador, aquello de que « solo la fe cura, solo la bontad conquista »*⁴.

Peu après, Hernando de Soto, convaincu qu'il a visité les « *ciudades de oro de Quivira* », lui propose de repartir avec lui en Floride, lui : « *(...) el unico conquistador peaton* »⁵ comme il se définit lui-même. Cieza de Leon fait également partie de ceux qu'il a rencontré à Séville et qui savent : « *Cieza sabia lo que Cortés habia solo sospechado en su triste agonía : que nosotros no hemos descubierto ni conquistado. Solo habiamos pasado por arriba. Habiamos mas bien cubierto, negado sin conocer, amordazado. Nosmandaron a imperar. Eso hicimos, nada mas. Nos fuimos a descubrir, que es conocer ; sino a desconocer. Depredar, sepultar lo que hubiese. Avasallar silenciando, transformando a todos los otros en ninguno. Senoreando, por fin, en un pueblo de fantasmas, de ningunos...* »⁶.

¹ *Ibid.*, p. 177.

² *Ibid.*, p. 182.

³ *Ibid.*, p. 207.

⁴ *Ibid.*, p. 208.

⁵ *Ibid.*, p. 211.

⁶ *Ibid.*, p. 214.

C'est au Paraguay qu'il vérifie ses théories : « *Habia verificado la verdad de mi divisa : solo la fe cura, solo la bondad conquista...* »¹. C'est là aussi qu'il comprend : « *Comprendi definitivamente que no tenia poder. Que yo mismo no era un hombre de poder* »². Désabusé, il constate : « *Los mediocres son capaces de una increíble meticulosidad : habian construido un expediente acusatorio perfecto, con denuncias concordantes acerca de mis delitos imaginarios, firmadas por personas diferentes, hasta haciendo declarar a caciques. Urdieron una trama perfecta, como perfecta es la red que teje la repulsiva arana* »³. Destitué, déchu, incarcéré, multipliant les procès, sa famille, ses amis lui tournent le dos. Il finit néanmoins par obtenir réparation et est nommé juge au Tribunal Suprême de Séville.

Alors qu'il n'attend plus que la mort, il retrouve son fils dans une cage avec sept autres Indiens destinés officiellement à l'étude à l'université de Leiden. Il parvient à le racheter, vendant le peu qui lui reste, et apprend de sa bouche que sa compagne est morte, effrayée par un chien que des Espagnols ont lancé sur elle, mais que sa fille est vivante et qu'elle est une valeureuse guerrière. Il ne parvient cependant pas à sauver son enfant, très diminué par la maladie. Il l'a entre-temps reconnu et place sa sépulture dans le caveau des Vera, aux côtés de l'Adelantado des Canaries ! Il écrit tout cela afin de glisser ces feuillets entre les volumes de la « *Summa* » que quelqu'un lira dans le futur car rien ne serait pire que l'oubli : « *Espero que esta nave no naufrage y llegue a buen lector. Al fin de cuentas el peor de todos los naufragios seria el olvido* »⁴. Enfin, il se recommande à Dieu.

β. Dans la littérature européenne

Dans la tradition littéraire européenne, la postérité des *Naufragios*⁵ peut d'abord s'expliquer par son lien, historique aussi bien que littéraire, avec le monde hispanique. Toutefois, une oeuvre romanesque n'appartenant pas à cette aire culturelle présente des similarités troublante avec le récit d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca dans la mesure où la lutte de l'homme seul contre une nature puissante et hostile en constitue le principal argument.

*Atala*⁶, « *Épopée de la nature* », « *peinture des mœurs sauvages* », tel que le conçoit Chateaubriand, est un roman qui relate les amours de l'Indien Chactas avec Atala, jeune Indienne élevée dans la religion chrétienne et contient notamment les descriptions suivantes : « *Les deux rives du Meschacebé présentent le tableau le plus extraordinaire. (...) des savanes*

¹ *Ibid.*, p. 225.

² *Ibid.*, p. 231.

³ *Ibid.*, pp. 232-233.

⁴ *Ibid.*, p. 262.

⁵ *Op. cit.*

⁶ François-René de CHATEAUBRIAND, *Atala, René*, Chronologie et préface par Pierre Reboul, Paris, Garnier-Flammarion, 1964, 147 p.

se déroulent à perte de vue ; leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel où ils s'évanouissent. On voit dans ces prairies sans bornes, errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. (...) Suspendus sur le cours des eaux, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les colocintes, s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extérieur des branches, s'élançant de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. (...) Une multitude d'animaux, placés dans ces retraites par la main du créateur, y répandent l'enchantement et la vie. (...) des ours enivrés de raisins (...) des caribous (...), des écureuils (...), des oiseaux moqueurs, des colombes (...) des perroquets verts à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feu (...) des colibris (...) des serpents-oiseleurs (...). (...) tout ici (...) est mouvement et murmure : des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissements d'animaux qui marchent, broutent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits, des bruissements d'ondes, de faibles gémissements, de sourds meuglement, de doux roucoulements remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. (...) il sort de tels bruits du fond des forêts, il se passe de telles choses aux yeux, que j'essaierais en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature »¹.

Ces descriptions, sont bien celles d'un écrivain, d'un poète, mais, dans ce portrait idyllique se retrouve la même ambiguïté de la vision des conquistadors qui ne se sentent pas autorisés à révéler la véritable nature du Nouveau Monde et préfèrent le présenter comme l'équivalent du paradis sur Terre. C'est la même tension qui anime le récit d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca. Tout entier à sa fiction, Chateaubriand, semble renouer avec l'esprit qui a guidé la plume du conquistador, alors que des écrivains plus modernes, sous une forme à peine romancée, ne peuvent s'extraire de la trame originelle des *Naufragios*².

Toutefois, P.-G. Castex, P. Surer, G. Becker dans l'*Histoire de la littérature française*³, précisent que : « Chateaubriand n'a pas inventé la littérature exotique. Dès le XVIIIe siècle, les récits de Cook, de Bougainville, révélaient à la société civilisée les mœurs candides des peuplades sauvages ; Bernardin de Saint-Pierre peignait dans *Paul et Virginie* ou dans les *Études de la nature la forêt vierge et les paysages marins des Tropiques* (...) Chateaubriand n'a

¹ *Ibid.*, pp. 72-73.

² *Op. cit.*

³ P.-G. CASTEX, P. SURER, G. BECKER, *Histoire de la littérature française*, Paris Hachette, 1974, 975 p.

même pas vu toutes les régions qu'il évoque ». Ils ajoutent que : « Il utilise, pour ses descriptions, des rapports de naturalistes ou des récits de voyageurs »¹.

Pierre Reboul, dans sa préface d'*Atala*² est plus précis encore : « Il utilise ainsi, de près, l'*Histoire et description générale de la Nouvelle France (1744)*, du P. de Charlevoix, les *Mœurs des sauvages américains comparés aux mœurs des premiers temps (1724)* du p. Lafitau, les *Travels through the interior parts of North America in the years 1766, 1767 and 1768 (1778)* de Jonathan Carver et, surtout les *Travels through North and South Carolina, Georgia, East and West Florida, The Cherokee country, etc. de Willian Bertam*. Il reprend la poésie là où elle est (...) et l'ajoute là où elle n'est pas, merveilleusement »³.

• *L'Ancêtre*⁴ de Juan José SAER

En 1983, l'écrivain espagnol Juan José SAER publie un roman dont la trame est très proche des *Naufragios*⁵ dans lequel il choisi de ne retenir que la dimension tragique de l'aventure.

60 ans après les faits, un vieil homme se souvient et raconte son histoire. Orphelin, ayant fait son éducation et grandi dans des ports, il éprouve, alors qu'il vient tout juste de devenir un homme, l'impérieux désir de gagner la haute mer. Plein d'enthousiasme pour un ailleurs qui lui semble rempli de promesses mais aussi poussé par la misère, il cherche à s'embarquer comme mousse sans véritablement choisir une destination précise.

Les Indes, découvertes quelque vingt ans auparavant, sont alors au cœur de toutes les conversations. Des bateaux chargés d'épices en reviennent et les marins n'ont de cesse de parler de ce Nouveau Monde, de pierres précieuses et d'or quand la cupidité ne se mêle pas à la fable. L'évocation de villes pavées d'or et du paradis sur terre le dispute, en effet, à celle de monstres surgissant soudain de l'eau et pris pour des îles au point que des marins débarquent sur leur dos et campent dans les anfractuosités de leur peau pierreuse et écailleuse !

Se croyant, comme tous les enfants souligne-t-il, destiné à toutes les gloires, son rêve se réalise lorsqu'un capitaine, l'un des plus grands pilotes du royaume qui organise une expédition aux Moluques, l'engage. Il est affecté au poste de mousse sur le navire amiral, le principal des

¹ *Ibid.*, p. 535.

² François-René de CHATEAUBRIAND, *op. cit.*

³ *Ibid.*, p. 18.

⁴ Juan José SAER, *op. cit.*

⁵ *Op. cit.*

trois bâtiments qui vont appareiller. Accueilli à bras ouverts, il s'entend assurer qu'ils reviendront quelques mois plus tard chargés de trésors.

Arrivés en haute mer, le capitaine s'adresse à l'ensemble de l'équipage et exalte la discipline, le courage, l'amour de Dieu, du roi et du travail. Durant plus de trois mois de traversée, alors que le délire devait gagner les hommes au bout de quelques semaines, il est abusé par les adultes qui l'entourent et passe de main en main bien obligé d'organiser sa survie et donc ce commerce auquel il se livre au détriment de son honneur. Il est surtout bien déterminé à réaliser son souhait de gagner des régions paradisiaques.

Une fois touchée terre, comme sortis d'une période de folie, tous les hommes laissent éclater leur joie. Pourtant, les rivages abordés ne sont pas encore les Indes mais un monde inconnu. Il leur faut donc tout d'abord longer toutes les côtes. C'est alors que deux groupes s'opposent dans une discussion plutôt vive où, à plusieurs reprises, les mains se portent aux épées. Le premier groupe, majoritaire, obtempère aux ordres du vaisseau amiral. Le second, composé d'officiers et d'une quinzaine de marins, affirme qu'il faut rester là où ils ont abordé et se mettre à explorer. Le combat entre les deux parties semble éminent lorsque l'un des rebelles annonce le capitaine qui, sans un mot, ramène tout le monde à bord et met, par conséquent un terme à toute velléité de mutinerie.

Dès lors, du haut des navires, les hommes aperçoivent des oiseaux multicolores qui disparaissent dans la forêt, des quadrupèdes qui broutent près du rivage ou encore des singes qui vont d'arbre en arbre mais jamais d'hommes. Durant ce temps de navigation, le capitaine va procéder au baptême d'un cours d'eau qu'il va nommer « *mer douce* » en invoquant le roi et en exécutant des gestes machinaux et habituels pour lui consistant à s'avancer dans l'eau jusqu'à la ceinture, à fendre l'air à plusieurs reprises puis à toucher l'eau de son épée durant le rituel de cérémonie.

Quand, enfin, un groupe descend à terre pour une mission de reconnaissance, le jeune mousse accompagne la troupe. Alors que cette première expédition à l'intérieur des terres s'achève, une flèche traverse inopinément la gorge du capitaine tandis que tous les autres hommes gisent à terre, transpercés par ces mêmes projectiles surgis du néant. Seul survivant et témoin de cet événement qui allait être abondamment commenté dans tout le royaume, comme il devait l'apprendre plus tard, le jeune garçon demeure seul quand soudain une nuée d'hommes nus, à la peau sombre, brandissant des arcs et des flèches, surgit des fourrés.

Tandis que certains d'entre eux rassemblent les cadavres, les autres entourent et se serrent autour du jeune garçon, le montrent du doigt et le touchent doucement avec de petits rires satisfaits et admiratifs. Ils répètent, sans s'arrêter, les mêmes sons rapides et criards « *Def-ghi ! Def-ghi ! Def-ghi !* » pour finalement l'emporter avec eux. Contre toute attente, le jeune garçon reste d'une tranquillité à toute épreuve tant les « *sauvages* », alors qu'il parlait jusque-là « *d'hommes* » puis « *d'Indiens* », sont courtois avec lui. Ils le touchent du bout de leurs doigts tendus en lui adressant la parole, accompagnent leurs mots de sourires mielleux ou de gros rires quand ils ne procèdent pas à de petits attouchements tendres et rieurs aux épaules, aux bras et à la poitrine. Parfois l'un d'eux, nu lui aussi, s'accroupit devant lui et lui adresse des regards insistants et rêveurs. D'autres encore lui apportent de l'eau et des fruits.

Le captif, alors âgé de quinze ans, ignore qu'il va demeurer dix années prisonnier de ces hommes qu'il découvre avec effroi le soir même de son arrivée chez eux, cannibales. Il assiste en effet à la décapitation puis au dépeçage des cadavres de ses compagnons après avoir vu les Indiens procéder à l'installation de trois énormes grills. Abasourdi, il observe peu après les jeux des enfants où se mêlent la gaieté et l'enthousiasme, les rires et les cris avant de rejoindre l'ensemble du groupe qui va procéder aux agapes cannibales organisées autour d'un brasier.

L'imminence du banquet rend les Indiens fébriles et il perçoit leur nervosité qui va grandissant devant les chairs qu'ils rôtissent se donnant, par exemple, de violentes bourrades ou se grattant avec fureur. Quand enfin la dévoration intervient, il a l'impression d'avoir sous les yeux l'activité fébrile d'une fourmilière nettoyant une charogne. Le repas va durer des heures et tout va être englouti.

Il est invité quant à lui à partager les poissons grillés des dépeceurs qui, selon leurs croyances, n'ont pas pris part au festin. Les festivités ne sont pas terminées pour autant. Après un temps de somnolence dûe à l'absorption goulue de nourriture, elles reprennent même de plus belle avec l'arrivée de jarres remplies d'alcool. Les Indiens ne tardent pas à être ivres. Le jeune garçon décrit alors des scènes orgiaques où la débauche la plus bestiale et souvent contre-nature le dispute à l'obscénité la plus abjecte.

Quand enfin le calme revient, beaucoup d'Indiens sont malades ou peinent à se remettre quand ils ne sont pas morts. Leur hôte, étonnamment épargné dans son intégrité physique, est, à nouveau, traité avec jovialité et déférence. Au fil du temps, alors qu'ils ont été pires que des bêtes sauvages, il les découvre chastes, sobres et voit en eux les êtres les plus équilibrés de tous ceux qu'il lui a été donné de rencontrer au cours de sa longue vie, toutes choses formant un contraste saisissant avec l'horreur des premiers jours passés chez eux.

En dix ans, il vivra dix fois le rituel cannibale. Et lorsque, finalement, il utilise, mais sommairement, la langue des Indiens, il tente de les interroger sur ce comportement récurrent, incompréhensible et révoltant. Il n'obtiendra aucune réponse comme si ces épisodes frénétiques étaient véritablement oubliés à chaque fois. Il raconte son entretien avec l'un de ces hommes : « *Pour autant que je l'interrogeai, je ne pus rien lui faire dire de plus. Je crus comprendre que son mépris venait de ce qu'avait d'inexplicable ce penchant et qu'il le considérait comme un goût équivoque, pervers ; cela semblait être un mépris d'ordre moral, comme si, dans l'abandon que ces gens faisaient de leur corps à la voracité des autres quand ils étaient pris, se manifestait une sorte de volupté. Mais manger de la chair humaine ne semblait pas non plus être une coutume dont ils pussent tirer fierté, la preuve en était qu'ils n'en parlaient jamais et semblaient même l'oublier pendant toute l'année jusqu'à ce que, toujours à peu près à la même époque, ils fussent prêts à recommencer. Ils le faisaient contre leur volonté, comme s'il ne leur était pas possible de s'en abstenir ou comme si cet appétit qui revenait fût, non pas celui de chacun des Indiens considéré séparément, mais l'appétit d'une chose qui, obscure, les gouvernait* »¹.

Il ajoute : « *S'ils agissaient de cette façon, c'est parce qu'ils avaient éprouvé, à quelque moment, avant de se sentir différents du monde, le poids du néant. Cela avait dû se produire avant qu'ils se missent à manger des hommes non véritables, ceux qui venaient de l'extérieur. Avant (...), ils se mangeaient entre eux. (...) les Indiens ne parvinrent à se sentir les hommes véritables que lorsqu'ils cessèrent de s'entre-dévorer* »².

Alors qu'il grandit avec eux et, qu'avec les années, l'horreur et la répugnance qu'ils lui inspiraient au tout début ont fait place à la compassion, tant les Indiens lui semblent vulnérables dans l'univers hostile qui les entoure, il est rendu à la liberté. Il retrouve presque aussitôt des Européens munis de casques luisants. Il leur raconte son histoire et provoque leur étonnement : il a de la barbe or il s'exprime dans la langue des Indiens. Il essaie bien de parler dans sa langue maternelle, mais il constate qu'il l'a oubliée. Il y parvient finalement et donne ainsi la preuve à ses interlocuteurs qu'il est, comme eux, un étranger dans ce lieu de cauchemar.

Les Indiens l'ont déshabitué de ses semblables à un point tel qu'il ne comprend pas l'officier qui s'adresse ensuite à lui. Il finit néanmoins par répondre à ses questions et lui fournit par-là même de précieux renseignements sur le pays et sur les hommes. Il lui indique, notamment, qu'il y a des Indiens, qui ont pour nom les « *colastiné* », à moins d'une journée de

¹ Juan José SAER, *op. cit.*, p. 155.

² *Ibid.*, p. 156.

là, en amont du fleuve. Il poursuit en répondant à son interlocuteur qui l'interroge en ce sens qu'ils n'ont ni or ni pierres précieuses mais des lances, des arcs et des flèches. Il confirme enfin qu'ils mangent de la chair humaine.

Alors qu'il a du mal à porter à nouveau des vêtements, c'est avec des cheveux coupés et la barbe rasée qu'il retrouve l'Europe. Là, il est pris en charge par un homme d'église qui l'emmène dans un couvent où il demeure sept ans durant lesquels il va répondre aux questions que son bienfaiteur va lui poser sur les Indiens : « *Ces Indiens avaient-ils un gouvernement ? Des propriétés ? Comment déféquaient-ils ? Échangeaient-ils des objets qu'ils fabriquaient contre d'autres fabriqués par des tribus voisines ? Étaient-ils musiciens ? Avaient-ils une religion ? Portaient-ils des ornements aux bras, aux nez, au cou, aux oreilles ou en quelque autre endroit du corps ? De quelle main se servaient-ils pour manger ?* »¹. Ils vont même rédiger ensemble un texte intitulé « *Récit d'un abandonné* » dans lequel il apparaît que les Indiens sont bien des hommes.

À la mort de ce religieux, il quitte le couvent où plus rien ne le retient. Il vit alors de mendicité ou loue ses services et effectue de menus travaux pour subsister. Finalement, il part sur les routes avec une troupe de théâtre itinérant pour laquelle il rédige une pièce librement inspirée de son aventure connue dans tout le pays et qui a alors force de légende.

Quand enfin, grâce à cette activité qui le mène jusqu'à la Cour devant le roi, il accède à une certaine prospérité, il recueille les enfants d'une actrice de la troupe décédée et acquiert une imprimerie afin de leur apprendre un métier. C'est alors qu'il est entouré de petit-enfants et d'arrière-petits-enfants qu'il entreprend de rédiger un récit plus conforme à la réalité tant sa pièce en était éloignée pour répondre aux attentes du public.

Et s'il écrit, c'est pour répondre à la demande silencieuse des Indiens. En effet, il pressent qu'« *Ils attendaient de moi que je pusse dédoubler, ainsi que l'eau, l'image qu'ils donnaient d'eux-mêmes, répéter leurs gestes et leurs paroles, les représenter en leur absence et que je fusse capable, quand ils me rendraient à mes semblables, de faire comme l'espion ou l'éclaireur qui, après avoir été témoin de choses que la tribu n'a pu voir, revient sur ses pas pour raconter toutes choses en détail à tous. (...) ils voulaient que de leur passage à travers ce mirage restât un témoin et un survivant qui fût, à la face du monde, leur narrateur. (...) Nous*

¹ *Ibid.*, p. 123.

devions apporter à l'horizon ennemi, pour le cas où ils se laisseraient anéantir, le signalement de leur vie »¹.

- *Le conquistador perdu, La fabuleuse odyssee indienne de Cabeza de Vaca (1528-1536)²* de Jean-Louis RIEUPEYROUT

« Fidèle aux données et à l'esprit initial, nous avons « revécu », durant des mois, son odyssee et celle de ses trois compagnons, véritables pionniers d'un continent dans lequel, à leur époque, commençaient à scintiller des Eldorados (...) » dixit l'auteur, Jean-Louis Rieupeyrou, « Historien de l'Ouest américain auquel il a consacré de nombreux ouvrages de référence (...) »³, dans la préface⁴ qui ouvre son texte. Publié dans la collection Romans de Payot, l'ouvrage trouve en effet sa source dans les *Naufragios*⁵ d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et s'inspire très largement de l'aventure des quatre survivants de l'expédition de Panfilo de Narvaez. Il est présenté en quatrième de couverture, de la façon suivante : « C'est à partir de ce récit que Jean-Louis Rieupeyrou a composé une vaste fresque de cette aventure jalonnée d'épisodes extravagants, nous permettant de revivre l'odyssée authentique de Cabeza de Vaca et de ses trois compagnons à travers un continent inconnu ».

L'œuvre se découpe en sept parties. Ces dernières portent toutes un titre, des dates, parfois une localisation géographique, et relatent un épisode précis de l'aventure du conquistador. Différentes sous-parties, aux intitulés synoptiques, morcellent davantage encore le récit aux multiples rebondissements.

La « Première partie. La Terre fleurie (12 avril-22 septembre 1528) »⁶, s'ouvre sur l'audience accordée, le 14 avril 1528, par l'Adelantado Panfilo de Narvaez à deux épouses de sous-officiers de sa flotte. Alors que les bâtiments qu'il commande en direction du Nouveau Monde viennent tout juste d'arriver à destination et de s'ancre dans une baie de Floride, les deux femmes qui font, elles aussi, partie de l'expédition qu'il dirige, souhaitent l'entretenir d'un fait de la plus haute importance. Une voyante maure leur a fait en Espagne la prédiction suivante : s'il entre dans l'intérieur des terres avec ses hommes, pas un n'en réchappera. Toutefois, si l'un d'entre eux devait survivre, Dieu ferait pour lui de très grands miracles. Panfilo de Narvaez, sachant ses hommes crédules, s'assure de leur silence. Il entend

¹ Juan José SAER, *op. cit.*, 162-163.

² Jean-Louis RIEUPEYROUT, *op. cit.*

³ *Ibid.*, Quatrième de couverture.

⁴ *Ibid.*, p.10.

⁵ *Op. cit.*

⁶ Jean-Louis RIEUPEYROUT *op. cit.*, p. 15-128.

effectivement pénétrer dans le pays, ce que les instructions royales ne lui prescrivent pas de faire puisqu'il doit, au contraire, découvrir un hâvre sûr, s'y fixer et en coloniser les environs.

Pendant ce temps, l'Alguacil mayor, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, Commandant en second et Trésorier de l'expédition s'affaire. Il supervise le débarquement des troupes, inquiet quant aux erreurs d'appréciation du gouverneur. La plus grave est d'avoir surchargé ses cinq vaisseaux. Outre la lenteur, près de six cents personnes effectuent une traversée des plus pénibles du fait d'une promiscuité avec différents animaux, d'une lourde pestilence et des plaintes ou disputes qui ne manquent pas d'éclater entre les femmes présentes à bord. L'officier ne ménage pourtant pas ses efforts pour conseiller au mieux son supérieur dont il a noté l'entêtement : « (...) borné, aiguisé par le sentiment de son titre (...) sa raison ne tempérerait qu'accidentellement ses impulsions profondes »¹. C'est d'ailleurs en vain qu'il tente de dissuader le débarquement en totalité des troupes décidé par Panfilo de Narvaez. C'est, en effet, une mesure qu'il juge totalement déraisonnable : « Une horde se préparait à déferler, portée par l'enthousiasme des conquêtes espérées faciles, aiguillonnée par l'appât de lendemains dorés »².

Tandis que le gouverneur, qui procède assez rapidement à la cérémonie du *Requerimiento*, rêve de revanche, de gloire et de fortune, que l'officier multiplie les missions de reconnaissance, quelques Indiens sont capturés : « (...) quatre hommes de haute stature, bien découplés, à la taille ceinte d'une bande-culotte de peau de cerf qui rompait leur nudité. Les soldats (...) notèrent (...) la coupe des cheveux couronnant leur visage peint de couleurs vives, dans la répartition et les motifs des tatouages du buste, des bras et des cuisses »³. À cette occasion, Espagnols et Indiens se découvrent mutuellement : « (...) ces hommes (...) détaillaient leurs antagonistes aux uniformes particulièrement éprouvés. La misère de leur accoutrement contrastait avec la sereine, puissante et impressionnante beauté des naturels. Durant cette mutuelle contemplation, muette, insistante et quelque peu tendue du côté des Blancs, deux peuples s'observaient, deux mondes se découvraient »⁴.

Peu après, alors qu'ils sont leurs hôtes, les soldats découvrent des cadavres d'européens dans des coffres appartenant au cacique du village. Ils sont aussitôt brûlés en autodafé par un des moines de l'expédition qui y voit des objets d'idolâtrie. Ils découvrent aussi de l'or en provenance d'Apalachee, selon les Indiens, qu'il s'agit dès lors de rejoindre. Panfilo de Narvaez - « (...) plastronnant à tout propos du haut de son titre, fou d'autorité aveugle, fermé à tout

¹ *Ibid.*, p. 25.

² *Ibid.*, p. 27.

³ *Ibid.*, p. 41.

⁴ *Ibid.*

conseil, à toute suggestion (...) »¹ - engage, en effet, aussitôt ses troupes dans cette direction après avoir essuyé le refus de l'Alguacil mayor de rester avec la flotte : « La hauteur, la noblesse de la justification de cette requête l'embarassait. Il découvrait devant lui une âme élevée, hostile à toute compromission et un observateur réfléchi. (...) Pour lui, vieux routier de la conquête (...). L'aventure d'Amérique ne s'accommodait guère d'états d'âme »².

Une longue marche s'engage alors. Le climat, la végétation, pareillement inhospitaliers, mais aussi la fatigue, la faim et bientôt les attaques incessantes des Indiens, « *ces barbaros* »³, rendent la progression des troupes difficile. Lorsque les hommes trouvent néanmoins la force de regagner le rivage, ils sont émerveillés par la beauté des lieux, un : « (...) *décor de paradis* »⁴. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, lui, se souvient. Il « (...) *se revoyait pareillement ébloui et admiratif devant la même somptuosité des soirs, voici bien longtemps, quand il était encore adolescent dans son Andalousie natale. Il se souvenait qu'il s'interrogeait alors sur la vastitude du monde, à la découverte duquel se lançaient les fières caravelles amarrées au quai de Sanlucar de Barrameda où il aimait flâner. Il lui était arrivé de se mêler à la foule bigarrée du port de Cadix, tout bruissant des nouvelles venues des lointaines et mystérieuses Amériques. Des noms illustres volaient de bouche en bouche : Nuñez de Balboa, le découvreur du Pacifique après avoir franchi l'isthme de Panama ; Diaz de Solis, qui s'était engagé dans le Rio de la Plata ; Francisco Hernandez de Cordoba, dont les soldats avaient pris terre au Yucatan ; Hernan Cortès, bien sûr, et d'autres tels Pizarro, Almagro, Magella... Mais aucun de ces noms ne résonnait à ses oreilles avec autant d'éclat que celui de Juan Ponce de Leon, de retour de la Tierra florida, la « Terre fleurie », appellation magique, auréolée de toutes les séductions exotiques dont un jeune hidalgo de vingt ans attiré par l'aventure pouvait rêver dans l'Espagne de ce temps-là »⁵.*

À ce stade du périple, qui ouvre la « *Deuxième partie. « Et l'avare Achéron... » (22 septembre-6 novembre 1528) Golfe du Mexique* »⁶, une seule solution s'impose : construire des barques et rejoindre le Panuco en longeant la côte. De terribles tempêtes rythment dès lors une errance « *infernale* ». La troupe à bout de force et qui ne compte plus que 242 survivants progresse tant bien que mal de baie en baie sans jamais trouver de refuge et essuie, en outre, les attaques des Indiens. C'est dans ce contexte et alors que la plupart des hommes délirent que Panfilo de Narvaez abandonne une partie de ses soldats à leur triste sort. Alvar Nuñez Cabeza

¹ *Ibid.*, p. 52.

² *Ibid.*, p. 58.

³ *Ibid.*, p. 92.

⁴ *Ibid.*, p. 115.

⁵ *Ibid.*, pp. 118-119.

⁶ *Ibid.*, pp. 129-176.

de Vaca, qui a à l'esprit « (...) *l'image de Charron, le sombre nocher des Enfers, guidant la barque des âmes des morts vers l'autre rive du Styx (...)* »¹, se souvient. Il a douze ans environ. Son père et sa mère l'ont emmené à Cadix un beau jour de mai 1502 pour assister au départ de Christophe Colomb pour son quatrième voyage transatlantique. Ces réminiscences sont cependant brutalement interrompues par une vague qui projette sa barque sur une plage où des Espagnols, pour le plus grand effroi des Indiens, vont se livrer au cannibalisme.

Dans la « *Troisième partie. L'île du malheur (6 novembre 1528-avril-mai 1529) Côte Texas est* »², la mort semble à tous la seule issue probable lorsque des Indiens les emmènent avec eux, se les partagent, séparant ainsi Alvar Nuñez Cabeza de Vaca de ses hommes, quinze personnes en tout, et en font leurs esclaves qu'ils traitent de la plus rude des façons tant ils sont « *Apparemment dépourvus de tout sentiment humain (...) nantis du droit de vie et de mort, sur leur troupeau servile, celui-ci se composant aussi bien de prisonniers ennemis – hommes, femmes et enfants – que de membres de tribus amies, jalouées pour leur prospérité. Ni sentiment ni scrupule. Voleurs à tout crin, fiers par-dessus tout d'avoir mis la main sur d'étranges individus à la peau blanche qui rehaussaient l'éclat de leur blason de possédants aisés, toujours friands de richesses* »³.

Dans la « *Quatrième partie. Terres d'enfer (mai 1529-septembre 1534 ?) Texas ouest* »⁴, un soldat est atrocement crucifié et subit un supplice d'une « *indicible cruauté* »⁵ alors qu'une fillette, à la suite d'un rêve de ses parents, est donnée à dévorer aux chiens. S'évader et retrouver les autres devient alors le but à atteindre pour Alvar Nuñez Cabeza de Vaca qui, après avoir guéri un malade, est intronisé, avec Dorantes et Castillo, chamane. Il sera également colporteur, s'éloignant ainsi, du moins temporairement, de « *son Golgotha* »⁶ et deviendra un « *personnage* ». Quand les trois hommes finissent par échapper à leurs maîtres respectifs, accompagnés d'Estevanico, ils doivent, s'ils veulent survivre, prodiguer leurs soins, essentiellement un *Pater Noster*, un *Ave Maria* et un signe de croix, à leurs hôtes successifs dont ils observent les mœurs, coutumes ou encore l'art de la guerre. Ils constatent, par là-même, la dureté de l'existence de ces hommes, ce qui, contre toute attente, provoque leur compassion.

¹ *Ibid.*, p. 158.

² *Ibid.*, pp. 177-223.

³ *Ibid.*, p. 240.

⁴ *Ibid.*, pp. 225-283.

⁵ *Ibid.*, p. 243.

⁶ *Ibid.*, p. 265.

Dans la « *Cinquième partie. La longue fuite (septembre 1534-février 1536) Texas ouest-Sonora mexicaine* »¹, les « *hommes médecine* », maintenant appelés « *Les fils du Soleil* », continuent, envers et contre tout, d'avancer. Leur progression est lente du fait de la nature du pays et des changements climatiques mais aussi parce que lors d'une tempête, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca se perd, voit un arbre s'embraser dans la nuit, manque mourir brûlé par un feu qu'il ne maîtrise pas avant, finalement, de retrouver ses compagnons qui le croyaient mort. Heureusement, la réputation de guérisseurs des Espagnols les précède partout et leur assure une nourriture abondante. C'est Castillo qui est le plus sollicité jusqu'à ce qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca ressuscite un mort. Les Indiens - « *ces chiens* », « *ces salopards* »² - pour certains d'entre eux, sont, pour leur part, heureux d'accueillir des « *magiciens* » dont la peau, comme celle des serpents, mue et les fait souffrir lorsque du sang perle des déchirures : « *Alvar Nuñez voyait là une répétition des tourments sanglants infligés au visage du Christ par son épineuse couronne. Seule cette pensée le consolait des peines endurées en ce nouveau calvaire (...)* »³. Assailli de scrupules, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca souhaite alors renoncer à sa fonction de thaumaturge, cette « *imposture* ». Seuls les mots de Dorantes parviennent à le rassurer. Ne lui dit-il pas qu'il est : « *Le plus pur, le plus ardent* »⁴ ? Les Indiens les couvrent des cadeaux les plus divers : un grelot de cuivre, des colliers de coquillages, des sachets de marcassite, de la poudre d'antimoine ou encore des peaux de vaches quand il ne s'agit pas d'émeraudes pour Alvar Nuñez Cabeza de Vaca ou de six cents cœurs de bœufs !

Dans la « *Sixième partie. La piste de Mexico (février-juillet 1536)* »⁵, plus les Espagnols avancent, plus la présence de chrétiens se précise, notamment après qu'une boucle de ceinturon a été découverte au cou d'un Indien. Les rescapés découvrent alors des villages en ruine, brûlés et désertés par leurs occupants, les Indiens ayant, apparemment, tous pris la fuite. Éffarés, les « *hommes miracle* », apprennent que ce sont leurs compatriotes qui enchaînent les Indiens et les réduisent en esclavage. Aussi tentent-ils de dissuader les Naturels qui les suivent, trois à quatre mille individus, de continuer à les accompagner. En vain tant ces derniers ont confiance en ces hommes qui les soignent et ont le pouvoir de tuer si tant est qu'ils soient contrariés. Quand les « *retrouvailles* » ont finalement lieu, après que leurs compatriotes ont failli les faire mourir de faim et de soif perdus dans un endroit désert, c'est pour découvrir la vénalité de leurs interlocuteurs qui n'ont de cesse de vouloir utiliser le pouvoir qu'ils exercent sur les Indiens qu'ils ont croisés sur leur route ou qui les suivent encore. Ces derniers, qui se montrent des plus obéissants, sont baptisés par Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses compagnons et, plus que

¹ *Ibid.*, pp. 285-362.

² *Ibid.*, p. 309.

³ *Ibid.*, p. 306.

⁴ *Ibid.*, p. 315.

⁵ *Ibid.*, pp. 363-425.

séduits par leur discours sur Dieu et « *la vraie foi* », leur promettent de construire des « *maisons du ciel* »¹. Ils adhèrent réellement à la religion chrétienne et viennent sans crainte vers les Espagnols. Pourtant, sur la route qui les emmène à Mexico, où ils vont rencontrer Cortès, les quatre survivants ne voient qu'un paysage de désolation et croisent quatre à cinq mille Indiens encordés et enchaînés, escortés de chiens de garde. Enfin, le Vice-roi n'a de cesse de les presser de questions sur Cibola, les richesses et l'or des Indiens, le reste lui important peu.

Dans la « *Septième partie. Retour dans les Espagnes (juillet 1536-août 1537)* »², qui vient clôturer le récit et précède un « *Épilogue. Que sont-ils devenus* »³, qui contient les destinées des quatre hommes, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, qui a séjourné quelque temps dans un couvent de franciscains à Mexico, parvient, tant bien que mal, après que son vaisseau ait échappé à l'attaque d'un corsaire français, à regagner, heureux mais désemparé, l'Espagne quittée dix ans plus tôt. C'est alors qu'il rencontre deux femmes qui lui racontent l'histoire de la prophétie et, surtout, l'erreur du pilote de la flotte, Miruelo, qui était seulement à deux jours de navigation supplémentaire de l'endroit où Narvaez avait fait débarquer la troupe !

B/ Les actions telles qu'elles nous apparaissent à travers les *Naufragios*

S'il est un domaine dans lequel toutes les actions du conquérant sont particulièrement détaillées, c'est bien au plan militaire. Toutefois, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca étant peu enclin à l'introspection, son récit est extrêmement descriptif et il semble s'efforcer, dans toutes les circonstances de sa vie en Amérique, de donner le plus de détails possibles. Très curieusement, cette méthode d'exposition n'empêche nullement les imprécisions, les interrogations et les spéculations, notamment lorsqu'il est seul au milieu des indiens.

a/ Sur le plan militaire

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et sa troupe sont supposés, en tant que soldats, adopter un certain comportement à leur arrivée en Amérique. C'est leur métier. Toutefois, confrontés à des conditions inattendues, notamment quant aux difficultés du commandement, rapidement, ce sont des êtres humains qui affrontent une situation qui, par biens des aspects, dépasse le strict cadre militaire.

¹ *Ibid.*, p. 401.

² *Ibid.*, pp. 427-454.

³ *Ibid.*, pp. 455-459.

1- La pénétration de l'intérieur du pays

La pénétration de l'intérieur du pays incombe aux conquérants dès le lendemain de leur arrivée en Floride, essentiellement marquée par une cérémonie protocolaire au cours de laquelle il a probablement été procédé à la lecture du *Requerimento* de Palacios Rubios¹. À peine débarqué, le gouverneur avait en effet planté l'étendard royal et pris possession des terres au nom du roi².

Les soldats à pieds et les cavaliers avec leurs montures – 40 hommes en tout et le gouverneur à leur tête – partent donc très rapidement en mission de reconnaissance et s'éloignent du rivage aussi loin qu'ils peuvent. Ils se lancent dès lors dans une action collective et d'importance puisque d'elle dépend le succès de l'entreprise : la marche. Les hommes, dont Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, avalent les « lieues » du matin « jusqu'à l'heure des vêpres » à leur première tentative³ et ne retrouvent l'expédition que le lendemain. Deux jours de halte seront nécessaires pour récupérer avant de rejoindre la troupe pour aussitôt repartir. C'est à ce moment précis que le gouverneur décide du départ de l'ensemble du groupe, constitué de 300 hommes, alors que les deux premières incursions n'ont pas été concluantes ni même très instructives⁴. Quinze jours de marche, harassants et très pénibles⁵ sont interrompus par le passage d'une rivière qui s'effectue à la nage ou sur des radeaux. Au terme de trois jours de repos pour l'ensemble des troupes, une nouvelle mission de reconnaissance est confiée à Alvar Nuñez Cabeza de Vaca qui part à la tête de 40 hommes.

Tout à leur marche, les conquérants découvrent un environnement peu accueillant, qui n'a d'ailleurs rien de l'Eden, qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca n'évoque même pas, et dépourvu d'oiseaux de paradis aux couleurs chatoyantes qui avaient tant impressionné Christophe Colomb. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca évoque plutôt des oies, des canards, des dindons, des gobe-mouches, des hérons, des perdrix, des faucons, des éperviers, des émerillons et d'énigmatiques « beaucoup d'autres »⁶. Pourtant, la troupe continue d'avancer, multiplie les jours de repos – jusqu'à 3 – et pénètre très avant dans les terres jusqu'à atteindre Apalache où de l'or et des vivres auraient dû les soulager de toute la fatigue et de toutes les souffrances endurées. Car la pénétration des terres ne se fait pas sans mal et prend des allures de marche forcée. Les hommes se blessent. Ils ont des plaies dûes aux armes qu'ils portent et aux accidents

¹ Cf. *infra*.

² Cap. V, p. 91.

³ Cap. IV, p. 86.

⁴ Cap. IV, p. 86.

⁵ Cap. V, p. 91.

⁶ Cap. VII, p. 97.

qui surviennent¹ et dont Alvar Nuñez Cabeza de Vaca ne décrit pas la nature exacte tandis que la faim souvent les tenaille. Sans doute aussi sont-ils entravés dans leur marche par leurs uniformes, leurs armures, et plus généralement par des vêtements tout simplement inadaptés à un tel exercice pratiqué dans un tel environnement. Cette volonté de s'enfoncer davantage encore, et qui occupe les huit premiers chapitres de l'ouvrage jusqu'à ce que les conquérants utilisent des embarcations de fortune pour continuer plus avant, prend néanmoins fin lorsque le gouverneur abandonne ses hommes à leur sort et part de son côté à bord d'une barque que personne ne reverra plus².

Outre la marche, la pénétration de l'intérieur du pays se fait aussi avec l'aide des Indiens. Ces derniers interviendront cependant avec des fortunes diverses pour les conquérants. Ils les enverront en effet dans une mauvaise direction – vers Apalache – les aideront à traverser une rivière très profonde³ ou multiplieront les attaques, retardant ainsi considérablement l'avancée de l'expédition qui ne sait trop à quel saint se vouer avec les autochtones.

Elle se fait surtout contre un environnement hostile. Les éléments naturels, les lacs, les forêts, les marais, les arbres déracinés, empêchent en effet grandement cette pénétration qui est lente et des plus meurtrières. Par exemple, les hommes, parvenus à des bords de sable et disposant de « *mauvais matériel* », doivent marcher dans l'eau jusqu'à mi-jambes et sont obligés de poser les pieds sur de grosses huîtres qui entaillent largement et douloureusement les chairs, pour finalement rebrousser chemin.

2- Les combats avec les autochtones

Les combats avec les Indiens se résument, pour l'essentiel, à des attaques, violentes et incessantes, subies par les conquérants qui ripostent tant bien que mal plus qu'ils ne lancent d'assauts. Sous le commandement de Panfilo de Narvaez, les Espagnols s'appliqueront en effet à répliquer. Ils ne dresseront jamais le moindre plan de bataille destiné à contrer et à réduire l'ennemi ni même à contenir ses velléités guerrières. Épuisés par leur marche mais aussi par les conditions climatiques et matérielles calamiteuses qui entourent leur expédition, ils seront harcelés sans relâche par de redoutables guerriers qui utilisent au mieux un milieu naturel qu'ils connaissent parfaitement. Habiles, les Indiens touchent en outre presque à tout coup leurs cibles, blessant ou tuant de flèches, capables de percer des armures, des conquérants harassés et de moins en moins aptes au combat pour finir peu à peu décimés.

¹ Cap. V, p. 91.

² Cap. X, p. 112.

³ Cap. V, p. 91.

Les combats avec les Indiens surprennent les conquérants très tôt après leur arrivée en Floride. C'est en effet lorsqu'ils entament à peine leur avancée dans l'intérieur des terres qu'ils essuient les premières attaques que rien n'annonce. Tout débute¹ par une escarmouche lorsqu'un homme parti chercher de l'eau est accablé de flèches – apparemment la tactique de prédilection des Indiens – sans toutefois être atteint. Le premier combat, à proprement parler, a lieu à Apalache² et entraîne la mort d'un cheval. Il est le premier d'une longue série. Dès lors, les assauts ne cesseront, en effet, de se multiplier et la première victime humaine sera un Indien. Les blessures, puis les premières pertes, n'arrêteront plus d'affaiblir toujours davantage la troupe que le rythme des attaques va très vite épuiser. C'est peut-être pour expliquer une telle hécatombe, qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca a tôt fait de dénoncer³ la ruse dont les Indiens feraient preuve – ce qui sous-entend leur manque de loyauté dans l'affrontement avec l'ennemi – et qui serait seule à l'origine de leurs succès. Il oublie apparemment qu'il n'est plus en Europe où les lois de la guerre sont sensiblement différentes.

Les Indiens, particulièrement belliqueux et dont la stratégie est concentrée dans le harcèlement soutenu des soldats, sont toutefois de redoutables guerriers même sans cet artifice dont ils n'ont nul besoin tant ils connaissent le terrain et savent utiliser toutes ses ressources. Par exemple⁴, les Indiens lors d'un affrontement particulièrement disputé, font pleuvoir leurs flèches sur les Espagnols alors que ces derniers sont en train de traverser un marais et avancent avec l'eau à hauteur de poitrine. Ils sont, pour ce faire, embusqués derrière des arbres ou sur des troncs renversés et donc invisibles par les soldats. Les conquérants, plus que surpris par une attaque qui intervient alors qu'ils sont entravés et empêchés de répliquer, sont en outre, à leur sortie de l'eau, poursuivis par les Indiens qui tentent de leur couper le passage, et se retrouvent par conséquent bloqués dans les marais. Seule l'attaque des cavaliers à pieds ordonnée par le gouverneur rendra les Espagnols maîtres du passage. La lutte acharnée débouche finalement sur une victoire des valeureux soldats qui ont jeté toutes leurs forces dans la lutte. Mais au terme de combien d'efforts.

Sans doute peu préparés et, bien sûr peu habitués à combattre des Indiens, qui plus est sur leur terre, les soldats espagnols, loin d'avoir démerité pourtant puisqu'ils n'ont jamais fui devant leurs assaillants, seront donc les grands perdants de ces combats bien inégaux, tant au plan physique que stratégique, qui provoquent à eux seuls la disparition d'une grande partie de l'expédition.

¹ Cap. V, p. 91.

² Cap. VI, p. 96.

³ Cap. VII, p. 97.

⁴ Cap. VII, p. 97.

3- Le commandement

Le commandement, au départ de l'expédition, est très clairement établi. Il est, pour l'essentiel, aux mains du gouverneur, Panfilo de Narvaez : c'est lui qui mène l'entreprise et les hommes. Il est également, mais dans une moindre mesure, puisqu'il concerne uniquement la troupe, partie intégrante des attributions de l'Alguacil mayor, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, qui partage cette responsabilité avec deux autres officiers, Alonso Enriquez et Alonso de Solis.

Dès les premières lignes du récit, il apparaît que le commandement de Panfilo de Narvaez se fait sans faiblir. Il se fait même de façon autoritaire mais non sous la contrainte. Ainsi, lorsque Alvar Nuñez Cabeza de Vaca osera une opinion contraire à celle exprimée par son chef, qui finira par imposer sa décision, celui-ci lui offrira une alternative et lui laissera le choix plutôt que de lui imposer quoi que ce soit par la force. Le gouverneur semble, en outre, apprécier la collégialité des décisions permettant à chacun d'exprimer son point de vue¹ sans pour autant diluer ses responsabilités puisque, finalement, c'est bien lui et lui seul qui décide.

Jusqu'à l'abandon de ses hommes, Panfilo de Narvaez est un militaire au fait de son art et fort de sa nomination par le Roi d'Espagne à ce poste et à ce haut niveau de responsabilité. Il apparaît bien comme celui qui donne les ordres que les autres exécutent. Dès qu'il touche terre, il prend la direction des opérations quant à la pénétration de l'intérieur des terres. C'est lui qui désigne les hommes qui doivent l'accompagner dans ses incursions et qui détermine leur qualité – cavaliers, fantassins - et leur nombre. Il est à la tête des premières missions de reconnaissance qu'il ordonne et c'est lui qui mène la troupe.

C'est encore lui qui commande lors des combats avec les Indiens et choisit la marche à suivre pour répliquer avec succès et alors que la situation paraît bien compromise. Toutes choses qui laissent à penser qu'un militaire au passé aussi prestigieux que le sien et qui plus est désigné par le Roi pour partir à la tête d'une flotte composée de cinq vaisseaux et de 600 hommes ne peut être un mauvais commandant ! D'autant que le Roi ne se trompe jamais et ne peut avoir fait un mauvais choix. C'est du moins, un argument auquel il semble se raccrocher. Le chef de guerre a d'ailleurs un commandement efficace et habile lorsqu'il songe par exemple à laisser des hommes en embuscade pour se saisir d'Indiens dont il fera des guides².

¹ Cap. VIII, p. 103.

² Cap. V, p. 91.

Son commandement est cependant très exigeant jusqu'à l'intransigeance tant il souhaite avancer au mépris des souffrances de ses hommes que la marche et la faim épuisent et dont il semble bien peu tenir compte. Pourtant, et alors qu'il apparaît jusque-là si sûr de lui, lorsque la situation devient critique, le commandant n'hésite pas à se tourner vers son second dont il a jusque-là fait peu de cas pour lui demander son opinion. Que croit-il devoir faire, lui demande-t-il étonnamment¹.

Le commandement de Panfilo de Narvaez s'interrompt peu après avec sa disparition et de manière bien peu glorieuse puisqu'il abandonne ses hommes à une mort certaine. Dès lors, c'est Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, qui lui demeure avec ses hommes qu'il tente d'ailleurs de rassembler, qui prend le commandement et la tête des troupes². Par la force des choses, le commandement plein et entier lui échoit et il assume cette responsabilité le plus naturellement du monde. C'est lui qui organise³ et supervise la vie des survivants, distribuant notamment les missions à mener par chacun. Il est obéi de tous. Le meneur d'hommes qu'il est ne tient d'ailleurs aucun compte des observations formulées par ses hommes et commande seul, sans partage et sans atermoiement : s'ils veulent survivre, il leur faut suivre les Indiens qui leur offrent l'hospitalité⁴ ! Un tel état de fait ne dure cependant pas longtemps⁵.

Plus avant⁶, le commandement d'un seul laissera la place aux décisions toujours prises ensemble et d'un commun accord. Le commandement devient collégial. Aussi, la première personne du singulier disparaît-t-elle pour laisser la place à la première personne du pluriel : « *Nous résolûmes...* » écrit à plusieurs reprises Alvar Nuñez Cabeza de Vaca. Plus avant encore, réuni aux trois autres survivants, il n'exerce plus aucune autorité sur le groupe. Pourtant, cette autorité perdure. Elle trouve à s'employer sur les Indiens⁷. Il est néanmoins frappant de constater qu'il se conduit à nouveau comme le chef lorsqu'il est sur le point de retrouver des Chrétiens puisqu'il donne à nouveau un ordre à ses compagnons. Peine perdue. Il essuie un refus et son ordre n'est pas exécuté. Il n'a plus aucune autorité⁸ sur ceux qui ont vécu l'aventure sur le même plus plan que lui.

¹ Cap. X, p. 112.

² Cap. X, p. 112.

³ Cap. XI, p. 117.

⁴ Cap. XII, p. 119.

⁵ Cap. XIII, p. 123.

⁶ Cap. XIII, p. 123.

⁷ Cap. XXVIII, p. 177.

⁸ Cap. XXXIII, p. 202.

Il achève néanmoins son récit sur des ordres qu'il donne aux Indiens, afin qu'ils leur apportent des vivres¹, construisent des églises, y mettent des croix² et quittent les forêts³. Le chef n'a jamais cessé de l'être, lui qui prend à nouveau la tête de la troupe – « *le nègre et onze Indiens* » – qui va aller à la rencontre des Chrétiens⁴. Et l'officier renaît de ses cendres.

b/ Sur le plan humain

La Floride se révèle très vite totalement inhospitalière et les conquérants, en dépit d'efforts, parfois mal inspirés par le commandement, ne pourront lutter efficacement contre des ennemis redoutables, les fléaux naturels, aussi meurtriers, sinon plus, que les Indiens eux-mêmes et la maladie. Rien de tout cela ne les empêchent, du moins d'après Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, de se consacrer pleinement à la propagation de la bonne parole.

1- La lutte contre les éléments

La lutte contre les éléments est probablement l'action la plus récurrente que les conquérants aient à mener sans relâche tout au long des *Naufragios*⁵. Il est vrai que les fléaux qui s'abattent sur l'expédition sont multiples, variés et fort nombreux.

Dans ce domaine précis, tout commence sous les plus mauvais auspices et n'augure rien de bon. L'arrivée de la flotte en Amérique est en effet saluée par une mer particulièrement agitée, une pluie forte, un froid vif et un vent si violent qu'il oblige les hommes à se tenir agrippés à sept ou huit pour ne pas être emportés par une bourrasque⁶. Cette première tempête intervient alors que l'expédition vient à peine d'achever son voyage transatlantique, qui s'est apparemment déroulé sans encombre, et de toucher terre à Cuba. Ce phénomène météorologique qui déchaîne les éléments au plus haut point comme jamais en Europe, un ouragan, dont Alvar Nuñez Cabeza de Vaca dresse un procès-verbal au Roi comme preuve, engloutit 60 personnes, 20 chevaux et 2 bâtiments. Il provoque l'effroi parmi les soldats.

L'arrivée en Floride se produit sous des cieux plus cléments⁷. Les forces de la nature ne tardent cependant pas à rendre la pénétration de l'intérieur des terres périlleuse et meurtrière. Le courant des rivières à traverser est, par exemple, particulièrement fort, puisqu'il emporte un

¹ Cap. XXXIV, p. 204.

² Cap. XXXV, p. 208.

³ Cap. XXXVI, p. 212.

⁴ Cap. XXXIII, p. 202

⁵ *Op. cit.*

⁶ Cap. I, p. 77.

⁷ Cap. III, p. 84 ; Cap. IV, p. 86.

cavalier et sa monture et va jusqu'à provoquer leur noyade¹. Ceci tandis que la marche des conquérants est ralentie par des bancs de sable dans lesquels il faut avancer plongé jusqu'à mi-jambe et, comble de malheur, que de grosses huîtres sur lesquelles il faut poser les pieds occasionnent de larges coupures très douloureuses aux pieds².

La nature est, décidément, bien inhospitalière aux soldats et entrave ou empêche sans cesse leurs actions. Ainsi, l'univers dans lequel ils évoluent ne facilite en rien la marche. Les forêts sont immenses. Les arbres, très hauts, sont en grande quantité renversés à terre et jonchent le sol. Ils encombrant ou barrent la route et obligent les hommes à de larges détours très fatigants³. Ceux-ci avancent en outre très péniblement tant le sol, composé de sable et de terre, les fatigue. Des lacs, de vastes déserts inhabités et des marais, mais tel que le note Alvar Nuñez Cabeza de Vaca à ce stade du récit, pas de montagnes⁴, sont également très difficiles à passer⁵.

Lorsque la troupe embarque⁶, le vent, frais et fort, éloigne inexorablement les hommes du rivage en dépit de tous leurs efforts pour regagner la terre et une tourmente finit même par les faire chavirer. Le mauvais temps qui sévit, ils sont alors en hiver et le froid est excessif, les épuisent. Ils demeurent néanmoins suffisamment vaillants pour tenir compte, en bons soldats, des signaux que leur envoie la nature. Ainsi, les vagues qui grondent fortement leur indiquent que la mer est grosse, la houle forte et qu'elle présente un danger. Ils en ont d'ailleurs la preuve lorsque, contre toute attente, ils choisissent de rembarquer. La mer, démontée à un point tel, les jette en effet d'une seule lame⁷ sur le rivage et fait chavirer leur embarcation. Cet accident les condamne à retrouver la terre ferme où ils doivent affronter, à nouveau, de très basses températures. Or, la lutte contre le froid est rendue plus difficile que précédemment. Les conquérants, qui avaient imprudemment quitté leurs vêtements pour déterrer une barque, sont en effet privés de cette protection. Dès lors, ils s'épuisent à rechercher du bois pour lutter contre le froid. En outre, le temps, si rigoureux et si orageux⁸, rend l'accès à la nourriture impossible et les décès s'accumulent parmi la troupe. Quinze hommes sur quatre-vingt, engagés dans une lutte bien inégale contre les éléments, en réchappent !

¹ Cap. V, p. 91.

² Cap. V, p. 91.

³ Cap. V, p. 91.

⁴ Cap. VIII, p. 103.

⁵ Cap. VII, p. 97.

⁶ Cap. X, p. 112.

⁷ Cap. XII, p. 119.

⁸ Cap. XIV, p. 125.

2- La confrontation avec la maladie

Les conquérants ont tôt fait de se trouver confrontés à la maladie qui va, à elle seule, décimer une grande partie de l'expédition. De formes diverses, aux symptômes multiples, mais jamais déterminée ou même nommée tant elle prend apparemment des formes inconnues, elle sera l'ennemi le plus redoutable des soldats qu'elle conduit inexorablement à la mort, sauf dans le cas d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca qui, touché à plusieurs reprises, s'en remettra toujours.

Lorsque la flotte touche terre dans le Nouveau Monde et arrive à Saint-Domingue, aucun malade n'est à déplorer. Aucun mort de maladie non plus. L'escale à Cuba, en revanche, est meurtrière et met à mal la troupe. Soixante personnes meurent en effet au lendemain d'une tempête de grande ampleur tandis que les survivants souffrent de maux extrêmes dont la nature exacte n'est pas précisée.

La situation des hommes se dégrade tellement rapidement que toutes leurs prévisions sont bouleversées sur tous les plans. Ainsi des animaux. L'arrivée en Floride est marquée par une véritable hécatombe parmi les chevaux embarqués. En outre, sur les quatre-vingts bêtes que comptait l'expédition, les quarante-deux qui restent sont profondément malades et très affaiblis.

Au plan humain, le pire ne tarde pas à venir. Ainsi, lorsque¹ trois cents hommes s'enfoncent dans l'intérieur des terres, beaucoup se retrouvent avec les épaules couvertes de plaies qu'ils se font eux-mêmes en portant leurs armes, « *sans compter les autres accidents* », dont rien n'est dit quant à la nature. Peut-être, sans doute même, s'agit-il de la septicémie qui devait frapper beaucoup d'hommes. Car, curieusement, alors que ces écorchures devaient probablement et immanquablement s'infecter, il n'est jamais fait mention de soins même rudimentaires.

À tous ces maux s'ajoutent les blessures faites au combat², malgré de bonnes armures et des cuirasses, qui devaient, elles aussi, entraîner coupures et infections. Car si la maladie n'est pas clairement définie ni même décrite, elle se déclenche le plus souvent après des combats où les flèches indiennes ont presque infailliblement fait mouche. Au moment le plus critique de la pénétration des terres, quand le tiers des hommes est malade³, la marche est interrompue. La

¹ Cap. V, p. 91.

² Cap. VII, p. 97.

³ Cap. VIII, p. 103.

troupe, affaiblie, épuisée ne peut plus avancer. Les bien portants physiquement, mais peut-être moins psychologiquement, sont alors convaincus de la propagation de la contagion. Au moment de repartir, le décompte est impressionnant, quarante hommes sont morts de maladie, qui n'est toujours pas nommée et d'origine indéterminée. La maladie a beau jeu, il est vrai, de se propager chez des soldats en butte aux privations, plus précisément la faim, mais aussi à des conditions climatiques hors normes pour des européens¹.

À tout ceci s'ajoutent la fatigue, l'épuisement, qui provoquent l'affaiblissement extrême d'êtres humains près pour certains de trépasser et qui sont impuissants à agir dans le domaine de la cure. Ce sont des militaires qui n'ont apparemment aucune notion de médecine ou de ce qu'il faut faire pour enrayer le mal quel qu'il soit et se trouvent donc confrontés à une grande inconnue. Les conquérants demeurent néanmoins robustes puisqu'une maladie d'estomac fait des ravages parmi les Indiens pour les épargner². À ce stade du périple, il ne reste plus que quinze hommes sur les quatre-vingt qui avaient réchappé de tout jusque-là.

La maladie est, en outre, très présente lorsque les Indiens font des quatre conquérants survivants des guérisseurs³ qui ne cessent dès lors d'intervenir auprès des nombreux « *patients* » qui souffrent de diverses pathologies mais reçoivent quasi invariablement le même traitement, un signe de croix, un *Pater Noster* et un *Ave Maria* et un souffle. De leurs cures dépendent il est vrai leurs vies respectives aussi luttent-ils vaillamment avec des armes de fortune contre la maladie.

Dans le cas précis d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, il a lui-même été malade mais de quoi⁴ ? Il ne le dit pas. À un certain stade de son récit⁵, il est si malade qu'il ne peut se déplacer et est immobilisé une année durant au même endroit. Le mal est d'importance puisque le conquérant est réduit à l'inaction lui dont les conditions de vie fragilisent l'épiderme au plus haut point, lui qui porte de très nombreuses blessures sur le corps, lui à qui les morsures d'insectes donnent l'apparence d'un lépreux⁶ ! avoue simplement avoir survécu à « *tant de maladies* »⁷ sans jamais dire lesquelles alors qu'il sait porter un diagnostic lorsqu'il identifie, par exemple, la cataracte⁸ dont il connaît la conséquence : la perte de la vue.

¹ Cap. X, p. 112.

² Cap. XIV, p. 125.

³ Cap. XV, p. 129.

⁴ Cap. XV, p. 129.

⁵ Cap. XVI, p. 132.

⁶ Cap. XVIII, p. 142.

⁷ Cap. XVII, p. 137.

⁸ Cap. XXVIII, p. 177.

3- La propagation de la foi

La propagation de la bonne parole n'apparaît pas dans les prérogatives du gouverneur et des officiers de l'expédition dont Alvar Nuñez Cabeza de Vaca donne le détail dans les premières lignes de son texte¹. Tels qu'ils apparaissent, ce sont tous des militaires, aux fonctions clairement définies, et il est avant tout question pour eux d'entamer la reconnaissance du pays et de coloniser². La propagation de la bonne parole relève pourtant pleinement de la mission de tout conquistador. À cet égard, le texte de la « *Sommation à faire aux habitants des contrées et provinces qui s'étendent depuis la Rivière des Palmes et le cap de la Floride* »³, proclamée par

¹ Cap. I, p. 77.

² Cap. IV, p. 86.

³ « *Sommation à faire aux habitants des contrées et provinces qui s'étendent depuis la Rivière des Palmes et le cap de la Floride* », (Extrait du livre des copies des provinces de la Floride, Séville, chambre du commerce. 1527), in *Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique*, Recueil de pièces sur la Floride, par H. TERNAUX-COMPANS, Paris, Arthus Bertrand, 1841. « *Au nom de Sa Majesté catholique et impériale, roi des Romains et empereur toujours auguste, au nom de Dona Juana, sa mère, rois d'Espagne, défenseur de l'Église, toujours vainqueur et toujours invincible, conquérant des peuples barbares, moi Pamphile de Narvaez, leur serviteur, ambassadeur et capitaine, je vous fais savoir, le mieux qu'il m'est possible, que Dieu notre Seigneur, unique et éternel, a créé le ciel, la terre, un homme et une femme, desquels nous et vous, ainsi que tous les hommes du monde, passés et présents, nous sommes descendus, et de qui descendront tous ceux qui viendront après nous. Mais le grand nombre de descendants de ces premiers parents a été cause qu'il y a cinq mille ans et plus, et depuis la création du monde, il a été nécessaire qu'une partie de ces hommes s'en lassent d'un côté, et une autre partie d'un autre côté, et qu'ils se divisassent dans un grand nombre de royaumes et de provinces, car ils ne pouvaient tous subsister dans une même contrée.*

Dieu, notre Seigneur, a chargé un de ces hommes, nommé Saint Pierre, d'être le souverain de tous les hommes, dans quelque pays qu'ils habitassent et quelles que fussent leurs lois et leur religion ; Dieu lui a donné le monde entier pour royaume, seigneurie et juridiction.

Il lui a ordonné pareillement d'établir son siège à Rome, comme étant l'endroit où il pourrait le mieux gouverner le monde. Cependant il lui a permis aussi de résider et d'établir le siège de sa puissance dans tout autre endroit du monde qu'il voudrait, pour juger et gouverner tous les peuples chrétiens, Maures, Indiens, païens, enfin de quelque religion qu'ils fussent.

On l'a nommé Pape, ce qui veut dire admirable, le père et le gardien suprême, parce qu'il est le père et le souverain de tous les hommes.

Les hommes qui vivaient à cette époque ont obéi à ce saint Pierre, et ils l'ont reconnu comme roi et souverain de l'univers, et ils ont considéré de même tous ceux qui, par la suite, ont été promus au pontificat. Cet usage a été suivi jusqu'à présent et durera jusqu'à la fin du monde.

Un des pontifes passés, qui monta sur ce trône et qui succéda à la dignité de ce prince dont je viens de parler, en qualité de souverain du monde, a fait don des îles et de la terre ferme qui se trouvent au-delà de la mer de l'occident aux dits empereur et reine, héritiers de ces royaumes, nos seigneurs, ainsi que de tout ce que ces contrées contiennent, comme cela a été arrêté dans certains actes qui ont été dressés à ce sujet, et dont vous pouvez prendre connaissance si vous le voulez ; de sorte que Leurs Altesses sont souverains de ces îles et de la terre ferme, en vertu de ladite donation, et en cette qualité de roi et maître, la plupart ou presque toutes ces îles, aux habitants desquelles on a notifié cette donation, ont reconnu Leurs Majestés, leur ont obéi et leur obéissent comme le doivent faire des sujets, de leur plein gré, sans résistance aucune ; au moment même où ils furent informés de ce que l'on vient de vous faire savoir, ils se sont soumis aux dignes religieux que Leurs Altesses leur ont envoyé pour les convertir et les instruire dans notre sainte foi catholique, et cela de bon cœur et librement, sans indemnité ni condition aucune ; ils se sont faits chrétiens et ils le sont encore aujourd'hui. Leurs Altesses les ont reçus comme sujets avec joie et avec bonté ; elles ont ordonné de les traiter comme leurs autres sujets, et vous êtes tenus et obligés de faire de même.

Panfilo de Narvaez à son arrivée est suffisamment éloquent. Telle que l'ouvrage de Henri Ternaux-Compans la restitue, dans sa version française et dans son intégralité, elle trouve sa source dans le « *Requerimiento* » du juriste Palacios Rubios qui, selon la définition qu'en donne le Professeur de philosophie politique Louis Sala-Molins, est le : « (...) *texte d'après lequel les royaumes des infidèles étaient sommés de reconnaître la souveraineté du siège romain et de se soumettre à son pouvoir ou à celui du souverain qu'il leur désignait* »¹.

Plus précisément, et comme l'indique Thomas Gomez, le « *Requerimiento* », mis au point par Palacios Rubios, un : « (...) *juriste d'un légalisme à toute épreuve (...)* »², est : « (...) *destiné à être lu aux Indiens lors du premier contact établi avec eux afin de les informer sur l'identité et les intentions des Espagnols. Il les mettait en demeure de reconnaître la souveraineté du roi d'Espagne sous peine de représailles qui allaient de la soumission en esclavage à la confiscation des biens et à la mort* »³. À l'origine⁴ : « *Le docteur Palacios Rubios se chargea de la rédaction d'un texte qui devait être lu aux Indiens rencontrés par Pedraris Davila. Par la suite, la lecture du requerimiento de Palacios Rubios devint une obligation pour tout conquistador qui entreprenait une nouvelle entrada en territoire indigène inconnu. Il se transforma rapidement en une formalité vide de sens dans la mesure où il n'était pas compris des intéressés. Lu en castillan, parfois en portugais ou en latin, il ne servit qu'à légitimer les*

En conséquence, et le mieux que je peux, je vous prie et vous enjoins de bien considérer ce que je vous ai dit, de le regarder comme chose entendue, de vous consulter là-dessus pendant tout le temps qui sera justement nécessaire, et de reconnaître l'Église comme reine et souveraine du monde entier, et en son nom le souverain pontife, nommé Pape, représenté par la Reine et le Roi, nos maîtres, qui sont les souverains et les rois de ces îles et de la terre ferme en vertu de ladite donation, de consentir et de faire en sorte que ces religieux vous apprennent ce que je vous ai déjà énoncé. En agissant ainsi vous vous en trouverez bien, vous remplirez votre devoir ; Leurs Majestés, et moi-même en leur nom, nous vous traiterons avec affection et charité, nous vous laisserons la possession libre de vos femmes, de vos enfants et de vos biens, sans que vous soyez soumis à aucune obligation, afin que vous en fassiez ce que vous voudrez en toute liberté. On ne vous forcera pas à embrasser le christianisme, mais lorsque vous serez bien instruits de la vérité et que vous désirerez être convertis à notre sainte foi catholique, comme l'ont fait presque tous les habitants des autres îles, on vous fera chrétiens, et en outre Sa Majesté vous accordera de nombreux privilèges, beaucoup de faveurs, et vous fera instruire.

Si vous ne le faites pas et si par malice vous tardez à consentir à ce que je vous propose, je vous certifie qu'avec l'aide de Dieu je marcherai contre vous les armes à la main ; je vous ferai la guerre de tous côtés et par tous les moyens possibles ; je vous soumettrai au joug et à l'obéissance de l'Église de Sa Majesté, je m'emparerai de vos personnes, de celles de vos femmes et de vos enfants ; je vous réduirai en esclavage, je vous vendrai et disposerai de vous suivant les ordres de Sa Majesté ; je prendrai vos biens, je les ravagerai et je vous ferai tout le mal possible comme à des sujets désobéissants. Je vous signifie que ce ne sera ni Sa Majesté, ni moi, ni les gentilshommes qui m'accompagnent qui en seront cause, mais vous seuls. J'enjoins au notaire présent et aux autres personnes qui l'accompagnent d'être témoins de ce que je vous signifie ».

¹ Louis SALA-MOLINS, *Le Code Noir ou le calvaire de Canaan*, Paris, PUF, 1987, 292 p., p. 47.

² Thomas GOMEZ, *Droit de conquête et droits des Indiens*, *op. cit.*, p. 72.

³ *Ibid.*, p. 75.

⁴ Sur l'origine et les antécédents du *Requerimiento*, Thomas Gomez conseille de voir Annie LEMISTRE, « Les origines du *Requerimiento* », *Mélanges de La Casa Velasquez*, Paris, 1970, tome VI, pp. 160-209.

agressions de conquistadors qui, sous couvert de guerre juste, se livraient à la chasse d'esclaves »¹.

Tout conquistador a, par conséquent, le devoir « *d'instruire* » son prochain dans la foi. Aussi toute précision d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca à ce sujet serait superflue tant la propagation de la bonne parole est consubstantielle à cette mission et à toute expédition.

Il n'en demeure pas moins que, même s'ils apparaissent exemplaires dans leur foi, les conquérants sont avant tout là pour combattre. Sous la plume d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, la religion, très présente en toutes circonstances et dans tous les actes de la troupe, est, tout d'abord, un repère temporel quand, par exemple, l'officier parle de l'heure des vêpres pour indiquer la fin du jour et mesurer le temps consacré à une mission de reconnaissance². Elle est aussi un soutien spirituel, quand, par exemple, le groupe rend grâce à Dieu d'avoir enfin trouvé de la nourriture³. Elle est aussi la norme et un outil de jugement quand les Espagnols trouvent des objets qu'ils qualifient d'« *idolâtres* »⁴ et qu'ils se dépêchent de brûler. Elle est utilitaire, quand les conquérants utilisent des chapelets pour leurs échanges avec les Indiens et non comme moyen de prosélytisme⁵. De même, dans un premier temps, les quatre conquérants survivants utilisent les signes de croix, les *Pater Noster* et les *Ave Maria* comme « *médicaments* »⁶ et non encore comme armes de conversion. Les conquérants sont donc, tels qu'ils sont présentés, très croyants dans tous les domaines de la vie mais demeurent concentrés sur un seul et même but : la conquête de la Floride.

La propagation de la bonne parole, au sens propre, intervient tardivement dans l'aventure et il en est fait mention incidemment alors que les conquérants survivants ont déjà entamé leur longue marche. Très précisément, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca indique un fait remarquable puisque, selon ses dires, la région dans laquelle il se trouve avec ses compagnons, ne parle que des miracles que Dieu fait par leurs mains⁷. C'est donc qu'ils ont commencé à parler de Dieu aux Indiens et à partir de ce moment-là seulement quand leur survie en dépend. La force n'est effectivement plus de leur côté. Ils sont sans troupe, sans armes et diminués par les épreuves endurées. Néanmoins, maintenant qu'ils ont recours à la force spirituelle, ils s'engagent pleinement dans la propagation de la bonne parole.

¹ Thomas GOMEZ, *Droit de conquête et droits des Indiens*, op. cit., p. 71.

² Cap. IV, p. 86.

³ Cap. V, p. 91.

⁴ Cap. IV, p. 86.

⁵ Cap. V, p. 91.

⁶ Cap. XV, p. 129.

⁷ Cap. XXII, p. 156.

Les militaires, peu efficaces dans la conquête du pays et des hommes, laissent la place à des auxiliaires de la foi infatigables qui partent à la conquête des âmes. Leurs efforts sont apparemment couronnés de succès puisque les Indiens leur demandent d'intercéder pour eux auprès du Seigneur et leur demandent le signe de croix sur leurs malades¹. De leur côté, les conquérants leur parlent du Seigneur et tentent de les convertir, mission pacifique mais parfois complexe quand il s'agit, par exemple, de décrire le Christ et de donner leur première catéchèse. Ils s'acquittent de cette tâche d'une façon plus que rudimentaire². Tant bien que mal et par signes, ils leur font comprendre qu'il y a un être dans le ciel qu'ils appellent Dieu, qu'il a créé le ciel et la terre, qu'ils l'adorent comme leur maître, que toutes les bonnes choses viennent de lui, qu'ils lui obéissent et que, si les Indiens faisaient de même, ils s'en trouveraient bien.

Les conquérants trouvent leurs interlocuteurs si bien disposés que, s'ils avaient maîtrisé la langue, ils les auraient convertis ! Melchior Diaz est plus brutal³ ! Et son discours contraste grandement avec les propos tenus par Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, beaucoup plus pédagogue. L'Alcade mayor, dont Alvar Nuñez Cabeza de Vaca s'attache, non sans malice semble-t-il, à reproduire la démonstration qu'il inflige aux Indiens, tient en effet un discours bien peu adroit et lourd de menaces. Par la voix d'un interprète, et au nom des survivants, il dit notamment aux Indiens, qui suivent les rescapés qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses compagnons sont envoyés par Dieu qui est dans le ciel. Ces hommes, poursuit-il ont parcouru le monde pendant de longues années en disant à tous ceux qui croisaient leur chemin de croire en Dieu et de le servir parce qu'il est le souverain maître de toutes choses. Il récompense les bons, les enlève au ciel où la mort, la faim, la soif, le froid ni aucun besoin n'existent et où ils jouissent de la plus grande gloire imaginable tandis qu'il punit les méchants de la peine du feu éternel. Ceux qui refusent de croire en Dieu et de lui obéir sont, en revanche, précipités sous terre dans des feux immenses, en compagnie de démons. Là, ce feu ne s'éteint jamais et ne cesse de les faire souffrir. Si, au contraire, ils veulent être chrétiens et servir Dieu comme Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses compagnons leur indiqueront, ils seront regardés comme leurs frères et très bien traités.

Melchior Diaz poursuit. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et les autres survivants vont ordonner aux chrétiens de ne leur faire aucun tort, de ne pas les enlever de leur pays et d'avoir pour eux beaucoup d'amitié. S'ils n'acceptent pas ces propositions, les chrétiens leur feront le plus grand mal et les emmèneront en esclavage dans un autre pays. La réponse des Indiens ne se fait pas attendre. Ils répondent qu'ils seront de très bons chrétiens et qu'ils serviront Dieu en

¹ Cap. XXVII, p. 174.

² Cap. XXXI, p. 193.

³ Cap. XXXV, p. 208.

lieu et place du leur qu'ils nomment *Aguar*. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca leur demande enfin de construire des églises, ce qu'ils s'engagent également à faire.

La propagation de la bonne parole s'accompagne en effet de l'ordre qu'ils donnent aux Indiens de bâtir des églises tandis qu'ils procèdent à des baptêmes¹, les Indiens ne demandent qu'à être convertis : « *Dieu veuille dans sa miséricorde infinie que, sous le règne de Votre Majesté, ces nations soient volontairement, et de leur plein gré soumises à notre Créateur. Nous sommes persuadés qu'il en sera ainsi, que Votre Majesté sera l'artisan de ces conversions, ce qui sera très facile, car pendant deux mille lieues que nous avons faites par terre, ou par mer, sur nos barques, et pendant dix mois que nous avons voyagé après notre esclavage, nous n'avons trouvé dans ce pays aucune trace d'idolâtrie* »².

C/ Les actions telles qu'elles nous sont présentées par Alvar Nuñez Cabeza de Vaca

L'homme qui prend la plume est un militaire qui rédige un compte-rendu de mission avec un inventaire qui se veut exhaustif de toutes les actions, positives ou négatives, menées par la troupe. Cette présentation qui se veut équilibrée est peut-être plus tendancieuse qu'il n'y paraît dans la mesure où ces éléments factuels cachent, en réalité, des arguments utiles à la défense future d'un chef qui a perdu sa troupe presque sans combattre.

a/ Les actions en elles-mêmes

Dans un environnement des plus hostiles qui les force à rester toujours aux aguets, les *Naufragios*³ montrent des hommes qui s'agitent sans relâche, jusqu'à épuisement des forces, en vain. Souvent conduits à se surpasser, ils n'évitent pas l'issue funeste.

1- Elles sont nombreuses

Les nombreuses actions du conquérant sont consciencieusement répertoriées par Alvar Nuñez Cabeza de Vaca. Minutieux au plus haut point, il semble ne vouloir négliger aucun détail dans un récit au décompte impressionnant de précision et qui fait état d'une débauche d'énergie qui ne l'est pas moins. Par maints aspects, dans ce domaine précis, les *Naufragios*⁴ recèlent d'ailleurs davantage les caractéristiques d'un véritable procès-verbal où la rigueur militaire est

¹ Cap. XXXVI, p. 212.

² *Ibid.*

³ *Op. cit.*

⁴ *Op. cit.*

poussée à l'extrême par un homme qui dresse un état des lieux et décrit une situation où rien jamais ne permet de le prendre en défaut.

Tout commence dès l'arrivée à Saint-Domingue qui n'est pas une escale de tout repos. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, omniprésent au point de sembler se démultiplier, y est des plus actifs. Il faut en effet procéder à l'approvisionnement de l'expédition - le ravitaillement sera d'ailleurs l'une des actions les plus récurrentes du récit - et exécuter les ordres de Panfilo de Narvaez. Il n'est cependant pas le seul à agir. Lorsque la flotte gagne Cuba, le gouverneur doit procéder au recrutement d'hommes en remplacement de ceux qui ont choisi de rester à Saint-Domingue. Il achète également des armes et des chevaux tandis qu'il faut trouver des vivres. Au lendemain de l'ouragan qui surprend les soldats à la Trinité - et dont l'Alguacil mayor, décidément présent sur bien des fronts, dresse un procès verbal – il part chercher les survivants et tenter de récupérer ce qui peut l'être¹.

En Floride, les conquérants assistent à la cérémonie au cours de laquelle le gouverneur plante l'étendard royal puis prend possession du pays au nom du roi d'Espagne. Il donne lecture de ses lettres de nomination, suivi par ses officiers, dont Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, qui font de même. Tout ceci intervient avant de débarquer et de faire venir à terre les quarante-deux chevaux restants². Dès lors, la reconnaissance du pays et la marche, pénible et harassante, vont rythmer la vie de l'Alguacil mayor et des soldats. Les hommes avalent les lieues, et doivent, en outre, affronter un environnement particulièrement hostile et lutter sans repos contre les éléments³ quand ça n'est pas contre l'idolâtrie⁴. Les conquérants vont, notamment, devoir traverser des rivières à la nage ou sur des radeaux qu'il leur faut bâtir de leurs mains plus habituées au maniement des épées⁵. Il leur faut naturellement chercher de la nourriture⁶.

De plus, parallèlement à cette avancée à l'intérieur des terres, interrompue cependant par des haltes pour récupérer, il faut continuer à chercher un port pour la flotte⁷. Tout ceci alors qu'il leur faut également tenter de communiquer avec les Indiens⁸ afin d'en obtenir des informations sur le pays mais aussi et surtout sur la localisation de l'or que les conquérants recherchent également. Les conquérants doivent pour ce faire procéder à des échanges de

¹ Cap. I, p. 77.

² Cap. III, p. 84.

³ Cap. IV, p. 86.

⁴ Cap. IV, p. 86 : Les conquérants trouvent en effet un très grand nombre de caisses remplies chacune d'un cadavre recouvert de cuirs de cerfs teints. Le commissaire y voit des objets idolâtres et les fait brûler.

⁵ Cap. V, p. 91 ; Cap. VII, p. 97.

⁶ Cap. V, p. 91.

⁷ Cap. V, p. 91.

⁸ Cap. V, p. 91 ; Cap. VII, p. 97.

présents : chapelets et grelots contre peau de cerf par exemple¹. Les Indiens seront toutefois le plus souvent belliqueux et les conquérants, qui parviendront à en capturer certains, devront combattre leurs redoutables assauts sans relâche². Car très vite, les affrontements ne cesseront de se multiplier.

Les soldats n'en continuent pas moins d'agir, d'avancer. Quand il leur faut quitter terre pour continuer, ils jettent toutes leurs forces dans la construction d'embarcations de fortune. Tout leur est bon pour parvenir à leurs fins : les étriers, les éperons, les arquebuses, sont transformés en clous, en scie ou encore en hache³. Après être devenus charpentiers par la force des choses, le dépeçage des chevaux les fait bouchers avant de devenir navigateurs. Ils ne cessent pas pour autant d'être des militaires. Il leur faut en effet continuer à combattre et dresser, notamment, des embuscades contre un ennemi invisible qui ne cesse de les harceler. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca va même jusqu'à accomplir un exploit lorsque, à lui seul, il va leur détruire trente canots lors d'une attaque. Ils sont enfin diplomates quand ils négocient l'échange de prisonniers et leurs tractations comptent également au nombre des actions menées⁴. Les conquérants, qui cessent de l'être avec le départ du gouverneur⁵, sont donc polyvalents et présents sur tous les fronts faisant preuve d'un sens de l'adaptation peu commun.

2- Elles sont difficiles à surmonter

Toutes les actions engagées par les conquérants et telles qu'elles sont décrites par Alvar Nuñez Cabeza de Vaca – qu'il s'agisse de la marche, des combats contre les Indiens ou de la lutte acharnée qu'ils mènent vaillamment contre la nature hostile – sont particulièrement difficiles à surmonter. Car, très vite, dès l'arrivée à Saint-Domingue, il apparaît que tout est hostile aux conquistadors, les lieux comme les éléments. Les conquérants ne rencontreront l'autre difficulté majeure qu'en Floride : les Indiens qui, loin d'être accueillants et bienveillants, se révéleront de redoutables ennemis et d'infatigables guerriers.

Dans un premier temps, c'est la nature qui contrarie et entrave l'action de conquête des soldats. Les tempêtes, par exemple, sont à l'image de ce continent, demesurées. Il s'agit d'ouragans auxquels les hommes ne sont pas habitués et n'ont vraisemblablement jamais affronté auparavant. L'ampleur de la tempête conduit d'ailleurs Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, qui semble n'avoir jamais connu ça, à dresser un procès-verbal de la chose qui lui paraît si

¹ Cap. V, p. 91.

² Cap. VI, p. 96.

³ Cap. VIII, p. 103.

⁴ Cap. X, p. 112.

⁵ Cap. X, p. 112.

extraordinaire. Les cours d'eau sont, quant à eux, infranchissables ou très profonds, très larges, très rapides quand ils ne sont pas meurtriers¹. Car, si ces hommes viennent de traverser l'océan, très peu d'entre eux savent nager ou ne sont pas suffisamment forts physiquement pour affronter de telles épreuves et se mesurer à tant de forces décuplées d'autant qu'à ce stade du périple, ils viennent d'endurer de longues heures de marche. Les chemins des forêts sont, en outre, tellement impraticables qu'ils obligent la troupe épuisée à faire de longs détours harassants².

Pourtant, en dépit des difficultés qui ne cessent de se multiplier, il faut persévérer y compris quand les forces manquent et que la nourriture fait défaut. La quête de nourriture devient même très vite l'épreuve la plus difficile à surmonter tant les denrées sont rares et dures à trouver. Les hommes doivent parfois effectuer plusieurs heures de marche plusieurs jours durant pour en trouver.

Toutes choses qui se déroulent, en outre, dans un climat d'insécurité grandissant. Les Indiens sont rarement amicaux envers la troupe qui doit essuyer les attaques répétées et les assauts lancés à l'improviste par des adversaires pleins de vivacité aux flèches redoutables et qui évoluent sans peine dans un univers qui leur est familier. L'action de combattre est certainement la plus difficile de toutes à surmonter pour ces hommes appelés à agir dans différentes directions et qui, très vite, semblent dépassés par les événements et ne savent plus à quel saint se vouer. À trop vouloir en faire, à dépenser leur énergie à mauvais escient, ils ne sont efficaces dans aucun domaine et surtout pas dans celui de la guerre où ils devraient pourtant exceller car, après tout, tous ne sont pas des novices. Qui plus est, ils ont des armes, des arquebuses, des armures pour certains et même des chevaux. De plus, ils étaient censés savoir qu'en partant pour le Nouveau Monde il leur faudrait livrer bataille et que la lutte serait âpre. Mais, selon toute vraisemblance, ils ne s'attendaient pas à un tel niveau de difficulté qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca dépeint de telle sorte qu'à rebours, une telle hécatombe s'explique.

3- Elles sont dangereuses, périlleuses et risquées

Toutes les actions du conquérant – les missions de reconnaissance à l'intérieur des terres comme les combats contre les Indiens, par exemple – sont dangereuses, périlleuses et risquées. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est, certes, coutumier du danger inhérent à toute action guerrière. Il n'a cependant aucune connaissance de l'Amérique et, *a fortiori*, des Américains. Il n'a jamais, contrairement à Panfilo de Narvaez, combattu en cette terre inconnue et jamais affronté de tels ennemis. Or, en Floride, tout est danger, les hommes comme la nature.

¹ Cap. V, p. 91.

² Cap. V, p. 91.

Ainsi, au-delà des combats, partir sans aucune expérience du terrain¹, du climat, avec des vivres en quantité insuffisante², mal équipés, sans savoir qui peut surgir et quand³, s'embarquer sur des voies d'eau sans aucune connaissance des lois de la navigation⁴, sont autant de dangers, de périls et de risques qui constituent le lot des conquistadors.

Le fait même que les nombreuses actions menées par les conquérants dans leur ensemble et par Alvar Nuñez Cabeza de Vaca en particulier aboutissent le plus souvent à la mort et provoquent, très vite, l'échec retentissant de l'expédition, indique on ne peut mieux le niveau élevé de dangerosité qui a entouré cette tentative de conquête et combien les risques ont été mal appréciés et largement sous-évalués, si tant est qu'ils l'aient jamais été.

4- La mort paraît leur seule finalité

Toutes les actions du conquérant semblent vaines et la mort paraît bien vite leur seule finalité. Quoi qu'il fasse, tout échoue immanquablement et la Floride est meurtrière et reste impénétrable. Pour sa part et tel qu'il se décrit, lui qui va trouver la force de survivre, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca n'est pas à la mesure de l'adversaire, dans lequel il semble confondre le pays et les Indiens, et qui, finalement, remporte le combat sans vraiment coup férir. Il est celui qui assiste, impuissant, aux décès successifs de ses compagnons mais n'appelle pas pour autant la mort de ses vœux même si elle doit lui sembler, à lui aussi, l'une des issues probables. Il fait consciencieusement état de toutes les disparitions aux causes les plus multiples. Il dénombre les morts par noyade⁵, causées par la maladie⁶, provoquées lors de combats⁷ ou encore dûes à la soif ou à l'absorption d'eau salée⁸. Il tient une comptabilité admirable de précision des décès, toujours plus nombreux, avec une rigueur toute militaire.

Sous sa plume, les hommes, affectés de perdre leurs compagnons, semblent prendre relativement tôt conscience de l'échec de l'expédition. Le désespoir envahit en effet les troupes alors qu'elles entament à peine la pénétration de l'intérieur des terres et que, très vite, elles ne tardent pas à voir en la mort la seule issue possible à tant de tourments⁹. Les soldats n'envisagent même pas un retour en arrière ou tout simplement de prendre du repos pour

¹ Cap. IV, p. 86.

² Cap. IV, p. 86.

³ Cap. IV, p. 86.

⁴ Cap. VIII, p. 103.

⁵ Cap. V, p. 91.

⁶ Cap. VIII, p. 103.

⁷ Cap. VII, p. 97 ; Cap. VIII, p. 103.

⁸ Cap. IX, p. 107.

⁹ Cap. VIII, p. 103.

continuer. Ils sont vraiment désespérés, à bout de forces, usés et semblent préférer la mort tant ce qu'ils ont enduré leur est insupportable. Les hommes renoncent donc et acceptent l'issue funeste qui les soustraira à l'enfer. Ils n'ont plus la force ni physique ni morale de vivre.

b/ Leur influence sur les hommes

Tout ce que les hommes endurent révèlent pour certains leur force de caractère, pour d'autres leur lâcheté sinon la vilénie. Le portrait que livre Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, sans être totalement négatif, semble toutefois très orienté pour le faire apparaître comme une des personnalités les plus recommandables de tout le corps expéditionnaire. Résolument engagés dans un combat hors norme en tout, les soldats qui l'entourent sont vite les perdants d'une guerre dans laquelle ils se sont souvent enrôlés par pure vénalité.

1- Elles sont extraordinaires et permettent à certains de se surpasser

Toute action a une influence sur les hommes et quand l'une d'entre elles est extraordinaire, elle permet à certains d'aller au-delà de leurs limites. Ainsi, alors que tout semble perdu, que déjà certains se résolvent à mourir, qu'il n'y a apparemment rien autour d'eux qu'ils puissent utiliser à cette fin, les conquistadors accomplissent un exploit hors du commun : ils trouvent la force et les moyens de construire des embarcations pour continuer à avancer¹ puisque la pénétration de l'intérieur des terres n'est plus possible par voie terrestre.

D'aucuns vont même jusqu'à se surpasser à cette occasion. En effet, les hommes valides, dont Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, à qui rien jamais ne paraît insurmontable, transforment des objets en fer, parmi les plus divers comme des étriers ou encore des éperons qui deviennent autant de clous, de scies et de haches. Comble de l'exploit, ils parviennent, en l'espace de trente-sept jours, à construire cinq canots qui, aussi incroyable que cela puisse paraître, flottent et vont accueillir la troupe apparemment sans encombre. Tout cela alors qu'ils n'ont aucune connaissance des règles de construction, qu'ils ne disposent que d'un seul charpentier et que leur état de faiblesse physique et morale est facile à deviner².

¹ Cap. VIII, p. 103.

² Cap. VIII, p. 103.

2- Elles transforment les hommes

Les conquérants agissent en fonction des événements mais aussi de leur environnement. Ils ne sont plus tout à fait les mêmes après les épreuves endurées et s'en trouvent même radicalement transformés parfois. Ainsi, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca n'hésite pas à rapporter que l'anthropophagie sera pratiquée par cinq soldats, par cinq chrétiens par conséquent, qui vont se manger les uns après les autres jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un seul survivant¹. En un renversement de situation étonnant, cela scandalise les Indiens comme Alvar Nuñez Cabeza de Vaca se plaît à le rapporter. Le conquérant lui aussi semble choqué par l'anecdote car, bien qu'il s'agisse d'une anthropophagie de survie, et non de cannibalisme, elle est le fait de chrétiens censés condamner et combattre de tels agissements.

3- Elles provoquent la lâcheté et ne sont pas toujours glorieuses

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca choisit apparemment de ne rien occulter et de faire état des comportements lâches de certains, fussent-ils de haut rang. C'est ainsi qu'il rapporte deux actes de lâcheté et non des moindres dans les deux cas.

Le premier concerne les cavaliers de l'expédition. Nobles et riches pour la plupart, ceux-là même qui devraient montrer l'exemple, ces derniers font preuve de la plus grande lâcheté quand ils choisissent de se désolidariser du groupe qu'ils envisagent de quitter pensant pouvoir ainsi en réchapper. Ils décident, en effet, de partir plutôt que de rester avec les malades et les mourants de la troupe de peur de subir le même sort qu'eux². L'honneur est néanmoins sauf puisque les reproches du gouverneur et des officiers les pousseront à abandonner un tel projet.

Panfilo de Narvaez commet, quant à lui, une action bien peu glorieuse et plus grave encore. Il abandonne ses hommes dans des conditions terribles sans l'ombre d'un remords. Au contraire, il semble perpétrer ce crime avec le plus grand détachement car il s'agit ici d'un crime puisqu'il laisse derrière lui les plus faibles n'emportant à sa suite que les plus vaillants³. Il accomplit par là-même un acte qu'il réprouvait et condamnait quelque temps auparavant lorsque les cavaliers de son armée envisageaient de quitter la troupe.

¹ Cap. XIV, p. 125.

² Cap. VIII, p. 103.

³ Cap. X, p. 112.

4- Elles sont celles de vaincus

Les conquérants agissent parfois de façon désespérée mais surtout en vaincus. C'est notamment le cas lorsque, épuisés, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et quelques soldats suivent des Indiens qui les invitent chez eux alors même qu'ils redoutent l'issue funeste qui les attend peut-être. Ils se font dociles et obéissants et emboîtent le pas d'hommes censés être leurs ennemis qu'ils devraient combattre et non apitoyer, comme c'est le cas, comble de la déchéance des conquistadors, à ce moment du périple¹.

5- Elles sont subordonnées à l'appât du gain

Telle qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca la présente, l'expédition a pour mission de reconnaître et de coloniser la Floride. Les actions des conquérants, qu'il décrit au combat ou tout à leur marche, sont concentrées sur ce seul et même but. Pourtant, l'ancre à peine jetée, il indique qu'une cloche en or est trouvée dans un village indien abandonné². Le fait est simplement mentionné sans autre commentaire. C'est alors qu'ils sont déjà dans l'intérieur des terres que des traces du précieux métal sont décelées³. Là, des Indiens sont interrogés, preuve s'il en est de tout l'intérêt que la découverte suscite, et les Espagnols apprennent de leurs bouches qu'il y a énormément d'or dans une province très reculée, nommée Apalache. Dès lors, c'est Apalache qui devient le but à atteindre et motive la pénétration du pays, le projet de colonisation lui étant subordonné sinon momentanément laissé de côté⁴. Sans que cela soit jamais explicite, cette quête d'or est tellement éperdue que toutes les difficultés pour arriver jusque-là sont très vite oubliées par les soldats lorsque l'endroit est presque atteint⁵. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca lui-même en convient. Aussi, l'appât du gain pourrait expliquer, en partie, les actions les plus insensées du conquérant qui prendrait tous les risques dans le seul but de s'enrichir.

¹ Cap. XII, p. 119.

² Cap. III, p. 84.

³ Cap. IV, p. 86.

⁴ Cap. V, p. 91.

⁵ Cap. V, p. 91.

DEUXIÈME PARTIE : LA DÉCOUVERTE DE L'AUTRE

Comme tout texte littéraire les *Naufragios*¹ possèdent plusieurs grilles de lecture possibles. L'une d'elles consiste à n'y voir qu'un rapport de mission, semblable à beaucoup d'autres, rédigé par un militaire soucieux d'établir des faits condamnés à demeurer ignorés s'il ne prenait la plume. Qui plus est, les ambitions de leur auteur, qui sera nommé gouverneur du Rio de la Plata au lendemain de son retour en Espagne, peuvent aussi expliquer la nécessité de la rédaction d'un tel document et de son contenu.

Sous cet angle, l'œuvre est avant tout celle d'un soldat, condition dont l'écriture même porte la marque. Le récit est, en effet, particulièrement riche d'informations sur le (mauvais) déroulement d'une expédition de conquête. De ce seul point de vue, il est fascinant de précision. Au-delà de la simple auto-justification, car le récit permettra à son auteur de se défendre devant ses pairs, chapitre après chapitre, tout se doit d'être scrupuleusement consigné et le décompte des jours, des hommes, des chevaux et des actions y est d'une si remarquable et si implacable rigueur, qu'il mérite à lui seul de s'y arrêter.

De la même façon, les *Naufragios*² ont pu être qualifiés : « (...) d'étonnant livre d'aventures plus ou moins colorées d'un spiritualisme ésotérique »³ par des auteurs qui ont été plus spécialement sensibles à la performance physique et intellectuelle d'un homme démuné qui trouve la force de traverser à pied, de part en part, le continent américain en faisant son profit des rencontres qui jalonnent son parcours.

La seule lecture d'un document militaire, essentielle tant elle est révélatrice d'un état d'esprit particulier, est cependant bien réductrice et ne saurait donner toute la dimension de l'œuvre contenue pour une grande part dans la description et surtout la découverte de l'autre. Les *Naufragios*⁴ évoquent en effet les Indiens que le conquistador montre successivement comme des hommes, des êtres humains avec une organisation sociale, des relations interindividuelles, des arts et des techniques, des rites et des croyances mais aussi des combattants avec un armement et une stratégie qui en font tour à tour des hôtes hospitaliers ou

¹ *Op. cit.*

² *Ibid.*

³ Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, *Relation de voyage*, trad. et commentaires de Bernard LASFARGUES et J.M. AUZIAS, préf. Yves BERGER, Paris, Actes Sud, coll. Terres d'Aventures, 1989, 197 p. Dans sa préface, Yves Berger reprend la formule d'Haniel LONG qui s'est plus particulièrement intéressé au cheminement spirituel d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca. Cf. Haniel LONG, *La merveilleuse aventure de Cabeza de Vaca*, suivi de *Malinche (Dona Marina)*, Préface par Henry Miller, Traduit de l'américain et présenté par F.-J. Temple, Honfleur, Éd. Pierre-Jean Oswald, Collection « *La source de la liberté* » ou « *La solution intégrale* », 1970.

⁴ *Ibid.*

au contraire hostiles. C'est cette seconde approche qui sera développée. Celle où Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, loin de s'intéresser aux Indiens pour des raisons uniquement militaires, veut aussi faire partager une expérience humaine à ses contemporains.

CHAPITRE PREMIER : L'AUTRE

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, c'est un fait, compte parmi les plus ardents défenseurs des Indiens et l'apport de son œuvre, dans la révélation des qualités humaines des habitants du Nouveau Monde, est incontestable. Ceci alors même que son témoignage est loin de représenter une totale nouveauté pour ses contemporains. Lorsqu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca entreprend son voyage, la réalité du Nouveau Monde s'impose en effet peu à peu et se substitue aux récits légendaires qui ont accompagné l'odyssée de Christophe Colomb¹. Toutefois, la représentation de l'Amérique et de ses habitants demeure profondément européen-centriste. Une tentative pour la penser autrement n'aurait probablement pas été impossible. Elle n'était cependant pas à l'ordre du jour et le « *monde connu* » s'internationalise à marche forcée et sans vraiment s'en rendre compte. Il est alors fondé sur des relations de force, de domination et d'ignorance. Toute connaissance de l'autre, des peuples, des coutumes, des croyances ou encore des modes de vie, s'organise à travers ce prisme et poursuit un but purement utilitaire : la conquête.

Pour autant, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca n'est pas un témoin parmi d'autres, dépourvu d'originalité. Comme par un jeu de miroirs, c'est à travers la découverte des autres, c'est bien ainsi qu'il les nomme, et les observations aussi précises que possible qu'il en fait, qu'il se découvre lui-même. L'autre c'est aussi lui-même. Cette question sera d'abord examinée à travers les mécanismes d'identification de l'autre tels qu'ils sont mis en œuvre dans les *Naufraios*² puis, dans un second temps par la constatation du triomphe de l'altérité dans l'œuvre, sinon dans la vie, d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca. Il poursuit donc, en parallèle à son parcours physique, un cheminement intérieur totalement absent des récits et mémoires qu'ont pu laisser ses prédécesseurs et ses contemporains.

A/ Les Indiens

Tout commence dès l'ancre jetée dans une baie de Floride. Depuis leurs vaisseaux, les conquistadors aperçoivent des maisons et des villages indiens³. Le jour suivant, le comptable de

¹ Tzvetan TODOROV, *La conquête de l'Amérique, La question de l'autre*, Paris, Éditions du Seuil, 1982.

² *Op. cit.*

³ Cap. II, p. 82.

l'expédition se rend à terre, appelle les Indiens et fait du troc avec eux¹. Mais lorsque la troupe débarque à son tour, c'est pour constater que les Indiens ont fui, laissant notamment leurs « *buhios* » vides et libres d'être « *inspectés* » à loisir par les conquérants. Le lendemain, les Indiens viennent trouver les Espagnols afin de leur parler, sans grand succès faute d'interprète. Les signes qu'ils font sont, en outre, compris comme autant de menaces et des injonctions à quitter le pays sans toutefois qu'il y ait le moindre acte de violence².

a/ La rencontre

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca relate ses premiers « *contacts* » avec les Indiens dont il connaît déjà le nom des maisons mais ne semble ni voir ni même regarder puisqu'il ne les décrit pas. Ce sont tout simplement « *los otros* » ou, plutôt, « *los indios* » comme une évidence et non « *les habitants de Floride* », par exemple, ou encore « *les hommes rencontrés* ». Le choix d'emblée de ce terme générique donne à lui seul toute la mesure du chemin à parcourir, au sens propre comme au sens figuré, par le conquérant. Il est immense.

Voilà pourquoi il est nécessaire d'explorer la question de l'altérité.

À ce sujet, pour le philosophe Emmanuel Lévinas, dont la pensée s'articule essentiellement autour de cette notion, l'autre réside dans le cheminement qui conduit « *de l'être à l'autre* ». C'est dans son œuvre maîtresse, *Totalité et infini*³, qu'il décrit le sujet comme « *le même* ». De fait, la solitude fondamentale, initiale, porte l'être humain à rechercher la manière de briser l'enchaînement à soi, à chercher ailleurs et à se tourner vers le monde, attitude libératrice s'il en est. C'est, notamment, le visage d'autrui, dans lequel se trouve précisément l'altérité, qui permet cette libération.

Aussi, pour le philosophe : « *Autrui est celui qui me regarde droit dans les yeux et m'interpelle. Son regard et sa parole le rendent immédiatement présent. (...) la teneur fondamentale de son expression n'est autre que son altérité et son irréductibilité* »⁴. C'est la raison pour laquelle, pour Emmanuel Lévinas : « (...) *l'expression du visage est enseignement. Le visage m'apporte plus que ce dont je dispose déjà en moi et qui sommeille en moi, il m'apporte la véritable « révélation » de la présence d'autrui : l'absolument nouveau, c'est autrui* »⁵. Cela est possible parce que : « *Le visage s'adresse directement à moi (« face-à-*

¹ Cap. III, p. 84.

² *Ibid.*

³ Emmanuel LÉVINAS, *Totalité et infini, Essai sur l'extériorité*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1961, 310 p.

⁴ *Ibid.*, p. 173.

⁵ *Ibid.*, p. 194.

face »). Le philosophe ajoute que lorsque : « *Autrui me regarde, c'est l'au-delà de l'être (qui) nous parle et commande à partir des yeux de n'importe quel être humain* ».

Pour que ce message soit bien perçu, il faut cependant avoir bien conscience que : « *Autrui est exceptionnel, la distinction étant si radicale (...)* ». Et le philosophe de poursuivre sa démonstration quant au sens à donner à la confrontation à l'autre : « *En te servant, mon existence répond à la hauteur de la tienne qui, grâce à ton exigence aussi involontaire qu'exorbitante, m'offre une possibilité de sens* ». C'est donc à travers l'autre que l'être prend toute sa dimension.

L'être et l'existant sont, par conséquent, bien proches puisque semblables du fait de leur dissemblance : « *La différence qui nous tient séparés, nous unit par la non-indifférence qui en fait le secret le plus profond. (...) L'autre et moi sommes donc similaires et unis, précisément à cause de notre différence* ».

À cette analyse du philosophe Emmanuel Lévinas s'ajoute celle de l'écrivain mexicain Octavio Paz qui resitue la question de l'altérité dans le contexte de la conquête. Octavio Paz, dans *Le Labyrinthe de la solitude*¹, ouvre son essai sur l'identité mexicaine sur une définition de l'altérité du poète espagnol Antonio Machado : « *L'autre n'existe pas : telle est la foi rationnelle, l'inguérissable croyance de la raison humaine. Identité = réalité, comme si, en fin de compte, tout devrait être, de façon absolue et nécessaire, l'un et le même. Mais l'autre ne se laisse pas éliminer ; il subsiste et persiste ; il est cet os dur à ronger sur lequel la raison s'use les dents. Abel Martin, avec sa foi poétique, qui n'est pas moins humaine que la foi rationnelle, croyait en l'autre, en « l'essentiel hétérogénéité de l'être » ou, si vous préférez, en l'inguérissable altérité dont souffre l'un* ».

Il s'arrête notamment sur le caractère complexe de la Conquête telle qu'elle apparaît dans les témoignages laissés par les Espagnols. Il n'y voit que contradiction. Cette entreprise privée a, en effet, une dimension nationale. De fait : « *Cortés et le Cid guerroient pour leur compte, sous leur propre responsabilité et contre la volonté de leurs maîtres, mais au nom et au profit du Roi. Ils sont des vassaux, des rebelles et des croisés* »². C'est la raison pour laquelle : « *Dans leur conscience et dans celle de leurs armées, combattent à leur tour des notions opposées : les intérêts de la Monarchie et les leurs, ceux de la foi et ceux du lucre* »³.

¹ Octavio PAZ, *Le labyrinthe de la solitude*, suivi de *Critique de la pyramide*, Paris, NRF Essais, Gallimard, 1972, 254 p.

² *Ibid.*, p. 90.

³ *Ibid.*

Aussi, poursuit-il : « *Chaque Conquistador, chaque missionnaire et chaque bureaucrate est un champ de bataille. Si, considérés isolément, ils représentent les grandes puissances qui se disputent la direction de la société – le féodalisme, l’Eglise et la Monarchie absolue -, en leur for intérieur s’affrontent d’autres tendances. Celles-là mêmes qui distinguent l’Espagne du reste de l’Europe et qui en font, au sens littéral, une nation excentrique* »¹. Par exemple, alors que « *L’Espagne est le champion de la foi et ses soldats sont les soldats du christ* », l’Empereur et ses successeurs n’hésiteront pas à soutenir de vives polémiques contre le pape !²

Octavio Paz donne également sa propre définition de l’altérité : « *Si l’homme est double ou triple, les civilisations le sont tout autant, et les sociétés. Chaque peuple soutient un dialogue avec un interlocuteur invisible qui est, simultanément, lui-même et l’autre, son double. Son double ? Quel est l’original et quel est le fantôme ? Comme avec le ruban de Moebius, il n’y a ni extérieur ni intérieur, et l’altérité n’est pas là, mais ici : l’altérité est nous-mêmes* »³.

Et l’écrivain de préciser davantage sa pensée : « *La dualité n’est pas rapportée, postiche, extérieure : c’est notre réalité constitutive. Sans altérité, il n’y a pas d’unité. Mieux l’altérité est la manifestation de l’unité, sa façon de se déplier. L’altérité est une projection de l’unité : l’ombre contre laquelle nous luttons dans nos cauchemars. A l’inverse, l’unité est un moment d’altérité : cet instant où nous savons que nous sommes un corps sans ombre – ou une ombre sans corps. Ni à l’intérieur ni à l’extérieur, ni avant ni après : le passé réapparaît parce qu’il est un présent caché* »⁴.

Il s’arrête particulièrement sur la notion d’histoire : « *Je veux dire le véritable passé, qui n’est pas ce qui « est passé » : dates, personnages et tout ce que nous nommons histoire. Tout ceci est effectivement passé, mais il y a quelque chose qui ne passe pas, quelque chose qui passe sans passer, perpétuel présent en rotation. L’histoire de chaque peuple contient certains éléments invariants, ou dont les variations sont si lentes qu’elles deviennent imperceptibles* »⁵.

Pour ce qui est des *Nafragios*⁶, la question de l’autre s’inscrit dans un cadre institutionnel dont les évolutions ne doivent pas être négligées car elles sont susceptibles d’éclairer de façon significative l’état d’esprit d’Alvar Nuñez Cabeza de Vaca lorsqu’il rédige son texte. En effet, la société qu’il quitte en 1527 connaît une tendance à la sécularisation du

¹ *Ibid.*, p. 92.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 231.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

⁶ *Op. cit.*

pouvoir politique. Cependant, elle reste profondément chrétienne. De ce point de vue, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca en est le parfait représentant. Or, c'est le Christianisme qui, au Vème siècle¹, a provoqué la première des grandes ruptures dans l'évolution de la pensée politique en formalisant ce qui peut être désigné comme le « *problème de l'autre* ».

Cette approche est radicalement nouvelle et va se traduire par une reconnaissance de principe du droit des autres. Présente dans le Nouveau Testament, notamment à travers ce qu'il est convenu d'appeler la « *théologie politique* » de Saint-Paul², cette rupture est notable même par rapport à l'Ancien Testament. Il en résulte qu'entre 476 et 1492, les relations qui unissent les trois acteurs majeurs que sont l'Europe Romano-germanique, l'Empire Byzantin et l'Islam, en lui-même déjà un élément d'altérité, commencent à s'établir sur de nouveaux fondements de nature juridique.

L'Église catholique joue naturellement un rôle de premier plan dans ce mouvement, notamment pour ce qui est de la diffusion des connaissances dans la mesure où seuls les clercs sont instruits. Le souvenir des anciennes institutions romaines exerce également une forte influence sur les institutions politiques, en particulier pour ce qui renvoie à la notion d'empire. Tout cela contribue à une conception moniste du pouvoir et à l'idée d'une société globale, fondée sur des valeurs communes, par opposition au reste du monde : celui des sauvages et des barbares, lui-même conçu comme un univers indistinct.

Concrètement, cela veut dire que ce qu'il est convenu d'appeler la chrétienté guerrière apprend à pratiquer la trêve de Dieu, l'asile (terre de paix), la protection des pèlerins, le respect de la parole donnée... Elle promulgue et fait respecter des interdits. Les sanctions sont sévères, mais elles commencent à se différencier. Elles peuvent être purement religieuses, comme l'excommunication, ou civiles, comme la mise au banc de la société. Qui plus est, les relations entre les souverains sont organisées par le droit. Les ambassades, les traités, l'arbitrage des conflits plutôt que leur règlement par l'affrontement armé, sont des mécanismes bien connus. La guerre elle-même devient un objet de droit. Elle se conclue par des traités de paix et les conditions de détention ou de traitement des prisonniers sont clairement fixées.

C'est dans ce contexte intellectuel, politique et juridique qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca va découvrir l'autre à travers la figure familière et pourtant étrange de l'Indien. Il va, en effet, s'attacher à en décrire les apparences les plus immédiates, le plus souvent relatives à

¹ 476 : l'Antiquité prend fin avec la prise de Rome par les troupes gothes d'Alaric.

² Alain BADIOU, *Saint-Paul : la fondation de l'universalisme*, Paris, PUF, coll. Essais du Collège International de Philosophie, Paris, 1998.

l'armement ou à l'habillement, mais y associera systématiquement des notations précises et présentées comme objectives sur les relations sociales interindividuelles ou intercommunautaires, l'habitat, le degré de développement des techniques et les croyances. En s'intéressant à ce type d'informations, au-delà de sa situation personnelle qui va nécessairement le conduire lui aussi à adopter cette façon de vivre, il prétend, d'abord, faire œuvre utile pour les expéditions ultérieures. C'est ainsi qu'à travers une étude quasi-ethnologique de son environnement, c'est une description économique et géo-politique du Nouveau Monde qu'il entend livrer à la postérité.

En abordant aux rives du Nouveau Monde, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca adopte donc des attitudes, des comportements et une posture intellectuelle conformes à la mission de conquête qui lui a été confiée. Le soldat gardera d'ailleurs longtemps ses réflexes militaires. Par exemple, au chapitre XXXII¹, alors qu'il commence sa route en direction de Mexico, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca cherche à déterminer quel est le meilleur itinéraire pour parvenir à l'intérieur du pays. Ainsi, tout en notant la possibilité de gagner par la côte bon nombre de provinces de la mer du Sud, car y pénétrer par un autre endroit serait courrir le risque de se perdre, il remarque que cet endroit ne possède pas de maïs. Or, l'approvisionnement est une préoccupation constante dans une expédition. Cependant que, peu à peu, sous sa plume, la figure incertaine de « *l'Indien* » se précise et cesse de se réduire à celle de l'ennemi combattant. Mais, tout comme ses contemporains, il ne soupçonne pas son incapacité à comprendre les situations auxquelles il est confronté. Ses descriptions mêmes, qu'il prétend objectives et reflétant un simple témoignage, ne correspondent pas toujours à la véritable réalité du monde indien.

Aussi, le sens de la précision et du détail qui caractérise l'œuvre d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, du moins après une lecture superficielle, n'est manifestement pas uniquement motivé par le seul intérêt stratégique. Les notations relatives aux mœurs, rituels et croyances ne peuvent se comprendre que par la volonté de mettre en évidence l'incontestable part d'humanité présente dans chaque population rencontrée. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, peut-être à son corps défendant, réalise qu'il est, avant tout, confronté à des sociétés humaines, celles des Indiens, dont l'organisation sociale, pour exotique ou rudimentaire qu'elle puisse paraître, doit être reconnue, acceptée, voire utilisée, par ses contemporains.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca ne marque pas le moindre étonnement lors de la première rencontre avec des Indiens. Il sait, apparemment, à quoi s'attendre et ne manifeste aucune

¹ Cap. XXXII, p. 197.

émotion particulière, ni admiration ni crainte, ou tout autre sentiment de rejet ou de sympathie à leur égard. Toutes choses qu'il choisit peut-être de taire, tout entier concentré sur les informations utiles à l'Espagne qui n'a que faire des atermoiements de ses soldats. Il arrive pourtant pour la première fois en terre américaine.

Au surplus, il semble bien établi pour lui que les habitants sont « *los indios* » avant même d'être des hommes et des femmes. D'ailleurs, lorsque, exceptionnellement, le terme « *hombres* » est employé, il l'est pour distinguer les individus de sexe différent dans un même groupe : « (...) *entrados, no hallamos sino mujeres y muchachos, que los hombres a la sazón no estaban en el pueblo (...)* »¹. Pour le conquérant, fraîchement débarqué, la frontière n'est donc pas perméable entre les hommes qui viennent d'Espagne et les « *autres* » qui sont là et qu'il se contentera bien souvent de nommer ainsi.

Il y aura d'autres rencontres tout au long de ce terrible parcours qui seront autant de « *premier contact* » mais elles entraîneront le même type de réaction de sa part. Au-delà de l'opposition entre « *nous* » et « *les autres* », renforcée par une utilisation récurrente et peu précise du terme « *Indien* », Alvar Nuñez Cabeza de Vaca montre d'abord qu'il perçoit une réalité indistincte, opaque. Il ne s'agit pas d'une incompréhension globale, qui ne saurait du reste lui être reprochée, mais, plutôt, du sentiment *a priori*, presque la certitude, de l'unité du monde indien. Son approche des sociétés indiennes est dictée par cette idée qui va le conduire à souligner systématiquement les différences entre les groupes qu'il croise sur son chemin pour, sans doute, mieux mettre en évidence la cohérence d'un ensemble fondé sur de nombreuses caractéristiques communes.

1- Les échanges

L'attention qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca porte aux Indiens va d'abord le conduire à s'intéresser à leurs langues. Le peu de curiosité suscitée à l'origine par cette question, et donc par la communication avec les populations rencontrées, fait rapidement place à un intérêt assez vif. L'identification des idiomes pratiqués va, en effet, naturellement, être utile pour pouvoir communiquer avec les Indiens, c'est-à-dire essentiellement les interroger sur le pays et ses richesses. Les conquistadors partent, de toute façon, avec l'idée d'établir des contacts directs avec les Indiens. Pour Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, cette connaissance va aussi servir de critère de distinction entre les différentes ethnies : l'identification des langages permet également de distinguer les populations.

¹ Cap. VI, p. 96.

De façon notable, aucun interprète n'a été prévu pour accompagner l'expédition alors que les difficultés de communication sont particulièrement aiguës et que les échanges doivent se faire par signes¹. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca évoque ce mode de communication à plusieurs reprises : « (...) *mas haciannos muchas senas y amenazas, y nos parecio que nos decian que nos fuesemos de la tierra (...)* »² ; « *Por senas preguntamos a los indios de adonde habian habido aquellas cosas ; senalaronnos que muy lejos de alli habia una provincia que se decia Apalache, la cual habia mucho oro, y hacian sena de haber muy gran cantidad de todo lo que estimamos en algo* »³ ; « (...) *el gobernador salio a ellos, y despues de haberlos hablado por senas, ellos nos senalaron de suerte, que hubimos de revolver con ellos (...)* »⁴ ou encore : « (...) *y por senas le dimos a entender que ibamos a Apalache, y por las senas que el hizo, nos parecio que era enemigo de los de Apalache (...)* »⁵.

Au cours de son récit, quand il aura perdu son statut de conquérant, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca avoue également à plusieurs reprises devoir communiquer par signes. Au-delà du problème, certes primordial, des échanges et de la collecte d'informations, la méconnaissance des langues indiennes conduit surtout les Espagnols à interpréter des gesticulations et des comportements, ce qui ne peut qu'être source de malentendus parfois graves tant l'ignorance et les préjugés des soldats sont grands. Ainsi, dès le lendemain de leur arrivée en Floride, lorsque qu'après s'être enfuis les Indiens reviennent trouver les Espagnols, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca note que non seulement ces derniers ne comprennent rien à leurs discours, mais qu'ils ne savent pas non plus comprendre leurs signes. Cela les conduits à conclure que les Indiens sont menaçants et qu'ils leur intiment de quitter le pays⁶.

Faute d'interprète, toute communication verbale se révèle par conséquent le plus souvent impossible, ce qui empêche le recueil, primordial pour le groupe, d'informations sur le pays. Par exemple, lorsque les Espagnols, qui sont aussi venus pour enrichir la couronne, remarquent des objets en or, c'est par gestes qu'ils sont contraints de s'informer sur leur provenance. Réduits à décrypter les signes que les Indiens leur adressent en retour, ils comprennent, ou croient comprendre, qu'il y a fort loin de là une province nommée Apalache qui regorge de ce métal. Dans l'impossibilité d'obtenir des renseignements clairs et précis, la

¹ Cap. XIII, pp. 123-124. Un Indien possède un objet d'échange. Par signes, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, parvient à s'informer et retrouve plusieurs compagnons. Les Indiens leur avaient parlé d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca.

² Cap. III, p. 85.

³ Cap. IV, p. 87.

⁴ Cap. V, p. 91.

⁵ *Ibid.*, p. 93.

⁶ Cap. III, p.

solution qui s'impose aux yeux des Espagnols est de prendre, littéralement, ces Indiens pour guides et de se contenter de les suivre à l'intérieur des terres : « (...) *hallamos tambien muestras de oro. Por senas preguntamos a los indios de adonde habian habido aquellas cosas ; senalaronnos que muy lejos de alli habia una provincia que se decia Apalache, la cual habia mucho oro, y hacian sena de haber muy gran cantidad de todo lo que estimamos en algo. Decian que en Apalache habia mucho, y tomando aquellos indios por guia, partimos de alli (...)* »¹. Conduits, par la force des choses et non par empathie naturelle, à faire confiance à ces éclaireurs improvisés, le corps expéditionnaire s'expose, et la suite le confirmera, à de graves déboires².

Ce n'est pas là une attitude vraiment originale, non plus que les procédés employés. Dès le chapitre IV, en bons militaires, les Espagnols « *prennent* » quatre Indiens pour savoir s'ils connaissent le maïs³. Le Chapitre VII des *Naufragios*⁴ montre également combien cette méthode d'investigation est une façon habituelle de procéder pour les conquistadors qui tentent de s'informer de manière détaillée notamment auprès des Indiens capturés. Dans ce chapitre, le cacique retenu prisonnier, comme les Indiens voisins et ennemis de ce chef que les Espagnols emmènent avec eux, sont ainsi interrogés sur, entre autres, la nature du pays, la population, le caractère des habitants ou encore les vivres : « *Preguntamos al cacique que les habiamos detenido, y a los otros indios que traíamos con nosotros, que eran vecinos y enemigos de ellos, por la manera y poblacion de la tierra, y la calidad de la gente, y por los bastimientos y todas las otras cosas de ella. Respondieronnos cada uno por si, que el mayor pueblo de toda aquella tierra era aquel Apalache, y que adelante habia menos gente y muy mas pobre que ellos, y que la tierra era mal poblada y los moradores de ella muy repartidos ; y que yendo adelante, habia grandes lagunas y espesura de montes y grandes desiertos y despoblados. Preguntamosles luego por la tierra que estaba hacia el sur, que pueblos y mantenimentos tenia. Dijeron que por aquella via, yendo a la mar nueve jornadas, habia un pueblo que llamaban Aute, y los indios de el tenian frisoles y calabazas, y que por estar tan cerca de la mar alcanzaban pascados, y que estos eran amigos suyo* »⁵. Il s'agit là, explicitement, d'une opération de renseignement qui n'a rien de surprenant dans le cadre d'une expédition militaire.

L'expédition, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca le souligne, se trouve donc bien démunie du fait de son ignorance au sujet de la population : « (...) *sobre todo esto, ibamoas mudos y sin*

¹ *Ibid.*, p. 87.

² Cap. VI, p. 96 : À Apalache, non seulement les Espagnols ne trouveront pas les richesses escomptées, mais seront attaqués par des Indiens qui leur causeront de lourdes pertes.

³ Cap. VI, p. 86.

⁴ *Op. cit.*

⁵ Cap. VII, pp. 98-99.

lengua, por donde mal nos podiamos entender con los indios, ni saber lo que de la tierra queriamos, y que entrabamos por tierra desque ninguna relacion teniamos, ni sabiamos de qué suerte era, ni lo que en ella habia, ni de qué gente estaba poblada, ni a qué parte de ella estabamos ; y que sobre todo esto, no teniamos bastimentos para entrar adonde no sabiamos (...) »¹.

Toutefois, progressivement, mais cela prendra vraisemblablement beaucoup de temps puisque la remarque n'apparaît qu'au chapitre XXXI, la communication pourra s'établir. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca indique dans ce chapitre que les Espagnols croisent beaucoup de peuplades différentes qu'ils comprennent toujours et dont ils parviennent à se faire comprendre. Contre toute attente, ces « gens » leur répondent même avec autant de facilité que s'ils avaient parlé leur langue et les Espagnols, la leur. Par la suite, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca précise qu'avec ses compagnons d'infortune, ils maîtrisent six langues, ce qui, malgré tout, semble peu quand il y en a des milliers autour d'eux comme il se plaît à le souligner : « *Pasamos por gran numero de diversidades de lenguas ; con todas ellas Dios nuestro Senor nos favorecio porque siempre nos entendieron y les entendimos. Asi, preguntabamos y respondian por senas, como si ellos hablaran nuestra lengua y nosotros la suya ; porque, aunque sabiamos seis lenguas, no nos podiamos en todas partes aprovechar de ellas, porque hallamos mas de mil diferencias »².*

La question des langues parlées est directement évoquée dans le chapitre XXVI, au titre particulièrement éloquent : « *De las naciones y lenguas »³*. Ce passage comporte à lui seul une récénsion des plus précieuses des différents peuples rencontrés et identifiés sur la base des langues pratiquées. Les ethnies sont, en outre, situées géographiquement, information de la plus haute importance pour les conquérants à venir. Cet « inventaire » permet, notamment, de prendre toute la mesure du très large spectre humain qui s'offre au conquistador. Le soin qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca prend à nommer les hommes et à ne plus les englober dans le seul terme générique de « *los indios* », intrinsèquement sans valeur tant il est réducteur, est, de ce seul point de vue, particulièrement instructif : « *Tambien quiero contar sus naciones y lenguas, desde la isla del Mal Hado hasta los ultimos hay. En la isla del Mal Hado hay dos lenguas : a los unos llaman de Coaques y a los otros llaman de Han. En la Tierra Firme, enfrente de la isla, hay otros que se llaman de Chorrucos, y toman el nombre de los montes donde viven. Adelante, en la costa del mar, habitan otros que se llaman Doguenes, y enfrente de ellos otros que tienen por nombre los de Mendica. Mas adelante, en la costa, estan los Quevenes, y enfrente de ellos, dentro de la Tierra Firme, los mariames ; y yendo por la costa*

¹ *Ibid.*, p. 88.

² Cap. XXXI, p. 195.

³ Cap. XXVI, pp. 171-173.

adelante, estan otros que se llaman guayacones, y enfrente de estos, dentro en la Tierra Firme, los iguaces. Cabo de estos estan otros que se llaman atayos, y detras de estos, otros acubadaos, y de estos hay muchos por esta vereda adelante. El la costa viven otros llamados Quitoles, y enfrente de estos, dentro en la Tierra Firme, los Avavares. Con estos se juntan los Maliacones, y otros Cutalchiches, y otros que se llaman susolas, y otros que se llaman comos, y adelante en la costa estan los Camoles y en la misma costa adelante, otros a quien nosotros llamamos los de los higos. Todas estas gentes tienen habitaciones y pueblos y langues diversas. Entre estos hay una lengua en que llaman a los hombres por mira aca ; arre aca ; a los perrons xo (...) »¹.

2- L'incompréhension

Dans le Nouveau Monde, la rencontre est synonyme d'incompréhension. Tzvetan Todorov s'est particulièrement attaché à analyser ce moment décisif. C'est ainsi qu'il découpe son essai, *La conquête de l'Amérique, La question de l'autre*², en quatre grandes parties respectivement intitulées : « I. Découvrir », « II. Conquérir », « III. Aimer », « IV. Connaître », elles-mêmes respectivement articulées autour de trois longs paragraphes développant chacun une thématique donnée, avant d'achever son ouvrage sur un épilogue qui trouve sa source dans la « *La prophétie de Las Casas* ».

D'emblée, dès les premières pages du volume, précédées du simple titre de « *Découvrir* »³, le chercheur, qui entend répondre : « *À la question : comment se comporter à l'égard d'autrui* »⁴, délimite son champ d'étude tant le sujet de l'« *autre* » est vaste. Il choisit, en effet : « *l'autre extérieur et lointain* ». De même, il précise d'entrée le type d'écriture privilégié : ce sera le récit ou plus précisément une histoire exemplaire. Aussi : « (...) *dans ce livre alterneront, un peu comme dans un roman, les résumés, ou vues d'ensemble sommaires ; les scènes, ou analyses de détail farcies de citations ; les pauses, où l'auteur commente ce qui vient de se passer ; et, bien entendu, de fréquentes ellipses, ou omissions : mais n'est-ce pas le point de départ de toute histoire ?* »⁵. Enfin, parmi les récits sur lesquels il pourrait s'appuyer pour mener à bien sa réflexion, son choix s'arrête sur celui de la découverte et de la conquête de l'Amérique.

Sa pensée va s'articuler autour d'une unité de temps : « *en gros le seizième siècle* » qui

¹ Cap. XXVI, pp. 171-172.

² Tzvetan TODOROV, *La conquête de l'Amérique, La question de l'autre*, Paris, Seuil, 1982, 278 p.

³ *Op. cit.*, pp. 11-15.

⁴ *Ibid.*, p. 12.

⁵ *Ibid.*

« *aura vu se perpétrer le plus grand génocide de l'histoire de l'humanité* »¹, d'une unité de lieu, la Mésoamérique et d'une unité d'action : « *la perception que les Espagnols ont des Indiens* »². Car, pour Tzvetan Todorov : « (...) *c'est bien la conquête de l'Amérique qui annonce et fonde notre identité présente* ». Il ajoute : « (...) *même si toute date permettant de séparer deux époques est arbitraire, aucune ne convient mieux pour marquer le début de l'ère moderne que l'année 1492, celle où Colon traverse l'océan atlantique* »³. Là, le chercheur s'arrête longtemps sur la figure de Christophe Colomb et sa quête de richesse omniprésente dans ses journaux, lettres et autres rapports. Pourtant, pour Todorov : « (...) *la cupidité n'est pas le véritable mobile de Colon. Simplement, Colon connaît la valeur d'appât que peuvent jouer les richesses, et l'or en particulier* »⁴, et il incline à le croire : « *on doit le croire* » insiste même Todorov lorsqu'il écrit : « *Je n'ai pas fait ce voyage pour y gagner honneur et fortune ; c'est la vérité, car de cela, déjà tout espoir en était mort. Je suis venu à Vos Altesses avec une intention pure et un grand zèle, et je ne mens pas* » (« *Lettre rarissime* » 7.7.1503)⁵, l'intention pure étant l'expansion du christianisme. Mieux : « *La victoire universelle du christianisme, tel est le mobile qui anime Colon, homme profondément pieux (il ne voyage jamais le dimanche) qui, pour cette raison même, se considère comme élu, comme chargé d'une mission divine, et qui voit l'intervention divine partout (...)* : « *Par de nombreux et signalés miracles Dieu s'est révélé au cours de cette navigation* » (« *Journal* », 15.3.1493)⁶.

Sous la plume de l'Amiral, la découverte se fait à l'aune de sa foi et s'écrit via le filtre de grands textes chrétiens. De fait : « *La croyance la plus frappante de Colon est (...) d'origine chrétienne : elle concerne le Paradis terrestre* »⁷.

Et Christophe Colomb, précisément dans un long développement intitulé : « *Colon herméneute* »⁸, s'attache particulièrement aux phénomènes naturels : « *Poissons et oiseaux, plantes et animaux sont les personnages principaux des aventures qu'il conte ; il nous en a laissé des descriptions détaillées* »⁹. Pour ce qui est de la navigation aussi : « (...) *pas un jour sans notations concernant les étoiles, les vents, la profondeur de la mer, le relief de la côte (...)* »¹⁰. Cet appareil descriptif très développé dans les différents écrits de l'Amiral tend à prouver son admiration pour ces terres nouvelles où tout est plus beau. Toutefois : « *Colon est*

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 14.

⁴ *Ibid.*, p. 16.

⁵ *Ibid.*, p. 17.

⁶ *Ibid.*, p. 18.

⁷ *Ibid.*, p. 13.

⁸ *Ibid.*, pp. 22-39.

⁹ *Ibid.*, p. 25.

¹⁰ *Ibid.*, p. 26.

conscient de ce que ces superlatifs peuvent avoir d'in vraisemblable, et par conséquent de peu convaincant ; mais il en assume les risques, dans l'impossibilité de procéder autrement »¹.

Le découvreur est attentif et sensible à tout. Il est vrai que l'homme avait même choisi son nom : « *Colon (...) et après lui Las Casas, comme bien de leurs contemporains, croient (...) que les noms, ou tout au moins les noms de personnes exceptionnelles, doivent être à l'image de leur être ; et Colon avait retenu en lui-même deux traits dignes de figurer dans son nom : l'évangéliste et le colonisateur ; il n'avait pas tort après tout »² (Cristobal : Christum Ferens, porteur du Christ, Colon : repeupleur). Sa signature même relève d'un choix : « *La même attention au nom, qui touche au fétichisme, se manifeste dans les soins dont il entoure sa signature ; car il ne signe pas, comme tout un chacun, de son nom, mais d'un signe particulièrement élaboré. Si élaboré au demeurant, qu'on n'est toujours pas parvenu à en percer le secret (...) »³.**

Par parenthèse, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est bien un homme de son temps. Lui aussi, comme l'Amiral, choisit son nom, il porte le patronyme maternel, et lui aussi a un paraphe qui ressemble davantage à un dessin qu'à une signature permettant de lire un nom identifiant clairement son auteur.

Christophe Colomb est, en revanche, moins attaché à la communication humaine qui l'intéresse dans une moindre mesure. Et Todorov de citer un épisode bien énigmatique qu'il qualifie de « *significatif* » : « (...) *une sorte de parodie du travail ethnographique : ayant appris le mot indien « cacique », il cherche moins à savoir ce qu'il signifie dans la hiérarchie, conventionnelle et relative, des Indiens, que de voir à quel mot espagnol il correspond, comme s'il allait de soi que les Indiens établissent les mêmes distinctions que les Espagnols ; comme si l'usage espagnol n'était pas une convention parmi d'autres, mais l'état naturel des choses (...) »⁴. Il est vrai que le découvreur admet clairement qu'il n'y a pas de communication : « (...) *je ne connais pas la langue des gens d'ici, ils ne me comprennent pas et ni moi ni aucun de mes hommes ne les entendons » (27.11.1492)⁵.**

Quant à l'usage des signes : « *La communication non verbale n'est guère plus réussie que l'échange de paroles »⁶. D'ailleurs : « *La communication humaine ne réussit pas à Colon**

¹ *Ibid.*, p. 31.

² *Ibid.*, p. 33.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, 35.

⁵ *Ibid.*, p. 38.

⁶ *Ibid.*

car elle ne l'intéresse pas »¹. Todorov attribue une telle attitude à la conception même que l'Amiral se fait de cet « autre » : « (...) *la perception sommaire qu'a Colon des Indiens, mélange d'autoritarisme et de condescendance ; de l'incompréhension de leur langue et de leurs signes ; la facilité avec laquelle il aliène la volonté de l'autre en vue d'une meilleure connaissance des îles découvertes ; la préférence pour les terres plutôt que pour les hommes. Dans l'herméneutique de Colon, ceux-ci n'ont pas de place à part* »².

Dans un long passage, intitulé « *Colon et les Indiens* »³, Todorov se penche davantage encore sur le comportement du découvreur face aux populations locales. Il résume ainsi son point de vue : « *Colon ne parle des hommes qu'il voit que parce que ceux-ci font, après tout, eux aussi partie du paysage. Ses mentions des habitants des îles viennent toujours au milieu des notations sur la nature, quelque part entre les oiseaux et les arbres* »⁴. Christophe Colomb remarque, par exemple : « *À l'intérieur des terres, il y a maintes mines de métaux et d'innombrables habitants* » (« Lettre à Santangel », février-mars 1493)⁵. Surtout, la première fois que le découvreur évoque les Indiens, il écrit : « *Alors ils virent des gens nus...* » (11.10.1492)⁶.

Aussi : « (...) *la première caractéristique de ces gens qui frappe Colon est l'absence de vêtements (...)* »⁷. C'est la raison pour laquelle les notations de l'Amiral sur les autochtones sont le plus souvent concentrées sur leur aspect physique, leur stature ou encore la couleur de leur carnation. Tout cela pour conclure : « (...) *avec étonnement que, bien que nus, les Indiens semblent plus près des hommes que des animaux* ». Christophe Colomb écrit, en effet : « *Tous ces gens des îles et de la terre ferme là-bas, même s'ils paraissent bestiaux et vont nus, (...) leur paraissent être bien raisonnables et d'intelligence aigüe* »⁸.

Pour autant, pour le découvreur, cette absence de vêtements va de pair avec un dénuement culturel certain. De fait, selon lui, les Indiens n'ont ni lois, ni coutumes, ni rites, ni religion. C'est ainsi qu'il note successivement : « *Ces gens sont très paisibles et craintifs, nus comme je l'ai dit, sans armes et sans lois* » (4.11.1492) ; « *Ils ne sont d'aucune secte ni idolâtres* » (27.11.1492)⁹. Quant à leur culture matérielle, Christophe Colomb ne manifeste aucun intérêt pour les pelotes de coton filé ou autres sagaies qu'il remarque chez les Indiens

¹ *Ibid.*, p. 39.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, pp. 40-55.

⁴ *Ibid.*, p. 40.

⁵ *Ibid.*, p. 40.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*, p. 41.

⁹ *Ibid.*

mais se borne simplement à évoquer. Le jugement de Tzvetan Todorov n'en est que plus sévère : « *Son attitude à l'égard de cette autre culture est, dans le meilleur des cas, celle du collectionneur de curiosités, et ne s'accompagne jamais d'une tentative de compréhension (...)* »¹. D'où, d'ailleurs, cette opinion du découvreur : « (...) *tous ces Indiens culturellement vierges, page blanche qui attend l'inscription espagnole et chrétienne, se ressemblent entre eux* »². Il confond, en effet, sous sa plume et à plusieurs reprises les différentes populations qu'il rencontre et dans lesquelles il ne voit jamais que des « *semblables* ». C'est ainsi qu'il écrit : « *Les gens étaient tous semblables à ceux dont j'ai parlé, de la même condition, aussi nus et de la même stature* » (17.10.1492) » ; « *Il vint beaucoup de ces gens, semblables à ceux des autres îles, aussi nus et pareillement peints* » (22.10.1492) ou encore : « *Ce sont, (...) des gens semblables (...)* » (3.12.1492)³.

Ces hommes et ces femmes, que, décidément rien ne distingue, sont pareillement dotés d'une belle apparence physique qui suscite l'admiration de l'Amiral. Il est vrai que, pour Tzvetan Todorov : « (...) *Colon a décidé de tout admirer, et donc en premier lieu leur beauté physique* »⁴. De fait, le découvreur multiplie les commentaires les plus flatteurs sur les Indiens : « *Ils étaient tous très bien faits, très beaux de corps et très avenants de visage* » (11.10.1492) ; « *Tous de belle allure. Ce sont des gens très beaux* » (13.10.1492) ; « *C'étaient les plus beaux hommes et les plus belles femmes que, jusque-là, ils avaient rencontrés* » (16.12.1492)⁵.

Il en est de même moralement. En effet : « *Cette admiration décidée d'avance s'étend aussi au moral ; Ces gens sont bons, déclare d'emblée Colon, sans se soucier de fonder son affirmation* »⁶. C'est ainsi qu'il écrit : « *Ce sont les meilleures gens du monde et les plus paisibles* » (16.12.1492)⁷ ; « *Je ne crois pas qu'au monde il y ait meilleurs hommes (...)* »⁸. Mais il y a aussi de « *méchants* » Indiens. Naufragé à la Jamaïque, il rencontrera effectivement des : « (...) *sauvages pleins de cruauté et qui nous sont ennemis* » (« Lettre rarissime », 7.7.1503)⁹.

Cette dichotomie se retrouve lors d'échanges avec les autochtones. Il éprouve à cette occasion leur « *générosité* » avant de les découvrir « *voleurs* ». Les Indiens donnent, en effet, tout ce qu'ils ont contre n'importe quoi : « *Jusqu'aux morceaux des cercles cassés des barils qu'ils prenaient en donnant ce qu'ils avaient comme des bêtes brutes !* » (« Lettre à Santangel »,

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, pp. 41-42.

⁴ *Ibid.*, p. 42.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*

⁹ *Ibid.*

février-mars 1493)¹ et en sont contents : « C'est (...) sur la base de ces observations et de ces échanges que Colon va déclarer que les Indiens sont les gens les plus généreux du monde, apportant ainsi une contribution importante au mythe du bon sauvage »² ; « Ils sont sans convoitise du bien d'autrui » (26.12.1492) ; « Ils sont à tel point dépourvus d'artifice et si généreux de ce qu'ils possèdent, que nul ne le croirait à moins de l'avoir vu » (« Lettre à Santangel », février-mars 1493)³. Néanmoins, quand les Indiens, qui ont une perception de la propriété tout autre que celle des Espagnols puisqu'elle repose sur la communauté de biens, viennent prendre ce qui leur plaît chez leurs hôtes, Christophe Colomb déclare que ce sont tous des voleurs. Il faut alors leur infliger des châtements cruels, semblables à ceux en usage en Espagne, puisqu'il donne comme instruction de leur couper le nez et les oreilles.

Il s'arrête également sur leur « lâcheté » : « Ils sont sans armes et si craintifs que l'un des nôtres suffit à en faire fuir cent (...) » (« Journal », 12.11.1492) ; « L'Amiral certifie aux Rois qu'avec dix hommes on en ferait fuir dix mille tant ils sont poltrons et lâches » (3.12.1492) ; « Ils n'ont ni fer, ni acier, ni armes, et ils ne sont point faits pour cela ; (...) ils sont prodigieusement craintifs » (« Lettre à Santangel », février-mars 1493)⁴. Il en est de même face à un auxiliaire précieux des Espagnols dans cette épopée. De fait, comme le rappelle Tzvetan Todorov : « La chasse des Indiens par des chiens, (est une) autre « découverte » de Colon (...) »⁵.

Les Indiens, de leur côté, sont persuadés que les Espagnols viennent du ciel : « Ils croyaient tous que les Chrétiens venaient du ciel (...) » (16.2.1492) ; « (...) ils restent en cette persuasion que je viens du ciel » (« Lettre à Santangel », février-mars 1493)⁶. Parallèlement, la vénalité des conquérants ne leur échappe pas : « Un des Indiens qu'emmenait l'Amiral parla avec ce roi, lui dit comment les chrétiens venaient du ciel et qu'ils allaient à la recherche de l'or » (« Journal », 16.12.1492). Deux éléments dont Tzvetan Todorov tire la conclusion suivante : « (...) la conquête aura ces deux aspects essentiels : les chrétiens sont forts de leur religion, qu'ils apportent au Nouveau Monde ; ils en emportent, en échange, or et richesse »⁷.

Quant à l'attitude de Christophe Colomb vis-à-vis des Indiens, elle est, d'une part, « assimilationniste » (ce qui implique une égalité de principe) : les Indiens, cela va de soi, adopteront les coutumes espagnoles et, surtout, la religion chrétienne : « J'ai connu qu'ils

¹ *Ibid.*, p. 44.

² *Ibid.*, p. 45.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, p. 46.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, p. 47.

⁷ *Ibid.*

étaient des gens à se rendre et convertir bien mieux à notre Sainte Foi par amour que par force... » (11.10.1492)¹ tant il est vrai que : « (...) ce fut la fin et le principe de cette entreprise que la propagation et la gloire de la religion chrétienne, et de n'admettre en ces régions nul qui ne soit bon chrétien » (27.11.1492)². Elle repose, d'autre part, sur l'affirmation de l'infériorité des Indiens : « Ils sont propres à être commandés » (16.12.1492)³ et bascule dans l'idéologie esclavagiste : « Ils doivent être bons serviteurs et industriels » (11.10.1492)⁴. Aussi, les Indiens sont-ils, aux yeux de l'Amiral, des : « (...) objets vivants. C'est ainsi que, dans son élan de naturaliste, il veut toujours ramener en Espagne des spécimens de tous les genres : arbres, oiseaux, animaux et Indiens (...) »⁵.

Aussi, le comportement de l'Amiral, marqué au plus haut point par l'ambivalence, pousse-t-il le linguiste à s'interroger avant d'émettre une hypothèse : « *Comment Colon peut-il être associé à ces deux mythes apparemment contradictoires, celui où l'autre est un « bon sauvage » (c'est lorsqu'il est vu de loin) et celui où il est un « sale chien », esclave en puissance ? C'est que tous deux reposent sur une base commune, qui est la méconnaissance des Indiens, et le refus de les admettre comme un sujet ayant les mêmes droits que soi, mais différent. Colon a découvert l'Amérique mais non les Américains »*⁶. Par conséquent, c'est dans un même mouvement que cette découverte et cette négation de l'« autre » se produisent : « *Toute l'histoire de l'Amérique, premier épisode de la conquête, est frappée de cette ambiguïté : l'altérité humaine est à la foi révélée et refusée »*⁷.

Dans une seconde partie, intitulée « *Conquérir* »⁸, Tzvetan Todorov, sous le titre « *Les raisons de la victoire* »⁹, s'attache, à travers différents textes contemporains qui relatent les faits, à comprendre les raisons de la fulgurante et spectaculaire victoire d'Hernan Cortés au Mexique. En 1519, le conquérant est, en effet, à la tête de quelques centaines d'hommes lorsqu'il s'empare du royaume de Moctezuma qui, lui, étonnamment, dispose de plusieurs centaines de milliers de guerriers ! Il ressort des rapports de Cortés, des chroniques de Bernal Diaz del Castillo ou encore des textes de missionnaires espagnols rédigés à l'aune des récits des indigènes, que ce succès éclatant trouve, pour une large part, sa source dans le comportement pour le moins étrange d'un empereur singulier. Moctezuma, et Tzvetan Todorov de le

¹ *Ibid.*, p. 48.

² *Ibid.*, p. 49.

³ *Ibid.*, p. 51.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, p. 53.

⁶ *Ibid.*, p. 54.

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*, pp. 59-129.

⁹ *Ibid.*, pp. 59-68.

développer plus longuement sous le titre « *Moctezuma et les signes* »¹, a peut-être vu dans les conquistadors les descendants directs des anciens Toltèques venus reprendre leurs biens. D'où son manque de résistance et de combattivité qui, cependant, n'explique pas tout. De fait, au lendemain de la mort du souverain et alors que ses successeurs ont décidé de livrer une lutte sans merci aux Espagnols, Cortés sait jouer des dissensions qui agitent les Indiens pour vaincre avec gloire.

Sur ce point, il est particulièrement intéressant de se pencher sur le passage qu'Octavio Paz, dans le *Labyrinthe de la solitude*², consacre à l'attitude de l'empereur. Dans son essai, en effet, l'écrivain s'arrête longuement sur la prise de Mexico par Cortés. Cet épisode trouve son origine dans le sentiment d'illégitimité qui animait les Aztèques. De fait, ces derniers fondaient la légitimité de leur hégémonie sur les autres nations de la Méso-Amérique sur l'affirmation des plus fausses de leur filiation directe avec les Toltèques. D'où l'attitude de Moctezuma : « *Ceci explique pourquoi Moctezuma II, en recevant Cortés, le salua comme quelqu'un venu réclamer son héritage. Je souligne : il ne le reçut pas comme l'émissaire de Charles Quint, mais comme un dieu (ou demi-dieu, ou mage-guerrier : les Aztèques ne parvinrent jamais à se faire une idée précise des Espagnols) envoyé pour rétablir l'ordre sacré du Cinquième Soleil, interrompu avec la chute de Tula* »³.

C'est ainsi que : « *L'arrivée des Espagnols coïncide avec un interrègne : à la destruction de Tula, fuite de Quetzalcoatl (dieu-chef-prêtre) avec sa prophétie de revenir un jour, avait succédé l'hégémonie de Mexico-Tenochtitlan. Or le pouvoir aztèque, à cause de son origine barbare, était perpétuellement menacé par le retour de ceux qui incarnaient réellement le principe du Cinquième Soleil, les légendaires Toltèques* »⁴.

Et Octavio Paz de replacer l'événement dans le cadre précis d'une ancienne croyance. De fait, « *Pour comprendre l'attitude du monde méso-américain face aux Espagnols, on doit rappeler que, selon la légende, le roi-prêtre Topiltzin Quetzalcoatl naquit l'an 1-Acatl (Roseau) et que sa fuite-disparition survint cinquante-deux années plus tard, à une autre date 1-Acatl. La croyance générale était que Quetzalcoatl reviendrait une année 1-Acatl : or, Cortés débarqua au Mexique en 1519, c'est-à-dire précisément en 1-Acatl* »⁵.

¹ *Ibid.*, pp. 69-103.

² Octavio Paz, *op. cit.*

³ *Ibid.*, p. 245.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

Le long passage dans lequel l'écrivain s'applique à reprendre les différentes étapes de cet événement mérite d'être repris *in extenso* tant il recèle d'informations : « *La harangue avec laquelle Moctezuma II reçut Cortés est significative : « Notre Seigneur, tu t'es fatigué, tu t'es donné de la peine : voilà que tu as touché terre. Tu es arrivé dans ta ville, Mexico. Tu es venu ici pour t'asseoir sur ton trône. Oh, ils te l'ont réservé pour peu de temps, ils te l'ont conservé, ceux qui s'en sont allés déjà, tes remplaçants »*¹.

Car, « *Le souverain ne met pas en doute les titres sacrés de l'Espagnol : le Mexique appartient à Cortés non par droit de conquête mais en toute propriété : il est venu toucher son héritage. Moctezuma souligne que ceux « qui s'en sont allés », ses prédécesseurs, ont gouverné en tant que simples remplaçants. Ils n'étaient, comme Moctezuma lui-même, que les gardiens de l'héritage toltèque. Le Tlatoani signale, pour le déplorer ou pour s'en prévaloir devant Cortés, - il est difficile de le savoir – que cette régence a été de courte durée : « Pendant une brève période, ils ont gardé pour toi... ». L'insistance de Moctezuma est pathétique : « Il y a cinq jours, il y a dix jours que je suis dans l'angoisse : je gardais les yeux tournés vers la Région du Mystère. Et tu es venu entre les nuages, entre les brumes. Tel était bien le message laissé par les rois, ceux qui régnaient, ceux qui gouvernaient ta ville : que tu t'installerais sur ton trône, que tu viendrais ici » (A. M. Garibay, M. Léon-Portilla : *Vision de los Vencidos*) »².*

Octavio Paz, en dépit des nombreuses sources dont il dispose, avoue cependant son impuissance à comprendre cet épisode majeur de l'Histoire de son pays : « (...) *je ne puis m'attarder plus longtemps à l'analyse de ce thème : il faudrait une vie entière pour étudier et élucider la Conquête* »³.

Un ultime élément, qui pourrait aider à une meilleure compréhension, mérite toutefois d'être pris en compte : « *L'attitude de Moctezuma et de la caste dirigeante n'est pas aussi fantastique qu'il paraît à première vue : le retour de Tula et de Quetzalcoatl s'insérait tout naturellement dans la conception circulaire du temps. L'idée nous choque parce que, à la fois fanatiques et victimes du temps rectiligne, non répétitif, qui est celui du progrès, nous ne pouvons accepter avec toutes ses conséquences la vision du temps cyclique. Dans le cas des Aztèques, l'idée de retour du temps plongeait ses racines dans un sentiment de culpabilité. Le temps du commencement, en revenant, avait la valeur d'une réparation, ce qui n'aurait pas été*

¹ *Ibid.*, pp. 245-246.

² *Ibid.*, p. 246.

³ *Ibid.*

possible si les Aztèques ne s'étaient pas sentis coupables envers le passé mythique et envers les autres peuples »¹.

Pour en revenir à Todorov, à la divination, aux prophéties, aux présages aztèques répond un système de pensée autre du côté espagnol que Tzvetan Todorov étudié dans « *Cortés et les signes* »². Pour le chercheur, Cortés est le premier conquistador à avoir une conscience politique, voire historique, de ses actes. La réponse à l'un de ses soldats, que la recherche d'or motive plus que tout autre, est sur ce point des plus éloquentes. Rapportée par Bernal Diaz del Castillo, elle montre particulièrement bien l'évolution et la faculté d'adaptation de ce chef de guerre dont la vénalité, au départ, devait certainement être semblable à celle des autres conquérants : « *Cortés répondit en riant qu'il n'était pas venu pour de si petites choses, mais pour servir Dieu et le roi* »³. Et en fait de richesses, il choisit de soumettre un royaume !

La stratégie qu'il adopte alors, et qui se révèle des plus novatrices puisque : « (...) *on lui doit l'invention, d'une part, d'une tactique de guerre de conquête, de l'autre, celle d'une politique de colonisation en temps de paix* »⁴, repose sur sa volonté de compréhension. Cortés commence en effet son expédition par une quête d'information non d'or. C'est la raison pour laquelle : « *La première action importante qu'il entreprend (...) est de chercher un interprète* »⁵. Ce sont des mots espagnols utilisés par des Indiens qui lui font penser que des naufragés d'expéditions antérieures se trouvent parmi ces derniers. Ce sera Geronimo de Aguilar bientôt rejoint par la Malinche : « (...) *deuxième personnage essentiel dans cette conquête de l'information (...)* »⁶. Cortés maîtrise par là-même avec le premier, la langue des Mayas et la langue des Aztèques, le nahuatl, avec la seconde.

De plus, offerte aux Espagnols, la Malinche choisit, contre toute attente, le camp des conquistadors. C'est ainsi que : « *D'un côté, elle opère une sorte de conversion culturelle, interprétant pour Cortés non seulement les mots mais aussi les comportements ; de l'autre, elle sait prendre l'initiative quand il le faut, et adresser à Moctezuma des paroles appropriées (notamment dans la scène de son arrestation), sans que Cortés les aient prononcées auparavant* »⁷. Aussi, Cortés voit-il en elle une alliée tandis qu'aux yeux du chercheur, la

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*, pp. 104-129.

³ *Ibid.*, p. 105.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, p. 106.

⁷ *Ibid.*

Malinche offre : « (...) le premier exemple, et par là-même le symbole, du métissage des cultures (...) »¹ « (...) (même si (ajoute Todorov) « comprendre » sert ici à « détruire ») (...) »².

En outre, grâce au système d'information qu'il met en place, Cortés ne tarde pas à découvrir les dissensions internes qui agitent le monde Indien, ce qui va s'avérer décisif pour la victoire finale. Il comprend également que les représentations religieuses jouent un rôle essentiel dans la communication des Aztèques avec le monde. La lecture des signes ou présages est cependant différente du côté Indien et du côté Espagnol. C'est ainsi que : « *Alors que pour les Aztèques l'arrivée des Espagnols n'était que la réalisation d'une série de mauvais présages (ce qui diminuait d'autant leur combativité), dans des circonstances comparables Cortés (à la différence de certains de ses propres compagnons) se refuse à y voir une intervention divine – ou alors elle ne peut être que de son côté, même si les signes semblent dire le contraire !* »³. Il en résulte qu'entre Espagnols et Indiens va s'établir : « (...) une communication humaine où l'autre sera clairement reconnu (même s'il n'est pas estimé) »⁴. Cet autre pour lequel les conquistadors cherchent des comparaisons afin de le décrire est donc reconnu mais sous une forme bien précise. De fait : « *La présence d'une place réservée à autrui dans l'univers mental des Espagnols se trouve symbolisée par leur désir constamment affirmé de communiquer (...)* »⁵.

Pour ce qui est plus précisément de la production des discours et des symboles, Cortés est très attentif à l'interprétation que les Indiens font de ses gestes. Il s'inquiète de sa réputation, soigne les apparences et adresse des messages très étudiés aux Indiens, laissant souvent ses interlocuteurs perplexes devant, notamment, d'apparentes contradictions. Surtout, Cortés a très habilement utilisé à son profit un mythe Indien, le retour de Quetzalcoatl, résumé ainsi par Todorov : « *L'histoire du retour de Quetzalcoatl, au Mexique, est plus complexe, et ses conséquences, autrement importantes. Voici les faits, en quelques mots. Selon les récits indiens d'avant la conquête, Quetzalcoatl est un personnage à la fois historique (un chef d'Etat) et légendaire (une divinité). À un moment donné, il est obligé de quitter son royaume et de partir vers l'est (vers l'Atlantique) ; il disparaît mais, selon certaines versions du mythe, il promet (ou menace) de revenir un jour pour reprendre ses biens. (...) Or les récits indiens de la conquête, en particulier ceux recueillis par Sahagun et Duran, nous apprennent que Moctezuma a pris*

¹ *Ibid.*, 107.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 114.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, p. 116.

Cortés pour Quetzalcoatl revenu pour reprendre son royaume ; cette identification serait l'une des principales raisons de son manque de résistance devant l'avancée des Espagnols »¹.

Par là-même, Todorov l'affirme : « *C'est bien grâce à sa maîtrise des signes des hommes que Cortés assure son contrôle sur l'ancien empire aztèque »².*

Il ne faut cependant pas être dupe : « *Même si les chroniqueurs, espagnols ou indiens, se trompent, ou mentent, leurs œuvres restent éloquentes pour nous ; le geste que constitue chacune d'elles nous révèle l'idéologie de son auteur, y compris lorsque le récit des événements est faux »³.*

Dans une troisième partie, intitulée « *Aimer »⁴, Todorov s'arrête, dans une première sous-partie, qui porte le titre suivant : « *Comprendre, prendre et détruire »⁵, sur la destruction d'une civilisation alors même qu'elle est bien comprise par son découvreur qui, paradoxalement, va s'attacher à prendre pour s'enrichir et non vouloir : « *préserver cet autrui, source potentielle de richesses »⁶. Cette attitude provoque l'étonnement du chercheur qui s'attache particulièrement à mettre en évidence cette contradiction des plus éclatantes chez Cortés : « *On pourrait imaginer que, ayant appris à connaître les Aztèques, les Espagnols les aient trouvés si méprisables qu'ils les aient déclarés, eux et leur culture, indignes de vivre. Or, à lire les écrits des conquistadores, on voit qu'il n'en est rien, et que, sur certains plans au moins, les Aztèques provoquent l'admiration des Espagnols. Lorsque Cortés doit porter un jugement sur les Indiens du Mexique, ce sera toujours pour les rapprocher des Espagnols eux-mêmes ; il y a là plus qu'un procédé stylistique ou narratif »⁷.****

Tout émerveille Cortés qui est : « *(...) convaincu que les merveilles qu'il voit sont les plus grandes du monde »⁸. Il va jusqu'à s'exclamer : « *Cette ville (de Mexico) était la plus belle chose du monde »⁹. Il est rejoint en cela par Bernal Diaz del Castillo à ceci près que pour ce qui de ce dernier, Todorov souligne que : « *(...) les seules comparaisons que trouve Bernal Diaz sont tirées des romans de chevalerie (lecture favorite des conquistadores, il est vrai) : « *Nous disions entre nous que c'était comparable aux maisons enchantées dans l'Amadis, à cause des tours élevées, des temples et de toutes sortes d'édifices bâtis à chaux et à sable, dans l'eau****

¹ *Ibid.*, pp. 122-123.

² *Ibid.*, p. 124.

³ *Ibid.*, p. 125.

⁴ *Ibid.*, pp. 133-187.

⁵ *Ibid.*, pp. 133-151.

⁶ *Ibid.*, p. 133.

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*, p. 134.

⁹ *Ibid.*, p. 135.

même de la lagune. Quelques-uns d'entre nous se demandaient si tout ce que nous voyions là n'était pas un rêve »¹.

Dans ce cas, pourquoi les Espagnols ont-ils anéanti ce qu'ils admiraient ? Pour Todorov, et comme les écrits de Cortés le révèlent, ce sont les objets qui suscitent l'enchantement et provoquent l'admiration du chef de guerre et non ceux qui les produisent, c'est-à-dire l'autre, réduit au seul rôle de producteur d'objet, d'artisan. De fait : « *Cortés est en extase devant les productions aztèques, mais ne reconnaît pas leurs auteurs comme des individualités humaines à mettre sur le même plan que lui* »². Todorov va plus loin, pour Cortés : « *(...) les Indiens ne sont pas non plus devenus des sujets au sens plein, c'est-à-dire des sujets comparables au je qui les conçoit* »³.

Todorov se penche alors sur la destruction des Indiens au seizième siècle pour constater qu'elle est de l'ordre de 90% et plus, soit une diminution de la population estimée à 70 millions d'êtres humains, une véritable « *hécatombe* » ! Naturellement, un tel pourcentage a des causes multiples, le choc microbien étant le plus meurtrier, et n'est pas dû à une seule extermination directe, chose au demeurant matériellement impossible, de ces millions d'Indiens par les Espagnols. Todorov s'y arrête longuement et revient sur les différents textes qui évoquent toutes les horreurs causées par la conquête, citant notamment adondamment Motolinia, membre du premier groupe de franciscains qui débarque au Mexique en 1524 et auteur d'une *Historia de los Indios de la Nueva Espana*, Mexico, Porrúa, 1969⁴. Tout ceci avant de s'interroger sur les motivations « *immédiates* » qui ont conduit les Espagnols à cette attitude.

Sans conteste, le désir de s'enrichir explique bien des choses. Motolinia le souligne : « *Si quelqu'un demandait quelle a été la cause de tant de maux, je répondrais : la cupidité, le désir d'enfermer dans sa caisse quelques lingots d'or, pour le bien de je ne sais qui* »⁵. Las Casas ne dit pas autre chose : « *Je ne dis pas qu'ils (les Espagnols) veulent tuer directement les Indiens, à cause de la haine qu'ils leur portent. Ils les tuent parce qu'ils veulent être riches et avoir beaucoup d'or, ce qui est leur but unique, grâce au labeur et à la sueur des tourmentés et des malheureux* »⁶. Il ajoute : « *Avec l'argent les hommes acquièrent toutes les choses temporelles dont ils ont le besoin et l'envie, telles que honneur, noblesse, biens, famille, luxe, habits fins, nourritures délicates, le plaisir des vices, la vengeance sur les ennemis, la grande*

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 137.

⁴ *Ibid.* pp. 141-144 : Motolinia, *Historia de los Indios de la Nueva Espana*, Mexico, Porrúa, 1969.

⁵ *Ibid.*, p. 148.

⁶ *Ibid.*

estime pour leur personne »¹. Todorov reprend tout ceci à son compte. Certes : « *Le conquistador n'a pas cessé d'aspirer aux valeurs aristocratiques, aux titres de noblesse, aux honneurs et à l'estime ; mais pour lui il est devenu parfaitement clair que tout peut être obtenu par l'argent, que celui-ci est (...) l'équivalent universel de toutes les valeurs matérielles (...)* »².

Néanmoins, pour Todorov la passion pour l'or n'explique pas tout : « *Tout se passe comme si les Espagnols trouvaient un plaisir intrinsèque dans la cruauté, dans le fait d'exercer leur pouvoir sur autrui, dans la démonstration de leur capacité de donner la mort* »³. Il en arriva à constater que : « (...) *il y aurait lieu ici de parler de sociétés à sacrifice et de sociétés à massacre, dont les Aztèques et les Espagnols du seizième siècle seraient, respectivement, les représentants* »⁴. Et si, poursuit-il : « *Le sacrifice est, dans cette optique, un meurtre religieux : il se fait au nom de l'idéologie officielle, et sera perpétré sur la place publique, au vu et au su de tous* »⁵, le massacre, en revanche : « (...) *révèle la faiblesse de ce même tissu social, la désuétude des principes moraux qui assuraient la cohésion du groupe ; du coup, il est accompli de préférence au loin, là où la loi a du mal à se faire respecter : pour les Espagnols, en Amérique (...)* »⁶. Aussi, pour le chercheur, une évidence s'impose : « *Le massacre est donc intimement lié aux guerres coloniales, menées loin de la métropole. Plus les massacrés sont lointains et étrangers, mieux cela vaut : on les extermine sans remords, en les assimilant plus ou moins aux bêtes* »⁷. Et il l'affirme : « *Au contraire des sacrifices, les massacres ne sont jamais revendiqués, leur existence même est généralement tenue secrète et niée. C'est que leur fonction sociale n'est pas reconnue, et on a l'impression que l'acte trouve sa justification en lui-même : on manie les sabres pour le plaisir de manier les sabres, on coupe le nez, la langue et le sexe de l'Indien sans que le moindre rite se présente à l'esprit du coupeur de nez* »⁸.

Et Tzvetan Todorov d'en tirer les conclusions suivantes d'où il ressort combien cette cruauté, toute cette violence, relèvent finalement de la modernité et portent déjà en elles les Temps modernes. De fait, à son sens : « *Si le meurtre religieux est un sacrifice, le massacre est un meurtre athée, et les Espagnols semblent avoir inventé (...) précisément ce type de violence (...). C'est comme si les conquistadores obéissaient à la règle (...) d'Ivan Karamasov, « tout est permis ».* Loin du pouvoir central, loin de la loi royale, tous les interdits tombent, le lien social, déjà relâché, éclate, pour révéler, non pas une nature primitive, la bête endormie en chacun de

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 149.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, p. 150.

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*

nous, mais un être moderne, plein d'avenir même, que ne retient aucune morale et qui tue parce que et quand cela lui fait plaisir. La « barbarie » des Espagnols n'a rien d'atavique, ou d'animal ; elle est bien humaine et annonce l'avènement des Temps modernes »¹. Dès lors une question se pose : « Mais que faire si l'on ne veut pas avoir à choisir entre la civilisation du sacrifice et la civilisation du massacre ? »².

Dans la sous-partie qui suit, et qui s'intitule « *Egalité ou inégalité* »³, Todorov s'arrête sur l'idée d'infériorité des Indiens sur laquelle repose la doctrine de l'inégalité combattue avec force par les défenseurs de l'égalité au premier rang desquels figure Las Casas. Pour sa démonstration Todorov se penche, dans un premier temps, sur le *Requerimiento*, œuvre du juriste royal Palacios Rubios, qui date de 1514. Par sa seule lecture devant les autochtones, les conquistadors prenaient possession des terres abordées. Ce texte, qui entend donner une base juridique à la conquête, est clairement du côté de l'inégalité quand il n'est pas des plus ambivalents. De fait, comme l'indique Todorov : « *Il y a une contradiction évidente, que les adversaires du Requerimiento ne manqueront pas de souligner, entre l'essence de la religion qui est censée fonder tous les droits des Espagnols et les conséquences de cette lecture publique : le christianisme est une religion égalitaire ; or, en son nom, on réduit les hommes à l'esclavage* »⁴. Quand ils n'étaient pas entendus, les conquistadors ne se privaient pas de punir les Indiens d'insoumission, comme en attestent les textes de Pedro de Valdivia ou encore d'Oviedo⁵.

Francisco de Vitoria, théologien, juriste et professeur à l'Université de Salamanque : « (...) un des sommets de l'humanisme espagnol du seizième siècle »⁶, et adversaire des conquistadors, justifie quant à lui la guerre de façon originale. Les Indiens, « *stupides* », ne peuvent se gouverner eux-mêmes : « *Il est donc licite d'intervenir dans leur pays pour exercer en somme un droit de tutelle* »⁷. Aussi n'y a-t-il pas de véritable égalité entre Espagnols et Indiens.

Le texte du dominicain Tomas Ortiz, extrait d'une missive qu'il adresse au Conseil des Indes, va plus loin encore. Reprendre ici dans sa totalité, et en dépit de sa longueur, la citation reproduite par Todorov s'impose tant son caractère est particulièrement édifiant : « *Ils mangent de la chair humaine dans la terre ferme. Ils sont sodomites plus que n'importe quelle autre*

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*, p. 151.

³ *Ibid.*, pp. 152-173.

⁴ *Ibid.*, p. 153.

⁵ *Ibid.*, p. 154.

⁶ *Ibid.*, p. 155.

⁷ *Ibid.*, p. 156.

nation. Il n'y a pas de justice chez eux. Ils sont tout nus. Ils ne respectent ni l'amour ni la virginité. Ils sont stupides et étourdis. Ils ne respectent pas la vérité sauf quand elle leur profite ; ils sont inconstants. Ils ne se doutent pas de ce que c'est que la prévoyance. Ils sont très ingrats et amis des nouveautés. (...) Ils sont brutaux. Ils sont heureux d'exagérer leurs défauts. Chez eux aucune obéissance, aucune complaisance des jeunes pour les vieux, des fils pour les pères. Ils sont incapables de recevoir des leçons. Les châtiments ne leur servent à rien. (...) Ils mangent des poux, des araignées et des vers, sans les faire cuire, et partout où ils les trouvent. Ils ne pratiquent aucun des arts, aucune des industries humaines. Quand on leur apprend les mystères de la religion, ils disent que ces choses conviennent aux Castellans, mais qu'elles ne valent rien pour eux et qu'ils ne veulent pas changer leurs coutumes. Ils n'ont pas de barbe, et si parfois elle leur pousse, ils l'arrachent et l'épilent. (...) Plus ils avancent en âge, moins ils s'améliorent. Vers l'âge de dix ou douze ans, on croit qu'ils auront quelque civilité, quelque vertu, mais plus tard ils deviennent des vraies bêtes brutes. Aussi puis-je affirmer que Dieu n'a jamais créé de race plus remplie de vices et de bestialités, sans aucun mélange de bonté et de culture. Les Indiens sont plus bêtes que des ânes, et ne veulent en quoi que ce soit prendre de la peine »¹.

Ceci tandis qu'Oviedo, qualifié de : « (...) riche source de jugements xénophobes et racistes (...) »² par Todorov, a : « (...) cette formule extraordinaire, dont on a du mal à penser qu'elle ne soit pas ironique ; mais non, elle ne l'est pas : « Lorsqu'on fait la guerre contre eux et qu'on en vient au combat face à face, il faut être très prudent pour ne pas les frapper sur la tête avec l'épée, car j'ai vu bien des épées cassées de cette manière. Leurs crânes sont non seulement épais mais aussi très forts »³.

Et Todorov d'évoquer longuement la fameuse controverse de Valladolid. En effet : « *Le débat entre partisans de l'égalité ou de l'inégalité des Indiens et des Espagnols atteint son apogée, et trouve en même temps une incarnation concrète, dans la célèbre controverse de Valladolid qui, en 1550, oppose l'érudit et philosophe Gines de Sepulveda au dominicain et évêque du Chiapas, Bartolomé de Las Casas* »⁴.

Il convient ici de citer *in extenso* Todorov qui replace l'événement dans un contexte précis : « *L'existence même de cette confrontation a quelque chose d'extraordinaire. D'habitude, ce genre de dialogues s'établit de livre à livre, et les protagonistes ne sont pas l'un en face de l'autre. Mais, justement, on a refusé à Sepulveda le droit d'imprimer son traité*

¹ *Ibid.*, pp. 156-157.

² *Ibid.*, p. 157.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

consacré aux justes causes des guerres contre les Indiens ; cherchant une sorte de jugement d'appel, Sepulveda provoque la rencontre devant un jury de sages, juristes et théologiens ; Las Casas se propose pour défendre le point de vue opposé dans cette joute oratoire. On a du mal à imaginer l'esprit qui permet aux conflits idéologiques de se régler par de tels dialogues. Du reste, le conflit ne sera pas vraiment réglé : après avoir entendu de longs discours (en particulier celui de Las Casas qui dure cinq jours), les juges, épuisés, se séparent, et ils ne prennent finalement aucune décision ; la balance penche toutefois plutôt du côté de Las Casas, car Sepulveda ne reçoit pas l'autorisation de publier son livre »¹.

Sepulveda en appelle principalement à Aristote pour appuyer sa thèse qui tend à démontrer que : « (...) la hiérarchie, non l'égalité, est l'état naturel de la société humaine. Mais la seule relation hiérarchique qu'il connaisse est celle de la simple supériorité-infériorité (...) »². D'ailleurs, toutes les différences qu'il recense, puisant ses sources chez Oviedo, dans les mœurs comme dans le caractère, tendent systématiquement à mettre en évidence cette infériorité.

De son côté, Las Casas expose sa conception égalitariste qui : « (...) mérite d'être présentée (...) comme sortie de l'enseignement du Christ »³ puisque placée sous le commandement de ce dernier : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Et Todorov de souligner que : « (...) l'égalité est un principe inébranlable de la tradition chrétienne (...) »⁴, avant de rappeler que Charles Quint en 1530, les Lois Nouvelles, en 1542, ou encore la bulle papale, en 1537, ne disent pas autre chose. Pour ce qui est de la bulle papale, par exemple, Paul III affirme que : « Les Indiens, étant de véritables hommes, (...) ne pourront être d'aucune façon privés de leur liberté ni de la possession de leurs biens ». Cette affirmation découle des principes chrétiens fondamentaux : Dieu a créé l'homme à son image, offenser l'homme c'est offenser Dieu lui-même »⁵.

Pour Las Casas, cette affirmation de l'égalité des hommes intervient dans le cadre bien défini du christianisme tant, selon lui, la ressemblance des Indiens avec les chrétiens est frappante notamment pour ce qui est de la douceur, de la générosité, de la patience, de l'humilité ou encore de la pauvreté. Il est vrai que sous la plume de Las Casas : « (...) le préjugé d'égalité en est un encore plus grand, car il consiste à identifier purement et simplement l'autre

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*, p. 158.

³ *Ibid.*, p. 166.

⁴ *Ibid.*, pp. 166-167.

⁵ *Ibid.* 167.

avec son propre « idéal du moi » (ou avec son moi) »¹. De plus : « Las Casas voit tout conflit, et en particulier celui des Espagnols et des Indiens, dans les termes d'une opposition unique, et parfaitement espagnole : fidèle/infidèle. L'originalité de sa position vient de ce qu'il attribue le pôle valorisé (fidèle) à l'autre, et le dévalorisé à « nous » (aux Espagnols). Mais cette distribution inversée des valeurs, preuve incontestable de sa générosité d'esprit, ne diminue pas le schématisme de la vision »².

Dans la sous-partie intitulée « Esclavagisme, colonialisme et communication »³, Todorov l'affirme d'emblée : « Las Casas aime les Indiens. Et il est chrétien. Pour lui ces deux traits sont solidaires : il les aime précisément parce qu'il est chrétien, et son amour illustre sa foi »⁴. Mais le chercheur s'interroge : « Peut-on vraiment aimer quelqu'un si on ignore son identité, si on voit, à la place de cette identité, une projection de soi ou de son idéal ? »⁵. De plus, Las Casas n'a pas eu, dans un premier temps, la même attitude à l'égard des Noirs, pour reprendre la terminologie de Todorov, acceptant que ces derniers soient réduits en esclavage. L'ambiguïté de l'homme d'église, certes mû par son amour du prochain, ne le porte, en effet, pas jusqu'à dénoncer la soumission et la colonisation qui : « (...) doivent être maintenues, mais conduites autrement (...) »⁶ pour le plus grand bien des Indiens mais aussi du roi et de l'Espagne mettant en avant l'avantage matériel qui en découle. Pour autant : « (...) si quelqu'un a contribué à améliorer la cause des Indiens, c'est bien Las Casas ; la haine inextinguible que lui ont vouée tous les adversaires des Indiens (...) en est un indice suffisant »⁷.

Et Todorov, qui souligne « la grandeur du personnage »⁸, de mettre en évidence la contribution du religieux à l'amélioration du sort des Indiens sans oublier Cortés et son discours du paraître et, surtout, la règle établie par ses soins et qui servira de leçon et qui veut qu'avant de dominer, il faut s'informer. Il n'en demeure pas moins que le constat, tant du côté de Las Casas que de celui du Marquis, est le suivant : le colonialisme, dont Todorov souligne l'efficacité supérieure avérée aujourd'hui, a la préférence sur l'esclavagisme et les deux hommes se rattachent à cette idéologie. Or, pour Todorov, le colonialisme s'oppose au contact avec autrui, autrement dit à la communication. Aussi, à ses yeux : « À la triade comprendre /

¹ *Ibid.*, p. 171.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, pp. 173-187.

⁴ *Ibid.*, p. 173.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, p. 176.

⁷ *Ibid.*, p. 177.

⁸ *Ibid.*

prendre / détruire correspond cette autre, en ordre inversé : esclavagisme/colonialisme/Communication »¹.

Dans une quatrième partie, intitulée « *Connaître* »², Todorov s'arrête tout d'abord sur une « *Typologie des relations à autrui* »³. Pour le chercheur, il convient, dans un premier temps, de situer la problématique de l'altérité qui repose sur trois axes : « *C'est premièrement un jugement de valeur (...) l'autre est bon ou mauvais, je l'aime ou je ne l'aime pas, ou comme on dit plutôt à l'époque, il est mon égal ou il m'est inférieur (...). Il y a, deuxièmement, l'action de rapprochement ou d'éloignement par rapport à l'autre (...) j'embrasse les valeurs de l'autre, je m'identifie à lui ; ou bien j'assimile l'autre à moi, je lui impose ma propre image ; entre la soumission à l'autre et la soumission de l'autre il y a aussi un troisième terme, qui est la neutralité, ou indifférence. Troisièmement, je connais ou j'ignore l'identité de l'autre (...)* »⁴. Todorov ajoute cependant que : « *Conquérir, aimer et connaître sont des comportements autonomes et, en quelque sorte, élémentaires* »⁵. Las Casas, pour sa part, adopte la position suivante : chacun a ses propres valeurs et : « *(...) les Indiens décideront eux-mêmes de leur propre avenir* »⁶. Il renonce par là-même au désir d'assimiler les Indiens et opte pour la neutralité.

Todorov se penche alors sur le cas de Vasco de Quiroga, membre de la seconde Audience de Mexico puis évêque de Michoacan, qui, lui, vise l'identification ou assimilation. Pour lui, les Indiens ressemblent aux premiers apôtres et aux personnages des *Saturnales* de Lucien, peinture du mythe de l'âge d'or. De fait : « *(...) il voit en eux, non ce qu'ils sont mais ce qu'il voudrait qu'ils soient (...)* »⁷ tant sa connaissance des Indiens est limitée. Il tentera cependant d'agir sur les Indiens eux-mêmes en organisant deux villages selon les prescriptions utopistes et illustrant par là-même un assimilationnisme original.

En revanche : « *Les exemples du comportement inverse, d'identification à la culture et à la société indiennes, sont beaucoup plus rares (...). L'exemple le plus pur est celui de Gonzalo Guerrero* »⁸. Todorov résume ainsi son histoire : « *À la suite d'un naufrage au large du Mexique en 1511, il échoue, avec quelques autres Espagnols, sur la côte du Yucatan. Ses compagnons meurent ; seul survit Aguilar, le futur interprète de Cortés, qui est vendu comme*

¹ *Ibid.*, p. 183.

² *Ibid.*, pp. 191-246.

³ *Ibid.*, pp. 191-207.

⁴ *Ibid.*, p. 191.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, p. 199.

⁷ *Ibid.*, p. 200.

⁸ *Ibid.*, p. 201.

esclave à l'intérieur du pays »¹. À ce point du récit, Todorov laisse Diego de Landa poursuivre : « L'évêque de Yucatan Diego de Landa raconte la suite : « Quant à Guerrero, comme il avait appris la langue du pays, il alla à Chectemal qui est la Salamanque du Yucatan, et là il fut reçu par un seigneur nommé Nachancan. Celui-ci le chargea des choses de la guerre, en quoi il fut très expert, remportant de nombreuses victoires sur les ennemis de son seigneur. Il enseigna aux Indiens à combattre, à construire des forts et des bastions ; de cette manière et en se comportant comme un Indien, il s'acquit une grande réputation. Ainsi, le marièrent-ils avec une femme de haut rang dont il eut des enfants ; ce qui fut cause qu'il ne chercha jamais à se sauver, comme le fit Aguilar ; bien au contraire, il se couvrit le corps de peintures, laissa croître ses cheveux, se perça les oreilles pour y porter des pendants comme les Indiens et il est possible qu'il devint aussi idolâtre comme eux »².

Guerrero a donc adopté dans un même mouvement la langue, les coutumes, la religion et les mœurs des Indiens. Il offre, par conséquent, un exemple d'identification complète. Le cas d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, sur lequel Todorov se penche longuement, est jugé : « (...) *plus intéressant, car plus complexe, dans la soumission des/aux Indiens (...)* »³. Todorov résume ainsi son histoire : « *Son destin est extraordinaire. Il part (...) pour la Floride dans une expédition dont le chef est Panfilo de Narvaez (...). Naufrage, initiatives désastreuses, calamités de toutes sortes : le résultat est que Cabeza de Vaca et quelques-uns de ses compagnons se voient obligés de vivre parmi les Indiens, et comme eux. Puis ils entreprennent un long voyage (à pied !) pour n'émerger au Mexique que huit ans après leur arrivée en Floride* »⁴.

D'emblée, Tzvetan Todorov, s'appuyant sur des exemples particulièrement parlants, met en exergue le comportement paradoxal du conquistador. Pour lui, il apparaît très clairement que : « *Dans ses jugements sur les Indiens, Cabeza de Vaca ne présente pas une grande originalité : sa position est assez proche de celle de Las Casas (d'avant 1500). Il les estime et ne veut pas leur faire du tort ; s'il y a évangélisation, elle doit être conduite sans violence. « Pour amener tous ces hommes à devenir chrétiens et à obéir à Votre Majesté Impériale, il faut les traiter avec douceur ; c'est le seul moyen sûr, et non l'autre. Il fait cette réflexion au moment où il est seul parmi les Indiens (...). Mais cette « douceur » ne lui fait pas pour autant oublier le but poursuivi, et il déclare en toute simplicité, au cours du périple en Floride : « Ces Indiens sont les plus obéissants que nous ayons rencontrés dans tout le pays, et ceux qui ont le*

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 202.

⁴ *Ibid.*

meilleur naturel » (...) ou encore : « *La population y est très bien disposée, ils servent les chrétiens (ceux qui sont leurs amis) de fort bon gré* » (...) »¹.

Pour autant, et alors que : « *Son récit contient une description remarquable des pays et des populations qu'il découvre, des détails précieux sur la culture matérielle et spirituelle des Indiens* »², le conquistador demeure : « *Il n'exclut en fait pas le recours aux armes, et rapporte dans le détail la technique de guerre des Indiens (...). En bref, il n'est jamais loin du Requerimiento qui promet la paix au cas où les Indiens acceptent de se soumettre, et la guerre s'ils le refusent (...)* »³.

Cet état de fait n'exclut cependant pas une « *identification (possible)* »⁴ de l'homme de guerre et c'est précisément ce qui rend son exemple d'autant plus intéressant. Ce processus est toutefois contraint puisqu'il en va de sa vie. En effet : « *Pour survivre, il est obligé d'exercer deux métiers. Le premier est celui de colporteur : pendant près de six ans, il refait sans cesse le parcours entre la côte et l'intérieur, apportant à chacun les objets qui lui manquent, mais qui sont disponibles chez l'autre (...)* »⁵. Ceci tandis que : « *Le second métier pratiqué par Cabeza de Vaca est plus intéressant encore : il devient guérisseur ou, si l'on veut, chaman* »⁶, imitant au plan pratique les guérisseurs indigènes et récitant, « *pour plus de sécurité* »⁷, un *Pater Noster* et un *Ave Maria*. Là encore, il ne choisit pas, bien au contraire, puisque là encore il en va de sa vie : « *Ce n'est pas là un choix délibéré ; mais à la suite de certaines péripéties, les Indiens décident que Cabeza de Vaca et ses compagnons chrétiens peuvent guérir les malades, et leur demandent d'intervenir. Au début, les Espagnols sont réticents, se déclarant incompetents ; mais comme les Indiens leur coupent alors les vivres, ils finissent par accepter* »⁸. « *À en croire le récit de Cabeza de Vaca, ces interventions sont toujours couronnées de succès, et il lui arrive même de une fois de ressusciter un mort ...* »⁹.

Force est donc de constater que si, dans un premier temps, il apparaît que : « *Cabeza de Vaca adopte les métiers des indigènes (...) s'habille comme eux (ou reste nu comme eux), mange comme eux. (...) l'identification n'est jamais complète* »¹⁰. De fait : « (...) il y a une justification « européenne » qui lui rend le métier de colporteur agréable, et des prières

¹ *Ibid.*, pp. 202-203.

² *Ibid.*, p. 203.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*, p. 204.

⁸ *Ibid.*, pp. 203-204.

⁹ *Ibid.*, p. 204.

¹⁰ *Ibid.*

chrétiennes dans ses pratiques de guérisseur »¹. C'est la raison pour laquelle : « À aucun moment il n'oublie sa propre identité culturelle, et cette fermeté le soutient dans les épreuves les plus difficiles. (...) Jamais non plus il n'oublie son objectif, qui est de partir et de rejoindre les siens. (...) Malgré sa forte intégration à la société indienne, il éprouve (en outre) une joie extrême à rencontrer d'autres Espagnols. Le fait même de rédiger un récit de sa vie indique clairement son appartenance à la culture européenne »².

D'ailleurs, même si le conquistador : « va assez loin dans la voie de l'identification », lui qui : « connaît assez bien les Indiens qu'il fréquente », bien qu'il n'y ait : « entre ces deux traits, aucune relation d'implication », un constat s'impose : « Cabeza de Vaca n'a donc rien d'un Guerrero, et on ne peut l'imaginer, non seulement conduisant les armées indiennes contre les Espagnols, mais même prenant femme et ayant des enfants métis. Du reste, dès qu'il retrouve « la » civilisation au Mexique, il reprend le bateau pour rentrer en Espagne ; il ne reviendra plus jamais en Floride, au Texas ou dans le Mexique du Nord »³.

L'homme n'en ressort toutefois pas indemne : « (...) ce séjour prolongé n'est pas sans laisser des traces en lui, comme on le voit en particulier dans le récit de la fin de son périple. Il a rejoint les premiers postes des Espagnols accompagné d'Indiens-amis ; il encourage ceux-ci à renoncer à toute action hostile et les assure que les chrétiens ne leur feront aucun mal. Mais c'était sous-estimer la cupidité de ces derniers et leur désir d'acquérir des esclaves ; aussi se voit-il trompé par ses propres coreligionnaires »⁴.

Cela va même plus loin puisque : « L'univers mental de Cabeza de Vaca semble vaciller ici, l'incertitude quant aux référents de ses pronoms personnels aidant ; il n'y a plus deux partis, nous (les chrétiens) et eux (les Indiens) mais bien trois : les chrétiens, les Indiens et « nous ». Mais qui sont ces « nous », extérieurs à l'un comme à l'autre monde, pour les avoir tous deux vécus de l'intérieur ? »⁵.

Todorov se penche alors, « À côté de ce brouillage d'identité »⁶, pour reprendre sa terminologie, sur ce qu'il nomme : « des identifications partielles beaucoup plus contrôlées »⁷, celles, notamment, des moines franciscains qui, pour mener à bien leur mission d'évangélisation, adoptent le mode de vie des Indiens. Il s'arrête, surtout, sur le cas particulier

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, pp. 204-205.

⁵ *Ibid.*, p. 205.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*

de Diego de Landa. Ce franciscain, célèbre pour être, à la fois, l'auteur du document le plus important sur le passé des Mayas, *Relation des choses de Yucatan*, et l'instigateur de plusieurs autodafés publics où tous les livres mayas existant à l'époque sont brûlés, a une position bien arrêtée : il « (...) refuse la moindre identification avec les Indiens et exige au contraire leur assimilation à la religion chrétienne ; mais (...) en même temps il s'intéresse à la connaissance de ces Indiens »¹.

Tous les hommes d'église n'ont pas eu le même comportement. Todorov tient à le souligner : « D'autres personnages religieux de l'époque ont combiné ces deux traits : en même temps qu'ils cherchent à convertir tous les Indiens à la religion chrétienne, ils décrivent aussi leur histoire, leurs mœurs, leur religion, et contribuent ainsi à la connaissance ; mais aucun d'entre eux ne commet les excès de Landa et tous regrettent que des manuscrits aient été brûlés »². En particulier : « Deux figures exceptionnelles dominent l'ensemble des ouvrages consacrés aux Indiens, et méritent d'être examinés plus en détail : ce sont Diego Duran et Bernardino de Sahagun »³.

Todorov choisit de se pencher sur le parcours du premier dans une sous-partie intitulée « Duran, ou le métissage des cultures »⁴. Son cas est, il est vrai, des plus intéressants. De fait : « On retrouve un dédoublement de la personnalité réalisé de façon infiniment plus complexe chez l'auteur d'une des descriptions les plus réussies du monde précolombien, le dominicain Diego Duran »⁵. Né en Espagne, aux alentours de 1537, il arrive au Mexique à peine âgé de cinq ou six ans. C'est là que se fera sa formation. Aussi, porte-t-il en lui : « (...) une compréhension de l'intérieur de la culture indienne, que nul n'aura égalé en ce seizième siècle »⁶.

Auteur d'une *Histoire des Indes de la Nouvelle Espagne et des Iles de la Terre Ferme*, dans laquelle il s'intéresse à la religion puis à l'histoire des Aztèques, il offre un exemple d'ambivalence des plus complexes. En effet, il apparaît que : « (...) Duran enchaîne les deux inférences suivantes : 1) pour imposer la religion chrétienne il faut extirper toute trace de religion païenne ; 2) pour réussir à éliminer le paganisme, il faut d'abord bien le connaître »⁷. C'est la raison pour laquelle il n'est pas opposé aux autodafés dans lesquels, cependant, il ne voit pas la réponse appropriée dans la lutte contre le paganisme. Il n'en pratique d'ailleurs pas

¹ *Ibid.*, p. 206.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 207.

⁴ *Ibid.*, pp. 208-224.

⁵ *Ibid.*, p. 208.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*

alors qu'il n'hésite pas à détruire des objets ayant, à son sens, un lien avec les rites anciens. Selon lui : « (...) une fois l'idolâtrie connue, il ne faut pas s'arrêter avant qu'elle soit entièrement éliminée »¹. Aussi, et Todorov souligne ici le caractère radical du propos : « *La conversion doit être totale (...)* »², tant : « *Le syncrétisme est un sacrilège (...)* ». Et l'oeuvre de Duran contient toute entière son combat contre cette « infamie », lui qui déclare d'entrée de jeu, dans son introduction : « *Je voudrais voir disparaître et tomber dans l'oubli toutes les anciennes coutumes* »³.

Tous les hommes d'église espagnols présents au Mexique ne partagent cependant pas cette opinion et appliquent, à l'égard des Indiens, des politiques différentes. Ainsi, les dominicains, rigoristes, se montrent intransigeants : la foi ne se monnaie pas tandis que les franciscains, plutôt réalistes, s'accommodent de la situation. À rebours : « *Cette dernière politique, qui s'imposera, s'avèrera efficace ; mais il est vrai que le christianisme mexicain porte toujours les traces du syncrétisme* »⁴.

Duran, « (...) chrétien rigide, intransigeant, défenseur de la pureté religieuse »⁵, appartient donc au camp des premiers. Aussi est-il des plus étonnant de le voir pratiquer l'analogie et la comparaison qui lui font découvrir des éléments chrétiens dans des rites païens anciens pratiqués avant la conquête ! Il y voit, notamment, l'explication suivante : « (...) les Aztèques avaient déjà reçu, dans un passé plus éloigné, un enseignement chrétien »⁶. Plus précisément, à ses yeux : « (...) le prédicateur en question était saint Thomas, et son souvenir est préservé dans les récits aztèques sous les traits de Topiltzin, ce qui n'est qu'un autre nom de Quetzalcoatl »⁷. Par conséquent, Duran acquiert la conviction que : « (...) les Aztèques ne sont rien d'autre qu'une des tribus perdues d'Israël »⁸. Pour Duran, dont il convient de noter qu'il fait peu de cas des différences : « *Les preuves de cette origine commune sont encore des analogies (...)* »⁹. Aussi, et alors qu'il partage le mode de vie des Indiens, avec ce que cela suppose de privations et de difficultés, et, surtout parce qu'il accepte et va même jusqu'à adopter des comportements qu'il subodorre idolâtres, et qu'il lui semble vain de combattre, Duran, qui possède une authentique compréhension des deux cultures, offre : « (...) l'exemple le plus accompli du métis culturel au seizième siècle »¹⁰.

¹ *Ibid.*, p. 210.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 212.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, p. 214.

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*, p. 215.

⁹ *Ibid.*, p. 216.

¹⁰ *Ibid.*

Pour Todorov, aucun doute : « *Le résultat de cette compréhension est l'inappréciable ouvrage sur la religion aztèque, produit par Duran – inappréciable, car il est pratiquement le seul qui ne se contente pas de décrire de l'extérieur, serait-ce avec bienveillance et attention, mais qui essaie, au moins, de comprendre le pourquoi des choses* »¹.

Cet ouvrage, consacré à la religion, précède un livre d'histoire où Duran apparaît tout d'abord comme le traducteur d'un manuscrit rédigé en nahuatl, puis comme le narrateur avant de s'attribuer : « (...) *la place de l'historien, dont la fonction est de perpétuer la gloire des héros* »². Ce texte est tout aussi complexe que le premier tant le « *syncrétisme* » de Duran y est prégnant et peut brouiller la compréhension des faits. Ainsi, et de ce point de vue, lors du récit de la conquête, un glissement sémantique des plus intéressants s'opère : « (...) *si le chroniqueur aztèque commence à parler de ses compatriotes comme d'« ils », Duran en fera autant des Espagnols ! L'un comme l'autre se sont aliénés de leur milieu d'origine ; le récit résultant de leurs efforts communs est donc inextricablement ambivalent* »³.

Cependant, et en dépit d'une ambiguïté patente, Duran n'opère en aucun cas une assimilation complète au point de vue aztèque. Bien au contraire, il reste fidèle à sa foi chrétienne. Qualifié de « *Métis culturel* » par Todorov, il n'est finalement : « *Ni espagnol ni Aztèque (...) (il) est, comme la Malinche, l'un des premiers Mexicains* »⁴.

Dans une dernière sous-partie, intitulée « *L'œuvre de Sahagun* »⁵, Tzvetan Todorov se penche sur le texte de Bernardino de Sahagun, franciscain, formé à l'université de Salamanque et arrivé au Mexique en 1529. Ce lettré, qui se consacre à l'enseignement, il est professeur de grammaire latine au collège de Tlatelolco, mais aussi à l'écriture, apprend le nahuatl. Or : « *D'habitude, c'est le vaincu qui apprend la langue de son vainqueur* »⁶. Il est vrai, cependant, que cela est fait à dessein et entre dans le cadre d'une politique déterminée. De fait : « *Les franciscains et autres religieux arrivant d'Espagne sont les premiers à apprendre la langue des vaincus, et, même si ce geste est parfaitement intéressé (il doit servir la meilleure propagation de la religion chrétienne), il n'est pas moins lourd de sens : quand ce ne serait que pour mieux*

¹ *Ibid.*, p. 218.

² *Ibid.*, p. 219.

³ *Ibid.*, p. 220.

⁴ *Ibid.*, p. 219.

⁵ *Ibid.*, pp. 225-245.

⁶ *Ibid.*, p. 225.

assimiler l'autre à soi, on commence par s'assimiler, au moins partiellement à lui »¹. En un mot : « Il faut connaître les mœurs des futurs convertis (...) » !²

Toujours dans cette optique et dans un but ouvertement prosélyte, Sahagun, qui : « (...) est l'auteur de nombreux écrits (...) qui tous participent de ce rôle d'intermédiaire entre les deux cultures qu'il s'était choisi : soit ils présentent la culture chrétienne aux Indiens, soit, inversement, à l'usage des Espagnols, ils enregistrent et décrivent la culture nahuatl »³ rédige, grâce à des sources dignes de foi, son œuvre maîtresse, *Histoire générale des choses de la Nouvelle Espagne*. Écrit en nahuatl, ce recueil d'informations transmises par douze Indiens d'âge très avancé et éminemment compétents sur les choses des temps anciens, s'accompagne d'une traduction libre et d'illustrations. C'est, à n'en pas douter, un texte précieux : « *Le résultat de ces efforts est une inappréciable encyclopédie de la vie spirituelle et matérielle des Aztèques d'avant la conquête, le portrait détaillé d'une société qui différait tout particulièrement de nos sociétés occidentales et qui était destinée à périr définitivement sous peu* »⁴.

Cependant, pour Todorov, qui s'attache à étudier longuement la fidélité absolue de Sahagun au discours qui lui est transmis : « (...) si Sahagun est plus fidèle aux discours des Indiens, Duran leur est plus proche, et les comprend mieux »⁵.

C'est la raison pour laquelle, Todorov s'interroge. En effet, dit-il : « *Comment situer Sahagun dans la typologie des relations à autrui ? Sur le plan des jugements de valeur, il adhère à la doctrine chrétienne de l'égalité de tous les hommes* »⁶. Et Todorov de citer l'homme d'église : « *Ce qui est certain, c'est que tous ces gens sont nos frères, issus de la souche d'Adam comme nous-mêmes ; ils sont notre prochain que nous devons aimer comme nos personnes* »⁷. Il convient toutefois de préciser que Sahagun s'en tient à cette affirmation et ne va pas au-delà. De fait : « (...) cette position de principe ne l'entraîne pas dans une affirmation d'identité, ni dans une idéalisation des Indiens, à la manière de Las Casas ; les Indiens ont des qualités et des défauts, tout comme les Espagnols, mais dans une distribution différente »⁸.

Il n'en demeure pas moins qu'il faut constater l'ampleur de la tâche accomplie et combien l'auteur laisse toute sa place à un texte, source d'étude pour une science à venir :

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*, p. 228.

³ *Ibid.*, p. 227.

⁴ *Ibid.*, p. 232.

⁵ *Ibid.*, p. 233.

⁶ *Ibid.*, p. 244.

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*

l'ethnologie : « (...) la somme de ses connaissances est énorme (...). (...) Sahagun apporte une masse impressionnante de matériaux, mais ne les interprète pas (...) c'est la tâche à laquelle s'appliqueront – à partir de ses enquêtes – les ethnologues d'aujourd'hui »¹.

Ici, une ultime précision s'impose : « *La comparaison porte, chez Sahagun comme chez Las Casas, sur les dieux des autres : des Aztèques, des Romains, des Grecs ; elle ne place pas l'autre sur le même plan que soi, et ne met pas en question ses propres catégories. L'ethnologue, en revanche, contribue à l'éclairage réciproque d'une culture par une autre, à « nous faire mirer en la face d'autrui », selon la belle formule dont usait au seizième siècle Urbain Chauveton : on connaît l'autre par soi mais aussi soi par l'autre* »².

C'est pour cet ensemble de raisons que Todorov tient à préciser la chose suivante : « *Sahagun n'est pas un ethnologue, quoiqu'en disent ses admirateurs modernes. Et, à la différence de Las Casas, il n'est pas fondamentalement comparatiste ; son travail relève plutôt de l'ethnographie, de la collecte de documents, prémisses indispensables du travail ethnologique* »³.

Aussi : « *Le dialogue des cultures est chez lui fortuit et inconscient, c'est un dérapage incontrôlé, il n'est pas (et ne peut être) érigé en méthode ; il est même un ennemi résolu de l'hybridation entre cultures (...) et il ne se laisse pas de mettre en garde ses coreligionnaires contre tout enthousiasme facile devant les coïncidences entre les deux religions, ou devant la rapidité avec laquelle les Indiens embrassent le christianisme. Son intention est de juxtaposer les voix plutôt que de les faire s'interpénétrer (...)* »⁴.

Dans un épilogue assez bref, précédé du titre suivant : « *La prophétie de Las Casas* »⁵, Todorov reprend un passage d'un ultime texte de l'homme d'église. Celui-ci : « *Tout à la fin de sa vie (...) écrit dans son testament : « Je crois qu'à cause des ces œuvres impies, scélérates et ignominieuses, perpétrées de façon si injuste, tyrannique et babare, Dieu répandra sur l'Espagne sa fureur et son ire, parce toute l'Espagne, peu ou prou, a pris sa part des sanglantes richesses usurpées au prix de tant de ruines et d'exterminations* »⁶.

¹ *Ibid.*, p. 245.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.* pp. 245-246.

⁵ *Ibid.*, pp. 249-258.

⁶ *Ibid.*, p. 249.

Todorov voit dans ces quelques lignes une force que Las Casas voulait sans aucun doute leur donner. Le chercheur écrit, en effet : « *Ces paroles, à mi-chemin entre la prophétie et la malédiction, établissent donc la responsabilité collective des Espagnols, et non seulement des conquistadores ; pour les temps à venir, et non seulement pour le présent. Et elles annoncent que le crime sera puni, que le péché sera expié* »¹.

Plus précisément, dans le cadre de la découverte de l'Amérique, Todorov constate que : « (...) pendant près de trois cent cinquante ans, l'Europe occidentale s'est efforcée d'assimiler l'autre, de faire disparaître l'altérité extérieure, et a en grande partie réussi à le faire. Son mode de vie et ses valeurs se sont répandus sur le monde entier (...) »². En un mot : « (...) comme le voulait Colon, les colonisés ont adopté nos coutumes et se sont habillés »³

Le chercheur explique ce phénomène de la façon suivante : « *Cet extraordinaire succès est dû, entre autres, à un trait spécifique de la civilisation occidentale (...) : c'est, paradoxalement, la capacité des Européens à comprendre les autres. Cortés nous en fournit un bon exemple (...)* »⁴. De fait, dans la démonstration de Todorov, il apparaît que le conquistador : « (...) s'assure (...) la compréhension de la langue, la connaissance de la politique (d'où son intérêt pour les dissensions internes des Aztèques), et il maîtrise même l'émission des messages dans un code approprié : voilà qu'il se fait passer pour Quetzalcoatl revenu sur terre. Mais, ce faisant, il ne s'est jamais départi de son sentiment de supériorité »⁵. Dans un même mouvement, Cortés, qui fait preuve d'une capacité d'adaptation et, concomitamment, d'absorption, réaffirme, en effet, sa propre identité et procède à l'assimilation des Indiens à son propre monde.

Sur ce même aspect des choses mais sous un autre angle, Todorov revient sur le cas d'un autre conquérant au destin bien différent de celui de Cortés, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca. Il écrit à son sujet : « *Sur le plan de l'action, de l'assimilation de l'autre ou de l'identification avec lui, un Cabeza de Vaca atteignait également un point neutre, non parce qu'il était indifférent aux deux cultures mais parce qu'il les avait vécues toutes deux de l'intérieur ; du coup, il n'y avait plus que des « ils » autour de lui ; sans devenir Indien, Cabeza de Vaca n'était plus tout à fait Espagnol* »⁶. Le chercheur pense que : « *Son expérience symbolise et annonce celle de l'exilé moderne* »⁷.

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, p. 252.

⁶ *Ibid.*, p. 253.

⁷ *Ibid.*

Ceci avant de se pencher, à nouveau, sur le cas de Duran et de Sahagun. Il indique qu'à ses yeux : « (...) sur le plan de la connaissance, un Duran et un Sahagun annonçaient, sans le réaliser pleinement, le dialogue des cultures qui caractérise notre temps, et qu'incarne à nos yeux l'ethnologie (...) »¹.

In fine, et parce que : « (...) les Indiens favorisent l'échange avec le monde (et) les Européens celui entre les hommes »², « L'histoire exemplaire de la conquête de l'Amérique nous apprend que la civilisation occidentale a vaincu, entre autres, grâce à sa supériorité dans la communication humaine ; mais aussi que cette supériorité s'est affirmée aux dépens de la communication avec le monde »³. D'où, pour Todorov : « (...) cette recherche éthique (qui) est une réflexion sur les signes, l'interprétation et la communication : car le sémiotique ne peut être pensé hors du rapport à l'autre ».

Au-delà des langues et de leur diversité, c'est donc bien aux hommes que s'intéresse Alvar Nuñez Cabeza de Vaca.

b/ Les hommes

Quand Alvar Nuñez Cabeza de Vaca gagne le Nouveau Monde, les premières descriptions physiques des Indiens sont donc déjà anciennes. Elles figurent notamment dans les écrits de Cortès⁴, sans parler des mémoires de Christophe Colomb⁵. Il peut se dispenser des notations habituelles sur la couleur des cheveux, celle de la peau ou des yeux... Il n'y aura d'ailleurs rien de tel, ou si peu, tout au long du récit. Ses lecteurs savent, a priori, à quoi s'en tenir.

En revanche, mais cela n'est pas non plus une complète nouveauté, l'apparence physique des Indiens, le plus souvent simplement présentés comme grands, élancés, bien proportionnés et, tout simplement, beaux, va se traduire par des valeurs, en général positives, sous la plume d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, des qualités physiques ou morales, que les

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*, p. 255.

³ *Ibid.*

⁴ Hernan CORTES, *Lettres à Charles V*, Traduction de Désiré Charnay, Paris, 1895, in Luis MIZON, *op. cit.*

⁵ Christophe COLOMB, *La découverte de l'Amérique, I. Journal de bord et autres récits, 1492-1493, II. Relations de voyages et autres récits, 1494-1505*, Traduit par Soledad Estorach et Michel Lequenne, Avec des textes complémentaires traduits par Jean-Pierre Clément et Jean-Marie Saint-Lu, Introduction historique de Michel Lequenne, Cartes de Jacques Péron, Paris, La Découverte / Poche, Littérature et voyages, 2002.

Espagnols vont leur attribuer. Il est également possible de supposer, puisque les *Naufragios*¹ sont aussi un plaidoyer *pro domo* de la part d'un militaire qui a échoué dans sa mission, qu'en présentant les Indiens comme de valeureux guerriers remarquablement bien bâtis, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca pense atténuer la portée de son échec.

Enfin, une troisième explication est possible. C'est peut-être tout simplement la peur qui a fait paraître les Indiens comme plus grands qu'ils n'étaient en réalité, aux yeux des Espagnols. C'est ce que laisse entendre Alvar Nuñez Cabeza de Vaca au chapitre XI des *Naufragios*² lorsqu'il note : « (...) *que ahora ellos fuesen grandes o no, nuestro miedo le hacia parecer gigantes* (...) ». En tout état de cause, les premiers contacts entre les membres de l'expédition d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et les indigènes sont marqués par cette perception : les Indiens apparaissent comme moins primitifs et moins barbares que ce à quoi les conquérants s'attendaient³. Toutefois, cela ne provoque pas, chez les Espagnols et, du moins dans un premier temps, chez Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, une modification de leur conception du monde⁴. La beauté des Indiens, qui semble pourtant unanimement reconnue, ne leur épargnera ni esclavage ni autres mauvais traitements.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca n'offre donc pas, *a priori*, une vision radicalement nouvelle des Indiens. Au surplus, la perception qu'il en a ne semble pas évoluer de façon significative du début à la fin de son long périple. Lui-même annonce, sans ambiguïté, dans le Chapitre XXV des *Naufragios*⁵ : « *Esto he querido contar porque allende que todos los hombres desean saber las costumbres y ejercicios de los otros, los que algunas veces se vinieron a ver con ellos esten avisados de sus costumbres y ardidés, que suelen no poco aprovechar en semejantes casos* »⁶. C'est bien la réflexion d'un militaire qui a pour mission d'instruire ses successeurs sur les difficultés de la conquête.

La description physique des Indiens n'est manifestement pas la préoccupation première d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca. Chronologiquement, par ordre d'apparition dans les

¹ *Op. cit.*

² *Ibid.*, Cap. XI, p. 117.

³ R. M. UTLEY et W.E. WASHBURN, *Guerres indiennes, du Mayflower à Wounded knee*, Paris, Albin Michel, coll. Terre indienne, 2003, 274 p. Dans leur introduction, pp. 11-12, les auteurs font la même constatation.

⁴ Alvar Nuñez CABEZA DE VACA, *Relation et Commentaires du gouverneur Alvar Nuñez Cabeza de Vaca sur les deux expéditions qu'il fit aux Indes*, Traduction de H. Ternaux-Compans, Édition présentée et annotée par Jean-Marie Saint-Lu, Paris, Mercure de France, Le Temps Retrouvé, 1980. Dans la note n°7, p. 297 Jean-Marie Saint-Lu écrit : « *La barbarie naturelle des indiens les condamnait au servage* ».

⁵ *Op. cit.*

⁶ *Ibid.*, Cap. XXV, p. 170.

*Naufraños*¹, c'est d'abord leur comportement au moment des premiers contacts, qui tardent à venir, qui est décrit. En règle générale, d'ailleurs, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, qu'il s'agisse des hommes ou des situations, s'attache à décrire plutôt qu'à analyser. C'est donc d'abord par le biais de la description de leurs façons d'agir qu'il va essayer de comprendre les Indiens.

Son approche est double. D'un côté, tout comme ses compatriotes, il aborde le monde Indien avec une certaine familiarité, ce qui explique l'absence d'un véritable étonnement dans de nombreuses circonstances, mais, dans le même mouvement, il montre aussi que ces gens restent des énigmes. Par exemple, dès leur arrivée en Floride et à peine débarqués, les conquistadors ont pu se procurer sans difficulté de la nourriture auprès des Indiens rencontrés près du rivage. Or, le lendemain, les soldats sont surpris de constater, alors que pour eux la situation était normale, que ces derniers se sont enfuis pendant la nuit. De ce point de vue, plus d'une fois Alvar Nuñez Cabeza de Vaca va souligner ce qui apparaît aux yeux de ses compagnons comme à lui-même, l'inconstance, voire l'inconséquence de ces Indiens qui peuvent tour à tour rechercher ou refuser le contact avec les Espagnols sans, du moins à ses yeux, une raison logique apparente.

Au demeurant, les toutes premières rencontres ne sont ni violentes ni agressives : « (...) *y con esto nos dejaron, sin que hiciesen ningun impedimento, y ellos se fueron* »². Au contraire, malgré l'impossibilité de communiquer, un semblant de coopération paraît, dans un premier temps, s'organiser entre les Espagnols et des Indiens craintifs, comme lors de l'arrivée en Floride, lorsque les Indiens s'enfuient la nuit pour revenir le lendemain. Ainsi, au chapitre V³, ce qui correspond au seizième jour du voyage à l'intérieur des terres, les trois cents hommes du corps expéditionnaire progressent quinze jours durant sans rencontrer un seul Indien.

Quand la rencontre a finalement lieu, telle qu'elle est décrite au Chapitre V, elle est pacifique : « *Pasados a la otra parte, salieron a nosotros hasta doscientos indios, poco mas o menos ; el gobernador salio a ellos, y despues de haberlos hablado por senas, ellos nos senalaron de suerte que hubimots de revolver con ellos, y prendimos cinco o seis, y estos nos llevaron a sus casas (...) en las cuales hallamos gran cantidad de maiz (...)* »⁴. Plus avant, peu après qu'un officier, parti en mission de reconnaissance a vu cinq ou six canots d'Indiens couverts d'ornements en plumes, une nouvelle rencontre a lieu. Un chef, nommé, d'après Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, Dulchanchelin, s'avance vers la troupe, couvert d'une peau de cerf peinte et porté par un autochtone. Il est accompagné par beaucoup de monde et la musique

¹ *Ibid.*, Cap. III, pp. 84-85.

² Cap. III, p. 85.

³ Cap. V, p. 91.

⁴ Cap. V, p. 91

d'une flûte de roseau le précède. Il reste une heure durant avec le gouverneur. Par signes, les Espagnols lui font comprendre qu'ils se rendent à Apalache. Ses gestes laissent penser à ses interlocuteurs qu'il est l'ennemi des gens qui y vivent mais propose quand même son aide aux Espagnols afin qu'ils atteignent leur but. Il en reçoit des chapelets, des grelots et d'autres objets d'échange. De son côté, il fait présent de la peau de cerf qu'il porte sur ses épaules au gouverneur et s'en va : « *Alli salio a nosotros un señor que le traia un indio a cuestras, cubierto de un cuero de venado pintado : traia consigo mucha gente, y delante de el venian tanendo una flautas de cana ; y asi llego donde estaba el gobernadoer, y estuvo una hora con el, y por senas le dimos a entender que ibamos a Apalache, y por las senas que el hizo, nos parecio que era enemigo de los Apalache, y que nos iria a ayudar contra el. Nosotros le dimos cuentas y cascabeles y otros rescates, y el dio al gobernador el cuero que traia cubierto. (...) se llamaba Dulchalchelin* »¹.

De fait, le périple d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca peut être considéré comme une suite de « premières » rencontres avec différentes populations indiennes. Selon le cas, ces rencontres sont marquées, de part et d'autre, par une hostilité déclarée, par la crainte ou par la plus parfaite indifférence. Ainsi, le chapitre IX offre à lui seul un très large éventail de ces différents cas de figure. En effet, dans ce même chapitre, des Indiens abandonnent cinq canots, au bord desquels ils se trouvent, aux Espagnols qui ont décidé de continuer leur voyage d'exploration par mer : « (...) *vimos venir cinco canoas de indios, los cuales las desampararon y nos las dejaron en las manos, viendo que ibamos a ellas (...)* »². Peu après, les Espagnols aperçoivent d'autres embarcations et continuent d'avancer au-devant d'elles, se laissant conduire ainsi à des habitations sur une île où les soldats trouvent à se ravitailler sans coup férir : « (...) *las otras barcas pasaron adelante, y dieron en unas casas de la misma isla, donde hallamos mucha lizas y hues de ellas (...)* »³. Quelquefois, des pêcheurs indiens, qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca décrit comme pauvres et misérables, croisent la route des conquérants sans que le moindre contact s'établisse entre eux. De même, plus loin, quand les Espagnols, entendant un canot s'approcher, se manifestent bruyamment pour attirer l'attention de ses occupants, les cris des soldats restent vains. Le canot s'éloigne et continue sa route sans qu'un seul mot ou même un regard n'ait été échangé. Parfois aussi, lorsque les Indiens se présentent aux Espagnols, ils le font poussés par la faim. Les Espagnols constatent que les Indiens peuvent parfois de rester trois jours et quelquefois même quatre sans manger.

¹ Cap. V, p. 93.

² Cap. IX, p. 107.

³ *Ibid.*

À la crainte, à l'entraide ou encore à l'indifférence, succède, parfois, des comportements violents d'autant plus inattendus qu'ils semblaient s'inscrire dans le cadre général de bonnes relations, du moins, tel qu'il est perçu par les Espagnols. Ainsi, toujours au chapitre IX, des Indiens dirigent vers les soldats leurs nombreux canots et leur parlent avant de s'en aller sans les attendre. Ils n'ont ni arc ni flèche. Les Espagnols les suivent jusqu'à leurs habitations, en natte mais fixes, et débarquent. Là, le chef offre tout ce qu'il possède au gouverneur avant de l'emmener chez lui tandis que les soldats échangent de la nourriture, du poisson contre du maïs, avec les Indiens qui demandent davantage de maïs. Tout va donc pour le mieux lorsque les Espagnols sont victimes d'une attaque de la part de leurs hôtes : « *Salieron a nosotros muchas canoas, y los indios que en ellas venian nos hablaron, y sin querenos aguardar, se volvieron. Era gente grande y bien dispuesta, y no traian flechas ni arcos. Nosotros les fuimos siguiendo hasta sus casas (...). (...) el cacique, nos dio mucho pescado, y nosotros le dimos del maiz que traíamos, y lo comieron en nuestra presencia, y nos pidieron mas, y se lo dimos, y el gobernador le dio muchos rescates (...) a media hora de la noche, subitamente los indios dieron en nosotros y en los que estaban muy malos echado en la costa, y acometieron tambien la casa del cacique, donde el gobernador estaba (...)* »¹.

1- Des êtres humains

Les Indiens que rencontre Alvar Nuñez Cabeza de Vaca l'impressionnent au plus haut point pour ce qui est de leurs qualités physiques. C'est seulement au chapitre VII des *Nafragios*² qu'ils apparaissent pour la première fois physiquement, au demeurant de façon tout à fait avantageuse mais assez peu précise : « *Cuantos indios vimos desde la Florida (...) son tan crecidos de cuerpo y andan desnudos, desde lejos parecen gigantes. Es gente a maravilla bien dispuesta, muy enjutos y de muy grandes fuerzas y ligeresa* »³. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca insiste sur la beauté physique de ces hommes sans indiquer précisément en quoi elle consiste. Il insiste sur leur haute taille et leur bonne constitution : « *Era gente grande y bien dispuesta (...)* »⁴ ; « *Es gente de mejores cuerpos que vimos, y de mejor viveza y habilidad (...)* »⁵ ; « *Es gente bien acondicionada y aprovechada para seguir cualquier cosa bien aparejada* »⁶.

À ce stade du récit, l'aventure individuelle d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca n'a pas encore commencé, c'est le regard du militaire habitué à passer ses troupes en revue qui est à

¹ Cap. IX, p. 109.

² *Op. cit.*

³ Cap. VII, p. 100.

⁴ Cap. IX, p. 109.

⁵ Cap. XXX, p. 190.

⁶ Cap. XXXI, p. 196.

l'œuvre. Toutefois, il ne s'agit ici que d'indications tout à fait subjectives et de peu d'utilité. Si les Indiens paraissent aussi grands que des géants, aucune évaluation de leurs mensurations, même approximative, n'est donnée. De la même façon, rien n'est dit de la couleur de leurs cheveux, de leurs yeux, de la forme de leur visage... Tout juste note-il, au chapitre X, que les « chefs » rencontrés portent les cheveux très longs qui tombent sur leurs épaules, le corps du chef reflétant naturellement son rang : « *Con esta gente venian cinco o seis senores, y nos parecio ser la gente mas bien dispuestas y de mas autoridad y concierto que hasta alli habiamos visto aunque no tan grandes como los otros de quien habemos contado. Traian los cabellos sueltos y muy largos, y cubiertos con mantas de martas, de la suerte de los que atras habiamos tomado, y algunas de ellas hechas por muy extrana manera, porque en ella habia unos lazos de labores de unas pieles leonadas, que parecian muy bien* »¹.

De fait, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca ne décrit pas des hommes, mais, de façon imparfaite, des corps. L'« observation » d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca n'est ni neutre, ni objective, ni complète. Elle semble plutôt dictée par l'émotion et renvoyer à un stéréotype selon lequel une belle apparence physique est constituée par une silhouette élancée, une musculature développée et qu'elle montre des aptitudes au combat. Son regard est également attiré par les marques, tatouages et scarifications que portent certains indigènes. Ainsi, au chapitre XIV, indique-t-il : « *La gente que alli hallamos son grandes y bien dispuestos ; (...) Tienen los hombres la una teta horadada de una parte a otra, y algunos hay que tienen ambas, y por el agujero que hacen, traen una cana atravesada, tan larga como do palmos y medio, y tan gruesa como dos dedos. Traen tambien horadado el labio de abajo, y puesto en el un pedazo de cana delgada como medio dedo.* »²

Bien sûr, certaines particularités ne peuvent lui échapper, bien qu'elles ne semblent pas l'étonner outre mesure. Il en est ainsi des tatouages et autres scarifications qui sont autant de signes de la nature différente des Indiens. Par exemple, au détour d'une phrase, dans le chapitre XVIII, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca note, à propos des Yguaces : « (...) *y traen la teta y el labio horadados. Su mantenimiento principalmente es raices de dos o tres maneras, y buscanlas por toda la tierra ; son muy malas, y hinchán los hombres que las comen* »³. Lui qui, au chapitre XIV, avait déjà décrit dans le détail l'inscription des corps : « *Tienen los hombres la una teta horadada de una parte a otra, y algunos hay que tienen ambas, y por el agujero que*

¹ Cap. X, p. 112.

² Cap. XIV, p. 126

³ Cap. XVIII, p. 144.

hacen, trean una cana atravesada, tan larga como dos palmos y medio, y tan gruesa como dos dedos »¹.

Dans le même ordre d'idée, au chapitre XXV, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca fait état de l'étonnante faculté de cicatrisation des Indiens, de leur capacité de cicatrisation après une blessure, et, surtout, de leur très grande résistance : « *Muchas veces se pasan de parte a parte con las flechas y no mueren de las heridas si no toca en las tripas o en el corazon ; antes sanan presto. Ven y oyen mas y tienen mas agudo sentido que cuantos hombres yo creo hay en el mundo. Son grandes sufridores de hambre y sed y de frio, como aquellos que estan mas acostumbrados y hechos a ello que otros »². Souvent, d'après Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, les flèches leur percent le corps de part en part sans qu'ils meurent de leur blessure : « (...) *Muchas veces se pasan de parte a parte con las flechas y no mueren de las heridas »³.**

2- Les attributs physiques des Indiens

Les attributs physiques des Indiens semblent donc indissociables de leurs attributs guerriers, ce qui renforce les aspects positifs du portrait que l'auteur en présente. Ainsi : « *Los arcs que usan son gruesos como el brazo, de once a doce palmos de largo, que flechan a doscientos pasos con tan gran tiento, que ninguna cosa yerran »⁴. De même, associant une nouvelle fois, dans le chapitre XVIII, l'apparence physique et les qualités guerrières, il remarque : « *Toda esta gente son flecheros y bien dispuestos, aunque no tan grandes como las que atras dejamos (...) »⁵.**

Tout à son admiration, il note que l'état misérable dans lequel il les découvre parfois, et sur lequel il reviendra à plusieurs reprises, ne nuit pas à leur beauté physique. Il en fournit notamment l'exemple dans le chapitre XXVIII : « *Otro dia nos trajeron toda la gente del pueblo, y la mayor parte de ellos son tuertos de nubes, y otros de ellos son ciegos de ellas mismas de que estabamos espantados. Son muy bien dispuestos y de muy buenos gestos, mas blancos que otros ningunos de cuantos hasta alli habiamos visto »⁶. Tout, chez ces premiers Indiens rencontrés, semble démesuré et contribuer ainsi à leur prestance, pour ne pas dire à leur majesté.*

¹ Cap. XIV, p. 126.

² Cap. XXV, p. 170.

³ *Ibid.*, p. 170.

⁴ Cap. VII, p. 100.

⁵ Cap. XVIII, p. 144.

⁶ Cap. XXVIII, pp. 177-178.

Car, les observations d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca indiquent que, loin d'être superficielle, son attention se porte non seulement sur les ethnies mais aussi sur les structures sociales et politiques du monde indien. Ainsi, dans le Chapitre X indique-t-il que : « *Con esta gente venian cinco o seis senores, y nos parecio sera la gente mas bien dispuesta y de mas autoridad y concierto que hasta alli habiamos visto, aunque no tan grandes como los otros de quien habemos contado. Traian los cabellos sueltos y muy largos, y cubiertos con mantas de martas, de la suerte de las que atras habiamos tomado, y algunas de ellas hechas por muy extrana manera, porque en ella habia unos lazos de labores de unas pieles leonadas, que parecian muy bien*¹.

3- La peur

Les Indiens sont donc des êtres humains de belle et bonne constitution. Aussi, suscitent-ils l'admiration du conquistador. Toutefois, les relations qui s'établissent, même brièvement, entre les Espagnols et les Indiens semblent essentiellement être caractérisées par la peur. Ce sont des gens très tristes et peureux : « *Es gente muy apocada y triste* »², au point qu'il faut même les rassurer : « *De esto se alteraron los que con nosotros venian (...) nosotros (...) les dijamos que no lo hiciesen ni tuviesen temor. Con esto se aseguraron y holgaron mucho. (...) y por asegurarlos dormimos aquella noche alli (...)* »³. De nombreuses annotations d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca vont dans ce sens. Les Indiens sont qualifiés de craintifs, alors même que le conquérant n'indique pas les causes de cette crainte même s'il semble entendu qu'elle est imputable aux Espagnols. Ces derniers, quant à eux, ne reconnaissent jamais explicitement la peur qu'ils ressentent à coup sûr⁴. Pour autant, la peur règne. La peur que les conquérants font régner parmi les populations locales, tout autant que la peur que les Indiens inspirent aux Espagnols. À cela s'ajoute la peur que connaissent certaines ethnies, essentiellement des pasteurs sédentaires, du fait du comportement agressif de certaines autres populations indigènes. Au contact des Indiens, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca observe des êtres humains aux caractères des plus variés mais semblant vivre constamment dans la crainte.

La peur que les Espagnols inspirent aux Indiens est régulièrement évoquée, le plus souvent de manière indirecte comme s'ils n'en étaient pas conscients ou comme si cela ne devait pas surprendre. De ce point de vue, les Espagnols ne semblent pas se préoccuper de la façon dont ils sont perçus par les Indiens. De nombreuses scènes, cependant, décrivent l'effroi

¹ Cap. X, p. 112.

² Cap. XXXII, p. 197.

³ *Ibid.*, p. 200.

⁴ La seule allusion qu'y fait Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est celle du chapitre XI lorsqu'il évoque la haute taille des Indiens que, peut-être, la peur fait paraître plus grands qu'ils ne le sont en réalité.

qui les frappe à la vue des conquérants. Il en est ainsi, notamment au chapitre XV, lorsque des Indiens, apercevant la petite troupe, se dépêchent d'embarquer leurs cabanes dans des canots et de passer sur le rivage opposé¹. De la même façon, au chapitre XXIII, des Indiens conduisent les Espagnols auprès d'autres autochtones. Sur leur route, les soldats trouvent des habitations dont les occupants s'enfuient à leur vue pour chercher d'autres indigènes qui viennent et se cachent pour épier les Espagnols. Lorsque ceux-ci les appellent, ils s'approchent très craintifs et leur disent qu'ils meurent de faim : « *Pasado el monte, hallamos otras casas de indios ; y llegados alla, vimos dos mujeres y muchachos, que se espantaron, que andaban por el monte, y en vernos huyeron de nosotros y fueron a llamar a los indios que an andaban por el monte. Venidos, pararonse a mirarnos detras de unos arboles, y llamamosles y allegaronse con mucho temor ; y despues de haberlos hablado, nos dijeron que tenian mucha hambre (...)* »². Ces mêmes Indiens les emmènent dans un endroit où il y a un plus grand nombre d'habitations. Les naturels surpris et effrayés de voir les Espagnols, une fois rassurés, leur touchent le visage et le corps avec les mains puis rapprochent ces dernières de leur propre visage et propre corps. Cette scène familière, du primitif rencontrant l'homme civilisé, pourrait avoir eu lieu dans d'autres continents et à d'autres époques³.

c/ Une organisation sociale

Bien que les populations rencontrées sur son chemin demeurent le plus souvent désignées par le terme générique d'« *Indiens* », sans doute à la fois pour faciliter la lecture de son récit par ses compatriotes mais aussi parce que la diversité de cet univers dépasse ses capacités d'analyse, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca parvient à discerner quelques grandes caractéristiques du peuplement indigène de l'Amérique espagnole du XVIème siècle. Par exemple, il évoque, sans s'appesantir sur cette information, des ethnies nomades et des ethnies sédentaires. C'est particulièrement frappant au chapitre XXXII où il passe d'une catégorie à l'autre dans un même mouvement. Il indique ainsi que pour les uns la seule nourriture possible se résume à de la poudre de paille de blette et des poissons que les Indiens pêchent sur des radeaux car ils ne construisent pas de canots. Il ajoute que les femmes couvrent leur nudité avec de l'herbe et de la paille : « (...) *comen polvo de bledo y de paja y de pescado que toman en la mar con balsas, porque no alcanzan canoas. Las mujeres cubren sus vergüenzas con yerba y paja.* »⁴. Tandis que pour les autres, il précise que les naturels ont une grande abondance de vivres, ils sèment trois fois par an des haricots et du maïs. Leurs maisons sont fixes, ils les

¹ Cap. XV, p. 129.

² Cap. XXIII, p. 164.

³ Cf. *infra*, Claude LÉVI-STRAUSS.

⁴ Cap. XXXII, p. 197.

nomment « *buhios* » : « (...) *tiennen mucho mantenimiento, porque siembran tres veces en el ano frisoles y maiz* »¹.

Il semble établir des relations de cause à effet entre le mode de vie, le comportement et le caractère plus ou moins civilisé des gens qu'il croise sur sa route. Parmi les Indiens rencontrés, ceux qui collaborent avec les Espagnols sont le plus souvent décrits comme plus civilisés et dignes d'intérêt que ceux qui les combattent ou fuient les contacts. De la même façon, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca paraît plus facilement trouver des qualités aux populations sédentaires qu'aux Indiens nomades. La sédentarité et ses attributs que sont l'élevage et l'agriculture contribuent naturellement à renvoyer une image positive des Indiens aux Espagnols qui y reconnaissent les traits de leur civilisation : « (...) *estabamos en isla, y (Lope de Oviedo) vio que la terra donde anda ganado, y pareciole por esto que debia ser tierra de critianos (...)* »². Cette présentation mêlant les caractères humains et géographiques n'est pas exempte d'arrière-pensée et Alvar Nuñez Cabeza de Vaca semble anticiper une future implantation des colons espagnols : « *Por toda la tierra hay muy grandes y hemosas dehesas, y de muy buenos pastos para ganados ; y pareceme que seria tierra muy fructifiera si fuese labrada y habitada de gente de razon* »³.

Parfois, d'ailleurs, les deux critères de distinction se rejoignent puisque les sédentaires semblent, en général, faire un meilleur accueil aux Espagnols. Au chapitre XXXIV, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca trouve que la population est « *excellente* », il est vrai que les Indiens rencontrés à ce moment-là effectuent trois récoltes par an et que les naturels se soumettent très volontiers aux Chrétiens, tout du moins ceux qui sont leurs amis. D'après Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, ils sont beaucoup mieux faits que ceux du Mexique. Enfin, c'est un pays auquel il ne manque rien pour être parfait : « *La cual sin duda es la mejor de cuantas en estas Indias hay, y mas fertil y abundosa de mantenimientos, y siembran tres veces en el ano. (...). La gente de ella es muy bien acondicionada ; sirven a los cristianos (los que son amigos) de muy buena voluntad. Son muy dispuestos, mucho mas que los de Mejico, y, finalmente, es tierra que ninguna cosa le falta para ser muy buena* »⁴.

En revanche, au chapitre XXXII, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca remarque, sans donner d'indications précises, que les Indiens qui parcourent le pays, c'est-à-dire les populations nomades, sont de mœurs très cruelles. Tandis que, pour ce qui est des sédentaires, c'est-à-dire

¹ *Ibid.*

² Cap. XI, p.117.

³ Cap. XIX, p. 149.

⁴ Cap. XXXIV, p. 206.

« ceux qui ont des maisons fixes »¹, ils ne font aucun cas de l'or et de l'argent et ne pensent pas qu'il puisse en être tiré un avantage : « *Los que por aquella tierra habitan y andan es gente crudelissima y de muy mala inclinacion y costumbres. Los indios que tienen casa de asiento, y los de atras, ningun caso hacen de oro y plata, ni hallan que pueda haber provecho de ello* »². Il est possible de déduire de cette présentation que les nomades sont cruels parce que ce sont des guerriers, tandis que les sédentaires sont aimables mais relativement stupides puisqu'ils n'ont aucune conscience des richesses qu'ils possèdent. En tout état de cause, lorsqu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est conduit à faire de tel ou tel groupe une description plus ou moins flatteuse, il ne présente pas sa démarche comme fondée, *a priori*, sur des impressions personnelles, préjugés favorables ou défavorables, mais tient à l'étayer par des éléments prétendument objectifs, neutres, impartiaux, dans la mesure où ils sont tirés de l'observation du mode de vie des Indiens.

Plus le récit avance, plus les notations se veulent précises sur l'habillement, les modes de vie et les structures sociales. Le chapitre XV en offre, notamment, la plus parfaite illustration : « *Toda la gente de esta tierra anda desnuda ; solas las mujeres traen de sus cuerpos algo cubierto con una lana que en los arboles se cria. Las mozas se cubren con unos cueros de venados. Es gente muy partida de lo que tienen unos con otros. No hay entre ellos señor. Todos los que son de un linaje andan juntos. Habitan en ellas dos maneras de lenguas : a los unos llaman Capoques, y a los otros de Han ; tienen por costumbre cuando se concen y de tiempo a tiempo se ven (...)* »³.

De la même façon, parmi les autochtones, il en est dont les Espagnols considèrent que ce sont les gens les mieux faits qu'ils aient vus : très adroits, très vifs, ils les comprennent et leur répondent mieux que tous les autres. Ce sont manifestement des agriculteurs et ils décident de les appeler « *Vacas* » parce que c'est dans les environs de leurs habitations que se capture le plus grand nombre de ces animaux. Ces gens vont nus, comme les premiers Indiens rencontrés, tandis que les femmes se couvrent de peaux de cerfs, partageant cet usage avec les vieillards qui ne vont plus à la guerre. Alors que l'endroit est très peuplé, ces Indiens ne sèment pas de maïs, car, comme ils l'indiquent aux Espagnols qui s'en étonnent et les interrogent sur ce sujet, deux ans auparavant l'eau avait manqué et les taupes ont mangé les semences. Ils n'osent donc pas en cultiver à nouveau avant qu'il ne pleuve beaucoup et supplient les Espagnols de prier le ciel de faire pleuvoir : « *Eta gente andan del todo desnudos, a la manera de los primeros que hallamos. Las mujeres andan cubiertas con unos cueros de venado, y algunos pocos hombres,*

¹ *Ibid.*, Cap. IX, p. 107.

² *Ibid.*, p. 201.

³ Cap. XV, p. 130.

senaladamente los que son viejos, que no sirven para la guerra. Es tierra muy poblada. Preguntamosles como no sembraban maiz ; respondieronnos que lo hacian por no perder lo que sembrasen, porque dos anos arreo les habia faltado las aguas, y habia sido el tiempo tan seco, que a todos les habian perdido los maises los topos, y que no osarian tornar a sembrar sin que primero hubiese llovido mucho ; y rogabannos que dijeseamos al cielo que lloviese, y nosotros se lo prometimos de hacerlo asi »¹.

Quand les Espagnols, vraisemblablement mis en confiance parce qu'ils sont parmi des agriculteurs sédentaires, veulent savoir où ils se sont procuré ce maïs, ils indiquent que c'est du côté où le soleil se couche, que tout le pays en est rempli et que le plus court chemin pour s'y rendre est l'Occident. Ils leur montrent la route et pendant dix-sept jours Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses compagnons ne trouveront pour se nourrir qu'un fruit nommé « *chacan* » que les Indiens écrasent entre les pierres. Néanmoins, même en prenant ce soin, au moment de son absorption, il est toujours dur et sec, disent-ils, en leur en montrant. Ils ajoutent que leurs ennemis, qui parlent la même langue qu'eux, se trouvent sur cette route. Ils n'ont pas de vivres, mais les recevront très bien et leur donneront beaucoup de couvertures de coton, des peaux et d'autres présents.

Les Espagnols, précise Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, découvrent de si bonnes dispositions chez ces gens-là que s'ils avaient pu se faire comprendre parfaitement ils les auraient convertis : « (...) *tan grande apajero hallamos en ellos, que si lengua hubiera con que perfectamente nos entenderamos, todos los dejamos cristianos. (...) Es gente bien acondicionada y aprovechada para seguir cualquier cosa bien aparejada* »². D'ailleurs, après les explications des Espagnols, par signes, sur la création du ciel et de la terre et leur « *présentation* » de Dieu, dont ils sont, disent-ils, les adorateurs et les serviteurs obéissants, les Indiens poussent, entre autres, de grands cris et élèvent les mains au ciel !

1- Les relations sociales interindividuelles

À plusieurs reprises, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca s'attache à décrire les relations sociales interindividuelles en vigueur au sein des populations rencontrées. En particulier, le sort des femmes ne le laisse pas indifférent. La présentation du groupe concerné apparaît plus ou moins positive selon que ces relations sociales sont harmonieuses ou empreintes de violence. De façon générale, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca semble établir une relation de cause à effet entre le degré de développement de certaines populations ainsi que, subsidiairement, leur caractère

¹ *Ibid.*, pp. 190-191.

² Cap. XXXI, p. 196.

inamical, voire dangereux, et la manière dont les hommes y traitent les femmes, les enfants et les vieillards, c'est-à-dire ceux qui lui apparaissent comme les parties les plus faibles du corps social. Il remarque notamment que, lorsque certains des leurs tombent malades, ils les abandonnent dans la campagne, à moins que ce ne soit leur fils. Ceux qui ne peuvent pas suivre les autres restent mais s'il s'agit d'un de leurs enfants ou de leur frère, ils l'emportent sur leurs épaules : « *Si acaso acontece caer enfermos algunos, dejanlos morir en aquellos campos si no es hijo, y todos los demas si no pueden ir con ellos se quedan ; mas para llevar un hijo o hermano, se cargan y lo llevan a cuestras* »¹. De la même façon, écrit-il au chapitre XVIII : « *Entre estos no se cargan los hombres ni llevan cosa de peso ; mas llevanlo las mujeres y los viejos, que es la gente en menos tienen. (...) Las mujeres son muy trabajadas y para mucho, porque veinticuatro horas que hay entre dia y noche, no tienen sino seis horas de descanso, y todo lo mas de la noche pasan en atizar sus hornos para secar aquellas raices que comen. Desde que amanece comienzan a cavar y a traer lena y agua a sus casas y dar orden en las otras cosas de que tienen necesidad* »².

Au contraire, dans le chapitre XXXI, la situation s'inverse. Les Espagnols, note-t-il, remarquent que les femmes de ce pays sont traitées avec plus d'égards que dans tout autre endroit des Indes qu'ils aient vu. Elles portent des chemises de coton qui leur descendent jusqu'aux genoux avec des demi-manches qui pendent à terre et qui sont faites en peau de cerfs sans poils. Elles les lavent avec des racines dont l'odeur est très forte. Par ce moyen, elles les conservent très propres. Ces chemises sont fendues par-devant, elles s'attachent avec des courroies. Ces Indiens portent des souliers : « *Entre estos vimos las mujeres mas honestamente tratadas que a ninguna parte de Indias que hubiesemos visto. Traen unas camisas de algodon, que llegan hasta las rodillas, y unas medias mangas encima de ellas, de unas faldillas de cuero de venado sin pelo, que tocan en el suelo, y enjabonanlas con unas raices que limpian mucho, y asi las tienen muy bien tratadas ; son abiertas por delabnte y cerradas con unas correas ; andan caleçons con zapatos* »³.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca va également s'intéresser aux faits sociaux que sont la constitution de la famille et l'éducation des enfants. Les structures familiales lui importent au plus haut point et il semble accorder aux liens matrimoniaux, ou du moins à ce qu'il identifie comme tels, une attention toute particulière. Il interprète probablement certains aspects du mode de vie indien proches de la réalité espagnole comme une preuve supplémentaire de l'humanité

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*, ce type de description n'est pas sans rappeler la fameuse distinction établie par Pierre CLASTRE entre l'arc et le panier. « L'arc et le panier », « L'Homme », Revue Française d'Anthropologie, Paris, 1966, vol. 6, n°2, pp. 13-31. *op. cit.*

³ Cap. XXXI, p. 194.

de ces gens. Il présente l'union hétérosexuelle monogame comme le modèle dominant et qualifie de mœurs dissolues, voire diaboliques, tout autre système d'organisation sociale, polygamie ou homosexualité¹, en omettant de préciser que tout cela est parfaitement accepté par les populations.

Au chapitre XXVI, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est témoin « *d'un fait diabolique* » : il voit un homme marié à un autre ! Et cela n'est pas un cas isolé puisqu'il voit également d'autres hommes mariés de même à d'autres hommes efféminés vêtus comme des femmes, faisant l'ouvrage des femmes, tirant à l'arc et portant de très grands fardeaux. Il voit avec ses compagnons beaucoup de ce genre d'hommes efféminés, plus membrus que les autres, plus grands et portant des charges très pesantes : « *En el tiempo que asi estaba, entre estos vi una diablura, y es que vi un hombre casado con otro, y estos son hombres amarionados, impotentes y andan tapados como mujeres y hacen oficio de mujeres, y tiran arco y llevan muy gran carga, y entre estos vimos muchos de ellos asi amarionados como digo, y son mas membrudos que los otros hombres y mas altos ; sufren muy grandes cargas* »².

Les guérisseurs ont un statut particulier qui, sans doute parce que lui-même exercera cette activité, frappe Alvar Nuñez Cabeza de Vaca. Ils ont, d'après lui, des mœurs dissolues. De fait, il semble qu'ils puissent être polygames : « *Cada uno tiene una mujer, conocida. Los fisicos son los hombres mas libertados ; pueden tener dos, y tres, y entre estas hay muy gran amistad y conformidad* »³.

D'après lui, tous les Indiens ont une femme reconnue. Quand ils n'ont pas d'enfants avec elle, ils peuvent quitter leurs femmes dès lors qu'ils ne s'accordent pas et se « *remarier* » avec qui ils veulent. Dans le cas contraire, ils ne se séparent jamais : « *Todos estos acostumbrañ dejar sus mujeres cuando entre ellos no hay conformidad, y se tornan a casar con quien quieren. Esto es entre los mancebos mas los que tienen hijos permanecen con sus mujeres y no las dejan (...)* »⁴.

Sans rien savoir de l'ethnologie la plus élémentaire, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca relève un exemple d'exogamie. Intéressé par les pratiques matrimoniales des Indiens, il remarque que certains, les Indiens Mariames, ne marient pas leur fille dans leur famille car, expliquent-ils aux Espagnols qui les interrogent, c'est un crime de se marier entre parents et qu'il vaut mieux alors tuer ses propres enfants. Seuls ces Indiens et les Yguaces ont, d'après

¹ Cap. XVIII, pp. 144-145 : « *Hay algunos entre ellos que usan pecado contra natura.* »

² Cap. XXVI p. 173.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, cette coutume dans le pays. En conséquence, lorsqu'ils veulent se marier, ils « achètent » des femmes à leurs ennemis, c'est-à-dire qu'ils apportent en dot, le meilleur arc qu'ils puissent se procurer, et deux flèches pour chaque femme. S'ils n'ont pas d'arc, ils donnent un filet d'une brassée de large sur autant de long. Toutefois, leur mariage ne dure que tant qu'ils en sont satisfaits et ils le rompent pour, ce qui est aux yeux des Espagnols, « une bagatelle » : « (...) *Nosotros les dijimos que por que no las casaban con ellos mismos. Y tambien entre ellos dijeron que era fea cosa casarlas a sus parientes ni a sus enemigos. Esta costumbre usan estos y otros sus vecinos, que se llama los iguaces, solamente, sin que ningunos otros de la tierra la guarden. Y cuando estos se han de casar, compran las mujeres a sus enemigos, y el precio que cada uno da por la suya es un arco, el mejor que puede haber, con dos flechas ; y si acaso no tiene arco, una red hasta una braza en ancho y otra en largo. (...) no dura el casamiento mas de quanto estan contentos, y con una higa deshacen el casamiento* »¹.

À partir de l'île du Malhado et dans un rayon de cinquante lieues à l'intérieur des terres, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca remarque qu'à compter du jour où une fille se marie, tout ce que son époux tue à la chasse ou à la pêche est porté chez son père par la femme, sans qu'elle ose rien prendre de ces aliments. Elle reçoit de quoi se nourrir de son beau-père qui ne doit pas, de même que sa belle-mère, entrer dans la maison des époux. De son côté, le mari ne peut se présenter chez son beau-père ou chez ses alliés. Si par hasard ils se rencontrent, ils doivent s'éloigner tous deux d'une portée d'arbalète en tenant la tête baissée et les yeux tournés vers la terre parce qu'ils croient qu'il est inconvenant de se voir et de se parler. En revanche, les femmes sont libres de parler avec leur beau-père et avec leurs parents : « *Cuando viene que alguno casa su hija, el que la toma por mujer, desde el dia que con ella se casa, todo lo que matare cazando o pescando, todo lo trae la mujer a la casa de su padre, sin osar tomar ni comer alguna cosa de ello, y de casa del suegro le llevan a él de comer. En todo este tiempo el suegro ni la suegra no entran no en casa, ni el ha de entrar en casa de los suegros ni cunados ; y si acaso se toparen por alguna parte, se desvian un tiro de ballesta el uno del otro, y entretanto que asi van apartandose, llevan la cabeza baja y los ojos en tierra, puestos ; porque tienen por cosa mala verse ni hablarse. Las mujeres tienen libertad para comunicar y conversar con los suegros y parientes, y esta costumbre se tiene desde la isla hasta mas de cincuenta leguas por la tierra adentro* »².

Pour ce qui est des enfants, la situation est tout aussi contrastée. Dans un premier temps, au chapitre XIV, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca n'hésite pas à écrire qu'aucun peuple au monde ne chérit autant ses enfants : « *Es la gente del mundo que mas aman a sus hijos y mejor*

¹ Cap. XVIII, pp. 143-144.

² Cap. XIV, pp. 127-128.

*tratamiento les hacen (...) »*¹. Cependant, par la suite, notamment dans le chapitre XVIII, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca ne peut s'empêcher de mettre lui-même en évidence ce paradoxe, les enfants sont aussi victimes de ce qu'il considère comme des mauvais traitements de toutes sortes. De l'inceste jusqu'à l'infanticide, en passant par le commerce, avec des justifications ou sans raison explicitement développée, le sort des jeunes enfants est décrit sans ménagement : « *No tienen tanto amor a sus hijos como los que arriva dijimos. Hay algunos entre ellos que se usan pecado contra natura »*².

De la même façon, dans le chapitre XVIII, il indique qu'ils font dévorer leurs filles par les chiens aussitôt qu'elles viennent de naître au motif que tous les habitants de la contrée étant leurs ennemis, et parce qu'ils sont continuellement en guerre, s'ils mariaient leurs filles avec eux, le nombre de leurs ennemis augmenterait tellement que ceux-ci finiraient par les vaincre et les réduire en esclavage. Ils préfèrent donc tuer leurs filles car l'enfant qui naîtrait deviendrait leur ennemi : « *(...) y a las hijas en naciendo las dejan comer a perros, y las echan por ahí. La razón por que ellos lo hacen es, según ellos dicen, porque todos los de la tierra son sus enemigos y con ellos tienen continua guerra ; y que si acaso casasen sus hijas, multiplicarian tanto sus enemigos, que los sujetarian y tomarian por esclavos ; y por esta causa querian más matarlas que no que de ellas mismas naciese quien fuese su enemigo »*³. Il leur arrive aussi de tuer leur fils et d'acheter des enfants aux autres peuplades : « *Matan sus hijos, y mercan los ajenos (...) »*⁴. Cette notation lapidaire ne permet pas de savoir s'il s'agit d'enfants offerts en sacrifice ou de mariages précoces ou même d'allégations totalement fantaisistes. D'autres remarques paraissent également peu crédibles.

Depuis l'île du Malhado, tous ceux que les Espagnols ont rencontrés ont pour usage de ne pas avoir de relations avec leurs femmes à partir du moment où elles sentent qu'elles sont enceintes, jusqu'à ce que deux ans se soient écoulés après leurs couches. Les mères allaitent leurs enfants jusqu'à l'âge de douze ans, lorsqu'ils sont en état de se procurer eux-mêmes de la nourriture. Les Indiens répondent aux Espagnols qui les interrogent sur cette manière de faire qu'ils les élèvent ainsi à cause de la rareté des vivres et aussi parce que sinon ils deviendraient délicats et sans force : « *Desde la isla del Mal Hado, todos los indios que a esta tierra vimos tienen por costumbre desde el día que sus mujeres se sienten preñadas no dormir juntos hasta que pasen dos años que han criados los hijos, los cuales maman hasta que son de edad de doce años ; que ya entonces están de edad que por sí saben buscar de comer. Preguntamosles que por que los criaban así, y decían que por la mucha hambre que en la tierra había, que*

¹ *Ibid.*, p. 126.

² Cap. XVIII, pp. 144-145

³ Cap. XVIII, p. 143.

⁴ *Ibid.*, p. 143

acontecía muchas veces, como nosotros veíamos, estar dos o tres días sin comer, y a las veces cuatro. Por esta causa los debajan mamar, porque en los tiempos de hambre no muriesen ; y ya que algunos escapacen, saldrian muy delicados y de pocas fuerzas »¹.

Un regard d'une telle acuité n'est pas sans défauts. Certaines remarques ne s'imposent pas dès lors que l'objectif du militaire est d'informer le pouvoir central et paraissent particulièrement incongrues. Ainsi, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca tient-il à signaler que chez les Mariames, il a rencontré une famille d'indiens qui sont tous borgnes : « (...) *el qual era tuerto, y su mujer y un hijo que tenia y otro que estaba en su compania ; de manera que todos eran tuertos* »². D'ailleurs, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca souligne lui-même l'incongruité de certaines scènes qui lui semblent tout à fait surprenantes alors que, non seulement elles ne doivent manifestement pas être prises au pied de la lettre, mais encore, la littérature ethnologique est riche d'exemples qui montrent toute la diversité des modes de communication sociale. C'est le cas, par exemple de la suite du chapitre XV, lorsque Alvar Nuñez Cabeza de Vaca écrit : « (...) *primero que se hablen, estar media hora llorando y acabado esto, aquel que es visitado se levanta primero y da al otro cuanto posee, y el otro lo recibe, y ahí a un poco se va con ello, y aun algunas veces, despues de recibido, se van sin que hablan palabra. Otras extranas costumbres tienen (...)* »³. Ces indications, *a priori* fantaisistes, renvoient donc tout simplement à des notions bien connues que sont l'exogamie et la prohibition de l'inceste dont la réalité dans ces populations est attestée par les travaux les plus reconnus des ethnologues et des anthropologues.

2 - Les arts et techniques

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, fidèle au dessein qu'il a annoncé plus haut, s'attache à décrire le plus précisément possible les techniques employées par les Indiens pour assurer leur habitat et leur subsistance. Au cours de son périple, il croise, et décrit, des populations de chasseurs-cueilleurs mais aussi des pasteurs et des agriculteurs dont le mode de vie est bien sûr différent. Ils ont cependant en commun, et c'est une préoccupation qu'ils partagent avec les Espagnols, le souci permanent de trouver de la nourriture.

Quand il ne les montre pas torturés par la faim, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca s'attarde, au contraire, sur leur façon de s'alimenter, d'accomoder les viandes, les poissons ou les produits

¹ Cap. XXIV, p. 166.

² Cap. XVII, p. 138.

³ Cap. XV, pp. 130-131. Cette notation a déjà été faite au chapitre XII où les Indiens se mettent à pleurer lorsqu'ils rencontrent les Espagnols. Toutefois, l'interprétation qui est donnée de la scène est différente : les Indiens se laissent appitoyer par le piteux état dans lequel se trouvent les conquérants.

des récoltes. L'artisanat attire également son attention dans la mesure où la communication s'établit souvent sur la base d'un troc mais également parce que, logiquement, les vêtements de peau ou les différents ustensiles de cuisine des Indiens sont manifestement mieux adaptés à ce milieu hostile que l'équipement des Espagnols.

La façon qu'ils ont de faire cuire leurs aliments, notamment, laisse Alvar Nuñez Cabeza de Vaca plein d'admiration. Il s'empresse de la consigner par écrit : « *Dabannos a comer frisoles y calabazas ; la manera de cocerlas es tan nueva, que por ser tal, yo la quise aqui poner, para que se vea y se conozca cuan diversos y extranos son los ingenios y industrias de los hombres humanos. Ellos no alcanzan ollas, y para cocer lo que ellos quieren comer hinchán media calabaza grande de agua y en el fuego echan muchas piedras de las que mas facilmente ellos pueden encender, y toman el fuego ; y cuando ven que estan ardiendo tomanlas con unas tenazas de palo, y echanlas en aquella agua que esta en la calabaza, hasta que la hacen hervir con el fuego que las piedras llevan. Cuiando ven que el agua hierve, echan en ella lo que han de cocer, y en todo este tiempo no hacen sino sacar unas piedras y echar otras ardiendo para que el agua hierva para cocer lo que quieren, asi lo cuecen* »¹.

L'intérêt des Espagnols est manifestement tourné vers l'agriculture et ses techniques. Au tout début du périple, les Indiens rencontrés près des côtes présentent la région nommée Apalache comme la meilleure province du pays. Ils expliquent, en outre, que plus avant il y a moins d'habitants et qu'ils sont bien plus pauvres. Selon leurs dires, le pays est mal cultivé et les populations très disséminées. Dans l'intérieur, ils indiquent aux Espagnols, qu'il y a de grands lacs, d'épaisses forêts et de vastes déserts inhabités. Ils évoquent un village, Aute, où il y a, disent-ils, du maïs en abondance, des haricots, des Calebasses et du poisson : « *Respondieronnos (...) que el mayor pueblo de toda aquella tierra era aquel Apalache, y que adelante habia menos gente y muy mas pobre que ellos, y que la tierra era mal poblada y los moradores de ella muy repartidos ; y que yendo adelante, habia grandes lagunas y espesura de montes y grandes desiertos y despoblados. (...) Dijeron que por aquella via, yendo a la mar nueve jornadas, habia un pueblo que llamaban Aute, y los indios de el tenian frisoles y calabazas* »².

Lorsqu'ils arrivent à Apalache, les Espagnols constatent, conformément à ce qui leur avait été indiqué, que le maïs est abondant, prêt à être cueilli ou sec en réserve. Ils trouvent aussi un grand nombre de peaux de cerfs, quelques petites couvertures de fil très mauvaises, qui servent aux femmes à se vêtir quelque peu, et un grand nombre d'ustensiles pour moudre le

¹ *Ibid.*, pp. 191-192.

² *Ibid.*, Cap. VII, pp. 98-99.

maïs. Le village est composé de quarante petites maisons basses, construites dans des lieux à l'abri des ouragans auxquels le pays est exposé. Elles sont en paille : « *Alli hallamos mucha cantidad de maiz que estaba ya para cogerse, y mucho seco que tenían encerrado. Hallamos muchos cueros de venados, y entre ellos algunas mantas de hilo pequeñas, y no buenas, con que las mujeres cubren algo de sus personas. Tenían mucho vasos para moler maiz. En el Pueblo había cuarenta casas pequeñas y edificadas, bajas y en lugares abrigados, por temor de las grandes tempestades que continuamente en aquella tierra suele haber. El edificio es de paja (...)* »¹. Dans ce chapitre, les Espagnols trouvent donc les premières habitations qui, d'après Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, méritent le nom de maisons. C'est la première fois qu'il emploie le terme « *casas* » pour les désigner car elles sont fixes.

Quand ils arrivent à se nourrir, l'alimentation habituelle des Indiens est constituée de haricots, de courges et de maïs. Les Indiens donnent aux Espagnols des haricots, des Calebasses pour manger mais aussi pour porter de l'eau, des peaux de vaches et d'autres objets. Leurs femmes travaillent beaucoup. Sédentaires d'octobre à fin février, ils vivent de racines qu'ils retirent de l'eau de décembre à novembre. Ils mangent ensuite du poisson qu'ils prennent dans des claies de roseaux. Fin février, ils quittent l'endroit car les racines ne sont plus mangeables : « *(...) Las mujeres son para mucho trabajo. La habitacion que en esta isla hacen es de octubre hasta fin de febrero. El su mantenimiento son las raices que he dicho sacadas de bajo el agua por noviembre y diciembre. Tienen canales, y no tienen mas peces de para este tiempo ; de ahi adelante comen las raices. En fin de febrero van a otras partes a buscar con qué mantenerse, porque entonces las raices comienzan a nacer, y no son buenas* »².

Plus avant des Indiens mangent des noix, quand elles poussent, et vivent deux mois à ce régime alimentaire sans prendre d'autre nourriture : « *(...) vinieron (...) a comer de aquellas nueces de que se mantienen, moliendo unos granillos con ellas, dos meses del año, sin comer otra cosa, y aun esto no lo tiene todos los años, porque acuden uno, y otro no* »³. D'autres se déplacent pour vivre durant trois mois de tunas, fruits semblables à des œufs rouges ou noirs et qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca trouve délicieux : « *(...) era tiempo en que aquellos indios iban a otra tierra a comer tunas. Esta es una fruta que es del tamaño de huevos, y son bermejas y negras y de muy buen gusto. Comenlas tres meses del año, en los cuales no comen otra cosa alguna (...)* »⁴. D'autres encore se nourrissent de mûres : « *(...) estaban comiendo moras (...)* »⁵.

¹ *Ibid.*, Cap. VI, p. 96.

² Cap. XIV, p. 126.

³ Cap. XVII, p. 137.

⁴ *Ibid.*, p. 138.

⁵ *Ibid.*, p. 139.

Dans le mode de vie des Indiens, la chasse figure parmi les techniques qui attirent le plus l'attention d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca. Cela se conçoit à plus d'un titre. En effet, la chasse apparaît d'abord comme la marque la plus visible du monde Indien. En tant que telle, fidèle à sa volonté de décrire au plus près la réalité dans laquelle il se trouve, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca ne pouvait manquer de s'y intéresser. Mais surtout, les Indiens pratiquent la chasse non comme un sport ou un moyen d'entraînement au combat, mais bien pour se nourrir. Or, c'est là la principale préoccupation d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca pendant la plus grande partie de son séjour américain.

L'une des méthodes de chasse utilisée lui paraît suffisamment originale pour qu'il prenne la peine de la décrire : « (...) *sin descansar ni cansar corren desde la manana hasta la noche, y siguen un venado ; y de esta manera matan muchos de ellos, porque los siguen hasta que los cansan, y algunas veces los toman vivos* »¹.

Les Indiens chassent aussi les cerfs en les encerclant de feux. C'est par ce moyen qu'ils empêchent ces animaux de venir paître là où ils s'établissent, des lieux pourvus d'eau et de bois. Quand ils vont chasser le cerf, ils transportent des charges de bois. Le jour de leur arrivée, ils tuent les cerfs et tous les animaux qu'ils peuvent trouver puis utilisent le bois pour cuire leur nourriture et allumer des feux pour se protéger des moustiques. Le lendemain, ils se remettent en route : « *Tambien suelen matar venado, cercandolos con muchos fuegos ; y usan tambien esto por quitar a los animales el pasto, que la necesidad les haga ir a buscarlo adonde ellos quieren, porque nunca hacen asiento con sus casas sino donde hay agua y lena, y alguna vez se cargan todos de esta provision y van a buscar los venados, que muy ordinariamente estan donde no hay agua ni lena. El dia que llegan matan venados y algunas otras cosas que pueden, y gastan todo el agua y lena en guisar de comer y en los fuegos que hacen para defenderse de los mosquitos, y esperan otro dia para tomar algo que lleven para el camino* »². Lorsqu'ils repartent, ils sont, d'après Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, si couverts de morsures d'insectes, qu'ils semblent des lépreux. C'est donc par des moyens aussi pénibles qu'ils parviennent à manger à leur faim deux ou trois fois par an même si parfois des vaches qui se rapprochent des habitations leur fournissent de quoi vivre et une grande quantité de peaux : « *Cuando parten, tales van de los mosquitos, que parece que tienen la enfermedad de San Lazaro. De esta manera satisfacen su hambre dos o tres veces en el ano, a tan grande costa como he dicho (...). Alcanzan aqui vacas (...). (...) de las que (...) hacen los indios mantas para cubrirse, y (...) zapatos y rodela (...)* »³.

¹ *Ibid.*, p. 145.

² Cap. XVIII, pp. 146-147.

³ Cap. XVIII, p. 147.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca décrit également la technique de la chasse au lièvre. Lorsqu'un lièvre est repéré, les Indiens l'entourent immédiatement et le frappent avec une adresse surprenante avec leurs bâtons se le renvoyant l'un l'autre. C'est, pour Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, la plus jolie chasse qui se puisse voir. Quelquefois ces animaux sont pris à la main : « *En saliendo alguna liebre (que por alli habia hartas), cercabanla luego, y caian tantos garrotes sobre ella, que era cosa de maravilla, y de esta manera la hacian andar de unos para otros, que a mi ver era la mas hermosa caza que se podia pensar, porque muchas veces ellas se venian hasta las manos.* »¹

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca remarque aussi avec étonnement les multiples usages que les Indiens font du feu. Hormis les techniques de cautérisation employées par les guérisseurs, les Indiens connaissent la culture sur brûlis, utilisent le feu pour assainir les territoires où ils s'installent, incendient certaines zones pour rabattre le gibier pendant la chasse et cuisent leurs aliments. Certaines populations, indique-t-il, ont une méthode bien particulière pour se nourrir et se protéger : elles brûlent les prairies et les forêts afin de les détruire et de faire sortir de terre les lézards et les autres animaux pour les manger : « *Los de la tierra adentro para esto usan otro remedio tan incomportable y mas que este que he dicho, y es andar con tizonas en las manos quemando los campos y montes que topan, para que los mosquitos huyan, y tambien para sacar debajo de tierra lagartijas y otras semejanteras cosas para comerlas* »².

L'approvisionnement en eau est une des principales contraintes qui pèsent sur une armée en campagne, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca se montre donc intéressé par la façon dont les Indiens y pourvoient. Il note que presque tous les Indiens boivent de l'eau de pluie qu'ils recueillent en certains endroits. Les populations nomades, d'après Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, ne savent même pas où se trouvent les rivières : « *Todas las mas de estas gentes beben agua llovediza y recogida en algunas partes ; porque aunque hay rios como nunca estan de asiento, nunca tienen agua conocida ni senalada* »³. Le jugement semble à tout le moins hâtif. L'eau de pluie offre certainement une plus grande garantie de potabilité que l'eau croupie des marais.

¹ Cap. XXIX, p. 184.

² Cap. XVIII, p. 146.

³ Cap. XIX, p. 149.

3- Rites et croyances

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca s'intéresse également à la psychologie et aux croyances des Indiens et veut, au fil de son récit, dresser un portrait instructif, complet et nuancé des peuples qu'il rencontre. Pourtant, menteurs, cruels, voleurs, s'adonnant à la boisson et à la drogue, voilà comment Alvar Nuñez Cabeza de Vaca montre souvent les Indiens dans différents chapitres de son récit. Ils trouveront grâce à ses yeux lorsqu'ils deviendront chrétiens. En attendant, par exemple dans le chapitre XVIII, il note cette suite de paradoxes : les Indiens qu'il observe à ce moment du périple sont très voleurs tout en étant généreux. Ainsi, aussitôt que le père ou son fils tourne la tête, ils se volent l'un l'autre ce qu'ils peuvent : « *Los mas de estos son grandes ladrones, porque aunque entre si son bien partidos, en volviendo uno la cabeza, su hijo mismo o su padre le toma lo que puede* »¹.

Ils sont très menteurs et particulièrement friands d'une certaine liqueur : « *Mienten muy mucho, y son grandes borrachos, y para esto beben ellos una cierta cosa* »². Cette image d'Indiens amateurs d'alcool, généreux mais peu soucieux du respect de la propriété d'autrui, y compris la plus sacrée, celle du père, les révèlent cependant plus enclins à la débauche que véritablement cruels. Il est plus que probable qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca pose un regard biaisé sur des comportements fortement ritualisés qu'il est incapable d'interpréter et de comprendre. C'est, notamment, le cas pour ce qu'il considère comme des abus de boisson.

En effet, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca indique que, par exemple, les indiens boivent une liqueur qu'ils fabriquent avec les feuilles d'un arbre qui ressemble à l'yeuse. Ils les font bouillir dans des pots qu'ils remplissent d'eau. Après deux bouillons, ils transvasent l'eau et la laissent refroidir dans unealebasse coupée en son milieu. Quand la mixture est très écumeuse, ils la boivent aussi chaude que possible. Au terme du témoignage d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, à partir du moment où ils la retirent du récipient, ils se mettent à crier sans répit : « *Qui veut boire ?* » : « *Beben tambien otra cosa que sacan de las hojas de los arboles, como de encina, y tuestanla en unos botes al fuego, y despues que la tienen tostada hinchan el bote de agua, y asi lo tienen sobre el fuego, y cuando ha hervido dos veces, échanlo en una vasija y estan enfriandola con media calabaza, y cuando esta con mucha espuma bebenla tan caliente cuanto pueden sufrir, y desde que la sacan del bote hasta que la beben estan dando voces, diciendo que quien quiere beber ?* »³. Là, aussitôt que les femmes entendent ces cris, elles

¹ Cap. XVIII, p. 145.

² *Ibid.*

³ Cap. XXVI, p. 172.

s'arrêtent sans oser bouger quand bien même elles seraient chargées d'un fardeau pesant. Et si par hasard l'une d'elles fait un mouvement, ils la battent à coups de bâton et jettent à regret la boisson qu'ils allaient boire. Ils rendent même ce qu'ils ont déjà bu avec beaucoup de facilité et sans la moindre douleur.

Voici la raison qu'ils donnent de cet usage : ils prétendent que si, lorsqu'ils désirent boire cette eau les femmes bougent de la place où elles sont lorsqu'ils crient cette boisson se gêne et les fait bientôt mourir. Pendant tout le temps qu'ils préparent cette boisson, il faut que le vase soit fermé : « *Y cuando las mujeres oyen estas voces, luego se paran sin osarse mudar, y aunque esten mucho cargadas, no osan hacer otra cosa, y si acaso alguna de ellas se mueve, la deshonoran y la dan de palos, y con muy gran enojo derraman el agua que tienen para beber, y la que han bebido la tornan a lanzar, lo cual ellos hacen muy ligeramente y sin pena alguna*¹. *La razon de la costumbre dan ellos, y dicen que si cuando ellos quieren beber aquella agua las mujeres se mueven de donde les toma la voz, que en aquella agua se les mete en el cuerpo una cosa muy mala y que dende a poco les hace morir, y todo el tiempo que el agua esta cociendo ha de estar el bote tapado (...)* »² Si par hasard, le vase est ouvert et qu'une femme vient à passer, ils l'abandonnent sans en boire. Cette liqueur est jaunâtre. Ils en boivent pendant trois jours sans manger. La consommation d'un Indien est d'environ une arrobe et demie par jour : « (...) *y si acaso esta destapado y alguna mujer pasa, lo derraman y no beben mas de aquella agua ; es amarilla y estan bebiendola tres dias sin comer, y cada dia bebe cada uno una arroba y media de ella (...)* »³.

L'abus d'alcool n'est cependant pas le seul travers qui le choque. Dans une des contrées traversées, les Indiens s'enivrent avec une fumée qu'ils se procurent au prix de toutes leurs richesses : « (...) *en toda la tierra se emborrachan con un humo, y dan cuanto tienen por el* »⁴. Là, encore, l'usage rituel de substances hallucinogènes lui échappe totalement.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca remarque aussi que quand les femmes sont dans leurs jours critiques, elles ne vont chercher de la nourriture que pour elles seules et personne d'autre n'y touche : « (...) *y cuando las mujeres estan en su costumbre no buscan de comer mas de para si solas, porque ninguna otra persona come de lo que ellas traen* »⁵.

¹ Cap. XXVI, p. 172.

² Cap. XXVI, p. 172.

³ Cap. XXVI, p. 172.

⁴ Cap., XXVI, p. 172.

⁵ *Ibid.*, pp. 172-173.

Sous sa plume, certaines informations quant aux croyances restent toutefois énigmatiques. Cela n'empêche pas les moqueries – et le fait est suffisamment rare pour être souligné – le rire des soldats espagnols qui se gaussent de certaines anecdotes jugées particulièrement naïves. En effet, au chapitre XVIII, les hôtes des Espagnols leur racontent une histoire que ces derniers trouvent franchement cocasse.

Quinze ans ou seize ans auparavant selon leurs calculs, un petit homme qu'ils croyaient barbu, quoiqu'ils n'aient pas pu voir son visage, voyageait dans ce pays. Il serait venu piller et surtout brutaliser et terroriser les Indiens. Ils le nommaient dans leur langue « *Mala cosa* » : « (...) *nos contaron una cosa muy estrana (...) decian que por aquella tierra anduvo un hombre, que ellos llaman Mala Cosa, que era pequeno de cuerpo, y que tenia barbas, aunque nunca claramente le pudieron ver el rostro (...)* »¹. Lorsqu'il venait chez eux, leurs cheveux se hérissaient, ils tremblaient et ils voyaient à la porte de leurs maisons un tison enflammé. Cet étrange personnage entrait, s'emparait d'une personne, lui faisait trois grandes blessures dans les flancs avec un caillou large comme la main et de la longueur de « *deux palmes* ». Puis il introduisait sa main dans ces blessures, retirait les intestins, en coupait un morceau de la longueur d'une palme environ et le jetait dans le feu. Il faisait trois autres blessures au bras et à la saignée du bras et séparait les membres. Mais, dès qu'il imposait les mains sur leurs blessures, ces gens prétendaient qu'à l'instant même, ils étaient guéris : « (...) *aquel hombre (...) daba tres cuchilladas grandes por las ijadas con un pedernal muy agudo, tan ancho como una mano y dos palmos en luengo, y metia la mano por aquellas cuchillas y sacabales las tripas; y que cortaba de una tripa poca mas o menos de un palmo, y aquello que cortaba echaba en las brasas. Luego daba tres cuchilladas en un brazo, y la segunda daba por la sangradura y desconcertabaselo, y dende a poco se lo tornaba a concertar y poniale las manos sobre las heridas, y deciannos que luego quedaban sanos (...)* »².

Ils prétendaient que cet être leur apparaissait souvent pendant leurs danses, vêtu en femme et quelquefois en homme. Et, quand il lui en prenait fantaisie, il élevait leurs maisons en l'air, retombait avec ces maisons et les renversait : « (...) *y que muchas veces cuando bailaban aparecia entre ellos, en habito de mujer unas veces, y otras como hombre. Cuando el queria, tomaba el buhio o casa y subiala en alto, y dende a poco caia con ella y daba muy gran golpe (...)* »³. Plusieurs fois, ils lui avaient offert des aliments, mais jamais il n'en avait mangé. Ils lui avaient aussi demandé d'où il venait et où était sa demeure. Il avait répondu, en montrant une crevasse dans la terre, qu'il habitait en bas : « *Tambien nos contaron que muchas veces le*

¹ Cap. XXII, p. 159.

² Cap. XXII, p. 159.

³ Cap. XXII, p. 159.

*dieron de comer y que jamas comio ; y que preguntaban donde venia y a que parte tenia sa casa, y que los mostro una hendidura de la tierra, y dijo que su cas era alla debajo ».*¹

Ce récit provoque les rires des Espagnols, incrédules et hilares : « *De estas cosas que ellos nos decian, nosotros nos reiamos mucho, burlando de ellas* »². Aussi, les Indiens vont chercher un grand nombre de ceux que cet homme avait pris, disent-ils. Les Espagnols reconnaissent les traces des blessures qu'il avait fait aux endroits indiqués conformément à ce qui vient de leur être raconté : « *Como ellos vieron que no lo creiamos, trajeron muchos de aquellos que decimo que el habia tomado, y vimos las senales de las cuchilladas que el habia dado en los lugares que ellos contaban* »³.

Cet épisode, lorsqu'il est lu *in extenso* suscite un certain nombre de commentaires. En effet, à une époque où le pouvoir de l'inquisition n'a jamais été aussi grand en Espagne, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca prend le risque de relater, en détail, un épisode qui peut être qualifié de diabolique. Ce risque est double. Du point de vue des Indiens, la reconnaissance de leur nature humaine pourrait en être remise en cause. Du point de vue d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, sa qualité de bon chrétien, parti pour convertir les âmes dans le Nouveau Monde, pourrait également être contestée avec toutes les conséquences terribles que cela pourrait entraîner. Toutefois, non seulement les précautions rhétoriques sont prises en minimisant la portée du récit qui devient une preuve supplémentaire de la naïveté des autochtones mais aussi l'épisode est présenté comme un moment comique qui ne trompe pas les Espagnols qui en rient de bon cœur. La distance mise par Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, qui prétend ne faire que rapporter une histoire qui lui a été racontée, doit être mise en perspective. Il apparaît en effet, que ce compte-rendu est particulièrement détaillé pour une simple anecdote, notamment en comparaison de l'ensemble des *Naufragios*⁴. Il résulte de cette présentation fouillée que, plus probablement, les Espagnols ont été fortement impressionnés par cet événement mais qu'ils ne peuvent pas l'exprimer ouvertement. De fait, dans le cours de son récit, comme il s'y était engagé, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca fait preuve, une fois de plus, de la plus grande honnêteté intellectuelle, même s'il sait qu'elle peut se retourner contre lui. En effet, les visions, les hallucinations et les transes qui les accompagnent, sont des phénomènes connus et bien documentés dans les civilisations indiennes. Ce à quoi Alvar Nuñez Cabeza de Vaca a été confronté est probablement une manifestation shamanique.

¹ Cap. XXI, p. 160.

² Cap. XXII, p. 160.

³ *Ibid.* p. 160.

⁴ *Op. cit.*

Devant la peur des Indiens, les Espagnols, après avoir bien ri, c'est du moins ce qu'ils prétendent, dans un mouvement d'empathie, tentent de les rassurer du mieux qu'ils peuvent, allant même, presque attendris, jusqu'à leur offrir leur protection. Ils leur disent que ce petit homme est un maudit, que s'ils croyaient en Dieu et s'ils étaient eux aussi chrétiens, ils n'en auraient pas peur. Celui-ci n'oserait d'ailleurs pas venir les tourmenter. Ils ajoutent qu'ils peuvent être assurés que tant qu'ils sont dans leurs pays jamais il n'osera venir. Les Indiens s'en réjouissent et n'ont plus si peur : « *Nosotros les dijimos que aquel era un malo, y de la mejor manera que pudimos les dabamos a entender que si ellos creyesen en Dios nuestro Señor, fuesen cristianos como nosotros, no tendrían miedo de aquel, ni él osaría venir a hacerles aquellas cosas. Que tuviesen por cierto que en tanto que nosotros en la tierra estuviesemos él no osaría parecer en ella* »¹.

Très régulièrement, au cours du récit, les Espagnols tentent de présenter leur religion et ses avantages aux Indiens qui leur semblent les mieux disposés. Malgré tout, ces quelques allusions au christianisme dans les deux premiers tiers des *Naufragios*², démontrent que les conversions ne sont pas la principale préoccupation des conquistadors.

Les rites de deuil, présentés finalement comme très similaires à ceux des Espagnols, attirent également l'attention d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et il remarque, à ce propos, que les Indiens enterrent leurs morts, exceptés les guérisseurs dont les corps sont brûlés. Lors de la cérémonie de crémation, alors que le bûcher est allumé, tous dansent et se réjouissent, puis, ils réduisent les os en poudre. Un an après, lorsque les honneurs funèbres sont rendus, tous y prennent part et les parents distribuent ces poudres que tous boivent dans de l'eau : « *Tienen por costumbre de enterrar los muertos, si no son los que entre ellos son físicos, que estos quemarlos ; y mientras el fuego arde, todos están bailando y haciendo muy gran fiesta, y hacen polvo los huesos. Pasado un año, cuando se hacen sus honras, todos se jasan en ellas ; y a los parientes dan aquellos polvos a beber, de los huesos en agua* »³.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, toujours au sujet du deuil, note que lorsqu'un enfant meurt, son père, ses parents et l'ensemble de la communauté déplorent sa perte. Il est pleuré une année durant. Chaque matin, avant le lever du jour puis à midi et le soir, les parents commencent à pleurer, imités par tous les autres. Une année de deuil est passée lorsqu'ils rendent les honneurs funèbres au défunt. Ils se lavent de la suie dont ils se sont couverts et pleurent tous les morts exceptés les vieillards dont ils ne font aucun cas : ils ont fait leur temps,

¹ Cap. XXII, p. 160.

² *Op. cit.*

³ Cap. XIV, p. 127.

disent-ils, occupent la terre et enlèvent les vivres aux enfants : « (...) cuando acaese que a alguno se le muere el hijo lloranle los padres y los parientes, y todo el pueblo, y el llanto dura un ano cumplido, que cada dia por la manana antes que amaneza comienzan primero a llorar los padres, y tras esto todo el pueblo. Esto mismo hacen al mediodia y cuando anochece ; y pasado un ano que los han llorado, hacenle las honras del muerto, y levanse y limpianse del tizne que trean. A todas los difuntos lloran desta manesra, salvo a los viejos, de quien no hacen caso, porque dicen que ya han pasado su tiempo y de ellos ningun provecho hay ; antes ocupan la tierra y quitan el mantenimiento a los ninos »¹.

Il existe un autre rite de deuil, lorsqu'un fils ou un frère décède. Pendant trois mois, personne parmi les membres de la maison où il est mort ne va chercher de nourriture. Ce sont les parents ou les voisins qui fournissent à manger au père ou au frère du défunt : « Otra costumbre hay, y es que cuando algun hijo o hermano muere, en la casa donde muriese, tres meses no buscan de comer, antes se dejan morir de hambre, y los parientes y los vecinos les proveen de lo que han de comer (...) »².

Or, une mortalité élevée frappe l'endroit où se pratique ce rite au moment même du séjour d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca. Il prétend alors que la plupart des familles sont réduites à la famine du fait de cet usage. Ceux qui se chargent du ravitaillement, en dépit de tous leurs efforts, ne rapportent en effet que peu de choses : « Y como en el tiempo que aqui estuvimos murio tanta gente de ellos, en las mas casas habia muy gran hambre, por guardar tambien su costumbre y ceremonia. Los que lo buscaban, por mucho que trabajan, por ser el tiempo tan recio no podian haber sino muy poco (...) »³. Aussi les Indiens quittent-ils l'île pour gagner la terre ferme. Là, pendant trois mois ils se nourrissent d'huîtres, boivent de la mauvaise eau et construisent des cabanes en nattes élevées sur des tas de coquilles d'huîtres sur lesquelles ils posent des peaux, s'ils en trouvent, pour dormir : « (...) y por esta causa los indios que a me tenian se salieron de la isla, y en unas canoas se pasaron a Tierra Firme, a unas bahias adonde tenian muchos ostiones, y tres meses del ano no comen otra cosa, y beben muy mala agua. Tienen gran falta de lena, y de mosquitos muy grande abundancia. Sus casas son edificadas de esteras sobre muchas cascarras de ostiones, y sobre ellos duermen en cueros, y no los tienen sino es acaso. Le deuil prend fin par des réjouissances qui durent un mois entier : « Asi estuvimos hasta el fin de abril, que fui mos a la costa del mar, a donde comimos moras de zarzas todo el mes, en el cual no cesan de hacer sus areitos y fiestas »⁴.

¹ Cap. XIV, pp. 126-127.

² Cap. XIV, p. 128.

³ Cap. XIV, p. 128.

⁴ *Ibid.*, p. 128.

Quand les Indiens sont malades, ils envoient chercher le guérisseur. Lorsque cet homme les a guéris, ils lui donnent tout ce qu'ils possèdent et tout ce qu'ils peuvent se procurer chez leurs parents. Le guérisseur pratique des scarifications à l'endroit douloureux et suce la peau tout autour de ces coupures. Il cautérise aussi avec du feu. Il souffle ensuite sur l'endroit malade, pensant que cela chasse le mal : « *La manera que ellos tienen de curarse es esta : que en viendose enfermos, llaman a un medico, y después de curado, no solo le dan todo lo que poseen, mas entre sus parientes buscan cosas para darle. Lo que el medico hace es dalle unas sajas adonde tiene el dolor, y chupanles alrededor de ellas. Dan cauterios de fuego, que es cosa entre ellos tenida por muy provechosa (...); y después de esto, soplan aquel lugar que les duele, y con esto creen ellos que se les quita el mal* »¹.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca décrit aussi des scènes qui lui paraissent étranges mais qui relèvent en réalité des rites de bienvenue. Ainsi, lorsque au chapitre XXVII, les Espagnols arrivent près d'un village important, puisque constitué de presque cent habitations, tous ceux qui y vivent viennent les recevoir en poussant des cris « *épouvantables* ». Ils se donnent aussi des coups sur les cuisses et portent des Calebasses percées dans lesquelles il y a des pierres. C'est pour leur faire bon accueil, remarque Alvar Nuñez Cabeza de Vaca car ils ne s'en servent que dans leurs danses ou pour guérir les malades. Les hommes seuls osent y toucher. Les Indiens prétendent que ces Calebasses possèdent certains pouvoirs et qu'elles descendent du ciel parce que le pays n'en produit pas. Ce sont les rivières qui les apportent dans leurs crues : « *(...) a puesta de Sol llegamos a cien casas de indios ; y antesque llegasemos salio toda la gente que en ellas habia a recibirnos con tanta grita que era espanto, y dando en los muslos grandes palmadas. Traian las calabazas horadadas, con piedras dentro, que es la cosa de mayor fiesta, y no las sacan sino a bailar o para curar, ni las osa nadie tomar sino ellos. Dicen que aquellas calabazas tienen virtud y que vienen del cielo, porque por aquella tierra no las hay, ni saben donde las haya, sino que las traen los rios cuando vienen de avenida* »².

Dans ses descriptions de l'art de vivre indien, ce n'est pas nécessairement par une volonté délibérée qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca met l'accent sur ce qui est étrange et surprenant. C'est plutôt parce qu'il ne peut comprendre les scènes auxquelles il assiste qu'elles lui semblent extraordinaires.

¹ Cap. XV, pp. 129-130.

² *Ibid.*, Cap. XXVII, pp. 175-176.

B/ Les Indiens et le Conquistador

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca aborde les rives du Nouveau Monde en conquistador. Il en a l'apparence et les valeurs. En conséquence, même si ses démêlées avec son supérieur hiérarchique laissent entrevoir un caractère indépendant, ses réflexes restent ceux d'un soldat préoccupé d'armement, de stratégie et de batailles. Les Indiens seront donc, dans un premier mouvement, envisagés comme des combattants dont il est essentiel d'analyser les forces et la tactique pour mieux les vaincre mais, même leur rituel guerrier lui semblera déconcertant.

a/ Les combattants

La venue des conquistadors dans le Nouveau Monde est justifiée par une guerre de conquête, la diffusion du christianisme n'étant qu'un objectif supplémentaire de cette conquête. La composition du corps expéditionnaire dont Alvar Nuñez Cabeza de Vaca va prendre la tête le démontre parfaitement bien. Il a auprès de lui, hormis les officiers, près de deux cent cinquante fantassins, quarante cavaliers, un comptable et seulement cinq représentants du clergé. Les Indiens, quant à eux, représentent une menace d'autant plus grande que les Espagnols sont très largement inférieurs en nombre. Ils l'auraient été de toute façon, même sans les pertes d'effectif. Au surplus, il n'est pas possible, par nature, de compter sur des renforts. Chaque blessé, et a fortiori chaque mort, est donc une perte insupportable pour la petite troupe. Or, les combats avec les Indiens, qui se révèlent en outre d'excellents guerriers, ne cessent pas. Dès les premiers jours, dix Espagnols sont tués, transpercés de part en part de flèches car leurs armures ne leur ont été d'aucun secours : « (...) *los indios, en dos veces que dieron en ellos, nos mataron diez hombres a vista del real, sin que los pudiesemos socorrer, los cuales hallamos de parte a parte pasados con las flechas. Aunque algunos tenían buenas armas, no bastaron a resistir para que esto no se hiciese, por flechar con tanta destreza y fuerza como arriba he dicho* »¹.

La réalité du Nouveau Monde est, de toute façon, loin de l'image idyllique d'un paradis terrestre telle qu'elle est véhiculée par les Conquistadors eux-mêmes et telle qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca l'évoquera aussi². Au contraire, c'est non seulement une nature hostile où la nourriture est rare et peu agréable mais aussi une terre agitée de conflits violents qui opposent

¹ Cap. VIII, p. 106.

² Cap. VII, p. 97 : « *La tierra por mayor parte, desde donde desembarcamos hasta este pueblo y tierra de Apalache, es llana ; el suelo, de arena y tierra firme ; por toda ella hay muy grandes arboles y montes claros, donde hay nogales y laureles, y otros que se llaman liquidambares, cedros, sabinas y encinas y pinos y robles, palmito bajos, dela manera de los de Castilla. Por toda ella hay muchas lagunas grandes y pequenas, algunas muy trabajosas de pasar, parte por la mucha hondura, parte por tantos arboles, como por ellas estan caidos (...)* ».

de façon récurrente les différentes populations locales entre elles. Ayant participé lui-même à différentes opérations militaires en Europe, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca ne peut s'empêcher de se livrer à une analogie curieuse et s'exclame que ces Indiens, sans cesse sur le qui-vive, habiles à détecter la présence d'un ennemi, sont aussi adroits pour se tenir en garde contre leurs ennemis que s'ils eussent été élevés en Italie et habitués à une guerre continuelle : « *Toda es gente de guerra y tienen tanta astucia para guardarse de sus enemigos como tendrían si fuesen criados en Italia y en continua guerra* »¹.

De fait, les Indiens connaissent la guerre, différentes techniques de combat et constituent de dangereux adversaires dont les Espagnols se méfient à juste titre. À leur sujet, d'ailleurs, les conquérants semblent constamment osciller entre une attitude paternaliste envers des gens qu'ils considèrent comme peu évolués, d'une naïveté confondante, voire de simples bêtes de somme, et une crainte parfois légitime, parfois hors de propos, presque de la terreur, devant leur habileté au combat. Analyser leurs qualités guerrières fait donc partie de la mission d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, mais, c'est aussi, pour lui autant que pour ses hommes, une question de survie.

L'une des caractéristiques des combats évoqués par Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est, outre la résistance physique, la rapidité avec laquelle les Indiens s'élancent à l'attaque. C'est là un élément fondamental des guerres indiennes. À cet égard, trois références s'imposent. Ainsi, dans le récit de sa vie, intitulé *Mémoires de Geronimo*², le célèbre chef Apache, outre les mythes fondateurs et les rites sacrés de ses ancêtres, insiste particulièrement sur cette qualité lorsqu'il évoque l'art de la guerre tel qu'il est inculqué aux enfants du groupe : « *Dès l'enfance, les Chiricahuas élèvent leurs enfants mâles pour qu'ils deviennent forts, rapides, pour faire des coureurs de fond, (...) habiles à se cacher et à s'esquiver (...)* »³. Il ajoute : « *Nous étions (...) habitués à combattre à pied* »⁴.

Élan-Noir, chef des Sioux Oglalas, ne dit pas autre chose dans le récit de sa vie que transcrit l'écrivain et anthropologue John G. Neihardt dans *Élan-Noir parle*⁵. Dans ce texte, où les pratiques chamaniques des Indiens nord-américains occupent une place d'importance, Élan-Noir, survivant de la terrible bataille de Little Big Horn⁶ et témoin du non moins terrifiant

¹ Cap. XIV, p. 167.

² *Mémoires de Geronimo*, Recueillies par S. M. BARRETT, Introduction de Frederick W. Turner, Paris, La Découverte, 174 p.

³ *Ibid.*, p. 13.

⁴ *Ibid.*, p. 91.

⁵ John G. NEIHARDT, *Élan-Noir parle*, Paris, 10/18, Domaine étranger, 277 p.

⁶ 1876.

affrontement de Wounded Knee¹, évoque, en effet, les techniques de guerre indiennes où la mobilité, la rapidité d'exécution, alliées à une solide condition physique, avantagent inmanquablement les Indiens dans un premier temps.

Enfin, l'imposant ouvrage de Dee Brown, *Enterre mon cœur à Wounded Knee*², véritable « catalogue » des différents massacres ayant marqué la conquête de l'Ouest américain au XIX^e siècle³, souligne également cette faculté à surprendre l'ennemi, se « jetant » ou encore « bondissant » sur lui, avec une promptitude peu commune, à la vitesse de l'éclair. L'ouvrage, qui contient des témoignages directs d'Indiens tels qu'ils apparaissent dans les rapports des négociations de traités et autres rencontres officielles avec des représentants civils et militaires du gouvernement des Etats-Unis, met également en avant une résistance physique à toute épreuve de guerriers qui marchent des kilomètres durant sans pour autant ressentir la fatigue.

De ce point de vue, au-delà des questions matérielles relatives aux armements et à la stratégie, les Espagnols s'intéressent aussi aux conflits locaux et sauront jouer des luttes intestines pour conclure des alliances ponctuelles avec certains groupes contre d'autres. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca s'attache alors à décrire, souvent avec étonnement, les us et coutumes de ces adversaires redoutables et produit une sorte de guide du droit de la guerre et de la paix chez les indigènes.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca remarque, par exemple, que les Indiens, pratiquent certains rituels de paix pour sceller leur réconciliation après un conflit armé : « (...) *iban a (...) hacerse amigos unos do otros, porque hasta alli habian tenido guerra (...)*⁴. Les femmes semblent d'ailleurs, jouer un rôle particulier dans ces situations : « *Asi, enviaron dos mujeres, una suya, y otra que de ellos tenian cautiva ; y enviaron estas porque las mujeres pueden contratar aunque haya guerra* »⁵. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca indique aussi qu'une distinction existe entre les « querelles particulières », c'est-à-dire ce qui pourrait être qualifié de conflit privé, et guerre tribale. Ainsi, il précise que, lorsque dans une communauté une dispute éclate, les adversaires s'affrontent jusqu'à ce qu'ils soient harassés de fatigue puis s'en vont chacun de leur côté. Quelquefois, les femmes qui peuvent être à l'origine du conflit, les séparent en s'interposant entre eux, ce que les hommes ne peuvent faire.

¹ Le 29 décembre 1890.

² Dee BROWN, *Enterre mon cœur à Wounded Knee*, Paris, 10/18, Domaine étranger, 556 p.

³ La conquête, alors que l'arrivée du Mayflower date de 1620, s'achève en 1890 avec le massacre de Wounded Knee.

⁴ Cap XIX, p. 149.

⁵ Cap. XXX, p. 187.

Quelles que soient leurs querelles particulières, jamais, dans cette circonstance, les Indiens ne se servent d'arcs ou de flèches. Aussitôt qu'ils ont fini de se battre et que leur rixe a cessé, ils déménagent leur maison, prennent avec eux leurs femmes et leurs enfants et vont vivre loin des autres jusqu'à ce que leur colère se soit apaisée. Ils retournent alors dans leur village et redeviennent amis comme si rien ne s'était passé et sans qu'il soit besoin de les réconcilier : « (...) *cuando en algunos pueblos rinen y traban cuestiones unos con otros, apuneanse y apaleanse hasta que estan muy cansados, y entonces se desparten. Algunas veces los desparten mujeres, entrando entre ellos, que hombres no entran a despartirlos ; y por ninguna pasion que tengan no meten en ella arcos ni flechas. Desde que se han apuneado y pasado su cuestion, toman sus casas y mujeres, y vanse a vivir por los campos y apartados de los otros, hasta que se les pasa el enojo. Cuando ya estan desenojados y sin ira, tornanse a su pueblo, y de ahi adelante son amigos como si ninguna cosa hubiera pasado entre ellos, ni es menester que nadie haga les amistades, porque de esta manera se hacen* »¹.

Les Espagnols interviendront eux-mêmes, malgré eux, dans ce mécanisme de médiation et seront, d'après Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, des « *faiseurs de paix* ». Il indique en effet, dans le chapitre XXXI : « *Por todas estas tierras, los que tenia guerras con los otros se hacian luego amigos para venirnos a recibir y traernos cuanto tenian, y de esta manera dejamos toda la tierra en paz ...* »².

Dans le cadre de ce qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca qualifie d'inimitiés particulières et qui semblent viser des meurtres et des assassinats, il prête aux Indiens, sans en donner d'exemple précis, un comportement cruel caractérisé par la trahison. Toutefois, il ajoute que ces actes ne se commettent pas au sein de la famille : « *De ahi a poco tiempo vinieron las mujeres de los que llaman Quevenes, y entendieron entre ellos y los hicieron amigos, aunque algunas veces ellas son principio de la guerra. Todas estas gentes, cuando tiennen enemistades particulares, cuando no son de una familia, se matan de noche por asechanzas y usan unos con otros grandes crueldades* »³.

Il remarque aussi, de façon inattendue, que lorsque les Indiens qui ont eu une querelle ne sont pas mariés, ils vont dans une peuplade voisine et y sont bien reçus, quand bien même ils seraient ennemis. Leur arrivée réjouit leurs hôtes qui leur font tant de présents que quand ils retournent dans leurs villages, après que leurs chagrins sont passés, ils se trouvent fort riches : « *Si los que rinen no son casados, vanse a otros vecinos, y aunque sean sus enemigos, los*

¹ Cap. XXIV, pp. 166-167.

² Cap. XXXI, pp.195-196.

³ Cap. XXIV, p. 168.

*reciben bien y se huelgan mucho con ellos, y les dan de lo que tienen ; de suerte, que cuando es pasado el enojo, vuelven a su pueblo y vienen ricos »*¹. Là, encore, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca semble avoir été confronté à une situation qu'il n'a pas su analyser.

1- Un armement

L'armement principal des Indiens est constitué d'arcs et de flèches : « (...) *no tienen otras armas sino flechas y arcos, en que son por extremo diestros »*². De fait, tous les Indiens que les Espagnols ont croisés sur leur route depuis la Floride tirent à l'arc : « *Cuantos indios vimos desde la Florida aqui todos son flecheros (...) »*³. Deux soldats jurent avoir vu deux chênes, aussi gros que le bas d'une jambe, transpercés de part en part par les flèches des Indiens, ce qui n'est en rien incroyable tant leur force et leur habileté sont grandes et impressionnent les conquérants. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca prétend lui-même avoir vu une flèche pénétrer de la longueur d'un empan dans un tronc de peuplier : « (...) *hubo hombres este dia que juraron que habian visto dos robles, cada uno de ellos tan grueso como la pierna por bajo pasados, de parte a parte de las flechas de los indios ; y esto no es tanto de maravillar, vista la fuerza y mana con las echan ; porque yo mismo vi una flecha en un pie de un alamo, que entraba por el un geme »*⁴.

Les flèches sont d'autant plus dangereuses que les Indiens ont des poisons qu'ils retirent d'un arbre aussi élevé que des pommiers espagnols. D'après Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, il suffit d'en cueillir le fruit et d'en froter les flèches. Lorsque l'arbre n'a pas de fruit, ils en cassent une branche et ils empoisonnent leurs flèches avec la sève qui en coule. Il y a beaucoup d'autres arbres qui sont si vénéneux que, si après avoir écrasé les feuilles celles-ci sont plongées dans l'eau, les cerfs et tous les animaux qui en boivent meurent à l'instant : « (...) *tienen yerba, y esto es de unos arboles al tamano de manzanos, y no es menester mas de coger la fruta y untar la flecha con ella ; y si no tiene fruta, quibran una rama, y con la leche que tienen hacen lo mismo. Hay mucho de estos arboles que son ponzonosos, que si majan las hojas de él y las lavan en alguna agua allegada, todos los venados y cualesquier animales que de ella beben revientan luego »*⁵. Par ailleurs, les cordes dont ils se servent pour confectionner leurs arcs sont faites avec des nerfs de cerfs.

¹ Cap. XXIV, p. 167.

² Cap. XIV, p. 126.

³ Cap. VII, p. 100.

⁴ Cap. VII, p. 100.

⁵ Cap. XXXII, p. 197.

L'armement indien, pour rudimentaire qu'il soit, est particulièrement efficace puisque, en dépit de bonnes armures, plusieurs Espagnols sont blessés : « *En esta revuelta hubo algunos de los nuestros heridos, que no les valieron buenas armas que llevaban (...)* »¹. En revanche, l'armement des Espagnols, arbalètes et arquebuses, n'occasionnent que peu de dégâts. Il n'est, par conséquent, pas plus adapté que leur équipement. Les Indiens en font même un sujet de plaisanterie. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca précise également que ces armes sont très peu utiles contre les Indiens dans les plaines où ils sont disséminés et ne sont efficaces que dans les défilés et les endroits où il y a de l'eau : « *Las cuerdas de los arcos son nervios de venados.(...) pueden recibir muy poco dano de ballestas y arcabuces. Antes los indios burlan de ellos, porque estas armas no aprovechan para ellos en campos llanos, adonde ellos andan sueltos ; son buenas para estrechos y lugares de agua* »². Dans toutes autres circonstances, d'après Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, il n'y a que les chevaux qui puissent les vaincre car tous en ont la plus grande frayeur : « *En todo lo demas, los caballos son los que han de sojuzgar y lo que los indios universalmente temen* ».

2- Une stratégie

Tels qu'ils sont décrits par Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, les Indiens possèdent un certain savoir-faire, qui pourrait relever, en terme militaire, du génie, pour construire des aménagements défensifs pendant la nuit. Ils savent aussi tirer profit de leur connaissance de la topographie pour se prémunir contre des attaques éventuelles. De son point de vue, qui est celui d'un militaire d'expérience, de toutes les nations, aucune ne montre autant de prudence qu'eux lorsqu'ils craignent d'être attaqués. Ils sont sur pied toute la nuit et sont toujours armés de leur arc et sont munis d'une douzaine de flèches. Même lorsqu'ils dorment ils ne les laissent pas et si leurs arcs ne sont pas bandés, ils les tiennent toujours prêts à l'être. Souvent, ils sortent de leur abri en se courbant vers la terre, de façon à ne pas être vus, ils regardent et écoutent de tous côtés pour observer ce qui se passe. Dès qu'ils entendent le moindre bruit, tous sont sur pied avec leurs arcs et leurs flèches. Ils courent ainsi pendant la nuit entière de tous côtés où ils pensent pouvoir trouver leurs ennemis. Lorsque le jour arrive, ils détendent leurs arcs jusqu'au moment où ils se mettent en campagne. Ils combattent baissés à terre et ils tirent leurs arcs en parlant et leur mobilité est extrême pour éviter les traits de l'ennemi : « *Esta es la mas presta gente para un arma de cuantas yo he visto en el mundo, porque si se temen de sus enemigos, toda la noche estan despiertos con sus arcos a par de si y una docena de flechas. El que duerme tiente su arco, y si no lo halla en cuerda le da la vuelta que ha menester. Salen muchas veces fuera de las casas bajados por el suelo, de arte que no pueden ser vistos, y miran y atalayan por*

¹ Cap. VII, p. 100.

² Cap. XXV, p. 169.

todas partes para sentir lo que hay. Si algo sienten, en un punto son todos en el campo con sus arcos y sus flechas, y asi estan hasta el dia, corriendo a unas partes y otras, donde ven que es menester o piensan que pueden estar sus enemigos. Cuando viene el dia tornan a aflojar sus arcos hasta que salen a caza. »¹.

Ainsi, les Indiens recherchent-ils, pour s'y dissimuler, l'abri d'un bois épais lorsqu'ils doivent établir leur campement. Un chemin très étroit conduit au milieu de la forêt où s'installent les femmes et les enfants. Un fossé est creusé pour que les membres de la communauté puissent y dormir en sécurité tandis que les guerriers se retranchent derrière des branches d'arbres très minces, y pratiquent des meurtrières et se tiennent si bien cachés qu'ils ne sont pas visibles même étant tout près d'eux : « *Toda es gente de guerra y tienen tanta astucia para guardarse de sus enemigos como tendrían si fuesen criados en Italia y en continua guerra. Cuando estan en parte que sus enemigos los pueden ofender, asientan sus casas a la orilla del monte mas aspero y de mayor espesura que por allí hallan, y junto a el hacen un foso, y en este duermen. Toda la gente de guerra esta cubierta con lina menuda, y hacen sus saeteras, y estan cubiertos y disimulados, que aunque esten cabe ellos no los ven (...)* »².

À la nuit tombée, ils font de la lumière dans leurs cabanes pour faire croire aux espions qu'ils y sont et rallument ces feux avant l'aube. Si par hasard des ennemis se présentent, les guerriers embusqués dans le fossé les attaquent sans quitter leur poste et leur font le plus grand mal sans être aperçus : « (...) *hacen un camino muy angosto y entra hasta en medio del monte, y allí hacen lugar para que duerman las mujeres y niños, y cuando viene la noche encienden lumbres en sus casas para que si hubiere espías crean que estan en ellas, y antes del alba tornan a encender los mismos fuegos. Si acaso los enemigos vienen a dar en las mismas casas, los que estan en el foso salen a ellos y hacen desde las trincheras mucho dano, sin que los de fuera los vean ni les puedan hallar* »³. Lorsqu'il n'y a pas de forêt pour se cacher, les Indiens choisissent de s'établir dans une plaine à l'endroit qui leur semble le plus propice et ils s'entourent de tranchées recouvertes de branches très minces à travers lesquelles ils pratiquent des ouvertures qui leur permettront de lancer des flèches sur l'ennemi.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca se fait, à l'occasion, le chroniqueur des guerres indiennes. Il cite l'exemple des Aguenes attaqués par surprise au milieu de la nuit et qui subissent de lourdes pertes puisque trois d'entre eux sont tués et beaucoup d'autres blessés. Les Aguenes abandonnent alors leurs maisons et s'enfuient dans les bois. Revenus chez eux, après

¹ Cap. XXV, p. 169.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

le départ des assaillants, ils ramassent toutes les flèches lancées par leurs ennemis puis, le plus discrètement possible, se mettent à leur poursuite. La nuit même, ils les retrouvent dans leur village sans avoir été aperçus. Ils lancent l'assaut à la pointe du jour, et tuant cinq hommes, en blessant un grand nombre, les forcent à leur tour à abandonner leurs demeures, leurs arcs et tout ce qu'ils possédaient : « *Cuando no hay montes en que ellos puedan de esta manera esconderse y hacer sus celadas, asientan en llano en la parte que mejor les parece y cercanse de trincheras cubiertas de lena menuda y hacen sus saeteras, con que flechan a los indios, y estos reparos hacen para de noche. Estando yo con los de agenes, no estando avisados, vinieron sus enemigos a media noche y dieron en ellos y mataron tres y hieron otros muchos ; de suerte que huyeron de sus casas por el monte adelante. Desde que sentieron que los otros se habian ido, volvieron a ellas y recogieron todas las flechas que los otros les habian echado, y lo mas encubiertamente que pudieron los siguieron. Estuvieron aquella noche sobre sus casas sin que fuesen sentidos, y al cuadro del alba les acometieron y les mataron cinco, sin otros muchos que fueron heridos, y les hicieron huir y dejar sus casas y arcos, con toda su hacienda »¹. Quelque temps après, les femmes des Indiens Quevenes arrivent, se concertent avec les Aguenes et font la paix.*

Tels qu'ils sont décrits par Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, les Indiens mènent donc une guerre de harcèlement qui peut être qualifiée de « *guérilla* ». Prenant parfois des otages, ils agissent par ruse, souvent la nuit où à l'aube, et leur supériorité est due à l'effet de surprise et à leur mobilité autant qu'à leur armement. À l'occasion, ils ont aussi recours à la pratique de la terre brûlée de sorte que, quand les Espagnols parviennent à l'intérieur de certains villages, ils n'y découvrent que des décombres abandonnés. Grâce à leur connaissance du terrain, ils peuvent frapper à tout moment, à l'improviste, et s'enfuir rapidement lorsque la riposte est massive de façon à éviter de lourdes pertes. Ce mode opératoire, très meurtrier, est employé contre les Espagnols. Il est surtout caractéristique des guerres indiennes.

Toutefois, dans leurs luttes intestines, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca note que lorsqu'ils manquent de munitions, c'est-à-dire de flèches, chacun des groupes s'en va de son côté sans être poursuivi par l'autre, quand bien même l'un serait supérieur en nombre et l'autre constitué d'effectifs réduits : « *Cuando se han flechado en la guerra y gastado su municion, vuelvense cada uno su camin sin que los unos sean muchos y los otros pocos, y esta es costumbre suya.* »².

Sans présumer d'une opinion qu'il n'exprime pas de façon explicite, il est aisé de comprendre qu'un soldat de cette époque ne peut qu'être surpris d'un comportement aussi

¹ Cap., XXIV, p. 168.

² *Ibid.*, p. 170.

inconséquent qui revient à ne pas tirer partie de son avantage. L'étonnement du conquistador est bien compréhensible car il vient de remarquer, sans toutefois en tirer une quelconque conclusion, que les Indiens, même en situation de conflit aigu, ne poursuivent pas un but d'extermination.

Même s'ils profitent de la situation, les Espagnols ne paraissent cependant pas concernés par les affrontements entre Indiens et ils ne sont pas toujours capables d'identifier l'intensité des conflits qui les agitent. Leur préoccupation première demeure celle de se procurer des informations pour poursuivre leur expédition. Ainsi, un soir, un Chrétien est attaqué à coup de flèches par les Indiens qui s'enfuient tous. Le lendemain, la troupe voit des Indiens qui leur semblent en guerre. Les Espagnols les appellent, ils ne veulent pas s'approcher, s'arrêtent puis les suivent. Le gouverneur laisse alors des cavaliers en embuscade qui s'emparent de trois ou quatre d'entre eux que la troupe retient pour s'en servir de guides : « *Aquella noche, donde iban a tomar agua nos flecharon un cristiano, y quiso Dios que no lo hirieron. Otro dia nos partimos de alli sin que indio ninguno de los naturales pareciese, porque todos habian huido : mas yendo nuestro camino, parecieron indios, los cuales venian de guerra, y aunque nosotros los llamamos, no quisieron volver y esperar ; mas antes se retiraron, siguiendo por el mismo camino que llevabamos. El gobernador deajo una celada de algunos de a caballo en el camino, que como pasaron, salieron a ellos, y tomaron tres o cuatro indios, y estos llevamos por guias de alli adelante* »¹.

Conduits par ces derniers, quelques jours plus tard, les Espagnols se félicitent d'être parvenus non loin d'Apalache, sans avoir été aperçus par les Indiens. Ils croient que les naturels leur ont dit la vérité sur les richesses dont le lieu regorgerait. C'est, en réalité un piège : « (...) *nos llevaron por tierra muy trabajosa de andar y maravillosa de ver, porque en ella hay muy grandes montes y los arboles a maravilla altos, y son tantos los que estan caidos en el suelo, que nos embarazaban el camino, de suerte que no podiamos pasar sin rodear mucho y con muy gran trabajo ; de los que no estaban caidos, muchos estaban hendidos desde arriba hasta abajo, de rayos que en aquella tierra caen, donde siempre hay muy grandes tormentas y tempestades. Con este trabajo caminamos hasta un dia después de San Juan, que llegamos a vista de Apalache sin que los indios de la tierra nos sintiesen. Dimos muchas gracias a Dios por vernos tan cerca de El, creyendo que era verdad lo que de aquella tierra nos habian dicho, que alli se acabarian los grandes trabajos que habiamos pasado, asi por el malo y largo camino para andar, como por la mucha hambre que habiamos padecido (...)* »². À Apalache, en fait d'Indiens, les Espagnols ne trouvent que des femmes et des enfants. Ils parcourent le village

¹ Cap. V, p. 94.

² Cap. V, p. 94.

lorsque les hommes arrivent. Ceux-ci ouvrent les hostilités en décochant des flèches et tuent un cheval avant de prendre la fuite : « (...) *entrados, no hallamos sino mujeres y muchachos, que los hombres a la sazón no estaban en el pueblo ; mas de ahí a poco, andando nosotros por él, acudieron, y comenzaron a pelear, flechandonos, y mataron el caballo del veedor ; mas al fin huyeron y nos dejaron* »¹.

Les Indiens qui s'étaient enfuis reviennent plus tard redemander paisiblement leurs femmes et leurs enfants. Les Espagnols les leur rendent. Le gouverneur retient cependant un cacique, cause de la révolte. Le lendemain, les Indiens rouvrent les hostilités, lancent un assaut à l'improviste si vif qu'ils parviennent à incendier les maisons dans lesquelles se trouvent les Espagnols. Lorsque les soldats sortent, les Indiens prennent la fuite et se réfugient dans des lacs du voisinage. Le terrain empêche les Espagnols de tenter quoi que ce soit contre eux. Ils tuent néanmoins un Indien : « *Dos horas después que llegamos a Apalache, los indios que allí habían huido vinieron a nosotros de paz, pidiendonos a sus mujeres y hijos, y nosotros se los dimos, salvo que el gobernador detuvo un cacique de ellos consigo, que fue causa por donde ellos fueron escandalizados ; y luego otro día volvieron en pie de guerra, y con tanto desnudo y presteza nos acometieron, que llegaron a nos poner fuego a las casas en que estábamos ; mas como salimos, huyeron, y acogieronse a las lagunas, que tienen muy cerca ; y por esto, y por los grandes maizales que había, no les pudimos hacer dano, salvo a uno que matamos* »².

Le lendemain, les Indiens d'un autre village marchent eux aussi contre les Espagnols, lancent l'assaut sur le même mode opératoire que les premiers, tout aussi rusés, puis s'échappent par le même moyen. Là aussi un Indien est tué : « *Otro día siguiente, otros indios de otro pueblo que estaba de la otra parte vinieron a nosotros y acometieronnos de la misma arte que los primeros y de la misma manera se escaparon, y también murió uno de ellos* »³.

À Apalache, les Indiens conseillent aux Espagnols de se diriger vers un village qu'ils nomment Aute dont les habitants seraient leurs alliés. Ces informations décident les Espagnols à partir d'autant que les attaques des Indiens sont dorénavant quotidiennes. La guerre incessante laisse des soldats et des chevaux blessés quand elle ne tue pas un gentilhomme. Les Espagnols ne peuvent en aucun cas les atteindre tant ils sont postés en lieu sûr. Sur le trajet vers Aute, une multitude d'Indiens attaque la troupe alors qu'elle s'est avancée jusqu'à la poitrine dans l'eau d'un marais qu'elle tente de traverser. Surgissant de derrière des arbres, où ils étaient tapés en embuscade, invisibles, ou d'arbres renversés sur lesquels ils sont juchés, et toujours armés de

¹ Cap. VI, p.96.

² Cap. VII, p. 98.

³ *Ibid.*

leurs flèches, les indiens blessent beaucoup d'hommes, des chevaux et font prisonnier le guide. Une fois les Espagnols sortis de l'eau, les Indiens les poursuivent pour leur couper le passage. Par là-même, les Espagnols comprennent qu'ils gagnent à ne pas quitter le marais pour combattre parce qu'aussitôt les Indiens attaquent et infligent des blessures à de nombreux hommes et aux chevaux. Sur les ordres du gouverneur, les cavaliers mettent alors pied-à-terre, attaquent l'ennemi permettant aux Espagnols de rester maîtres du passage : « *Ya que estabamos en medio de ella nos acometieron muchos indios que estaban escondidos detras de los arboles porque no les viesemos ; otros estaban sobre los caidos, y comenzaronnos a flechar de manera, que nos hirieron muchos hombres y caballos, y nos tomaron, la guia que llevabamos, antes que de la laguna saliesemos, y después de salidos de ella, nos tornaron a seguir, queriendonos estorbar el paso ; de manera que no nos aprovechaba salirnos afuera ni hacernos mas fuertes y querer pelear con ellos, que se metian luego en la laguna, y desde alli nos herian la gente y caballos. Visto esto, el gobernador mando a los de caballo que se apeasen y les acometiesen a pie. El contador se apeo con ellos, y asi los acometieron, y todos entraron a vueltas en una laguna, y asi les ganamos el paso »¹.*

Les Espagnols continuent d'avancer lorsque des Indiens, dont Alvar Nuñez Cabeza de Vaca a relevé les traces, tentent à nouveau de les attaquer sans y parvenir puis les suivent. Les Espagnols forment alors deux groupes et fondent sur l'ennemi qui trouve refuge dans la forêt, se plaçant hors d'atteinte. Deux Indiens ont été tués par les Espagnols qui pour leur part ont aussi des blessés. Durant la marche, alors qu'Aute n'est plus très loin, les Indiens attaquent à nouveau à l'improviste visant l'arrière-garde. Un officier vêtu d'une cuirasse, qui se porte à son secours, a la nuque presque entièrement transpercée d'une flèche tant le coup a été porté avec force : « *(...) los indios salieron a nosotros, como ibamos apercebidos, no nos pudieron ofender ; y salidos a lo llano, fueronos todavia siguiendo ; volvimos a ellos por dos partes, y matamosles dos indios, y hirieronme a mi y dos o tres cristianos ; y por acorgersenos al monte no les pudimos hacer mas mal ni dano. De esta suerte caminamos ocho dias, y desde este paso que he contado, no salieron mas indios a nosotros hasta una legua adelante, que es lugar donde he dicho que ibamos. Alli, yendo nosotros por nuestro camino, salieron indios, y sin ser sentidos, dieron en la retaguardia, y a los gritos que dio un muchacho de un hidalgo, que se llamaba Avellaneda, el Avellaneda volvio, y fue a socorrerlos, y los indios le acertaron una flecha por el canto de las corazas, y fue tal la herida, que paso casi toda la flecha por el pescuezo, y luego alli murio y lo llevamos hasta Aute »².*

¹ *Ibid.*, p. 100.

² *Ibid.*, p. 101.

À Aute, abandonnée par ses habitants et dont les maisons ont été brûlées, les Espagnols connaissent un court répit. Les Indiens attaquent à nouveau, nuitamment, tuant un cheval et trouvant des Espagnols diminués par la maladie et, par conséquent, plus vulnérables encore : « (...) *cuando fuimos llegados, hallamos toda la gente de el, ida, y las casas quemadas (... . (...)* la noche pasada los indios habian dado en ellos y puestolos en grandisimo trabajo, por la razon de la enfermedad que les habia sonbrenido ; tambien les habian muerto un caballo »¹.

Une demi-heure après le coucher du soleil, les Indiens attaquent à l'improviste, s'en prenant aux plus malades, et investissent la maison dans laquelle se trouve le gouverneur, le blessant au visage. Les Espagnols tentent de riposter. Ils regagnent leurs embarcations, sauf cinquante hommes restés à terre pour tenir tête aux Indiens qui attaquent à trois reprises dans le courant de la nuit avec une vigueur telle qu'à chaque fois ils prennent le dessus et les obligent même à se replier. Du côté espagnol, tous sont blessés, Cabeza de Vaca étant atteint au visage. Fort heureusement, les flèches viennent à manquer sinon l'issue des combats eût pu être tout autre pour les Espagnols qui, à la suite d'une attaque sur les arrières de l'ennemi, parviennent à faire cesser les hostilités : « (...) *a media hora de la noche, subitamente los indios dieron en nosotros y en los que estaban muy malos echados en la costa, y acometieron tambien la casa del cacique, donde el gobernador estaba, y lo hirieron de una piedra en el rostro. (...) viendo el gobernador herido, lo metimos en la barca, e hicimos que con el se recogiese toda la mas gente a sus barcas, y quedamos hasta cincuenta en tierra para contra los indios, que nos acometieron tres veces aquella noche, y con tanto impetu, que cada vez nos hacian retraer mas de un tiro de piedra. Ninguno hubo de nosotros que no quedase herido, y yo lo fui en la cara ; y si como se hallaron pocas flechas, estuvieran mas proveidos de ellas, sin duda nos hicieran mucho dano. La ultima vez se pusieron en celada los capitanes. (...) con quince hombres, (...) dieron en ellos por las espaldas, y de tal manera les hicieron huir, que nos dejaron »*².

Plus avant, les Espagnols voient beaucoup de fumée sur le rivage et redoutent d'être exposés à quelque danger : « (...) *un poco antes que el Sol saliese, vimos muchos humeros por la costa. Trabajando por llegar alla, nos hallamos en tres brazas de agua, y por ser de noche no osamos tomar tierra, porque como habiamos visto tantos humeros, creiamos que se nos podia recrecer algun peligro sin nosotros poder ver, por la mucha oscuridad, lo que habiamos de hacer, y por esto determinamos de esperar a la manana siguiente »*³.

¹ *Ibid.*, pp. 101-102.

² Cap. IX, pp. 109-110.

³ *Ibid.*, p. 113.

Les Indiens qui étaient en guerre font à l'instant la paix pour venir recevoir les Espagnols qui apparaissent, pour une fois, comme des « *Faiseurs de paix* ». Les Indiens leur apportent tout ce qu'ils possèdent. Ils sont désormais pacifiés.

b/ Les Indiens et le conquérant

Conformément à son statut, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca formule des recommandations en vue d'instruire de futures expéditions dans le Nouveau Monde. Il esquisse à grands traits les prémices d'une doctrine militaire qui, à défaut d'être toujours aussi explicitement exprimée, sera celle qui prévaudra dans les faits. Il s'agit de montrer sa force sans états d'âme. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca préconise que ceux qui, après lui, voudront combattre les Indiens portent la plus grande attention à ne laisser apercevoir ni faiblesse ni la moindre convoitise. Ils veilleront également à ne pas les épargner pendant toute la guerre car cela pourrait être interprété par les Indiens comme un signe de faiblesse. En effet, d'après Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, si les Indiens s'aperçoivent que les Espagnols ont la moindre crainte ou qu'ils veulent s'emparer de ce qu'ils ont, ce qui est bien évidemment le cas, ils savent saisir l'occasion pour se venger et profiter du manque de courage de leurs ennemis : « *En todo lo demas, los caballos son los que han de sojuzgar y lo que los indios universalmente temen. Quien contra ellos hubiere de pelear ha de estar muy avisado que no le sientan flaqueza ni codicia de lo que tienen, y mientras durare la guerra hanlos de tratar muy mal ; porque si temor les conocen o alguna codicia, ella es gente que saben conocer tiempos en que vengarse y toman esfuerzo del temor de los contrarios* »¹.

1- Les initiatives espagnoles

Les initiatives espagnoles sont, *a priori*, pacifiques. Les conquistadors recherchent de l'approvisionnement et des informations. Bien sûr, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca rappelle d'emblée, dans le troisième chapitre, que la procédure de prise de possession de la terre a été respectée : « *Otro dia el gobernador levanto pendones por Vuestra Majestad y tomo la posesion de la tierra en su real nombre, presento sus provisiones y fue obedecido por gobernador, como Vuestra Majestad lo mandaba. Asimismo presentamos nosotros las nuestras ante el, y el las obedecio como en ellas se contenia.* »². Il s'agit donc bien d'une agression même si elle se targue de répondre à des règles juridiques et n'est pas officiellement directement dirigée contre les populations. De la même façon, même si Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses compagnons ne s'y sont pas livrés, et que lui-même semble sincèrement condamner ces agissements, la fin

¹ *Ibid.*, pp. 169-170.

² Cap. III, p. 84

du récit ne laisse aucun doute là-dessus, la grande affaire des Espagnols demeure de capturer et de réduire les Indiens en esclavage.

Les premiers contacts avec les Indiens ont lieu le jour même de l'arrivée en Floride, le 12 avril 1528. Ils se déroulent sans heurts. Le comptable de l'expédition n'a eu qu'à appeler les autochtones pour qu'ils viennent, apparemment sans aucune difficulté, sans crainte non plus. Cette première rencontre se résume au troc auquel l'Espagnol se livre avec eux et dont il retire du poisson et quelques pièces de viande de cerf : « *En este mismo dia salio el contador Alonso Enriquez y se puso en una isla que esta en la misma bahia y llamo a los indios, los cuales vinieron y estuvieron con el buen pedazo de tiempo, y por via de rescate le dieron pescado y algunos padazos de carne de venado* »¹.

Toutefois, le lendemain, alors qu'aucun incident n'a eu lieu entre les indigènes et les nouveaux arrivants, les Espagnols, qui ont rejoint les habitations des Indiens aperçues la veille, ne trouvent que des « *buhios* » abandonnés. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca indique que les Espagnols sont surpris de constater que les Indiens, alors que rien ne le laissait présager, ont inexplicablement pris la fuite durant la nuit. Le matin suivant, les Indiens réapparaissent et viennent trouver les Espagnols. Las, ces derniers ne comprennent rien à leurs discours et ne savent comment interpréter les signes que les Indiens leur font en désespoir de cause. Ils y voient cependant des menaces et croient comprendre que les Indiens leur demandent de quitter le pays. Aucun acte de violence n'est cependant perpétré : « (...) *como llegamos a los buhios o casas que habiamos visto de los indios, hallamoslas desamparadas y solas, porque la gente se habia ido aquella noche en sus canoas : (...) Otro dia los indios de aquel pueblo vinieron a nosotros, y aunque nos hablaron, como nosotros no teniamos lengua, no los entendiamos ; mas haciannos muchas senas y amenazas, y nos parecia que nos decian que nos fuesemos de la tierra, y con esto nos dejaron, sin que hiciesen ningun impedimento, y ellos se fueron* »².

Lorsque les Indiens sont mentionnés pour la seconde fois, les Espagnols commencent à employer la force et en séquestrent quatre pour les interroger. Ils leur montrent du maïs afin de savoir s'ils connaissent cet aliment. Les Indiens les emmènent dans leur village et leur apportent un peu de maïs : « (...) *tomamos cuatro indios, y mostramosles maiz para ver si le conocian, porque hasta entonces no habiamos visto senal de él. Ellos nos dijeron que nos llevarian donde le habia ; y asi, nos llevaron a su pueblo (...) y en el nos mostraron un poco de maiz (...)* »³.

¹ Cap. III, p. 84.

² *Ibid.*, pp. 84-85.

³ Cap. IV, p. 86.

C'est désormais de cette façon qu'ils vont procéder, sans se rendre compte, semble-t-il, qu'ils agissent là avec une extrême violence.

Faute d'interprète, toute communication verbale est cependant impossible et empêche le recueil d'informations sur le pays.

De façon générale, qu'il s'agisse de les réquisitionner comme guides ou de les retenir pour en obtenir des informations, les Espagnols ne répugnent pas à s'emparer d'Indiens par la force. Pour autant, le fait de laisser un des siens dans des mains étrangères à titre de garantie ne semble pas être un mécanisme inconnu des Indiens. Ainsi, au cours de leur progression, alors qu'ils sont à bord de leurs embarcations, les Espagnols aperçoivent un canot d'Indiens. Ils les appellent pour leur demander de l'eau et le canot s'approche. Les Indiens proposent alors qu'un Espagnol vienne la chercher. Un soldat, que ses compagnons tentent de dissuader, les suit emmenant avec lui un « nègre ». Les Indiens laissent un des leurs en otage. Le soir, les Indiens reviennent sans eau et sans les deux Chrétiens. Les deux otages Indiens parlent avec les leurs puis tentent de se jeter à l'eau. Les Espagnols les en empêchent. Les Indiens s'en vont : « (...) *vimos venir una canoa de indios. Como los llamamos, vinieron a nosotros, y el gobernador, a cuya barca habian llegado, pidioles agua, y ellos la ofrecieron con que les diesen en qué la trajesen, y un cristiano griego, llamado Doroteo Teodoro (de quien arriba se hizo mencion), dijo que queria ir con ellos. El gobernador y otros se lo procuraron estorbar mucho, y nunca los pudieron, sino que en todo caso queria ir con ellos ; asi se fue y llevo consigo un negro, y los indios dejaron en rehenes dos de su compania. A la noche volvieron los indios y trajeronnos muchos vasos sin agua, y no trajeron los cristianos que habian llevado ; y los que habian dejado por rehenes, como los otros los hablaron, quisieronse echar al agua. Mas los que en la barca estaban los detuvieron ; y asi, se fueron huyendo los indios de la canoa, y nos dejaron (...)* »¹. Au matin, un grand nombre de canots indiens vient réclamer les deux otages. Les Espagnols demandent que les leurs leur soient rendus en échange. Parmi les Indiens se trouvent cinq ou six chefs, qui paraissent, d'après Alvar Nuñez Cabeza de Vaca les mieux faits, sans être aussi grands, les plus respectés et les plus sensés que les Espagnols aient rencontrés jusque-là : « *Venida la manana, vinieron a nosotros muchas canoas de indios, pidiendonos los dos companeros que en la barca habian quedado por rehausser. (...). Con esta gente venian cinco o seis senores, y nos parecia ser la gente masd bien dispuesta y de mas autoridad y concierto que hasta alli habiamos visto, aunque no tan grandes como los otros de quien habemos contado* »².

¹ Cap. IX, pp. 110-111.

² Cap. X, p. 112.

Outre les vivres, l'intérêt de espagnols se porte naturellement vers les supposées richesses du pays. Or, dès leurs premiers pas en Floride, quelques objets contenant des traces d'or, attirent l'attention des conquérants. Ils s'informent de leur provenance. Par signes, les Indiens leur indiquent qu'il y a fort loin de là une province nommée Apalache qui regorge de ce métal. C'est ainsi qu'avec ces Indiens pour guides, les Espagnols continuent leur route à l'intérieur des terres : « (...) *hallamos tambien muestras de oro. Por senas preguntamos a los indios de adonde habian habido aquellas cosas ; senalaronnos que muy lejos de alli habia una provincia que se decia Apalache, la cual habia mucho oro, y hacian sena de haber muy gran cantidad de todo lo que estimamos en algo. Decian que en Apalache habia mucho, y tomando aquellos indios por guia, partimos de alli (...)* »¹.

Plus avant, au cours de leur long périple vers le Panuco, Castillo remarque au cou d'un Indien une boucle de ceinturon d'épée dans laquelle est introduit un clou en fer. Il la prend et demande ce que c'est. Les Indiens répondent que ça vient du ciel, que cette boucle a été apportée dans ce pays par des hommes qui portent la barbe comme les Espagnols. Ces hommes sont arrivés du ciel sur les bords de cette rivière, ils ont des cheveux, des lances, des épées et ont tué deux naturels à coups de lance : « *En este tiempo, Castillo vio al cuello de un indio una hebilleta de talabarte de espada, y en ella cosido un clavo de herrar ; tomosela y preguntamosle qué cosa era aquella, y dijeronnos que habian venido del cielo. Preguntamosle mas, que quien la habia traído de alla, y respondieron que unos hombres que traian barbas como nosotros, que habian venido del cielo y llegado a aquel rio, y que traian caballos y lanzas y espadas, y que habian alanceado dos de ellos* »².

Les Espagnols s'informent le plus adroitement possible, pensent-ils, de ce que sont devenus ces hommes. Les Indiens leur racontent qu'ils ont rejoint le rivage, qu'ils ont plongé dans l'eau et qu'ils les ont aperçu jusqu'au coucher du soleil. Les Espagnols sont heureux d'avoir des nouvelles de chrétiens mais ils sont aussi extrêmement affligés car ils pensent qu'il ne peut s'agir que de gens venus par mer faire des découvertes et non leurs autres compagnons : « *Lo mas disimuladamente que pudimos les preguntamos qué se habian hecho aquellos hombres, y respondieronnos que se habian ido al mar, y que metieron sus lanzas por debajo del agua, y que ellos tambien se habian tambien metido por debajo, y que después los vieron ir por cima hacia puesta del Sol. Nosotros dimos muchas gracias a Dios nuestro Senor por aquello que oimos, porque estabamos desconfiados de saber nue vas de cristianos. Por otra parte, nos*

¹ *Ibid.*, p. 87.

² Cap. XXXII, p. 198.

vimos en gran confusion y tristeza y creyendo que aquella gente no seria sino algunos que habian venido por la mar a descubrir (...)»¹.

Les Espagnols, plein d'ardeur, reprennent la route et disent aux Indiens qu'ils vont à la recherche de ces gens afin de leur dire de ne pas les tuer, de ne pas en faire des esclaves ni les arracher à leur pays : « *en un mot de ne leur faire aucun des torts dont ils se plaignaient* ». Cela leur fait extrêmement plaisir : « (...) *mas al fin, como tuvimos tan cierta nueva de ellos, dimonos mas prisa a nuestro camino, y siempre hallabamos mas nueva de cristianos, y nosotros les deciamos que los ibamos a buscar para decirles que no les matasen por esclavos, ni los sacasen de sus tierras, ni les hiciesen otro mal ninguno, y de esto ellos se holgaban mucho* »².

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca peut prendre toute la mesure de la peur que les étrangers portant la barbe inspirent aux Indiens et semble le regretter sincèrement. En effet, les Espagnols parcourent alors une grande distance désertique, les habitants s'étant enfuis dans les montagnes, en abandonnant leurs cultures dans la crainte des chrétiens. C'est pour les Espagnols un chagrin cruel de voir un pays si fertile, si beau, si bien arrosé de ruisseaux et de rivières et de ne trouver que des villages abandonnés, réduits en cendres et quelques habitants décharnés, malades et fugitifs. Comme ils ne peuvent cultiver la terre, ils assouviennent leur faim avec des écorces d'arbres et des racines : « *Anduvimos mucha tierra, y toda hallamos despoblada, porque los moradores de ella andaban huyendo por las sierras, sin osar tener casas ni labrar, por miedo de los cristianos. Fue cosa de que tuvimos muy gran lastima, viendo la tierra muy fertil, y muy hermosa y muy llena de aguas y de rios, y ver los lugares despoblados y quemados, y la gente tan flaca y enferma, huida y escondida toda. Como no sembraban, con tanta hambre, se mantenian con cortezas de arboles y raices* »³.

À ce stade, les naturels ne leur sont que très peu utiles. Ils sont si affaiblis qu'ils semblent près de mourir. Ils apportent des couvertures qu'ils ont sauvées des mains des Chrétiens et les leur donnent. Ils leur racontent que ces derniers ayant pénétré dans le pays, ils ont détruit et brûlé les villages, emmené la moitié des hommes, toutes les femmes et les enfants et que ceux qui ont pu s'échapper sont encore en fuite. Les Espagnols les voient si effrayés qu'ils n'osent s'arrêter nulle part encore moins travailler la terre, ils n'y pensent même pas. Ils semblent décidés à se laisser mourir, préférant finir ainsi que d'être traités aussi cruellement qu'ils l'ont été : « *De esta hambre a nosotros alcanzaba parte en todo este camino, porque mal nos podian ellos proveer estando tan desventurados, que parecia que se querian morir.*

¹ *Ibid.*, p. 198.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, pp. 198-199.

Trajeronnos mantas de las que habian escondido por los cristianos, y dieronnoslas, y aun contaronnos como otras veces habian entrado los cristianos por la tierra, y habian destruido y quemado los pueblos, y llevado la mitad de los hombres y todas las mujeres y muchachos, y que los que de sus manos se habian podido escapar andaban huyendo. Como los viamos tan atemorizados, sin osar parar en ninguna parte, y que ni querian ni podian sembrar ni labrar la tierra, antes estaban determinados de dejarse morir, y que esto tenian por mejor que esperar y ser tratados con tanta crueldad como hasta alli (...) »¹.

Plus avant, cependant, les Indiens paraissent les voir avec beaucoup de plaisir. Les Espagnols, quant à eux craignent qu'en arrivant chez les naturels installés près de Chrétiens et en guerre avec eux, ils ne se vengent sur leurs personnes en les maltraitant. Or, lorsqu'ils arrivent, ces Indiens ont pour eux la même crainte et le même respect que les autres, ce dont ils sont étonnés. Ce qui prouve, pour Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, que pour convertir tous ces gens et les amener à se soumettre au Roi d'Espagne il faut les traiter avec douceur. C'est un moyen très sûr et c'est le seul supplie Alvar Nuñez Cabeza de Vaca : « (...) *mostraban grandisimo placer con nosotros, aunque, temimos que, llegados a los que tenian la frontera con los cristianos y guerra con ellos, nos habian de maltratar y hacer que pagasemos lo que los cristianos contra ellos hacian. Mas como Dios nuestro Senor fue servido de treaernos hasta ellos, comenzaronnos a temer y acatar como los pasados y aun algo mas, de que no quedamos poco maravillados ; por donde claramente se ve que estas gentes todas, para ser atraidas a ser cristianos y a obediencia de la imperial majestad, han de ser llevados con buen tratamiento, y que éste es camino muy cierto, y otro no »².*

Conduits dans un village difficile d'accès dans la montagne, les Espagnols trouvent un grand nombre d'Indiens qui s'y sont réfugiés dans la crainte des Chrétiens. Ils les reçoivent fort bien, leur donnent ce qu'ils possèdent, entre autres plus de deux mille charges de maïs que les Espagnols distribuent aux « misérables » qui les ont conduits jusque-là : « *Estos nos llevaron a un pueblo que esta en un cuchillo de una sierra, y se ha de subir a él por grande aspereza ; y aqui hallamos mucha gente que estaba junta, recogidos por miedo de los cristianos. Recibieron muy bien, y dieronnos mas de dos mil cargas de maiz, que dimos a aquellos miserables y hambrientos que hasta alli nos habian traído »³.*

Le lendemain, les Espagnols partent avec tous les habitants de l'endroit où ils sont. Leurs éclaireurs leur disent qu'ils n'ont vu personne, que tous les naturels se sont enfuis au fond

¹ *Ibid.*, p. 199.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, pp. 199-200.

des forêts dans la crainte que les Chrétiens les tuent ou en fassent des esclaves. En se cachant derrière des arbres, ils ont effectivement aperçu des Chrétiens et les ont vus emmener beaucoup d'Indiens enchaînés. Ceux qui accompagnent Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses compagnons en sont effrayés. Plusieurs reviennent d'ailleurs sur leurs pas pour avertir les leurs de l'arrivée des Chrétiens. Selon Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, un plus grand nombre aurait fait de même s'il ne les en avaient dissuadés et rassurés, ce qui les console beaucoup et les laisse moins tristes.

À ce stade du périple, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses compagnons ont avec eux des Indiens qui viennent de très loin et qu'ils peinent à persuader de retourner chez eux. Aussi, choisissent-ils de demeurer un temps à leurs côtés afin de les tranquilliser : « (...) *nos partimos con toda la gente que alli estaba, y siempre hallabamos rastro y senales de donde habian dormido cristianos. A mediodia topamos nuestros mensajeros, que nos dijeron que no habian hallado gente, que toda andaba por los montes, escondidos huyendo, porque los cristianos no les matasen y hiciesen esclavos ; y que la noche pasada habian visto a los cristianos estando ellos detras de unos arboles mirando lo que hacian, y vieron como llevaban muchos indios en cadenas. De esto se alteraron los que con nosotros venian, y algunos de ellos se volvieron para dar aviso por la tierra como venian cristianos, y mucho mas hicieran esto si nosotros no les dijereamos que no lo hiciesen ni tuviesen temor. Con esto se aseguraron y holgaron mucho. Venian entonces con nosotros indios de cien leguas de alli, y no podia mos acabar con ellos que se volviesen a sus casas ; y por asegurarlos dormimos aquella noche alli (...) »¹.*

Les Chrétiens sont désormais proches. Les Espagnols remercient le Seigneur de les avoir soustraits à une captivité si cruelle et misérable et quand, finalement, la rencontre a lieu, après l'étonnement et le silence, le capitaine qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca rencontre lui dit qu'il ne sait que faire, que depuis longtemps il n'a pu prendre d'Indiens. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca lui répond que ses compagnons ne sont pas loin et qu'ils emmènent beaucoup de monde avec eux : « (...) *alcancé cuatro cristianos de caballo, que recibieron gran alteracion de verme tan extranamente vestido y en compania de indios. Estuvieronme mirando mucho espacio de tiempo, tan atonitos, que ni me hablaban ni acertaban a preguntarme nada (...). (el capitan) me dijo que estaba muy perdido alli, porque habia muchos dias que no habia podido tomar indios, y que no habia por donde ir, porque entre ellos comenzaba a haber necesidad y hambre. Yo le dije como atras quedaban Dorantes y Castillo, que estaban diez leguas de alli, con muchas gentes que nos habian traido (...) »².*

¹ *Ibid.*, p. 200.

² Cap. XXXIII, pp. 202-203.

Ses compagnons arrivent, en effet, avec six cents personnes appartenant à un village dont tous les habitants se sont enfuis dans les forêts et se cachent dans l'intérieur des terres par crainte des Chrétiens. Les naturels qui accompagnent les Espagnols ont fait revenir tous ces Indiens et les ont conduits où ils sont. Le capitaine prie alors Alvar Nuñez Cabeza de Vaca d'envoyer appeler les habitants des villages du bord du fleuve, qui se sont enfuis dans les bois, afin de leur ordonner de leur apporter des vivres, ce qui est inutile tant ils ont toujours eu le plus grand soin d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et de ses compagnons. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca envoie pourtant des messagers et bientôt six cents Indiens arrivent chargés de tout le maïs qu'ils ont pu recueillir. Il est enfermé dans des pots bouchés avec de la terre qu'ils ont enfouis pour les cacher. Ils leur en apportent tant qu'ils peuvent : « *Pasados cinco dias, llegaron Andrés Dorantes y Alonso del Castillo con los que habian ido por ellos, y traian consigo mas de seiscientas personas, que eran de aquel pueblo que los cristianos habian hecho subir al monte, y andaban escondidos por la tierra, y los que hasta alli con nosotros habian venido los habian sacado de los montes y entregado a los cristianos, y ellos habian despedido todas las otras gentes que hasta alli habian traido. Venidos adonde yo estaba, Alcaraz me rogo que enviasemos a llamar la gente de los pueblos que estan a la vera del rio, que andaban escondidos por los montes de la tierra, y que les mandasemos que trajesen de comer, aunque esto no era menester, porque ellos siempre tenian cuidado de traernos todo lo que podian. Enviamos luego nuestros mensajeros a que los llamasen, y vinieron seiscientas personas, que nos trajeron todo el maiz que alcanzaban, y traianlo en unas ollas tapadas con barro en que lo habian enterrado y escondido, y nos trajeron todo lo maiz que tenian (...)*»¹.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses compagnons ne veulent prendre que ce qui leur est nécessaire et donnent le reste aux Chrétiens pour qu'ils se le partagent entre eux : « (...) *mas nosotros no quisimos tomar de todo ello sino la comida, y dimos todo lo otro a los cristianos para que entre si la repartiesen* »².

À ce moment du récit, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca révèle qu'avec ses compagnons, ils se querellent vivement avec les Chrétiens qui veulent absolument réduire les Indiens qui les ont emmenés jusque-là en esclavage. Les survivants donnent aux Chrétiens une grande quantité de couvertures en peau de vaches et d'autres objets tandis que, parallèlement, ils ont beaucoup de mal à convaincre les Indiens de retourner chez eux, de se tranquilliser et de semer du maïs. Ceux-ci ne se laissent pas convaincre et refusent de les quitter comme les autres Indiens l'ont fait, redoutant de mourir en route. Ils disent qu'en leur compagnie, ils n'ont pas peur des Chrétiens ni de leurs lances : « *Después de esto pasamos muchas y grandes pendencias con*

¹ Cap. XXXIV, p. 204.

² *Ibid.*

ellos, porque nos querian hacer los indios que traíamos esclavos (...). Dimos a los cristianos muchas mantas de vaca y otras cosas que traíamos ; vimonos con los indios en mucho trabajo porque se volviesen a sus casas y se asegurasen y sembrasen su maiz. Ellos no querian sino ir con nosotros hasta dejarnos, como acostumbraban, con otros indios ; porque si se volviesen sin hacer esto, temian que se moririan ; que para ir con nosotros no temian a los cristianos ni a sus lanzas »¹.

Selon Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, les Chrétiens, fâchés de tout cela, font dire aux naturels par les interprètes qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses compagnons sont leurs compatriotes, qu'ils se sont perdus depuis longtemps, qu'ils n'ont ni valeur ni courage, que eux sont les maîtres du pays et qu'il faut leur obéir. Cependant les Indiens ne font aucun cas de ces discours et disent entre eux qu'ils mentent parce qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et les siens viennent du côté où le soleil se lève et les chrétiens du côté où il se couche, qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et les siens guérissent les malades tandis qu'eux tuent ceux qui se portent bien, qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et les siens sont nus et sans chaussures tandis que les autres sont habillés ont des chevaux et des lances, qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et les ses compagnons ne souhaitent rien posséder, qu'au contraire, ils donnent tout ce qui leur est offert au moment où ils viennent de le recevoir, sans rien garder et que les nouveaux venus ne pensent qu'à voler ce qu'ils trouvent et ne donnent rien à personne : « *A los cristianos les pesaba de esto, y hacian que su lengua les dijese que nosotros eramos de ellos mismos, y nos habiamos perdido mucho tiempo habia, y que eramos gente de poca suerte y valor, y que ellos eran los senores de aquella tierra, a quien habian de obedecer y servir. Mas todo esto los indios tenian en muy poca o nada de lo que les decian ; antes, unos con otros entre si platicaban, diciendo que los cristianos mentian, porque nosotros veniamos de donde salia el Sol, y ellos donde se pone. Que nosotros sanabamos los enfermos y ellos mataban los que estaban sanos ; y que nosotros veniamos desnudos y descalzos, y ellos vestidos y en caballos y con lanzas. Que nosotros no teniamos codicia de ninguna cosa, antes todo cuanto nos daban tornabamos luego a dar, y con nada nos quedabamos, y los otros no tenian otro fin sino robar todo cuanto hallaban, y nunca daban nada a nadie »².*

C'est ainsi qu'ils rapportent tout ce qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses compagnons ont fait et qu'ils exagèrent même leurs actes pour les opposer aux autres. Ils répondent dans ce sens à l'interprète des Chrétiens et répètent la même chose aux autres naturels dans une langue qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et les siens comprennent. Les Indiens qui s'en servent se nomment Prima-Haïtu. Rien ne peut faire croire aux Indiens qu'ils sont chrétiens comme les

¹ *Ibid.*, pp. 204-205.

² *Ibid.*, p. 205.

autres. Et, c'est avec la plus grande peine qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses compagnons parviennent à les faire retourner chez eux. Ils leur ordonnent en effet de se tranquilliser, de rentrer dans leurs villages et de cultiver la terre remplie de buissons depuis qu'ils l'ont abandonnée : « (...) *relataban todas nuestras cosas y las encarecian, por el contrario de los otros ; y asi les respondieron a la lengua de los cristianos, y lo mismo hicieron saber a los otros por una lengua que entre ellos habia, con quien nos entendiamos, y aquellos que la usan llamamos propiamente primahaitu (...). Finalmente, nunca pudo acabar con los indios creer que eramos de los otros cristianos, y con mucho trabajo y importunacion les hicimos volver a sus casas, y les mandamos que se asegurasen, y asentasen sus pueblos, y sembrasen y labrasen la tierra, que, de estar despoblada, estaba ya muy llena de monte* »¹.

Les Indiens congédiés disent qu'ils obéiront, établiront leurs villages si les Chrétiens les laissent faire et Alvar Nuñez Cabeza de Vaca proteste que s'ils ne l'ont pas fait, c'est la faute de ces derniers : « *Despedidos los indios, nos dijeron que harian lo que mandabamos, y asentarian sus pueblos si los cristianos los dejaban ; y yo asi lo digo y afirmo por muy cierto, que si no lo hicieren sera por culpa de los cristianos* »².

Après avoir renvoyé ces hommes et ces femmes tranquilisés, les Chrétiens envoient Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses compagnons auprès d'un Alcalde, Cebreros, afin de les éloigner des Indiens, et afin qu'ils ne puissent ni voir ni entendre ce qu'ils vont faire. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses compagnons voulaient en effet assurer la liberté aux Indiens. C'est le contraire qui arrive, le dessein des Chrétiens étant poursuivre les Indiens qu'ils viennent de congédier tranquilles et sans frayeur. Un grand nombre d'Indiens amis que les Chrétiens avaient avec eux ne vécurent d'ailleurs que jusqu'au lendemain : « *Después que hubimos enviado a los indios en paz, y regraciadoles el trabajo que con nosotros habian pasado, los cristianos nos enviaron, debajo de cautela, a un Cebreros, alcalde, y con el otros dos, los cuales nos llevaron por los montes y despoblados, por apartarnos de la conversacion de los indios, y porque no viesemos ni entendiesemos lo que de hecho hicieron ; donde parece cuanto se enganan los pensamientos de los hombres, que nosotros andabamos a les buscar libertad, y cuando pensabamos que la teniamos, sucedio tan el contrario, porque tenian acordado de ir a dar en los indios que enviabamos asegurados y de paz. (...) muchos amigos que los cristianos traian consigo no pudieron llegar hasta otro dia a mediodia (...)* »³.

¹ *Ibid.*, pp. 205-206.

² *Ibid.*, p. 206.

³ *Ibid.*, pp. 206-207.

Au lendemain de cet épisode, le constat est terrible. Les Indiens se sont enfuis, cachés dans les forêts sans oser retourner dans leurs villages, abandonnant le pays, ravagé et sans culture depuis l'arrivée des Chrétiens. Aussi, l'Alcalde major demande-t-il à Alvar et ses compagnons de les faire appeler et de leur ordonner, au nom de Dieu et de Sa Majesté, de revenir habiter la plaine et cultiver la terre : « (...) *la tierra estaba despoblada, sin labrarse, y toda muy destruida, y los indios andaban escondidos y huidos por los montes, sin querer venir a hacer asiento en sus pueblos, y que los enviasemos a llamar, y les mandasemos de parte de Dios y de Vuestra Majestad que viniesen y poblacen en lo llano, y labrasen la tierra* »¹.

Pour ce faire, deux Indiens prisonniers ont vu la foule qui accompagnait Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses compagnons et ont appris par ces gens l'autorité et la puissance qu'ils exercent dans toutes les contrées qu'ils ont traversées, les merveilles qu'ils ont faites, les malades qu'ils ont guéris et bien d'autres événements. Ils sont envoyés par Alvar Nuñez Cabeza de Vaca afin de rappeler, entre autres, ceux qui se sont enfuis dans les montagnes. Ils leur ordonnent de leur dire de venir parce qu'ils veulent leur parler. Pour que ces envoyés soient sans crainte et que les autres viennent avec eux, ils leur donnent une des grandes calebasses qu'ils portent à la main et qui sont leur insigne le plus respecté. Ils l'emportent et s'en vont : « (...) *aventuramos a esto dos indios de los que traian alli cautivos, que eran de los mismos de la tierra, y estos se habian hallado con los cristianos. Cuando primero llegamos a ellos, y vieron la gente que nos acompanaba, y supieron de ellos la mucha autoridad y dominio que por todas aquellas tierras habiamos traído y tenido, y las maravillas que habiamos hecho, y los enfermos que habiamos curado, y otras muchas cosas. Y con estos indios mandamos a otros del pueblo, que juntamente fuesen y llamasen los indios que estaban por las sierras alzados, y los del rio de Petaan, donde habiamos hallado a los cristianos, y que les dijesen que viniesen a nosotros, porque les queriamos hablar. Para que fuesen seguros, y los otros viniesen, les dimos un calabazo de los que nosotros traíamos en las manos (que era nuestra principal insignia y muestra de gran estado), y con éste ellos fueron y anduvieron (...)* »².

Sept jours après, ils reviennent avec trois chefs qui s'étaient d'abord enfuis dans les montagnes, quinze hommes les suivent. Ils apportent des coquillages, des turquoises et des plumes. Les envoyés disent qu'ils n'ont pas trouvé les Indiens qu'ils cherchaient parce que les Chrétiens les ayant attaqués de nouveau, ils se sont enfuis dans les bois. Un Espagnol, Melchior Diaz, demande à un interprète de dire de la part d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et de ses compagnons qu'ils sont envoyés par le Dieu qui est dans le ciel, qu'ils ont parcouru le monde pendant de longues années en disant à tous les hommes rencontrés de croire en lui parce qu'il

¹ Cap. XXXV, p. 208.

² *Ibid.*, pp. 208-209.

est le souverain maître de toutes choses, qu'il récompense les bons et punit les méchants de la peine du feu éternel, que, lorsque les bons meurent, il les enlève au ciel où ni la mort ni la faim ni la soif ni le froid ni aucun besoin n'existe et où ils jouissent de la plus grande gloire imaginable.

L'interprète doit également leur dire que ceux qui refusent de croire en lui et de lui obéir sont précipités sous terre dans des feux immenses, en compagnie des démons, que ce feu ne s'éteint jamais et ne cesse de les faire souffrir, que si au contraire ils veulent être chrétiens et servir Dieu comme cela leur sera indiqué, ils seront regardés comme leurs frères et très bien traités, qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses compagnons ordonneraient aux chrétiens de ne leur faire aucun tort, de ne pas les enlever de leur pays et d'avoir pour eux beaucoup d'amitié.

S'ils n'acceptent pas ces propositions les chrétiens leur feront le plus grand mal et les emmèneront en esclavage dans un autre pays : « (...) *por alli siete dias, y al fin de ellos vinieron, y trajeron consigo tres senores de los que estaban alzados por las sierras, que traian quinze hombres, y nos trajeron cuentas y turquesas y plumas, y los mensajeros nos dijeron que no habian llamado a los naturales del rio donde habiamos salido, porque los cristianos los habian hecho otra vez huir a los montes. Melchior Diaz dijo a la lengua que de nuestra parte les hablese a aquellos indios, y les dijese como venia de parte de Dios, que esta en el cielo, y que habiamos andado por el mundo muchos anos, diciendo a toda la gente que habiamos hallado que creyesen en Dios y lo sirviesen, porque era Senor de todas cuantas cosas habia en el mundo, y que él daba galardón y pagaba a los buenos, y pena perpetua de fuego a los malos. Cuando los buenos morian, los llavaba al cielo, donde nunca nadie moria, ni tenian hambre, ni frio, ni sed, ni otra necesidad ninguna, sino la mayor gloria que se podia pensar ; y que los que no le querian creer ni obedecer sus mandamientos los echaba debajo de la tierra en compania de los demonios y en gran fuego, el cual nunca se habia de acabar, sino atormentarlos para siempre. Que allende de esto, si ellos quisiesen ser cristianos y servir a Dios de la manera que les mandasemos, que los cristianos tendrian por hermanos y los tratarian muy bien, y nosotros les mandariamos que no les hiciesen ningun enojo ni les sacasen de sus tierras, sino que fuesen grandes amigos suyos ; mas que si esto no quisiesen hacer los cristianos los tratarian muy mal, y se los llavarian por esclavos a otras tierras »¹.*

Les Indiens après avoir écouté l'interprète lui répondent qu'ils seront de très bons Chrétiens et qu'ils serviront Dieu. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses compagnons leur demandent qui ils adorent, à qui ils font des sacrifices, demandent de l'eau pour leur maïs et la

¹ *Ibid.*, pp. 209-210.

santé pour eux. Ils répondent que c'est un homme qui habite le ciel, il se nomme « *Aguar* ». Ils le croient créateur du monde et de tout ce qu'il renferme. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses compagnons les interrogent pour savoir comment ils ont appris ces choses. Ils répondent que leurs pères et leurs ancêtres le leur ont dit et qu'ils savent depuis très longtemps que l'eau et toutes les bonnes choses viennent de là. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses compagnons leur disent qu'ils appellent cet être Dieu, qu'ils doivent l'appeler ainsi, le servir, l'adorer comme ils l'adorent et qu'ils s'en trouveraient bien. Les Indiens promettent de s'y conformer : « *A esto respondieron a la lengua que ellos serian muy buenos cristianos, y servirian a Dios ; y preguntados en qué adoraban y sacrificaban, y a quién pedian el agua para susmaizales y la salud para ellos, respondieron que a un hombre que estaba en el cielo. Preguntamosles como se llamaba y dijeron que Aguar, y que creian que él habia criado todo el mundo y las cosas de él. Tornamosles a preguntar como sabian esto, y respondieron que sus padres y abuelos se lo habian dicho, que de muchos tempos tenian noticia de esto, y sabian que el agua y todas las buenas cosas las enviaba aquél. Nosotros les dijimos que aquél que ellos decian, nosotros lo llamabamos Dios, y que asi lo llamasen ellos, y lo sirviesen y adoracen como mandabamos, y ellos se hallarian muy bien de ello. Respondieron que todo lo tenian muy bien entendido, y que asi lo harian »¹.*

Les Espagnols leur ordonnent de quitter les forêts, de venir tranquillement habiter le pays, de reconstruire leurs maisons, d'en élever une pour Dieu et de mettre à l'entrée une croix comme celle qu'ils ont, et lorsqu'ils verront venir les chrétiens, d'aller à leur rencontre avec des croix à la main, sans porter ni flèches ni armes, de les conduire chez eux et de les nourrir. Par ce moyen, ceux-ci ne leur feront pas de mal et, au contraire, seront leurs amis. Les Indiens disent qu'ils feront ce qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses compagnons leur ont prescrit et s'en vont avec les deux prisonniers qui ont servi de messagers après que le capitaine leur ait donné des couvertures. Tout cela s'est passé en présence du notaire du pays et de beaucoup d'autres témoins : « *Mandamosles que bajasen de las sierras, y viniesen seguros y en paz, y poblasen toda la tierra, y hiciesen sus casas, y que entre ellas hiciesen una para Dios, y pusiesen a la entrada una cruz como la que alli tenemos, y que cuando viniesen alli los cristianos, los saliesen a recibir con las cruces en las manos, sin los arcos y sin las armas, y los llevasen a sus casas, y les diesen de comer de lo que tenian, y por esta manera no les harian mal, antes serian sus amigos. Ellos dijeron que asi lo harian como nosotros lo mandabamos ; y el capitán les dio mantas y los trato muy bien ; y asi se volvieron, llevando los dos que estaban cautivos y habian*

¹ *Ibid.*, p. 210.

ido por mensajeros. Esto paso en presencia del escribano que alli tenian y otros muchos testigos »¹.

Dès que les Indiens sont partis, tous les naturels de la province, qui sont amis des Chrétiens, ayant su qu'ils sont arrivés, viennent leur apporter des plumes et des coquillages. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses compagnons leur ordonnent de bâtir des églises et d'y mettre des croix car ils n'en n'ont pas encore construit. Alvar et ses compagnons font amener les fils des principaux habitants et les baptisent. Le capitaine promet solennellement devant Dieu de ne pas faire de razzia dans le pays, de ne pas permettre qu'il en soit fait et de ne réduire en esclavage aucun des habitants des contrées qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses compagnons ont pacifiées. Il s'engage à tenir sa promesse jusqu'à ce que le Roi et le gouverneur du lieu ou le vice-roi aient pris la décision qui serait convenable au service de Dieu et de l'empereur : « *Como los indios se volvieron, todos los de aquella provincia, que eran amigos de los cristianos, como tuvieron noticia de nosotros, nos vinieron a ver, y nos trajeron cuentas y plumas, y nosotros les mandamos que hiciesen iglesias, y pusiesen cruces en ellas, porque hasta entonces no las habian hecho. Hicimos traer los hijos de los primeros senores y bautizarlos, y luego el capitan hizo pleito homenaje a Dios de no hacer ni consentir hacer entrada ninguna, ni tomar esclavo por la tierra y gente que nosotros habiamos asegurado, y que esto guardaria y cumpliria hasta que Su Majestad y el gobernador Nuno de Guzman, o el visorey en su nombre, proveyesen en lo que mas fuese servido de Dios y Su Majestad »².*

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses compagnons reprennent leur route jusqu'à la ville de San-Miguel. Là, des Indiens viennent leur dire qu'un grand nombre de naturels sortent des forêts, repeuplent la plaine, bâtissent des églises et des croix et tout ce qu'ils ont ordonné. Chaque jour Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et les siens apprennent ce qui se passe et qu'ils sont obéis complètement : « (...) *nos partimos para la villa de San Miguel, donde, como fuimos llegados, vinieron indios, que nos dijeron como mucha gente bajada de las sierras y pobablan en lo llano, y hacian iglesias y cruces y todo lo que les habiamos mandado. Cada dia teniamos nuevas de como esto se iba hacienda y cumpliendo mas enteramente »³.*

Quinze jours après, une expédition confirme les faits. Les Indiens sont sortis des forêts, ils ont repeuplé la plaine et une population très nombreuse occupe un endroit qui était auparavant abandonné et désert. Les naturels viennent vers les Espagnols de l'expédition en portant des croix à la main, les conduisent à leurs demeures, leur donnent ce qu'ils possèdent,

¹ *Ibid.*, p. 210-211.

² *Ibid.*, p. 212.

³ *Ibid.*

leur disent qu'ils sont tranquilisés et laissent leurs hôtes très étonnés de leur nouvelle manière d'agir : « *Pasados quince dias que alli habiamos estado, llego Alcarza con los cristianos que habian ido en aquella entrada, y contaron al capitan como eran bajados de las sierras los indios, y habian poblado en lo llano, y habian hallado pueblos con mucha gente, que de primero estaban despoblados y desiertos, y que los indios les salieron a recibir con cruces en las manos, y los llevaron a sus casas, y les dieron de lo que tenian, y durmieron con ellos alli aquella noche. Espantados de tal novedad, y de que los indios les dijeron como estaban ya asegurados, mando que nos les hiciesen mal, y asi se despidieron* »¹.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca en déduit la chose suivante : « *Dios nuestro Senor por su infinita misericordia, quiera que en los dias de Vuestra Majestad y debajo de vuestro poder y senorio, estas gentes vengan a ser verdaderamente y con entera voluntad sujetas al verdadero Senor que las crio y redimio. Lo cual tenemos por cierto que asi será, y que Vuestra Majestad ha de ser el que lo ha de poner en efecto (que no será dificil de hacer) ; porque dos mil leguas que anduvimos por tierra y por la mar en las barcas, y otros diez meses que después de salidos de cautivos, sin parar, anduvimos por la tierra, nos hallamos sacrificios ni idolatria* »².

Le voyage se termine en compagnie de six Chrétiens qui emmènent cinq cents esclaves indiens.

2- Les initiatives indiennes

Qu'elles soient pacifiques ou belliqueuses, les initiatives que prennent les Indiens à l'égard des Espagnols ne laissent pas de susciter leur étonnement au point qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca prends soin d'en noter toutes les péripéties. Il s'attache, par exemple, mais sans en mesurer la portée, à décrire ce qu'il est convenu de reconnaître comme des rites de bienvenue. Il décrit donc des Indiens qui reçoivent bien et comblent de bienfaits le contingent espagnol. Ils en reçoivent en effet de la farine de mesquiquez, fruit très amer qui ressemble aux caroubes, qui devient doux et très bon s'il est mangé mêlé à de la terre. Les Indiens le rendent comestible de la façon suivante : ils creusent dans la terre un trou, y placent ces fruits et avec un pieu, gros comme la jambe et long d'une brasse et demie, les pilent jusqu'à ce qu'ils soient réduits en pâte. Lorsque cette pâte est mêlée avec la terre du trou, ils la retirent, mettent d'autres fruits et recommencent à piler. Ils recueillent ensuite le tout dans un vase semblable à un cabas et y versent assez d'eau pour couvrir entièrement la pâte. Celui qui l'a pilée la goûte et s'il ne la trouve pas assez douce, il recommence le travail jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'amertume.

¹ *Ibid.*, pp. 212-213.

² *Ibid.*, p. 213.

Chacun s'assoit alors autour du vase et en prend ce qu'il peut avec les mains. Ils font sécher les pépins et les écorces sur des peaux. Celui qui a été chargé de piler la pâte les fait cuire, les remet dans le vase, les recouvre d'eau comme il a fait d'abord, il en extrait le suc et l'eau qui en sortent puis il place de nouveau les pépins et les écorces sur les peaux et recommence ce travail trois ou quatre fois.

Les invités à ce festin, qui pour eux est un grand régal, se gorgent de cette terre et de cette eau : « (...) *fuimos bien recibidos y trajeron sus hijos para que les tocasemos las manos, dabannos mucha harina de mezquiquez. Este mezquiquez es una fruta que cuando esta en el arbol es muy amarga, y es de la manera de algarrobas, y comese con tierra, y con ella esta dulce y bueno de comer. La manera que tienen con ella es esta : que hacen un hoyo en el suelo, de la hondura que cada uno quiere, y despues de echada la fruta en este hoyo, con un palo tan gordo como la pierna y de braza y media en largo, la muelen hasta muy molida. Demas que se le pega de la tierra del hoyo, traen otros punos y echanla en el hoyo y tornan otro rato a moler, y después echanla en una vasija de madera de una espuerta, y échanle tanta agua que basta a cubrirla, de suerte que quede agua por cima, y que el que la ha molido pruebala, y si le parece que no esta dulce, pide tierra y revuélvela con ella, y esto hace hasta que la halla dulce, y sientanse todos alrededor y cada uno mete la mano y saca lo que puede, y las pepitas de ellas torna a echar en aquella espuerta, y echa agua como de primero, y tornan a exprimir el zumo y agua que de ello sale, y las pepitas y cascarras tornan a poner en el cuero y de esta manera hacen tres o cuatro veces cada moledura. Los que en este banquete, que para ellos es muy grande, se hallan, quedan, las barrigas muy grandes, de la tierra y agua que han bebido (...) »¹.*

Les Indiens promettent ce repas aux Espagnols avec toutes sortes d'éloges. Danses et réjouissances rythment le séjour que les Espagnols font chez eux : « (...) *de esto nos hicieron los indios muy gran fiesta, y hubo entre ellos muy grandes bailes y areitos en tanto que alli estuvimos* »². La nuit, lorsque les Espagnols dorment, six Indiens veillent autour de chacun d'eux avec la plus grande attention, sans permettre à personne d'entrer dans leurs cabanes avant le lever du soleil : « *Y cuando de oche dormiamos, a la puerta del rancho donde estabamos nos velaban a cada uno de nosotros seis hombres con gran cuidado, sin que nadie nos osase entrar dentro hasta que el Sol era salido* »³.

¹ Cap. XXVII, pp. 174-175.

² Ibid., p. 175.

³ Ibid.

Toutes les rencontres ne se passent pas aussi bien et force est de constater que la plus grande partie des contacts que les Indiens sollicitent des Espagnols se font à l'occasion des combats, en particulier à propos de prises d'otages. Par exemple, lors de leur progression vers Aute, les Indiens prient les Espagnols de les suivre, disant qu'ils vont rendre deux Chrétiens de la troupe retenus par leurs soins et donneront aussi de l'eau et beaucoup d'autres objets. Or, bientôt, une multitude de canots arrive, s'efforçant de barrer l'entrée de la lagune où se trouvent les Espagnols déterminés dès lors à gagner le large. Le face à face, chacun campant sur ses positions, dure jusqu'à midi heure à laquelle les Indiens attaquent avec des pierres, des frondes et des bâtons. Ils font même signe de tirer des flèches mais ne possèdent pas plus de trois ou quatre arcs puis s'en vont : « *Venida la mañana, vinieron a nosotros muchas canoas de indios, pidiendonos los dos companeros que en la barca habian quedado por rehenes. (...) Rogabannos que nos fuesemos con ellos y que nos darian los cristianos y agua y otras muchas cosas ; y continuo acudian sobre nosotros muchas canoas, procurando tomar la boca de aquella entrada ; y asi por esto, como porque la tierra era muy peligrosa para estar en ella, nos salimos a la mar, donde estuvimos hasta mediodia con ellos. Y como no nos quisiesen dar los cristianos, y por este respecto nosotros no les diesemos los indios, comenzaronnos a tirar piedras con ondas y varas, con muestras de flecharnos, aunque en todos ellos no vimos sino tres o cuatro arcs* »¹. Les deux otages espagnols seront perdus.

c/ Les Indiens et leurs « hôtes »

Est-ce le regard d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca qui change ? Est-ce sa connaissance des Indiens qui s'approfondit ? En tout état de cause, le traitement qu'il prétend recevoir de leur part évolue entre le début et la fin de son périple. Dans un premier temps, c'est manifestement l'intérêt qui commande l'attitude des Espagnols à l'égard des Indiens. Jouant des rivalités entre les populations, ils établissent des relations amicales avec celles qui pourront les aider à progresser dans le pays. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca explique clairement que lorsque les Indiens rencontrés sont ennemis de ceux qui les accompagnent et qu'ils ne s'entendent pas, les Espagnols quittent les premiers en leur offrant ce qui leur a été donné. Les nouveaux hôtes font de grandes fêtes pour saluer leur arrivée.

Un nouvel usage apparaît : les Indiens qui ont entendu parler des Espagnols ne viennent plus les recevoir. Les Espagnols les trouvent chez eux et constatent qu'ils ont construit des maisons pour eux. Ils les trouvent tous assis, le visage tourné contre les murs, la tête baissée, les cheveux rabattus sur leurs yeux avec tout ce qu'ils possèdent ramassé au milieu de la maison.

¹ Cap. X, p. 112.

Les Indiens leur donnent pour la première fois un grand nombre de couvertures de peau et, de plus, ils leur offrent tout ce qu'ils possèdent : « *De ahí adelante hubo otro nuevo uso : que los que sabian de nuestra ida no salian a recibirnos a los caminos, como los otros hacian ; antes los hallabamos en sus casas, y tenian hechas otras para nosotros, y estaban todos asentados, y todos tenian vueltas las caras hacia la pared y las cabezas bajas y los cabellos puestos delante de los ojos, y su hacienda puesta en monton en medio de la casa ; y de aquí en adelante comenzaron a darnos muchas mantas de cueros, y no tenian cosa que no nos diecen* »¹.

Tout au long de son aventure, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca lui-même tenaillé par la faim, remarque que ce fléau est omniprésent chez ses hôtes, quels qu'ils soient. C'est presque leur seul point commun. Il signale de façon récurrente la difficulté des Indiens à assurer leur subsistance et leur ingéniosité à se procurer des vivres. Il décrit une civilisation de chasseurs-cueilleurs sans cesse à la recherche de nourriture. Ainsi, au chapitre XVIII, à propos de deux ethnies différentes, note-t-il : « *Algunas veces matan algunos venados, y a tiempostoman algun pescado ; mas esto es tan poco, y su hambre tan grande, que comen aranas y huevos de hormigas, y gusanos y lagartijas y salamanquesas y culebras y viboras, que matan los hombres que muerden, y comen tierra y madera y todo lo que pueden haber, y estiercol de venados, y otras cosa que deajo de contar ; y creo averiguadamente que si en aquella tierra hubiese piedras las comerian. Guardan las espinas del pescado que comen, y de las culebras y otras cosas, para molerlo después todo y comer el polvo de ello* »².

Il remarque en outre que des Indiens, chez lesquels il réside un temps, ont une si grande habitude de la course que depuis le matin jusqu'au soir ils poursuivent un cerf sans s'arrêter ni se fatiguer. Ils en tuent beaucoup de cette façon parce qu'ils finissent par les fatiguer au point que, souvent, ils les prennent en vie. Leurs maisons sont faites de nattes de joncs fixées à quatre arcs qu'ils transportent sur leur dos tous les deux ou trois jours pour aller chercher de quoi vivre car ils ne cultivent rien. Malgré la faim, dont ils souffrent continuellement, ils sont très gais et ne cessent de danser et d'être en fête.

La saison des tunas est, chez eux, la plus appréciée. Durant cette période, ils passent leurs journées et leurs nuits à danser et à manger ces fruits. Ils les pressent, les ouvrent, les font sécher, les mettent dans des cabas comme des figues et les conservent pour se nourrir en voyage. Ils réduisent même les écorces en poudre : « *Estan tan usados a correr, que sin descansar ni cansar corren desde la manana hasta la noche, y siguen un venado ; y de esta manera matan muchos de ellos, porque los siguen hasta que los cansan, y alunas veces los*

¹ *Ibid.*, p. 190.

² Cap. XVIII, p. 144.

toman vivos. Las casas de ellos son esteras, puestas sobre cuatro arcos ; llevanlas a cuestras, y mudanse cada dos o tres dias para buscar de comer. Ninguna cosa siembran que se pueda aprovechar ; es gente muy alegre ; por mucha hambre que tengan, por eso no dejan de bailar ni de hacer sus fiestas y areitos. Para ellos el mejor tiempo que éstos tienen es cuando comen las tunas, porque entonces no tienen hambre, y todo el tiempo se les pasa en bailar, y comen de ellas de noche y de dia. Todo el tiempo que les duran exprimenlas y abrenlas y ponenlas a secar, y después de secas ponenlas en unas seras, como higos, y guardanlas para comer por el camino cuando se vuelven y las cascarras de ellas muelenlas y hacenlas polvo »¹.

L'ingéniosité des Indiens leur permet presque de compenser leur état de « primitifs ». Ainsi : « *Toda esta gente no conocian los tempos por el Sol ni la Luna, ni tienen cuenta del mes del ano, y mas entienden y saben las diferencias de los tiempos cuando las frutas vienen a madurar, y en tiempo que muere el pescado y el aparecer de las estrellas, en que son muy diestros y ejercitados »².*

Durant leur voyage, les Espagnols remarquent un fait extraordinaire parmi les Indiens qui les accompagnent et qui semble indiquer que la présence Espagnole influence grandement les mœurs indiennes : les pères, les frères et les femmes des malades sont des plus affectés de les voir dans cet état mais une fois qu'ils sont morts leur chagrin disparaît. Les Espagnols ne les voient ni pleurer, ni parler entre eux, ni donner signe de tristesse. En outre, ils n'osent pas approcher des cadavres avant que les Espagnols ne leur aient ordonné de les enterrer. Pendant quinze jours passés à leurs côtés, ils n'en voient jamais deux parler ensemble, ni leurs enfants rire ou pleurer. Un seul s'étant mis à verser des larmes, ils l'ont aussitôt emmené et, avec des dents de rats très coupantes, lui ont fait une incision à partir des épaules et le long des jambes. Devant tant de cruauté, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, affligé, leur en demande la raison. Ils lui répondent que c'est pour le punir d'avoir pleuré devant lui : « (...) *y vimos una cosa que fue de grande admiracion : que los padres y hermanos y mujeres de los que murieron, de verlos en aquel estado tenían gran pena. Después de muertos, ningun sentimiento hicieron, ni los vimos llorar, ni hablar unos con otros, ni hacer otra ninguna muestra, ni osaban llegar a ellos, hasta que nosotros los mandabamos llevar a enterrar, y mas de quince dias que con aquellos estuvimos a ninguno vimos hablar uno con otro, ni los vimos reir ni llorar a ninguna criatura ; antes, porque una lloro, la llevaron muy lejos de alli, y con unos dientes de raton agudos la sajaron desde los hombros hasta casi todas las piernas. Yo, viendo esta crueldad y enojado de*

¹ *Ibid.*, p. 145.

² Cap. XXII, p. 160.

ello, les pregunté por qué lo hacían, y respondieronme que para castigarla porque había llorado delante de mi »¹.

Autre moment d'étonnement, relaté par Alvar Nuñez Cabeza de Vaca plus avant dans le texte : au tout début de leur aventure, arrivés dans une île, le sol paraissant creusé comme dans les endroits où paissent les troupeaux, fait croire aux Espagnols qu'ils se trouvent dans un pays habité par des Chrétiens. Il y a même un sentier. Or, il mène à des cabanes d'Indiens qui sont aux champs. Trois Indiens appellent un Espagnol qui leur fait des signes les engageant à s'approcher puis s'asseyent à quelque distance des Espagnols. Une demi-heure après, cent autres Indiens armés d'arcs et de flèches, que la peur fait paraître des géants : « *car ils pouvaient bien ne pas être d'une taille extraordinaire* », se rangent aux côtés des trois premiers Indiens. Les Espagnols ne songent même pas à se défendre tant ils sont faibles. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et un compagnon s'approchent, les appellent. Les Indiens les rejoignent. Les Espagnols s'efforcent de les rassurer et de se rassurer eux-mêmes. Ils leur donnent des chapelets, des grelots tandis que les Indiens leur remettent chacun une flèche, gage d'amitié. Les Indiens disent qu'ils reviendront le lendemain apporter des vivres, s'excusant de ne pas en avoir alors : « (...) *tres indios, con arcos y flechas, venian tras él llamandole, y él asimismo llamaba a ellos por senas. Así llego donde estabamos, y los indios se quedaron un poco atras asentados en la misma ribera y después de media hora acudieron otros cien indios flecheros, que ahora ellos fuesen grandes o no, nuestro miedo les hacia parecer gigantes, y pararon cerca de nosotros, donde los tres primeros estaban. Entre nosotros excusado era pensar que habria quien se defendiese, porque dificilmente se hallaron seis que del suelo se pudiesen levantar. El veedor y yo salimos a ellos y llamamosles, y ellos se llegaron a nosotros ; y lo mejor que pudimos, procuramos de aseguralos y asegurarnos, y dimosles cuentas y cascabeles, y cada uno de ellos me dio una flecha, que es senal de amistad, y por senas nos dijeron que a la manana volverian y nos traerian de comer, porque entonces no lo tenian »².*

Le lendemain, au lever du soleil, conformément à ce qu'ils avaient indiqué, les Indiens arrivent apportant beaucoup de poissons et des racines qui leur servent de nourriture. Ils reviennent le soir avec, à nouveau, du poisson et des racines. Ils amènent leurs femmes et leurs enfants voir les Espagnols qui leur donnent en abondance des grelots et des graines de chapelets. Le lendemain, ils reviennent avec encore des vivres semblables à ceux de la veille et d'autres objets que les Espagnols avaient demandés : « *Otro dia, saliendo el Sol, que era la hora que los indios nos habian dicho, vinieron a nosotros, como lo habian dicho, vinieron a nosotros, como lo habian prometido, y nos trajeron mucho pescado y de unas raices que ellos*

¹ Cap. XXX, p. 188.

² Cap. XI, pp. 117-118.

comen, y son como nueces, algunas mayores o menores ; la mayor parte de ellas se sacan de bajo del agua y con mucho trabajo. A la tarde volvieron y nos trajeron mas pescado y de las mismas raices, e hicieron venir sus mujeres e hijos para que nos viesen, y asi, se volvieron ricos de cascabeles y cuentas que les dimos, y otros dias nos tornaron a visitar con lo mismo que otras veces »¹.

Les Espagnols choisissent alors de poursuivre leur périple. Au coucher du soleil, les Indiens les retrouvent nus et transis de froid après que leur barque ait chaviré. Quand les Indiens les voient, si différents dans leur apparence, ils ont si peur qu'ils s'enfuient. Par signes, les Espagnols tentent de leur expliquer ce qui s'est passé. Les Indiens, assis au milieu d'eux, compatissent et commencent à pleurer abondamment et avec tant de passion une demi-heure durant qu'ils peuvent être entendus de loin. Les Espagnols « *voyant ces hommes si privés de raison, si cruels et semblables à des brutes* » avoir tant pitié d'eux, voient leur désespoir croître davantage encore. En dépit de la crainte qu'ils leur inspirent, notamment d'être sacrifiés à leurs idoles, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca les prie de les emmener dans leur village : « *Y ahora de puesto el Sol, los indios, creyendo que no nos habiamos ido, nos volvieron a buscar y a traernos de comer ; mas cuando ellos nos vieron asi en tan diferente habito del primero y en manera tan extrana, espantaronse tanto que se volvieron atras. Yo sali a ellos y llamelos, y vinieron muy espantados ; hicelos entender por senas como se nos habia hundido una barca y se habian ahogado tres de nosotros, y alli en su presencia ellos mis mos vieron dos muertos, y los que quedabamos ibamos aquel camino. Los indios, de ver el desastre que nos habia venido y el desastre en que estabamos, con tanta desventura y miseria, se sentaron entre nosotros, y con el gran dolor y lastima que hubieron de vernos en tanta fortuna, comenzaron todos a llorar recio, y tan de verdad, que lejos de alli se podia oir, y esto les duro mas de media ora. Cierta ver que estos hombres tan sin razon y tan crudos, a manera de brutos, se dolian tanto de nosotros, hizo que en mi y en otros de la compania creciese mas la pasion y la consideration de nuestra desdicha. Sosegado ya este llanto, yo pregunté a los cristianos, y dije que si a ellos parecia, rogaria a aquellos indios que nos llevasen a sus casas (...)* »².

Les Indiens, tout à leur joie, se chargent de bois, se rendent dans leurs cabanes assez éloignées, reviennent à la nuit et les emmènent chez eux en toute hâte, car le froid est mordant, ayant pris soin d'allumer quatre ou cinq grands feux éloignés les uns des autres. Les Espagnols reprennent alors des forces, se réchauffent puis sont emmenés près d'un autre feu avec tant de célérité qu'ils ont à peine le temps de poser pied à terre. Les Espagnols arrivent ainsi aux cabanes des Indiens, une cabane ayant été préparée pour eux. Une heure après leur arrivée, les

¹ Cap. XII, p. 119.

² *Ibid.*, pp. 120-121.

Indiens commencent à danser, chanter et se livrent à des réjouissances qui vont durer toute la nuit et qui ne procurent ni plaisir ni sommeil aux Espagnols qui s'attendent à être sacrifiés. Or, le lendemain, les Indiens leur apportent des vivres et les traitent si bien qu'ils en sont un peu rassurés et ont moins peur d'être sacrifiés : « *Luego treinta de ellos se cargaron de lena, y se fueron a sus casas, que estaban lejos de alli, y quedamos con los otros hasta cerca de la noche, que nos tomaron, y llevandonos asidos y con mucha prisa, fuimos a sus casas. Por el gran frio que hacia, y temiendo que en el camino alguno nu muriese o desmayase, proveyeron que hubiese cuatro o cinco fuegos muy grandes puestos a trechos, y en cada uno de ellos nos calentaban. Desde que veian que habiamos tomado alguna fuerza y calor, nos llevaban hasta el otro tan aprisa, que casi con los pies no nos dejaban poner en el suelo ; y de esta manera fuimos hasta sus casas, donde hallamos que tenian hecha una casa para nosotros, y muchos fuegos en ella. Desde a una hora que habiamos llegado, comenzaron a bailar y hacer grande fiesta, que duro toda la noche, aunque para nosotros nos habia placer, fiesta ni sueno, esperando cuando nos habian de sacrificar. Por la manana nos tomaron a dar pescado y raices, y hacer tan buen tratamiento, que nos aseguramos algo y perdimos algo el miedo del sacrificio »¹.*

d/ Les Indiens et le chef de troupe

Au tout début de l'aventure, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca note que les Indiens, dont les cabanes sont mal abritées, souffrent d'un temps très rigoureux et du manque de nourriture : « (...) *a pocos dias sucedio tal tiempo de frios y tempestades, que los indios no podian arrancar las raices, y los canales en que pescaban ya no habia provecho ninguno, y como las casas eran tan desabrigadas, comenzose a morir la gente »*².

Très peu de temps après l'abandon des troupes par Panfilo de Narvaez, et alors qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca n'a pas encore rassemblé tous les survivants autour de lui, il raconte que cinq Chrétiens en sont arrivé à se dévorer les uns les autres. Les Indiens en sont profondément scandalisés et irrités au point qu'ils les auraient tués s'ils s'en étaient aperçus, mettant les autres dans un grand danger : « *Cinco cristianos que estaban en el rancho en la costa llegaron a tal extremo, que se comieron los unos a los otros, hasta que quedo uno solo, que por ser solo no hubo quien lo comiese. Los nombres de ellos son estos : Sierra, Diego Lopez, Corral, Palacios, Gonzalo Ruiz. De este caso se alteraron tanto los indios, y hubo entre ellos tan gran escandalo,*

¹ *Ibid.*, pp. 121-122.

² Cap. XIV, p. 125.

que sin duda si al principio ellos lo vieran, los mataran, y todos nos vieramos en grande trabajo »¹.

Alors qu'en quelques jours, il ne reste plus que quinze conquérants sur quatre-vingt, les Indiens sujets à une maladie d'estomac qui emporte la moitié de la population, s'imaginent que les Espagnols sont la cause de leur mort. Résolus à les tuer, l'un des leurs, gardien d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, parvient à les convaincre qu'il n'en est rien. S'ils avaient ce pouvoir-là, ils empêcheraient les leurs de mourir, dit-il plein de bon sens : « *Finalmente, en muy poco tiempo, de ochenta hombres que de ambas partes alli llegamos, quedaron vivos solo quince. Después de muertos éstos, dio a los indios de la tierra una enfermedad de estomago, de que murio la mitad de la gente de ellos, y creyeron que nosotros éramos los que los matabamos ; y teniendolo por muy cierto, concertaron entre si de matar a los que habiamos quedado. Ya que lo venian a poner en efecto, un indio que a mi me tenia les dijo que no creyesen que nosotros éramos los que los matabamos, porque si nosotros tal poder tuvieramos, excusaramos que no murieran tantos de nosotros como ellos veian que habian muerto sin que les pudieramos poner remedio ; y que ya que no quedabamos sino muy pocos, y que ninguno hacia dano ni prejuicio ; que lo mejor era que nos dejasen. Y quiso nuestro Senor que los otros siguiesen este consejo y parecer, y asi se estorbo su proposito. A esta isla pusimos por nombre isla de Mal Hado »².*

Sur leur route vers Mexico, les Espagnols, selon l'usage qu'ils ont établi, donnent tout ce qui est en leur possession aux Indiens qui les suivent et qui commencent aussitôt leurs danses et leurs fêtes et envoient chercher les Indiens d'une autre peuplade pour qu'ils viennent les voir. Ceux-ci leur apportent des coquillages, des arcs et d'autres objets que les Espagnols distribuent à l'instant : « *Nosotros, segun la costumbre, dimoslo luego a los indios que con nosotros venian, y cuando nos lo hubieron dado, comenzaron sus bailes y fiestas, y enviaron a llamar a otros de otro pueblo que estaba cerca de alli, para que nos viniesen a ver, y a la tarde vinieron todos, y nos trajeron cuentas y arcos, y otras cosillas, que tambien repartimos »³.*

À un moment, durant ce long périple, des autochtones veulent les emmener chez leurs amis qui leur feraient de nombreux présents. Les Espagnols refusent. Ils préfèrent éviter tous les habitants des rivages, très méchants, voyageant plutôt dans l'intérieur des terres où les naturels les traitent beaucoup mieux. Les Indiens sont très nombreux à les accompagner. Durant cette progression, les Indiens, dont les femmes marchent chargées d'eau, sont très nombreux à les

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*, pp. 125-126.

³ Cap. XXVIII, p. 178.

accompagner. Les Espagnols ont tant d'autorité sur l'ensemble de l'assistance que personne n'ose boire sans leur en demander la permission : « *Otro día, queriendonos partir, toda la gente nos queria llevar a otros amigos suyos que estaban a la punta de las sierras, y decian que alli habia muchas casas y gente, y que nos darian muchas cosas ; mas por ser fuera de nuestro camino no quisimos ir a ellos, y tomamos por lo llano cerca de las sierras, las cuales creiamos que no estaban lejos de la costa. Toda la gente de ella es muy mala, y teniamos por mejor de atravesar la tierra, porque la gente que esta metida adentro, es mas bien acondicionada, y tratabannos mejor, y teniamos por cierto que hallariamos la tierra mas poblada y de mejores mantenimientos. Lo ultimo, haciamos esto porque, atravesando la tierra, veiamos muchas particularidades de ella ; (...) llevando con nosotros muchos de ellos, y las mujeres iban cargadas de agua, y era tan grande entre ellos nuestra autoridad, que ninguno osaba beber sin nuestra licencia* »¹.

Plus avant, des Indiens partent pour en réunir d'autres et n'en trouvent pas. Tout ceci paraît affecter grandement les Indiens qui sont aux côtés des Espagnols qui, refusant d'aller dans les montagnes comme ils le souhaitent, finissent par les quitter très peiné. Là, deux femmes chargées de vivres s'arrêtent et leur offrent ce qu'elles portent, de la farine de maïs et leur indiquent que plus avant, ils vont trouver des maisons, beaucoup de tunas et de la farine de maïs : « *Dos leguas de alli topamos los indios que habian ido a buscar la gente, y dijeron que no hallaban ; de lo que los indios mostraron pesar, y tornaronnos a rogar que nos fuesemos por la sierra. No lo quisimos hacer, y ellos, como vieron nuestra voluntad, aunque con mucha tristeza, se despidieron de nosotros, y se volvieron el rio abajo a sus casas, y nosotros caminamos por el rio arriba, y desde a un poco topamos dos mujeres cargadas, que como nos vieron, pararon y descargaronse, y trajeronnos de lo que llevaban, que era harina de maiz, y nos dierjon que adelante en aquel rio hallariamos casas y muchas tunas y de aquella harina* »².

Proches du but, les Espagnols arrivent dans un village où ils sont reçus avec la plus grande tristesse et avec des pleurs. D'après Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, ces démonstrations sont dues au fait que les habitants savent que ceux qui les suivent pillent les villages où ils passent. En l'occurrence, les Indiens les voyant seuls, sont rassérénés. Or à la pointe du jour, contre toute attente, les Indiens qui les avaient laissés la veille arrivent, surprenant les habitants qui étaient sans crainte et sans méfiance et leur prennent tout ce qu'ils trouvent. Les victimes de ces vols ne peuvent rien sauver et se mettent à pleurer. À cet instant, pour les consoler indique Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, les assaillants leur expliquent que les Espagnols sont les fils soleil, qu'ils peuvent guérir les malades, les faire mourir tous et : « *Los robadores, para*

¹ *Ibid.*, pp. 178-179.

² *Ibid.*, pp. 179-180.

consolarles, los decian que eramos hijos del Sol, y que teniamos poder para sanar los enfermos y para matarlos, y otras mentiras aun mayores que estas, como ellos las saben mejor hacer cuando sienten que les conviene »¹. Ils leur disent de servir de guides aux Espagnols avec beaucoup de soin, d'être bien attentifs à ne pas leur déplaire en quoi que ce soit, de leur donner tout ce qu'ils possèdent, de faire en sorte de les mener dans un pays très habité et, en arrivant, de ne pas manquer de voler et de piller les autres parce que tel est l'usage : « (...) llegamos a un pueblo de hasta veinte casas, adonde nos recibieron llorando y con grande tristeza, porque sabian ya que adonde quiera que llegabamos eran todos saqueados y robados de los que nos acompanaban, y como nos vieron solos, perdieron el miedo, y dieronnos tunas, y no otra cosa ninguna. Estuvimos alli aquella noche, y al alba los indios que nos habian dejado el dia pasado dieron en sus casas, y como los tomaron descuidados y seguros, tomaronles cuanto tenian, sin que tuviesen lugar donde esconder ninguna cosa ; de que ellos lloraron mucho. Los robadores, para consolarles, los decian que eramos hijos del Sol, y que teniamos poder para sanar los enfermos y para matarlos, y otras mentiras aun mayores que estas, como ellos las saben mejor hacer cuando sienten que les conviene. Dijeronles que nos llevasen con mucho acatamiento, y tuviesen cuidado de no enojarnos en ninguna cosa, y que nos diesen todo cuanto tenian, y procurasen de llevarnos donde habia mucha gente, y que donde llegasemos robasen ellos y saqueasen lo que los otros tenian, porque asi era costumbre »².

C/ Les Indiens et le soldat perdu

Les Indiens ont aussi leurs stéréotypes. Tantôt présentés comme amicaux, souvent décrits comme cruels, ils ne peuvent imaginer autre chose qu'une origine divine pour ces gens qui portent la barbe mais qui se trouvent particulièrement démunis dans cet univers hostile. Paradoxalement, au terme d'un dramatique parallélisme, c'est à partir du moment où les Indiens surmontent leurs craintes et le considèrent comme un être humain ordinaire qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca connaît les plus mauvais traitements. En revanche, dès lors qu'il peut se prévaloir, malgré lui, de certains pouvoirs qui vont bien au-delà de la capacité à provoquer des guérisons, sa situation s'améliore au point de détenir une autorité incontestable sur les Indiens. De fait, d'après Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, un état de guerre presque permanent agite le monde indien mais ce n'est pas sa qualité de soldat qui lui permettra de survivre parmi eux.

¹ *Ibid.*, Cap. XXVIII, p. 180.

² *Ibid.*

a/ Hostilités indiennes

Pour illustrer la cruauté des Indiens au chapitre IV par exemple, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca relate un épisode particulièrement effrayant. Peu après leur arrivée, avec ses compagnons, ils trouvent un grand nombre de caisses dont font usage les marchands espagnols, chacune d'elle contient un cadavre recouvert de cuirs de cerfs teints. Parallèlement à cette macabre découverte, que le Commissaire identifie comme des objets d'idolâtrie qu'il fait brûler, les Espagnols trouvent des morceaux de toiles peintes ainsi que des panaches qui semblent provenir de la Nouvelle-Espagne : « *Alli hallamos muchas cajas de mercaderes de Castilla, y en cada una de ellas estaba un cuerpo de hombre muerto, y los cuerpos cubiertos con unos cueros de venado pintados. Al comisario le parecio que esto era especie de idolatria, y quemo la caja con los cuerpos. Hallamos tambien pedazos de lienzo y de pano, penachos que parecian de la Nueva Espana (...)* »¹.

Durant son périple solitaire, alors que des indiens lui infligent les plus mauvais traitements et l'accablent de travail, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca trouve refuge chez les Indiens de la nation Charruco qui le nourrissent et le traitent bien : « *Yo hube de quedar con estos mismos indios de la isla mas de un ano, y por el mucho trabajo que me daban y mal tratamiento que me hacian, determiné de huir de ellos y irme a los que moran en los montes y Tierra Firme, que se llaman los de Charruco, porque yo no podia sufrir la vida que con estos otros tenia ; porque, entre otros trabajos muchos, habia de sacar las raices para comer de bajo del agua y entre las canas donde estaban metidas en la tierra. De esto traia yo los dedos tan gastados, que una paja que me tocasse me hacia sangre de ellos, y las canas me rompian por muchas partes, porque muchas de ellas estaban quebradas y habia de entrar por medio de ellas con la ropa que he dicho que traia. Y por esto yo puse en obra de pasarme a los otros, y con ellos me sucedio algo mejor (...)* »².

Pour bien montrer leur cruauté, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca rapporte que des Indiens ont tué par passe-temps trois Espagnols qui étaient « *allés d'une maison à une autre* ». Ceci tandis que d'autres Indiens tuent deux Espagnols à la suite d'un songe. Les Espagnols ayant survécu sont également maltraités par les Indiens. Les jeunes gens « *très désœuvrés* » mais aussi les autres les accablent en effet de coups de pied, de bourrades et de coups de bâton. Outre ces brutalités, chaque jour les Indiens chez lesquels ils se trouvent, les Quevenes, mettent la pointe de leurs flèches sur le cœur d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et de son unique compagnon et leur

¹ *Ibid.*, pp. 86-87.

² Cap. XVI, pp. 132-133.

disent qu'ils veulent les tuer comme ils ont tué leurs compatriotes : « (...) *aquellos indios de adelante ellos mismos por su pasatiempo habian muerto a Diego Dorantes y a Valdivieso y a Diego de Huelva, porque se habian pasado de una casa a otra ; (...) los otros indios sus vecinos con quien agora estaba el capitan Dorantes, por razon de un sueño que habian sonado, habian muerto a Esquivel y a Méndez. Preguntamosles qué tales estaban los vivos, dijeronnos que muy maltratados, porque los muchachos y otros indios, que entre ellos son muy holgazanes y de maltrato, les daban muchas coces y bofetones y palos, y que ésta era la vida que con ellos tenían. (...) nos ponian cada dia las fechas al corazón, diciendo que nos querian matar como a los otros nuestros companeros* »¹.

Il résulte donc de ce témoignage que l'un des passe-temps des Indiens consiste non seulement à battre les Espagnols et à leur arracher la barbe mais aussi à les tuer pour des motifs mineurs ou à les massacrer au prétexte d'un songe. Cette façon d'agir en prenant une décision à la suite d'un rêve, attire l'attention d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca qui remarque, avec juste raison mais sans comprendre la signification de cette information, qu'il s'agit d'un usage bien établi chez les indiens. Toutefois il ajoute qu'ils tuent même leurs propres enfants à cause de certains rêves : « (...) *no contentos con darles muchas botefadas y apalearlos y pelarles las barbas por su pasatiempo, por solo pasar de una casa a otra mataron tres (...) Esquivel (...) estando alli se quiso huir porque una mujer habia sonado que le habia de matar un hijo, y los indios fueron tras él y lo mataron, y mostraron a Andres Dorantes su espada y sus cuentas y libro y otras cosas que tenia. Esto hacen estos por una costumbre que tienen, y es que matan sus mismos hijos por sueños (...)* »². En réalité, l'ethnologie moderne nous apprend que l'influence des songes dans le monde indien est bien différente de ce que peut en dire Alvar Nuñez Cabeza de Vaca.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca énumère d'autres mauvais traitements. Ainsi, les Indiens réveillent à coups de bâton les Espagnols afin qu'ils maintiennent les feux, qui les préservent des moustiques, allumés : « *Si alguna vez podiamos dormir, recordabannos a palos, para que tornasemos a encender los fuegos* »³.

Plus avant, alors qu'il est toujours captif Alvar Nuñez Cabeza de Vaca raconte que des Indiens se querellent à propos d'une femme, se battent, se tuent les uns les autres puis chacun emporte sa cabane et s'en va de son côté. Les traitements sont si mauvais que le soldat prend la fuite à trois reprises. Là, les Indiens font tout pour le tuer : « (...) *los indios con quien*

¹ *Ibid.*, pp. 135-136.

² Cap. XVIII, pp. 142-143.

³ *Ibid.*, p. 146.

estabamos, unos con otros rineron sobre una mujer, y se apunearon y apalearon y descalabraron unos a otros ; y con el grande enojo que hubieron, cada uno tomo su casa y se fue a su parte ; (...). (...) por el mal tratamiento que de los indios recibia, que fue tal, que yo me hube de huir tres veces de los amos que tenia, y todos me anduvieron a buscar y poniendo diligencia para matarme »¹.

b/ Hospitalités indiennes

Les relations d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca avec les indiens présentent essentiellement deux grandes périodes. La première est celle de l'antagonisme et de la méfiance, la seconde est celle de la coopération. Pendant un temps, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca erre dans la forêt, parcourt le pays, et se décrit comme un colporteur pour le compte des Indiens. En réalité, il tire parti des conflits qui opposent continuellement les différentes populations entre elles. Il va ainsi des uns aux autres pour leur permettre de se procurer des outils et de la nourriture dont ils ont besoin. Ainsi, les Indiens de l'intérieur recherchent des produits très spécifiques. Ils sont friands de morceaux et de cœurs d'escargots de mer. Ils veulent aussi des coquilles avec lesquelles ils coupent une espèce de fruit semblable à des haricots qu'ils emploient comme médicaments et qui leur servent dans leurs danses et dans leurs fêtes. C'est la « *marchandise* » la plus avantageuse. Il leur fournit également des petits coquillages de mer qui servent de monnaie et d'autres objets : « (...) *yo me hice mercader, procuré de usar el officio lo mejor que supe, y por esto ellos me daban de comer y me hacian buen tratamiento y rogabanme que me fuese de unas partes a otras por cosas que ellos habian menester, porque por razon de la guerra que continuamente traen, la tierra no se anda ni se contrata tanto. Y ya con mis tratos y mercaderias entraba en la tierra adentro todo lo que queria, y por luengo de costa me alargaba cuarenta o cincuenta leguas. Lo principal de mi trato era pedazos de caracoles de la mar y corazones de ellos y conchas, con que ellos cortan una fruta que es como frisoles, con que se curan y hacen sus bailes y fiestas, y esta es la cosa de mayor precio que entre ellos hay, y cuentas de la mar y otras cosas »².*

En échange, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca en retire des peaux et une espèce de terre rouge dont les Indiens se servent pour se teindre le visage et les cheveux, des pierres pour les pointes des flèches, des roseaux très durs pour les fabriquer, de la colle et des houppes faites avec des poils de cerfs qu'ils teignent en écarlate. L'accueil est bon partout. Les Indiens, sauf l'hiver où retirés dans leurs huttes et cabanes ils sortent à peine, apprécient ce trafic pour lequel ils donnent de la nourriture à Alvar Nuñez Cabeza de Vaca : « (...) *en cambio y trueco de ello traia*

¹ Cap. XIX, p. 148.

² Cap. XVI, p. 133.

cueros y almagra, con que ellos se untan y tienen las caras y cabellos, pedernales para puntas de flechas, engrudo y canas duras para hacerlas, y unas borlas que se hacen de pelo de venados, que las tienen y paran coloradas ; y este officio me estaba a mi bien, porque andando en él tenía libertad para ir donde quería y no era obligado a cosa alguna, y no era esclavo, y dondequiera que iba me hacían buen tratamiento y me daban de comer por respeto de mis mercaderías, y lo más principal porque andando en ello yo buscaba por donde me había de ir adelante, y entre ellos era muy conocido. (...). (...) yo no trataba el officio en invierno, por ser tiempo que ellos mismos en sus chozas y ranchos metidos no podían valerse ni ampararse »¹.

À l'issue de cet intermède « marchand », alors qu'il a retrouvé ses compatriotes et commence avec eux la longue route vers le Mexique, le groupe souffre de la faim. Les Indiens chez lesquels ils se trouvent alors tentent de les consoler en leur disant de ne pas être tristes. Bientôt ils auront des tunas, promettent-ils : « (...) *por alegrarnos, nos decían que no estuviesemos tristes ; que presto habría tunas y comeríamos muchas y beberíamos del zumo de ellas, y estaríamos muy contentos y alegres y sin hambre alguna (...)* »².

Il arrive également que la frayeur fasse place au meilleur accueil. Ainsi, un Indien prend la fuite en voyant les Espagnols puis les emmène chez d'autres Indiens, les Avavares, qui les reçoivent fort bien en leur offrant l'hospitalité. Les Avavares font du commerce. C'est probablement par ce biais qu'ils connaissent les prétendus dons de guérisseurs des Espagnols et connaissent les « merveilles que le Seigneur opère » par leur moyen : « (...) *vimos un indio, que como vio que íbamos a él, huyo sin querernos aguardar (...). (...) lo fuimos siguiendo ; y él corrió a dar aviso de como íbamos, y a puesta del Sol vimos las casas, y dos tiros de ballesta antes que llegásemos a ellas hallamos cuatro indios que nos esperaban, y nos recibieron bien. (...) nos llevaron a sus casas (...). Estos tienen otra lengua y llamanse avavares, y son aquellos que solían llevar los arcos a los nuestros y iban a contratar con ellos (...). (...) ya ellos tenían noticia de nosotros y como curábamos, y de las maravillas que nuestro Señor con nosotros obraba (...)* »³.

Pendant leur halte chez les Avavares, les autochtones viennent se faire soigner et couvrent de nourriture leurs guérisseurs. Les guérisons terminées, les Indiens se mettent à danser et font la fête jusqu'au lendemain. Les réjouissances pour fêter l'arrivée des Espagnols vont durer trois jours : « (...) *vinieron unos indios a Castillo, y dijeronle que estaban muy malos de la cabeza, rogándole que los curase ; y después que los hubo santiguado y encomendado a*

¹ Cap. XVI, pp. 133-134.

² Cap. XVIII, p. 146.

³ Cap., XX, pp. 151-152.

Dios, en aquel punto los indios dijeron que todo el mal se les habia quitado. Fueron a sus casas y trajeron muchas tunas y un pedazo de carne de venado, cosa que no sabiamos qué cosa era ; y como esto entre ellos se publico, vinieron otros muchos enfermos en aquella noche a que los sanase, y cada uno traia un pedazo de venado ; y tantos eran, que no sabiamos a donde poner la carne. (...) y después que se acabaron las curas comenzaron a bailar y hacer sus areitos y fiestas, hasta otro dia que el Sol salio »¹.

Toujours chez les Avavares, en réponse aux Espagnols qui les interrogent sur ce point, les Indiens les informent volontiers sur ce qu'ils peuvent trouver plus avant : la saison des tunas est passée, il n'y a plus d'habitants en cette saison, il fait froid et il y a fort peu de peaux. Les Indiens vont alors chercher des tunas dans une autre région où vivent des nations et des peuplades différentes : *« Respondieronnos que por toda aquella tierra habia muchas tunas, mas que ya eran acabadas, y que ninguna gente habia, porque todos eran idos a sus casas, con haber ya cogido las tunas ; y que la tierra era muy fria y en ella habia muy pocos cueros. Nosotros viendo esto, que ya el invierno y tiempo frio entraba, acordamos de pasarlo con éstos. A cabo de cinco dias que alli habiamos llegado se partieron a buscar otras tunas adonde habia otra gente de otras naciones y lenguas »².*

Plus étonnant encore, durant la longue marche vers le Mexique, les Indiens, lorsqu'ils le retrouvent, témoignent la plus grande joie à Alvar Nuñez Cabeza de Vaca qui s'était perdu. Ils le croyaient mort, mordu par une vipère, la faim les ayant empêchés de partir à sa recherche : *« A cabo de cinco dias llegué a una ribera de un rio, donde yo hallé a mis indios, que ellos y los cristianos me contaban ya por muerto, y siempre creian que alguna vibora me habia mordido. Todos hubieron gran placer de verme (...) y me dijeron que hasta entonces habian caminado con mucha hambre, que ésta era la causa que no me habian buscado »³.*

Sur ce même chemin vers Mexico, les Indiens sont si enthousiastes que pour arriver les premiers à toucher les Espagnols, ils se bousculent les uns les autres et il s'en faut de peu qu'ils étouffent les quatre survivants eux-mêmes. Ils les empêchent de mettre pied à terre et les saisissent pour les emmener dans leurs habitations. Ils les sollicitent tellement que les Espagnols choisissent de se réfugier dans les cabanes qu'ils leur avaient construites et refusent de participer à la fête organisée ce soir-là. Les Indiens passent donc toute la nuit à danser et à se réjouir entre eux. Le lendemain, les gens du village viennent trouver les Espagnols pour les prier de les toucher et de faire sur eux le signe de la croix, comme ils avaient fait aux autres, après

¹ Cap. XXI, p. 153.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 155.

quoi ils remettent un grand nombre de flèches aux femmes du village qui les ont escortés jusque-là : « *Era tanto el miedo y turbacion que estos tenian, que por llegar mas prestos los unos que los otros a tocarnos, nos apretaron tanto que por poco nos hubieran de matar. Sin dejarnos poner los pies en el suelo nos llevaron a sus casas, y tantos cargaban sobre nosotros y de tal manera nos apretaban, que nos metimos en las casas que nos tenian hechas, y nosotros no consentimos en ninguna manera que aquella noche hiciesen mas fiesta con nosotros. Toda aquella noche pasaron entre si en areitos y bailes, y otro dia de manana nos trajeron toda la gente de aquel pueblo para que los tocasemos y santiguasemos, como habiamos hecho a los otros con quien habiamos estado. Y después de esto hecho, dieron muchas flechas a las mujeres del otro pueblo que habian venido con las suyas* »¹.

Les Espagnols quittent cet endroit le lendemain accompagnés de tous les habitants. D'autres Indiens les reçoivent aussi bien, leur offre des cadeaux, entre autres des cerfs qu'ils avaient tués ce jour-là : « *Otro dia partimos de alli y toda la gente del pueblo fue con nosotros, y como llegamos a otros indios, fuimos bien recibidos, como de los pasados ; y asi nos dieron de lo que tenian y los venados que aquel dia habian muerto* »².

Les Espagnols remarquent que les Indiens qui les accompagnent prennent les flèches, les chaussures, les coquillages des nouveaux arrivés, viennent les présenter aux Espagnols puis introduisent les malades qui aussitôt soignés s'en vont en se disant guéris. Ceci se répète. Ce que leur racontent les Indiens qu'ils ont soignés rend si joyeux leurs hôtes que leurs danses et leurs fêtes empêchent les Espagnols de dormir : « *Entre estos vimos una nueva costumbre, y es que los que venian a curarse, los que con nosotros estaban les tomaban el arco y las flechas ; y zapatos y cuentas, si las traian, y después de haberlas tomado nos las traian delante de nosotros para que los curasemos. Curados se iban muy contentos, diciendo que estaban sanos. Asi nos partimos de aquellos y nos fuimos a otros de quien fuimos bien recibidos, y nos trajeron sus enfermos, que santiguandolos decian que estaban sanos ; y el que no sanaba creia que podiamos sanarle, y con lo que los otros que curabamos les decian, hacian tantas alegrias y bailes que no nos dejaban dormir* »³.

Sur la route qui les conduit au Mexique, les Indiens qui accompagnent les Espagnols changent de conduite. Ils se mettent à maltraiter les nouveaux hôtes des Espagnols, leur prennent ce qu'ils possèdent et ne laissent rien dans leurs maisons. Les Indiens dépossédés disent alors aux Espagnols pour les consoler de ne pas s'affliger de leur sort. Ils affirment qu'ils

¹ Cap. XXVII, p. 176.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

sont contents de les avoir vus et qu'ils considèrent ce qu'ils ont perdu comme bien employé et que d'autres naturels, qui sont fort riches, compenseront cette perte : « (...) *los que iban con nosotros los comenzaron a hacer tanto mal, que les tomaron las haciendas y les saqueaban las casas, sin que otra cosa ninguna les dejasen. (...) . Tambien los indios mismos que perdian la hacienda, conociendo nuestra tristeza, nos consolaron, diciendo que de aquello no recibiesemos pena ; que ellos estaban tan contentos de habernos visto, que daban por bien empleadas sus haciendas, y que adelante serian pagados de otros que estaban muy ricos* »¹.

Sur cette même route vers Mexico, les Indiens qui suivent les Espagnols les incommodent beaucoup. Malgré leurs efforts, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses compagnons ne peuvent échapper aux Indiens qui se pressent pour venir les toucher. Leur insistance est telle que souvent ils restent plusieurs heures sans pouvoir s'en défaire : « *Por todo este camino tenemos muy gran trabajo, por la mucha gente que nos seguia, y no podiamos huir de ella, aunque lo procurabamos, porque era muy grande la prisa que tenian por llegar a tocarnos. Era tanta la importancia de ellos sobre esto, que pasaban tres horas que no podiamos acabar con ellos que nos dejasen* »².

Alors que le Mexique est proche, des Indiens emmènent les survivants chez des parents car ils ne veulent pas que leurs ennemis puissent jouir d'un bonheur aussi grand que celui de les voir. Les Indiens qui accompagnent les Espagnols volent les nouveaux hôtes. Dès lors, les Indiens qu'ils vont voir, informés de cet usage, commencent à cacher ce qu'ils possèdent. Mais après les avoir reçus avec force réjouissances, ils s'en vont chercher ce qu'ils ont caché et viennent le présenter aux Espagnols. Il s'agit de coquillages, d'ocre et de quelques petites bourses d'argent : « (...) *partimos con estos indios hacia estas sierras que decimos, y llevaronnos por donde estaban unos parientes suyos, porque ellos no nos querian llevar sino por donde habitaban sus parientes, y no querian que sus enemigos alcanzasen tanto bien, como les parecia que era vernos. Y cuando fui mos llegados, los que con nosotros iban saquearon a los otros ; y como sabian la costumbre, primero que llegasemos escondieron algunas cosas, y después que nos hubieron recibido con mucha fiesta y alegria, sacaron lo que habian escondido y vinieronnoslo a pesentar, y esto era cuentas y almagra y algunas taleguillas de plata* »³.

Les Indiens, suivant la leçon qui leur a été faite, traitent les Espagnols avec le même respect et la même crainte que leurs hôtes précédents qui les ont instruits en ce sens. Ils conduisent les Espagnols dans un pays très peuplé et préviennent les habitants, racontent tout ce

¹ Cap. XXVIII, p. 177.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 178.

qu'ils ont appris sur eux, exagérant ce qu'ils savent, souligne Alvar Nuñez Cabeza de Vaca. Ces Indiens aiment beaucoup les contes et sont très menteurs : « *surtout quand cela leur profite* ». Ils sortent de leurs habitations, paraissent très satisfaits de recevoir les Espagnols et font la fête : « *Después de haberlos informado y senalado bien lo que habian de hacer, se volvieron, y nos dejaron con aquéllos ; los cuales, teniendo en la memoria lo que los otros les habian dicho, nos comenzaron a tratar con aquel mismo temor y reverencia que los otros, y fuimos con ellos tres jornadas, y llevaronnos adonde habia mucha gente. Antes que llegasemos a ellos avisaron como ibamos, y dijeron de nosotros todo lo que los otros les habian enseñado, y anadieron mucho mas, porque toda esta gente de indios son grandes amigos de novelas y muy mentirosos, mayormente donde pretenden algun interés. Y cuando llegamos cerca de las casas, salio toda la gente a recibirnos con mucho placer y fiesta (...)* »¹.

Deux guérisseurs donnent, entre autres, deux Calebasses aux Espagnols. Le fait de les arborer augmente beaucoup leur autorité car elles sont des insignes très respectés chez les Indiens. Les autochtones qui accompagnent les Espagnols pillent ces nouveaux hôtes. Peu nombreux, alors qu'il y a beaucoup de maisons, ils ne peuvent néanmoins emporter tout ce qu'ils prennent et perdent la moitié de leur butin : « *(...) y entre otras cosas dos fisicos de ellos nos dieron dos calabazas, y de aqui comenzamos a llevar calabazas con nosotros, y anadimos a nuestra autoridad esta ceremonia, que para con ellos es muy grande. Los que nos habian acompanado saquearon las casas ; mas como eran muchas y ellos pocos, no pudieron llevar todo cuanto tomaron, y mas de la mitad dejaron perdido* »².

Plus avant, alors qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses compagnons atteignent un village de quarante cabanes, un Indien donne un gros grelot en cuivre sur lequel est représentée une figure. Les Indiens qui semblent en faire grand cas disent aux Espagnols qu'ils l'ont eu chez leurs voisins. Interrogés par les Espagnols qui demandent comment ceux-ci se le sont procuré, ils répondent qu'ils l'ont rapporté du Nord où il y a en beaucoup et que cette matière y est très recherchée. Les Indiens estiment beaucoup le cuivre : « *Mostramosles aquel cascabel que traíamos, y dijeronnos que en aquel lugar de donde aquel habia venido habia muchas planchas de aquellas enterradas, y que aquello era cosa que ellos tenian en mucho* »³. Ils leur apprennent que dans ce pays, ce métal est fondu et coulé : « *De aqui por la halda de la sierra nos fuimos metiendo por la tierra adentro mas de cincuenta leguas, y al cabo de ellas hallamos cuarenta casas, y entre otras cosas que nos dieron, hubo Andrés Dorantes un cascabel gordo, grande, de cobre, y en él figurado un rostro, y esto mostraban ellos, que lo tenian en mucho, y les dijeron*

¹ Cap. XXIX, p. 181.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 183.

que lo habian habido de otros sus vecinos ; y preguntandoles que donde habian habido aquello, dijeronle que lo habian traído de hacia el norte, y que alli habia mucho, y era tenido en gran estima. Entendimos que do quiera que aquello habia venido, habia fundicion y se labraba de vaciado (...) »¹.

D'autres Indiens accueillent les Espagnols et leur donnent beaucoup de bourses contenant des sachets de marcassite et d'antimoine en poudre. L'antimoine leur sert à se peindre le visage. Ils leur offrent aussi beaucoup de coquillages, un grand nombre de peaux de vaches et chargent ceux qui les accompagnent de tout ce qu'ils possèdent. Ils se nourrissent de tunas et de pignons qu'ils pilent avant d'en faire des boules ou broient et réduisent en poudre selon qu'ils sont frais ou secs : « (...) *llegamos a muchas casas (...) y los senores de ellas salieron a medio camino a recibirnos con sus hijos a cuestras, y nos dieron muchas taleguillas de margarita y de alcohol molido, con esto se untan ellos la cara ; y dieron muchas cuentas, y muchas mantas de vaca, y cargaron a todos los que venian con nosotros de todo cuanto ellos tenian. Comian tunas y pinones. Hay por aquella tierra pinos chicos, y las pinas de ellos son como huevos pequenos (...). Cuando estan verdes, muelenlos y hacenlos pellas, y asi los comen ; y si estan secos los muelen con cascaras, y los comen hechos polvos »².*

Les Espagnols continuent leur route et croisent un si grand nombre de peuplades et entendent tant de langues différentes que la mémoire manque pour se les rappeler : « *De estos nos partimos, y anduvimos por tantas suertes de gentes y de tan diversas lenguas, que no basta memoria a poderlas contar (...) »³. Toutefois, la façon dont ils sont reçus par ces populations est toujours plus ou moins la même. Une grande foule se presse, des habitations sont construites à leur intention et de nombreux présents leur sont offerts.*

Ils notent que les gens se volent les uns les autres, les volés étant ainsi aussi contents que les voleurs : « (...) *siempre saqueaban los unos a los otros. Asi los que perdian como los que ganaban, quedaban muy contentos »⁴.*

Ils remarquent que chaque Indien a avec lui un bâton de trois palmes de longueur et tous marchent en avant et forment deux colonnes. Les Indiens donnent un grand nombre de lièvres aux Espagnols, parfois jusqu'à huit ou dix. Ceux qui ont des arcs, vont dans les forêts chasser des cerfs et le soir en apportent à chacun des Espagnols cinq ou six, et aussi des oiseaux, par exemple des cailles, ou d'autres gibiers : « *Por aquellos valles donde ibamos, cada uno de ellos*

¹ *Ibid.*, pp. 181-182.

² *Ibid.*, p. 182.

³ *Ibid.*, p. 184.

⁴ *Ibid.*

llevaba un garrote tan largo como tres palmos, y todos iban en ala (...) Cuando a la noche parabamos, eran tantas las que nos habian dado, que traia cada uno de nosotros ocho o diez cargas de ellas ; y los que traian arcos no parecian delante de nosotros, antes se apartaban por la sierra a bus car venados. A la noche cuando venian, traian para cada uno de nosotros cinco o seis venados, y pajaros y codornices, y otras cazas (...) »¹.

Sur ce point précis, quand ils tuent un animal, quel qu'il soit, ils le portent devant les Espagnols sans oser le toucher avant qu'ils ne l'aient béni au risque de mourir de faim. C'est un usage qu'ils ont adopté : « (...) *finalmente, todo cuanto aquella gente hallaban y mataban nos lo ponian delante, sin que ellos osasen tomar ninguna cosa, aunque muriesen de hambre ; que asi lo tenian ya por costumbre después que andaban con nosotros, y sin que primero lo santiguasemos »*².

Les femmes, quant à elles, apportent beaucoup de nattes qui servent à confectionner une cabane pour chacun des Espagnols et pour ceux qu'ils connaissent. À ce stade, les Indiens préparent des fours pour faire cuire les cerfs. Les chefs distribuent la nourriture autour d'eux. Chacun vient avec sa portion et prie les Espagnols de souffler dessus et de la bénir sinon ils n'en mangent pas : « *Las mujeres traian muchas esteras, de que ellos nos hacian casas, para cada uno la suya aparte, y con toda su gente conocida ; y cuando esto era hecho, mandabamos que asasen aquellos venados y liebres, y todo lo que habian tomado. Esto tambien se hacia muy presto en unos hornos que para esto ellos hacian ; y de todo ello nosotros tomabamos un poco, y lo otro dabamos al principal de la gente que con nosotros venia, mandandole que lo repartiase entre todos. Cada uno con la parte que le cabia venian a nosotros para que la soplasemos y santiguasemos, que de otra manera no soran comer de ella »*³.

Ils sont entre trois et quatre mille à solliciter un tel traitement, chacun venant faire faire le signe de la croix et souffler sur ce qu'il veut manger ou boire ou demander la permission pour faire tout autre chose, ce qui est épuisant : « *Muchas veces traíamos con nosotros tres o cuatro mil personas. Y era tan grande nuestro trabajo, que a cada uno habiamos de soplar y santiguar lo que habian de comer y beber, y para otras muchas cosas que querian hacer nos venian a pedir licencia, de que se puede ver qué tanta importunidad recibiamos »*⁴.

Les femmes apportent des tunas, des araignées, des vers et tout ce qu'elles peuvent car bien qu'elles meurent de faim elles ne mangent que ce que les Espagnols leur donnent. Plus

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, pp. 184-185.

⁴ *Ibid.*, p. 185.

avant, d'autres Indiens accueillent eux aussi très bien les Espagnols : « *Las mujeres nos traian las tunas y aranas y gusanos, y lo que podian haber ; porque aunque se muriesen de hambre, ninguna cosa habian de comer sin que nosotros la dieseamos. (...) pasados unos llanos de teinta leguas, hallamos mucha gente que lejos de alli venian a recibirnos (...) y nos recibieron de la manera de los pasados* »¹.

Toujours sur la route du Panuco, les Indiens changent leur manière de recevoir les Espagnols quant au « pillage ». En effet, comme ceux qui viennent au-devant d'eux apportent différents objets, les autres ne les volent pas et lorsque les Espagnols entrent dans les maisons, les habitants leur offrent ce qu'ils possèdent et même leur maison : « *Desde aqui hubo otra manera de recibirnos, en cuanto toca al saquearse, porque los que salian de los caminos a traernos alguna cosa a los que con nosotros venian no los robaban ; mas después de entrados en sus casas, ellos mismos nos ofrecian cuanto tenian, y las casas con ellos* »².

Les Espagnols remettent tous ces présents aux chefs afin qu'ils procèdent au partage. Ceux qui sont dépouillés suivent les Espagnols afin de récupérer ainsi leur bien. Les arrivants disent aux autres naturels de ne rien cacher de leurs biens parce que les Espagnols le sauraient, que le soleil les avertirait de leurs actions et qu'ils les feraient mourir : « *Nosotros las dabamos a los principales, para que entre ellos las partiesen, y siempre los que quedaban despojados nos seguian, de donde crecia mucha gente para satisfacer de su perdida. Decianles que se guardasen y no escondiesen cosa alguna de cuantas tenian, porque no podia ser sin que nosotros lo supiesemos, y hariamos luego que todos muriesen, porque el Sol nos lo decia* »³.

Au chapitre XXX, ce sont les Indiens qui effraient volontairement tous ceux qui viennent voir les Espagnols. Ce mouvement de peur est intentionnellement provoqué pour pousser les populations terrorisées à donner tout ce qu'elles possèdent aux Espagnols parce qu'il est notoire, désormais, qu'ils ne gardent rien pour eux et remettent tout aux gens qui les accompagnent : « *Tan grandes eran los temores que les ponian, que los primeros dias que con nosotros estaban, nunca estaban sino temblando y sin osar hablar ni alzar los ojos al cielo* »⁴. Cela semble indiquer que pillages et razzias ne sont pas inconnus des Indiens et qu'ils savent comment réagir, en se dépouillant de tout ce qu'ils ont, dans ce genre de situation. Pour autant, ces Indiens, pour la plupart bien faits, sont, d'après Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, les meilleurs que les Espagnols aient rencontrés dans tout le pays. Il est vrai qu'ils leur obéissent mieux que

¹ *Ibid.*

² Cap. XXX, p. 186.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

tous les autres : *Esta fue la mas obediente gente que hallamos por esta tierra, y de mejor condicion ; y comunemente son muy disputados »*¹.

La crainte qu'ils leur inspirent ainsi est si grande que les premiers jours, ils sont tout tremblants et n'osent ni parler ni lever les yeux : « *Tan grandes eran los temores que les ponian, que los primeros dias que con nostras estaban, nunca estaban sino temblando y sin osar hablar ni alzar los ojos al cielo »*.²

Ces Indiens conduisent les Espagnols plus avant lorsque certains d'entre eux tombent malades à cause de la famine et des maux excessifs soufferts dans les montagnes très escarpées et difficiles à gravir. Arrivés dans une plaine, des Indiens viennent recevoir de fort loin les Espagnols, font tant de présents à ceux qui les accompagnent que ne pouvant les emporter tous, ils en laissent la moitié : « *Estos nos guiaron por mas de cincuenta leguas de despoblado de muy asperas sierras (...) donde venian a recibirnos de muy lejos de alli, y nos recibieron como los pasados, y dieron tanta hacienda a los que con nosotros, que por no poderla llevar dejaron a la mitad »*³.

Les Espagnols disent aux généreux donateurs de les reprendre de peur qu'ils ne soient perdus. Les Indiens s'y refusent parce que cela n'est pas dans leur usage de reprendre ce qu'ils ont donné, que ces objets n'ont plus de prix pour eux et il les laissent perdre : « *Dijimos a los indios que lo habian dado que lo tornasen a tomar y lo llevasen, porque no quedase alli perdido ; y respondieron que en ninguna manera lo harian, porque no era su costumbre, después de haber una vez ofrecido, tornarlo a tomar ; y asi, no lo teniendo en nada, lo dejaron todo perder »*⁴.

Les Espagnols leur donnent l'ordre d'aller prévenir les prochaines peuplades de leur arrivée. Les Indiens s'excusent. Ce sont leurs ennemis et ils ne souhaitent pas non plus que les Espagnols les rejoignent. Ils n'ont pas le courage d'en dire davantage : « (...) *dijimos que queriamos ir a la puesta del Sol, y ellos respondieronnos que por alli estaba la gente muy lejos, y nosotros les mandabamos que enviasen a hacerles saber como nosotros ibamos alla, y de esto se excusaron lo mejor que ellos podian, porque ellos eran sus enemigos, y no querian que fuesemos a ellos ; mas no osaron hacer otra cosa »*⁵.

¹ *Ibid.*, p. 189.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, pp. 186-187.

⁴ *Ibid.*, p. 187.

⁵ *Ibid.*

Ils envoient deux femmes, une de leur nation et une autre qu'ils avaient prise à ces Indiens. Ils choisissent des femmes car même pendant la guerre elles peuvent traiter avec l'ennemi. Les Espagnols les suivent et s'arrêtent dans un endroit où il est convenu qu'ils attendent ces Indiennes. Cinq jours passent, les naturels disent qu'elles n'ont dû trouver personne : « (...) *enviaron dos mujeres, una suya, y otra que de ellos tenían cautiva ; y enviaron estas porque las mujeres pueden contratar aunque haya guerra. Nosotros las seguimos, y paramos en un lugar donde estaba concertado que las esperásemos ; mas ellas tardaron cinco dias ; y los indios decían que no debían de hallar gente* »¹.

Les Espagnols demandent alors aux Indiens de les conduire du côté nord et s'entendent répondre que les habitants sont très loin, qu'il n'y a ni vivres ni eau. Les Espagnols persévèrent puis se fâchent. Le soir, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca s'en va dormir dans la campagne très loin d'eux : « *Dijimosles que nos llevasen hacia el Norte ; respondieron de la misma manera, diciendo que por allí no había gente sino muy lejos, y que no había qué comer ni se hallaba agua. Con todo esto, nosotros porfiamos y dijimos que por allí queríamos ir, y ellos todavía se excusaban de la mejor manera que podían, y por esto enojamos, y yo me sali una noche a dormir en el campo, apartado de ellos* »².

Les Indiens rencontrés sur la route leur donnent beaucoup de couvertures en cuir de vache : « *Por todas ellas el río arriba nos dieron muchas mantas de vacas (...)* »³.

Plus avant, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses compagnons arrivent chez une peuplade qui, un tiers de l'année, ne vit que de poudre de paille. Ils trouvent ensuite des maisons fixes où il y a beaucoup de maïs en réserve. Les Espagnols reçoivent en présent une grande quantité de farine, de Calebasses, de haricots et beaucoup d'étoffes en coton. Les Espagnols donnent tous ces objets à ceux qui les accompagnent et qui en sont très heureux : « (...) *hallamos una gente que la tercera parte del año no comen sino unos polvos de paja. Por ser aquel tiempo cuando nosotros por allí caminamos, hubimoslo también de comer hasta que, acabadas estas jornadas, hallamos casas de asiento, adonde había mucho maíz allagado, y de ello y de su harina nos dieron mucha cantidad, y de calabazas y frisoles y mantas de algodón, y de todo cargamos a los que allí nos habían traído, y con esto se volvieron los más contentos* »⁴.

Tout au long de leur route, plusieurs maisons sont construites en terre, d'autres en nattes de roseau. Cent lieux dans l'intérieur, les Espagnols trouvent toujours des maisons fixes, du

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*

³ Cap. XXXI, p. 193.

⁴ *Ibid.*, pp. 193-194.

maïs et des haricots. Les naturels offrent aux voyageurs beaucoup de cerfs, des étoffes de coton, « *meilleures que celles de la Nouvelle-Espagne* », des coquillages, des coraux qui viennent de la mer du Sud et un grand nombre de turquoises que les Indiens se procurent dans le Nord. Enfin, ils leur apportent tout ce qu'ils possèdent : « *Entre estas casas habia algunas de ellas que eran de tierra, y las otras todas son de estera de canas. De aqui pasamos mas de cien leguas de tierra, y siempre hallamos casas de asiento, y mucho mantenimiento de maiz, y frisoles, y dabannos muchos venados y muchas mantas de algodón, mejores que las de la Nueva Espana. Dabannos tambien muchas cuentas y de unos corales que hay en la mar del Sur, muchas turquesas muy buenas que tienen de hacia el Norte ; y finalmente, dieron aqui todo cuanto tenían (...)* »¹.

Les Indiens offrent cinq émeraudes, dont ils avaient fait les pointes des flèches qui leur servent dans leurs danses et dans leurs fêtes, à Alvar Nuñez Cabeza de Vaca. Comme elles lui semblent très belles, il leur demande où ils se les sont procurées. Ils lui disent qu'ils les ont eu dans des montagnes fort élevées qui sont vers le Nord. Ils les échangent contre des panaches et des plumes de perroquet. Selon eux, ces montagnes sont très peuplées et il y a de très grandes maisons : « *(...) a mi me dieron cinco esmeraldas hechas puntas de flechas, y con estas flechas hacen ellos sus areitos y bailes. Pareciendome a mi que eran muy buenas, les pregunté de donde las habian habido, y dijeron que las traian de unas sierras muy altas que estan hacia el Norte, y las compraban a trueco de penachos y plumas de papagayos, y decian que habia alli pueblos de mucha gente y casas muy grandes* »².

Dans le village où les émeraudes ont été offertes, Dorantes reçoit plus de six cents cœurs de cerfs ouverts dont les Indiens font de grandes provisions : « *En el pueblo donde nos dieron las esmeraldas dieron a Dorantes mas de seiscientos corazones de venados, abiertos, de que ellos tienen siempre mucha abundancia para su mantenimiento* »³.

c/ Sollicitations indiennes

Sur la route de Mexico, les Indiens qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses compagnons rencontrent leur présentent leurs malades et prient les Espagnols de faire sur eux le signe de la croix. Ils réservent un bon traitement aux Espagnols, se privant de nourriture pour eux, et leur demandent instamment de rester auprès d'eux. Et quand ils prennent congé, les Indiens pleurent leur départ dont ils sont, d'après Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, des plus affligés.

¹ *Ibid.*, p. 194.

² *Ibid.*

³ Cap. XXXII, p. 197.

1- Souffler, prier, guérir

C'est sur cette longue route vers Mexico que les Indiens veulent faire des Espagnols des « médecins » : « sans les examiner et sans leur demander leurs diplômes » s'étonne faussement Alvar Nuñez cabeza de Vaca¹. La suite du récit montre pourtant que les Espagnols, même s'ils ne comprennent pas vraiment les causes de la fascination qu'ils exercent sur les Indiens, savent jouer de la crainte révérencieuse qu'ils leur inspirent. Tirant partie de ces croyances et les tournant en leur faveur, ils accomplissent l'impensable, ce que beaucoup, dont Henry Miller, considéreront comme un miracle : « *Le miracle se produit lorsque ceux qui l'ont fait prisonnier (les Indiens) lui ayant ordonné de prier pour eux, de les guérir de leurs maux s'il ne voulait pas mourir, il obéit. C'est un miracle en effet qu'il accomplit... sur l'ordre de ceux qui l'ont fait prisonnier. Lui qui n'était que poussière est relevé, glorifié. Le pouvoir de guérir et de restaurer, de créer la paix et l'harmonie, ne disparaît pas. Cabeza de Vaca traverse le désert de ce qui est aujourd'hui le Texas comme un Christ ressuscité* »².

Ils ont, pour guérir leurs malades, l'habitude de souffler sur eux, croyant chasser la maladie par ce souffle et l'imposition des mains. Ils demandent ce service aux Espagnols et cessent de leur donner de la nourriture jusqu'à obtenir satisfaction : « *En aquella isla que he contado nos quisieron hacer fisicos sin examinarnos ni pedirnos titulos, porque ellos curan las enfermedades soplando al enfermo, y con aquel soplo y las manos echan de él la enfermedad, y mandaronnos que hiciesemos lo mismo y sirviésemos en algo. Nosotros nos reiamos de ello, diciendo que era burla y que no sabemos curar ; y que por esto nos quitaban la comida hasta que hiciesemos lo que nos decian* »³.

Un Indien explique à Alvar Nuñez Cabeza de Vaca qu'il ne sait pas ce qu'il dit en prétendant que tout cela ne sert à rien car lui n'ignore pas que les pierres et les autres choses que la terre produit ont des vertus qui leur sont propres. Ainsi, une pierre chaude appliquée sur l'estomac enlève la douleur. Par conséquent, dit-il, les Espagnols, qui sont des hommes doivent avoir bien plus de vertus. La faim pousse les Espagnols à se soumettre : « (...) *viendo nuestra porfia, un indio me dijo a mi que yo no sabia lo que decia en decir que no aprovecharia nada aquello que él sabia, que las piedras y otras cosas que se crian por los campos tienen virtud. Que él con una piedra caliente, trayendola por el estomago, sanaba y quitaba el dolor, y que nosotros, que eramos hombres, cierto era que teniamos mayor virtud y poder. En fin, nos vimos*

¹ Cap. XV, p. 129.

² Henry MILLER, *Les livres de ma vie, op. cit.*

³ Cap. XV, p. 129.

en tanta necesidad, que lo hubimos de hacer, sin temer que nadie nos llevase por ello la pena »¹.

Les Indiens apprécient les « soins » des Espagnols, un signe de la croix, un *Pater Noster* et un *Ave Maria*, et se privent de nourriture pour eux, leur donnant même des peaux et « d'autres bagatelles » : « *La manera con que nosotros curamos era santiguandonos y soplarlos, y rezar un « Pater Noster » y un « Ave Maria », y rogar lo mejor que podiamos a Dios nuestro Senor y su misericordia que todos aquellos por quien suplicamos, luego lo santiguamos decian a los otros que estaban sanos y buenos. Por este respecto nos hacian buen tratamiento, y dejaban ellos de comer por darnoslo a nosotros, y nos daban cueros y otras cosillas »².*

Les « patients » des Espagnols recouvrent la santé et se relèvent si forts qu'ils semblent n'avoir jamais été souffrants après la cure : « (...) *venida la manana, todos amanecieron tan buenos y sanos, y se fueron tan recios como si nunca hubieran tenido mal ninguno »³.*

Les Espagnols sont alors en terre Cutalches, Malicones, Coayos, Susolas et Atayos. Ces derniers font d'ailleurs la guerre aux précédents, les deux peuplades s'affrontant chaque jour à coup de flèches : « (...) *partimos donde estaban otros comiendo tunas y estos se llaman cutalches y malicones, que son otras lenguas, y junto con ellos habia otros que se llamaban coayos y susolas, y de otra parte otros llamados atayos, y estos tenian guerra con los susolas, con quien se flechaban cada dia »⁴.*

Les Indiens apprécient Alvar Nuñez Cabeza de Vaca qui les a déjà guéris : « *Los indios me dijeron que yo fuese a curarlos, porque ellos me querian bien y se acordaban que les habia curado en las nueces, y por aquello nos habian dado nueces y cueros »⁵.* Et c'est lui qu'ils emmènent au chevet d'un mort. Ce décès suscite en effet le chagrin des Indiens qui versent des larmes et ne peuvent se résoudre à cette mort : « (...) *estaba mucha gente al derredor de él llorando y su casa deshecha, que es senal que el dueno esta muerto »⁶.* Tout au long du périple, beaucoup d'autres Indiens sont amenés jusqu'à Alvar Nuñez Cabeza de Vaca. Ils souffrent, d'après le diagnostic d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, « d'engourdissement » : « (...) »

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*, p. 130.

³ Cap. XXII, p. 156.

⁴ *Ibid.*, pp. 156-157.

⁵ *Ibid.*, p. 157.

⁶ *Ibid.*

*llevaronme a curar a otros muchos que estaban malos de modorra (...) »¹. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca tient cependant à souligner que tout le mérite ne lui en revient pas entièrement. Les Indiens, précise-t-il, sont en effet admiratifs des dons de tous les Espagnols et ne parlent plus que de ça : « *Esto causo muy gran admiracion y espanto, y en toda la tierra no se hablaba en otra cosa »².**

Sur ce même chemin vers le Mexique, les Indiens sauront aussi se montrer reconnaissants. Par exemple, les Indiens Cutalchiches se montrent très généreux en nourriture et ne gardent rien pour eux. Ils donnent également des pierres taillées, larges d'une palme et demie, qui leur servent de couteaux. Elles sont pour eux d'une grande valeur et tout ce qu'ils ont de mieux : « *(...) los cutalchiches (...) antes que se partiesen nos ofrecieron todas las tunas que para su camino tenían, sin que ninguna les quedase, y dieronnos pedernales tan largos como palm y medio, con que ellos cortan, y es entre ellos cosa de muy gran estima »³.*

Ils prient les Espagnols de se souvenir d'eux et de supplier Dieu de toujours les garder en bonne santé et s'en vont comme les gens les plus contents du monde : « *Rogaronnos que nos acordasemos de ellos y rogasemos a Dios que siempre estuviesen buenos, y nosotros se lo prometimos. Con esto partieron los mas contentos hombres del mundo, habiendonos dado todo lo mejor que tenían »⁴.*

Les Avavares, chez qui ils restent huit mois, disent que les Espagnols sont les enfants du soleil. Ils croient que personne des leurs ne mourra si les Espagnols restent avec eux : « *Nosotros estuvimos con aquellos indios avavares ocho meses, y esta cuenta hacíamos por las lunas. En todo este tiempo nos venían de muchas partes a buscar, y decían que verdaderamente nosotros éramos hijos del Sol. (...) creían que en tanto que allí nosotros estuviésemos ninguno había de morir »⁵.*

Ceux-ci traitent bien les Espagnols qui sont obligés d'aller chercher leur nourriture, du bois et de l'eau. Ils ne recueillent ni maïs, ni glands ni noix et ne prennent pas non plus de poissons. Ils sont tous nus, se couvrant la nuit de peaux de cerfs : « *Con estos siempre fuimos bien tratados, aunque lo que habíamos de comer lo cavábamos, y traíamos nuestras cargas de agua y lena. Sus casas y mantenimientos son como las de los pasados, aunque tienen muy mayor hambre, porque no alcanzan maiz ni bellotas ni nueces. Anduvimos siempre en cueros*

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*, p. 158.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, pp. 158-159.

como ellos, y de noche nos cubriamos con cueros de venado. (...) con ellos (...) padecemos mucha hambre, que tampoco alcanzan pescado »¹.

Plus avant, ils sont chez les Maliacones : « (...) nos fuimos a otros que adelante estaban, llamados maliacones »².

Les Indiens, lorsque les Espagnols font rôtir la viande qu'ils leur donnent, s'en emparent et la dévorent. Aussi les Espagnols sont-ils contraints de la manger crue : « *Tambien nos acontecio con estos y con los que atras habemos dejado, darnos un pedazo de carne y comernoslo asi crudo, porque si lo pusieramos a asar, el primer indio que llegaba se lo llevaba y comia »³. Ici, quand les Indiens donnent de la nourriture aux Espagnols, c'est en échange de leur travail : « *Esta es la vida que alli tuvimos, y aquel poco sustentamiento lo ganabamos con los rescates que por nuestras manos hicimos »⁴.**

Toujours sur la route du Mexique, les Indiens qui les reçoivent les touchent, retournent chez eux en courant, puis reviennent vers les Espagnols et ne cessent de courir en allant et revenant. Ils leur portent sur la route un grand nombre de présents : « (...) los que por alli nos recibian, desde que nos habian tocado, volvian corriendo hasta sus casas, y luego daban vuelta a nosotros, y no cesaban de correr, yendo y viniendo. De esta manera traimos muchas cosas para el camino »⁵.

À un stade avancé du périple, à la suite d'une opération réussie sur un grand blessé, les Indiens dansent beaucoup, se livrent à de nombreuses réjouissances et éprouvent toute l'estime et l'attachement dont ils sont susceptibles pour les Espagnols : « *Aqui me trajeron un hombre, y me dijeron que habia mucho tiempo que le habian herido con una flecha por el espalda derecha, y tenia la punta de la flecha sobre el corazon. Decia que le daba mucha pena, y que por aquella causa siempre estaba enfermo. Yo lo toqué, y senti la punta de la flecha, y vi que la tenia atravesada en la ternilla, y con un cuchillo que tenia le abri el pecho hasta aquel lugar, y vi que tenia la punta atravesada, y estaba muy mala de sacar. Torné a cortar mas, y meti la punta del cuchillo, y con gran trabajo en fin la saqué. Era muy larga, y con un hueso de venado, usando de mi oficio de medicina, le di dos puntos. Dados, se me desengraba, y con raspa de un cuero le estanqué la sangre ; y cuando hube sacado la punta, pidieronmela, y yo se la di, y el pueblo todo vino a verla, y la enviaron por la tierra adentro, para que la viesen los*

¹ *Ibid.*, pp. 160-161.

² *Ibid.*, p. 161.

³ Cap. XXII, p. 162.

⁴ Cap. XXII, p. 163.

⁵ Cap. XXIX, p. 182.

que alla estaban, y por esto hicieron muchos bailes y fiestas, como ellos suelen hacer. (...) Esta cura nos dio entre ellos tanto crédito por toda la tierra, cuanto ellos podian y sabian estimar y encarecer »¹.

2- Intimider, bénir, s'imposer

Sur cette même route, un soir, alors qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, pour manifester son mécontentement à leur égard, s'éloigne et s'en va dormir dans la campagne loin d'eux, les Indiens viennent aussitôt à ses côtés et passent toute la nuit sans dormir. Ils lui disent avec beaucoup de timidité combien ils sont effrayés. Ils supplient les Espagnols de ne plus être fâchés, que même s'ils devaient mourir en chemin, ils les conduiraient où ils veulent aller, ce qu'ils avaient refusé de faire, contrariant par là-même Alvar Nuñez Cabeza de Vaca.

Néanmoins, comme les Espagnols gardent leur air renfrogné pour qu'ils ne se rassurent pas, une chose extraordinaire se produit : dans la nuit, un grand nombre d'Indiens tombe malade et le lendemain huit d'entre eux meurent. Le bruit se répand dans tout le pays et les Espagnols inspirent tant la terreur que les Indiens craignent de mourir en les regardant. Ils les supplient de ne plus être en colère et de ne pas permettre qu'ils meurent.

Ils sont persuadés que les Espagnols les tuent par leur seule volonté alors que ces derniers sont véritablement affligés par ces morts et craignent que les autres meurent aussi ou que la terreur leur fasse prendre la fuite ou que la même chose arrive chez tous les habitants du voisinage lorsqu'ils apprendraient ce qui s'était passé : « *Luego fueron donde yo estaba, y toda la noche estuvieron sin dormir y con mucho miedo y hablandome y diciendome cuan atemorizados estaban rogandonos que no estuviésemos mas enojados, y que aunque ellos supiesen morir en el camino, nos llevarian por donde nosotros quisiesemos ir. Como nosotros todavia fingiamos estar enojados y porque su miedo no se quitase, sucedio una cosa extrana, y fue quer este dia mismo adolecieron muchos de ellos, y otro dia siguiente murieron ocho hombres. Por toda la tierra donde esto se supo hubieron tanto miedo de nosotros, que parecia en vernos que de temor habian de morir. Rogaronnos que no estuviésemos enojados, ni quisiesemos que mas de ellos muriesen, y tenian por muy cierto que nosotros los matabamos con solamente quererlo. A la verdad, nosotros recibiamos tanta pena de esto, que no podia ser mayor ; porque, allende de ver los que morian, temiamos que no muriesen todos o nos dejasen*

¹ *Ibid.*, pp. 182-183.

solos, de miedo, y todas las otras gentes de ahí adelante hiciesen lo mismo, viendo lo que a estos había acontecido »¹.

Toujours en avançant vers le Mexique, les Indiens viennent vers les Espagnols pour qu'ils les touchent et qu'ils fassent sur eux le signe de la croix. Ils sont si empressés que les quatre hommes ont du mal à supporter leurs sollicitations intempestives. Par exemple, qu'ils soient malades ou bien portants, ils sont toujours obligés de les bénir. Il arrive souvent que les femmes qui les suivent mettent des enfants au monde. Aussitôt, ils prennent le nouveau-né et l'apportent pour le faire toucher et faire faire sur lui le signe de la croix. Selon un processus qui se répète, les Indiens accompagnent les Espagnols jusqu'à ce qu'ils les aient confiés à d'autres naturels. Toutes ces peuplades sont fermement persuadées qu'ils viennent du ciel : « *Toda esta gente venia a nosotros a que los tocasemos y santiguasemos ; y eran en esto tan importunos, que con gran trabajo lo sufriamos, porque dolientes y sanos, todos querian ir santiguados. Acontecia muchas veces que las mujeres que con nosotros iban parian algunas, y luego en naciendo nos traian la criatura a que la santiguasemos y tocasemos. Acompañabannos siempre hasta dejarnos entregados a otros, y entre todas esta gentes se tenia por muy cierto que veniamos del cielo »².*

Durant ce périple, les Indiens s'étonnent que les Espagnols mangent si peu le soir, après toute une journée de marche sans prendre de nourriture. D'après Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, jamais ils ne se sont aperçus qu'ils étaient si fatigués, les Espagnols étant si accoutumés au mal qu'à peine ils y sont sensibles. De leur côté, les Espagnols traitent les Indiens avec beaucoup de réserve et d'autorité et pour cela leur parlent rarement. Estebanico, le « *nègre* », est chargé de s'entendre avec eux, c'est lui qui s'informe sur la route à suivre, les peuplades et sur tout ce que les quatre hommes veulent savoir : « *Entretanto que con estos anduvimos caminamos todo el día sin comer hasta la noche, y comiamos tan poco, que ellos se espantaban de verlo. Nunca nos sintieron cansancio, y a la verdad nosotros estábamos tan hechos al trabajo, que tampoco lo sentiamos. Teniamos con ellos mucha autoridad y gravedad, y para conservar esto, les hablabamos pocas veces. El negro les hablaba siempre ; se informaba de los caminos que queriamos ir y los pueblos que había y de las cosas que queriamos saber »³.*

¹ Cap. XXX, pp. 187-188.

² Cap. XXXI, pp. 194-195.

³ *Ibid.*, p. 195.

DEUXIEME CHAPITRE : LE TRIOMPHE DE L'ALTÉRITÉ

Les *Naufragios*¹ oscillent sans cesse entre les remarques blessantes et la compassion la plus sincère, sinon véhémence, envers les Indiens. Même à la fin de son périple, au moment le plus dramatique, lorsque les Indiens qui l'ont accompagné sont emmenés comme esclaves malgré ses promesses, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca reste ambigu sur l'opinion qu'il a des Indiens. Toutefois, il est permis de penser qu'il ne peut aller au-delà de ce qu'il rédige à l'attention du Roi et que malgré une défense, somme toute modérée, des Indiens, il a décelé en eux des qualités qui l'ont profondément touché.

La transformation incontestable d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca a aussi ses limites. Son empathie ne s'étend pas à Estebanico qui restera à jamais le « *Nègre* ». Par ailleurs, si l'homme a changé, le soldat reste le même. Toutefois, le guerrier soucieux des intérêts de son Roi entrevoit une autre façon de le servir.

A/ L'humanisation du guerrier

Comme souvent, avec Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, l'analyse alterne régulièrement entre un foisonnement d'hypothèses et peu de certitudes. Les nombreuses actions des conquérants qui apparaissent dans les *Naufragios*², notamment au plan militaire, donnent une réalité à la dureté de la conquête. Elles permettront de mieux comprendre, par la suite, le cheminement intérieur de l'homme de guerre.

a/ Itinéraire d'une initiation

À la différence des autres conquistadors, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est demeuré dans l'Histoire non pas grâce à ses « *exploits* » guerriers, mais plutôt à cause de son action et de son discours en faveur des Indiens. Toutefois, cet aspect « *humaniste* » ne doit pas occulter les autres facettes de sa personnalité, plus sombres, qu'il a dû surmonter.

1- Des hypothèses

Quelles qu'aient été les profondes motivations de l'action d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, il n'en reste pas moins un conquistador parti pour soumettre des hommes et conquérir de

¹ *Op. cit.*

² *Op. cit.*

nouveaux territoires. Néanmoins, quelques hypothèses doivent être envisagées pour mieux cerner les motivations profondes du conquérant. Aussi, l'aventure d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca doit-elle être replacée dans le contexte général de la conquête. Cet événement qui fascine tant historiens et romanciers a, de l'avis général, été motivé par la recherche de nouvelles richesses mais aussi par une quête d'action inflencée par un idéal chevaleresque et un désir de gloire et de reconnaissance. Est-ce vraiment le cas d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et de sa quête personnelle ?

α. Rêve de richesses ?

Ce rêve de richesse est-il aussi le sien ? Pour certains historiens, et Pierre Chaunu en particulier, il est communément admis, sinon clairement établi que : « *Plus que la passion de l'aventure, plus que le zèle missionnaire, l'appât du gain a été le moteur de la conquête* »¹. Et Pierre Chaunu de préciser : « *Comme Christophe Colomb lui-même, les conquistadores sont partis à la recherche des montagnes d'or qui reculaient aux limites de l'horizon, et qui les ont finalement menés au bout du monde* »². Il ajoute : « *En agitant ce mirage qu'eux-mêmes poursuivaient, ils ont pu entraîner dans les rangs de leurs expéditions les quelques milliers d'hommes vigoureux mais frustes avec qui ils ont parcouru et conquis les Indes* »³. De fait, et la terminologie choisie ici n'est pas innocente : « *(...) quelques individus (...) entraînent derrière eux des armées avides (...)* »⁴.

Mais, comme le précise Marianne Mahn-Lot dans sa présentation des mobiles des conquérants : « *Une fois dissipée l'illusion d'un enrichissement, les protagonistes de la Conquête tournèrent leur convoitise vers la seule richesse véritable : les indigènes eux-mêmes, qui étaient « répartis » par le chef ou par les fonctionnaires royaux entre les combattants notoires* ». Ils perçoivent dès lors : « *(...) les tributs versés par « leurs Indiens », entourés de concubines, servis par les autochtones ou des esclaves noirs* »⁵.

Christophe Colomb est donc, en grande partie, à l'origine de cette quête effrénée de richesse. Lui, dont le journal de bord est rempli d'allusions à l'or qu'il recherche éperdument. La première d'entre elles apparaît le lendemain même de la découverte. Le 13 octobre 1492, alors qu'il vient de vivre une traversée éprouvante et périlleuse, il note : « *J'étais attentif et*

¹ Pierre CHAUNU, *Histoire de l'Amérique Latine*, Que sais-je ?, Paris, PUF, 1988, 127 p., pp. 21-22.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ Marianne MAHN-LOT, *La conquête de l'Amérique espagnole*, Que sais-je ?, Paris, PUF, 1996, 127 p., p. 14.

m'employais à savoir s'il y avait de l'or »¹ ; le 15 octobre : « (...) *je ne veux pas m'arrêter afin d'aller plus loin, visiter beaucoup d'îles et découvrir l'or* »² ; le 1^{er} novembre : « *L'Amiral ordonna de ne leur en rien prendre, afin qu'ils comprissent qu'il ne cherchait que de l'or (...)* »³ ; le 23 décembre, il implore Dieu en ces termes : « *Que Notre Seigneur m'aide, en sa miséricorde, à trouver cet or (...)* »⁴. Dès lors, il ne va plus cesser d'en parler. Cette motivation ne demeure pas secrète, dans son for intérieur, mais est couchée sur le papier et rendue publique à plusieurs reprises, notamment lorsqu'il s'adresse aux souverains espagnols : « *L'or est tout ce qu'il y a de plus excellent* », proclame Colomb dans sa lettre aux Rois le 7 juillet 1503. Jean Cassou ne s'y trompe pas qui remarque : « (...) *sa plus grande préoccupation, et qui apparaît de façon obsédante dans le premier voyage, c'est l'or.* »⁵.

L'Amiral a, en effet, le premier, suscité bien des convoitises et aiguisé de nombreux appétits, lui qui, indique l'historien Jacques Heers dans son essai *La découverte de l'Amérique* : « (...) *malgré tout, malgré ce que l'on avait pu dire contre (...) avait pu donner enfin, en 1496, la preuve éclatante que ses dires sur ses quêtes et approches de l'Eldorado n'étaient pas simples fantaisies* »⁶. Pour ce faire : « *Il fait défiler dans Séville, puis dans plusieurs autres villes, le chef indien Caonabo, rebelle et capturé après de dures poursuites, portant autour du cou un magnifique collier d'or aussi lourd que 600 belles pièces castillanes, accompagné d'un cortège d'Indiens tenant, eux, dans leurs mains des couronnes et des masques « dont un avec des yeux en or aussi larges que des tasses d'argent, pesant chacun plus d'un demi-marc ». (...) Décidément les nouvelles terres promettent : l'or (mais aussi) les épices, les fruits, une vie facile... »*⁷.

Pour la littérature également, la soif de l'or prend vite le pas sur toute autre considération et joue, sans conteste, un rôle majeur dans la conquête. Elle n'en est que plus violemment stigmatisée. L'écrivain cubain Alejo Carpentier, dans son roman, *La Harpe et l'Ombre*⁸, s'attache, par exemple, à décrypter la personnalité complexe de Christophe Colomb sur laquelle il s'interroge : « *Saint ou escroc ?* ». Il explique dans un premier temps, en des termes très poétiques, comment son héros est arrivé à ses fins pour obtenir le financement de ses voyages et a su, ne reculant devant aucun artifice, attiser la « *gourmandise* » de ses différents

¹ *Journal de bord, op. cit.*, p. 130.

² *Ibid.*, p. 136.

³ *Ibid.*, p. 158.

⁴ *Ibid.*, p. 232.

⁵ Jean CASSOU, *op. cit.*, p. 57.

⁶ Jacques HEERS, *La découverte de l'Amérique*, Paris, Éditions complexes, 1991, 184 p., « Enthousiasmes et escroqueries. Une image d'abondance », pp. 71-94, p. 84.

⁷ *Ibid.*

⁸ Alejo CARPENTIER, *La harpe et l'ombre, (El harpa y la sombra, Siglo XXI Editores, Mexico, 1979)*, Paris, Gallimard, 1979, 204 p.

interlocuteurs : « (...) je me procurai un retable aux merveilles (...). Je dressais mon théâtre devant des ducs et des altesses, des financiers, des moines et de riches hommes, des prêtres et des banquiers, des grands d'ici et d'ailleurs ; j'élevai un rideau de paroles, et sur-le-champ apparaissait, en un éblouissant défilé, le grand carnaval de l'or, du diamant, des perles et, surtout, des épices. Dona Cannelle, Dona Muscade et Dona Cardamone entraient au bras de Don Saphir, Don Topaze, Dona Émeraude et Dona Toute-Argent, suivis de Don Poivre, Don Gingembre et Don Clou de Girofle, au rythme d'un hymne couleur safran (...) »¹. Il lui fait notamment dire peu après son arrivée dans le Nouveau Monde : « (...) je remarquai (...) avec une vive émotion, que des Indiens (...) portaient dans les narines de petits morceaux d'or. J'ai dit d'OR. Devant une telle merveille, je me sentis violemment transporté. Une cupidité jamais éprouvée germait dans mes entrailles. Mes mains tremblaient. Profondément troublé, couvert de sueur, en proie à une idée fixe, hors de mes gonds, bousculant ces hommes en les interrogeant par gestes, j'essayai de savoir d'où venait cet or, comment ils l'obtenaient, où était la mine, comment ils l'extrayaient, et le travaillaient, puisqu'ils n'avaient apparemment pas d'outils et ne connaissaient pas le creuset. Et je palpais le métal, le soupesai, le mordais, l'éprouvais, le frottai de salive avec un mouchoir pour le faire briller et l'examiner au soleil ; je le prenais dans la paume de ma main, m'assurant que c'était bien de l'or, de l'or authentique, de l'or de bon aloi »².

Et le personnage central du roman de Carpentier, emporté par la frénésie provoquée par sa découverte et en proie à l'exaltation la plus exacerbée, de préciser : « (...) on (...) venait ici (...) pour chercher de l'or, l'or que l'on commençait à découvrir dans chaque île ; l'or qui désormais serait notre guide, notre boussole dans nos randonnées »³ tandis que : « (...) la mine richissime, si souvent mentionnée par les voyageurs vénitiens (...). (...) La Mine (...) était devenue pour moi comme une obsession diabolique »⁴.

Plus avant, le personnage de Christophe Colomb : « guetté par la mort », relit ses œuvres et fait le constat suivant, devant, dit-il, le brouillon de : « (...) la relation de mon premier voyage, j'éprouve du dégoût, du remords, de la honte, à voir le mot OR si souvent écrit. (...) ce manuscrit, (...) semble décrire davantage la recherche d'une terre de Veau d'Or que celle d'une terre promise au rachat de millions d'âmes. (...) un 24 décembre, (...), j'écris cinq fois le mot OR (...). Deux jours plus tard, (...), j'écris douze fois le mot OR (...). Il en résulte « une relation générale où l'or est mentionné plus de deux cents fois »⁵. Enfin, le héros

¹ *Ibid.*, pp. 78-79.

² *Ibid.*, pp. 114-115.

³ *Ibid.*, p. 116.

⁴ *Ibid.*, p. 127.

⁵ *Ibid.*, pp. 127-128.

romanesque livre un ultime aveu, accentuant davantage encore sa vilénie : « *(Je me dis que puisque je ne trouve pas d'or, on peut substituer à ce dernier l'irremplaçable énergie humaine, force de travail qui procure somme toute plus de profits que le fallacieux métal que l'on reçoit d'une main pour le dilapider de l'autre...)* »¹.

Le romancier lève donc toute ambiguïté et dit clairement et sans ambages ce que laisse deviner le véritable Christophe Colomb dans son *Journal de bord*². Aussi, dans l'imaginaire comme dans la réalité, clairement avouée ou sous-jacente, la seule quête de cet homme est, avant tout, la richesse. Plus récemment, pour éclairer l'attitude des Espagnols lors de la Conquête, le dramaturge, scénariste et écrivain français Jean-Claude Carrière, dans sa pièce de théâtre *La Controverse de Valladolid*³ fait s'affronter le Dominicain Bartolomé de Las Casas et le philosophe Juan Gines de Sepulveda quant au salut de l'âme des Indiens.

Sous sa plume, le personnage de Las Casas le dit sans détour et avec force : « *Depuis les tout premiers contacts, les Espagnols n'ont paru animés et poussés que par la terrible soif de l'or, ce métal funeste qu'ils découvrirent accroché aux oreilles des premiers habitants (...). Depuis, c'est tout ce qu'ils réclament : De l'or ! De l'or ! Apportez-nous de l'or ! Au point qu'en certains endroits les habitants des terres nouvelles disaient : Mais qu'est-ce qu'ils font avec tout cet or ? Ils doivent le manger ! Tout est soumis à l'or, tout !* »⁴.

Ceci tandis que l'autre source de richesse, l'esclavage des Indiens, pousse les conquérants aux agissements les plus inhumains. Toujours dans la bouche du personnage de Las Casas : « *Dès la conquête, sur ordre de Cortès, on les marquait au visage de la lettre G, au fer rouge, pour indiquer qu'ils étaient esclaves de guerre. On les marque, aujourd'hui, du nom de leur propriétaire. Quand ils passent d'un propriétaire à l'autre on les marque, encore et encore. Ces marques s'accumulent sur leurs visages, qui deviennent comme du vieux papier* »⁵.

Dans la réalité, le véritable Las Casas, comme le souligne Tzvetan Todorov : « *En Amérique depuis 1502 (...) pense dans un premier temps s'y installer pour gagner fortune* »⁶ avant de choisir résolument le « *camp des victimes* » et de devenir le défenseur des Indiens. Il

¹ *Ibid.*, p. 147.

² Christophe COLOMB, *op. cit.*

³ Jean-Claude CARRIÈRE, *La Controverse de Valladolid*, Paris, Actes Sud Papiers, 1999, 62 p.

⁴ *Ibid.*, p. 10.

⁵ *Ibid.*, p. 10.

⁶ Tzvetan TODOROV, « Las Casas, notre contemporain », *Le Monde des livres*, 8.11.2002.

dénonce alors dans son œuvre la plus marquante, *Histoire des Indes*¹, récit du génocide des Indiens lors de la conquête, écrit entre 1527 et 1561 : « *Les Espagnols mieux armés et plus habiles que les Indiens, découvrent la possibilité de s'enrichir rapidement en se procurant de l'or, de l'argent et des perles, ou, à défaut, en s'emparant des Indiens pour les réduire en esclavage* »².

Dans sa *Très brève relation de la destruction des Indes*³, il n'hésite pas à mettre en cause les plus hautes autorités comme : « *Ce gouverneur avec ses gens (qui) inventèrent de nouvelles sortes de cruautés et de tourments pour faire découvrir et se faire donner de l'or* »⁴. L'or est à l'origine de toutes les abjections des conquistadors : « *La province de Sainte Marthe était un pays où les Indiens possédaient beaucoup d'or, car le territoire et les contrées voisines en étaient riches, et les gens industrieux à l'extraire. C'est pourquoi, (...) des tyrans sans nombre y sont allés continuellement (...) tuant et déroband ces gens, et leur ôtant ce qu'ils avaient d'or (...)* »⁵. Et les mots de Bartolomé de Las Casas ne sont pas assez durs pour désigner et fustiger ces : « *meurtriers* », « *larrons* », « *brigands* », « *(...) faisant souffrir de graves tourments aux seigneurs et à leurs sujets pour les faire découvrir de l'or et les lieux où il y avait de l'or (...)* »⁶, leurs crimes découlant tous de leur cupidité : « *Ils y allèrent, sans comparaison beaucoup plus cruellement que nul des autres tyrans desquels avons parlé, se comportant de façon plus inhumaine et plus furieuse que les tigres cruels et que les loups et les lions ravisseurs, car ils avaient la juridiction de tout le pays, le possédant plus librement, avec un soin plus grand et d'un aveuglement d'avarice plus enragé, se servant de toutes pratiques et industries pour avoir et dérober de l'or et de l'argent, plus que tous ceux desquels il a été parlé ci-devant, ayant jeté au loin toute crainte et de Dieu et du roi, voire ayant oublié qu'ils étaient des hommes* »⁷

Aussi, mis à part le texte d'Angel Ganivet⁸, surréaliste tant il tranche avec l'ensemble des écrits consacrés aux conquérants, mais il est vrai qu'il est l'oeuvre d'un poète - « *Para nuestras empresas de America no fue necesario cambiar nada y los conquistadores, en cuanto hombres de armas, fueron legitimos guérilleros, lo mismo los mas bajos que los mas altos, sin*

¹ Bartolomé de LAS CASAS, *Histoire des Indes (Historia de las Indias)*, Traduit de l'espagnol par Jean-Pierre Clément et Jeran-Marie Saint-Lu, Paris, Éd. Du Seuil, 2003, vol. 1, 1088 p., vol. 2, 368 p., vol. 3, 896 p.

² Tzvetan TODOROV, *op. cit.*

³ Bartolomé de LAS CASAS, *op. cit.*

⁴ *Très brève relation de la destruction des Indes, op. cit.*, p. 33, « *De la terre ferme* ».

⁵ *Ibid.*, pp. 76-77, « *De la province de Sainte-Marthe* ».

⁶ *Ibid.*, p. 78.

⁷ *Ibid.*, p. 93, « *Du royaume de Vénézuëla* ».

⁸ Angel CANIVET, écrivain espagnol, né en 1865 à Grenade et mort à Riga, en Lituanie, en 1898, est, avec son compatriote et ami, le poète Miguel de Unamuno, considéré comme le précurseur de la « *génération de 98* ».

exceptuar Hernan Cortés »¹ - rares sont les ouvrages, scientifiques ou littéraires qui saluent la geste des conquistadors, coupables de crimes et d'exactions diverses du fait même de leur cupidité unanimement dénoncée.

L'appât du gain, l'or, sont au cœur même de leurs pensées et de leurs rêves. Jean Cassou, dans *Les conquistadores*², Jean Babelon, dans *L'Amérique des conquistadores*³, Jacques Lafaye, dans *Les conquistadores*⁴ ou encore Ruggiero Romano, dans *Les mécanismes de la conquête coloniale : les conquistadores*⁵, se sont, entre autres, particulièrement attachés à le démontrer dans leurs ouvrages respectifs qui constituent autant de références sur la question⁶. Ils soulignent, en outre, le rôle non négligeable, des chroniques dans cette quête éperdue.

Les chroniques de l'époque, dont il suffit de lire quelques passages pour s'en convaincre, ne font effectivement qu'exacerber la vénalité de ces hommes. Parmi ces dernières, l'*Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne*⁷, du Frère Bernardino de Sahagun, qui se rend au Mexique en 1529, apprend la langue indienne et se fait ethnologue. Le missionnaire observe, notamment, les : « *Petits métiers et métiers d'art* » comme celui, entre autres, du « (...) *lapidaire ou marchand de pierres précieuses (qui) sait tailler adroitement et polir les pierres (...) vend (...) les plus précieuses, comme l'émeraude fine, la perle nette, le jais (...). (Tandis que), L'orfèvre en or vend des boucles d'or, d'argent ou de cuivre, ou bien des chaînes et des*

¹ Angel CANIVET, *Idearium Espanol*, 1897, œuvre dans laquelle l'auteur exprime toute l'admiration qu'il porte à son pays.

² Jean CASSOU, *Les conquistadores*, Paris, Gallimard, 1941, 247 p.

³ Jean BABELON, *L'Amérique des conquistadores*, Paris, Hachette, 1947, 288 p.

⁴ Jacques LAFAYE, *Les conquistadores*, Paris, Seuil, 1964, 192 p.

⁵ Ruggiero ROMANO, *Les mécanismes de la conquête coloniale : les conquistadores*, Paris, Flammarion, 1991, 178 p.

⁶ Auxquels s'ajoutent les ouvrages de Frederick Alexander KIRKPATRICK, *Les Conquistadores espagnols*, Traduction A. et H. Collin-Delavaud, Paris, Payot, 1992, 316 p. ; R. BLANCO FOMBOSA, *El Conquistador espanol del siglo XVI*, Madrid, 1921 ; Jean BABELON, *La Vie de Fernand Cortès*, Paris, 1928, 277 p. ; Carlos PEREYRA, *Hernan Cortès*, Madrid, 1931 ; Louis BAUDIN, *La Vie de François Pizarre*, Paris, 1930, 223 p. ; François CALI, *L'Art des Conquistadors*, Paris, Éd. Arthaud, 1960, 298 p. ; « Initiation à l'Amérique Latine », *Esprit*, n° 10 (octobre 1858) ; « Problèmes d'Amérique Latine », *Diogenes*, n° 43 (juillet 1963) ; M. PICON SALAS, *De la Conquista a la Independencia*, Mexico, 1944 ; Silvio ZAVALA, *Fiolosoфия de la Conquista*, Mexico, 1945 ; Irving LEONARD, *Books of the brave. Being an account of books and of men in the Spanish conquest and settlement of the sixteenth century new world*, Cambridge, U.S.A, 1949 ; Mario SALAS, *Las armas de la Conquista*, Buenos Aires, 1950 ; Ed. O'GORMAN, *La idea del descubrimiento de America*, Mexico, 1951 ; José DURAN, *La transformacion social del Conquistador*, Mexico, 1953 ; Valentin DE PEDRO, *América en las lettres espanoles del Siglo de Oro*, Buenos Aires, 1954 ; Morales PADRON, *Fisionomia de la Conquista Indiana*, Sevilla, 1955, J. PEREZ DE TUDELA, *Las armas de Indias y las origenes de la politica de colonisacion*, Madrid, 1956 ; Mario GONGORA, *Los grupos de Conquistadores en Tierra Firme (1509-1530)*, Santiago du Chili, 1962.

⁷ Frère Bernardino de SAHAGUN DE CAMPOS, *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne*, Traduction de D. Jourdanet et Rémi Siméon, Paris, 1880, in Luis MIZON, *op. cit.*, pp. 55-71.

colliers d'or, ainsi que des bracelets pour les poignets »¹. Il note également, parmi le public de spectacles de danse, que : « *Les femmes étaient vêtues de riches péplums et de jupons ornés de broderies diverses d'un prix élevé* »².

Après s'être attaché à la faune, qu'il dépeint riche et abondante, il rapporte que lors de jeux : « *On gagnait (...) des colliers d'or, des turquoises, des esclaves, (...), des ceinturons riches, des plantations de maïs, des maisons, des armures en or, des grands anneaux d'or, des bracelets en plumes riches, des robes en plumes et des charges de cacao* »³. Il consacre, en outre, un long développement aux pierres précieuses dont il décrit la découverte et évoque les turquoises, mais : « *(...) aussi des mines où l'on trouve de l'ambre fin, du cristal, des pierres à faire des couteaux et du jaspe. (...) Ces objets précieux existent dans la montagne et on les y cherche au moyen de mines. Il y a une grande quantité de ces pierres de jaspe très précieuses (...)* »⁴.

De son côté, Hernan Cortès, nommé Gouverneur et Capitaine général de la Nouvelle-Espagne en 1522, décrit, notamment, dans ses *Lettres à Charles V*⁵, une : « *(...) ville (de la province de Tlaxcala où se déroule) un grand marché tous les jours, où se pressent plus de trente mille acheteurs et vendeurs (...). Il y a dans ce grand marché toutes espèces de marchandises en vivres, étoffes et vêtements que les gens peuvent désirer ; on y voit des bijoux d'or, d'argent, de pierres précieuses et des ouvrages de plumes d'un fini merveilleux, qu'on ne saurait égaler dans les marchés les plus célèbres du monde (...)* »⁶. Peu après, lors d'une rencontre avec l'empereur Mutezuma, le frère de ce dernier : « *(...) revint avec des bijoux de toutes sortes en or, en argent, en plumes éclatantes et nous apportait cinq à six mille pièces d'étoffes de coton très riches, tissées et brodées de différentes manières* »⁷.

Don Fernando D'Alva, Ixtlilxochitl, descendant des rois de Tezcoco et interprète du vice-roi de la Nouvelles-Espagne, écrit pour sa part une *Histoire des Chichimèques*⁸, dans laquelle il relate, notamment, l'arrivée de Cortès à Vera Cruz et l'épisode suivant qui devait s'y dérouler à cette occasion : « *Ils y furent visités par un grand nombre d'Indiens qui échangeaient*

¹ *Ibid.*, p. 56.

² *Ibid.*, p. 60.

³ *Ibid.*, p. 63-64.

⁴ *Ibid.*, p. 70-71.

⁵ Hernan CORTES, *Lettres à Charles V*, Traduction de Désiré Charnay, Paris, 1895, in Luis MIZON, *op. cit.*, pp. 75-87.

⁶ *Ibid.*, p. 76.

⁷ *Ibid.*, p. 79.

⁸ Don Fernando D'ALVA, *Histoire des Chichimèques*, in *Voyages, relations et mémoires originaux*, *op. cit.*

de l'or et des plumes précieuses contre des ciseaux, des aiguilles, des perles de verre et autres bagatelles, quoique Cortès eût défendu qu'on leur demandât de l'or, pour qu'ils ne crussent pas que c'était le but du voyage »¹.

Enfin, le Frère Marcos de Niza, qui ne fera qu'apercevoir de loin la ville mythique de Cibola avant de rejoindre le Mexique, dans sa *Relation* accompagnée de l'Introduction du Vice-roi Antonio de Mendoza², reçoit, dans son « *Instruction donnée par Don Antonio de Mendoza, vice-roi de la Nouvelle-Espagne au Père Marcos de Niza* »³, la mission suivante : « *Vous prendrez le plus grand soin d'observer la force des peuplades, si elles sont nombreuses ou non, si elles vivent dispersées ou réunies ; l'aspect et la fertilité du pays, la température, les arbres, les plantes, les animaux sauvages qui s'y trouvent ; la nature du sol, s'il est aride ou coupé par des rivières, si elles sont grandes ou petites ; les pierres et les métaux qu'il renferme. Si vous pouvez vous procurer des échantillons de tous ces objets, apportez-en ou envoyez-en afin que sa majesté puisse être parfaitement instruite* »⁴. Le Frère Marcos de Niza s'acquittera consciencieusement de sa mission comme en témoigne ce passage de sa *Relation*⁵ : « *Je leur montrai quelques métaux que j'emportais pour connaître ceux du pays, ils prirent de l'or et me dirent que ces naturels avaient des bassins de cette matière, et qu'ils portaient au nez et aux oreilles des objets ronds en or. Qu'ils avaient des petites pelles du même métal avec lesquelles ils raclent leur sueur pour s'en débarrasser* »⁶. Toutes informations recueillies : « (...) pour donner avis de l'importance d'un pays où Dieu (...) peut être si bien servi (...) et qui peut augmenter le patrimoine royal de sa majesté »⁷. Car, dit-il : « *J'appris qu'il y avait de l'or en quantité, que les naturels en fabriquent des lingots, des bijoux pour les oreilles et des petites pelles qui leur servent à enlever la sueur* »⁸.

Les conquistadors, dans leur grande majorité, ne rêvent donc que de richesses. Comment pourrait-il en être autrement devant tant de munificence ? L'Amérique est présentée comme une véritable corne d'abondance avec force détails qui ne laisse nulle place au moindre doute : la fortune est au bout du voyage.

¹ *Ibid.*, p. 95.

² *Relation* accompagnée de l'Introduction du vice-roi Antonio de Mendoza, in *Voyages, relations et mémoires originaux*, *op. cit.*

³ « *La relation de Marcos de Niza* », indique Luis Mizon est, en effet, « *un document juridique complet, avec l'instruction et les actes notariaux* », *op. cit.*, p. 99.

⁴ *Ibid.*, p. 101.

⁵ Marcos DE NIZA, *op. cit.*

⁶ *Ibid.*, p. 105.

⁷ *Ibid.*, p. 117.

⁸ *Ibid.*, p. 121.

Quant à Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, les rares éléments biographiques le concernant ne sont en rien éclairants quant à la situation économique du conquérant lors de son premier départ en Amérique et lui-même n'en dit rien. À le lire, l'enrichissement n'est ni sa préoccupation première ni même sa motivation pour entreprendre ce voyage. Il n'évoque ni l'une ni l'autre. Il est en outre particulièrement frappant de constater que les commentateurs de son œuvre ne font pas état de sa soif de l'or ni même ne sous-entendent un intérêt quelconque pour le fameux métal ; intérêt qui, à aucun moment, n'est ni manifeste ni même sous-jacent sous sa plume.

De fait lui-même ne semble pas se préoccuper d'une quête éperdue d'or qui intéresse en revanche au plus haut point ses compagnons, surtout Panfilo de Narvaez, comme il se plaît à le souligner¹, qui à peine débarqués remarquent de l'or au cou des Indiens et veulent savoir où en trouver et interrogent, pressent les Indiens de questions pour le découvrir. À ce propos, il convient de noter que l'occurrence du terme est très faible tout au long du texte, peut-être parce que la troupe n'en trouve pas !

Pour ce qui est des *Naufragios*², dès l'arrivée de l'expédition en Floride, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca évoque la découverte d'un objet en or : « (...) *hallamos alli una sonaja de oro* (...) »³. La première personne du pluriel semblerait indiquer qu'il est lui-même à ce moment-là intéressé par cette découverte. Plus avant, dans l'intérieur des terres, les Indiens sont interrogés sur l'or et non sur la nature du pays : « (...) *hallamos tambien muestras de oro. Por senas preguntamos a los indios de adonde habian habido aquellas cosas ; senalaronnos que muy lejos de alli habia una provincia que se decia Apalache, la cual habia mucho oro, y hacian senas de haber muy gran cantidad de todo lo que estimamos en algo. Decian que en Apalache habia mucho* (...) »⁴.

Le sort de la troupe, et parce que Panfilo de Narvaez en a décidé ainsi, est désormais scellé. Il lui faut rejoindre Apalache, et son or supposé, et : « *Mas con vernos llegados donde deseabamos, y donde tanto mantenimiento y oro nos habian dicho que habia, parecionos que se nos habia quitado gran parte del trabajo y cansancio* »⁵, formulation ambiguë s'il en est. Sont-ils heureux de faire enfin une halte ou bien d'atteindre l'endroit qui regorgerait de « *tant d'or* » ? À compter du chapitre IX, les différentes richesses évoquées seront, pour l'essentiel,

¹ Cap. IV, p. 86 ; Cap. V, p. 91. Le gouverneur ira jusqu'à choisir d'abandonner sa flotte pour entrer dans l'intérieur des terres et atteindre Apalache et son or malgré les périls d'une telle entreprise.

² *Op. cit.*

³ Cap. III, p. 84.

⁴ Cap. IV, p. 87.

⁵ Cap. V, p. 95.

constituées des cadeaux offerts par les Indiens. Leur valeur inégale est, le plus souvent, toute relative. Ainsi, une prise de guerre, un manteau de peaux de zibeline, les plus belles qu'il ait jamais vues, souligne-t-il¹, provoque l'admiration d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca à un point tel qu'il précise en avoir vu d'autres mais aucune aussi précieuse, ce qui tendrait à prouver qu'il connaît la valeur de ce type de vêtement et de la matière qui le compose : la fourrure, tant prisée en Europe à l'époque. Plus avant², les Indiens offrent aux soldats beaucoup d'objets, sans doute de moindre valeur puisqu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca ne précise pas de quoi il s'agit. Il évoque peu après³, un autre don reçu de nouveaux hôtes qui consiste en des cailloux que les Indiens utilisent pour couper, objet de grande valeur à leurs yeux.

Les conquistadors reçoivent également⁴ des cerfs, des coquillages, de l'ocre et quelques petites bourses d'argent dont ils se défont au profit des Indiens qui les suivent dans leur périple vers le Mexique, selon l'usage qu'ils ont établi. Dorantes⁵ se voit offrir quant à lui un grelot en cuivre représentant une figure. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses compagnons veulent alors savoir comment ils se sont procuré un tel objet et obtiennent des Indiens l'information suivante : au nord de la contrée où ils se trouvent, il y a une grande quantité de cette matière très recherchée.

La géologie du pays, n'échappe pas à Alvar Nuñez Cabeza de Vaca qui note que les rochers sous ses pieds sont des scories de fer. Parmi les présents reçus, figurent également de nombreuses bourses contenant de la marcassite et de l'antimoine en poudre.

Au nombre des offrendes, dans ce pays situé non loin de la mer du Sud, dont il leur est dit, sans doute parce qu'ils se sont renseignés, qu'elle est plus riche que celle du Nord, ils reçoivent des peaux de vache. Des coraux, un grand nombre de turquoises viennent également s'ajouter à cette liste⁶. Ceci, tandis que les conquérants remarquent de nombreuses traces d'or, d'antimoine, de fer, de cuivre et d'autres métaux dont Alvar Nuñez Cabeza de Vaca ne donne pas les noms⁷. Il note à ce sujet que les Indiens qui les suivent n'attachent aucune importance ni à l'or ni à l'argent et ne pensent pas que l'on puisse en tirer un avantage quelconque. À ce stade du récit, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca indique que les conquérants survivants, donneront leurs arcs, leurs turquoises et, aux Chrétiens qu'ils retrouveront, des couvertures et d'autres objets⁸.

¹ Cap. IX, p. 107.

² Cap. X, p. 112.

³ Cap. XXII, p. 156.

⁴ Cap. XXVIII, p. 177.

⁵ Cap. XXIX, p. 181.

⁶ Cap. XXXI, p. 193.

⁷ Cap. XXXII, p. 197.

⁸ Cap. XXXIV, p. 204.

Chemin faisant, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca prend note que le sol comporte des indices certains de mines d'or et d'argent. Les Indiens leur offrent en outre un autre cadeau, des plumes¹. Les rescapés continuent à collecter des informations quant aux richesses du pays². Ils apprennent que sur la côte sud, il y a des perles, beaucoup de richesses et que c'est la meilleure partie de tout le pays.

Curieusement, alors que le récit s'achève, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca ne dit rien de ce qu'il rapporte en Espagne. Peut-être ne rapporte-t-il rien, repartant comme il est venu, les mains vides ? Lorsqu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca entame son long périple avec les trois autres survivants de l'expédition, son désintéressement est manifeste : « (...) *nosotros no tomabamos nada y lo habiamos de dar todo a ellos* »³ alors qu'à ce stade de l'aventure, il s'agit de quelque chose de bien plus précieux que de l'or puisqu'il s'agit de nourriture.

Son intérêt personnel, et lui qui, sur ce point, s'efface toujours derrière la première personne du pluriel, utilise ici le « *je* », qui apparaît une seule et unique fois : « (...) *a mi me dieron cinco esmeraldas hechas puntas de flechas, y con estas flechas hacen ellos sus areitos y bailes. Pareciendome a mi que eran muy buenas les pregunté de donde las habian habido, y dijeron que les traian de unas sierras muy altas que estan hacia el Norte, y las compraban a trueco de penachos y plumas de papagayos (...)* »⁴.

Mais, décidément, la richesse lui échappe, dans la confusion des retrouvailles avec d'autres Espagnols : « (...) *pasamos muchas y grandes pependencias con ellos, porque nos querian hacer los indios que traíamos esclavos, y con este enojo, al partir, dejamos muchos arcos turquescos que traíamos, y muchos zurroneos y flechas, y entre ellas las cinco de las esmeraldas, que no se nos acuerdo de ellas ; y asi, las perdimos* »⁵. Il n'en est pas davantage affecté. Cet inventaire exhaustif, bien maigre, montre le peu de cas accordé à ce sujet et n'occupe que peu de place dans un texte de plusieurs centaines de pages et comportant XXXVIII chapitres.

Apparemment, le rêve de richesse n'est pas celui d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca. Il doit pourtant avoir besoin d'argent et ce voyage peut, également, entre autres choses, s'expliquer par des raisons économiques. Au XVI^e siècle, un militaire, même de haut rang, « *propose* » effectivement ses services au plus offrant et monnaie sa valeur au champ d'honneur. Car le

¹ Cap. XXXV, p. 208.

² Cap. XXXVI, p. 212.

³ Cap. XXX, p. 189.

⁴ Cap. XXXI, p. 194.

⁵ Cap. XXXIV, pp. 204-205.

métier des armes, justement rétribué, est une source de revenus non négligeable pour la noblesse. Celle-ci doit effectivement trouver à s'employer quand elle ne tire pas de revenus de ses terres, ce qui pourrait être le cas d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca. Aussi, la seule chose qui distingue Alvar Nuñez Cabeza de Vaca des simples soldats, des mercenaires, c'est une position sociale, un rang et un grade militaire mis au service de son Roi mais le motif est le même : subvenir à ses besoins à défaut de gagner sa vie comme le commun des mortels, ici la troupe.

S'agit-il, par conséquent, d'un non-dit (pudique ou hypocrite) pour ne pas donner un côté vulgaire à son voyage ? Sa prodigieuse aventure serait-elle à dessein lacunaire ? Il est vrai qu'il en ressort particulièrement grandi du fait même de ce désintéressement inhérent à ce silence quelque peu assourdissant sur le sujet et qui l'éloigne tant des autres. L'hypothèse n'est pas à exclure tant l'orgueil - l'une des manifestations les plus éclatantes de son humanité - ne semble pas lui faire défaut et paraît le pousser à l'intransigeance la plus grande¹ tant sur son honneur que sur ses vertus. Aussi, sur ce point comme sur bien d'autres, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est unique parce qu'il se veut tel et se décrit différent des autres dont il prétend ne pas partager les ambitions les plus viles.

β. Quête d'action ?

Par hypothèse, la quête d'action fait sans doute aussi partie de la motivation du conquistador. Dans la première moitié du XVI^e siècle, qui coïncide, à quelques années près, avec le règne de Charles Quint, inauguré en 1516 pour s'achever en 1556 par l'abdication du souverain, l'Espagne a déjà une Histoire riche d'événements multiples où la geste militaire tient une large part. L'historien John Hale, dans son monumental essai consacré à l'Europe de la Renaissance, *La civilisation de l'Europe à la Renaissance*², développe longuement la genèse des conflits qui ont déchiré l'Ancien Monde durant cette période.

Aussi, « *Le personnel de la conquête* »³ est-il grandement issu des différentes batailles livrées par la couronne, en Espagne⁴, en Europe⁵ mais également aux Canaries⁶, en Afrique du

¹ Cf., Cap. IV, p. 90 : « (...) *queria mas aventurarme al peligro que el y los otros se aventuraban, y pasar por lo que el y ellos pasasen, que no encargarme de los navios, y dar ocasion a que se dijese que, como habia contradicho la entrada, me quedaba por temor, y mi honra anduviese en disputa, (...) queria mas aventurar la vida que poner mi honra en esta condicion* ».

² John HALE, *La civilisation de l'Europe à la Renaissance*, Paris, Collection Tempus, Éditions Perrin, 2003, 677 p., Chap. III, « *Les divisions de l'Europe* », pp. 97-148.

³ Terminologie empruntée à Marianne Mahn-Lot, *op. cit.*, p. 11.

⁴ Insurrection des Comuneros et des Germanias (1520-1523).

⁵ Guerres d'Italie (1494-1559).

⁶ Les îles Canaries ont effectivement été soumises par les armes à partir du XIV^e siècle, notamment par le grand-père d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca en 1480. Elles ont, en outre, été, pour l'Espagne, comme le

Nord¹ et enfin aux Antilles². Ainsi, Marianne Mahn-Lot remarque-t-elle que parmi les conquérants demeurés à la postérité : « *Tels qui partent jeunes aux Indes, comme Cortés, Ojeda, Bernal Diaz del Castillo, font leurs premières armes aux Antilles³ ou en Terre ferme⁴ et se trouveront prêts pour de futurs exploits* »⁵. Elle ajoute que : « *D'autres, comme Francisco Pizarro, Alvarado, sont des vétérans des guerres d'Italie* »⁶ qui choisissent d'entreprendre, à leur tour, un voyage transatlantique et de se lancer dans la conquête démontrant par là-même combien : « *La résistance de ces hommes est exceptionnelle* »⁷ et leur quête d'action effrénée. Thomas Gomez ne dit pas autre chose : « (...) *Certains, parmi les conquistadors du Nouveau Monde, se piquaient d'avoir été présents sur les champs de bataille où se forgeait le destin universel de l'Espagne : campagnes d'Italie, guerres contre le roi de France, conquête de places fortes en Amérique du Nord, etc. Bien des renommées furent bâties sur la participation réelle ou supposée à ces campagnes prestigieuses dont les faits d'armes américains étaient le prolongement. (...) Cortés, Pizarre, Balboa, Cabeza de Vaca, Ximénez de Quesada, Valdivia eurent tout à fait conscience que leur nom entrerait dans l'Histoire* »⁸. Enfin, et dans une proportion non négligeable, s'ajoutent tous ces hommes expérimentés mais quelque peu désœuvrés après la chute du Royaume de Grenade.

De fait, poursuit Marianne Mahn-Lot : « *Une fois terminée la Reconquête, beaucoup de ceux qui y participaient se trouvent (...) sans emploi. Ils vont fournir les merveilleux soldats des tercios, sur les champs de bataille européens, et tous ces volontaires qui se pressent à Séville pour obtenir licence de partir aux « Indes »*⁹ par application de règles administratives précises¹⁰. Cet épisode majeur de l'Histoire espagnole, qui redessine le territoire et redistribue les

souligne Marianne Mahn-Lot, « (...) à bien des égards, le laboratoire des expériences coloniales d'outre-Atlantique », *op. cit.*, p. 12.

¹ Expédition de Djerba, en 1520, à laquelle participe d'ailleurs Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, ou encore, en 1535, la prise de Tunis après la campagne entreprise par Charles Quint contre Barberousse et de violents combats contre les Barbaresques.

² Les Indes Occidentales, qui comprenaient, entre autres, Cuba, l'Hispaniola (Haïti), Porto Rico, la Jamaïque ou encore Saint-Domingue.

³ En l'occurrence Cuba.

⁴ Ici le Vénézuéla.

⁵ Marianne MAHN-LOT, *op. cit.*, p. 11.

⁶ *Ibid.*, p. 11.

⁷ *Ibid.*, p. 11.

⁸ Thomas GOMEZ, *op. cit.*, p. 181.

⁹ *Ibid.*, p. 6.

¹⁰ Marianne MAHN-LOT, *op. cit.*, p. 6. Gradés comme aventuriers, partent effectivement pour le Nouveau Monde dûment pourvus d'une autorisation de la Couronne et d'une « capitulation », *capitulacion*, contrat qui engage la responsabilité propre du conquérant et donne un caractère privé à la Conquête. Ce document était obtenu auprès de la *Casa de Contractacion* de Séville, créée en 1503. « *Dans ces sortes de traités, le souverain autorisait tel capitaine à partir explorer au Nouveau Monde, à charge pour lui d'en faire les frais et d'emmener des officiers royaux, qui prendraient acte de la suzeraineté du roi de Castille sur les rivages où l'on débarquerait. Sur les trésors à découvrir, ou les métaux précieux obtenus par troc ou de tout autre manière, un cinquième (le « quint ») devait être réservé pour le roi* », p. 10.

individus, joue, par conséquent, un rôle déterminant qui laisse bien apparaître l'impérieuse nécessité d'agir qu'éprouvent tous ces hommes. D'autant qu'au lendemain de la Reconquête, beaucoup ne trouvent pas à s'employer en Espagne où la pression démographique devient sensible tandis que l'économie du pays, grandement organisée autour d'un élevage et d'une agriculture extensifs et alors que l'Andalousie reconquise est dévolue au latifundio, ne permet pas d'absorber une main-d'œuvre abondante, si tant est que le choix de ces hommes se soit porté là.

Ceci, alors que, pour d'autres, le départ pour l'Amérique est la seule alternative possible. De fait, toujours d'après Marianne Mahn-Lot : « *Pour certains, le Nouveau Monde fut un lieu de refuge, où ils se rendirent plus ou moins clandestinement : gens compromis dans la révolte des Comuneros (1521), conversos d'origine juive, et plus tard moriscos, poursuivis par l'Inquisition* »¹, sans compter le motif religieux qui anime bon nombre de ceux qui partent et pensent, comme Cortès, qu' « *Il faut risquer pour Dieu !* ». Aussi, au-delà des différentes raisons qui ont individuellement motivé ces départs massifs vers le Nouveau Monde, « *jusqu'à 100.000 au moins* » entre 1509 et 1559, selon l'estimation de Marianne Mahn-Lot², officiels et officieux confondus : « *(...) c'est surtout la fin de la Reconquête qui explique que le trop plein des énergies inemployées se soit tourné vers les Indes* »³. Car, comme le souligne le Franciscain Antonio Tello, cité par Marianne Mahn-Lot : « *Quand il n'y a pas de guerre, ces hommes sont comme des bouchons sur l'eau* »⁴.

L'action est donc pour beaucoup le moteur principal de la conquête. Jean Cassou présente d'ailleurs en ces termes l'archétype du conquérant espagnol : « *(...) l'homo hispanicus est un modèle d'homme d'action, intégralement fait pour l'action, voué à l'action, occupé d'action, se dépensant furieusement dans l'action, et disposant pour l'action, pour son action, son action présente et urgente, d'un prodigieux potentiel de forces impatientes et irréductibles. Chez maint conquistador cette humeur sera favorisée, en outre, par une totale insensibilité à la souffrance physique et au scrupule moral* »⁵.

¹ *Ibid.*, p. 13.

² Selon les estimations, plus que probables, établies par Marianne Mahn-Lot qui s'appuie pour ce faire sur, d'une part, le nombre des licences délivrées par la *Casa de Contractacion* et, d'autre part, sur le nombre de départs illicites constatés à l'arrivée et qui aboutit à un écart patent. Par exemple, le vice-roi du Mexique, vers 1560, constate qu'à chaque « *flotte* », jusqu'à 800 individus débarquent dépourvus de licences, p. 16.

³ *Ibid.*, p. 13.

⁴ *Ibid.*, p. 14.

⁵ Jean CASSOU, *op. cit.*, pp. 72-73.

De plus, cette quête d'action comporte une part d'inconnu plus qu'attirante et prompte à favoriser le dépassement de soi et l'audace la plus grande dans ce geste héroïque que d'aucuns recherchent. De fait, pour l'historien : « (...) dans la psyché des Découvreurs et des Conquistadors, il y a toute une part d'incertitude et de fantasmagorie. L'objet de leur quête était un pur et absolu inconnu. Mais c'est cela aussi qui offrait les plus larges possibilités d'aise et de déploiement à leur énergie pratique, à leurs initiatives, à leur soif d'oser, de pouvoir et d'agir. (...) leur seule loi, (...) leur seul maître était l'aventure. Aussi ce qu'il y a en eux de rêve, de déraison et d'absurdité est-il moteur d'action »¹. Le règne de Charles Quint, d'une exceptionnelle densité historique, s'y prête particulièrement. En effet, et Jacques Rebersat ne s'y trompe pas : « L'Espagne, ivre de grandeur et d'orgueil, suit (l'Empereur) dans ses entreprises grandioses (...) : les « hidalgos » versent leur sang sur tous les champs de bataille d'Europe et d'Amérique, conscients de vivre une épopée dont les romans de chevalerie leur offrent l'exemple »².

Cette quête d'action, déjà éprouvée en Europe pour certains qui ont, en outre, épuisés tous les charmes du Vieux Continent, et qu'ils portent en eux, relève, par conséquent, également de leur inconscient tant l'époque, où la gloire guerrière reste à la base de toutes les valeurs, est baignée de récits chevaleresques qui vantent les exploits les plus extraordinaires. Car, et Jacques Rebersat se fait plus précis, si : « (...) le Découvreur portait souvent en lui une géographie préconçue et chimérique. Le Conquistador (quant à lui) a aussi dans sa conscience (...) toute tournée vers l'action (...) des notions et des stimulants de l'ordre imaginaire : il les tient des romans de chevalerie »³.

γ. Idéal chevaleresque ?

Les hommes du XVI^e siècle, résume Lucien Febvre dans son essai consacré à l'histoire des mentalités, *Amour sacré, amour profane*, grandissaient effectivement avec des idées qui : « (...) tapissaient pour la vie leurs chambres à méditer ; (...) (et) inspiraient non seulement leurs actes et leurs démarches mais aussi leurs raisonnements et leurs écrits (...) »⁴ et qui se trouvaient précisément dans ces ouvrages qui appartiennent à un genre littéraire bien défini.

¹ *Ibid.*, pp. 72-73.

² Jacques REBERSAT, *op. cit.*, p. 80.

³ *Ibid.*, p. 72.

⁴ Lucien FEBVRE, *Amour sacré, amour profane*, autour de l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre, Paris, Collection Idées, NRF, Gallimard, 1971, 376 p., p. 9. Cet ouvrage, dans lequel l'auteur étudie plus particulièrement le XVI^e siècle, « *aurora des temps modernes* », met particulièrement en évidence l'importance de l'étude des textes religieux, principalement les Évangiles, mais aussi la lecture de philosophes, en l'occurrence Platon et Ovide, et enfin la fréquentation d'auteurs tels que Dante et

L'idéal de la chevalerie, qui apparaît au XIe siècle et demeure très vivace pendant les XIIIe et XIIIe siècles dans l'ensemble de l'Europe, trouve, en effet, son expression la plus parfaite dans la littérature épique¹ qui couvre, pour sa part, un spectre beaucoup plus large puisqu'il déborde le XVe siècle pour perdurer jusqu'au XVIe siècle² et comprend l'épopée mais aussi la littérature romanesque et « *aventureuse* »³. Avant toute chose, ce genre littéraire, qui créé un univers qui n'est pas réel, définit et instaure un idéal de vie et d'action. Son objet principal est de consacrer et d'exalter la vertu guerrière au service de la patrie ou d'une grande cause, par exemple la sainte cause du Christ, et par là-même la défense de la civilisation chrétienne, qui pousse le chevalier à s'engager dans la croisade, suscitant l'enthousiasme du peuple et provoquant l'exaltation nationale et mystique. Thème récurrent s'il en est tant, à l'époque, souligne Italo Calvino : « *L'Europe est largement habitée par l'esprit de la guerre sainte qui oppose le monde chrétien et le monde musulman* »⁴. Aussi, et parce que la terre est un vaste champ de bataille où la chrétienté est particulièrement malmenée, les héros épiques doivent défendre la foi chrétienne et assurer son triomphe par l'épée, accomplissant par là-même un apostolat guerrier leur assurant la vie éternelle.

La littérature épique tend, en outre, à faire revivre une époque glorieuse, qui appartient au passé non moins grandiose, marquée essentiellement d'exploits guerriers héroïques. Pour ce faire, l'univers épique privilégie la simplification la plus grande. Ainsi, le récit se réduit aux péripéties d'une bataille tandis que les héros parlent peu, raisonnent peu et ignorent les raisonnements de l'analyse. Quelques mots suffisent d'ailleurs à les caractériser : « *Roland est preux et Olivier est sage* ». Ils agissent, l'auteur se bornant à décrire les gestes qu'ils accomplissent sans jamais expliquer leur conduite.

Pétrarque, dans la formation intellectuelle d'un esprit de ce siècle, ici Marguerite de Navarre, une figure d'exception qui appartient, en outre, à l'élite.

¹ Italo SICILIANO, *Les Chansons de geste et l'épopée. Mythes, histoire, poèmes*, Torino, Società editrice internazionale, 1968 ; Atti del Convegno internazionale sul Tema : La Poesia epica e la sua formazione, Roma, 28 marzo-3 aprile 1969, Roma, Accademia nazionale dei Lincei, 1970 ; A. WILLEM, *L'épopée, ses lois, son histoire*, Bruxelles, De Boeck, 1927.

² Les légendes chevaleresques, sans cesse remaniées, seront effectivement reprises jusqu'au XVe et au XVIe siècle. L'épopée de l'Arioste, *Le Roland furieux*, composée entre 1502 et 1532, l'édition définitive de l'ouvrage intervenant en 1532, en est l'exemple parfait. De fait, les aventures et les combats des paladins de Charlemagne, qui, à partir de *La Chanson de Roland*, vont connaître un succès populaire en France mais aussi en Espagne et en Italie, entre autres, occupent la majeure partie du texte tant la guerre qui oppose les mécréants aux chrétiens fait rage, laissant à l'amour une part non négligeable car : « *L'Arioste annonce d'emblée les thèmes de son poème : les Armes (cycle carolingien) et l'Amour (cycle du roi Arthur)* », Italo Calvino in Ludovic ARIOSTE, *Roland furieux*, Présenté et raconté par Italo Calvino, Traduction de Nino Frank, Paris, Flammarion, 1982, 346 p., p. 18.

³ Italo Calvino *dixit*.

⁴ *Ibid.*, p. 6.

L'agrandissement est l'autre caractéristique de cet univers. Les batailles y sont colossales, les combattants doués d'une force étonnante ... Et quand le héros, élu de Dieu, voit des puissances surnaturelles intervenir en sa faveur, la grandeur épique se trouve rehaussée, sinon exacerbée, par le recours au merveilleux.

Enfin, l'idéal épique privilégie la prouesse, dans laquelle réside l'aventure héroïque, recherchée par les personnages guidés par un idéal de vie active et guerrière. Aussi, tout entiers dédiés à cette quête, ils ignorent le repos ne s'attardant pas davantage aux sentiments qui pourraient affaiblir leur ardeur belliqueuse. L'amour, même s'il est important, n'est pas au centre de leurs préoccupations. Et, si le danger couru et surmonté donne du prix à la vie, le chevalier, qui place son honneur au-dessus de tout, mu par le désir de conquête, fait preuve d'un dévouement exemplaire à son seigneur et éprouve un amour profond de sa terre natale, toutes choses qui guident ses actes et le poussent à s'exposer au danger avec exaltation.

Par conséquent, les textes produits durant cette période dans l'ensemble de l'Europe, en Espagne¹ comme en France ou en Italie, le rayonnement de l'esprit épique gagnant le Vieux Continent dans son entier, sont une école de grandeur, de dévouement et de sacrifice². Ils mettent surtout l'accent sur une valeur souveraine : l'épreuve qui, enseignent-ils, fait l'homme, l'épreuve acceptée avec joie et fierté pour le triomphe des nobles causes. L'influence de ces textes, leur esprit, est plus que manifeste dans les *Naufragios*³ et dans la geste héroïque d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca qui, selon toute vraisemblance, n'a pu échapper à un tel engouement qui a dû pareillement gagner tous ses frères d'armes et « conditionner » son départ. De fait, pour reprendre l'analyse de Marianne Mahn-Lot : « *Chez ces hommes devant lesquels s'ouvrait un monde nouveau, le goût de l'aventure, l'attrait du merveilleux étaient facteurs de dynamisme et de nouveaux départs. On a souvent parlé de l'influence des romans de chevalerie. Amadis de Gaule fut imprimé en 1506 ; tous, en Castille, en faisaient leurs délices, de Charles Quint au simple peon Bernal Diaz del Castillo. Palmerin, Esplandian, Tirant le Blanc parurent ensuite avec un réel succès* »⁴. Et Marianne Mahn-Lot de souligner : « *Une des constantes du genre était la vaillance du héros, ses multiples exploits en pays étranges, récompensés par l'obtention d'un royaume ou d'une île enchantée* »⁵ ou encore la main de sa dame comme, par exemple, dans *Amadis de Gaule*, de Garci Ordenez de Montaló, roman de chevalerie espagnole par excellence, qui met en scène un chevalier accompli qui vit de multiples aventures pour finalement réussir à épouser celle qu'il aime. Ceci tandis que le héros éponyme du roman

¹ Ramon MENENDEZ-PIDAL, *L'épopée castillane à travers la littérature espagnole*, 1910.

² M. ALVAR, *El Romancero : Tradicionalidad y pervivencia*, Barcelona, Planeta, 1970.

³ *Op. cit.*

⁴ Marianne MAHN-LOT, *op. cit.*, pp. 14-15.

⁵ *Ibid.*

chevaleresque catalan, *Tirant le Blanc*, de Johanot Martorell, paru au XVe siècle, est un : « (...) « chevalier errant » en quête d'occasions de manifester son courage, son adresse à manier les armes. (...) son courage et ses qualités de force physiques trouv(ant) un emploi de caractère universel : la lutte contre les Turcs, la défense de Constantinople, buts des chevaliers chrétiens de l'époque »¹.

Marianne Mahn-Lot en conclue que la lecture de ces textes, qui, au regard du XXIe siècle, jouent de la naïveté des hommes, annihile cependant tout esprit critique : « De ce (...) don quichottisme relève la crédulité des esprits les plus sérieux envers les mythes hérités de l'Antiquité gréco-latine : Pays des Amazones, Fontaine de Jouvence, etc. ; envers les légendes médiévales comme celle des Sept Cités ; envers les fables inventées par les Indiens à plaisir, pour attirer les chrétiens en de lointaines errances : Cibola et Quivira aux tuiles d'or, l'Eldorado (pays d'un roi enduit d'or) »². Ce qui permet à l'historienne d'affirmer que l'éducation de ces hommes, fussent-ils d'un rang élevé, est quelque peu rudimentaire : « Chez les capitaines qui étaient généralement un peu frottés de lettres latines, les exploits éveillaient des réminiscences de l'Antiquité : ainsi Cortès, sabordant ses navires, s'écrie : « Le sort en est jeté », comme César traversant le Rubicon... »³. Aussi, capitaines ou hommes de troupe ne manquent surtout pas d'exemples à suivre.

δ Désir de gloire et de reconnaissance ?

Le désir de gloire et de reconnaissance est-il alors le motif du départ ? Luis Mizon est formel : « On aurait tort de réduire la démarche espagnole uniquement à l'attrait de l'or et à la cupidité (...). La griserie chevaleresque de la recherche d'un nom (...) caractérise aussi les conquérants Espagnols »⁴.

De fait, s'il est communément admis que dans leur immense majorité les acteurs de la conquête s'embarquent pour échapper à la pauvreté sinon la misère qui sévit en Espagne, beaucoup d'hommes que la fin de la Reconquête laisse désœuvrés, ont une motivation autre que le seul enrichissement matériel. Ainsi, au-delà de la promesse d'une participation sonnante et trébuchante aux bénéfices, qui a immanquablement provoqué de nombreux départs, d'aucuns, qui portent en eux de grands desseins songent aux honneurs que leur geste et la fortune qui en

¹ *Dictionnaire des Personnages littéraires et dramatiques de tous les temps et de tous les pays*, Poésie-Théâtre, Roman-Musique, Paris, Éd. Robert Laffont, Collection Bouquins, 1984, 1040 p., p. 955.

² Marianne Mahn-Lot, *op. cit.*, p. 15.

³ *Ibid.*

⁴ *La découverte des Indiens 1492-1550*, Documents et témoignages, Une anthologie proposée par Luis MIZON, Paris, Flammarion, Librio, 1999, 122 p., p. 14 ; (Les textes qui composent cet ouvrage sont extraits de : *L'Indien, Témoignages d'une fascination*, paru aux Éditions La Différence en 1992).

découle peuvent leur apporter. Quel que soit leur rang dans la troupe, fantassins ou arquebusiers, fonctions respectivement remplies par des paysans et des soldats pauvres venus d'Andalousie, de Castille et d'Estrémadure, officiers, postes le plus souvent affectés aux représentants de la noblesse ou cavaliers, tous aspirent à améliorer leur condition sinon à en sortir pour les plus anonymes et les plus démunis. Pour ce qui est de la noblesse, Thomas Gomez précise que : « *Si le nombre des nobles est incertain, leur place dans la hiérarchie semble indiscutable : ils appartenaient dans leur immense majorité à la petite noblesse, même s'ils masquaient leur extraction modeste sous l'appellation générique d'hidalgos* »¹.

L'aventure américaine prend dès lors une autre dimension. Elle apporte tout d'abord assurément une plus-value à ceux qui en réchappent, retrouvent l'Europe et peuvent se prévaloir de « *valer mas* »². Cette qualité permet à elle seule de prétendre à l'attribution d'un titre de noblesse et offre dans tous les cas une vie meilleure. La traversée du *Mare tenebrosum* a, en quelque, sorte un prix, comme le précise Thomas Gomez : « (...) *le service du roi comportait une contrepartie. La monarchie seule avait le pouvoir de dispenser faveurs et récompenses (...). Les emplois publics, les dons de terre, la concession de titres, l'admission dans les ordres militaires et surtout la concession d'encomiendas et autres privilèges dépendaient de la Couronne qui les décernait à ceux qui s'étaient distingués dans la Conquête (...). Aussi, les conquistadors de quelque ambition faisaient-ils également valoir leurs mérites en rédigeant de longues relations de services qu'ils envoyaient en Espagne afin d'obtenir la juste récompense de leurs exploits* »³. Nonobstant, la motivation était la même pour tous, souligne-t-il : « *Qu'ils fussent nobles ou roturiers, aisés ou indigents, les conquistadors aspiraient à la vie de château imposée par le modèle de la haute noblesse. Disposer de rentes substantielles, bénéficier du travail des Indiens, mener grand train dans l'oisiveté et les plaisirs, user de largesse avec ses amis et de générosité avec ses serviteurs, mériter l'estime des autres et courir après les titres honorifiques, tel est l'idéal de vie seigneurial, tel est le but qu'ils poursuivaient* »⁴.

En outre, l'« *honra* », dans tous les sens du terme qui signifie tout à la fois l'honneur, le respect, la réputation, l'estime et la considération a alors plus de prix que la possession matérielle d'or. D'autant que la richesse est susceptible de s'épuiser rapidement. Sa jouissance est, de toute façon, limitée dans le temps. Ainsi, attachée à un nom couvert de gloire, et peu importe qu'elle soit réelle ou supposée, sa manifestation la plus éclatante résidant dans un retour argenté, l'« *honra* » est l'assurance d'une position sociale enviable et enviée appelée à perdurer au travers des générations futures. Ceci indépendamment d'un annoblissement potentiel mais

¹ Thomas GOMEZ, *op. cit.*, p. 190.

² C'est la voie que semble avoir suivie Castillo.

³ *Op. cit.*, p. 182.

⁴ *Op. cit.*, p. 200.

rare tant la couronne espagnole devait se montrer parcimonieuse à distinguer ses valeureux soldats. De nombreux conquistadors devaient toutefois palier cette situation en faisant précéder leur nom du titre de « *Don* » et en n'hésitant pas à se comporter en seigneurs aux dépenses ostentatoires et somptuaires.

Au sujet de l'« *honra* », Thomas Gomez en donne une définition très détaillée : « *La noblesse espagnole – haute ou basse – cultivait le même sens de l'honneur (honra). Plus qu'un principe moral, c'était une vision du monde un peu surannée, proche de celle que pouvaient avoir les preux chevaliers du Moyen Age : elle impliquait la droiture, la défense de la justice, la protection des faibles, le service de la foi, du roi et de tout ce qui pouvait contribuer à rehausser le prestige moral de l'individu. Dans cette perspective, l'hidalgo devait se montrer très soucieux du bonheur collectif et sa conduite était fortement imprégnée d'esprit religieux. On recevait l'honneur en héritage mais il fallait savoir le préserver et si possible l'accroître par l'effort et par la pratique assidue de la vertu. Par la richesse aussi, à condition de la mettre au service de la communauté : s'enrichir était une manière d'améliorer sa condition et de capitaliser la considération sociale. Comme le dit le vieil adage castillan, Dineros son calidad, la richesse fait la qualité de la personne* »¹. Or, au moment de la conquête : « (...) le drame des hidalgos (dont bon nombre étaient misérables voire indigents) était le décalage entre leur condition de nobles et l'impossibilité où ils se trouvaient de vivre comme de grands seigneurs. Aussi l'Amérique offrait-elle toutes les chances, nourrissait-elle tous les fantasmes, légitimait-elle tous les espoirs »².

Joseph Pérez est formel : « *Qui étaient ces conquistadors ? Géographiquement, ce sont, pour la plupart, des hommes du sud de la péninsule ; ils viennent presque tous d'Andalousie, d'Estremadure, de Nouvelle-Castille. Socialement, ce sont des jeunes gens sans fortune personnelle, parfois des hidalgos, jamais des nobles ni des paysans. Ce qui les anime, c'est le souci de s'élever au-dessus de leur condition, de faire fortune rapidement, mais l'argent, pour eux, n'est pas une fin en soi ; c'est un moyen d'acquérir un prestige social auquel ils ne sauraient prétendre dans la péninsule. Avec la prise de Grenade, s'était interrompu le mouvement qui avait permis à tant de jeunes ambitieux d'obtenir du même coup la richesse et leurs honneurs - honra y provecho - ; l'aventure coloniale est venue prolonger outre-mer l'esprit (...) de la Reconquête (...)* »³.

¹ *Op. cit.*, p. 190.

² *Ibid.*, p. 192.

³ Joseph Pérez, *Histoire de l'Espagne*, *op. cit.*, p. 211.

L'Estrémadure, justement nommée « *la mère des conquistadors* » par le journaliste François Musseau qui lui consacre un long article¹, et dont sont issus les principaux chefs militaires de la conquête, Almagro, Pizarro, Cortés, Nuñez de Balboa, Valdivia, Carjaval, Obando, Orellana pour ne citer que les plus célèbres, fournit de nombreux exemples de : « *filis prodigues* », « *mercenaires du Nouveau Monde* », pauvres parmi les pauvres qui reviennent dans la mère patrie, accèdent à la notabilité à défaut d'entrer dans la noblesse, bâtissent des églises aux retables éblouissants et construisent de splendides palais Renaissance.

Cortés, Pizarro, vétérans des guerres d'Italie, qui ont donné deux empires, Aztèque et Inca, à la couronne d'Espagne et sont tous deux fils d'hidalgos, ou Alvarado, enfant trouvé, principal lieutenant de Cortés, sont en effet des exceptions. Dans leur cas, la reconnaissance viendra s'ajouter à la gloire. Cortés se voit par exemple attribuer le marquisat-majorat d'Oaxaca pour lequel il dispose de 2300 vasseaux Indiens et s'est fait bâtir le palais de Cuernavaca. Il n'est cependant pas nommé vice-roi, ce qu'il aurait davantage souhaité. Outre le titre de marquis, Pizarro est quant à lui fait chevalier de Saint-Jacques par Charles Quint tandis que son palais de Lima rivalise avec les plus belles demeures seigneuriales de Séville. Enfin, Alvarado est promu au grade de commandeur dans l'ordre très fermé et très élitiste de Saint-Jacques.

ε Une quête personnelle ?

Pour sa part, lors de son premier départ pour le Nouveau Monde Alvar Nuñez Cabeza de Vaca a 37 ans, étant entendu qu'il est né en 1490 et que la flotte de Panfilo de Narvaez quitte San Lucar de Barrameda en 1527. Il a déjà un passé militaire conséquent derrière lui. Il ressort en effet de sa biographie que c'est un soldat accompli, dont la vie est loin d'être inactive jusque-là. Il est même particulièrement rompu à l'action et habitué aux champs de bataille, en Espagne mais également en Italie et en Afrique du Nord. Il a d'ailleurs vraisemblablement été élevé dans ce but, le métier des armes étant par définition celui de la noblesse. Il a donc trente-sept ans. Il s'agit d'un âge avancé pour l'époque. C'est en revanche pour le soldat expérimenté, l'âge du commandement et des responsabilités. Il s'engage dans une aventure périlleuse à souhait, manifestement motivé par une quête d'action encouragée et suscitée de toutes parts même si son choix, sur lequel il reste silencieux, est aussi provoqué par les possibilités restreintes qui s'offraient à lui à cette époque : « *L'Espagne n'offrant aux hidalgos que trois voies possibles « L'Église, la mer ou la maison du Roi* », comme le précise Marcel Bataillon dans son avant-propos à l'ouvrage *Cortés*².

¹ François MUSSEAU, « Estrémadure, la mère des conquistadors », Libération, Samedi 29 et Dimanche 30 mai 2004.

² Marcel BATAILLON, *Cortés, op. cit.*

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca tait également son environnement intellectuel, sur lequel Patrick Menget propose cependant quelques pistes : « *Il nous paraît plus que probable que Cabeza de Vaca ait reçu une éducation classique assez rudimentaire ; s'il sait le latin (ce qui apparaît dans sa syntaxe), c'est celui de l'Église ; il n'y a ni citation ni allusion aux classiques dans son récit, moins encore aux romans (à une exception près, pour dire que les Indiens sont menteurs : « grands amis des romans »)*¹, pour finalement conclure, réducteur à souhait : « *c'est l'homme d'un livre, l'Écriture sainte* »². Il concentre pourtant tous les éléments de la geste chevaleresque, moteur essentiel de l'action, si populaire à l'époque qu'elle imprégnait le temps en gagnant la rue, dans les *Naufragios*³. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca n'est pas un érudit. Il se situerait plutôt, tel que l'établit Luis Mizon dans son anthologie, dans la norme de l'époque : « *Ce petit-fils du conquérant des Canaries représente le mélange d'aventure, d'obstination, de vie active, de réflexion et de littérature, propre à beaucoup d'hommes de lettres du XVIe siècle* »⁴.

Il ne fait pas œuvre littéraire, n'est pas écrivain et sa plume demeure celle d'un militaire qui trouve son inspiration dans une aventure vécue et dont le sujet est invariablement le même d'un bout à l'autre du récit : Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est celui qui agit, qui cherche l'action et fait preuve de bravoure et de vaillance en tout lieu et en toute circonstance, qu'il soit à la tête de ses hommes et armé ou seul et sans arme, thèmes récurrents de la littérature épique qu'il n'a pu ignorer dans un siècle où l'épopée trouve sa diffusion la plus large et qui est gagné tout entier par le souffle épique après avoir été emporté par la geste chevaleresque.

Il est vrai cependant que sa foi ardente est très présente dans son texte. Il est vrai aussi qu'elle est très souvent sa seule défense. Elle lui permet, notamment, alors qu'il est démuné de tout, d'affronter l'épreuve avec courage et de surmonter tous les obstacles avec détermination, résolu à vaincre. Il croit en outre aux forces supérieures, aux miracles. Quelle est la part des préceptes catholiques et des romans de chevalerie avec leurs éléments merveilleux dans cette croyance aveugle ? La doit-il aux textes saints, aux récits de chevalerie ?

Il demeure que le conquistador recherche et éprouve le dépassement, sinon le surpassement, de soi qu'il ne trouve que dans l'action et qui se situe ici dans le réel. Toute sa vie est dévolue à l'action, tournée vers l'action qui occupe sa vie et son récit dans son entier et que rien ne vient entraver. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca n'avoue, en effet, aucune faiblesse de cœur.

¹ Patrick MENGET, *op. cit.*, p. 159.

² *Ibid.*, pp. 18-19.

³ *Op. cit.*

⁴ Luis MIZON, *op. cit.*, p. 25.

Il n'a pas aimé, trop occupé à organiser sa survie, et ne s'est donc pas trouvé détourné de cette soif d'action. Thomas Gomez souligne d'ailleurs le silence qui entoure cette question : « *À en croire les chroniques et la littérature historique, le monde des conquérants formerait un microcosme exclusivement masculin. (...). Plus étrangement encore, les chroniqueurs officiels narrent leurs exploits comme si ces hommes avides d'or, de puissance et de gloire étaient complètement asexués. Ils passent sous silence la vie affective et sexuelle d'individus, jeunes pour la plupart, dont on a de bonnes raisons de douter que l'abstinence fût la vertu première. Incontestablement, la Conquête de l'Amérique fut une affaire d'hommes* »¹.

Enfin, l'action physique, plus qu'éprouvée en Amérique, trouve son prolongement en Europe avec le combat énergique, volontaire et courageux qu'il mène contre les préjugés. Aussi, tout est action chez Alvar Nuñez Cabeza de Vaca. Serait-il, par conséquent, si peu concevable que son départ ait été motivé par cette quête d'action, lui qui, par bien des côtés, est un personnage chevaleresque plein de grandeur et de démesure ?

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca aspirait-il lui aussi à la gloire et à la reconnaissance ? La complexité du personnage et son silence sur ses aspirations ne permettent pas de réponse tranchée. Quelques hypothèses permettent néanmoins d'éclairer cette question. Indéniablement, comme bien des conquistadors, le rêve américain a dû habiter le soldat au plus haut point. Militairement, son engagement dans l'aventure ne doit rien au hasard. Il est volontaire. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca n'est pas un officier parmi d'autres. Il est le second de Panfilo de Narvaez, grade élevé s'il en est qui implique une position certaine du récipiendaire au moment du départ. Hidalgo aux glorieux ancêtres, son nom est déjà entré dans l'Histoire, même si la conduite de son grand-père paternel, Pedro de Vera, a quelque peu terni le blason familial. En toute logique le second est appelé à être premier un jour.

Cette affectation à ce poste de confiance est déjà en soi une marque de reconnaissance pour celui qui a réchappé à de nombreuses batailles européennes et aspire vraisemblablement à un gouvernorat futur, couronnement de sa carrière. Tout ceci semble confirmé par ses refus successifs de mettre ses connaissances au service d'autres chefs d'expéditions qui au lendemain de son retour souhaitent s'adjoindre l'élément précieux qu'il est désormais afin d'exploiter son savoir. Attitude qu'il adopte pour mieux briguer à son tour le titre de gouverneur et d'Adelantado. Pour toutes ces raisons, à ce niveau, l'ambition ne peut lui être étrangère.

¹ Thomas GOMEZ, *L'invention de l'Amérique, Mythes et réalités de la Conquête*, Paris, Champs Flammarion, 1992, 330 p. ; p. 223.

Qu'espérer de plus dans ces conditions ? Son seul héritage réside dans son nom et le prestige de son lignage. Le fait même qu'il se soit montré si procédurier dans le combat juridique qu'il devait entamer dans la dernière partie de sa vie, pour le mener obstinément jusqu'à sa mort, contient à l'évidence sa volonté de voir ses mérites reconnus et son honneur sauf. Aussi, le désir de gloire et de reconnaissance, comme auparavant le rêve de richesse et la quête d'action, peuvent-ils lui être prêtés sans risque majeur d'erreur tant ils sont propres à ce type d'hommes et à ce genre d'entreprise.

Etre noble, être officier, le distingue déjà du commun, être reconnu pour ses mérites est un combat qui le détacherait davantage encore de la masse. Une chose assez étrange pourrait confirmer ces hypothèses. Au chapitre VIII, il indique qu'au nombre de cavaliers qui accompagnent la troupe se trouvent un grand nombre de nobles et de gens riches. Curieusement, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, qui précise que ces derniers comptent parmi les premiers déserteurs, se présente, par conséquent, comme un militaire qui ne serait ni noble ni riche, seuls les cavaliers ayant de l'argent pouvaient se payer une monture. Pour ce qui est de la richesse, en dehors d'un nom qui semble contenir en lui un héritage de poids, il n'est établi qu'il n'était ni riche ni pauvre. En revanche, pour ce qui est de la noblesse, elle est réelle et attestée ! Pourquoi cette phrase si ambiguë par laquelle il s'exclut lui-même de ces deux catégories ?

2- Des certitudes

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, au moment même où commence son aventure, est un soldat. Il est partie prenante de ce que Thomas Gomez¹ appelle « *L'ost des Indes* », dont il donne la définition suivante : « *Le terme ost, de forte coloration médiévale, est utilisé dans l'historiographie américaine pour désigner les groupes de conquistadors qui gravitaient autour d'un chef. Il ne s'agissait pas de corps militaires organiques et bien structurés comportant une hiérarchie rigide et obéissant à des règles précises. C'était, au contraire, un ensemble hétéroclite d'hommes de conditions et d'origines très diverses, mais proches par le caractère et le projet de vie* »². Thomas Gomez poursuit : « *Quelques osts bien connues de nous permettent de dégager une typologie précise des conquistadors : l'individualisme était leur caractéristique première. Ambitieux, altiers, un peu matamores, ils se montraient plus enclins à la démesure qu'à la discipline* »³. Il précise même : « *La cohésion du groupe et son efficacité dans l'action étaient tributaires des liens existant entre le chef et ses hommes. La personnalité du caudillo était fondamentale dans la constitution d'une ost. L'édifice reposait sur une confiance mutuelle*

¹ Thomas GOMEZ, *L'Invention de l'Amérique*, op. cit.

² *Ibid.*, p. 153.

³ *Ibid.*

*acceptée au moment même de l'engagement dans la bande. Le chef devait être un meneur d'hommes né et d'une trempe incontestée, doté d'un courage personnel reconnu, d'un sens de la justice avéré, et capable de faire preuve d'esprit de décision. Téméraire à l'occasion, il devait donner l'exemple dans les épreuves. C'est à ce prix-là que les excès et les abus de pouvoir dont il pouvait se rendre coupable étaient acceptés. L'autorité de ce personnage parfois charismatique – héros de légende – suscitait de la part des hommes du rang une obéissance et une confiance aveugle »¹. Pour le chercheur, les grands chefs de la Conquête, incontestablement dotés d'une très forte personnalité, étaient à la tête de troupes particulièrement avides : « Il s'agissait d'équipées inhumaines et prédatrices comparables à des razzias plus qu'à des opérations de Conquête et d'occupation »². C'est dans cet environnement militaire qu'évolue Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, mais dans son cas, le Chef se révèle particulièrement incompetent. Or, remarque Thomas Gomez, pour ce qui est des *Naufragios*³ : « (Les) troupes étaient commandées par Panfilo de Narvaez, un vétéran de la conquête de Cuba dépourvu du charisme, de la ruse et de l'autorité de Cortés, en dépit de son expérience »⁴.*

α. Un rang social, un grade militaire

S'il est un point sur lequel tous les commentateurs des *Naufragios*⁵ s'accordent, c'est bien celui de l'appartenance d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca à la noblesse espagnole. Comme précédemment établi, son nom, qu'il tient de sa mère, porte en lui la marque de l'Histoire. Il le rattache à l'une des plus grandes victoires militaires de la péninsule ibérique et s'inscrit précisément dans le temps, 1212. Récompense d'un acte de bravoure, il est déjà ancien en 1527.

Son processus d'acquisition et l'anoblissement qu'il contient sont particulièrement connus. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca porte, par conséquent, un patronyme prestigieux, illustre pour reprendre l'adjectif le plus fréquemment utilisé pour le qualifier. La famille du conquérant, à qui Jean-Marie Saint-Lu prête en outre la richesse, est également réputée du côté paternel. Il est effectivement le petit-fils de Pedro de Vera, le conquérant des Canaries. Double héritage que l'hidalgo lui-même prend soin de préciser, pour mieux le revendiquer peut-être, dans la généalogie sur laquelle s'achèvent les *Naufragios*⁶.

¹ *Ibid.*, p. 153-154.

² *Ibid.*, p. 157.

³ *Op. cit.*

⁴ Thomas GOMEZ, *op. cit.*, p. 257.

⁵ *Op. cit.*

⁶ Cap. XXXVIII, p. 219.

Son rang social est établi. Son nom seul, qui sous sa plume semble se suffire à lui-même, et la filiation qu'il implique, le présente, le résume, le distingue et l'élève.

L'aristocrate se double en outre d'un officier au grade manifestement supérieur au sein de l'expédition de Panfilo de Narvaez. Sans un mot sur ses états de service précédents, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, à l'ancienneté attestée dans la carrière des armes, cumule les fonctions de Trésorier du Roi et d'Alguacil mayor auprès du gouverneur. Gouverneur qu'il place en tête de sa présentation des effectifs de premier plan de l'expédition alors que son nom arrive immédiatement en second.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca partage le commandement avec deux autres officiers dont les noms suivent le sien sans qu'il soit toutefois possible d'en déduire un niveau de hiérarchisation quelconque. Il s'agit d'Alonso Enriquez, comptable, d'Alonso de Solis, facteur¹ (*factor*) et contrôleur du Roi tandis qu'un homme d'église, appartenant à l'ordre de Saint-François, Juan Suarez, remplit les fonctions de commissaire à leurs côtés.

Présenté ainsi, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est sans conteste le second de Panfilo de Narvaez, un officier de haut rang. Son statut, son grade et sa charge le distinguent nettement du commun.

β. Une mission

En tant que Trésorier, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca a la charge des finances de l'expédition. Elles couvrent, tel qu'il en donne le détail méticuleux et précis, l'approvisionnement en vivres, en chevaux, en armes. Elles permettent également d'engager de nouvelles recrues en remplacement des hommes qui choisissent de rester à Cuba² et de pourvoir à l'embauche d'un nouveau pilote très au fait de toute la côte du Nord³. Elles sont apparemment conséquentes puisque le gouverneur procède à l'achat de nouveaux bâtiments pour remédier aux pertes des vaisseaux abîmés en mer lors d'une violente tempête à Cuba⁴. Ce sont là autant de dépenses inhérentes à toute expédition auxquelles il convient de faire face et sur lesquelles un contrôle s'impose. Toutes choses qui incombent au Trésorier, poste de confiance et d'importance s'il en ait, mais aussi au comptable et au contrôleur du Roi dans un partage des responsabilités administrativement établies⁵.

¹ Officier royal qui percevait aux Indes les rentes et les tributs pour le compte de la couronne.

² Cap. I, p. 77.

³ Cap. II, p. 82.

⁴ Cap. I, p. 77.

⁵ L'organisation administrative des expéditions militaires est particulièrement développée dans l'ouvrage

Au titre d'Alguacil mayor, c'est-à-dire officier de justice, les prérogatives d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca consistent, *stricto sensu*, à maintenir la discipline dans la troupe. Son autorité, partagée avec deux autres officiers, outre le commandement suprême que détient le gouverneur, son seul supérieur direct, s'étend sur une flotte composée de cinq vaisseaux. Elle comprend près de six cents hommes.

Plus largement, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca a pour mission de seconder son chef d'expédition, Panfilo de Narvaez. Ce dernier, élevé au grade de gouverneur est investi par son souverain des pouvoirs de conquête et de gouvernement sur des provinces qui s'étendent depuis la rivière des Palmes jusqu'au cap de la Floride. Cet intitulé, qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca s'attache scrupuleusement à mentionner, reprend fidèlement les instructions royales. Cet « *ordre de mission* », administrativement très formel mais à la précision géographique toute relative sinon des plus vagues contient l'aveu même de l'ignorance bien compréhensible de la couronne quant à cette partie du monde. La Floride est, en 1527, un territoire sur lequel l'Espagne sait très peu de choses si ce n'est que c'est la terre la plus proche d'un continent qu'elle devine et souhaite très vaste. Il est économiquement plein de promesses.

Conformément à la procédure en vigueur et au protocole, le lendemain de l'arrivée en Floride, Panfilo de Narvaez se plie à un rituel consciencieusement décrit par Alvar Nuñez Cabeza de Vaca¹. Le gouverneur après avoir planté l'étendard royal, prend possession du pays au nom du roi d'Espagne. Dans un souci de légalité, il lit ses lettres de créances devant lesquelles ses officiers s'inclinent avant de procéder de même devant le gouverneur. Puis, celui-ci donne l'ordre aux troupes de débarquer. Panfilo de Narvaez est, par ailleurs, en possession d'un autre texte qui contient l'obligation faite aux Indiens de se convertir à la sainte foi catholique, de se soumettre et d'obéir aux conquérants. Il s'intitule : « *Sommation à faire aux habitants des contrées et provinces qui s'étendent depuis la Rivière des Palmes et le cap de la Floride* ». Il est extrait du *Livre des copies des provinces de la Floride, Séville, chambre du commerce. 1527*². Le dernier paragraphe, plein de menaces, est une description de ce que la couronne attend d'un conquérant et définit clairement et en toutes circonstances sa mission : « (...) si (...) vous tardez à consentir à ce que je vous propose, je vous certifie qu'avec l'aide de Dieu je marcherai contre vous les armes à la main ; je vous ferai la guerre de tous côtés et par tous les moyens possibles ; je vous soumettrai au joug de l'obéissance de l'Église de sa Majesté, je m'emparerai de vos personnes, de celles de vos femmes et de vos enfants ; je vous réduirai en esclavage, je vous vendrai et disposerai de vous suivant les ordres de Sa Majesté ; je prendrai

¹ Cap. III, p. 84.

² In *Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte*, op. cit.

vos biens, je les ravagerai et je vous ferai tout le mal possible comme à des sujets désobéissants. Je vous signifie que ce ne sera ni Sa Majesté, ni moi, ni les gentilshommes qui m'accompagnent qui en seront cause, mais vous seuls. J'enjoins au notaire et aux autres personnes qui l'accompagnent d'être témoins de ce que je vous signifie ».

Au plan militaire, la mission d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est donc multiple. Lourde de responsabilités, elle n'est pas des moindres.

Le cahier des charges de tout conquérant contient en outre une mission d'ordre spirituel qui consiste dans la propagation de la foi catholique. Thomas Gomez est formel sur ce point : « Dès le début de la Conquête, l'activité missionnaire constitua un objectif majeur de la Couronne, qui le faisait figurer en bonne place dans les instructions données aux autorités qu'elle dépêchait sur place les conquistadors avaient en charge la conversion des Indiens, et obligation leur était faite d'associer au moins un prêtre à chaque expédition »¹. Car, précise-t-il : « Autre caractéristique de la Conquête (...) sa dimension providentielle. Se considérant comme les instruments de la volonté divine, les conquistadors étaient chargés de soumettre par tous les moyens les Indiens et de les punir sans ménagement s'ils refusaient l'évangélisation »². Alvar Nuñez Cabeza de Vaca ne peut y déroger. C'est un militaire qui part aux Indes pour le compte du Roi d'Espagne, monarque de droit divin. Il rejoint par conséquent une terre de mission pour Dieu.

γ. Un but

Dès les premières lignes de son texte, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca précise très clairement et avec rigueur quel est son but. Sa position au sein de l'expédition l'engage résolument aux côtés de Panfilo de Narvaez. Sous son autorité, il part afin de trouver un espace à conquérir et à gouverner. Homme de scrupules qui peut dresser un procès-verbal comme preuve à son souverain afin de témoigner de la violence des éléments à Cuba (Chap. I), Alvar Nuñez Cabeza de Vaca entend servir au mieux le roi et son pays.

À rebours, son témoignage, rempli de renseignements de tous ordres, n'a pas d'autre sens. C'est particulièrement flagrant quand il évoque, par exemple, très militairement ses différentes missions de reconnaissance qu'il mène dans l'intérieur des terres et s'oppose au gouverneur dont les décisions lui semblent hasardeuses³. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca n'a pas

¹ Thomas GOMEZ, *op. cit.*, p. 174.

² *Ibid.*, 179.

³ Cap. IV.

d'autre objectif que d'éviter la faillite de l'expédition quand il s'avère que celle-ci n'est pas menée à bon escient. Au-delà de sa personne, le conquistador semble conscient que l'insuccès serait préjudiciable par bien des côtés à l'Espagne.

Aussi, son but premier, contrairement à l'option choisie par Panfilo de Narvaez, serait de coloniser plutôt que de tenter une exploration par trop périlleuse. L'établissement de l'Espagne par la possession physique de la terre et l'implantation, la fixation des troupes sur le continent, lui importe apparemment plus que la recherche d'or qu'il évoque avec désinvolture tant elle est secondaire dans son propos et ne semble pas motiver sa démarche outre mesure. La quête d'or est incertaine et hypothétique. La présence est réelle.

Les nombreux détails que donne Alvar Nuñez Cabeza de Vaca au sujet des indiens ne sauraient s'expliquer seulement par son désir, par ailleurs incontestable, d'informer sa hiérarchie sur les conditions de la conquête.

b/ Au cœur de l'action

L'humanisation du guerrier s'opère de façon curieuse. Au cours du périple, le soldat s'efface derrière le marchand et le guerisseur.

1- Au cours du périple

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca arrive en terre américaine en conquérant aux objectifs bien définis comme en atteste en tout point le paragraphe qui ouvre son récit. Il apparaît d'ailleurs très vite comme celui qui accomplit sa mission et se plie aux ordres de son chef sans état d'âme particulier quant aux Indiens. S'il souffre, c'est dans un premier temps devant le sort de ses compagnons d'arme qui dépérissent et meurent les uns après les autres.

C'est au cours de son périple que s'effectue l'humanisation du guerrier, c'est-à-dire lorsqu'il n'est plus l'adversaire qui, arme au poing livre combat, mais un homme qui a perdu tous les attributs du militaire et se retrouve au milieu d'autres hommes aussi démunis que lui dans un environnement bien peu accueillant sinon inhospitalier. À cet égard, les canons des textes des grands aventuriers, au sens noble du terme, sont invariablement identiques et inchangés au cours du temps : l'infortune, l'inconnu, l'autre, la survie en milieu hostile, l'observation, rythment inmanquablement leurs différentes péripéries. Le plus souvent, ce sont les étapes constitutives d'un cheminement intellectuel qui conduit au triomphe de l'altérité.

C'est manifestement le cas dans les *Naufragios*¹, où il ne fait aucun doute que le guerrier prend conscience de l'humanité pleine et entière des Indiens parce qu'il s'est retrouvé sur le même plan qu'eux et confronté aux mêmes épreuves, aux mêmes difficultés et aux mêmes ennemis, la nature mais aussi, dans une certaine mesure et en un renversement de situation surprenant, les Espagnols qu'il lui faudra affronter vaillamment.

Bien que la chronologie de cette prise de conscience ne soit pas linéaire, elle intervient bien chemin faisant. C'est sur sa route qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca découvre les Indiens qui, sous sa plume, ont des noms, des caractères, des physiques, des langues, des habitudes, différents et ne se résument plus au seul vocable de « *barbares* » auquel ils sont généralement réduits par les Espagnols. Il va, tant que faire se peut, les décrire parce qu'il les rencontre, vit sur leur territoire, à leurs côtés, comme eux, avec eux. Il apprend même leurs langues et parle avec eux. Il les regarde vivre et en observe les mœurs, sans qu'ils deviennent pour autant des amis ou des êtres qui suscitent son affection. Ce sont des hommes, des êtres humains à part entière avec leurs qualités et leurs défauts avec lesquels il est possible de vivre en bonne intelligence comme il en fait la démonstration. Aussi Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, dont le récit est véritablement une initiation à la nature humaine dans toute sa vérité, les traite désormais en hommes et souhaite voir l'Espagne les traiter de même pour son plus grand bénéfice.

2- Au cours de son « *métier* » de colporteur

Une des marques les plus significatives de l'humanisation du guerrier se manifeste lorsque le conquistador va exercer six années durant l'activité de colporteur. Après s'être émancipé de sa condition d'esclave, il se met lui-même au service des Indiens qui ne le contraignent pas à se livrer à cette occupation qu'il a donc choisi relativement « *librement* ». Qu'aurait-il pu faire d'autre ? Pour survivre, il confectionne des objets qu'il échange et va d'un groupe à l'autre.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est peu prolixe sur cette période de sa vie. Des six années qu'il passe ainsi dans la forêt, il ne retient que le détail des objets, son stock de marchandises, et des circuits « *commerciaux* » qu'il emprunte. Mais, même s'il n'insiste pas sur ses conditions de vie, cela lui a probablement permis de glaner des informations sur le pays et sur ses « *clients* ». Son « *commerce* », par la fréquentation des hommes qu'il comporte, participe grandement à son initiation indienne car c'est surtout là qu'il lui faudra apprendre à communiquer, donc à pratiquer la langue de l'autre, pour répondre au mieux à son attente. De ce point de vue, Alvar

¹ *Op. cit.*

Nuñez Cabeza de Vaca se décrit comme un véritable entrepreneur fournissant aux uns et aux autres ce dont ils ont besoin ou ce dont ils ont envie. Tout cela est bien surprenant dans la mesure où il ne voit que commerce, offre, demande, clients et fournisseur, là où il n'y a que troc et absence de monnaie.

Par exemple, les Arbadaos, commercent avec Alvar Nuñez Cabeza de Vaca qui leur fournit des arcs, des flèches, des filets, leur confectionne des peignes et avec ses compagnons leur fabrique des nattes dont ils ont grand besoin : « (...) *se juntaron con estos otros indios que se llamaban arbadaos, y a éstos hallamos muy enfermos y flacos y hinchados (...). (...). Contrataba con estos indios haciendoles peines, y con arcos y con flechas y con redes hacíamos esteras, que son cosas, de que ellos tienen mucha necesidad (...)* »¹.

Bien qu'ils sachent fabriquer tous ces objets, ils ne veulent nullement s'en occuper, préférant, selon Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, aller chercher de quoi vivre. Ils font même racler et assouplir des peaux par les Espagnols : « (...) *aunque lo saben hacer, no quieren ocuparse en nada, por buscar entretanto qué comer Otras veces me mandaban raer cueros y hablandarlos.* »².

Cette immersion totale, toute relative quand même car toute cette époque reste pour Alvar Nuñez Cabeza de Vaca celle d'une grande solitude, un sens de l'adaptation exceptionnel et une curiosité intellectuelle certaine, lui en apprennent sans aucun doute bien davantage sur les Indiens que tout autre apprentissage. C'est là que son regard sur les Indiens commence à changer puisqu'il est obligé d'arrêter son regard sur eux pour les voir si semblables à lui. Pour autant, si cette étape est sans doute très importante dans le processus de transformation, elle n'est de toute évidence, pas essentielle contrairement à la suivante.

3- Au cours de son action de thaumaturge

L'humanisation du guerrier peut aussi s'analyser, sous un angle particulier : lorsqu'il est amené, ou plutôt « *contraint* » par les Indiens et par la force des choses à pratiquer la « *médecine* ». C'est donc à son corps défendant qu'il prodigue ses soins à des populations entières, trois à quatre mille personnes le suivent à chacune de ses étapes, et prend conscience que ces hommes, ces femmes et ces enfants, qui s'en remettent à lui en particulier, méritent un autre sort que celui que leur réserve l'Espagne. Il peut en attester, les Indiens sont faits de chair et de sang. Ils sont, en outre, pétris de sentiments.

¹ *Ibid.*, pp. 161-162.

² Cap. XXII, p. 162.

C'est en tant qu'« *homme-médecine* » qu'il va, sans aucun doute, le plus découvrir l'autre, le considérer sans réserve comme son prochain et l'approcher dans toute son humanité parce qu'au plus près de son intimité. Les Indiens qu'il a connus jusque-là comme adversaires de combat, comme sauveurs lorsque réduit à l'ultime extrémité, il a dû les suivre pour survivre, comme maîtres, cruels et brutaux, et enfin comme « *clients* » de ses maigres marchandises de colporteur de fortune, deviennent dans leurs souffrances des hommes à part entière. C'est là qu'il se porte à leur secours et tente de les soulager de leurs maux, apparemment avec la meilleure volonté. Il va même jusqu'à éprouver de la peine pour eux. Il est néanmoins ambigu dans son attitude pleine d'humanité.

En effet, c'est surtout au cours de son action de thaumaturge qu'il perçoit combien il serait facile d'amener les Indiens à la cause de la Couronne espagnole en n'usant d'aucune violence. Il n'est pas dupe de la façon dont il exerce son emprise sur les Indiens, même s'il n'y a rien d'in vraisemblable à ce qu'il ait pu croire effectivement, au moins lors de sa première « *guérison* », qu'il détenait un pouvoir surnaturel. Les Indiens ne croient-ils pas bien naïvement qu'un *Pater Noster*, un *Ave Maria* et un signe de croix ou un souffle suffisent à les guérir ? Ou bien n'est-ce pas, pour Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, une façon de plaider leur cause auprès du Roi ?

Dans un long article de trente pages, diffusé dans un premier temps par l'Université de Marne-la-Vallée dans les années 90, et intitulé « L'errance de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca : odyssée christique ou canular exotique ? » le Professeur Louise Bénat-Tachot¹, s'interroge sur l'épopée cabézienne qui la laisse, par bien des aspects, sceptique quant à la vraisemblance, sinon la véracité, des faits rapportés par le conquérant au lendemain de son aventure américaine.

Le conquistador, dont elle restitue le périple dans le temps comme dans l'espace, participe, sans conteste, à une expédition qui non seulement se révèle catastrophique mais s'achève sur une véritable hécatombe. Seuls quatre hommes en réchappent ! Louise Benat-Tachot rappelle, en effet, que tout commence en 1527 et que le voyage s'étend sur un large territoire qui va de l'actuel Rio Soto la Marina, dans l'état de Tamaulipas, en passant par la baie de Tampa, la région des quatre rivières, l'île de Malhado, située aujourd'hui entre Galveston et la Baie de Matagorda, sans oublier les Appalaches, les fleuves du Rio Bravo, le fleuve Flint, l'Alabama, le Mississippi, le Texas, la Nouvelle Galice, El Paso, dans l'état de Sonora, et enfin San Miguel de Culiacan.

¹ Louise BENAT-TACHOT, op. cit.

Par-là même, ce récit d'aventures, « *inouï et exotique* », qualifié aussi de : « *tragique épopée* », où rien n'est épargné aux quatre hommes, la faim, le froid, la servitude, une « *étrange pérégrination (...) à travers des terres arides, inconnues, immenses* », « *(...) constitue une expérience exceptionnelle* ».

C'est surtout un texte d'importance de par la somme de renseignements ethnologiques et anthropologiques qu'il contient. Il constitue, en effet, l'un des discours fondateurs de l'Histoire nord-américaine tant il permet de « *tracer les linéaments d'une cartographie ethnohistorique du continent Nord et de ses régions arides (Aridoamérique)* ».

Le phénomène d'acculturation qui, à rebours, va se produire et déposséder un temps les quatre hommes de leur qualité de chrétiens occidentaux, va d'ailleurs être abondamment étudié notamment par les ethnohistoriens nord-américains. C'est la raison pour laquelle Louise Benat-Tachot choisit plutôt de se pencher sur le retour au monde chrétien, c'est-à-dire « *au même* », sur lequel s'achève l'errance et qui recèle, à n'en pas douter, une dimension stratégique idéologique et politique qu'il faut tenter de comprendre. De fait : « *(...) quel sens (Alvar Nuñez Cabeza de Vaca) veut-t-il imprimer à cette expérience de la perte et de l'errance et avec quel effet ?* ».

Louise Benat-Tachot, souhaite, en outre, éclairer son propos d'un ensemble de textes et de deux chroniques contemporaines qui évoquent le récit d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, avec des fortunes diverses avant de s'attacher plus particulièrement aux guérisons miraculeuses. De précédents travaux menés dans cadre comparatiste sur les chroniques « *primitives* » d'Oviedo et de Gomara, qui toutes deux évoquent cet épisode, Louise Benat-Tachot aboutit au constat suivant : « *Étant parvenue à des conclusions assez différentes de celles des chercheurs nord américains, qui voient dans ce texte une expérience profonde et unique de l'altérité, de Jacques Lafaye¹, qui voit dans ce texte et sa transmission, l'élaboration de la figure d'un messie reçu comme tel par ses contemporains, et de Pupo Walker², d'un autre côté, qui y voit un processus d'élaboration littéraire et fictionnelle selon les schémas du roman byzantin, je suis tentée d'intervenir sur ce thème puisque, aussi bien mes conclusions diffèrent pour partie* ».

¹ Notamment dans son ouvrage qui porte sur le messianisme en Amérique : Jacques LAFAYE, *Mesias, cruzadas, y utopias. El judeocristianismo en las sociedades iberoamericanas*. Mexico, FCE, 1984, 1ere édition.

² Enrique PUPO-WALLKER, *Los Naufragios*, Nueva biblioteca de erudition critica 5 ; Madrid Castalia 1992 et « *Pesquisas para una nueva lectura de Naufragios de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca* », *Revista Iberoamericana* n°140, 1987, pp. 517-539.

Dans une première partie, intitulée : « *1- Quand l'esclave devient shaman et quand le shaman devient un élu de Dieu* », Louise Benat-Tachot distingue trois étapes dans le texte du conquistador. Rédigé au lendemain de son retour au monde chrétien, c'est-à-dire entre 1537 et 1540 : « (...) sans doute durant les mois de repos au Mexique, ou encore, pendant la traversée transatlantique qui le ramenait en Espagne », le récit du conquérant est, dans un premier temps, principalement marqué par la notion de perte : des biens, des hommes, de la vie, du pouvoir, de la solidarité du groupe, avec l'abandon des troupes par Panfilo de Narvaez, des valeurs de la *doxa* chrétienne, avec le cannibalisme auquel se livrent quelques Espagnols pour le plus grand effroi des Indiens, sans oublier la perte des objets de la civilisation européenne, tout aussi emblématique, ou encore de la liberté, avec l'esclavage péniblement enduré par les quatre hommes.

Dans un second temps, le récit du conquistador laisse une large part à la « *récupération* » mais aussi à : « *la reconstruction inédite et chaotique d'un statut et d'une capacité de mouvement* ». Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, après avoir pris la fuite pour échapper à sa condition d'esclave, est, en effet, marchand. Puis, grâce à ses caractéristiques physiques, avec notamment une longue barbe, lui qui vient du Ciel et accomplit des rituels qui sauvent et parce que les Indiens en ont décidé ainsi, le conquérant accède au rang de shaman/thaumaturge/guérisseur/médecin¹ avant de se retrouver, avec ses compagnons, à la tête de cortèges d'Indiens et par là-même d'une véritable migration. Autrement dit, ceux qui hier le retenaient et le maltrahaient aujourd'hui le suivent et le respectent ! Tout cela alors que : « *Il n'y a rien de glorieux, aux yeux des Espagnols, à être transformé, déguisé ainsi dans l'autre, l'idolâtre, le tatoué, le polygame, qui ne connaît ni la monnaie ni l'écriture et à qui on veut bien reconnaître de temps en temps industrie et courage* ». Louise Benat-Tachot note justement que : « *Dans cette partie du récit, Cabeza de Vaca se tient prudemment en retrait de ces scènes de guérison* ».

Enfin, dans un troisième temps, le texte devient geste christique. Tous les éléments concordent lors d'un épisode précis : Alvar Nuñez Cabeza de Vaca éprouve le plus grand dénuement, la quasi nudité, la faim, le froid, l'abandon et une issue funeste devient plus que probable quand, égaré, il manque mourir si un arbre, tel le buisson ardent de Moïse dans le désert, n'en n'était venu opportunément à brûler ! Là : « *Pendant cinq jours, entretenant ce feu improbable, sans rien manger, Cabeza de Vaca, les pieds en sang, doit vivre l'épreuve d'une nouvelle errance, « au bout de cinq jours j'arrivai au bord d'une rivière et j'y retrouvai mes*

¹ Louise BENAT-TACHOT utilise ces différents termes sans en privilégier aucun.

indiens » et le texte de devenir édifiant : « (...) *Cabeza de Vaca est celui que Dieu a décidé d'éclairer dans sa quête et de sauver* ».

À cela s'ajoute l'évocation du sorcier « *mala cosa* », qui fait du conquérant un « *passeur-exorciste* » qui va calmer les effrois exprimés par les Indiens et commencer à leur exposer la vraie foi. Et : « *L'errant devient pèlerin en terre non pas infidèle mais parmi des païens, disposés à entendre les premiers prêches, renouant ainsi avec le récit hagiographique du frère prêcheur dans la pauvreté et à n'en pas douter la chasteté absolue. Le climax de ce récit fondé sur un processus de purification croissante du héros sera la résurrection d'un Indien tenu pour mort* » !

Pur en actes et en pensées, contrairement à ses compagnons, ses prières, tel que cela lui est rapporté, ramène en effet un homme, donné pour perdu, à la vie. Et quand il se fait chirurgien, quelques heures suffisent à cicatriser la plaie d'une blessure pourtant très grave et très profonde ! Louise Benat-Tachot ne manque pas de souligner, en outre, la dimension messianique qu'acquiert le texte à mesure que les quatre survivants avancent vers le Mexique tandis que le récit s'attache à élever le conquérant au statut de saint. Le but que poursuit le conquérant n'est autre que d'acquérir une nouvelle légitimité car, et Louise Benat-Tachot est formelle sur ce point : « *Ne nous y trompons pas, à l'origine, Cabeza de Vaca entendait bien être un autre Pizarre ou un nouveau Cortés. Ne pouvant être un capitaine victorieux, il sera un martyr et un pacificateur* ». Le Roi et le Conseil des Indes, qui prépare alors sous l'égide de Bartolomé de Las Casas, de Nouvelles Lois, seront sensibles à ce discours et le récompenseront en conséquence. Le conquérant, qui se présente dans ses *Naufragios*¹ comme celui qui vécut parmi les Indiens, leur prodigua des soins, les comprit et, d'une certaine façon, les aima contrairement à ses compatriotes, chasseurs d'esclaves et responsables du pire, obtient en effet la charge de gouverneur général du Rio de la Plata.

Le soldat pieux qui laisse entendre que la Floride recèle de grandes richesses est, en outre, le promoteur d'une méthode de conquête différente qui intervient dans le contexte troublé des guerres entre Pizarristes et Almagristes. Par conséquent, le « *pacificateur* » Alvar Nuñez Cabeza de Vaca a le profil idéal pour sa nouvelle mission et sa prudence lexicale quant aux guérisons et au retour à la vie de l'un de ses patients, s'explique aisément : « *C'est dans (un) savant équilibre des mots que Cabeza de Vaca sédimente son pouvoir d'attraction et fonde sa légitimité. Son éclat est affirmé et confirmé par son impuissance militaire, inversement proportionnelle à son prestige moral et spirituel* ».

¹ *Op. cit.*

Le découpage du texte est d'ailleurs des plus explicites. Vingt chapitres contiennent en effet le départ de la flotte, l'escale cubaine puis la désastreuse pénétration de l'intérieur des terres en Floride. Ensuite, les six ans de captivité sont tout entiers contenus dans le chapitre XVIII tandis que le long périple vers Mexico, qui s'étale sur une année, occupe le reste de l'ouvrage qui comporte trente-huit chapitres.

Louise Benat-Tachot apporte, *in fine*, une précision d'importance qui confirme bien que les *Nafragios*¹ doivent être lu à travers un filtre critique. Ainsi, dans la version de 1542 dans laquelle le conquérant précise que les Indiens donnent aux Espagnols une origine surnaturelle et expliquent par là-même tout ce qui leur est inconnu, et celle de 1555 où ce passage est supprimé, ce processus de fabrication d'un objet-plaidoirie politique s'accroît davantage : « (...) Cabeza de Vaca apparaît du coup comme le thaumaturge indiscutablement imposé par Dieu, ni plus ni moins ».

Dans une deuxième partie, et plus précisément dans un grand A, respectivement intitulés : « 2. Les chroniques » et « A. Oviedo et Motolinia », Louise Benat-Tachot revient sur les textes de deux chroniqueurs des Indes qui devaient chacun évoquer la geste d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca. Le premier, le frère prieur franciscain Motolinia, dans sa préface ou lettre préliminaire adressée en 1541 au Conte de Benavente, Don Antonio Pimentel, gomme le thème des miracles pour s'attacher au contenu ethnologique que recèlent les compte-rendus oraux que lui font Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, Dorantes de Carranza et Castillo Maldonado, Esteban « le noir » n'ayant pas été entendu, au lendemain de leur odyssée.

Et, Louise Benat-Tachot d'aller dans le sens de Jacques Lafaye quand il note, fort justement, que : « Un miracle n'est pas un fait qu'on omet dans un récit ». Aussi, son opinion est-elle sans appel : « Donc, soit ces guérisons furent beaucoup plus banales et « discrètes » que Cabeza de Vaca ne le prétend, soit les Espagnols soucieux d'affirmer leur orthodoxie, ont préféré celer une pratique syncrétique qui manifestait autant leur intégration dans un milieu idolâtre que leur capacité à y résister ».

De son côté, Oviedo, nommé depuis 1532 chroniqueur officiel de la Couronne, a accès à la première relation dite commune, *Relacion de conjunto*, signée par Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, Dorantes de Carranza et Castillo Maldonado mais probablement rédigée par les seuls deux premiers. Le livre XXXV de son œuvre maîtresse, *Historia general y natural de las*

¹ *Op. cit.*

Indias, retranscrit le récit de cette « *desventurada armada* » tant Oviedo ne voit dans cette *Relation* que : « (...) le support à la lamentation d'une conquête mal conçue et mal préparée. Une critique véhémement sous forme d'une série d'imprécations rhétoriques percutantes met en cause Narvaez et la cupidité des Espagnols qui, s'ils savent se battre, ne savent pas gouverner et mènent leurs troupes au désastre. (...) Oviedo scande son texte d'exclamations et de lamentations dramatiques au fur et à mesure qu'il relate la terrible et irrépressible réduction du groupe, soulignant que les hommes se ruinent et perdent souvent la vie pour une conquête entreprise à l'aveuglette (...) ».

Mais si Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est prudent quant aux guérisons, Oviedo est lui catégorique : ce sont des guérisons miraculeuses : « *Comment les chrétiens firent des miracles en guérissant beaucoup d'Indiens malades simplement en les bénissant* » écrit-il. C'est à elles que les conquérants doivent de pouvoir entreprendre leur longue marche vers la liberté et parcourir en 10 mois plus de kilomètres qu'ils n'auraient pu le faire en 8 ans. D'ailleurs, Carranza axe son récit sur cette marche qui occupe l'essentiel de sa relation. De fait : « *On ne trouve aucune trace dans le texte de Carranza de la résurrection opérée par Cabeza de Vaca pas plus que des discours visant à une première forme d'évangélisation, pas davantage l'histoire de démon mala cosa dévorateur qui assaillait les Indiens et dont les chrétiens les auraient délivrés, pas de trace de l'opération chirurgicale de Cabeza de Vaca. Le texte de Carranza se fonde essentiellement sur la marche (...)* ».

Oviedo, qui devait par la suite, en 1542, avoir en main la *Relation* d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et rencontrer le conquérant en Espagne, en 1547, ne changera pas pour autant sa version rédigée à Saint-Domingue arguant se fier davantage au témoignage de trois personnes plutôt qu'à celui d'une seule ! Sa lecture, pour le moins critique du texte du conquistador, dont il notera les approximations, notamment au plan ethnographique, et pointera les erreurs, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca ayant confondu argent et marcassite, fera d'ailleurs silence sur la spectaculaire guérison-résurrection dû au seul Alvar Nuñez Cabeza de Vaca.

Il est vrai qu'Oviedo donne un sens précis au mot même de « *miracle* » : « *Le mot miracle sous la plume d'Oviedo est plutôt à comprendre comme « manifestation miraculeuse » ou signe divin et non pas comme un investissement en sainteté d'un des protagonistes. (...) Par une auto-consécration délibérée, Cabeza de Vaca s'intronise dans la sainteté alors que pour Oviedo il s'agit d'une perception plus diffuse du monde (...) le miraculeux est au fond ce qui ressort de l'inexplicable, qui échappe au cours habituel des choses. Le miracle ne s'articule sur aucune strate prophétique : il est caution du sens de l'histoire* ».

En outre, les cas d'Espagnols investis par leurs geôliers indiens d'un pouvoir shamanique n'est en rien exceptionnel. Aussi, la singularité du texte du conquérant ne tient-elle pas à cette pratique mais plutôt dans la mise en scène évangélisatrice et messianique qui la sous-tend. Habile et prudent, c'est en effet à travers le filtre de propos rapportés, qu'il prêche aux Indiens, qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca donne une valeur édifiante et politique à son récit dans lequel ne manquent pas les stigmates, signes s'il en est d'une expérience presque mystique. Par là-même : « *Il prétend incarner le conquérant acceptable car purifié autant qu'aguerré par son expérience, forgée par un véritable chemin de croix. Cabeza de Vaca se place peut-être habilement dans l'ombre portée par Las Casas, lui, le héros laïque, sanctifié par les épreuves (...)* ».

Pour Louise Benat-Tachot, il ressort très clairement de cette lecture croisée qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est un fin politique qui a su utiliser sa plume afin d'assouvir son ambition. Son jugement est sans appel : « *Je ne crois pas, comme les tenants des études post-coloniales, que l'arme de Cabeza de Vaca soit l'acquisition d'une connaissance particulière de la culture de l'autre, pas plus qu'il ne faudrait voir dans l'émergence de « je » auteur de la narration, la dialectique de l'altérité construite par le locuteur, Cabeza de Vaca serait alors celui qui construit « un pont entre deux cultures » ce qui ferait de Naufragios un texte hautement subversif* ».

Et Louise Bénat-Tachot de conclure que, dans : « *cette épopée à l'envers* », « *cette odyssee (qui n'est pas) une anti-conquête* » : « *La carte que joue Cabeza de Vaca est de mon point de vue politique : Soumis à une transculturation répétée à chaque nouvelle rencontre avec un nouveau groupe, il se déracine constamment, brouillant les cartes, imposant une impossibilité réelle et profonde et donc suspecte d'acculturation. C'est sans doute cette position audacieuse et habile qui justifie la charge de gouverneur qui lui sera très vite confiée par le Conseil des Indes* ».

Enfin, dans un grand B au titre interrogatif, « *Gomara : Un « canular » exotique ?* », Louise Bénat-Tachot se penche sur le texte de Gomara, compris dans son *Historia de las Indias*, et qui trouve exclusivement sa source dans la Relation de 1542. Les *Naufragios*¹, synthétisés, sont tout entiers contenus dans le seul chapitre 46 de l'ouvrage intitulé « *Rio de Palmas* ». Gomara y change cependant deux choses et non des moindres. Dans un premier temps, Gomara efface, en effet, la focalisation sur Alvar Nuñez Cabeza de Vaca en utilisant le pluriel qui réunit

¹ *Op. cit.*

les chrétiens dans l'action miraculeuse. Dans un second temps, Gomara fait disparaître la distance que la parole indigène, « *ils m'ont dit* », donnait au texte du conquérant.

Selon Louise Bénat-Tachot, cette lecture du texte du conquérant a une finalité bien précise. Sous la plume de Gomara, qui adhère totalement à la réalité du phénomène, la résurrection miraculeuse est, en effet, présentée sans l'ombre d'un doute parce qu'elle répond au grand dessein espagnol qui est de poursuivre la guerre aux infidèles et fonde, par là-même, l'entreprise de conquête. Aussi : « *Pour Gomara on parlerait de Cabeza de Vaca le faiseur de miracles, comme on dirait Scipion l'Africain, c'est un titre de reconnaissance, une entrée hagiographique dans l'histoire impériale* ».

Son « *adhésion totale à l'action sainte de ces trois conquérants ratés* », n'évite cependant pas un jugement sévère sur le conquérant faiseur de miracles qui, au lendemain de son aventure sud-américaine, se révélera un pacificateur « *incapable* ». À ce sujet, il ne faut surtout pas oublier que Gomara, rédige sa chronique dans les années 1550 alors que le conquérant purge une peine sanctionnant sa conduite au Rio de la Plata.

Cortés, « *incarnation d'une geste éclatante et victorieuse* », et pièce maîtresse de la construction de l'histoire coloniale, avec lequel Alvar Nuñez Cabeza de Vaca ne supporterait pas la comparaison, occupe, il est vrai, la première place dans l'œuvre de Gomara. Aussi, et à cause de cet épisode sud-américain, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, est-il l'objet de l'ironie de Gomara : « *Le miracle, s'il existe, est à porter au compte de l'Empire et de sa gloire et non au compte d'un homme dont Gomara pense profondément qu'il n'eût d'autre vertu que celle de rester en vie. Résistance n'est pas sainteté et celle qui loge dans le texte de Cabeza de Vaca s'apparente, sous la plume de Gomara, à une sorte de canular exotique...* ».

De son côté, le Professeur Jacques Lafaye, dans l'article intitulé « Les miracles d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca (1526-1536) »¹, se penche plus précisément sur : « (...) *la fortune littéraire d'un des épisodes les plus remarquables de la Relacion que fit le héros, celui des guérisons miraculeuses chez les Indiens qui occupaient alors l'ouest de l'actuel Etat du Texas* »².

¹ Jacques LAFAYE, « Les miracles d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca (1527-1536) », in « Mélanges offerts à Marcel Bataillon par les hispanistes français », Bordeaux, 1963, pp. 136-153.

² *Ibid.*, p. 136.

Sa lecture des faits se produit à la lumière de différents textes qui chacun apporte un éclairage des plus intéressants sur cet épisode marquant des *Naufraios*¹. Le premier date de 1541 et est dû au Franciscain Motolinia, auteur d'une *Historia de los Indios de la Nueva Espana*² : « (...) *texte d'une importance historique notable* »³, comprenant un résumé de « *l'odyssée* » d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca. Fray Toribio de Benavente, dit Motolinia, est à México depuis douze ans déjà, où il a été envoyé pour évangéliser la Nouvelle-Espagne, quand Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et ses compagnons arrivent au Mexique. Fêru d'histoire, il est probablement l'un des tous premiers à interroger les survivants. Or, dans son récit de l'épopée des quatre hommes, Motolinia, à aucun moment, ne fait état de « *miracles* » accomplis chez les Indiens. Soit ses interlocuteurs, Andres Dorantes ou Alonzo de Castillo Maldonado, n'en n'ont pas parlé, soit Motolinia, ardent homme de foi s'il en est, qui plus est prudent, n'a pas cru retenir cet épisode, pourtant : « (...) *le plus fameux chez tous les historiens postérieurs* »⁴.

D'où le doute de Jacques Lafaye quant à cette dernière hypothèse qu'il juge « *la moins probable* »⁵. Et de poursuivre : « *Dans le Mexique de 1541, un miracle est un fait qu'on n'omet pas dans le récit – même résumé – d'une épopée* »⁶ !

Aussi Dorantes et Castillo, selon toute vraisemblance, n'ont-ils pas accordé la même importance aux « *miracles* » qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca ne le fait dans les *Naufraios*⁷.

Il est, en outre, probable que Motolinia n'ait pas connu l'existence du manuscrit du conquérant qui, en 1541, est en route pour le Paraguay qu'il rejoint afin d'y assurer les fonctions d'Adelantado. Pourtant, Motolinia a bien dû s'entretenir avec Alvar Nuñez Cabeza de Vaca. Mais alors pourquoi ce silence sur les « *miracles* » ? Peut-être ces derniers ont-ils été tout simplement inventés par le conquistador tant : « *Il semble (...) plus indiqué de penser que c'est en vue d'obtenir la capitulation de 1540, par laquelle il allait devenir « adelantado », qu'Alvar Nuñez a rédigé et publié le récit de ses tribulations américaines, après son retour en Espagne* »⁸.

¹ *Op. cit.*

² Motolinia, *Historia de los Indios de la Nueva-Espana*,

³ Jacques LAFAYE *dixit*, *op. cit.*, p. 136.

⁴ *Ibid.*, p. 137.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*

⁷ *Op. cit.*

⁸ Jacques LAFAYE, *op. cit.*, p. 138.

Il convient, par conséquent, de se pencher sur l'œuvre elle-même afin de déterminer ce qu'indique le conquistador sur ce point précis. Quand il évoque le statut de médecin que les Indiens veulent conférer aux survivants, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est très clair dans son propos : « (...) *nosotros nos riamos de ello, diciendo que era burla (...)* »¹. Les guérisons miraculeuses trouvent donc leur source, et pour reprendre la terminologie exacte de Jacques Lafaye, dans un « *canular* » tragique »² qui plus est monté de toutes pièces par les Indiens devant lequel les survivants s'inclinent pour ne pas mourir de faim, les quatre hommes obtenant des vivres en contrepartie des soins qu'ils prodiguent. Ils mêlent leurs prières au souffle qu'ils dirigent sur les malades et, précédés d'une renommée extraordinaire, multiplient le nombre de guérisons sur leur route vers le Mexique jusqu'au « *miracle suprême* »³ : Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, tel Lazare, relève un mort au tombeau : « (...) *yo vi el enfermo que ibamos a curar que estaba muerto (...) hallé el indio los ojos vueltos y sin ningun pulso, y con todas senales de muerto, segun a mi parecio (...). (...) y lo mejor que pude supliqué a Nuestro Senor fuese servido de dar salud a aquél (...)* y después de santiguado y soplado muchas veces (...) y dijeron que aquél que estaba muerto y yo habia bien curado en presencia de ellos, se habia levantado bueno (...). Esto causo gran admiracion y espanto, y en toda la tierra no se hablaba en otra cosa... Nosotros estuvimos con aquellos indios Avavares ocho meses ... y decian que verdaderamente nosotros eramos hijos del Sol »⁴. Sous la plume du conquistador, ils sont les instruments de Dieu, bénéficiaires de ses prodiges jusqu'au miracle pour Alvar Nuñez Cabeza de Vaca à qui le surnaturel est devenu des plus familiers. Or, soit le « *mort* » était en état de catalepsie, soit il n'est pas revenu à la vie.

En outre, les Indiens qui suivent les Espagnols et en reçoivent des vivres, racontent cette histoire afin d'accroître la renommée d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et bénéficier, *de facto*, de nourriture en abondance. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca quant à lui ne se croit nullement doté d'un pouvoir surnaturel, il est l'instrument de Dieu. C'est tout. Or, dans cette région d'Amérique, où le chamanisme est la principale institution religieuse, les Espagnols ont tout pour être « *chamanifiés* »⁵. Ils sont notamment différents en tout et ces « *filis du soleil* »⁶ de par un déplacement spatial qui coïncide étrangement avec une cosmologie périodique – cf. Quetzalcoatl – sont portés par l'esprit.

¹ Cap. XV, p. 129.

² Jacques LAFAYE, *op. cit.*, p. 138.

³ Jacques LAFAYE, *ibid.*, p. 139.

⁴ Cap. XXII, pp. 157-158.

⁵ Jacques LAFAYE, *op. cit.*, p. 142.

⁶ *Ibid.*

Plongés au cœur de sociétés indiennes où le sacré imprègne les actes les plus anodins de la vie et issus d'une civilisation européenne fortement marquée par le religieux et le règne de la chrétienté : « *Découvreurs, conquérants et évangélistes étaient convaincus d'être les instruments, sinon les acteurs, d'un dessein surnaturel (...)* »¹. C'est assurément le cas d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca qui, à n'en pas douter : « (...) portait l'héritage d'un Moyen-Âge espagnol très crédule, qui admettait sans difficulté les interventions de Saint Jacques dans les combats de la reconquête, puis dans ceux de la conquête, qui n'étaient qu'une seule et même guerre de la Chrétienté contre les Infidèles. Qui viendra au secours des soldats de Dieu, si ce n'est Dieu lui-même »².

Jacques Lafaye se penche également sur le texte de Gomara qui, le premier, en 1551, utilise le mot de « miracle » dans son *Historia general*³ : « (...) l'une des principales sources de l'histoire des Indes occidentales pour les historiens du XVIe et du XVIIe et même d'une grande partie du XVIIIe siècle »⁴. Sous l'intitulé de « *El descubrimiento de la Florida* », récitation de toutes les expéditions qui se sont succédé dans cette région du continent américain, Gomara consacre un chapitre à part à l'expédition de Panfilo de Narvaez sous le titre de « *Rio de Palmas* »⁵.

Si son résumé de la *Relacion* est très complet quant aux noms propres et aux us et coutumes les plus surprenants des Indiens, à la faune, à la flore et aux ressources du pays, il est très condensé et surtout amplifié quant au miracle : « (...) y confiadas en Jesucristo, que obra somidades, y por conservar sus vidas entre aquellos barbaros, lo santiguo y soplo tres veces Alvar Nuñez, y revivio, que fué milagro »⁶. Pour Jacques Lafaye : « Le caractère magique du signe de la croix, la répétition du geste trois fois, l'aplatissement du délai de résurrection, donnent au miracle un relief puissant qu'il n'avait pas chez Alvar Nuñez Cabeza de Vaca »⁷.

Aussi, poursuit-il : « La légende de Gomara dépasse encore la légende. Il nous apparaît ici comme le créateur littéraire d'un Alvar Nuñez auteur de miracles, qui sera repris et enrichi (...) par les principaux historiens postérieurs »⁸. Gomara qui insiste : « *Ano de 41 fué al mesmo*

¹ *Ibid.*, p. 144.

² *Ibid.*

³ Francisco LOPEZ DE GOMARA, *Historia General de las Indias*, in *dedicatoria A don Carlos, Emperador de Romanos, Rey de Espana senor de las Indias y Nuevo Mundo*, B.A.E., t. XXII.

⁴ Jacques LAFAYE, *op. cit.*, p. 145.

⁵ GOMARA, *op. cit.*, B.A.E., t. XXII, *Rio de Palmas*, p. 182, col. II.

⁶ *Ibid.*

⁷ Jacques LAFAYE, *op. cit.*, p. 146.

⁸ *Ibid.*

rio de la Plata, por adelantado y gobernador, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, natural de Jerez, el cual, como en otra parte tengo dicho, habia hecho milagros »¹.

L'Inca Garcilaso de la Vega, dans son *Historia de la Florida*², parue en 1605, évoque quant à lui, en quelques lignes, les *Nafragios* d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca qu'il présente comme un faiseur de miracles. Il écrit très précisément : « (...) *como lo cuenta en sus Nafragios Alvar Nuñez Cabeza de Vaca que fue con él por tesorero de la Hacienda Real. El cual escapo con otros tres espanoles y un negro y, habiendoles hecho Dios nuestro Señor tanta merced que llegaron a hacer milagros en su nombre, con los cuales habian cobrado tanta réputation y credito con los indios que les adoraban por dioces* ». Et, de façon plus affirmative que Gomara, sous sa plume « *hijos del sol* » devient « *dioces* »³.

Antonio de Herrera, dix ans plus tard, dans le chapitre III du premier livre de la sixième décennie de son *Historia général de los hechos de los Castellanos en las islas y tierra firme del Mar Océano*⁴ est plus nuancé dans son récit. Il évoque le cas d'un Indien « *casi muerto* »⁵. Prudence ou incrédulité de Herrera, lui qui admet les guérisons miraculeuses tant : « *Guérir par l'imposition des mains, le souffle, voire trois signes de croix, restait de l'ordre des pratiques courantes à cette époque (...)* »⁶. Mais de là à ressusciter un mort ! Seul un Saint peut être touché par cette grâce et non un simple laïc comme Alvar Nuñez Cabeza de Vaca qui, en outre, n'a pas une réputation de sainteté particulière. C'est la raison pour laquelle, des religieux doutent que le conquérant : « (...) *ait pu être l'instrument choisi par le Ciel pour accomplir un miracle réservé au Fils de Dieu lui-même* »⁷.

C'est notamment le cas du Père Honorio : « *L'un des plus sévères censeurs d'Alvar Nuñez (...) qui mit en cause la bonne foi d'Alvar Nuñez, dans tous ses récits, en se fondant sur l'invraisemblance des miracles* »⁸. Tout ceci aboutit à : « *Une véritable querelle autour des miracles de Floride (...) qui aboutit en 1736 (un siècle plus tard !) à un Examen apologético de la historia narracion de los naufragios, peregrinaciones y milagros de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca en las tierras de la Florida y del Nuevo Mundo, où le marquis de Sorito examine, à la*

¹ GOMARA, *op. cit.*, B.A.E., t. XXII, *El rio de la Plata*, p. 211.

² Inca Garcilaso de la VEGA, *Historia de la Florida, La Florida del Inca. Historia del Adelantado Hernando de Soto...*, Lisboa, 1605, Ed. Fondo de Cultura Economica, Biblioteca Americana, México, 1956.

³ *Ibid.*, p. 17.

⁴ Antonio de HERRERA, *Historia général de los hechos de los Castellanos en las islas y tierra firme del Mar Océano*, col. I, Ed. Madrid, 1730.

⁵ *Ibid.*, p. 7.

⁶ Jacques LAFAYE, *op. cit.*, p. 148.

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*

lumière de l'Écriture, les miracles d'Alvar Nuñez, pour conclure à la glorification de leur auteur et à la confusion du Père Honorio »¹.

Trente ans après Herrera, c'est le Père Andrés Pérez de Ribas, provincial de la Compagnie de Jésus en Nouvelle-Espagne, qui, évoque, à son tour, des miracles des survivants dans son *Historia de los triunfos de Nuestra Santa Fe*² dans laquelle il écrit : « *vinieron caminando por medio de innumerables naciones barbaras y obrando entre ellas por virtud y voluntad divina, prodigios y milagros con la senal de la santa cruz* »³. Il est vrai que les jésuites s'efforcent de créer partout un monde nouveau au Nouveau Monde, recherchant les signes de la faveur particulière de Dieu envers les Indes Occidentales.

En 1657, dans son *Historia Provinciae Paraguariae*⁴, le jésuite français, le Père Nichole du Toit, plus connu sous le nom hispanisé de Nicholas del Techo, dans une récitation des premiers écrivains qualifiés de plagiaires par Jacques Lafaye et, par conséquent, au crédit relatif, évoque Alvar Nuñez Cabeza de Vaca. À l'image des anciens, il entend proposer dans son œuvre des exemples édifiants, à la gloire d'hommes d'exception et mettant l'accent sur des valeurs spirituelles confondues avec des intérêts nationaux ou politiques. Il souhaite, qui plus est, présenter son œuvre sous une forme capable d'aiguiser l'esprit. Et Jacques Lafaye de donner une définition de la notion d'histoire telle qu'elle se dégage de ce type d'ouvrage : « *La notion même d'objectivité en histoire restait inaperçue ; épopée en prose, œuvre de propagande, histoire naturelle, chronique familiale, l'histoire du Nouveau-Monde ne peut être utilisée par l'historien moderne que comme histoire des idées, et non des faits* »⁵.

Del Techo écrit cent vingt ans après le retour du conquérant en Espagne alors qu'il appartient désormais à la légende. Aux yeux du jésuite, il est l'auteur de miracles aussi pense-t-il que c'est « *un saint homme* » d'où l'hagiographie du héros et du martyr plus sûrement encore auteur de miracles notamment après son épisode paraguayen où il laisse le souvenir d'un honnête homme et pour Del Techo : « *(...) ce n'est plus Alvar Nuñez qui fait des miracles, ce sont les miracles qui font Alvar Nuñez* »⁶.

¹ Jacques LAFAYE, *ibid.*, p. 148.

² Andrés Pérez de Ribas, *Historia de los triunfos de nuestra Santa Fe*, por el Padre Andrés Pérez de Ribas, Provincial en la Nueva Espana, natural de Cordoba, ano J.H.S., 1645, Ed. por Luis Alvarez y A. de la Cadena, México, 1944, lib. I, cap. VII : *De las primeras noticias y descubrimientos de la provincia de Sinaloa y de sus naciones y terminos*.

³ *Ibid.*

⁴ P. Nicolao del TECHO ejusdem Societatis Sacerdote Gallo-Belga Insulensi., *Historia Provinciae Praguariae Societatis Jesu*, Leodii. Ex off. Typog. Joan Mathiae Hovii, MDCLXXIII, éd. Liège, 1673.

⁵ Jacques LAFAYE, *op. cit.*, p. 149.

⁶ *Ibid.*

Gabriel Cardenas Cano, dans son *Historia général de la Florida*¹, évoque pour sa part d'« *infinitos milagros* ».

Le Père Charlevoix, jésuite français, qui travaille à partir de documents et n'a jamais connu la terre américaine, dresse dans son *Histoire du Paraguay*,² deux cent vingt ans après les faits, un portrait d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca tout à sa gloire, en faisant un héros qui devient sous sa plume un saint : « *Dom Alvar se fit bientôt respecter de ces barbares, surtout par le grand nombre de guérisons qu'il opéra. Les infidèles mêmes les jugèrent au-dessus des forces de la nature et voulurent lui déférer les honneurs divins* »³. Ceci avant d'achever : « *l'élaboration littéraire du personnage d'Alvar Nuñez-Miracles* »⁴. Sans doute n'a-t-il pas lu les *Naufragios*. Il brosse, en effet, un portrait du conquérant par trop exemplaire : « *Sa conduite d'ailleurs était si édifiante que les compagnons de sa captivité se persuadèrent que plusieurs de ces guérisons étaient miraculeuses* »⁵, qui laisse apparaître qu'il fait fi du texte original : Alvar Nuñez Cabeza de Vaca a lui-même accrédité ses miracles, ce que n'ont en aucun cas fait ses compagnons. Et, le mythe, la légende autour du conquérant sont tels que le Père Charlevoix affirme que toutes les preuves sont réunies de la : « *protection spéciale du Ciel* » qui entoure cet homme !

Enfin, en 1766, dans sa traduction espagnole de l'ouvrage de Charlevoix par le Père Domingo Muriel⁶, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, qui sous la plume des historiographes de la Compagnie de Jésus est devenu « *un si saint homme* », y apparaît comme : « *un hombre tan santo* ».

Aussi, Jacques Lafaye, qui relit la *Relacion* à la lumière de ces différents textes en conclue que ce sont les Indiens Avavares qui, collectivement, ont obligé Alvar Nuñez Cabeza de Vaca à faire des miracles : « *Au cours de ses années de tribulations entre la baie de Tampa et la Nouvelle-Galice, Alvar Nuñez fut un vivant exemple de métissage culturel et d'acculturation – et l'un des premiers en date, et des plus intenses. Son histoire personnelle, vue dans cette*

¹ Don Gabriel de CARDENAS CANO, *Ensayo cronologico para la historia general de la Florida*, Madrid, 1723. Decada III a Año MD.XXXIV.

² P. Pierre François-Xavier de CHARLEVOIX, de la Compagnie de Jésus, *Histoire du Paraguay*, Paris, M.DCC.LVI, livre I, année 1540, p. 51 ; année 1541, p. 53, et année 1542, p. 59.

³ *Ibid.*

⁴ Jacques LAFAYE, *op. cit.*, p. 150.

⁵ P. Pierre François-Xavier de CHARLEVOIX, *op. cit.*, Cf. n. 46.

⁶ Voir *Historia paraguajensis Patri Francisci Xaverii de Charlevoix, ex gallico latina, eum animadversionibus et supplemento* ; Venetiis. MD.CC.LXXIX. Apud Fransiscum Sansoni, et l'édition espagnole : *Historia del Paraguay* escrita en francés por el Padre Pedro Francisco de Charlevoix de la Compania de Jesus, con las anotaciones y correccionse del Padre Muriel, traducida al castellano por el Padre Pablo Hernandez de la misma Compania, Madrid, 1910 (t. I) et 1912 (t. II), T. I, p. 187.

perspective, « tient du miracle » et de l'expérience de laboratoire sociologique, mais ce serait justement une autre histoire »¹.

B/ Le défenseur des Indiens

Une introduction, très longue et très documentée, précède l'une des éditions italiennes de la *Relation* d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca. Signée Pier Luigi Crovetto, elle contient, pour commencer, différents éléments du plus grand intérêt quant à la définition de la qualité de chronique des Indes². Ainsi, mis à part l'édition de Juan de Zuniga qui fait précéder les *Naufragios*³ d'un « *Examen apologétique* » d'Antonio Ardoino, dans lequel le conquérant est présenté comme un champion de la chrétienté, quasiment un saint, ressemblant à un Thérèse de Jésus, à un Ramon Nonato et à un quasi précurseur du thaumaturge, Xavier, Apôtre des Indes, les *Naufragios*⁴ posséderaient, à la fois, les qualités d'une chronique et d'une relation. Néanmoins, le texte attendu du chroniqueur n'est pas une relation quelconque. En tant que document officiel, celui-ci devra délivrer une version accréditée, normalisée des faits. Les *Naufragios*⁵, texte historiographique qui tend vers le statut de témoignage littéraire, sont, en un mot, une « *Historia narracion* » du voyage du héros du « *dedans* » au « *dehors* » de l'histoire, du cuit au cru, de la civilisation du vêtement à la nudité, de somptueux édifices hiérarchiques au niveau zéro social.

Bien que n'ayant pas d'informations suffisantes quant à la formation culturelle et à la bibliothèque idéale d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca pour s'aventurer à supposer des filiations directes, selon Pier Luigi Crovetto le thème de la chance arbitraire et aveugle fait partie de la conscience collective tant il est présent dans les plus insignes monuments littéraires de l'époque comme *Dezir sobre la fortuna* de Ruy Paez de Ribera, *Comedieta* de Ponza, *Bias contra fortuna* du Marquis de Santillana, *Trescientas* de Juan de Mena ou encore l'anonyme *Danza de la muerte*, par exemple. La stratégie auto-apologétique d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est claire. Sa relation est utile en ce qu'elle apporte des informations sur des terres inconnues et non conquises. Une telle finalité, déclarée, et le but de réaffirmer et renforcer l'authenticité de la parole dictera au texte un large éventail de solutions et autres « *escamotages* ».

La chronique, dans la version classique du genre, repose sur la figure du conquistador. L'exaltation du héros se diffuse dans la célébration parallèle de l'institution qu'il représente. Or,

¹ Jacques LAFAYE, *op. cit.*, p. 153.

² Pier Luigi CROVETTO, *op.cit.*

³ *Op. cit.*

⁴ *Ibid.*

⁵ *Op. cit.*

ici, le héros construit son « *monument* ». L'héroïsme du survivant est autoréférentiel, intransitif. Ses effets renvoient au sujet lui-même et ne renvoient pas en seconde instance à ce qui l'entoure. Le texte, aux accents « *aguiriens* » de par la désolation, la faim, la soif, l'angoisse ou encore la mort qu'il relate, s'oppose à la chronique classique qui exalte les richesses de la terre conquise comme dans la *Segunda carta de relacion* d'Hernan Cortés.

Le passage du protagoniste du contexte de la « *culture* » au domaine de la « *nature* » intervient dès après l'incipit et l'énumération des hiérarchies présentes à bord. L'auto-apologie du héros intervient elle aussi très vite, quand le « *je* » protagoniste se propose de suppléer les qualités de prudence, de sagacité et de bon sens qui font cruellement défaut au chef de l'expédition. L'auto-apologie du héros rejaillit sur le protagoniste survivant et le rapporteur historique. Lors de l'incident avec Panfilo de Narvaez, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca ne se contente pas de manifester sa propre désapprobation. Il l'exprime au nom du souverain et prétend, qu'ainsi, cela soit « *canoniquement* » enregistré. Il s'agit là d'une requête inusitée.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca célèbre sa propre personne, héros solitaire, abandonné par l'institution, et pourtant demeurant son irréductible garant et défenseur, il est l'interprète des qualités de courage, de résistance à la fatigue et d'abnégation de la souche espagnole. La relation évolue très vite en direction de l'auto-biographisme, en direction de la célébration de soi comme dispensateur d'aides et de secours, infatigable à tenir éveillée l'espérance du retour, à redonner cohésion et foi au petit groupe de ceux qui se fient à lui, si sagace et infatigable dans la recherche d'une voie de salut, quelle qu'elle soit, dans la reconquête de la liberté et du prestige. Tout oppose Alvar Nuñez Cabeza de Vaca aux autres survivants, qui abdiquent ignominieusement leurs qualités d'emblèmes de l'hispanité en terre de barbares. Aussi, la relation se rapproche-t-elle progressivement du roman par l'unicité de la péripétie solitaire et l'unicité du témoignage et de l'écriture.

Le héros solitaire pourra seulement affirmer, et non garantir, l'authenticité de l'assertion. La garantie de véracité tient dans la multiplicité des témoignages. Ici, le héros dépasse la preuve. Sur fond de dégradation de ses compagnons de mésaventure, il sait affirmer sa propre identité. La noblesse d'âme, le courage, le mépris du danger, le respect des normes du code culturel, l'observation des obligations imposées par l'honneur le prédestinent à devenir l'emblème de l'hispanité encerclée et languissante, investi d'une mission transcendante.

À Alvar Nuñez Cabeza de Vaca d'être le point de référence, le modèle et l'exemple des survivants à l'enfer de Floride. Il est celui, par exemple, qui va aider les autres quand ils ne savent pas nager. Bien plus que Robinson Crusoé, nus et dépourvus de tout, ils ne sont pas les

habitants solitaires d'une île perdue mais les pèlerins en *partibus indilelium*. Si leur projet coïncide, au départ, avec celui du héros de Daniel Defoe, survivre coûte que coûte, il en va différemment par la suite. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca s'ingénie à garder sa propre identité.

Le texte du survivant recèle, dans un premier temps, de nombreuses indications topologiques. Puis, au-delà du Mississipi, les noms de lieu se raréfient parce que la marche se fait errance manquant de points de référence stables et sûrs. Il en va de même des références chronologiques tant le rythme d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca va suivre les successions des saisons, les pauses d'une économie de récolte rudimentaire. Aussi, le conflit vécu par le héros dans sa chair même, le déchirant sentiment d'abandon de l'espace garanti par sa propre culture, se déplace dans les pages de son texte et y laisse une trace indélébile.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca devient marchand et chamane en vertu d'une composition syncrétique de traits disjoints des deux cultures en jeu. Il excelle dans l'espace « *autre* » aussi en raison de compétences qui lui viennent de son être espagnol. En dépassant les barrières de son asservissement, il s'élève jusqu'à l'hypercenterritorialité et à l'extra-localité dans le même temps. Hyperterritoriale parce que sa personne devient elle-même espace : cellule vitale autour de laquelle la communauté indigène se réorganise, se défait et se transforme.

À travers lui, héros « *prométhéen* », les « *tribus* » découvrent le sens progressif du trafic de marchandises et du contact réciproque, le soustrayant à l'exclusive cause déterminante de la guerre. Extra-locale, en ce qu'il est vraiment de tous et d'aucun lieu, son intention auto-apologétique et auto-accusatrice est inhérente à la justification de son propre salut. Aussi, a-t-il neutralisé ou édulcoré tout une série de passages de ses péripéties en terres d'infidèles qui peuvent pareillement susciter des suspicions, des réserves ou des objections, ou qui, au minimum, peuvent se révéler utiles au dessein célébratif du texte. Il tente, par exemple, de tempérer un excès suspect d'intégration dans le système social étranger avec une volonté réaffirmée de fuite.

Il est pareillement symptomatique qu'il fasse brièvement allusion à sa condition d'esclave seulement *a posteriori*. Des modules analogues se retrouvent dans la narration de la fulgurante et prodigieuse expérience de guérisseurs des trois survivants. Le refus des trois est obstiné. C'est seulement la nécessité qui les a obligés à s'exécuter et à finalement accepter. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca fait allusion – avec la condescendance et le détachement de l'homme bien ferme dans ses propres convictions de civilisé – aux pratiques chamaniques et ne

peut, toutefois, cacher l'efficacité de thérapies évoquant des « *lapidaires* » et les herbiers de racine médiévale¹.

L'Indien qui « *initie* » Alvar Nuñez Cabeza de Vaca relève que la différence induit l'attribution du prestigieux statut – jusque-là rien de nouveau apparemment par rapport à de semblables expériences d'Espagnols dans le Nouveau Monde – sinon qu'ici, la divinité des Espagnols n'est pas perçue par les Indiens simultanément à leur arrivée mais dans la réponse positive à une demande de sacré qui imprègne les cultures indigènes les orientant vers l'attente messianique du retour du dieu, cette raison persistant qui parcourt l'arc entier des rapports entre les groupes mis au contact de la conquête. Ici, vice et versa, la divinité est un trait acquis : sommet d'une transformation statutaire qui couvre les extrêmes de l'échelle, de l'infinie condition d'esclave à celle sublime de Dieu ; Des passages du texte sont d'une incoercible ambiguïté, de prudence et de réticences ici et là.

Le plus profond indice de l'ambiguïté du texte est dans le modèle christologique qui dépasse les limites d'une « *initiation* » consciente. Ici, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca atteint le *climax* de l'autoapologie. Il se présente comme une émanation directe du dieu thaumaturge, comme exécuteur de ses prodiges, comme sa projection dans le siècle : Dieu – dit à plusieurs reprises le texte – opérant des merveilles à travers lui. Comme dans le domaine politique, il s'était substitué à l'Institution déchue, il se présente de la même façon « *oint* », élu du Seigneur. Si, dans un premier temps, il avait faites siennes les prérogatives de l'incapable gouverneur, maintenant, il investit les compétences des « *comisarios* ». En un mot, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est un nouveau saint, martyr proto-chrétien en terre d'infidèles, faiseur de miracles, en dehors d'une quelconque médiation de l'institution religieuse.

Au sommet de la série de prodiges et miracles campe, une fois de plus, la figure plastique et solennelle du héros. C'est à lui que reviennent les entreprises les plus ardues (et même désespérées). À lui de tenter là où les autres – de caractère peureux – ont renoncé. Nouvel Ulysse, il est l'unique à savoir discipliner son instinct devant le cyclope, à le dépasser, à le confondre avec les armes de la rationalité, à résister. Il est particulièrement intéressant de noter que le récit, recèle en position centrale, un texte étranger – un « *conte* » indien - produit par des sujets longuement niés, en tant que barbares et infidèles et, par là-même, le conquérant donne à l'Indien le statut prestigieux d'une voix plausible entre les voix de la chronique. L'irréductible tension, inhérente à la socialisation de l'homme solitaire, détermine l'humanisation de

¹ Marcel MAUSS, *Œuvres*, 2. Représentations collectives et diversité des civilisations, Présentation de Victor Karady, Paris, Éditions de Minuit, 1974, p. 43.

l'étranger, confirmé par le survivant au travers de ses propres pérégrinations dans « *l'ailleurs* », dans l'univers séparé et hostile. Là, l'indigène se fait « *miroir* » sur lequel le survivant poursuit sa propre image, sa propre identité et sa propre condition.

Le récit a disséminé, dans sa partie centrale, les signes magiques et fascinants de l'autre culture : le grelot en or, les peaux de cerf peintes et de marte-zibeline, les courges vides et sonores utilisées dans les rituels chamaniques ou encore les 600 cœurs de cerfs. Cette marche de rapprochement vers la civilisation est scandée par les rencontres avec des groupes indigènes toujours moins archaïques et sauvages. Le voyage à travers ces terres est désormais triomphal. Les survivants sont entourés d'un respect unanime et d'un prestige croissant. Leur passage est pacificateur.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca avait imputé au gouverneur l'ignorance, la sottise et la petitesse dans le « *trait* » des indigènes, de même adresse-t-il aux « *chrétiens* » qui le retrouvent la terrible accusation d'avoir rendues désolées les terres potentiellement fertilissimes des Pueblos et d'avoir répandu le discrédit sur la religion chrétienne et sur le vrai dieu. L'apothéose de l'homme sagace, excellent espagnol et excellent chrétien, médiateur entre l'Indien et le salut, détenteur de la parole et dépositaire de l'illuminé prestige qui rend factuelle et opérante, vient incidemment célébrer par les Indiens eux-mêmes au chap. XXXIV.

a/ La mue du guerrier

Au terme de son aventure, après ses retrouvailles avec le « *monde civilisé* » et après son retour en Espagne, la mue du guerrier semble particulièrement manifeste. Les marques mêmes de cette transformation sont tout entières contenues dans ses prises de position courageuses en faveur des Indiens et du moyen de les gagner à la Couronne espagnole, c'est-à-dire par la douceur. Elles sont bien peu habituelles sinon inattendues chez un soldat.

Cette mue porte cependant en elle une large part d'ambivalence. Sous sa plume, il apparaît en effet très vite que le militaire n'a jamais véritablement cessé de l'être. Avec rigueur, une précision et une mémoire quelque peu impressionnantes, il restitue l'ensemble des faits qu'il replace avec minutie dans leur contexte, qu'il veut manifestement le plus exact possible, afin que son témoignage puisse être utile aux conquérants qui viendront après lui comme il le précise lui-même¹, Chapitre XXV : « *Esto he querido contar porque allende que todos los hombres desean saber las costumbres y ejercicios de los otros, los que algunas veces se*

¹ Cap. XXV, p. 69.

vinieren a ver con ellos esten avisados de sus costumbres y ardidés, que suelen no poco aprovechar en semejantes casos »¹.

À cet égard, la lecture de son texte sous ce seul angle est saisissante tant il fourmille de détails pratiques et d'informations quant aux événements et aux hommes. Il y gagne en authenticité ce qu'il y perd parfois en cohérence par la faute d'une chronologie chaotique par moments mais sans préjudice majeur et bien compréhensible tant d'années après et sous la plume non d'un écrivain mais d'un soldat, qui veut faire œuvre d'utilité.

1- Sur le terrain, en Amérique

C'est sur le terrain, alors qu'il est toujours en terre américaine, qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca devient le défenseur des Indiens. Au terme même de son aventure, alors qu'il vient à peine de terminer son périple, il trouve la force de faire face à ses compatriotes et de s'opposer vaillamment à eux quand ils tentent de s'emparer des Indiens qui le suivent. Des Espagnols dans lesquels il ne se reconnaît d'ailleurs plus.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, à ce moment du récit, n'est plus depuis plusieurs années déjà un guerrier mais un homme qui a perdu ses attributs militaires et toute l'autorité qu'ils lui conféraient. Le guerrier a laissé la place à l'homme qui s'efface à son tour devant l'avocat d'une cause pour laquelle, alors qu'il survécu aux pires tourments, il est prêt de perdre la vie quand ses compatriotes veulent l'éloigner du théâtre de leurs exactions et manque de mourir de soif égaré dans les montagnes².

2- Face au Roi, en Espagne

Au terme de son aventure et alors qu'il vient à peine de retrouver le Vieux Continent, c'est au Roi d'Espagne, l'instance suprême du royaume et qui plus est le représentant de Dieu sur terre, qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca adresse son texte presque une « *supplique* » en faveur des Indiens. Contre toute attente, le guerrier, de retour dans son pays, rédige un texte au contenu, par bien des aspects, spectaculaire. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca adresse, en effet, une « *invite* » au Roi afin que celui-ci traite les Indiens avec douceur et écarte toute violence à leur égard³. Sous sa plume, les Indiens sont bien des hommes et c'est, par conséquent, en hommes qu'il faut les traiter, c'est-à-dire avec douceur et compréhension.

¹ Cap. XXV, p.170.

² Cap. XXXIV, p. 204.

³ Cap. XXXIII, p. 202.

Sans détour et en des termes clairs, le conquérant indique à son souverain la marche à suivre : il faut traiter ces hommes avec douceur afin de les amener à la Couronne. C'est un moyen très sûr et c'est le seul, précise-t-il.

Tout son texte ne tend-il pas à montrer que ces hommes sont à portée de main des Espagnols pour peu qu'ils emploient la bonne méthode ? C'est la somme de ses expériences mais aussi et surtout la crainte et le respect qui entourent les rescapés et qu'il se plaît à souligner¹, qui conduisent Alvar Nuñez Cabeza de Vaca à ce jugement qu'il ose soumettre au roi.

Son récit se veut la démonstration, sinon la preuve, que la coercition est improductive et vaine comme en atteste la politique menée par Melchior Diaz qui n'a réussi qu'à provoquer la fuite des Indiens entraînant la ruine de la province qu'il gouverne. Ceci alors que la connaissance, la reconnaissance et le dialogue, toutes choses qu'il a pratiquées avec résultat, peuvent amener les Indiens à rejoindre les Espagnols. Il est si facile de tout obtenir d'eux ! dit-il en substance. Néanmoins, au-delà des Indiens, c'est sa conception des hommes, de l'humain, qui a radicalement changée. C'est du moins, une interprétation plausible du texte.

3- Face à l'opinion publique, en Europe

Les retrouvailles du conquérant avec le « *monde civilisé* » se produisent lorsqu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca retrouve des Espagnols au terme de son long périple à travers le continent américain. Elles sont l'occasion pour le guerrier de manifester toute l'ampleur de son humanisation. À cette occasion, et tel qu'il relate les faits, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, dans une surprenante confusion, vécue au moment des faits et restituée en l'état des années plus tard alors que cela aurait pu être rectifié et ne pas apparaître, parle en effet des « *chrétiens* » pour désigner ses compatriotes dont il semble vouloir se distinguer, se dissocier même puisqu'il utilise la première personne du pluriel, « *nosotros* », pour parler de lui et des Indiens qui l'accompagnent.

Son humanisation vaudrait-elle alors assimilation ? C'est un homme indigné par le comportement des cavaliers qui veulent s'emparer des Indiens qui le suivent, confiants, et les réduire en esclavage, qui réagit sans plus trop savoir dans quel camp il est mais ne se situe pas en tout cas dans celui de ses frères d'arme. Face à ses compatriotes, il est celui qui est passé de

¹ Cap. XXXII, p. 197.

l'autre côté et qui n'est plus tout à fait des leurs sans toutefois avoir jamais cessé de l'être puisque la situation va se rétablir et Alvar Nuñez Cabeza de Vaca redevenir totalement européen, espagnol et chrétien.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca va publier son récit de son vivant, en 1542, en Espagne, à Zamora. Il est réédité en 1555. Un an plus tard, en 1556, il est traduit en italien. Au XVIIIème siècle, c'est une paraphrase qui est publiée en langue anglaise. En 1749, l'édition espagnole le reproduit à nouveau, mais avec le titre de « *Naufragios* » et non plus de « *Relacion* », suivie au XIX et XXIème siècles par les Anglais. La traduction française date quant à elle de 1867 et garde l'intitulé original de « *Relation* ».

Ces différentes éditions vont, par conséquent, participer à propager sa vision de l'Indien et de l'autre en général. Elles vont surtout faire connaître un défenseur des Indiens bien peu ordinaire puisqu'il n'est ni prêtre ni humaniste revendiqué mais un guerrier qui par son témoignage et le message qu'il contient veut défendre la cause d'êtres humains qu'il entend sauver avec l'aide du Roi mais aussi avec la force de l'opinion publique qu'il peut rallier à son dessein.

4- La transformation

C'est à leur contact, quand il est au plus près des Indiens, alors qu'il n'est plus qu'un soldat perdu, que le guerrier évolue et se transforme petit à petit. Ainsi, alors qu'au départ, toute communication verbale est impossible, au terme de son périple, il maîtrise six langues différentes. Or, si c'est par la communication qu'il a pu obtenir la plupart des informations qu'il recueille avec soin, c'est surtout parce qu'il a vécu avec les Indiens, au plus près de leur intimité, qu'il est amené à construire son jugement. Son opinion est le résultat d'une expérience vécue avec intelligence. Puisque contraint de demeurer avec ces hommes qu'il est censé combattre, autant les observer et apprendre à les connaître.

Concrètement, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca vit sur le territoire des Indiens, d'abord à leurs côtés puis avec et comme eux. Ce sont ces conditions qui contribuent à expliquer cette inversion exceptionnelle car extrêmement complexe. En effet, le militaire n'a jamais disparu et ne disparaîtra pas. À cet égard, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca ne remet pas en cause l'autorité militaire espagnole dans le Nouveau Monde. Il encourage même indirectement par son récit d'autres soldats à venir conquérir ce monde « *disponible* ». Toutefois, et c'est là l'intérêt de ce personnage, le seul point sur lequel il a évolué, c'est bien sur sa perception des Indiens et au-delà des Indiens eux-mêmes, sa perception de l'humain.

À l'issue de son aventure, il ressort très clairement qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est, de par ce qu'il vient de vivre et d'endurer, radicalement transformé. Le guerrier vient de connaître un cheminement, une « *révolution* », provoqués par des conditions de vie qui l'ont amené à côtoyer l'autre dans tous les domaines de son existence. Il est particulièrement frappant de constater que le conquérant est très déterminé quand il touche terre en Floride. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est parti pour accomplir une mission dans laquelle, au fond, l'Indien intervient dans une moindre mesure. Il est là ! La seule fonction qui lui est assignée est celle de guider vers les richesses supposées du pays. L'expédition progresse d'ailleurs à ses côtés mais ne semble pas vraiment le voir. L'Indien, l'autre n'entre véritablement en scène que lorsque les combats débutent. Là, il devient une réalité : l'Indien est un guerrier redoutable. Cette absence apparente d'attention à l'autre ne devrait pas, cependant, être interprétée comme de la simple indifférence. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca serait plutôt dans le non-dit.

À cet égard, Claude Olievenstein, Médecin-chef de l'hôpital Marmottan, professeur d'anthropologie à l'université de Lyon, dans un essai intitulé *Le non-dit des émotions*¹, s'attache à étudier précisément ce phénomène du non-dit. Ainsi, indéfinissable par nature, le non-dit est « *hypocrite* », lorsqu'il l'est, par exemple, par convention. Il est également à la fois « *offensif et défensif* ». En effet : « *Le non-dit relève de ce type de processus à la fois instable et permanent, équivalent à une guerre civile psychique intérieure qui permet de supporter l'épreuve de la réalité extérieure et l'épreuve de la réalité psychique intérieure par une série de compromis ambivalents, affectifs et émotionnels avant de devenir du sens ou de donner du sens. Il n'est pas dédoublement du moi. Le non-dit, en général, n'a rien à voir avec la psychose* »².

Taire ses émotions n'aurait d'ailleurs en soi rien de négatif. Bien au contraire. Le non-dit a, plutôt : « (...) *le pouvoir de création (...) de l'ascèse (...) et même de la morale* »³. Il a surtout : « (...) *un côté volontariste en action, un sens, une direction et une élaboration qui en font un élément culturalisé de l'identité de l'individu et ne le réduisent pas à un mécanisme de sublimation plus ou moins conscient* »⁴. Il est même un moteur puisqu'il : « (...) *renvoie à soi-même pour obliger toujours à la modification et au dépassement* »⁵.

C'est pourtant un état de fait bien particulier puisque : « *La démarche du non-dit ne se réfère à aucun autre modèle. (...) il est discours silencieux et organisé, libre et censuré, moral*

¹ Claude OLIEVENSTEIN, *Le non-dit des émotions*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1987, 210 p.

² *Ibid.*, p. 90.

³ *Ibid.*, p. 127.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

et immoral, autocritique et en rapport avec l'objet et surtout, partant de l'acte pour revenir à l'acte. Il n'a pas de statut dans l'économie du sujet, pas plus que dans sa structure. Il relève d'un événement culturel construit comme un échafaudage qui différencie l'homme de l'animal en lui ouvrant la porte du volontarisme émotionnel et affectif, au-delà du principe du désir, tout en passant par lui »¹.

Surtout, faire silence sur ses émotions est un choix solitaire qui conduit à un comportement quelque peu ambigu : « (...) le non-dit est strictement personnel (...). Il implique duplicité et secret envers les autres tout autant que franchise vis-à-vis de soi. (...) Il croit en Dieu et le dénie, est superstitieux et conjure la superstition par mille et un procédé »². Et Claude Olievenstein de souligner, ici, que : « Dans le non-dit, la notion de fuite est importante »³.

Pour le praticien, sur un plan plus intime, trois données sont particulièrement importantes pour tout être humain : « Impunité, narcissisme et secret sont (...) les trois paramètres indispensables à la vie sexuelle de tout être. De la distance entre ces trois paramètres et de ce qui, dans la réalité, existe au moment du passage à l'acte, dépend le plus ou moins grand bien-être du sujet »⁴. Mais, comme : « (...) le non-dit implique toujours un certain contrôle de soi (...) »⁵, il y a peu de chances de deviner jamais en quoi consiste cette intimité !

Quant au rapport à l'« autre », Claude Olievestein remarque que : « L'Autre est l'autre, porteur d'une inaccessible altérité (...) »⁶. Il ajoute que : « L'Autre possède un non-dit qui devient une interrogation anxieuse pour le non-dit du sujet, bien obligé de censurer sa demande par crainte de trop en dire à son tour »⁷. D'où la distance et le silence qui s'instaurent avec l'« autre » d'autant que ce dernier « (...) ne peut être identifié qu'à l'image du désir et non pas à l'image de son désir »⁸.

Aussi : « En tant que refuge de l'ineffable, le non-dit, qui est lieu de tous les au-delà devient, en un même mouvement, sujet-objet et, de ce fait, est accepté en tant que tel dans

¹ *Ibid.*, p. 128.

² *Ibid.*, p. 132.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, p. 135.

⁵ *Ibid.*, p. 139.

⁶ *Ibid.*, p. 143.

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*, p. 144.

l'échange. Cela n'est possible que parce que l'un et l'autre sont, en même temps, désirants, sollicités au nom de ce désir (...) »¹.

Il n'est pas un point de cette analyse qui ne corresponde à l'attitude d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca qui tait manifestement beaucoup de lui, pas tant au plan intime ou sentimental – ce qui, au fond, importe peu et n'a pas lieu d'être dans une *Relacion de conjunto* – qu'au plan émotionnel. Pas d'empathie manifeste, explicite, pas le moindre soupçon de gratitude sinon de reconnaissance envers ses « *sauveurs* », car, après tout, comment aurait-il pu survivre sans le secours, ô combien charitable, des Indiens ?

Sur ce point précis, où tout semble toujours si contrôlé, rien dans les *Naufragios*² ne laisse deviner ce qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca a réellement ressenti ou éprouvé, envers ses différents hôtes. S'est-il censuré, consciemment ou inconsciemment, à leur sujet pour mieux montrer combien il a su rester maître de ses émotions en toutes circonstances ? La question reste entière tant le non-dit porte en lui une part de mystère et demeure bien difficile à définir.

b/ Des paroles aux actes

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, homme singulier s'il en n'est, est, toutefois, le héros d'une aventure qui n'est pas unique. Ainsi, en 1547, Hans Staden, un soldat Allemand au service des Portugais rejoint le Nouveau Monde pour en revenir, miraculeusement vivant, six ans plus tard. Un récit de sa main relate les différentes péripéties de ce séjour américain durant lequel il endure une captivité particulièrement éprouvante chez les Indiens, connaît l'esclavage et, surtout, se trouve confronté au cannibalisme. Un second récit analysé par Michel de Certeau pourrait singulièrement être rapproché du texte d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca : c'est celui de Jean de Léry tant les deux écrits relatent le même parcours. Une troisième aventure, ressemble étrangement à celle du conquistador : c'est celle de Robinson Crusoé. Enfin, c'est l'ouvrage de Claude Lévi-Strauss *Tristes Tropiques* qui contient le même cheminement suivi par un homme parti dans un monde, qui n'est plus nouveau, certes, mais inconnu.

1- Hans Staden, captif des Indiens

La vie et l'œuvre d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, telles qu'elles viennent d'être exposées, laissent déjà entrevoir une aventure et un caractère singuliers. Pourtant, qu'il s'agisse du périple, des souffrances endurées et du témoignage littéraire, le parcours d'Alvar Nuñez

¹ *Ibid.*

² *Op. cit.*

Cabeza de Vaca n'est pas unique. De fait, il faut mentionner le récit également autobiographique d'un autre captif que rien ne destinait à la littérature, Hans Staden. Le rapprochement de ces deux personnalités, s'il fait apparaître de très grandes similarités, n'en fait que mieux ressortir la singularité d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca.

Durant la seconde moitié du XVI^e siècle, Hans Staden, mû par le désir de visiter les Indes, quitte l'Allemagne et se rend à Lisbonne. Là, en qualité de soldat arquebusier, il embarque, en 1547, à bord d'un vaisseau portugais ayant pour destination le Brésil et pour but le commerce. Seize mois plus tard, après un premier voyage mouvementé en Amérique, il est de retour au Portugal. Son séjour y est de courte durée. Reposé, il décide en effet de rejoindre Séville afin de partir avec des Espagnols pour Rio de la Plata.

Ce second voyage pour le Nouveau Monde débute en 1549 et s'achève au bout de deux années par un naufrage à Saint-Vincent, une île proche du Brésil habitée par des Portugais. À la demande de ces derniers, mais aussi en échange d'une bonne paie et de l'assurance d'une récompense à son retour au Portugal, il s'établit dans un fort à San Maro, une île voisine. Il a pour mission de barrer la route aux Indiens qui viennent régulièrement attaquer la colonie car si les Portugais ont des alliés, les Tuppin-Ikins, ils ont également des ennemis, les Carios, au sud, et les Tuppin-Inbas, alliés des Français, au nord. Il tient la place sans encombre jusqu'au jour où, au cours de l'année 1554, il s'aventure imprudemment dans la forêt environnante et se fait capturer par les redoutables Tuppin-Inbas, Indiens cannibales, désireux de venger sur lui la mort de l'un des leurs. Par là-même, les Tuppin-Inbas agissent conformément à leur rite fondamental qui consiste à sacrifier, à plus ou moins longue échéance, selon leur bon vouloir, les ennemis capturés puis à les dévorer à l'issue de cérémonies codifiées et particulièrement impressionnantes, sinon effrayantes, pour un européen.

Emmené dans leur village, bien que les siens aient essayé de le reprendre, et destiné à être mangé, il tente d'échapper à son sort en affirmant être français. Ses ravisseurs ne s'y trompent cependant pas et le confrontent à un « *compatriote* » arrivé précipitamment sur les lieux pour voir de quoi il retourne. Celui-ci constate que le prisonnier ne comprend pas sa langue et, croyant avoir à faire à un portugais, donc un ennemi, dit aux Tuppi-Inbas de le tuer et de le manger. Renonçant dès lors à toute espérance de vivre, il s'abandonne à la résignation et, protestant fervent, se réfugie dans la prière. Nu, réduit à l'état d'esclave et placé sous l'autorité d'un maître pour lequel il doit chasser et pêcher, raillé, insulté et roué de coups, son existence est des plus pénibles.

Il lui semble néanmoins déceler à plusieurs reprises les signes d'une intervention divine en sa faveur, Dieu exauçant ses prières à plusieurs reprises. Les Indiens eux-mêmes, d'abord sceptiques et moqueurs, commencent à croire que son Dieu a de réels pouvoirs et lui demandent de l'implorer pour qu'il leur vienne en aide, notamment pour lutter contre la maladie. En échange, et tandis qu'il ne se prive pas de simuler, avec succès, des talents de guérisseur, il réussit à repousser l'échéance funeste qu'il redoute plus que tout et l'attente perdure. Elle va durer neuf longs mois.

Il s'accommode alors de sa nouvelle vie qui lui laisse tout le loisir d'observer dans le moindre détail les mœurs des gens qui l'entourent et dont il ne connaissait rien auparavant, des hommes et des femmes dont il remarque qu'ils sont aussi bien faits que les Européens, si ce n'est que le soleil a bruni leur peau, et qu'il lui arrive de désigner par les vocables peu amènes de « *sauvages* », « *infidèles* », « *païens* » ou encore « *barbares* ». Rien n'échappe à sa sagacité, ni les relations sociales, ni les structures politiques, ni la stratégie guerrière, ni les croyances religieuses de ses si singuliers geôliers. Aussi, et tandis qu'il surmonte sa peur et les humiliations, l'homme fruste qu'il est devient peu à peu un informateur hors pair pour les ethnologues modernes.

Tout attire son attention. Outre la faune et la flore, il décrit notamment les habitations et les villages Indiens, entourés de palissades pour se protéger, avec un chef qui a ordinairement sous ses ordres trente ou quarante familles composées généralement de ses parents et amis qui lui obéissent mieux, mais de bonne grâce sans que nul ne puisse les y obliger, s'il s'est distingué à la guerre.

Il rapporte le fait que ces hommes et ces femmes ignorent les lois, qu'il n'y a d'ailleurs pas de gouvernement. Il évoque les couleurs, le noir, le blanc, le rouge, et divers ornements comme les plumes d'autruche dont ils parent leurs corps nus. Il dresse un inventaire de leurs armes, essentiellement des arcs, des flèches et des boucliers.

Il parle de leur nourriture, principalement du manioc ou de la viande ou du poisson séchés et réduits à l'état de farine qu'ils peuvent garder plus d'un an car ils maîtrisent un certain nombre de techniques de conservation de ces aliments.

Il mentionne la façon qu'ils ont de traiter leurs femmes qu'ils en aient une ou plusieurs, parfois des chefs en ont treize ou quatorze et dans ce cas la première épousée reste au-dessus des autres, leur habitude de se les donner quand ils n'en veulent plus. Il note leur ignorance de

l'argent, remarque qu'ils ne se partagent pas la terre, que la richesse est déterminée soit par le nombre de plumes d'oiseaux qu'ils ont ou par la possession d'une belle pierre.

Il s'attarde sur leurs croyances religieuses avec des « prophètes »¹ et des idoles réalisées à partir de Calebasses qu'ils invoquent chaque fois qu'ils veulent en obtenir quelque chose.

Enfin, Hans Staden est particulièrement prolixe sur le cannibalisme que les Tuppin-Inbas pratiquent sur leurs ennemis, non par haine mais pour venger l'un des leurs, la vengeance étant à leurs yeux l'expression suprême de la justice. Cet épisode intervient lors de cérémonies au cours desquelles le ou les prisonniers sont tués avant d'être mangés selon un rituel très précis. Hans Staden le relate dans ses moindres détails n'omettant aucune séquence de la mise à mort, du dépeçage du corps puis de la dévoration elle-même qui a lieu lors d'un grand festin après une distribution, selon un ordre bien établi, des parts, les bouts des doigts et la graisse entourant le foie et le cœur étant, par exemple, réservés aux hôtes de marque.

Pendant ce temps, deux vaisseaux portugais et le français qui avait refusé de lui porter secours au début de sa captivité, tentent de lui venir en aide. Mais, avant de recouvrer la liberté, et tandis que ses tentatives d'évasion ont avorté ou échoué, il est encore obligé d'accompagner les Indiens dans une de leurs expéditions guerrières, de participer à leurs côtés, et avec le plus grand effroi, à des fêtes où sont dévorés des prisonniers - sans qu'il ne prenne jamais part à ces agapes - il croit même provoquer des miracles, la pluie cessant de tomber au moment le plus opportun pour lui après qu'il ait imploré Dieu à cet effet.

Enfin, l'équipage d'un vaisseau français, le Catherine de Vatteville, venu exprès pour lui, parvient à mettre un terme à l'extraordinaire aventure de Hans Staden en le rachetant et en le ramenant en Europe, qu'il retrouve en 1555 soit six ans après son départ en 1549, et dont le récit, publié en 1557 et édité sous le titre de *Nus, féroces et anthropophages*² dans sa version française la plus récente, constitue d'une part, la *Véritable histoire et description d'un pays habité par des hommes sauvages nus féroces et anthropophages situé dans le Nouveau Monde nommé Amérique inconnu dans le pays de Hesse avant et depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à l'année dernière Hans Staden de Homberg en Hesse l'a connu par sa propre expérience et le fait connaître actuellement par le moyen de l'impression à Marbourg chez André Kolben à l'enseigne de la feuille de trèfle 1557*³ et, d'autre part, la *Relation véridique et précise des mœurs des Tuppinambas chez lesquels (Hans Staden) a été prisonnier (pendant neuf*

¹ Selon la terminologie employée par Hans Staden.

² Hans STADEN, *Nus, féroces et anthropophages*, (1557), traduction Henri Ternaux Compans, Paris, Éditions A. M. Métailié, 1979, 230 p.

³ *Ibid*, pp. 25-147.

mois) et dont le pays est situé à 24 degrés au-delà de la ligne équinoxiale, près d'une rivière nommée Rio-de-Janeiro¹. De plus, outre les renseignements ethnographiques et géographiques qu'il fournit, Hans Staden accompagne les deux parties composant son texte d'une importante iconographie qui vient illustrer son propos. Ainsi, *Nus, féroces et anthropophages*², demeure, tant par le fond que par la forme, un témoignage des plus précieux sur la vie d'Indiens brésiliens au XVI^e siècle, en l'occurrence les Tuppinambas.

Aussi, le rapprochement des deux textes, la comparaison avec Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et son aventure sont-ils des plus tentants tant ils sont, de prime abord, troublants sinon évidents. De fait, Hans Staden, dont la biographie est tout entière contenue dans son livre, est un militaire. Un naufrage scelle son destin et lui fait aborder un monde « nouveau », jusque-là totalement inconnu de lui. Bien qu'il craigne les attaques des Indiens, qu'il a pourtant et sans dommage essuyé à plusieurs reprises, il ne redoute rien tant que d'être fait prisonnier par eux. Capturé, entièrement dévêtu par ses assaillants, il devient l'esclave de l'un d'eux et subit de longs mois durant et sans répit les plus mauvais traitements. Fuir guide alors son existence particulièrement pénible où le désespoir le dispute à la frayeur. Il est effectivement retenu par des cannibales et promet à être un festin prochain. Animé d'une foi ardente, il n'a de cesse d'en appeler à Dieu³ et de s'en remettre à lui : « Seigneur, ayez pitié de mon âme ! »⁴, « (...) je remerciai Dieu »⁵, « (...) je me consolais en pensant aux souffrances de Notre Seigneur Jésus-Christ (...) »⁶, « Je m'abandonnai (...) à la volonté de Dieu (...) »⁷, sont autant d'imprécations qui

¹ *Ibid.*, pp. 149-207.

² *Ibid.*

³ Hans Staden adresse à Dieu, tout au long de son aventure, la prière suivante, dont il est l'auteur. Particulièrement révélatrice de son état d'esprit, il n'y parle jamais d'Indiens mais de « sauvages » et de « barbares » : « Ma prière au Dieu tout-puissant pendant que j'étais au pouvoir des sauvages, qui voulaient me dévorer. Dieu tout-puissant, qui as créé le ciel et la terre, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui as tiré le peuple d'Israël des mains de ses ennemis, en lui faisant traverser la mer Rouge, et qui as préservé Daniel au milieu des lions, je te supplie, Seigneur, au nom de Jésus-Christ, ton fils, qui nous a délivrés de la captivité éternelle, de me tirer des mains de ces sauvages qui ne te connaissent pas. Mais si c'est ta volonté que je périsse par la main de ces barbares, qui se raillent de toi et disent que tu n'as pas la puissance de me délivrer, donne-moi, quand ils exécuteront leur volonté, la force de ne pas douter, à ma dernière heure, de ta miséricorde. Si je dois tant souffrir dans ce monde, accorde-moi le repos dans l'autre, et préserve-moi de l'enfer que mes pères ont toujours craint. Mais, Seigneur, tu peux me délivrer ; et, je t'en supplie, délivre-moi ! Quand tu l'auras fait, je ne l'attribuerai pas au hasard : je reconnaitrai que c'est ta main qui est venue à mon secours, lorsque le pouvoir des hommes était impuissant ; et je répéterai tes louanges et tes bienfaits parmi toutes les nations. Amen », *op. cit.*, p. 147. Ceci quand il ne parle pas d'« infidèles » ou de « païens » dans une autre de ses prières : « Dieu tout puissant, souverain seigneur du ciel et de la terre, toi qui dans tous les temps as écouté et secouru ceux qui t'ont appelé à leur aide, montre-moi ta miséricorde au milieu des infidèles, afin que je reconnaisse que tu es encore avec moi, et que les païens qui ne te connaissent pas voient que mon Dieu a écouté ma prière », p. 71.

⁴ *Ibid.*, p. 64.

⁵ *Ibid.*, p. 72.

⁶ *Ibid.*, p. 75.

⁷ *Ibid.*, p. 99.

scandent son texte. Son statut de prisonnier, présenté par Jean-Paul Duviols¹, libre, dans une certaine mesure, de ses allées et venues, lui permet de s'adonner à l'observation des mœurs et des coutumes de ses hôtes, notamment le rôle du chef dans ces sociétés primitives, auquel Pierre Clastres devait consacrer une étude², et le rituel cannibale³. Tandis que les Indiens voient en lui un guérisseur, il est convaincu de provoquer, au moins en deux occasions différentes, des miracles⁴.

Hans Staden finit par réchapper de cette aventure peu commune. À son retour en Europe, « *écrivain improvisé* », il rédige, sous la forme d'un récit chronologique, ordonné en de brefs chapitres aux titres synoptiques, le plus souvent d'une page ou deux chacun, rarement plus, et numérotés, les différentes étapes de cet échec militaire. Il accompagne sa relation d'une deuxième partie distribuée en de brèves synthèses, un paragraphe chacune, dans lesquelles il décrit l'existence des Tuppinambas dans tous ses aspects, exploités par Pierre Clastres⁵.

Son texte, couronné d'un grand succès dès sa parution et qui devait perdurer par la suite⁶, se veut avant tout informatif mais aussi une source de renseignements à caractère préventif, emprunts, selon la terminologie employée par Pierre Clastres, d'« *objectivité militaire* »⁷, pour que ses successeurs soient conscients des dangers encourus. Il demeure, aujourd'hui encore, une référence pour nombre d'ethnologues, notamment Alfred Métraux⁸, qui

¹ Cf. l'avant-propos à l'ouvrage de Hans STADEN, *op. cit.*, plus précisément les pages 20 et 21 où Jean-Paul DUVIOLS s'attache à décrire ce statut si particulier.

² Pierre CLASTRES, *La société contre l'État*, Paris, Les Éditions de Minuit, Collection « Critique », 1982, 186 p., pp. 25-42, Chapitre 2, « Échange et pouvoir : philosophie de la chefferie indienne », dont il ressort que le chef indien n'a effectivement et comme l'indique Hans Staden aucun pouvoir, sauf en temps de guerre, et ne dispose d'aucune autorité, pas plus que de moyens de coercition dont l'État, qui détient en revanche « le monopole de la violence légitime », use à son gré. « *Les premiers chroniqueurs du Brésil comme Thévet, Léry ou Staden (...)* » « (...) nous ont appris que l'autorité des chefs tupinambis n'était jamais si forte qu'en temps de guerre (...) », p. 62, p. 65.

³ Cf. l'avant-propos à l'ouvrage de Hans STADEN, *op. cit.*, « Les Tupi-Guarani et l'anthropophagie rituelle », pp. 17-23, où Jean-Paul DUVIOLS démontre que le cannibalisme est bien un rite codifié et non une transgression gratuite.

⁴ *Ibid.*, p. 132, p. 134.

⁵ Comme le souligne Pierre CLASTRES, *op. cit.*, « (...) pendant les neuf mois qu'il fut prisonnier des Tupinamba, traîné de groupe en groupe, (Staden) eut tout le loisir d'observer la vie de ses maîtres » et fournit, par là-même, quand il note, par exemple, la distance qui sépare chaque village, « une indication très précieuse » pour les anthropologues, pp. 80-81.

⁶ Le texte, traduit en plusieurs langues, connaît différentes réimpressions, notamment en Allemagne et aux Pays-Bas où jusqu'à 70 éditions sont disponibles.

⁷ Pierre CLASTRES, *op. cit.*, p. 71.

⁸ Cf. Alfred MÉTREAUX, *L'Anthropologie rituelle des Tupinamba in Religions et celle des autres tribus tupi-guarani*, Paris, E. Leroux, 1928 ; Florestan FERNANDES, « La guerre et le sacrifice humain chez les Tupinamba » (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, n. s., n° XLI, 1952, p. 139-220) ; Jorge BLANCO VILLALTA, *Ritos canibales en América*, Buenos Aires, Ed. Casa Pardo, 1970.

peuvent, entre autres, déterminer grâce à lui les ravages démographiques de la conquête, évalués par Pierre Clastres¹, mais également du cannibalisme, étudiés par Hélène Clastres².

Aussi, à quelques détails près (mais d'importance) - Hans Staden est allemand et protestant, c'est un homme de troupe au service du Portugal qui se rend au Brésil où il fait naufrage au sens propre du terme, son séjour américain dure six ans, de 1549 à 1555, mais son aventure se concentre sur neuf mois seulement et se produit au cours de son second voyage transatlantique où il tombe aux mains de cannibales avérés dont il est le futur repas, enfin, son texte est agrémenté de 50 gravures, récit dans le récit, analysées par Marc Bouyer³ - il n'est pas un point évoqué ci-dessus qui ne concorde avec Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et les *Naufragios*⁴ qui rapportent pareillement « *la vision du vaincu* »⁵. Et pourtant, les deux ouvrages s'opposent radicalement quant à leur contenu tant les personnalités de leurs auteurs respectifs sont contraires et leurs motivations et buts opposés.

Hans Staden, dont l'aventure s'étale sur neuf mois tandis que celle d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca dure près de dix ans, de 1527 à 1537 avec six ans d'esclavage, triomphe de toutes les épreuves qu'il subit grâce à son obstination à vivre et à son extraordinaire faculté d'adaptation à des conditions de vie particulièrement dures dans un univers résolument hostile. Toutefois, Hans Staden a déjà une connaissance du terrain, acquise cinq années durant avant sa capture. Il connaît les Indiens qui vont s'emparer de lui. Il possède quelques rudiments de langage autochtone, sait parfaitement ce qui l'attend et n'ignore pas, source d'espoir pour lui, que ses maîtres ont des contacts avec des Européens tandis qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est

¹ Cf., Pierre CLASTRES, dans *La société contre l'État, op. cit.*, pp. 69-87, Chapitre 4 « *Éléments de démographie amérindienne* », analyse notamment les chiffres donnés par Hans STADEN et en conclue que les populations indiennes étaient extrêmement importantes malgré les estimations scientifiques jusque-là admises. Il en déduit, en accord complet avec Pierre Chaunu, que la conquête européenne a contribué à la disparition du quart de l'humanité. « *Staden, suivant ses maîtres au combat, compte à l'occasion d'une attaque par mer des positions portugaises 38 bateaux de 18 hommes en moyenne, soit près de 700 hommes pour le seul petit village d'Ubatuba. Comme il convient de multiplier à peu près par quatre le chiffre des guerriers pour obtenir celui de la population totale, on voit qu'il y avait chez les Tupinamba de véritables fédérations groupant dix à vingt villages* », p. 65. « *Staden (...), ou Anchieta, parlent, en témoins oculaires, de flottes de guerre tupinambis comprenant jusqu'à deux cents pirogues, dont chacune transporte de vingt à trente hommes* », p. 77.

² Cf. l'avant-propos à l'ouvrage de Hans STADEN, *op. cit.*, p. 19, où Jean-Paul DUVIOLS mentionne qu'« *Hélène CLASTRES, in « Les beaux-frères ennemis. À propos du cannibalisme Tupinamba », (« Nouvelle Revue de Psychanalyse. Paris. 1972. N° Destins du cannibalisme), rappelle que les Jésuites calculèrent que les seuls Chiriguano immolèrent et mangèrent en un siècle quelques 60 000 Chané qui étaient leurs ennemis traditionnels* ».

³ Cf. l'avant-propos de l'ouvrage de Hans STADEN, *op. cit.*, « *Des sauvages et des images* », pp. 7-15, dans lequel Marc BOUYER analyse le sens mais aussi la portée considérable de cette représentation iconographique dans l'Europe de la Renaissance.

⁴ *Op. cit.*

⁵ Bien que l'expression *stricto sensu* ne puisse désigner Alvar Nuñez Cabeza de Vaca qui, contrairement à Hans Staden, ne tombe pas au combat les armes à la main, Alvar étant plutôt « *défait* », essuyant un échec militaire, mais pas vaincu.

dans l'inconnu absolu, n'a aucune chance de rencontrer des Européens sur sa route et ne peut même pas communiquer avec les Indiens qu'il découvre et qui le découvrent.

Hans Staden est un mercenaire égaré qui : « (...) doit gagner sa vie comme il peut (...) »¹ et qui n'a à défendre que sa propre personne tandis qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est un militaire de haut rang au passé conséquent dans les armes et, qui plus est, un chef, un meneur d'hommes dont il a la responsabilité. En outre, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est un hidalgo, « *Hijo d'Algo* », au service de la grandeur de l'Espagne, son pays, sa patrie, et du rayonnement de la foi catholique. Sa vie est tout entière consacrée à la réussite de l'entreprise coloniale pour le compte et le plus grand bénéfice de la couronne espagnole et de l'Église. Ses motivations sont par conséquent élevées et ses buts nobles.

Surtout, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca souhaitera éclairer l'Europe sur les populations indiennes dont il découvre, notamment, l'organisation sociale alors que Hans Staden n'évolue en rien quant aux Indiens qu'il continue de traiter de sauvages, de barbares et de décrire comme tels et toujours de façon négative. Jamais, à aucun moment, ces hommes et ces femmes n'apparaissent doués d'une qualité quelconque sous sa plume. Aucune manifestation de sympathie à leur égard, aucune trace d'humanité non plus ne ponctue son texte. Hans Staden se complaît plutôt à décrire avec force détails et dans son déroulement clinique le festin cannibale² qui intervient dans un monde de violence et d'épouvante que l'Europe de la Renaissance, saisie, découvre avec horreur mais aussi fascination. Mais, si Hans Staden est bien confronté au cannibalisme, témoin oculaire de telles agapes, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca a, pour sa part, connaissance de faits relevant de l'anthropophagie de survie dont il n'est pas le témoin direct et qui a été perpétrée par des chrétiens, des Espagnols³, et non par des Indiens alors même qu'il est, au plan géographique, en « *terre cannibale* »⁴ et aurait dû vivre lui aussi de tels épisodes.

¹ Marc BOUYER, *op. cit.*, p. 57.

² Cf. Chapitre 28, « *Des cérémonies avec lesquelles les sauvages tuent et mangent leurs prisonniers* », pp. 187-196, dans lequel Staden n'épargne aucune étape du cérémoniel au lecteur : « (...) l'exécuteur (...) assène sur la tête (du prisonnier) un coup qui fait jaillir la cervelle. Les femmes s'emparent alors du corps (...) lui grattent la peau pour le blanchir, et lui mettent un bâton dans le derrière pour que rien ne s'échappe. Lorsque la peau est bien grattée, un homme coupe les bras, et les jambes au-dessus du genou. (...) On l'ouvre ensuite par le dos, et on se partage les morceaux. Les femmes prennent les entrailles, les font cuire, et en préparent une espèce de bouillon (...), qu'elles partagent avec les enfants : elles dévorent aussi les entrailles, la chair de la tête, la cervelle, et la langue, les enfants mangent le reste », pp. 193-195.

³ « Cinq chrétiens, qui étaient logés près du rivage, en arrivèrent à une telle extrémité qu'ils se mangèrent les uns après les autres : un seul survécut, personne n'étant là pour le dévorer », Chap. XIV, p. 63. « Les chrétiens (...) s'arrêtèrent dans une forêt (...). Cependant, ils commencèrent à mourir de faim (...). Ceux qui restaient en vie faisaient rôtir les morts. (...) Le dernier qui succomba fut Sotomayor ; Esquivel le fit rôtir, et il vécut de ce cadavre jusqu'au 1er mars », Chap. XVII, p. 74.

⁴ Cf. la carte intitulée « *Peuples d'Amérique qui pratiquaient l'anthropophagie* ».

En outre, le témoignage de Hans Staden, véritable outil de propagande pour la religion nouvelle - replacé dans son contexte, tel que l'explique Marc Bouyer, l'ouvrage : « (...) *pouvait même être une arme idéologique* »¹ - dont l'authenticité, notamment confortée par deux autres textes, ceux d'André Thévet et de Jean de Léry², n'est pas contestable, n'a, à aucun moment, la portée politique manifeste des *Naufragios*³ d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca qui n'oppose pas la civilisation à la barbarie. Bien au contraire, aux yeux d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, dont les guérisons et supposés miracles seront contestés, les Indiens, dont il ne donne jamais une image dégradante, sont des êtres humains, des hommes à part entière, qu'il faut traiter comme tels et méritent, par conséquent d'avoir les mêmes droits que tous les sujets de la couronne espagnole⁴. Il prône par là-même le respect de la norme et l'application du droit.

Une dernière chose enfin sépare les deux œuvres. Hans Staden, parti en 1549, retrouve l'Europe six ans plus tard, en 1555. Son texte, recentré sur ses neuf mois de captivité, entamée en 1554, est publié deux ans seulement après son retour, en 1557. Sa rédaction a par conséquent vraisemblablement été entamée presque aussitôt après avoir retrouvé l'Europe. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca est quant à lui parti en 1527 et est revenu en 1537. Dix ans séparent donc ces deux dates qui comprennent les six années d'esclavage. La publication des *Naufragios*⁵ intervient en 1542, soit cinq ans après le retour du conquérant. Il convient à ce propos de noter ici la mémoire impressionnante de cet homme qui, dans les premiers chapitres de son œuvre, relate avec une précision remarquable des faits intervenus quatorze ans plus tôt ! Aussi, tandis

¹ Cf. l'avant-propos de l'ouvrage de Hans Staden, *op. cit.*, p. 8, dans lequel Marc BOUYER propose une analyse particulièrement pertinente de la finalité éventuelle d'un tel ouvrage au message bien précis : « Staden (dit Marc Bouyer) est inspiré. Dieu le sauve et le protège. Il est l'instrument de la providence divine. À l'époque de la Réforme et de la Contre-Réforme l'ouvrage qui est tout à la gloire de la religion nouvelle ne devait pas passer inaperçu. Il pouvait même être une arme idéologique ».

² Les Tupinamba sont effectivement également présents dans les textes d'André THÉVET, qui décrit lui aussi les détails de l'exécution puis le repas cannibale rituel et dont un extrait du manuscrit, « *Histoire d'André Thévet Angoumois, Cosmographe du Roy de deux voyages par luy faicts aux Indes australes et occidentales : contenant la façon de vivre des peuples barbares, et observation des principaux points que doivent tenir en leur route les Pilotes et mariniers, pour éviter le naufrage, et autres dangers de ce grand Océan, avec une réponse aux libelles d'injures publiées contre le chevalier Villegagnon, 1585* », est repris en Appendice dans l'ouvrage de Hans STADEN, *op. cit.*, pp. 209-219, « *Poursuite de leurs guerres et prisonniers* », pp. 211-216, « *Façon du massacre que font les sauvages de leurs prisonniers* », pp. 216-219 ; et de Jean de LÉRY, *Journal de bord de Jean de Léry en la terre de Brésil, 1557*, Présenté et commenté par M. - R. Mayeux, Paris, Éditions de Paris, 1957, 320 p., Chapitre XV, « *Comment les Américains traitent leurs prisonniers pris en guerre, et les cérémonies qu'ils observent tant à les tuer qu'à les manger* », pp. 171-183. Pierre CLASTRES, les présente d'ailleurs tous trois réunis, « *Les premiers chroniqueurs du Brésil comme Thévet, Léry ou Staden (...)* », *op. cit.* p. 62.

³ *Op. cit.*

⁴ Conformément aux dispositions prises par cette dernière. Effectivement, « (...) le 20 juin 1500, Isabelle avait libéré les esclaves que lui offrait Colomb ; elle proclama l'Indien converti l'égal des sujets d'Espagne. Ce fut un refrain des « *Leyes de Indias* ». De 1500 aux « *nuevas leyes* » de 1542, ces « *Lois* », témoignant d'un grand esprit de justice, font parfois évoquer les plus modernes lois sociales », Pierre VILAR, *Histoire de l'Espagne, Que sais-je ?*, Paris, PUF, 1973, 127 p., Chapitre III, « *Les grands traits de l'Histoire classique : Les Temps modernes* », pp. 26-42, II. L'élan colonial et économique, pp. 34-35.

⁵ *Op. cit.*

que le premier s'empresse de répondre à la demande et donne au public ce qu'il attend, « *Le poids des mots, le choc des photos* »¹ (ici des images), l'autre prend le temps et ne craint pas le dissensus.

Pour d'aucuns, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, qui en tout état de cause aspire à repartir dans le Nouveau Monde, construit vraisemblablement sa propre légende avec une chute et une rédemption cathartique spectaculaires. Toutes deux, savamment et habilement mises en scène, constituent les matériaux mêmes nécessaires à l'édification d'une stature historique. Hans Staden, dont le texte n'est ni une supplique adressée à son roi ni une offre de service, est en revanche dans l'instant, dans son temps, et ne prétend nullement à l'Histoire.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca développe en outre une réflexion tirée d'une expérience alors qu'Hans Staden relate une aventure, une « *mésaventure* », une succession de faits qu'il offre à voir et demeure par conséquent dans la représentation, dans l'ère de l'image édifiante. À l'inverse, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, plus qu'aux sens, s'adresse à l'esprit. Il est déjà entré dans la modernité.

2- Jean de Léry, captif « *ethnologue* »

C'est plus précisément dans le chapitre V, intitulé « *Ethno-graphie* », « *L'oralité, ou l'espace de l'autre : Léry* »², que Michel de Certeau se penche sur « *L'écriture historique et l'oralité ethnologique* ». Il définit, dans un premier temps, le terme même d'« *ethnologie* » : « *Quatre notions semblent organiser le champ scientifique dont le statut se fixe au XVIIIe siècle et qui reçoit d'Ampère son nom d'ethnologie : l'oralité (communication propre à la société sauvage, ou primitive, ou traditionnelle), la spatialité (ou tableau synchronique d'un système sans histoire), l'altérité (la différence que pose une coupure culturelle), l'inconscience (statut de phénomènes collectifs référés à une signification qui leur est étrangère et n'est donnée qu'à un savoir venu d'ailleurs). Chacune d'elles garantit et appelle les autres* »³.

Pour Claude Lévi-Strauss, en revanche, « *L'ethnologie (...) s'intéresse surtout à ce qui n'est pas écrit* »⁴. C'est à la lecture de ces deux définitions que Michel de Certeau s'interroge sur la « *parole instituée en lieu de l'autre et destinée à être entendue autrement qu'elle ne*

¹ Pour reprendre, en dépit de l'anachronisme flagrant et bien qu'il ne faille pas comparer ce qui n'est pas comparable, le célèbre slogan publicitaire d'un hebdomadaire français qui fait du photo-reportage sensationnaliste sa spécialité, *Paris Match* pour ne pas le citer.

² Michel de CERTEAU, *op. cit.*, p. 215.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, p. 216.

parle »¹. Et c'est dans un contexte donné, celui du XVII^e siècle, qu'il observe que l'histoire « (...) sert à classer les problèmes qu'ouvrent à une intelligentsia le soleil levant du « Nouveau Monde » et le crépuscule du christianisme « médiéval »² et elle le fait dans des histoires de voyages et tableaux ethnographiques et demeure donc dans le champ de la narration. Aussi, ces textes forment-ils des « discours sur l'autre »³.

L'un d'eux s'intitule *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*. Rédigé par Jean de Léry, parti au Brésil pour y fonder un « Refuge » calviniste, et publié en 1578, l'ouvrage est qualifié de « bréviaire de l'ethnologue » par Claude Lévi-Strauss. Michel de Certeau, sous le titre « La « leçon d'écriture » chez Jean de Léry (1578) », choisit de s'arrêter sur ce texte d'où naîtrait, selon lui, l'invention du Sauvage, un objet littéraire, qui « (...) produit un retour de soi à soi par la médiation de l'autre »⁴ et dont la parole est absente. C'est sous le titre « Une herméneutique de l'autre »⁵, que Michel de Certeau démonte plus précisément la structure autour de laquelle se construit cette écriture. Cette dernière trouve son origine dans « La coupure », en l'occurrence océanique, d'où jaillissent les « dissemblances » entre l'Ancien et le Nouveau monde, mais aussi dans « Le travail de « revenir » ». De plus, chez Jean de Léry, la présentation du monde sauvage, ici les Tupi-nambous, se manifeste « par un partage entre la Nature – dont l'étrangeté est extériorité – et la société civile – où est lisible une vérité de l'homme. La coupure ici/là-bas se transforme en un clivage nature/culture. Finalement c'est la nature qui est l'autre, alors que l'homme est le même »⁶.

« Coupure », « partage », « clivage nature/culture », la terminologie est suffisamment éloquente. Elle l'est davantage encore lorsque Michel de Certeau s'arrête plus longuement sur cette notion de nature qui revêt une importance particulière dans l'appréhension du Nouveau Monde et qui concerne, elle aussi, une séparation entre deux univers totalement différents : « (...) cette nature étrangère et cette humanité exemplaire (quoique pécheresse) en lesquelles l'altérité du nouveau monde se partage, reclassée ainsi en un univers exotique et en l'utopie d'une éthique selon l'ordre qu'y introduit l'écriture de Léry »⁷. C'est là, précisément, que se fait une herméneutique de l'autre et où intervient l'activité de traduire. Mais, ici comme dans les *Naufragios*, si « (...) la traduction fait passer la réalité sauvage dans le discours occidental »⁸,

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*, p. 217.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, p. 221.

⁵ *Ibid.*, p. 227.

⁶ *Ibid.*, p. 230.

⁷ *Ibid.*, p. 231.

⁸ *Ibid.*, p. 233.

« Cette économie de traduction est (...) chez Léry (comme chez Alvar Nuñez Cabeza de Vaca), une problématique générale ».

De fait, sous la plume de Jean de Léry : « (...) la langue étrangère acquiert déjà la double fonction d'être la voie par laquelle une « substance » (l'effectivité de la vie sauvage) vient soutenir le discours d'un savoir européen, et d'être une fable, un parler qui ne sait pas ce qu'il dit avant qu'un déchiffrage le pourvoie d'une signification et d'une utilité »¹.

Ainsi, sous la plume du calviniste comme sous celle du conquérant, « Les plantes et les animaux sont (...) classés selon les modulations d'une distinction constante entre ce qui se voit (l'apparence) et ce qui se mange (substance comestible) »².

De plus, dans les deux textes, décidément très proches sans toutefois être comparables, « (...) une même dynamique se développe : celle de l'utilité ou plutôt celle de la « production », dans la mesure où ce voyage (...) est (...) un « travail productif », c'est-à-dire un « travail qui produit du capital »³. Il est vrai que sur ce point précis, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca le dit, lui, très clairement : son aventure doit être utile à ceux qui viendront après lui.

C'est dans ce lieu « autre » qu'il faut pourtant nommer les choses. Ainsi : « À ce langage, s'oppose, sur l'autre bord, le monde de l'altérité maximale : la Nature sauvage. L'effectivité, c'est d'abord l'étrangeté. Mais, dans l'épaisseur de cette altérité, l'analyse introduit une coupure entre l'extériorité (esthétique, etc.) et l'intériorité (un sens assimilable). Elle opère un lent retournement, commençant par la plus grande extériorité (le spectacle général, puis les forêts, etc.) et progressant vers les régions de plus grande intériorité (les maladies et la mort) »⁴.

Et pour Jean de Léry, comme pour Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, la dichotomie nous/eux est clairement marquée : « Le lieu de départ était un ici (« nous ») relativisé par un ailleurs (« eux »), et un langage privé de « substance ». Il devient un lieu de vérité puisque là se tient le discours qui comprend un monde »⁵.

De même, la structure du texte de Jean de Léry, telle que l'analyse Michel de Certeau, peut être confondue avec celle du texte du conquérant qui est quasiment identique : « (...) la

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 234.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

« barre » par-deça/par-delà (...) sert à distinguer entre eux le sujet et l'objet « ethnologiques ». Dans le texte, elle est tracée par la différence entre deux formes littéraires : celle qui raconte des voyages (...) ; celle qui décrit un paysage naturel et humain (...). Le récit des actions qui traversent le monde encadre le tableau du monde tupi : deux plans perpendiculaires. Sur le premier s'inscrit la chronique des faits et gestes du groupe ou de Léry, événements racontés en termes de temps : une histoire se compose avec la chronologie (très détaillée) des actions entreprises ou vécues par un sujet. Sur l'autre plan, des objets se répartissent dans un espace que régissent non des localisations ou des parcours géographiques (ces indications sont rarissimes et toujours vagues), mais une taxinomie des vivants (...) »¹.

Et le commentaire suivant pourrait également accompagner le texte d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca qui a, finalement, été plus passif qu'actif durant son intermède indien : « Pour Léry, son livre est une « Histoire » où les « choses vues » restent liées aux activités de l'observateur »².

Le rapprochement entre les deux ouvrages est encore plus évident ici tant Jean de Léry et Alvar Nuñez Cabeza de Vaca partagent la même vision de l'autre : « (...) le récit (...) fait de la société sauvage un corps de fête et un objet de plaisir. Globalement, une série d'oppositions stables tiennent, tout au long du texte, la distinction entre le sauvage et le civilisé. Ainsi, Sauvage : nudité, (fête) ornement, passe-temps loisir fête, unanimité proximité cohésion, plaisir Civilisé : vêtement, parure (coquetterie), travail métier, division, distance, éthique ».

Jean de Léry est cependant plus sévère dans son jugement qui fait intervenir une échelle de valeurs ignorée par Alvar Nuñez Cabeza de Vaca : « Les Tupi sont des « emplumassés » (...). « Sauter, boire et caouiner est presque leur métier ordinaire. (...) Ils font la fête (...) Dans le miroir Tupi, apparaît ainsi l'image inversée du travailleur. (...) l'opération (...) produit une esthétisation du sauvage. Personnage de spectacle, le sauvage est (...) à ce titre même le représentant d'une autre économie que celle du travail »³.

Fondamentalement, les deux hommes sont bien tous les deux dans une même démarche et se livrent semblablement à une « opération observatrice et scripturaire ». Ainsi, dans leurs ouvrages respectifs : « L'œil est au service d'une « découverte du monde ». Et l'écriture de l'un comme de l'autre répond à une attente : « C'est la pointe avancée d'une « curiosité » encyclopédique qui, au XVI^e siècle, « entasse frénétiquement » les matériaux et pose ainsi les

¹ *Ibid.*, p. 235.

² *Ibid.*, p. 236.

³ *Ibid.*, p. 238.

« fondements de la science moderne ». Le rare, l'étrange, le singulier – objets déjà collectionnés par l'attention médiévale – sont saisis dans la « ferveur » d'une ambition : « que rien ne demeure pour l'homme étranger et que tout lui devienne serviteur ». Il y a un « vertige de curiosité » (...) »¹.

À quelques variantes près, les deux hommes sont, il est vrai, placés dans la même situation : « Cette curiosité conquérante et jouissante, occupée à dévoiler le caché, a son symbole dans les récits de voyage avec le face à face du découvreur, vêtu, armé, croisé, et de l'Indienne nue. Un nouveau monde se lève de l'autre côté de l'océan (...) »².

Ils portent, presque à l'identique, le même regard sur les Indiens dont l'aspect physique les laisse pareillement admiratifs : « Par rapport à « nous », les Tupis sont : « plus forts, plus robustes et replets, plus dispos, moins sujets à la maladie : et même il n'y a point de boiteux, de borgnes, contrefaits ni maléficiés entre eux. Davantage, combien que plusieurs parviennent jusques à l'âge de cent ou six vingt ans (...) peu y en a qui, en leur vieillesse, aient les cheveux blancs ni gris... ». Presque des dieux, « tous buvant vraiment à la fontaine de Jouvence »³.

3- Robinson Crusoé, captif « pensif »

Quant au roman de Daniel Defoe, *Robinson Crusoé*⁴, il relate une aventure très proche de celle d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca dans sa perception de l'autre qui évolue significativement dans les deux cas. Le professeur de littérature anglaise à l'université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III, Jean-Pierre Naugrette, revient sur l'origine du roman qui trouve sa source dans des faits réels. Dans l'introduction de cette édition, Jean-Pierre Naugrette indique en effet : « Defoe s'est inspiré d'une aventure réelle, celle du marin écossais Alexander Selkirk, de son vrai nom Selcraig, resté pendant quatre ans et quatre mois sur l'île de Juan Fernandez (1704-1709), à six cents milles au large du Chili. Réputé pour son mauvais caractère, Selkirk s'est disputé avec son capitaine lors d'une expédition de flibuste à laquelle participait William Dampier, auteur d'un célèbre Nouveau voyage autour du monde (1699). Selkirk avait demandé lui-même à être débarqué sur l'île : le capitaine avait accepté en lui donnant de quoi survivre, quelques instruments, et une bible. Il avait finalement été retrouvé par les membres de l'expédition autour du monde que commandait Woodes Rogers (1708-1711). Edward Cooke dans *Voyage dans les mers du Sud* et Woodes Rogers dans *Voyage et croisière autour du monde*

¹ *Ibid.*, p. 242.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 244.

⁴ Daniel DEFOE, *Vie et aventures étranges et surprenantes de Robinson Crusoé, de York, marin*, Paris, Le livre de poche, Collection « Classiques », 2003, 409 p.

(1712) devaient raconter comment, en février 1709, ils avaient découvert un Selkirk vêtu de peaux de chèvre, à peine capable de parler anglais »¹.

C'est un journaliste qui devait retrouver le rescapé et révéler cette extraordinaire aventure : « Le journaliste Richard Steel alla le rencontrer à son retour en Angleterre et comprit la nouveauté de cette aventure « inhabituelle au point qu'on puisse douter qu'un autre être humain ait pu jamais la vivre » : passés les huit premiers mois d'abattement, de mélancolie et de terreur, le marin écossais avait, semble-t-il, repris le dessus au point de regretter, une fois revenu dans le monde des hommes, « la tranquillité de sa solitude »².

Pour ce qui est du texte littéraire et de son personnage central : « Robinson « pensif » (Valéry) ne va cesser de méditer sur son infortune, de se repentir de ses erreurs passées, de redécouvrir une présence immédiate à Dieu (...) »³.

Il est vrai qu'il a le temps pour ça : « Soucieux de garder une trace du temps qui passe, il érige sur le rivage un gros poteau en forme de croix (...) sur lequel il va faire chaque jour une encoche. Puis il va tenir un journal, afin de mieux mesurer le temps passé sur l'île »⁴.

À cette mesure, s'ajoute une autre division : « Cette volonté de séparer, de trier les moments de l'existence apparaît à travers les nombreux tableaux qu'il reproduit : « compte très fidèle » du Bien et du Mal conçu comme un bilan commercial divisé entre pertes et profits, liste des morts et blessés lors de l'attaque contre les sauvages, etc. Pourtant, ce souci du catalogue et du bilan chiffré va se heurter à une perception flottante du temps. Obsédé par les dates, Robinson se trompe dans son décompte »⁵.

Ces calculs et cette méthode n'empêchent toutefois pas les erreurs : « (...) sa relation apparaît incertaine et maladroite, hésitant entre le style orné des mémoires (« En 1632, je naquis à York, d'une bonne famille... ») et celui du log-book ou journal de bord des marins, part définition plus concis et factuel. Robinson narrateur multiplie les reprises, les annonces ou les retours en arrière, comme s'il avait peine à accoucher d'une identité, épistolaire ou narrative cette fois. Robinson le marin d'York, le négociant du Brésil ou d'Afrique obsédé par l'ordre, la mesure et le chiffrage, en vient à raconter ses peurs, ses rêves, ses angoisses »⁶.

¹ *Ibid.*, p. 9.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 10.

⁴ *Ibid.*, p. 13.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, pp. 13-14.

En outre, Robinson est un marin et non un écrivain, ce qui explique une écriture maladroite : « (...) les maladresses narratives d'un Robinson, marin peu habitué à écrire, qui a besoin de s'y prendre à plusieurs fois pour commencer le récit de son séjour sur l'île, et s'en excuse auprès de ses lecteurs (...) »¹.

Toutes choses qui rendent le texte original en tout : « Premier auteur anglais à écrire sans imiter ou adapter des œuvres étrangères, à créer sans modèles littéraires, à forger par lui-même une forme artistique sans précédent : tel est pour James Joyce, dans sa conférence de 1912, « Daniel Defoe, père du roman anglais » »².

Et, parce que le caractère exemplaire du récit est primordial, la forme, finalement, importe peu : « Les qualités inhérentes au récit, que l'éditeur rappelle ici en termes moraux, étaient celles dans lesquelles pouvait se reconnaître le public, à qui l'on présentait l'histoire comme un « exemple » à méditer. Contenu et forme de l'histoire, aventures et narration étaient régis par la même loi de rigueur morale. La sobriété du style était garante du sérieux de la leçon à tirer »³ car, « (...) cet ennui simulé ou cette maladresse feinte sont les conditions mêmes de la vraisemblance du récit, et donc de sa capacité à instruire comme le préconisait Rousseau »⁴.

Quant à la figure de l'autre : « Dans son essai sur le Vendredi de Trounier, Gilles Deleuze montre bien qu'autrui « est d'abord une structure du champ perceptif, sans laquelle ce champ dans son ensemble ne fonctionnerait pas comme il le fait. L'absence d'autrui pendant une vingtaine d'années engendre chez Robinson la modification fondamentale de cette structure, une sorte de dérangement de la perception du monde et de ses mesures ».

C'est la raison pour laquelle : « Eme évoque parfois son extravagance et sa folie ». De fait : « Dans le contexte des fictions coloniales, Robinson annonce ici le délire de conquête qui, en 1900, anime Kurtz chez Conrad dans *Au cœur des ténèbres*. Les sauvages africains lançant des sagaies chez Conrad, ici l'empreinte du pied sur le sable, puis les cannibales sur la plage, sont autant de présences barbares qui viennent cruellement rappeler au conquérant que son empire est bâti sur un fantasme ou sur du sable. (...). On peut créditer Defoe, avant Conrad ou Kipling, d'avoir su cartographier les peurs, les paniques, les effrois d'un homme qui voulait

¹ *Ibid.*, p. 15.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 16.

⁴ *Ibid.*, p. 17.

être roi. Les réécritures modernes vont privilégier cette division, explorant plus avant les zones d'ombre que sont le rapport au sauvage et à la sauvagerie, à la sexualité et à autrui »¹.

Et le Professeur Naugrette de décrire ce processus de transformation que va connaître Robinson : « L'arrivée sur l'île, conçue comme une nouvelle naissance, inaugure une période paradoxale de régression. Rescapé, miraculé, Robinson réapprend à vivre, à se servir des objets, à les toucher, à se vêtir, à se nourrir, à s'abriter comme s'il venait de (re)naître »².

Ces différentes étapes donnent, indéniablement, une dimension exotique au texte : « De même qu'il rompt avec son origine, Robinson dépaycé transpose le lecteur dans un monde radicalement dépaycé. Défini par le poète Victor Segalen comme « la notion du différent ; la perception du Divers ; la connaissance que quelque chose n'est pas soi-même », L'exotisme est bien cette « aptitude à sentir le divers » qui permet de connaître le monde. (...). L'aventure au bout du monde est un mode d'appréhension du divers, qu'il soit étrange ou familier, inquiétant ou rassurant. Étrangeté du voyage le long des côtes africaines peuplées de bêtes féroces, de l'esclavage chez les Maures (...), mais aussi bien suspension du hamac, repérage du terrain de chasse, manière d'appivoiser les animaux »³.

Et bien que, dans un premier temps, la perception de l'autre soit tout d'abord faussée : « Dans son premier regard sur la réalité insulaire, projetant sur elle les grilles mentales plus ou moins inadéquates propres à son univers de référence, le naufragé fait apparaître l'altérité de l'île tout en s'efforçant de la réduire » J.-M. Racault, in *Andries*, p.96. Lise ANDRIES (Éd.), *Robinson*, Paris, Autrement, coll. « Figures mythiques », 1996. Robinson évolue, change, s'adapte.

De fait : « Adoptant une méthode expérimentale, il parcourt le terrain, explore, tire ses conclusions : il fait déjà figure d'anthropologue »⁴.

L'appréhension de son environnement participe d'une compréhension de cet « autre » : « (...) Robinson cherche moins à dresser une carte de l'île, tel un navigateur conquérant, qu'à comprendre la structure, l'organisation du climat, la répartition de la faune ou de la flore »⁵.

¹ *Ibid.*, p. 24.

² *Ibid.*, p. 25.

³ *Ibid.*, p. 28.

⁴ *Ibid.*, p. 30.

⁵ *Ibid.*

Et, si tout cela abouti au constat suivant : « *Robinson Crusoé inaugure cette « pensée mythique » que l'anthropologue Claude Lévi-Strauss définira comme « la science du concret », la même qui caractérise Defoe romancier obsédé par la vraisemblance* »¹, il n'en demeure pas moins que le principal sujet d'étude de Robinson, c'est Robinson lui-même : « *Mais son objet d'observation favori n'est autre que lui-même. On sait qu'il ne cherchera nullement à comprendre les sauvages, même s'il observe de loin les mœurs barbares. En revanche, il ne cesse de s'observer, de noter les changements qui altèrent peu à peu son mode de vie, sinon sa personnalité. Autrui, c'est lui : tel qu'en lui-même il est devenu, c'est-à-dire un autre, ce personnage barbu à l'allure formidable, arborant une grosse moustache à la mahométane et ressemblant à l'un de ces Turcs qu'il a vus à Salé* »².

Le résultat est sans appel : rien de ce qui l'entoure, de ce qu'il vit ne déteint véritablement sur cet homme qui reste fondamentalement inchangé : « *Comme le Brésil, le séjour chez les Maures sert à Robinson de référence culturelle, voire de miroir qui lui renvoie sa nouvelle image. Sauf que dans ce jeu permanent avec soi, il restera, jusqu'au bout, anglais et protestant : mieux, il le redeviendra* »³.

Les différentes étapes qu'il traverse font pourtant bien état de l'oscillation qui le saisit durant son aventure : « *Robinson se caractérise par ce battement permanent entre deux identités. Robinson l'Anglais qui semble devenir turc, indien ou brésilien, mais qui à la faveur de son séjour sur l'île fait une cure de religion et redevient anglais presbytérien commerçant avisé. Divisé, dédoublé comme sujet et objet sous son regard attentif, Robinson observe ses propres métamorphoses : simple marin devenu un autre, ni tout à fait homme ni tout à fait enfant, ni tout à fait anglais ni tout à fait sauvage* »⁴.

C'est précisément cela qui sera des plus formateurs : « *Enfant, adolescent, adulte à la fois, Robinson condense à lui seul divers stades du développement et de la croissance, en apparence contradictoires : l'aventure exotique conçue comme dépaysement et perception de soi comme divers, a ici fonction de formation* »⁵.

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*, pp. 30-31.

³ *Ibid.*, p. 31.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

D'où ce renversement des rôles sous la plume de Jean-Jacques Rousseau : « *Rousseau fera de lui, et non Vendredi, le bon sauvage, car il a été « soustrait à l'influence exécrationnelle de la société »* »¹ et c'est Robinson qui apprend.

C'est la raison pour laquelle le texte acquiert une dimension autre avec ce passage d'un état à un autre. De fait : « *C'est cette image bigarrée, celle d'un adulte enfant ou d'un Anglais sauvage, faite de divisions et de contradictions acceptées, qui constitue le fondement du mythe de Robinson Crusoé comme roman d'apprentissage* »².

L'écriture de Robinson est, effectivement, très révélatrice de cet état d'esprit d'un être qui est, sans cesse, dans l'entre-deux : « *Je dressai, par écrit, un état de mes affaires, non pas tant pour les laisser à ceux qui viendraient après moi, car il n'y avait pas d'apparence que je dusse avoir beaucoup d'héritiers, que pour délivrer mon esprit des pensées qui l'assiégeaient et l'accablaient chaque jour. Comme ma raison commençait alors à me rendre maître de mon abattement, j'essayais à me consoler moi-même du mieux que je pouvais, en balançant mes biens et mes maux, afin que je pusse bien me convaincre que mon sort n'était pas le pire ; et, comme débiteur et créancier, j'établis, ainsi qu'il suit, un compte très fidèle de mes jouissances en regard des misères que je souffrais* »³.

C'est particulièrement manifeste dans ce découpage, par exemple : « *LE MAL : Je suis jeté sur une île horrible et désolée, sans aucun espoir de délivrance* » puis : « *LE BIEN : Mais je suis vivant ; mais je n'ai pas été noyé comme le furent tous mes compagnons de voyage* »⁴.

Robinson apparaît successivement comme désespéré, comme ici, par exemple : « *LE JOURNAL. 30 Septembre 1659. – Moi, pauvre misérable Robinson Crusoé, après avoir fait naufrage au large durant une horrible tempête, tout l'équipage étant noyé, moi-même étant à demi mort, j'abordai à cette île infortunée, que je nommai l'Île du désespoir* »⁵ et son seul horizon est funeste : « *Je passai tout le reste du jour à m'affliger de l'état affreux où j'étais réduit : sans nourriture, sans demeure, sans vêtements, sans armes, sans lieu de refuge, sans aucune espèce de secours, je ne voyais rien devant moi que la mort, soit que je dusse être dévoré par les bêtes ou tué par les sauvages, ou que je dusse périr de faim* »⁶.

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 109.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, p. 113.

Pourtant, il ne peut se résoudre à certaines extrémités comme la nudité qu'il ne peut tolérer ne fût-ce qu'en pensée : « *Bien qu'il est vrai les chaleurs fussent si violentes que je n'avais pas besoin d'habits, cependant je ne pouvais aller entièrement nu et quand même je l'eusse voulu, ce qui n'était pas. Quoique je fusse tout seul, je n'en pouvais seulement supporter la pensée* »¹.

Quant à sa vision de l'« *autre* », elle est particulièrement négative : « (...) *ces sauvages (...) se livraient des combats, et (...) les vainqueurs menaient leurs prisonniers sur le rivage, où, suivant l'horrible coutume cannibale, ils les tuaient et s'en repaissaient (...)* »².

Il s'attache pourtant à les regarder : « (...) *ces misérables sauvages s'étaient placés pour leur atroce festin de chair humaine* »³.

Il les juge : « (...) *mes appréhensions étaient étouffées sous les impressions que me donnaient un tel abîme d'inférieure brutalité et l'horreur d'une telle dégradation de la nature humaine* »⁴ et s'en dissocie avec force : « (...) *je remerciai Dieu de ce qu'il m'avait fait naître dans une partie du monde étrangère à d'aussi abominables créatures (...)* »⁵.

Le dégoût : « *ces misérables* » « (...) *je conçus une telle horreur de ces exécrables sauvages et de leur atroce coutume de se manger les uns les autres, de s'entredévorer, que je restai sombre et pensif (...)* »⁶, la peur qu'il éprouve devant un sort qu'il redoute sont plus que manifestes sous sa plume : « (...) *je savais trop bien quel aurait été mon sort si j'eusse eu le malheur de tomber entre leurs mains* »⁷.

Tout le rebute chez : « (...) *ces méchants sauvages (...)* »⁸ « (...) *ces monstres au milieu de leurs fêtes sanguinaires (...)* »⁹ « (...) *ces créatures (...)* »¹⁰ « (...) *ces misérables barbares s'entredévorent(...)* »¹¹ « (...) *leurs abominables actions (...)* »¹².

¹ *Ibid.*, p. 184.

² *Ibid.*, p. 217.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, p. 218.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*, p. 219.

⁸ *Ibid.*, p. 220.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Ibid.*, p. 221.

¹¹ *Ibid.*

¹² *Ibid.*, p. 222.

Et, sur ce point précis, son opinion est des plus tranchées : « (...) l'horreur que j'avais conçue de la monstrueuse coutume des peuples de cette contrée, à qui, ce semble, la Providence avait permis, en sa sage disposition du monde, de n'avoir d'autre guide que leurs propres passions perverses et abominables ; et qui par conséquent étaient livrés peut-être depuis plusieurs siècles à cette horrible coutume, qu'ils recevaient par tradition, et où rien ne pouvait les porter, qu'une nature entièrement abandonnée du ciel et entraînée par une infernale dépravation »¹.

Pourtant, alors qu'il est décidé à : « exécuter l'outrageux massacre d'une trentaine de sauvages sans défense, pour un crime dont la discussion ne m'était pas même entrée dans l'esprit (...) »², il change d'avis : « Mais (...) mon opinion (...) commença (...) à changer, et je considérai avec plus de calme et de sang-froid la mêlée où j'allais m'engager. Quelle autorité, quelle mission avais-je pour me prétendre juge et bourreau de ces hommes criminels, lorsque Dieu avait décrété convenable de les laisser impunis durant plusieurs siècles, pour qu'ils fussent en quelque sorte les exécuteurs réciproques de ses jugements ? Ces peuples étaient loin de m'avoir offensé, de quel droit m'immiscer à la querelle de sang qu'ils vidaient entre eux ? »³.

Son opinion évolue après mûre réflexion : « Fort souvent s'élevait en moi ce débat : Comment puis-je savoir ce que Dieu lui-même juge en ce cas tout particulier ? Il est certain que ces peuples ne considèrent pas ceci comme un crime ; ce n'est point réprouvé par leur conscience, leurs lumières ne le leur reprochent point. Ils ignorent ce qu'est le mal, et ne le commettent point pour braver la justice divine, comme nous faisons dans presque tous les péchés dont nous nous rendons coupables. Ils ne pensent pas plus que ce soit un crime de tuer un prisonnier de guerre que nous de tuer un bœuf, et de manger de la chair humaine que nous de manger du mouton »⁴.

Il en ressort que son jugement de valeur ne correspond pas à la situation à laquelle il est confronté : « De ces réflexions il s'ensuivit nécessairement que j'étais injuste, et que ces peuples n'étaient pas plus des meurtriers dans le sens que je les avais d'abord condamnés en mon esprit que ces chrétiens qui souvent mettent à mort les prisonniers faits dans le combat, ou qui plus souvent encore passent sans quartier des armées entières au fil de l'épée, quoiqu'elles aient mis bas les armes et se soient soumises »⁵.

¹ *Ibid.*, p. 223.

² *Ibid.*, p. 222.

³ *Ibid.*, p. 223.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, pp. 223-224.

Et Robinson de livrer le constat suivant : « *Tout brutal et inhumain que pouvait être l'usage de s'entredévorer, il me vint ensuite à l'esprit que cela réellement ne me regardait en rien : ces peuples ne m'avaient point offensé ; s'ils attendaient à ma vie ou si je voyais que pour ma propre conservation il me fallût tomber sur eux, il n'y aurait rien à redire à cela : mais étant hors de leur pouvoir, et ces gens n'ayant aucune connaissance de moi, et par conséquent aucun projet sur moi, il n'était pas juste de les assaillir (...)* »¹.

La justification de cette position trouve sa source dans le passé peu glorieux de l'Espagne et des faits survenus dans le Nouveau Monde lors de la Conquête : « (...) *c'eût été justifier la conduite des Espagnols et toutes les atrocités qu'ils pratiquèrent en Amérique, où ils ont détruit des millions de ces gens, qui, bien qu'ils fussent idolâtres et barbares, et qu'ils observassent quelques rites sanglants, tels que de faire des sacrifices humains, n'étaient pas moins de fort innocentes personnes par rapport aux Espagnols* »².

Le marin est même particulièrement bien informé sur cet épisode de l'Histoire : « *Aussi, aujourd'hui, les Espagnols eux-mêmes et toutes les autres nations chrétiennes de l'Europe parlent-ils de cette extermination avec la plus profonde horreur et la plus profonde exécration, et comme d'une boucherie et d'une œuvre monstrueuse de cruauté et de sang, injustifiable pour Dieu et devant les hommes. Par là le nom d'Espagnol est devenu odieux et terrible pour toute âme pleine d'humanité ou de compassion chrétienne ; comme si l'Espagne était seule vouée à la production d'une race d'hommes sans entrailles pour les malheureux, et sans principes de cette tolérance, marque avérée des cœurs magnanimes* »³.

Toutefois, et de toute évidence, l'aventure de Robinson n'a strictement rien de commun avec celle d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca si ce n'est cette solitude, ce désespoir et ce rejet catégorique, dans un premier temps, de l'« *autre* », ce « *sauvage* » qui ne peut être perçu comme un semblable tant il est différent et, surtout, abject dans ses mœurs. Et, pourtant, dans les deux textes, envers et contre tout, les échelles de valeur se déplacent et une transformation s'opère.

De façon sensiblement différente, toutefois, chez Michel Tournier. De fait : « *Par rapport à Defoe, Tournier fait de Robinson quelqu'un qui s'ouvre à l'altérité : devenu barbu et*

¹ *Ibid.*, p. 224.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

bronzé, il apprend de Vendredi, il l'écoute. L'île d'une part, Vendredi de l'autre, ne sont plus comme chez Defoe prétextes à domination et colonisation, mais objets concrets de dialogue »¹.

4- Les tristes tropiques d'un « captif » volontaire

Enfin, le texte de Claude Lévi-Strauss semble trouver toute sa place ici tant les deux parcours semblent pareillement initiatiques à tant d'années de distance. En effet, Claude Lévi-Strauss publie *Tristes tropiques* en 1955². L'ouvrage paraît dans la collection « *Terre humaine* » créée par l'ethnologue Jean Malaurie qui entend diffuser des livres d'un genre nouveau, mêlant essai littéraire et ouvrage savant. *Tristes tropiques*³ est, de ce fait, inclassable. Claude Lévi-Strauss, qui y propose sa vision du voyage et ouvre l'ouvrage par l'accroche désormais célèbre : « *Je hais les voyages et les explorateurs* », entend faire la démonstration suivante : l'autre ne peut être perçu tel qu'il est que par une opération de « *triple décentrement* ». Ainsi, le voyageur doit-il garder à l'esprit qu'il a changé de lieu, de temporalité, le progrès ne touchant pas toutes les parties du monde à la même vitesse, et de classe sociale.

Le volume, qui se compose de neuf parties, elles-mêmes divisées en quarante sous-parties, comprend une autobiographie de l'auteur, différents éléments de son parcours, de nombreuses descriptions de lieux ou encore sa découverte du Brésil où il rencontre successivement les Indiens Caduveo, les Bororo, les Nambikwara ou encore les Tupi-Kawahib dont il observe et décrit l'organisation sociale, le mode de vie et les us et coutumes.

Par maints aspects, la lecture de *Tristes tropiques* à l'aune de celle des *Naufragios*⁴ résonne d'un écho étrange. L'ethnologue, qui regrette un regard partiel : « (...) *je me reproche sans relâche de ne pas regarder assez* »⁵, décrit largement et avec force détails les différentes phases de son voyage. Prenant le temps de planter le décor, il mêle ses impressions où affleurent également ses états d'âme. « *Écrit en bateau* »⁶, en est, notamment, l'illustration la plus parfaite.

Et Claude Lévi-Strauss de revenir sur la découverte du Nouveau Monde et du choc provoqué par un tel événement : « (...) *hier encore, deux planètes opposées par des conditions si différentes que les premiers témoins ne purent croire qu'elles fussent également humaines* ». Pour l'ethnologue, la conquête devait, quant à elle, s'expliquer ainsi : « *Un continent à peine*

¹ *Ibid.*, p. 393.

² Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, Paris, Terre humaine, Plon, 1955, 504 p.

³ *Ibid.*

⁴ *Op. cit.*

⁵ Claude LÉVI-SRAUSS, *op. cit.*, p. 43.

⁶ *Ibid.*, pp. 67-74.

effleuré par l'homme s'offrait à des hommes dont l'avidité ne pouvait plus se contenter du leur »¹. Il allait en résulter un bouleversement des plus considérables : « *Tout allait être remis en cause par ce second péché : Dieu, la morale, les lois. Tout serait, de façon simultanée et contradictoire à la fois, en fait vérifié, en droit révoqué. Vérifiés, l'Eden de la Bible, l'Age d'or des anciens, la Fontaine de Jouvence (...)* »².

Et l'Ancien Monde de s'interroger, au XVI^e siècle, sur la nature des Indiens : hommes ou créatures diaboliques voire animaux ? C'est à cette même époque, que l'une des commissions les plus célèbres, celle des moines de l'ordre de Saint Jérôme, entreprend une véritable enquête psycho-sociologique auprès des colons afin de déterminer si les Indiens étaient ou non capables de vivre par eux-mêmes. Toutes les réponses furent négatives : « *Un témoignage de quelques années postérieur ajoute le point final à ce réquisitoire : « Ils mangent de la chair humaine, ils n'ont pas de justice, ils vont tout nus, mangent des puces, des araignées et des vers crus ... Ils n'ont pas de barbe et si par hasard il leur en pousse, ils s'empressent de l'épiler »* (Ortiz devant le Conseil des Indes, 1525).³ Et le père du structuralisme de résumer ainsi les événements : « *Un esprit malicieux a défini l'Amérique comme un pays qui a passé de la barbarie à la décadence sans connaître la civilisation* »⁴.

Pour revenir au présent, Claude Lévi-Strauss, consacre donc de nombreux passages de son œuvre aux descriptions des paysages traversés, à la faune, à la flore et, surtout, s'arrête sur les Indiens pour évoquer, notamment, leur mode de vie, qui à peu de choses près, peut se retrouver dans les *Naufragios* : « (...) *la pêche, la chasse et la collecte forment leurs occupations essentielles. (...) La chasse et la collecte règlent cette vie nomade de la forêt, où pendant des semaines les familles disparaissent (...) les hommes en tête, armés de la bodoque, arc servant à projeter des boulettes pour la chasse aux oiseaux, avec en bandoulière, le carquois de vannerie qui contient les projectiles d'argile séchée. Ensuite les femmes, transportant toute la richesse de la famille dans une hotte suspendue par une écharpe de tissu ou un large bandeau d'écorce prenant appui sur le front* »⁵. Claude Lévi-Strauss s'arrête, entre autres, sur leur régime alimentaire qui n'est pas sans rappeler celui éprouvé quelques siècles plus tôt par Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, voir, par exemple, l'ingestion de vers⁶, ou encore,

¹ *Ibid.*, p. 79.

² *Ibid.*, p. 79.

³ *Ibid.*, p. 80.

⁴ *Ibid.*, p. 195.

⁵ *Ibid.*, p. 182.

⁶ *Ibid.*, p. 183.

pour ce qui est de la soif : « *Nous avons si soif que nous engloutissons sans répugnance des litres de ce mélange de terre et d'eau et de permanganate qui nous sert de boisson* »¹.

Tout attire le regard de l'ethnologue tant, « *Le paysage est trop fantastique pour être monotone* »², remarque qui ne se retrouve à aucun moment sous la plume du conquérant plus attaché à survivre qu'à porter un regard esthétisant sur des lieux, en fin de compte, à ses yeux, tous semblables puisque tous pareillement hostiles.

C'est dans ce contexte, que la rencontre avec les Bororo se produit, un peu comme dans les *Naufragios* : « *Et puis un jour, juste après avoir tiré avec succès une irara, qui est une sorte de blaireau, nous aperçûmes deux formes nues qui s'agitaient sur la berge : nos premiers Bororo. On accoste, on essaie de parler : ils ne savent guère qu'un mot portugais : fumo – tabac – qu'ils prononcent sumo (les anciens missionnaires ne disaient-ils pas que les Indiens étaient « sans foi, sans loi, sans roi », parce qu'ils ne reconnaissaient pas leur phonétique ni f, ni l, ni r ?)* »³.

Et, comme dans les *Naufragios*⁴, l'ethnologue porte un jugement quasi identique à celui du conquérant quant à l'apparence physique des autochtones qu'il découvre : « *Pour le moment, nous étions entourés de quelques dizaines d'indigènes qui discutaient entre eux à grand renfort d'éclats de rire et de bourrades. Les Bororo sont les plus grands et les mieux bâtis des Indiens du Brésil. Leur tête ronde, leur face allongée aux traits réguliers et vigoureux, leur carrure d'athlète (...). Ce type harmonieux se retrouve rarement chez les femmes, en général plus petites, malingres avec des traits irréguliers. Dès l'abord, la jovialité masculine faisait un singulier contraste avec l'attitude rébarbative de l'autre sexe. Malgré les épidémies qui ravageaient la région, la population frappait par son apparence de santé. Il y avait pourtant un lépreux dans le village* »⁵. Il est ici troublant de voir qu'à plusieurs siècles de distance, le même processus de rencontre se reproduit et que deux hommes, que tout sépare, au plan intellectuel et culturel notamment, utilisent le même vocabulaire pour décrire les mêmes caractéristiques physiques des Indiens.

Claude Lévi-Strauss est, naturellement, bien plus scrupuleux dans ses descriptions, qu'il accompagne de croquis, de schémas pour ce qui est des objets, par exemple, et qui ne sont en rien comparables avec celle du conquistador. Tous deux ne suivent pas, il est vrai, la même

¹ *Ibid.*, p. 197.

² *Ibid.*, p. 241.

³ *Ibid.*, pp. 247-248.

⁴ *Op. cit.*

⁵ *Ibid.*, pp. 251-252.

démarche et, surtout, ne poursuivent pas le même but. Aussi, un simple parallélisme est-il possible, à l'inverse d'une comparaison qui serait des plus malvenues. C'est dans cette optique, qu'il convient de citer, dans la 6^e « *Bons sauvages* », le passage suivant : « *Par gestes, nous leur expliquons que nous allons partie de l'ouvrage, intitulée « Bororo », elle-même extraite de la XXIIe sous-partie, intitulée vers leur village ; ils nous font comprendre que nous y arriverons le soir même ; ils nous devanceront pour nous annoncer ; et ils disparaissent dans la forêt* »¹. Cette phrase, le climat qu'elle restitue, le scénario qu'elle déroule, est, à quelques siècles de distance, identique à celle écrite par Alvar Nuñez Cabeza de Vaca dans les *Naufragios*² ! Ici, cette autre citation s'impose : « *Quelques heures plus tard, nous accostons une berge argileuse en haut de laquelle nous apercevons les huttes. Une demi-douzaine d'hommes nus, rougis à l'urucu depuis les orteils jusqu'à la pointe des cheveux, nous accueillent avec des éclats de rire, nous aident à débarquer, transportent les bagages. Et nous voici dans une grande hutte logeant plusieurs familles ; le chef du village a libéré un coin à notre intention ; lui-même résidera pendant notre séjour de l'autre côté du fleuve* »³. De fait, outre l'atmosphère, le processus de découverte puis l'immersion au sein d'un village indien du XXe siècle sont étonnement semblables à ceux décrits par le conquérant.

De même, les comportements des Européens d'hier et d'aujourd'hui face aux Indiens sont bien peu différents dans la forme quand il s'agit de s'en faire, par exemple, des alliés ou quand il faut survivre parmi eux. La verroterie est, en effet, toujours autant prisée par les autochtones : « *Toutes ces marchandises doivent servir à une double fonction : cadeaux et matériel d'échange pour les Indiens, et moyen de s'assurer des vivres et des services dans des régions reculées où pénètrent rarement les commerçants* ».

Et l'ethnologue, comme le conquérant, d'en arriver à se faire marchand pour pouvoir lui aussi se procurer de la nourriture : « *Ayant épuisé mes ressources en fin d'expédition, j'arrivai à gagner quelques semaines de séjour en ouvrant boutique dans un hameau de chercheurs de caoutchouc. Les prostituées de l'endroit m'achetaient un collier contre deux œufs, et non sans marchander* », troc contre nourriture donc⁴.

De plus, le savant, comme Alvar Nuñez Cabeza de Vaca avant lui, prend bien note du rythme de la vie en terre indienne avec les différentes séquences qui découpent une année calendaire. Simplement, le chercheur, qui lui est en mission, est plus attentif, plus précis dans ses informations qui fourmillent d'éléments d'information précieux au plan scientifique. Mais,

¹ *Ibid.*, pp. 247-248.

² *Op. cit.*

³ *Ibid.*, p. 248.

⁴ *Ibid.*, p. 289.

là aussi, les deux textes sont très proches. C'est le cas, par exemple, de cet extrait, qui pourrait parfaitement trouver sa place dans les *Naufragios*¹ : « L'année nambikwara se divise en deux périodes distinctes. Pendant la saison pluvieuse, d'octobre à mars, chaque groupe séjourne sur une petite éminence surplombant le cours d'un ruisseau ; les indigènes y construisent des huttes grossières avec des branchages ou des palmes. Ils ouvrent des brûlis dans la forêt-galerie qui occupe le fond humide des vallées, et ils plantent et cultivent des jardins où figurent surtout le manioc (doux et amer), diverses espèces de maïs, du tabac, parfois des haricots, du coton, des arachides et des Calebasses. Les femmes râpent le manioc sur des planches incrustées d'épines de certains palmiers. (...) Le jardinage fournit des ressources alimentaires suffisantes pendant une partie de la vie sédentaire. (...) Au début de la saison sèche, le village est abandonné et chaque groupe éclate en plusieurs bandes nomades ».

En fin de comptes, la quête de nourriture, sous toutes ses formes, est la même dans les deux textes : « Pendant sept mois, ces bandes vont errer à travers la savane, à la recherche du gibier : petits animaux surtout, tels que larves, araignées, sauterelles, rongeurs, serpents, lézards ; et de fruits, graines racines ou miel sauvage, bref de tout ce qui peut les empêcher de mourir de faim »².

Aussi, la recherche de nourriture, sous la plume des deux hommes, est bien au cœur de l'existence des Indiens dont les armes sont toujours les mêmes : « C'est l'époque où la quête alimentaire absorbe tous les soins. Les femmes s'arment de bâton à fouir qui leur sert à extraire les racines et à assommer les petits animaux ; les hommes chassent avec de grands arcs en bois de palmier et des flèches dont il existe plusieurs types : celles destinées aux oiseaux, à pointe émoussée pour qu'elles ne se fichent pas dans les branches ; les flèches de pêche, plus longues, sans empenne et terminées par trois ou cinq pointes divergentes ; les flèches empoisonnées dont la pointe enduite de curare est protégée par un étui de bambou et qui sont réservés au moyen gibier, tandis que celles pour le gros gibier – jaguar ou tapir – ont une pointe lancéolée faite d'un gros éclat de bambou afin de provoquer l'hémorragie, car la dose de poison véhiculée par une flèche serait insuffisante »³.

D'autres annotations portent, notamment, sur la « pauvreté » des Indiens, et rapprochent singulièrement les deux ouvrages comme ici par exemple : « (...) le dénuement où vivent les

¹ *Op. cit.*

² Claude LÉVI-STRAUSS, *op. cit.*, p. 321.

³ *Ibid.*, p. 322.

Nambikwara paraît à peine croyable. Ni l'un ni l'autre sexe ne porte aucun vêtement et leur type physique, autant que la pauvreté de leur culture, les distingue des tribus avoisinantes »¹.

Plus anecdotique, mais pareillement troublant, ce passage où Claude Lévi-Strauss, comme Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, se perd et envisage d'allumer un feu quand Alvar, lui, manque périr brûlé : « (...) j'entrepris alors de rejoindre ma troupe. Ni le mulet ni moi ne savions où elle avait passé. Tantôt je me décidais pour une direction que le mulet prenait en renâclant ; tantôt je lui laissais la bride sur le cou et il se mettait à tourner en rond. Le soleil descendait sur l'horizon, je n'avais plus d'arme et je m'attendais tout le temps à recevoir une volée de flèches. Peut-être n'étais-je pas le premier à pénétrer dans cette zone hostile, mais mes prédécesseurs n'en étaient pas revenus (...). Tout en agitant ces sombres pensées, je guettais le moment où le soleil serait couché, projetant d'incendier la brousse, car j'avais au moins des allumettes »².

Bien évidemment, il y a une dimension scientifique dans l'œuvre de Claude Lévi-Strauss qui n'apparaît pas dans les *Naufragios*. De même, le conquérant est-il peu friand de détails quant à son état d'esprit. Il ne partage en aucun cas et à aucun moment ses émotions qui n'affleurent d'ailleurs jamais sous sa plume contrairement à l'ethnologue qui n'hésite pas à partager ses émotions : « Il n'y a pas de perspective plus exaltante pour l'ethnologue que celle d'être le premier blanc à pénétrer dans une communauté indigène. (...) Je revivrais donc l'expérience des anciens voyageurs, et à travers elle, ce moment crucial de la pensée moderne où, grâce aux grandes découvertes, une humanité qui se croyait complète et parachevée reçut tout à coup, comme une contre-révélation, l'annonce qu'elle n'était pas seule, qu'elle formait une pièce d'un plus vaste ensemble, et que, pour se connaître, elle devait d'abord contempler sa méconnaissable image en ce miroir dont une parcelle oubliée par les siècles allaient, pour moi seul, lancer son premier et dernier reflet »³.

Par exemple, toute son émotion éclate quand il pense au passé et à ses prestigieux prédécesseurs : « Pénétrer, le premier peut-être, dans un village tupi encore intact, c'était rejoindre, par-delà quatre cent ans, Léry, Staden, Soares de Sousa, Thevet, Montaigne même, qui médita dans les *Essais*, au chapitre des *Cannibales*, sur une conversation avec des Indiens Tupi rencontrés à Rouen ! Quelle tentation ! »⁴. Tout ceci alors qu'il a conscience que ses sensations sont fonction de son environnement physique mais également intellectuel : « (...) le

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*, p. 351.

³ *Ibid.*, p. 387.

⁴ *Ibid.*, p. 399.

dérèglement auquel des conditions anormales d'existence, pendant une période prolongée, soumettent l'esprit du voyageur »¹.

Et pourtant, bien que les deux volumes soient incomparables tant ils sont différents, ils se rejoignent sur l'essentiel : « *Aucune société n'est parfaite* »².

Et Claude Lévi-Strauss, qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca n'aurait pas contredit, en arrive à la conclusion suivante : « (...) *la comparaison d'un petit nombre de sociétés les fait apparaître très différentes entre elles, ces différences s'atténuent quand le champ d'investigation s'élargit. On découvre alors qu'aucune société n'est foncièrement bonne ; mais aucune n'est absolument mauvaise. Toutes offrent certains avantages (...)* »³.

Par exemple, pour ce qui est des « *coutumes barbares* »⁴, Claude Lévi-Strauss s'arrête, comme Alvar Nuñez Cabeza de Vaca avant lui, sur un point précis : « *cette anthropophagie qui nous semble étrangère à la notion de civilisation* »⁵ : « *Prenons le cas de l'anthropophagie qui, de toutes les pratiques sauvages, est sans doute celle qui nous inspire le plus d'horreur et de dégoût* ».

L'analyse de Claude Lévi-Strauss est, bien sûr, celle d'un ethnologue et ne pouvait se retrouver sous la plume du conquérant ainsi analysée sinon disséquée : « *On devra d'abord en dissocier les formes proprement alimentaires, c'est-à-dire celles où l'appétit pour la chair humaine s'explique par la carence d'autre nourriture animale, comme c'était le cas dans certaines îles polynésiennes. De telles fringales, nulle société n'est moralement protégée ; la famine peut entraîner les hommes à manger n'importe quoi : l'exemple récent des camps d'extermination le prouve* »⁶.

Claude Lévi-Strauss se veut, il est vrai, exhaustif : « *Restent alors les formes d'anthropophagie qu'on peut appeler positives, celles qui relèvent d'une cause mystique, magique ou religieuse : ainsi l'ingestion d'une parcelle d'un corps d'un ascendant ou d'un fragment d'un cadavre ennemi, pour permettre l'incorporation de ses vertus ou encore la neutralisation de son pouvoir ; outre que de tels rites s'accomplissent le plus souvent de manière fort discrète, portant sur de menues quantités de matière organique pulvérisée ou*

¹ *Ibid.*, p. 458.

² *Ibid.*, p. 462.

³ *Ibid.*, p. 463.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, p. 464.

⁶ *Ibid.*, p. 463.

mêlée à d'autres aliments, on reconnaîtra, même quand elles revêtent des formes plus franches, que la condamnation morale de telles coutumes implique soit une croyance dans la résurrection corporelle qui serait compromise par la destruction matérielle du cadavre, soit l'affirmation d'un lien entre l'âme et le corps et le dualisme correspondant, c'est-à-dire des convictions qui sont de même nature que celles au nom desquelles la consommation rituelle est pratiquée, et que nous n'avons pas de raison de leur préférer. D'autant plus que la désinvolture vis-à-vis de la mémoire du défunt, dont nous pourrions faire grief au cannibalisme, n'est certainement pas plus grande, bien au contraire, que celle que nous tolérons dans les amphithéâtres de dissection »¹.

Pour cet ensemble de raisons, la lecture de *Tristes tropiques* donne un éclairage particulier aux *Naufragios* et, plus précisément, au point de vue d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca sur l'« Autre ». De fait, l'Aguacil mayor effectue bien, et dans tous les sens du terme, un voyage de découverte et d'observation. A défaut de livrer combat, il va au-devant d'hommes qu'il découvre, regarde, écoute et décrit dans tous les actes de leur vie.

¹ *Ibid.*, pp. 463-464.

CONCLUSION

« *L'histoire de Cabeza de Vaca (en Amérique du Nord), et c'est pourquoi j'en parle encore et toujours, porte en elle le souffle magique de la rédemption. C'est une histoire à la fois très triste et encourageante. Ce bouc émissaire d'Espagnol expie vraiment les crimes de ses rapaces prédécesseurs. Nu, abandonné, pourchassé, persécuté, réduit en esclavage, abandonné même par le Dieu qu'il adorait pour la forme, il est traîné jusqu'au bord de l'abîme. (...) En revoyant en esprit la vie qu'il menait en Espagne, alors qu'il était « Européen » et serviteur fidèle de Sa Majesté l'Empereur, il comprend à quel point cette vie était vide. Ce n'est que dans le désert, abandonné à un destin cruel, qu'il a pu se trouver face à face avec son Créateur, et avec ses frères. Augustin L'a trouvé « dans les vastes salles de sa mémoire ». De Vaca, comme Abraham, L'a trouvé « dans la conversation directe ».*¹ Henry Miller, aux termes de cette citation, commet le même contresens que la plupart des auteurs qui se sont intéressés au *Naufragios*².

En effet, Henry Miller retient essentiellement de l'aventure d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca l'histoire de l'homme démuni, affamé, oublié, isolé dans un territoire hostile. C'est dans cet épisode, il est vrai exceptionnellement long, que l'écrivain identifie la rédemption du conquérant qui après avoir été bourreau devient, à son tour, victime. Il devient même la victime expiatoire de la conquête espagnole. Ce serait donc à travers une épreuve essentiellement physique qu'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca atteindrait l'altérité.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca atteindrait à la rédemption à travers la déchéance endurée au cours de son terrible périple. En réalité, s'arrêter aux seuls *Naufragios*³, conduit tout naturellement à cette conclusion tant sa survie se paie de souffrances. Toutefois, les lignes consacrées aux Indiens se partagent, presque équitablement, entre les observations purement militaires et les notations d'intérêt ethnologiques. Considérés isolément, les *Naufragios*⁴, pourraient alors n'être raisonnablement considérés que comme un rapport de mission ayant simplement comme particularité de porter sur dix années d'errance de quatre survivants retrouvés, contre toute attente, faméliques et hirsutes. Pas de rédemption, pas de déchéance. Seul reste alors le seul exploit physique.

¹ Henry Miller, *op. cit.*

² *Op. cit.*

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

C'est plutôt à rebours que le texte des *Naufragios*¹ montre l'évolution d'un homme exceptionnel pour son temps, dans ses actes comme dans ses pensées. Il est la manifestation héroïque de l'humanité d'un conquistador qui, tout en retranscrivant un échec militaire, montre la victoire de l'humanisme sur le cynisme et la cruauté. Il est vrai, cependant que cette « victoire », qui n'a pas eu de répercussions souhaitées à son époque. Elle s'est au contraire faite au prix de lourdes souffrances et s'est payée par la déchéance sociale, le véritable prix de la transformation d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca. Mais, pour une fois, la geste du guerrier conduit à l'altérité.

Et à ceux qui mettent en doute la mûe du guerrier, force est de répondre que c'est parce qu'il prend concrètement le parti des Indiens lors de son gouvernement au Rio de la Plata qu'il provoque lui-même sa chute. C'est précisément là que réside sa déchéance et non lorsqu'il se perd dans la forêt. Sa chute militaire, administrative, sociale est la conséquence directe de sa conception humaniste des Indiens. Or, c'est bien au cours de sa première expédition que cette prise de conscience s'opère. Les suites de sa deuxième expédition ne font, quant à elles, que confirmer les prémices contenues dans les *Naufragios*² au sujet des Indiens. Par conséquent, la sincère conversion à l'humanisme d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca ne peut être révoquée en doute.

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*

BIBLIOGRAPHIE

A- Les différentes éditions des *Naufragios* :

La Relacion que dio Alvar Nuñez Cabeza de Vaca de lo acaescido en las Indias en la armada donde yva por governador Panfilo de Narvaez desde el ano de veynte y siete hasta el ano de treynta y seys que bolvio a Sevilla con tres de su compania, Publicado por Agustin de Paz y Juan Picardo, Zamora, 6 de octubre, 1542.

La relacion y comentarios del gobernador Alvar Nuñez Cabeza de Vaca de lo acaescido en las dos jornadas que hizo a las Indias. Con privilegio. Valladolid, 1555.

Relatione che fece Alvaro Nuñez detto Capo di Vacca : di quello che intervenne nell'Inde all'armata, della qual era governatore Pamphilo de Narvaez, dell'anno 1527 fino al 1536, Vol. III de Delle navigationi et viaggi, Tradotto da Giovanni Battista Ramusio, Venezia, Nella Stamperia d'Givnt, 1565.

Naufragios de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca y Relacion de la jordana que hizo a la Florida con el adelantado Panfilo de Narvaez, in *Historiadores primitivos de las Indias occidentales*, que junto, traduxo en parte y saco a la luz, ilustrados con éruditas notas y copiosos indices, el illustrissimo Senor D. Andrés Gonzales, Barcia vol. 1, Editado por Andrés Gonzales Barcia Carballido y Zuniga, Madrid, 1749.

Relation et naufrages d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, adelantade et gouverneur du Rio de La Plata, vol. 6 et 7, in Voyages, Relations et Mémoires Originaux pour servir à l'Histoire de la Découverte de l'Amérique, Traduit et préfacé par Henri Ternaux-Compans, Paris, Arthus Bertrand, 1837. (Chaque texte, *Relation et Naufrages d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, adelantade et gouverneur du Rio de la Plata*, et *Commentaires d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, adelantade et gouverneur du Rio de la Plata* comprend les avant-propos d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, conformément à l'édition de 1555).

Relacion of Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, Traducida por Thomas Buckingham Smith, New York, Edicion particular, 1851.

Naufragios de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca y relacion de la jornada que hizo a la Florida con el adelantado Panfilo de Narvaez, Editado por Enrique Vedia, Biblioteca de Autores Espanoles, vol. 22, Madrid, Imprenta y Esterotipia de M. Rivadeneyra, 1852.

Relation of Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, Translated by Thomas Buckingham Smith, 1851, Ed. by John Gilmary Shea, New York, J. Munsell, 1871.

The Journey of Alvar Nuñez Cabeza de Vaca and his Companions From Florida to The Pacific, Translated from his own narrative by Fanny Bandelier, Introduction by A.-F. Bandelier, A.-S. Barnes and Co., New York, 1905.

Relacion de los naufragios y comentarios de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, libro I, vol. V, Coleccion de Libros y Documentos referentes a la Historia de América, Edicion de M. Serrano y Sanz, Madrid, Libreria General de Victoriano Suarez, 1906.

Relacion de los naufragios y comentarios de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, libro II, Vol. VI, Ilustrado con varios documentos inéditos, Coleccion de Libros y Documentos referentes a la

Historia de América, Advertancias y edicion de Manuel Serrano y Sanz, Madrid, Libreria General de Victoriano Suarez, 1906.

The Narrative of Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, Traduit par T. Buckingham Smith, Annoté sous le contrôle de Frederick W. Hodge, du Bureau d'ethnologie américaine, dans la série de « Récits originaux de l'histoire de la jeune Amérique » in *Spanish Explorers in the Southern United States 1528-1543*, Charles Scribner's Sons, New York, 1907.

Relacion de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, Edicion de Enrique Pena, Buenos Aires, Jacobo Peuser, 1907.

Relacion de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, Buenos Aires, Editorial Estrada, 1909.

Relacion y comentarios del gobernador Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, Buenos Aires, Editorial Estrada, 1911.

Naufragios y Comentarios, Madrid, Calpe, 1922.

Schiffbrüche. Die unglücksfahrt der Narvaez-expedition nach der Südküste Nordamerikas in den Jahren 1528 bis 1536, Traduit par Franz Termer, Stuttgart, Strecker und Schroeder, 1925. (Egalement édité à Munich en 1963).

Naufragios y relacion que hizo a la Florida Alvar Nuñez Cabeza de Vaca con el adelantado Panfilo de Narvaez, En *Las cien mejores obras de la literatura española*, Vol. XXII, Madrid, Compania Ibero-Americana de Publicaciones, 1928.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca o nueve años de vida errante. Narraciones novelescas de la conquista del nuevo mundo. Los grandes exploradores españoles, Vol. VI, Barcelona, Ed. Seix-Barral, 1934. (Réédité en 1943 et en 1947).

Naufragios y Comentarios, Madrid, Biblioteca Popular Cervantes, 1934.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca : The Journey and Route of the First European to cross the Continent of North America, 1534-1536, Trad. Cleve Hallenbeck, California, The Arthur H. Clark Co. Glendale, 1940.

Naufragios y Comentarios, Con dos cartas, Buenos Aires-México, Espasa Calpe Argentina, 1942.

Naufragios y Comentarios, Barcelona, Editorial Seix-Barral, 1943.

Viaje y Sucesos, Portuchuelo DE RIVADENEYRA. Con una nota preliminar de Cipriano Perez Bustamente (Relacion de un viaje de la flota de Indias desde Lima hasta España. Seguido de los « *Naufragios* » de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca). Madrid, Atlas, Col. Cisneros, 1943.

Naufragios de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca y Relacion de la jornada que hizo a la Florida con el Adelantado Panfilo de Narvaez, Historiadores primitivos de Indias, Tomo primero, Editado por Enrique de Vedia, Biblioteca de Autores Españoles, vol. XXII, Madrid, 1946.

Naufragios, *Revista literaria Novelas y Cuentos*, Madrid, 1948.

Vida y « Naufragios » de Cabeza de Vaca, C. CIMORRA. Antología, comentario y notas biografías. Ilustraciones de Lisa, Buenos Aires, Edicion Buenos Aires Editorial Atlantida, S.A, 1950.

Naufragios y Comentarios, Con dos cartas, cuarta edición, Madrid, Espasa-Calpe, Colección Austral, 1957.

Naufragios, Estudio preliminar y notas por el Dr. Roberto Ferrando Perez, Viajes y viajeros, Viajes por Norte America, Madrid, Aguilar, 1958.

Naufragios y Comentarios, Edición de Justo Garcia Morales, Madrid, Aguilar, 1958.

Naufragios, Texto restaurado, prologado y anotado por Justo Garcia Morales, Madrid, Aguilar, Colección Crisol num. 98, 1960.

Cabeza de Vaca's Adventures in the Unknown Interior of America, Newly translated and edited by Cyclone Covey, New York, 1961.

Naufragios y Comentarios, Edición de José Miguel Velloso, Buenos Aires, 1963.

Naufragios, Madrid, Aguilar, Colección El globo de colores, 1963.

Naufragios y Comentarios, Edición de Dionisio Ridruejo, Madrid, Taurus, 1969.

Naufragios : cronica de viaje, La Habana, Libro, 1970.

Naufragios y Comentarios, Madrid, Colección Purpura N12, Rustica Editorial, 1970.

Historiadores de Indias. Antillas y Tierra firme, Antología, Estudio preliminar y bibliografía seleccionada por Angeles Masia, Barcelona, Bruguera, 1971.

The Narrative of Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, Translated by Fanny Bandelier with Oviedo's version of the lost joint report presented to the Audencia of Santo Domingo, Translated by Gerald Theisen (Introduction J. F. Bannon), Barre (Mass.), 1972.

The Journey of Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, Translated by Fanny Bandelier, 1905, New York, A. S. Barnes, 1973.

Naufragios y Comentarios, Prologo de Luis Alberto Sanchez, Mexico, Premia Editoria S. A., 1977.

Relation et Commentaires du gouverneur Alvar Nuñez Cabeza de Vaca sur les deux expéditions qu'il fit aux Indes, Traduction de H. Ternaux-Compans, Édition présentée et annotée par Jean-Marie Saint-Lu, Paris, Mercure de France, Le Temps retrouvé, 1980. (Réédité en 2003).

Naufrages et relation du voyage fait en Floride – Commentaires de l'adelantado et gouverneur du Rio de la Plata, Introduction, notes et traduction revue par Patrick Menget, Paris, Fayard, La Bibliothèque des voyageurs, 1980.

Naufragi, A cura di Luisa Pranzetti, Introduzione di Cesare Acutis, Torino, Edizioni La Rosa, 1980. (Egalement édité par Einaudi, Torino, 1980).

Naufragios y Comentarios, Edición de Joan Estruch, Barcelona, Fontamara, 1982.

Naufragios y Comentarios, Buenos Aires, Hyspamerica, 1984.

Naufraios y Comentarios, Edicion de Roberto Ferrando, Madrid, Historia 16, 1984.

Naufraios y relacion de la jornada que hizo a la Florida con el adelantado Panfilo de Narvaez Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, A cura di Pier Luigi Crovetto, Note al testo di Domenica Carpani, Milano, Consiglio Nazionale delle Ricerche, Cisalpino-Goliardeca, 1984.

Cabeza de Vaca's Adventures in the Unknown Interior of America, Translated and Edited by Cyclone Covey, with new Epilog by William T. Pilkinton (1983), Albuquerque, University of New Mexico Press, 1984.
(Réédité en 2001 et en 2002).

Naufraios y Comentarios, Madrid, Espasa-Calpe, 1985.

Naufraios, Edicion de Trinidad Barrera, Madrid, Alianza éditorial, 1985.

La relacion o Naufraios de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, edicion de Martin E. Favata y José B. Fernandez, Potomac, Md., scripta Humanistica, 1986.

Naufraios y Comentarios, Edicion de Justo Garcia Morales, Madrid, Aguilar, 1987.

Naufraios y Comentarios, Barcelona, Ed. Orbis, Colec. Biblioteca del mar, 1988.

Relation de voyage, Traduction et commentaires de Bernard Lesfargues et Jean-Marie Auzias, Préface d'Yves Berger, Arles, Actes Sud, Terres d'Aventure, 1989.

Naufraios, Edicion de Juan Francisco Maura, Catedra, 1989.

Los Naufraios, Edicion de Enrique Pupo-Walker, Madrid, Editorial Castalia, Nueva Biblioteca de Erudicion y Critica, 1992.

Naufraios y Comentarios, Madrid, Grupo Anaya, Coleccion Tus Libros, 1992.

Castaways, Edicion de Pupo-Walker y traduccion de Frances M. Lopez Morillas, Berkeley, University of California Press, 1993.

Relation de voyage, Traduction et commentaires de Bernard Lesfargues et Jean-Marie Auzias, Préface d'Yves Berger, Paris, Babel, Actes Sud, Terres d'aventures, 1994.

Naufragi, Milano, Einaudi, 1994.

Naufraios, Edicion, introduccion y notas de Trinidad Barrera, Madrid, El libro del Bolsino, Alianza éditorial, 1996.

Historia en espagnol de las Indias del Nuovo Mondo : Naufraios de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, Codex Vindobonensis 5620. Osterreichische Nationalbibliothek Viena. Transcripcion, introduccion y notas por Miguel Nieto Nuno. Madrid, Guillermo Blazquez Editor, 1996.

Naufraios y Comentarios, Madrid, Espasa-Calpe, Viajes clasicos, 1999.

Naufraios y Relacion de la Jornada que hizo a la Florida con el Adelantado Panfilo de Narvaez, Madrid, Ed. Compania Iberoamericana de Publicaciones, Los cien mejores obras de la literatura espanola, Vol. 22, Rustica, S/F.

Alvar Nuñez CABEZA de VACA, *Adventures in the Unknown Interior of America*, Translated and Edited by Cyclone Covey with an Epilogue by William T. Pilkington, University of New Mexico Press, Albuquerque, 2001.

Alvar Nuñez CABEZA de VACA, *Adventures in the Unknown Interior of America*, Translated and Edited by Cyclone Covey with an Epilogue by William T. Pilkington, University of New Mexico Press, Albuquerque, 2002.

B- Anthologies

MITCHELL J. Leslie, *Earth conquerors. The lives and achievements of the great explorers*, 1934.

HERRERO SALGADO Felix, *Narraciones de la Espana Renacentista*, Introd., notas y selec. De Felix Herrero Salgado, Madrid, Magisterio Espanol, Novelas y Cuentos N42, 1969.

CASSOU Jean, *La scoperta del Nuovo Mondo. Quadro generale. Relazioni contemporanee dei viaggi di Jean de Béthancourt, Cristoforo Colombo, Pietro Martire d'Anghiera, Vasco de Gama, Amerigo Vespucci, Bartolomé de Las Casas, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, Francisco de Bobadilla, Gonzolo Fernandez de Oviedo, Fernao Cardim. Con cronologia, Guida bibliografica ed Indice Geografico*, Navarra, Istituto Geografico De Agostini, 1979.

GARCIA ROMERAL PEREZ Carlos, *Bio-Bibliografía de viajeros espanoles, Siglos XVI-XVII*, Madrid, Ollero y Ramos, 1998.

REVERTE Javier, D. HIGUERAS Maria, PALLARES Juan G., SABARIA VIEJO *et alii*, *Exploradores Espanoles olvidados del Siglo XVI y XVII*, Madrid, Prosegur/Sociedad Geografica Espanola, 2000.

C- Articles :

ADORNO Rolena, « The Discursive Encounter of Spain and America : The Authority of Eyewitness Testimony in the Writing of History », *The William and Mary Quarterly*, 49, avril 1992, pp. 210-228.

ADORNO Rolena, « The Negotiation of Fear in Cabeza de Vaca's Naufragios », *Representations*, 33, 1991, pp. 163-169.

ADORNO Rolena, « Peaceful conquest and Law in the Relation of Alvar Nuñez Cabeza de Vaca », *Coded Encounters*, 75-86, Amherst, Massachusetts University, 1994.

AHERN Maureen, « The cross and the Gourd : The Appropriation of Ritual Signs in the Relaciones of Alvar Nuñez Cabeza de Vaca and Fray Marcos de Niza », *Early Images of the Americas : Transfer and Invention*, Mexico, Consejo Nacional de la Cultura y las artes, 1993, pp. 215-244.

BARRERA LOPEZ Trinidad, « Problemas textuales de los *Naufragios* de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca », *Historiografía y Bibliografía Americanistas*, XXX, n°2, 1996, pp. 21-30.

Trinidad y Mora, BARRERA LOPEZ Carmen, « Los *Naufragios* de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca : entre cronica y novela », in *Jornadas de Andalucía en America. II*, Sevilla : Universidad de S. Maria de la Rabida, 1983, pp. 331-364.

BANDELIER Adolf F., « Fray Marcos de Niza's, Discovery of New Mexico », réédité in *The New Mexico Historical Review* avec l'accord de The Historical Society of New Mexico, Santa Fe, New Mexico, Thistle Press, 1979, pp. 1-26.

BARRIS MUNOZ Rafael, « En torno a Alvar Nuñez Cabeza de Vaca », *Boletín del Real Centro de Estudios Historicos de Andalucía*, Sevilla, ano 1, num. 1, septembre-octobre 1927, pp. 42-61.

BOST David H., « The *Naufragios* of Alvar Nuñez Cabeza de Vaca : A case oh Historical Romance », *South Eastern Latinamericanist*, 27, 1983, pp. 3-12.

BRUCE-NOVOA Juan, « Naufragios en los mares de la significacion : de la relacion de Cabeza de Vaca a la literatura chicana », *Plural*, 221, février 1990, pp. 12-21.

CAMPRA Rosalba, « Descubrimiento de America e invencion del « otro » », *La Torre*, 5, janvier-mars 1991, pp. 77-89.

CARRENO Antonio, « *Naufragios* de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca : una retorica de la chroniqua colonial », *Revista Iberoamericana*, 53, juin-septembre 1987, pp. 499-516.

CASTANEDA y NAJERA (de) Pedro, « Narrative of the Expedition of Coronado », in *Bureau of American Ethnology. Fourteenth Annual Report*. Washington, D.C. : Smithsonian Institute, 1892.

CASTANEDA y NAJERA (de) Pedro, « Relacion de la jornada de Cibola », *Annual Report of the American Bureau of Ethnology*, Washington, D.C. : Smithsonian Insitute, 1896.

CHIPMAN Donald E., « In Search of Cabeza de Vaca's Route Across Texas : An Historiographical Survey », *Southwestern Historical Quarterly*, vol. 91, octobre 1987, pp. 127-148.

COOPWOOD Bethel, « Route of Cabeza de Vaca », *Quarterly of the Texas State Historical Association*, Vols III, IV, 1900, p. 234.

COOPWOOD Bethel, « The Route of Cabeza de Vaca » (Part. I), *Quarterly of the Texas State Historical Association* VIII, 1899, pp. 108-140.

COOPWOOD Bethel, « The Route of Cabeza de Vaca » (Part. II), *Quarterly of the Texas State Historical Association* VII, 1900, pp. 177-208.

COOPWOOD Bethel, « The Route of Cabeza de Vaca » (Part. IIIB), *Quarterly of the Texas State Historical Association* V, n°1, 1900, pp. 1-32.

COOPWOOD Bethel, « The Route of Cabeza de Vaca », *Quarterly of the Texas State Historical Association* III, n°4, 1900, pp. 229-264.

CROVETTO Pier Luigi, Raul y Franco, Ernesto CRISAFIO, « El naufragio en el Nuevo Mundo : De la escritura formulizada a la prefiguracion de lo novelesco », *Palimure*, 1985-1986, pp. 1-41.

DAVENPORT Herbert, « The Expedition of Panfilo de Narvaez by Gonzalo Fernandez de Oviedo », *Southwestern Historical Quarterly* XXVII, 1923, pp. 120-139.

DAVENPORT Herbert, « The Expedition of Panfilo de Narvaez by Gonzalo Fernandez de Oviedo », *The Southwestern Historical Quarterly* XXVIII, 1924, pp. 124-163.

- DAVENPORT Herbert et WELLS Joseph K., « The First Europeans in Texas », *The Southwestern Historical Quarterly* XXII, n°2, 1918, pp. 111-42.
- DAVENPORT Herbert et WELLS Joseph K., « The First Europeans in Texas, 1528-1536», (Part II), *The Southwestern Historical Quarterly* XXII, n°3, 1919, pp. 205-259.
- DAVENPORT Herbert et WELLS Joseph K., « The Expedition of Panfilo de Narvaez by Gonzalo Fernandez de Oviedo » (Part II), *The Southwestern Historical Quarter* XXVII, pp. 217-241 ; pp. 276-304.
- DIAZ Lidia, « *Naufragios*, de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca : Un discurso que revierte el fracaso ? », *Lucero*, 3, 1992, pp. 11-18.
- DOWLING Lee W., « Story vs Discourse in the Chronicle of the Indies : Alvar Nuñez Cabeza de Vaca's Relacion », *Hispanic Journal*, 5, 2, 1984, pp. 89-99.
- FERNANDEZ José B., « Opposing Views of La Florida : Alvar Nuñez Cabeza de Vaca and the Inca Garsilaso de la Vega », *Florida Historical Quarterly* VI, n°2, 1976, pp. 170-180.
- FERRO Donatella, « Oviedo/Cabeza de Vaca : Debito testuale e tarea de acumulacion y correccion », *Studi di lett. Iberiche e ibero-amicane offerti a Giuseppe Bellini*, Roma, Bulzoni, 1993, pp. 425-435.
- GALEOTA Vito, « Appunti per un'analisi letteraria di *Naufragios* di A. Nuñez Cabeza de Vaca », *Annali Istituto Universitario*, 25.2, juillet 1983, pp. 471-497.
- GANDIA (de) Enrique, « Aventuras desconocidas de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca en Italia y en Espana », in *De la Torre del Oro a las Indias*, Buenos Aires, Talleres Graficos Argentinos, L. J. Rosso, 1935.
- GAYLORD Mary M., « Spain's Renaissance Conquest and the Retroping of Identity », *Journal of Hispanic Philology*, 16. 2, 1992, pp. 125-136.
- GIL Juan, « Alvar Nuñez , « El chaman blanco » », *Boletin de la Real Academia Epanola*, 73, 1993, pp. 69-72.
- GOMEZ AGUIRRE Carlos E., « Introduccion al estudio de la cronica de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca », *Repertorio Americano* IV, n°2, 1978, pp. 18-25.
- GONZALEZ ACOSTA Alejandro, « Alvar Nuñez Cabeza de Vaca : Naufrago y huerfano », *Cuadernos Americanos* 9.1, pp. 165-199.
- GRIEGO y BRAVIO Alicia, « Alvar Nuñez Cabeza de Vaca : un jerezano en lo descamisado », *Cadiz/Iberoamerica* n°2, 1984, pp. 41-43.
- HAMILTON Nancy, « Painting Depicts Cabeza de Vaca, First Texas Surgeon », *Texas Times*, The University of Texas System, mai-juin 1983, pp. 2.
- KRIEGER Alex D., « The Travels of Alvar Nuñez Cabeza de Vaca in Texas and Mexico, 1527-1536 », in *Homenaje a Pablo Martinez del Rio : Los origenes americanos*, Mexico City, Instituto Nacional de Antropologia XLI, 1961, pp. 459-475.
- LAFAYE Jacques, « Les miracles d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, 1527-1536 », *Bulletin Hispanique* LXIV, 1962, pp. 136-153.

- LAFAYE Jacques, « Los milagros de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca (1527-1536) », in *Mesias, cruzadas, utopias : el judeo-cristianismo en las sociedades ibericas*, Mexico, Fondo de Cultura, 1984, pp. 65-84.
- LAGMANOVICH David, « Los Naufragios de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca como construccion narrativa », *Kentucky Romance Quaterly*, 25, 1978, pp. 27-37.
- LASTRA Pedro, « Espacios de Alvar Nuñez : las transformaciones de una escritura », *Cuadernos Americanos CCIV*, n°3, 1984, pp. 150-163.
- LASTRA Pedro, « Espacios de Alvar Nuñez : las transformaciones de una escritura », *Revista Chilena de Literatura*, 23, 1984, pp. 89-102.
- LEWIS Robert E., « Los Naufragios de Alvar Nuñez : Historia y Ficción », *Revista Iberoamericana*, 48, n° 120-121, juillet-décembre 1982, pp. 681-694.
- LOPEZ Kimberle S., *New World Rogues : Transculturation and Identity in the Latin American Picaresque Novel*, U. of California (Berkeley) 1994 ; Ann Arbor, UMI, 1995.
- MARGARIDO Alfredo, « Fernao Menendes Pinto : Um heroi do quotidiano », *Coloquio : letras*, 74, juillet 1983, pp. 23-28.
- MAURA Juan Francisco, « El Nuevo Mesias », *Mundi*, 8, 1990, pp. 97-116.
- MAURA Juan Francisco, « Veracidad en los Naufragios : la tecnica narrativa utilizada por Alvar Nuñez Cabeza de Vaca », *Revista Iberoamericana* 170-171, 1995, pp. 187-195.
- MAURA Juan Francisco, « Truth versus Fiction in the Autobiographical Accounts by the Chroniclers of Exploration », *Monografic Review/Revista Monografica*, 9, 1993, pp. 28-35.
- MAURA Juan Francisco, « Nuevas aportaciones documentales para la biografía de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca », *Bulletin Hispanique 2004*, N°2-Décembre 2004, Université Michel de Montaigne, Bordeaux Éditions Bière, Bordeaux, pp. 645-685.
- MAURA Juan Francisco, « Nuevas aportaciones documentales para la biografía de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca », *Bulletin Hispanique 2004*, Publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique, N°2-Décembre 2004, Université Michel de Montaigne, Bordeaux, Éditions Bière, Bordeaux, 2004, pp. 645-685.
- McGANN T.F., « The Ordeal of Cabeza de Vaca », *American Heritage* XII, 1960, pp. 23-37.
- MOLLOY Silvia, « Formulacion y lugar del « yo » en los Naufragios de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca », *Actas del Séptimo Congreso de la Asociacion Internacional de Hipanistas II*, 1980, pp. 761-766.
- MOLLOY Silvia, « Alteridad y reconocimiento en los Naufragios de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca », *Nueva Revista de Filologia Hispanica*, 35, 1987, pp. 425-449.
- NANFITO Jacqueline C., « Cabeza de Vaca's Naufragios y Comentarios : The Journey Motif in the Chronicle of the Indies », *Revista de Estudios Hispánicos*, 21, 1994, pp. 179-187.
- OLSKI Leonardo, « What Columbus Saw Upon Landing in the West Indies », *The American Philosophical Society* LXXXIV, 1941, pp. 633-659.

ORTIZ Ann M., *The prophetic dimension of the Naufragios of Alvar Nuñez Cabeza de Vaca*, U. of North Carolina at Chapel Hill, 1995.

PASTOR Beatriz, « Demistificación y crítica en la relación de los *Naufragios* », in *Discurso narrativo de la conquista de América*, La Habana : Casa de las Américas, 1983, pp. 294-337.

PHINNEY A. H., « Narvaez and De Soto : Their Landing Places and the Town of Espiritu Santo », *The Florida Historical Society Quarterly* III, 1925, pp. 15-21.

PONTON Brownie et Bates, McFARLAND H., « Alvar Nuñez Cabeza de Vaca : A Preliminary Report on His Wanderings in Texas », *Quarterly of the Texas State Historical Association* I, 1898, pp. 166-186.

PRANZETTI Luisa, « Il Naufragio come metafora a proposito delle reazioni di Cabeza de Vaca », *Letteratura d'America* I, n°1, 1980, pp. 5-29.

PUPO-WALKER Enrique, « Pesquisas para una nueva lectura de los *Naufragios* de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca », *Revista Iberoamericana*, 53, juillet-septembre 1987, pp. 517-539.

PUPO-WALKER Enrique, « Los *Naufragios* de A. Nuñez Cabeza de Vaca : notas sobre la relevancia antropológica del texto », *Revista de Indias XLVII*, septembre-décembre, n°181, 1987, pp. 755-776.

PUPO-WALKER Enrique, « Notas para la caracterización de un texto seminal : Los *Naufragios* de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca », *Nueva Revista de Filología Hispánica* 38, n°1, 1990, pp. 163-196.

PUPO-WALKER Enrique, « Sobre el legajo retórico en los *Naufragios* de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca », *Revista de Estudios Hispánicos*, Puerto Rico, 1992, pp. 75-78.

PUPO-WALKER Enrique, « Los *Naufragios* de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca y la narrativa hispano-americana », *Quinto Centenario*, Universidad Complutense de Madrid, VI, n°2, pp. 38-56.

RABASA José, « De la *allegoresis* etnográfica en los *Naufragios* de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca », *Revista Iberoamericana* 170-171, 1995, pp. 175-185.

RABASSA Gregory, « Cabeza de Vaca : hombre del renacimiento », *La Nueva Democracia* XLI, n°9, 1961, pp. 64-76.

RICO Francisco, « Francisco Rico analiza el Lazarillo en su ingreso en la Academia », *El País*, 9 juillet 1987, pp. 18-19.

RIVERA MARTINEZ Edgardo, « Singularidad y carácter de los *Naufragios* de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca », *Revista de Crítica literaria Latinoamericana*, 19.38, pp. 301-315.

ROMERO Rolando, « Materialismo, feminismo y postestructuralismo en la teoría crítica chicana : Caliban, La Malinche y Cabeza de Vaca », *Actas Irvine*, 92, Asociación Internacional de Hispanistas, University of California (Irvine), 1994, pp. 214-222.

RUIZ GRANDA Emilio, « El tiempo del descubridor : los *Naufragios* de Cabeza de Vaca », *Signa*, 2, 1993, pp. 147-154.

SALAS Alberto, « Naufragios, prisioneros y renegados en la conquista de América », *Imago Mundi* II, n°7, 1955, pp. 54-57.

- SALGADO César A., « De utopia a naufragio : hacia una hermenéutica antropológica de las crónicas de la conquista », Monografía inédita, Dept. de literatura Comparada, New Haven, Yale University, 1986, pp. 1-96.
- SAMUELS Peggy, « Imaging Distance : Spanish Explorers in America », *Early American Literature*, 25, 1990, pp. 229-232.
- SANTA CRUZ Invernizzi, « Naufragios e infortunios : Discurso que transforma los fracasos en triunfos », *Dispositio*, 11, 1996, pp. 99-111.
- SAUER Carl O., « The Road to Cibola », *Serie Iberoamericana*, nº1, Berkeley, University of California Press, 1932, pp. 1-58.
- SOPRANIS (de) Hipolito Sancho, « Datos para el estudio de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca », in *Revista de Indias*, Madrid, 1935.
- SOPRANIS (de) Hipolito Sancho, « Notas y documentos sobre Alvar Nuñez Cabeza de Vaca », in *Revista de Indias*, Madrid, 1937.
- SOPRANIS (de) Hipolito Sancho, « Datos para el estudio de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca », *Revista de Indias* XXVII, 1947, pp. 69-102.
- SOPRANIS (de) Hipolito Sancho, « Notas y documentos sobre Alvar Nuñez Cabeza de Vaca », *Revista de Indias* XXIII, 1961, pp. 207-241.
- SPITTA Silvia, « Chamanismo y cristianidad : una lectura lógica intercultural de los Naufragios de Cabeza de Vaca », *Revista de Critica Literaria Latinoamericana*, 19.38, 1993, pp. 317-330.
- STUCK Walter Goodloe, « Alvar Nuñez Cabeza de Vaca (1490-1564) », *Texas State Journal of Medicine* XXXII, 1936, pp. 15-21.
- SWAN Gladys, « Do you believe in Cabeza de Vaca ? », *Kenyon Review*, 12, 1990, pp. 151-159.
- TORRE REVELLO José, « A proposito del homenaje a Cabeza de Vaca », *Revista del Ateneo de Jerez de la Frontera* IV, 1927, pp. 22-42 ; PP. 25-37.
- Bibiano TORRES RAMIREZ, *Alvar Nuñez Cabeza de Vaca*, Sevilla, Editoriales Andaluzas Unidas, 1990.
- TRIFF Soren, « La relacion o Naufragios de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca : Historia y persuasion », *Confluencia*, 5, printemps 1990, pp. 61-67.
- VITORINO Clara, « Histoire et Littérature : La Réception de los Naufragios de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca », *Dedalus*, 3-4, 1993-1994, pp. 139-147.
- O.W. WILLIAMS, « The Route of Cabeza de Vaca in Texas », *Quarterly of the Texas State Historical Association* III, 1899, pp. 54-64.
- De WITT Clinton, « Nuñez Cabeza de Vaca », in *The Conquistador Dog Texts*, New York, New Rivers Press, 1976.
- ZUBIZARETA C., « Capitanes de la aventura : 1. Cabeza de Vaca, el infortunado ; 2. Irala, el predestinado », Inst. de Cultura hispanica, Madrid, 1975.

D- Ouvrages et articles cités :

ADORNO Rolena & PAUTZ Patrick Charles, *Alvar Nuñez Cabeza de Vaca : his account, his life and the expedition of Panfilo de Narvaez*, Lincoln (neb.) University of Nebraska press, cop. 1999, 3 vols.

AGUILAR (de) Alonso, *Relacion breve de la Conquista de la Nueva Espana*, Mexico, Porrúa, 1954.

ALFONSI Philippe, « *Alfonso Cabeza de Vaca, Marquis de Portago* », 1- « *Un clochard magnifique* » (60') ; 2- « *La fin des seigneurs* » (52'), Documentaire, France, 1998.

ALVA (d') Don Fernando, *Histoire des Chichimèques*, in *Voyages, relations et mémoires originaux, op. cit.*

ALVAR Manuel, *El Romancero : Tradicionalidad y pervivencia*, Barcelona, Planeta, 1970.

ANGHIERA Pedro Martyr, *Decadas del Nuevo Mundo*, Buenos Aires, Coleccion de Fuentes para la Historia de América, Editorial Bajel, 1944.

ARIOSTE, *Roland furieux*, Présenté et raconté par Italo Calvino, Traduction de Nino Frank, Paris, Flammarion, 1982.

ARISTOTE, *La Politique*, Introduction, notes et index par J. Tricot, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1982.

ASSOULINE Pierre, « *Adieu Titien* », *Le Monde* 2, 22-23 février 2004.

Atti del Convegno internazionale sul Tema : « *La poesia epica e la sua formazione* », Roma, 28 marzo-3 aprile 1969, Roma, Accademia nazionale dei Lincei, 1970.

Atlas historique, Histoire de l'humanité, de la préhistoire à nos jours, Textes sous la direction de Pierre VIDAL-NAQUET, Cartographie sous la direction de Jacques Bertin, Paris, Hachette, 1987.

AUBRUN Charles V., *La littérature espagnole, Que sais-je ?*, Paris, PUF, 1988.

AZIZA Claude, « *Le conquistador perdu* », *Le Monde Radio-Télévision*, Dimanche 22-Lundi 23 mai 1994.

BABELON Jean, *L'Amérique des conquistadores*, Paris, Hachette, 1947.

BABELON Jean, *La Vie de Fernand Cortès*, Paris, 1928.

BAKHTINE Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1987.

BAUDIN Louis, *La Vie de François Pizarre*, Paris, 1930.

BAUDOUIN Charles, *Le triomphe du héros. Étude psychanalytique sur le mythe du héros et les grandes épopées*, Paris, Plon, 1952.

BENAT-TACHOT Louise, « *L'errance d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca : odyssée christique ou canular exotique ?* », Université de Marne La Vallée, 2002.

BERNARD Carmen et GRUZINSKI Serge, *Histoire du Nouveau Monde, 1- De la découverte à la conquête, une expérience européenne ; 2- Les métissages (1550-1640)*, Paris, Fayard, 1991, 1993.

BESTARD Joan, CONTRERAS Jesús, *Barbaros, paganos, salvajes y primitivos, Una introduccion a la antropologia*, Barcelona, Editorial Barcanova, 1987.

BISHOP Morris, *The Odyssey of Cabeza de Vaca*, Century Co., New York, 1933.

BLANCO FOMBOSA R., *El Conquistador espanol del siglo XVI*, Madrid, 1921.

BLANCO VILLALTA Jorge, *Ritos canibales en América*, Buenos Aires, Ed. Casa Pardo, 1970.

BROMBERT Victor, *L'Eroe intellettuale*, Trad. italiana dall'inglese, Napoli, Ediz. Scientifiche Italiane, 1966.

BROWN Dee, *Enterre mon cœur à Wunded Knee*, 10/18, Domaine étranger, Paris, 1973, 1992.

CABEZA DE VACA Alvar Nuñez, *Naufragios*, Edicion de Juan Francisco Maura, Madrid, Ediciones Catedra, 2000.

CABEZA DE VACA Alvar Nuñez, *Naufrages et relation du voyage fait en Floride – Commentaires de l'adelantado et gouverneur du Rio de la Plata*, Introduction, notes et traduction revue par Patrick Menget, Paris, Fayard, La Bibliothèque des voyageurs, 1980.

CABEZA DE VACA Alvar Nuñez, *Relation et Commentaires du gouverneur Alvar Nuñez Cabeza de Vaca sur les deux expéditions qu'il fit aux Indes*, Traduction de H. Ternaux-Compans, Edition présentée et annotée par Jean-Marie Saint-Lu, Paris, Mercure de France, Le Temps Retrouvé, 1980.

CABEZA DE VACA Alvar Nuñez, *Naufragios y Comentarios*, Edicion de Roberto Ferrando, Madrid, Historia 16, 1984.

CABEZA DE VACA Alvar Nuñez, *Relation de voyage*, Traduction et commentaires de Bernard Lesfargues et Jean-Marie Auzias, Préface d'Yves Berger, Arles, Terres d'Aventure, Actes Sud, 1989.

(Cet ouvrage a été réédité en 1994 sous le même titre, cette même forme, dans la même collection et toujours par Actes Sud mais chez Babel).

CABEZA DE VACA Alvar Nuñez, *Los Naufragios*, Edicion de Enrique Pupo-Walker, Madrid, Nueva Biblioteca de Erudicion y Critica, Editorial Castalia, 1992.

CABEZA DE VACA Alvar Nuñez, *Naufragios*, Edicion, intrudccion y notas de Trinidad Barrera, Madrid, El libro de Bolsillo, Alianza Editorial, 1996.

CALI François, *L'Art des Conquistadors*, Paris, Éd. Arthaud, 1960.

CAMPBELL Joseph, *Le héros aux mille et un visages*, traduit de l'américain par H. Crès, éd. Robert Laffont, Paris, 1978.

CANIVET Angel, *Idearium Espanol*, 1897.

CARPENTIER Alejo, *La harpe et l'ombre, (El harpa y la sombra*, Mexico Siglo XXI Editores, 1979), Paris, Gallimard, 1979.

- CARRIÈRE Jean-Claude, *La Controverse de Valladolid*, Paris, Actes Sud Papiers, 1999.
- CASSOU Jean, *Les conquistadores*, Paris, Gallimard, 1941.
- CASTEX P.-G., SURER P., BECKER G., *Histoire de la littérature française*, Paris, Hachette, 1974.
- CERTEAUX Michel de, *L'écriture de l'histoire*, Paris, NRF, Éditions Gallimard, 1975.
- CHAUNU Pierre, *Conquête et exploitation des nouveaux mondes (XVI^e siècle)*, Paris, PUF, Nouvelle Cléo, 26bis, 1969.
- CHAUNU Pierre, *Histoire de l'Amérique Latine*, Que sais-je ?, Paris, PUF, 1988.
- CHATEAUBRIAND, *Atala, René*, Chronologie et préface par Pierre Reboul, Paris, Garnier-Flammarion, 1964.
- CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe*, Préface de Jean D'Ormesson, Introduction, notes et variantes par Jean-Paul Clément, Paris, Quarto Gallimard, Deux tomes, 376 documents, 1998.
- CIEZA DE LEON Pedro, *La Cronica del Perú*, Madrid, Biblioteca de Autores Espanoles, n° 27, 1947, pp. 354-458.
- CLASTRES Pierre, *La société contre l'État*, Paris, Les Éditions de Minuit, Collection « Critique », 1982.
- COATALEM Jean-Luc, *La consolation des voyages*, Paris, Editions Grasset, 2004.
- COLON Cristobal, *Textos y documentos completos, relaciones de viajes, cartas y memoriales*, Prologo y notas de Consuelo Varela, Alianza Universidad, Madrid, 1989. Trad. Par Jean-Pierre Clément et Jean-Marie Saint-Lu, sous le titre *Œuvres complètes*, Paris, éd. La Différence, 1992.
- COLOMB Christophe, *La découverte de l'Amérique, I. Journal de bord et autres récits, 1492-1493, II. Relations de voyages et autres récits, 1494-1505*, Traduit par Soledad Estorach et Michel Lequenne, Avec des textes complémentaires traduits par Jean-Pierre Clément et Jean-Marie Saint-Lu, Introduction historique de Michel Lequenne, Cartes de Jacques Péron, Paris, La Découverte/Poche, Littérature et voyages, 2002.
- COLOMB Christophe, *Journal de bord, 1492-1493*, Traduction Soledad Estorach et Michel Lequenne, Présentation Michel Balard, Paris, Imprimerie nationale Éditions, 2003.
- COMTE-SPONVILLE André, *Petit traité des grandes vertus*, Paris, PUF, Perspectives critiques, 1995.
- CORTÈS Hernan, *Cartas y documentos, (1522, 1523, 1525)*, édit. par Mario Hernandez Sanchez-Barba, Mexico, Porrúa, 1963.
- CORTES Hernan, *Lettres à Charles V*, Traduction de Désiré Charnay, Paris, 1895, in Luis MIZON, *op. cit.*
- CZARNOWSKI Stefan, *Le culte des héros et ses conditions sociales*, Saint Patrick, Héros national de l'Irlande, Travaux de l'année sociologique publiés sous la direction de M. É Durkheim, Paris, Librairie Félix Alcan, 1919.

DEFOE Daniel, *Vie et aventures étranges et surprenantes de Robinson Crusoe, de York, marin*, Paris, Le livre de poche, Collection « *Classiques* », 2003, 409 p.

DIAZ del CASTILLO Bernal, *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, T. I, II, Traduit de l'espagnol par D. Jourdanet, Préface et choix des textes par Bernard Grunberg, Cartes de Pierre Simonet, Paris, La Découverte/Poche, Littérature et voyages, 2003.

DIAZ del CASTILLO Bernal, *Historia verdadera de la Conquista de la Nueva Espana*, 2 vol., Mexico, Porrúa, 1955.

DIAZ J., *Itinerario...*, in J. Garcia Icazbalceta, *Coleccion de documentos para la historia de Mexico*, T. I, Mexico, 1858, pp. 281-308 (avec l'« original » italien). Trad. fr. : H. Ternaux-Compans, Recueil de pièces relatives à la conquête du Mexique, Paris, 1838.

DURAN José, *La transformacion social del Conquistador*, Mexico, 1953.

ECHEVERRIA Nicolas, *Cabeza de Vaca*, Film mexicano-espagnol, Producciones Iguana en coproduccion con El Instituto mexicano de cinematografía, La Television Espanola, S. A., La Sociedad Estatal Quinto Centenario 1492-1992, Channel Four Television, The American Playhouse Thetrical Films... y con el apoyo del Gobierno del Estado de Nayarit, y del Gobierno de Coahuila, 1990, 106mn.

ESTEVE BARBA Francisco, *Historiografia Indiana*, Paris, CREDOS, 1964.

FEBVRE Lucien, *Amour sacré, amour profane*, autour de l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre, Paris, Collection Idées, NRF, Gallimard, 1971.

FERNANDEZ DE OVIEDO Gonzalo, *Sumario de la natural historia de Las Indias*, Edicion, introduccion y notas de José Miranda, Mexico, Fondo de Cultura Economica, 1950. L'ouvrage bénéficie également d'une édition madrilène, présentée par Manuel Ballesteros, *Historia* 16, 1986.

FERNANDEZ de OVIEDO Gonzalo, *Historia general y natural de las Indias, islas y Tierra firme del Mar Oceano*, 5 vol., Madrid, Biblioteca de Autores Espanoles, 1959.

FERNANDEZ de OVIEDO Gonzalo, *Historia general y natural de las Indias*, tome IV, Livre XXXV, Chap. I à VII, édité par Juan Perez de Padela Bucso, B.A.E., CXX, Madrid, 1959.

FERNANDES Florestan, « La guerre et le sacrifice humain chez les Tupinamba », (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, n. s., n° XLI, 1952, p. 139-220).

GARCILASO de la VEGA Inca, *Commentaires royaux sur le Pérou des Incas*, T. I, II, III, Traduction de l'Espagnol et notes de L. F. Durand, Introduction de Marcel Bataillon, Paris, La Découverte/Poche, Littératures et voyages, 2000.

GÉRONIMO, *Mémoires de Geronimo*, Recueillies par S. M. Barrett, Paris, La Découverte, 2001.

GIL Juan, *El libro de Marco Polo anotado por Cristobal Colon. El libro de Marco Polo de Rodrigo de Santaella*, Madrid, Alianza Universidad, 1987.

GIUDICELLI Christophe, « La double trahison de Mateo Canelas, Leader métis de la guerre des Tepehuan » in *Les autorités indigènes entre deux mondes. Solidarité ethnique et compromission coloniale*, C.R.A.E.C., n°5, Université de La Sorbonne-Nouvelle, PARIS III, 2004, pp. 131-146.

GODOY Diego, *Relacion a H. Cortes*, in *Historiadores primitivos de Indias*, T. I, Madrid, Biblioteca de Autores Espanoles, T. 22, 1877, pp. 465-470. Trad. fr. : H. Ternaux-Compans, *Recueil des pièces relatives à la conquête du Mexique*, Paris, 1838.

GOMEZ Thomas, *Droit de conquête et droits des Indiens*, Paris, Armand Colin, Collection U, 1996.

GOMEZ Thomas et OLIVARES Itamar, *La formation de l'Amérique hispanique*, Paris, Armand Colin, U Histoire, 1993.

GONGORA Mario, *Los grupos de Conquistadores en Tierra Firme (1509-1530)*, Santiago du Chili, 1962.

GUY Alain, *La philosophie espagnole*, Paris, PUF, 1995.

HALE John, *La civilisation de l'Europe à la Renaissance*, Paris, Collection Tempus, Éditions Perrin, 2003.

HALLEMBECK Cleve, *Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, The Journey and Route of the First European to cross the Continent of North America, 1534-1536*, California, The Arthur H. Clark Co. Glendale, 1940.

HEREDIA (de) José-Maria, *Les Trophées*, Édition d'Annie Detalle, Paris, NRF, Gallimard, 2002.

HEERS Jacques, *La découverte de l'Amérique*, Paris, Éditions complexes, 1991.

HOOK Sidney, *The Hero in History*, New York, 1943.

Initiation à l'Amérique Latine, Esprit, n° 10 (octobre 1858).

KIRKPATRICK Frederick Alexander, *Les Conquistadores espagnols*, Traduction A. et H. Collin-Delavaud, Paris, Payot, 1992.

KRIEGEL Blandine, *État de droit ou Empire ?*, Paris, Bayard, 2002.

La Bible, Nouveau Testament, Paris, La Pléiade, Gallimard, 1971.

LACALLE Carlos, *Noticia sobre Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, Hazanas Americanas de un Caballero Andaluz, 1492-1992*, Quinto centenario, Sociedad Estatal Quinto Centenario, Ediciones Siruela, 1990.

LAFAYE Jacques, *Les conquistadores*, Paris, Seuil, 1964.

LALANDE André, *Vocabulaire Technique et Critique de la Philosophie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1976.

LAMBERT Gilles, *Caravage (1571-1610)*, Édité par Gilles Néret, Paris, Taschen, 2001.

LAS CASAS (de) Bartolomé, *Historia de Las Indias*, Madrid, Ed. Perez de Tudela Bueso (J.), 5 vol., 1959.

LAS CASAS (de) Bartolomé, *Brevisima Relacion de la Destruccion de las Indias*, Edicion de André Saint-Lu, Madrid, Ediciones Catedra, 1982.

LAS CASAS (de) Bartolomé, *Histoire des Indes (Historia de las Indias)*, Traduit de l'espagnol par Jean-Pierre Clément et Jeran-Marie Saint-Lu, Paris, Éd. Du Seuil, 3 vol., 2003.

LAVALLÉ Bernard, *Francisco Pizarro, Conquistador de l'extrême*, Paris, Biographie Payot, Éditions Payot et Rivages, 2004.

LAVALLÉ Bernard, *L'Amérique espagnole de Colomb à Bolivar*, Paris, Éditions Belin Sup Histoire, 2004.

LE CONQUISTADOR ANONYME, *Relation de quelques-unes des choses de la Nouvelle-Espagne et de la grande ville de Temistitan Mexico, écrite par un gentilhomme de Fernando Cortès*, Édition bilingue italien-français, Traduction, notes et étude critique de Jean Rose, Mexico, Institut Français d'Amérique Latine, 1970.

Le mémorial des siècles, établi par Gérard WALTER, Les événements, Quinzième siècle, La découverte du Nouveau Monde, vue d'ensemble par Jean CASSOU, Relations contemporaines des voyages de Christophe Colomb, Amerigo Vespucci, Vasco de Gama, Jean de Béthancourt et une suite d'images : Les colonisateurs vus par un colonisé, Paris, Éditions Albin Michel, 1966.

LÉRY (de) Jean, *Journal de bord de Jean de Léry en la terre de Brésil, 1557*, Présenté et commenté par M. - R. Mayeux, Paris, Éditions de Paris, 1957.

Claude LÉVI-STRAUSS, *Tristes tropiques*, Paris, Terre humaine, Poche, Plon, 1955.

LEONARD Irving, *Books of the brave. Being an account of books and of men in the Spanish conquest and settlement of the sixteenth century new world*, Cambridge, U.S.A, 1949.

L'État du monde en 1492, sous la direction de Guy MARTINIÈRE et Consuelo VARELA, Éd. La Découverte/Sociedad Estatal para la ejecucion de programmas del Quinto Centenario, 1992.

Littré, Dictionnaire de la langue française.

LONG Haniel, *La merveilleuse aventure de Cabeza de Vaca*, Traduit de l'américain par F.-J. Temple, Préface par Henry Miller, avec 5 lithographies de Arthur Secunda, Montpellier, Éditions de La Licorne, 1954. (Paru pour la première fois en 1936 sous le titre : « *Interlinear to Cabeza de Vaca* ». Une seconde édition intervient en 1944 avec un titre différent : « *The Power within us, Cabeza de Vaca relation of his Journey from Florida to the Pacific 1528-1536* », suivie d'une édition anglaise en 1946).

LONG Haniel, *La merveilleuse aventure de Cabeza de Vaca*, suivi de *Malinche (Dona Marina)*, Préface par Henry Miller, Traduit de l'américain et présenté par F.-J. Temple, Honfleur, Éd. Pierre-Jean Oswald, Collection « *La source de la liberté* » ou « *La solution intégrale* », 1970.

LOPEZ de GOMARA Francisco, *Historia de Las Indias y conquista de Mexico*, Mexico, P. Robredo, 1943. L'ouvrage bénéficie d'une édition plus récente, Barcelona, Obras Maestras, 2 vol., 1965.

MADELÉNAT Daniel, *L'épopée*, Paris, PUF, Littératures modernes, 1986.

MAHN-LOT Marianne, *La conquête de l'Amérique espagnole*, Que sais-je ?, Paris, PUF, 1996.

MARIANI Catherine, « Le modèle épique et « l'épopée » de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, *Naufragios* », Mémoire pour l'obtention du Diplôme de l'Institut des Hautes Études de

l'Amérique Latine, option littérature, Université de la Sorbonne-Nouvelle-PARIS III, préparé sous la direction de Madame le Professeur Marie-Cécile BENASSY, octobre 1989, 84 p.

MARIANI Catherine, « L'humanité d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, Conquistador, à travers le récit autobiographique de ses aventures dans le Nouveau Monde, *Naufragios* », Mémoire pour l'obtention du Diplôme d'Études Approfondies, « Étude des sociétés latino-américaines », option littérature, de l'Institut des Hautes Études de l'Amérique Latine, Université de la Sorbonne-Nouvelle-PARIS III, Directeur de recherches : Madame le Professeur Marie-Cécile BENASSY, octobre 1990.

MAURA Juan Francisco, *Los Naufragios de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca : o el arte de la automitificación*. Diss. University of New Mexico, UMI 1987. 8808135.

MENENDEZ-PIDAL Ramon, *L'épopée castillane à travers la littérature espagnole*, 1910.

MÉTREAUX Alfred, *L'Anthropologie rituelle des Tupinamba* in Religions et celle des autres tribus tupi-guarani, Paris, E. Leroux, 1928.

MILLER Henry, *Les livres de ma vie*, Paris, Gallimard, 1994.

MIZON Luis, *L'Indien, Témoignages d'une fascination*, Paris, La Découverte, 1992.

MIZON Luis, *La découverte des Indiens 1492-1550*, Documents et témoignages, Une anthologie proposée par Luis MIZON, Paris, Flammarion, Librio, 1999.

MONTANÉ MARTI Julio César, *El mito conquistado. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca*. Universidad de Sonora, México, 1999.

NÉRET Gilles, *Michel-Ange (1475-1564)*, Paris, Taschen, 2001.

NEIHARDT John G., *Élan noir parle*, Paris, 10/18, Domaine étranger, 1977.

NIZA (de) Marcos, *Relation accompagnée de l'Introduction du vice-roi Antonio de Mendoza, in Voyages, relations et mémoires originaux*, op. cit.

O'GORMAN Ed., *La idea del descubrimiento de America*, Mexico, 1951.

OLIEVESTEIN Claude, *Le non-dit des émotions*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1987.

PADRON Morales, *Fisionomia de la Conquista Indiana*, Sevilla, 1955.

PANÉ Ramon, *Relacion acerca de las antiguëdades de los Indios*, México, Siglo Veiteiuno, 1988.

PANÉ Ramon, *Relation de l'histoire ancienne des Indiens*, Traduit de l'italien, présenté et annoté par André Ughetto, Paris, Minos, La Différence, 2003.

PEDRO (de) Valentin, *Amérique en las letras espanoles del Siglo de Oro*, Buenos Aires, 1954.

PELLICER DE TROVAR Joseph, *Genealogia de la noble, y Antigua Casa de Cabeza de Vaca sacada del teatro genealogico, de los reyes, grandes, titulos, y senores de vassallos de Espana*. Domingo Garcia y Morras, Madrid, 1652.

PEREYRA Carlos, *Hernan Cortès*, Madrid, 1931.

PÉREZ Joseph, *Histoire de l'Espagne*, Paris, Fayard, 1996.

PEREZ de RIBAS A., *Historia de los Triumphos de nuestra Santa Fee entre gentes las mas barbaras y fieras del nuevo orbe*, Mexico, XXI, 1992 (Madrid 1645).

PEREZ DE TUDELA J., *Las armas de Indias y las origenes de la politica de colonisacion*, Madrid, 1956.

PICON SALAS M., *De la Conquista a la Independencia*, Mexico, 1944.

POLO Marco, *Le devisement du monde, Le livre des merveilles*, I, II, Paris, La Découverte/Poche, Littérature et voyages, 1998.

POSSE Abel, *El largo atardecer del caminante*, Buenos Aires, Emecé Editores, 1992.

Problèmes d'Amérique Latine, Diogène, n° 43 (juillet 1963).

RANK Otto, *Le mythe de la naissance du héros*, suivi de *La légende de Lohengrin*, Paris, Payot, 1983.

REBERSAT Jacques, in *Histoire Générale des Littératures*, Tome II, Le XVIIe siècle européen : L'aube des temps nouveaux, Chapitre IV, *Littérature espagnole*, pp. 80-90, Paris, Librairie Aristide Quillet, 1961.

RIEUPEYROUT Jean-Louis, *Le conquistador perdu, La fabuleuse odyssée indienne de Cabeza de Vaca (1528-1538)*, Paris, Romans Payot, Editions Payot, 1992.

RODRIGUEZ CARRION José, *Apuntes para una biografía del jerezano Alvar Nuñez Cabeza de Vaca*. Jerez de la Frontera : Publicaciones del Centro de Estudios Historicos Jerezanos, 1985.

ROMANO Ruggiero, *Les mécanismes de la conquête coloniale : les conquistadores*, Paris, Flammarion, 1991.

SAER Juan José, *L'ancêtre*, (*El Entenado*, Ganhi S. A., Folios Ediciones, 1983), Traduit de l'espagnol (Argentine) par Laure Bataillon, Paris, Flammarion, 10/18, Domaine étranger, 1987.

SAHAGUN DE CAMPOS (de) Frère Bernardino, *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne*, Traduction de D. Jourdanet et Rémi Siméon, Paris, 1880, in Luis MIZON, op. cit.

SALA-MOLINS Louis, *Le Code Noir ou le calvaire de Canaan*, Paris, PUF, Pratiques Thématiques, 1987.

SALAS Mario, *Las armas de la Conquista*, Buenos Aires, 1950.

SELLIER Philippe, *Le mythe du héros*, Paris, Bordas, 1985.

SEPULVEDA (de) Juan Gines, *Tratado sobre las Justas causas de la guerra contra los Indios*, édit. Par M. Garcia-Pelayo, Mexico, FCE, 1979.

SICILIANO Italo, *Les Chansons de geste et l'épopée. Mythes, histoire, poèmes*, Torino, Società editrice internazionale, 1968 ; *Atti del Convegno internazionale sul Tema : La Poesia epica e la sua formazione*, Roma, 28 marzo-3 aprile 1969, Roma, Accademia nazionale dei Lincei, 1970.

SOPRANIS (de) Hipolito Sancho, « Datos para el estudio de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca » et « Notas y documentos sobre Alvar Nuñez Cabeza de Vaca », in *Revista de Indias*, 27 (1947), 91-92 (1963).

STADEN Hans, *Nus, féroces et anthropophages, (1557)*, traduction Henri Ternaux Compans, Paris, Éditions A. M. Métailié, 1979.

TAPIA Andres, *Relacion de la conquista de Mexico*, in J. Garcia Icazbalceta, *Coleccion de documentos para la historia de Mexico*, T. 2, Mexico, 1866, pp. 554-594.

TERNAUX-COMPANS H., *Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique*, Recueil de pièces sur la Floride, Paris, Arthus Bertrand, 1841.

THÉVET André, « Histoire d'André Thévet Angoumois, Cosmographe du Roy de deux voyages par luy faicts aux Indes australes et occidentales : contenant la façon de vivre des peuples barbares, et observation des principaux points que doivent tenir en leur route les Pilotes et mariniers, pour éviter le naufrage, et autres dangers de ce grand Océan, avec une response aux libelles d'injures publiées contre le chevalier Villegagnon, 1585 », in Hans STADEN, *Nus, féroces et anthropophages, op. cit.*

TODOROV Tzvetan, « Las Casas, notre contemporain », *Le Monde des livres*, 8.11.2002.

TODOROV Tzvetan, *La conquête de l'Amérique, La question de l'autre*, Paris, Éditions du Seuil, 1982.

UTLEY R.M. et WASHBURNER W.E., *Guerres indiennes, du Mayflower à Wounded Knee*, Paris, Albin Michel, Coll. Terre indienne, 2003, 274 p.

VILAR Pierre, *Histoire de l'Espagne, Que sais-je ?*, Paris, PUF, 1973.

VRIES (de) Jan, *Heroic Song and Heroic Legend*, New York, Arno Press, 1978.

WACHTEL Nathan, *La vision des vaincus*, Paris, Éditions Gallimard, 1971.

WILLEM A., *L'épopée, ses lois, son histoire*, Bruxelles, De Boeck, 1927.

WOOD Michaël, *Conquistadors*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 2000.

ZAVALA Silvio, *Fiilosofia de la Conquista*, Mexico, 1945.

ZAVALA Silvio, *Amérique latine, Philosophie de la Conquête*, Paris-La Haye, Mouton, 1977.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	2
REMERCIEMENTS.....	3
AVANT-PROPOS	9
SOMMAIRE	10
INTRODUCTION	11
PREMIÈRE PARTIE : L’HOMME DE GUERRE	28
CHAPITRE PREMIER : LES QUALITÉS DU CONQUÉRANT	28
A/ Le conquérant tel qu’en lui-même	28
a/ Repères biographiques	28
1- Les informations disponibles.....	29
2- Ses expéditions.....	33
3- Sa chute.....	52
b/ Les <i>Naufragios</i>	56
1- Un titre évocateur.....	57
2- Une expédition militaire.....	58
3- L’exploration du continent	62
c/ Un texte de combat	66
B/ Les qualités physiques d’Alvar Nuñez Cabeza de Vaca	79
a/ Ce qu’en disent les <i>Naufragios</i>	79
1- Un survivant	82
2- Un résistant	86
b/ Ce que laissent transparaître les <i>Naufragios</i>	89
c/ Ébauche d’un portrait	91
d/ Son image pour l’Histoire	97
1- L’adaptation des <i>Naufragios</i>	97
2- L’analyse	103
3- Une lecture très originale de l’œuvre	107
C/ Les qualités morales d’Alvar Nuñez Cabeza de Vaca	109
a/ C’est un homme de raison, de décision, d’action, de pouvoir	109
1- Un homme de raison	110
2- Un homme de décision	112
3- Un homme d’action	114
4- Un homme de pouvoir	116
b/ C’est un homme de courage, d’honneur, de devoir, de foi	117
1- Un homme de courage.....	118

2- Un homme d'honneur	119
3- Un homme de devoir	121
4- Un homme de foi.....	122
DEUXIÈME CHAPITRE : LES ACTIONS DU CONQUÉRANT.....	125
A/ Héros historique ou héros littéraire.....	126
a/ L'Amérique : historiens, chroniqueurs et « <i>écrivains improvisés</i> »	126
1- Témoignages, inventions et littérature	128
2- Héroïsme et autobiographie.....	139
b/ Les chroniques du Nouveau Monde	149
c/ Gloire militaire, gloire littéraire	154
1- Chronique officielle et mémorial individuel	155
2- La postérité littéraire	156
3- La fiction historique	162
α. Dans la littérature américaine.....	162
β. Dans la littérature européenne.....	177
B/ Les actions telles nous apparaissent à travers les <i>Naufragios</i>	189
a/ Sur le plan militaire.....	189
1- La pénétration de l'intérieur du pays.....	190
2- Les combats avec les autochtones	191
3- Le commandement.....	193
b/ Sur le plan humain	195
1- La lutte contre les éléments	195
2- La confrontation avec la maladie.....	197
3- La propagation de la foi	199
C/ Les actions telles qu'elles nous sont présentées par Alvar Nuñez Cabeza de Vaca...203	
a/ Les actions en elles-mêmes.....	203
1- Elles sont nombreuses.....	203
2- Elles sont difficiles à surmonter	205
3- Elles sont dangereuses, périlleuses et risquées.....	206
4- La mort paraît leur seule finalité	207
b/ Leur influence sur les hommes	208
1- Elles sont extraordinaires et permettent à certains de se surpasser.....	208
2- Elles transforment les hommes.....	209
3- Elles provoquent la lâcheté et ne sont pas toujours glorieuses.....	209
4- Elles sont celles de vaincus.....	210
5- Elles sont subordonnées à l'appât du gain.....	210
DEUXIÈME PARTIE : LA DÉCOUVERTE DE L'AUTRE.....	211

CHAPITRE PREMIER : L'AUTRE	212
A/ Les Indiens.....	212
a/ La rencontre	213
1- Les échanges.....	218
2- L'incompréhension	222
b/ Les hommes	250
1- Des être humains	254
2- Les attributs physiques des Indiens	256
3- La peur	257
c/ Une organisation sociale	258
1- Les relations sociales interindividuelles	261
2- Les arts et techniques	266
3- Rites et croyances	271
B/ Les Indiens et le conquistador	278
a/ Les combattants	278
1- Un armement	282
2- Une stratégie	283
b/ Les Indiens et le conquérant	290
1- Les initiatives espagnoles	290
2- Les initiatives indiennes	304
c/ Les Indiens et leurs « hôtes »	306
d/ Les Indiens et le chef de troupe	311
C/ Les Indiens et le soldat perdu	314
a/ Hostilités indiennes	315
b/ Hospitalités indiennes.....	317
c/ Sollicitations indiennes	328
1- Souffler, prier, guérir	329
2- Intimider, bénir, s'imposer	333
DEUXIÈME CHAPITRE : LE TRIOMPHE DE L'ALTÉRITÉ.....	335
A/ L'humanisation du guerrier	335
a/ Itinéraire d'une initiation	335
1- Des hypothèses	335
α. Rêve de richesse ?.....	336
β. Quête d'action ?	347
γ. Idéal chevaleresque ?	350
δ. Désir de gloire et de reconnaissance ?	353

ε. Une quête personnelle ?	356
2- Des certitudes.....	359
α. Un rang social, un grade militaire	360
β. Une mission	361
γ. Un but	363
b/ Au cœur de l'action	364
1- Au cours du périple.....	364
2- Au cours de son « métier » de colporteur.....	365
3- Au cours de son action de thaumaturge.....	366
B/ Le défenseur des Indiens	381
a/ La mue du guerrier	385
1- Sur le terrain en Amérique	386
2- Face au Roi en Espagne	386
3- Face à l'opinion publique, en Europe.....	387
4- La transformation	388
b/ Des paroles aux actes	391
1- Hans Staden, captif des Indiens.....	391
2- Jean de Léry, captif « <i>ethnologue</i> ».....	400
3- Robinson Crusoé, captif « <i>pensif</i> »	404
4- Les Tristes Tropiques d'un « <i>captif</i> » volontaire.....	413
CONCLUSION	421
BIBLIOGRAPHIE.....	423

UN CONQUISTADOR À LA DÉCOUVERTE DE L'AUTRE : LES *NAUFRAGIOS* D'ALVAR NUÑEZ CABEZA DE VACA

Résumé

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca (1490-1557), hidalgo de la meilleure noblesse espagnole, est l'auteur d'une relation de voyage très significativement intitulée *Naufragios* (1542) qui constitue le cœur de cette thèse intitulée : « *Un conquistador à la découverte de l'autre : Les Naufragios d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca* ». Elle vise à démontrer que le caractère exceptionnel de ce texte réside tout autant dans son contenu que dans la personne de son auteur, brutalement et bien malgré lui confronté au choc de l'altérité, du fait d'une immersion involontaire, prolongée et totale parmi différentes ethnies de l'actuel continent nord-américain. À son retour en Europe, il retranscrit dans un mémoire les différentes étapes de cette découverte et de sa prise de conscience de l'humanité pleine et entière des Indiens, cet « *autre* » qu'il évoque longuement après l'avoir attentivement observé. Pour Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, les Indiens sont en tous points ses semblables, des hommes qu'il convient de traiter comme tels et dont il devient, contre toute attente, l'ardent défenseur devant la plus haute autorité temporelle et spirituelle d'Espagne, le Roi. Son texte, à la qualité littéraire inclassable, ne relate pourtant pas une aventure unique. C'est à lui cependant qu'il doit sa postérité. Considéré tour à tour comme le premier écrivain américain, un ethnologue avant l'heure ou comme le premier défenseur authentique des Indiens, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, à l'issue d'un périple de près de 10 ans au cours duquel il a parcouru le continent américain d'Est en Ouest connaît la déchéance sociale et n'a pas vu ses idées triompher de son vivant.

Mots clés : Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, *Naufragios*, Conquistador, Nouveau Monde, Littérature, Altérité.

A CONQUISTADOR EXPLORING THE OTHER : THE *NAUFRAGIOS* OF ALVAR NUÑEZ CABEZA DE VACA

Abstract

Alvar Nunez Cabeza de Vaca (1490-1557), gentleman of the highest Spanish nobility, is the author of a travel very significantly entitled *Naufragios* (1542) which is the heart of this thesis entitled "*A conquistador exploring the other: the Naufragios of Alvar Nuñez Cabeza de Vaca*". It aims to demonstrate that the exceptional nature of this text lies as much in its content and in the person of its author, in spite of himself and suddenly confronted with the shock of otherness, as a result of accidental flooding, and prolonged total among different ethnic groups of the current north American continent. Upon his return to Europe, he transcribed in a memory the different stages of this discovery and its awareness of the full humanity of the Indians, that "other" that evokes long after having carefully observed. For Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, the Indians are in all respects his fellow men should be treated as such and which he became, against all odds, the advocate before the highest temporal and spiritual authority of Spain, the King. His text, the literary quality unclassifiable, yet not only tells a unique adventure. To him, however he has his posterity. Considered in turn as the first American writer, an ethnologist or before the time as the first true defender of the Indians, Alvar Nunez Cabeza de Vaca, after a journey of almost 10 years during which he traveled the American continent from East to West knows the social decline and has not seen his ideas triumph during his lifetime.

Keywords : Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, *Naufragios*, Conquistador, New World, Litterature, Otherness/Altécity.

UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE-PARIS 3
École doctorale 122 « Europe Latine-Amérique-Latine »
UFR D'Études hispaniques et latino-américaines
13, rue de Santeuil -75005 Paris